This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

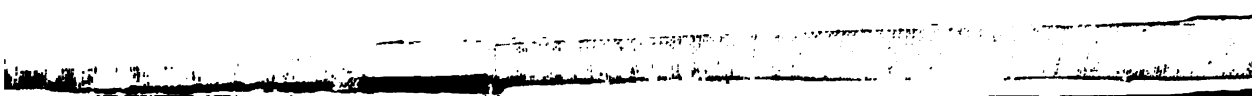
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582878 4

ARY

Astoin Collection.
Presented in 1884.



CAPRICES

ET ZIGZAGS

ASTOIN NEW-YORK

CAPRICES

ET ZIGZAGS

ASTOIN NEW-YORK

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

CAPRICES

ET ZIGZAGS

PAR

THÉOPHILE GAUTIER

DEUXIÈME ÉDITION

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1856

Droit de traduction réservé

LENOX LIBRARY
NEW YORK

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

CAPRICES ET ZIGZAGS.

UN TOUR EN BELGIQUE

ET EN HOLLANDE.

I.

Avant de commencer le récit de ma triomphante expédition, je crois devoir déclarer à l'univers qu'il ne trouvera ici ni hautes considérations politiques, ni théories sur les chemins de fer, ni plaintes à propos de contrefaçons, ni tirades dithyrambiques en l'honneur des millions au service de toute entreprise dans cet heureux pays de Belgique, véritable Eldorado industriel; il n'y aura exactement dans ma relation que ce que j'aurai vu avec mes yeux, c'est-à-dire avec mon binocle ou avec ma lorgnette, car je craindrais que mes yeux ne me fissent des mensonges. Je n'emprunterai rien au Guide du voyageur, ni aux livres de géographie ou d'histoire, et ceci est un mérite assez rare pour que l'on m'en sache gré.

Ce voyage est le premier que j'aie jamais fait, et j'en ai rapporté cette conviction, à savoir, que les

auteurs de relations n'ont pas seulement mis le bout du pied dans les pays qu'ils décrivent, ou que, s'ils y sont allés, ils avaient, comme l'abbé de Vertot, leur siége fait d'avance. Diverses lettres sur la Belgique que j'ai lues depuis mon retour m'ont singulièrement étonné pour la dépense d'imagination et de poésie qu'on y a faite. Assurément je n'y ai pas reconnu la contrée ni les hommes que je venais de quitter.

A présent, si le lecteur curieux veut savoir la raison pour laquelle j'ai été en Belgique plutôt qu'ailleurs, je la lui dirai volontiers, car je n'ai rien de caché pour un être aussi respectable qu'un lecteur. C'est une idée qui m'est venue au Musée, en me promenant dans la galerie de Rubens. La vue de ces belles femmes aux formes rebondies, ces beaux corps si pleins de santé, toutes ces montagnes de chair rose d'où tombent des torrents de chevelures dorées, m'avaient inspiré le désir de les confronter avec les types réels. De plus, l'héroïne de mon prochain roman devant être très-blonde, je faisais, comme on dit, d'une pierre deux coups. Voilà donc les motifs qui ont poussé un honnête et naïf Parisien à faire une courte infidélité à son cher ruisseau de la rue Saint-Honoré. Je n'allais pas, comme le père Enfantin, en Orient chercher la femme libre : j'allais au Nord chercher la femme blonde; je n'ai pas beaucoup mieux réussi que le

vénérable père Enfantin, ex-dieu, et maintenant ingénieur.

Vous savez avec quelle difficulté un Parisien s'arrache de Paris, et comme la plante humaine pousse de profondes racines à travers les fentes de son pavé. Je restai bien trois mois à me décider à ce voyage de quinze jours. Mon paquet fut fait et défait dix fois, et ma place retenue à toutes les diligences; j'avais dit je ne sais combien de fois adieu aux trois ou quatre personnes que je croyais capables de s'apercevoir de mon absence; ma sensibilité souffrait beaucoup de la répétition de ces scènes pathétiques, et je commençais à avoir mal à l'estomac, à force de boire le coup de l'étrier; enfin un beau matin, ayant changé un assez gros tas de pièces de cent sous contre un fort petit tas de louis, je me pris au collet moi-même, et je me mis à la porte de chez moi, en enjoignant au camarade que j'y laissais de me tirer dessus comme sur un loup enragé, si je m'y représentais avant trois semaines, et je m'en allai à la fatale rue du Bouloi, où était la voiture.

Il est clair que le départ d'un ami doit affecter douloureusement les âmes sensibles; et pourtant, si vous restez après avoir annoncé un voyage, quelque chose qui ne ressemble pas mal à un mécontentement commence à se produire dans votre entourage: il semble que vous ne soyez plus en droit

de prendre le pont des Arts pour un sou et le pont Neuf pour rien. Votre portier, lorsque vous rentrez, ne vous tire le cordon qu'à regret ; Paris vous pousse par les épaules, et votre propre chambre vous regarde comme un intrus. C'est ce qui m'arriva pour avoir dit que j'allais à Anvers. La divinité *que j'adore*, tout en convenant que ces trois semaines lui paraîtraient fort longues, me faisait remarquer que j'aurais dû être parti depuis longtemps.

Si vous allez en Belgique, et que vous ayez des amis lettrés, l'inconvénient est double. Rapportez-moi mon dernier roman, ou mon volume de poésies, un Hugo, un Lamartine, un Alfred de Musset, un Manuel du libraire (4 vol. in-8°, excusez du peu). Vous aurez bien soin de les couper, car sans cela on les saisirait à la douane ; et que sais-je, moi ! des listes de trois pages, plus longues que la liste de don Juan ! *Sono mille e tre*, et encore personne n'a la délicatesse de vous offrir une bourse pleine et une malle vide pour rapporter tout ce bagage.

Mon père, qui m'accompagna à la diligence, se comporta fort bien dans cette suprême circonstance ; il ne me pressa pas sur son cœur, il ne me donna point sa bénédiction, mais aussi il ne me donna rien autre chose. Ma conduite fut également très-mâle : je ne pleurai point ; je n'embrassai point le sol de cette belle France que j'allais quitter,

et même je fredonnai assez gaiement, et aussi faux qu'à mon ordinaire, un petit air qui est mon *lilla burello* et mon *tirily ;* mais tout mon courage m'abandonna quand je vis arriver mes deux compagnons, ou plutôt mes deux compagnes de voyage : c'étaient deux femmes de vingt-neuf à soixante ans, avec des chapeaux extravagants, des manches violentes, des frisures hors de proportion, des nez insociables, et le plus cannibale et le plus odieusement criard de tous les perroquets verts mélangés de rouge, qui ait jamais fait le désespoir d'un honnête homme, prisonnier dans un coupé. A cette vue, mon sourcil

Prit l'effroyable aspect d'un accent circonflexe,

et je me sentis le cœur triste jusqu'à la mort. Fort heureusement, je trouvai une autre place dans l'intérieur, ainsi que mon brave camarade Fritz, dont je ne vous ai pas encore parlé et dont je vous parlerai plus d'une fois, car c'est le meilleur fils du monde. La voiture partit, et, arrivés à la barrière de la Villette, nous pûmes dire comme J. J. Rousseau : « Adieu Paris, ville de boue, de fumée et de bruit. »

Comme les abords de la reine des villes sont misérables! Il n'y a rien de plus pauvre au monde que ces maisons dont les flancs, mis à nu par la démolition des bâtiments voisins, conservent en-

core la noire empreinte des tuyaux de cheminée, des lambeaux de papier et des restes de peinture à demi effacée, et que tous ces terrains vagues coupés de flaques d'eau et bossués de tas d'ordures, que l'on voit aux environs des barrières : cette dégradation et cette saleté me furent sensibles surtout au retour, accoutumé que j'étais à la propreté et à la bonne tenue des villes flamandes.

Fidèle à mes devoirs de voyageur pittoresque, je mis le nez à la portière pour voir un peu de quelle façon se comportait la nature à ma droite et à ma gauche. J'observai d'abord une grande quantité de troncs d'arbres que je renoncerai à décrire un à un, vu que cela pourrait à la longue devenir un peu monotone; ces troncs d'arbres, dont je ne pouvais apercevoir le feuillage, galopaient de toute la vitesse des chevaux et fuyaient comme une armée de bâtons en déroute. A travers cette espèce de grillage mouvant, apparaissaient des terres labourées, des cultures de teintes différentes, quelques petites maisons avec un filet de fumée, des processions de peupliers, des groupes d'arbres à fruit, et, tout à l'extrême bord, un ourlet bleu, haut de deux doigts; puis, par-dessus, de grands bancs de nuages gris-pommelé, avec des traînées d'azur verdâtre à de certains points du ciel, et des entassements de flocons neigeux, comme une fonte de glace dans une des mers du pôle. Le ciel était

très-beau, grassement peint, d'une touche large et fière ; quant aux terrains, je les ai trouvés beaucoup moins bien réussis ; les lignes étaient froides, la couleur sèche et criarde : je ne conçois pas comment la nature pouvait avoir l'air aussi peu naturelle et ressembler autant à une mauvaise tenture de salle à manger. Je ne sais si l'habitude de voir des tableaux m'a faussé les yeux et le jugement, mais j'ai éprouvé assez souvent une sensation singulière en face de la réalité ; le paysage véritable m'a paru peint et n'être, après tout, qu'une imitation maladroite des paysages de Cabat ou de Ruysdaël. Cette idée me revint plus d'une fois en voyant se dérouler dans la vitre ces interminables rubans de terre couleur chocolat et ces files d'arbres du plus délectable vert épinard que l'on puisse imaginer.

Il est certain qu'un peintre qui risquerait de pareils feuillages et de semblables terrains serait accusé par tout le monde de ne pas faire *nature ;* tout cela était découpé comme à l'emporte-pièce, avec une crudité, une dureté et un manque de perspective aérienne inconcevables : les décorations du *Gymnase*, où l'on voit de grands gazons en manière de tapis de billard, avec des allées café au lait et des maisons qui ont l'air d'avoir mis des pantalons de nankin, ressemblent à la nature beaucoup plus qu'on ne le croit.

Voilà pour la couleur ; pour la forme, figurez-vous je ne sais combien de lieues de bandelettes, dans le genre de ces dessins transversaux lithographiés par Arnout, qui représentent les quais ou les boulevards : il n'y a pas de comparaison plus juste.

A une espèce de descente assez rapide, je remarquai sur les bords du chemin une certaine quantité de petites croix d'un aspect passablement sinistre, et l'on m'apprit que ces croix marquaient les endroits où de pauvres postillons s'étaient tués en tombant de cheval, et où la diligence avait versé avec une grande perte de commis voyageurs et autres ustensiles; explication qui fit jeter les hauts cris à une manière de femme d'un âge désagréable, ornée de deux yeux charbonnés, d'un nez pudiquement rouge, et, pour moyen de séduction principal, de trente-deux dents d'un ivoire jaunâtre, longues et larges comme des manches de couteau, et de l'aspect le plus formidable du monde. Cette intéressante jeune personne, qui déployait de profondes connaissances stratégiques et paraissait connaître intimement l'armée française, se tenait accroupie dans un angle de la voiture, entourée de toutes sortes de sacs et de poches contenant des vaisselles inconnues qui rendaient des bruits étranges à chaque cahot de la voiture. De dix minutes en dix minutes, elle s'évanouissait avec

une régularité qui eût fait honneur à la montre la mieux réglée.

Puisque j'ai ébauché ce portrait, pour que la collection soit complète, je vais donner ici la description succincte du reste de la carrossée. Premièrement, un grand vieillard, maigre comme un lézard qui a jeûné six mois, et pour ainsi dire momifié, si sec, que s'il eût mouché la chandelle avec ses doigts, il se serait infailliblement allumé. Son front peaussu avait plus de fossés et de contrescarpes qu'une ville fortifiée à la Vauban. Ses joues flétries et traversées de fibrilles écarlates ressemblaient à des feuilles de vigne grillées par la gelée; et sa bouche noire, dans sa figure terreuse, représentait assez bien une ouverture de tirelire. Ce témoin des anciens jours, ce contemporain du monde fossile, sans crainte de faire *rougir* ses cheveux *blancs*, se livrait aux facéties les plus anacréontiques, et racontait ses bonnes fortunes aux époques reculées où il avait dû fleurir; il ne tarissait pas :

Près de lui, non, Hercules
Et Jupiter n'étaient que des fats ridicules.

Sa principale histoire consistait en un amour qu'il avait eu pendant la Révolution pour une déesse de la Liberté qui était fort *libertine*, jeu de mots qu'il semblait affectionner beaucoup ; il la répéta cinq ou six fois de cinq ou six manières diffé-

rentes. Je pense que la vérité ne se trouvait dans aucune de ces versions.

Secondement, certain être excentrique et mystérieux à qui je ne pus d'abord assigner de profession ; il était vêtu d'une façon bizarre : sa redingote prétentieusement coupée, d'une étoffe luisante, avait des reflets métalliques très-singuliers ; on eût dit qu'il sortait de la rivière ou qu'il venait de recevoir une ondée. Une petite casquette toute recroquevillée se dandinait, sans perdre l'équilibre, sur sa petite tête toute bossuée et pleine de protubérances. Le pantalon était insignifiant ; mais les bottes me parurent douteuses, pour ne pas dire suspectes. Je n'ai jamais vu une plus drôle de physionomie ; un sourcil crochu, et placé beaucoup plus haut que l'autre, lui donnait quelque chose d'effaré et d'extravagant dont l'effet comique ne peut que difficilement se rendre. Son nez semblait un coin que l'on eût fait entrer de force au milieu de sa figure ; son menton avait été taillé à coups de hache par la négligente nature, et du milieu de son cou, laissé à découvert par une cravate très-basse, s'avançait un énorme cartilage qui eût fait dire aux bonnes femmes qu'un fameux quartier de la pomme fatale s'était arrêté à sa gorge, et qu'il ne pouvait pas se défendre d'en avoir mangé. Des tics nerveux lui agitaient la face de temps en temps ; il roulait des yeux exorbitants, et brochait des babines

comme un singe qui dit ses patenôtres tout bas. Cet homme avait, à coup sûr, posé pour le premier casse-noisette que l'on ait fait à Nuremberg : du reste, il ne sonnait mot. J'aurais cru que c'était un poëte qui cherchait une rime à *triomphe* et à *oncle*, tant il avait l'air profondément occupé. Mais la forme de ses mains ne me permit pas de m'arrêter à cette supposition purement gratuite. On verra plus tard quel était ce personnage drolatique, qui semblait échappé d'un conte fantastique d'Hoffmann, et qui, en effet, y eût tenu fort bien son rang.

Je ne vous ferai pas la topographie de mon illustre camarade, de peur d'offenser sa modestie et de violer son incognito. Vous y perdez beaucoup : car, dans cette heureuse expédition à la recherche du bouffon, ce que j'ai vu de plus bouffon, c'est très-certainement lui; je vous dirai seulement qu'il ne jeta pas une fois les yeux sur le pays qu'il traversait, et qu'il employa tout son temps à lire *la Nouvelle Héloïse* ou *la Fleur des Exemples*, occupation on ne peut plus édifiante.

Vers la frontière du département de la Seine, on ouvrit la porte de notre ménagerie, et on y poussa un animal nouveau; je n'en avais jamais vu de semblable : c'était un agréable Wallon avec la blouse patriotique et la casquette conforme; cette chose en avait sous le bras une autre en fer-blanc, de figure oblongue, et d'un contenu ténébreux. Ce

monsieur s'encaissa entre moi et le vieillard aux paroles légères, puis tira de sa poche un disque prodigieux que je pris d'abord pour une table de douze couverts, ou une meule de moulin, mais qui était véritablement une tabatière dont les deux charnières poussaient, en tournant sur elles-mêmes, des miaulements plus affreux que ceux de vingt chats écorchés vifs. La boîte de Robert Macaire est un harmonica en comparaison. Le Wallon puisait dans ce cratère des poignées de poudre dont il farcissait sa trompe en renâclant avec un bruit formidable, comme Léviathan ou Behémoth quand ils éternuent; mais n'anticipons pas sur les relais et les événements.

La voiture roulait toujours, et nous arrivâmes bientôt dans un village, un hameau ou un bourg, je suis profondément incapable de vous dire lequel, dont les maisons portaient, sans en excepter une, écrite sur le front, en caractères de toutes les grosseurs, et avec toutes les fautes d'orthographe possibles et impossibles, cette inscription alléchante et fallacieuse : *A la renommée du ratafia.* Comme on changeait de chevaux dans cet endroit, nous descendîmes de notre juchoir, et nous allâmes vérifier l'assertion en touristes pleins de conscience. Nous commençâmes par les épiciers de gauche, et nous finîmes par ceux de droite, et, j'en jure par Hécate aux trois visages et par le Styx infranchis-

sable, c'est une affreuse déception : figurez-vous quelque chose d'amer et de fade, un abominable arrière-goût de mélasse, comme du cassis tourné. O voyageur trop confiant! ne buvez jamais de ratafia à Louvres; que notre malheur ne soit pas inutile à l'humanité! Dans le même lieu, nous vîmes par compensation un Hôtel-Dieu gothique, avec des ogives à pointes de diamant d'un caractère assez beau, et des mendiants si bien vêtus et de si bonne mine, que nous fûmes tentés de leur demander l'aumône.

Senlis, que nous laissâmes derrière nous, semblait nous poursuivre en nous montrant le ciel avec le grand doigt de son clocher. Hélas! nous ne songions guère au ciel, mais bien à la table d'hôte; car la faim, *malesuada*, nous éperonnait furieusement, et nous commencions à nous regarder avec des figures terribles, comme Ugolin et ses fils dans la tour : et si nous n'étions pas arrivés à Courtnay, lieu de la dînée, nous allions tirer au sort pour savoir qui de nous serait mangé par les autres.

Que le lecteur ne regrette pas le temps que nous avons mis à décrire les habitants temporaires de cette petite ville à quatre roues que l'on nomme diligence; la route n'avait exactement rien de curieux, la nature continuait à se moquer de moi et à garder ses airs de plan lavé : c'étaient toujours des peupliers semblables à des arêtes de poisson, des

cultures bariolées comme le livre d'échantillons d'un tailleur, des feuillages de fer-blanc peint, et un sol de sciure de bois, des arbres, de la terre, et du ciel comme toujours ; pas le moindre petit point de vue, pas le plus petit site romantique et pittoresque.

Nous nous arrêterons ici, et nous laisserons l'imagination du lecteur se reposer sur une scène riante : qu'il se représente une grande table où rayonnaient sur une belle nappe blanche des constellations de plats et d'assiettes garnies ; plus, deux voyageurs enthousiastes, avec une douzaine d'autres voyageurs très-positifs, à qui leurs serviettes passées autour du cou donnaient l'air de héros grecs dans leur chlamyde de marbre, ressemblance que confirmait encore la mine belliqueuse avec laquelle ils brandissaient leurs armes offensives.

II.

O fallacieux aubergistes! vous à qui l'on peut appliquer aussi justement qu'aux femmes le mot de Shakspeare : *Perfides comme l'onde*, Palforios machiavéliques, hôtes à double face, croyez-vous que, malgré mon apparente candeur, je ne me suis pas aperçu de votre diabolique invention pour faire perdre à de malheureux voyageurs mourants de faim dix des précieuses vingt minutes accordées

par l'implacable conducteur pour prendre leur repas?

Je dénonce au monde ambulatoire et touriste cette exécrable ruse, d'autant plus dangereuse, qu'elle se présente sous la forme d'une belle soupière de porcelaine opaque, à filets bleus, remplie d'un potage suffisamment étoilé, ce qui éloigne d'abord toute méfiance; mais ce bouillon, qui a plus d'yeux qu'Argus, a sans doute été fait dans la marmite du diable, avec un volcan pour fourneau, car il dépasse de plusieurs degrés la chaleur du plomb fondu, et bout encore dans l'assiette.

Mon acolyte Fritz, plongeant d'une façon résolue sa tête luisante à travers les tourbillons de tiède fumée qui s'élevaient de cette mixture insidieuse, en prit une énorme cuillerée; du milieu de l'épaisse vapeur on entendit sortir un cri, et l'on vit bientôt le digne Fritz faisant une grimace horrible et tenant à la main comme un gant retourné les deux premières pellicules de sa langue.

Malgré notre faim plus que canine, instruits par ce fatal exemple, nous sommes forcés d'attendre et de laisser refroidir notre soupe; car, pour tolérer une pareille température, il faudrait avoir le palais doublé, cloué et chevillé en cuivre. Les aubergistes le savent bien, et ils calculent en conséquence; ce potage, si habilement maintenu à cent cinquante degrés centigrades, leur épargne trois ou quatre

volailles et leur sauve complétement le dessert. Ce retard était d'autant plus douloureux, que le plus goguenard des coucous, nous regardant avec les deux trous par où on le remonte, comme avec deux prunelles, semblait nous mépriser infiniment et nous poursuivre de son tic tac ironique, qui nous disait en langage d'horloge : « L'heure coule, la soupe est toujours chaude. »

J'en appelle à toutes les civilisations antiques et modernes, y a-t-il rien de plus noir?

Un autre inconvénient se présenta : quoique, mon ami et moi, nous eussions tâché de n'être pas à table à côté d'une dame, de peur d'être obligés de nous montrer honnêtes et galants, chose fort ennuyeuse quand on veut dîner sérieusement, nous ne pûmes éviter qu'il s'en trouvât une à notre droite. J'avoue que rien au monde ne me déplaît comme de donner à une inconnue, faite de façon à vous faire estimer heureux de ne l'avoir jamais rencontrée, la seule chose que je puisse manger d'un poulet, c'est-à-dire l'aile et le blanc. Fritz, qui vit ma douleur, tourna habilement la difficulté, en prenant au passage de l'assiette tout ce que le poulet pouvait avoir d'ailes. Par cette manœuvre savante, je ne pus offrir à la dame ni aile ni blanc, Fritz les ayant confisqués d'autorité; je pris par contenance un petit morceau de peau grillée, et la dame désappointée n'eut pour sa part qu'une cuisse

flandreuse et sèche comme elle-même; puis, le magnanime Fritz, feignant d'avoir eu plus grands yeux que grand ventre, me repassa la moitié de sa capture : de cette façon je mangeai l'aile, et je n'eus pas l'air malhonnête, et le beau sexe de la diligence put garder une opinion favorable de moi.

Voilà de ces actions dont on se souvient jusqu'au monument, et qui forment des amitiés indissolubles : Oreste et Pylade, Énée et Achate, Thésée et Pirithoüs s'étaient sans doute rendu de pareils services à table d'hôte. O amitié ! quoique M. Alexandre Dumas t'appelle dans Antony un sentiment faux et bâtard, je te proclame ici une chose fort agréable et supérieure à l'amour, sous le rapport des ailes de poulet.

Cette bataille entre les aubergistes et les voyageurs, que l'on nomme dîner, s'étant terminée sans trop de désavantages pour nous, grâce à notre expéditive férocité, l'on nous remit en cage, et nous partîmes au grand galop.

Le petit être excentrique, dodelinant la tête plus fort que de coutume, grommelait entre ses dents : « Le mauvais dîner, oh ! mauvais en vérité ! » Puis il retombait en rêveries. Après quelques grimaces nerveuses plus fantastiques les unes que les autres, il plongea sa main osseuse dans une des poches de sa redingote, et en retira un portefeuille trop volumineux pour être celui d'un poëte élégiaque ou

d'un vaudevilliste. Il ouvrit son portefeuille, et tira d'un des goussets quelque chose de noir, qu'il se mit à observer d'un air de satisfaction indéfinissable. « Bon! me dis-je en moi-même, c'est une boucle de cheveux de sa maîtresse; il paraît que c'est un amoureux; cependant, il a un drôle de nez et de singulières bottes. »

J'aime les *amoureux*, en étant moi-même un,

et je le regardai d'une façon plus bienveillante sans doute, car il me tendit le petit chiffon noir qu'il tenait à la main, comme à quelqu'un qu'il jugeait digne de le comprendre; puis il demeura coi dans son angle, fixant sur moi des yeux dont la pupille était complétement entourée de blanc, les lèvres prêtes à se joindre derrière la tête dans un sourire surhumain, et le front illuminé du plus rayonnant orgueil, attendant en silence l'explosion de mon étonnement.

Dignes lecteurs, fussiez-vous Œdipe (prononcez *Édipe*, comme Kean qui se prononce *Kine*), vous ne devineriez jamais ce que m'avait donné à examiner le petit monsieur hétéroclite dans l'intérieur de la diligence de Paris à Bruxelles.

Quand j'eus bien retourné la chose dans tous les sens, de l'air d'un singe qui tient une montre, l'être étonnant en redingote luisante me dit avec un ton de jubilation profonde et contenue :

« Eh bien! monsieur, qu'y trouvez-vous?

— C'est un petit habit de drap brun cousu de fil blanc, comme les malices de Gribouille : voilà ce que j'y trouve, monsieur, et rien de plus. Je ne vois pas trop ce qu'on pourrait faire d'un pareil habit. Est-ce que vous seriez, par hasard, directeur des hannetons savants? »

L'individu fit un signe de tête négatif.

« Alors, vous êtes M. Gulliver, et vous revenez de Lilliput avec l'habit d'un des naturels de l'endroit; pourriez-vous m'en montrer la culotte?

— Je ne suis pas M. Gulliver, et je ne le connais pas; je viens de Paris, où j'ai vendu quatorze de ces petits habits cent francs pièce, et je vais comme vous à Bruxelles, où nous arriverons demain soir, s'il plaît à Dieu et aux maîtres de poste; mais regardez bien encore l'habit et surtout la couture. »

Je recommençai l'examen; et je ne vis pas plus clairement que la première fois ce qu'il y avait de curieux dans cet habit de marionnette, hors son excessive petitesse.

— Vous ne voyez rien? dit le petit être après m'avoir laissé le temps de recueillir mes idées.

— Pardieu, non! lui répondis-je; rangez-moi, si vous voulez, dans la classe des palmipèdes, ou dans telle classe de l'Institut que vous voudrez, mais je n'y comprends rien. »

Et je lui remis le petit habit, qu'il fit passer aux

autres personnes de la voiture, qui ne se montrèrent pas plus intelligentes que moi.

Alors, avec la majesté d'un mystagogue, ou d'un poëte orphéique qui dévoile une allégorie, il expliqua à l'assistance ébahie comme quoi c'était un modèle d'habit d'un seul morceau, cousu avec une seule couture; problème non encore résolu jusqu'à nos jours. Le fil était blanc pour qu'on pût mieux suivre les méandres de cette unique et triomphante couture.

« Oui, il n'y a pas pour deux sous de drap là dedans, et un centime de fil; eh bien! cela se vend cent francs, mais c'est l'invention qui se paye. »

Je lui répondis qu'un habit sans couture serait une invention supérieure et vaudrait bien deux cents francs, fût-il deux fois plus petit.

« Assurément, répondit-il après une minute de réflexion profonde, mais ce n'est possible qu'en caoutchouc. »

Je crus nécessaire, voyant l'intérêt violent qu'il y mettait, de donner des éloges excessifs à cette mirifique découverte, éloges qui exaspérèrent tellement son amour-propre, qu'il ne put garder plus longtemps l'incognito.

« Qui croyez-vous qui ait inventé cela, monsieur? Peut-être pensez-vous que ce soit un autre? non! c'est moi! J'ai une fameuse tête, allez! Je suis *tailleur!* » Il dit cela avec une expression de suffi-

sance heureuse, très-difficile à rendre, et exactement de la voix dont on dirait : « Je suis prince, » ou « virtuose; » puis il ajouta d'un ton plus humain : « Pour le civil et le militaire, rue d'Or, à Bruxelles. »

« Diable, dis-je à part moi, l'aventurier est un prince, l'idiot est un esprit, le chat qui dort un chat qui guette, et mon poëte élégiaque un estimable tailleur. »

Me voyant taciturne, il se mit à parler de sa profession avec un lyrisme transcendantal, qui me rappela plus d'une fois le petit perruquier enthousiaste qu'Hoffmann a si bien peint dans l'*Élixir du Diable*. Mais ce n'était pas seulement à la confection des habits qu'il bornait son esprit inventif; il venait de trouver le moyen de faire des moulins à eau sur les plus hautes montagnes; découverte aussi utile que celle d'établir des moulins à vent au fond des puits. Il m'expliqua si bien le mécanisme de sa machine, que j'avoue à ma honte que la chose me parut non-seulement possible, mais facile, et que si je n'en donne pas la description ici, c'est de peur que quelque ingénieur ne profite du procédé de mon ami de l'Aiguille et de son associé le charpentier; il se proposait, du reste, de demander un brevet.

Pendant toutes ces conversations, les arbres filaient toujours, à droite et à gauche; les teintes roses de l'horizon devenaient violettes; le paysage

s'embrouillait, et le soleil, au milieu de la brume, avait l'air d'un œuf sur le plat; ce qui est humiliant pour un astre à qui M. Malfilâtre a fait une ode trouvée admirable par d'Alembert.

La différence de température, et la fraîcheur de la nuit qui venait, ayant fait ruisseler sur les vitres une sueur abondante et perlée, qui m'empêchait de distinguer les objets déjà estompés par l'ombre; une bouffée de brise glaciale me faisant rentrer la tête chaque fois que je la sortais, comme un colimaçon dont on frappe les cornes, je renonçai à mon rôle d'observateur, et je m'établis dans mon coin le moins incommodément qu'il me fut possible. Pour Fritz, il s'avisa d'un moyen de dormir, qu'un autre eût employé pour se tenir éveillé : il noua son foulard par les deux bouts à la vache de la voiture, passa son mufle dans cette espèce de licol, et but bientôt, à pleines gorgées, à la noire coupe du sommeil. Ce qui m'a beaucoup surpris, c'est qu'il ne se soit pas étranglé bel et bien; apparemment que Dieu, toujours bon, toujours paternel, veut lui épargner la peine de se pendre lui-même.

Tout le monde dormit bientôt du sommeil des justes, dans la diligence, excepté le centenaire anacréontique, qui lâchait des mots à triple entente et courtisait de près la femme aux trente-deux dents couleur d'or, dont les poteries rendaient des sons de plus en plus inquiétants; le pâle frère de la

Mort, contre lequel je luttais depuis deux heures, me jeta tant de sable dans les yeux, que force me fut de les fermer, comme le reste de la compagnie. Il existe donc nécessairement ici une lacune dans les descriptions et les événements; j'en demande pardon au public, mais il me fut impossible de ne pas céder à la nature, lui ayant résisté toute la nuit précédente en faveur de l'Amitié, à qui je faisais mes adieux.

Un cahot assez violent me réveilla, et j'entendis la voiture rouler sourdement comme sur une espèce de plancher; je baissai la glace, et je distinguai dans l'obscurité une autre obscurité plus opaque et plus intense, comme du velours noir sur du drap noir : c'était Péronne où nous entrions déjà depuis une demi-heure, en passant par une complication de portes et de ponts-levis tout à fait décourageants, et qui aident beaucoup à expliquer la virginité de la susdite Péronne. En traversant une espèce de place, j'entrevis, à la lueur de deux ou trois étoiles qui avaient mis la tête à la lucarne d'un nuage, une tour à quatre pans vaguement ébauchée. C'est tout ce que je distinguai. Après avoir roulé encore dans quelques rues étroites, dont la pesante diligence faisait trembler les maisons, nous sortîmes par autant de portes que nous étions entrés.

Péronne traversée, je me rendormis; quand je

rouvris les yeux, le petit jour commençait à poindre; l'aurore avait des pâleurs charmantes, comme une jeune mariée, et je crois réellement qu'elle n'avait pas couché cette nuit-là dans le lit de son vieil époux. Quant au soleil, qui se faisait attendre, je pense qu'il l'avait passée à boire au cabaret, à jouer au brelan chez Mme Thétis, car il avait les yeux passablement rouges.

Nous n'étions pas loin de Cambrai. — L'aspect du pays était complétement différent. La température s'abaissait considérablement, et nous nous attendions à toute minute à voir paraître les ours blancs et les bancs de glaces flottants. — Ce ne fut guère que sous cette latitude que je m'aperçus que je n'étais plus à Pantin ou à Bagnolet : le type français s'efface pour céder le pas au type flamand; c'est aussi vers cet endroit que l'usage des bas et des souliers commence à être inconnu, et où l'on prend tant de soin de laver les maisons, que l'on ne se lave jamais la figure.

III.

Que vous dirai-je de Cambrai, sinon que c'est une ville fortifiée dont François Salignac de Lamothe de Fénelon était autrefois archevêque, ce qui lui valut le titre de cygne de Cambrai, par opposition à

l'aigle de Meaux ? En fait de cygne, lorsque j'y suis passé, je n'y ai vu qu'un magnifique troupeau d'oies, les unes blanches, les autres tachetées de gris.

Une ville fortifiée, et à la Vauban encore, c'est-à-dire tout ce que l'on peut imaginer de plus laid et de plus triste au monde. — Figurez-vous trois murailles de briques faisant des zigzags à n'en plus finir, séparées par des fossés remplis de roseaux, de joncs, de nénufars, de pommes de terre, et généralement de toute espèce de choses, excepté de l'eau, bien entendu ; trois murailles qui n'ont d'autre ornement que des embrasures de canons, avec des volets peints en vert, et qui sont toutes les trois exactement pareilles. — La couleur rose tendre de la brique, et le vert pacifique de ces volets qu'on ouvre tous les matins pour faire prendre l'air aux canons, sont de l'effet le plus singulier et le plus pastoral du monde.

Je me flatte d'être très-ignorant en architecture militaire et en stratégie ; et j'avoue que ces fortifications si vantées me paraissent plutôt faites pour y mettre de la vigne, ou des pêchers en espalier, que pour défendre une ville.

Il me faut des donjons, des tours rondes et carrées, des remparts superposés, des mâchecoulis, des barbacanes, des ponts-levis, des herses et tout l'appareil des anciennes forteresses ; les lunettes,

les cuvettes, les casemates, les bastions, les contrescarpes et les demi-lunes me sont peu agréables; je suis comme Mascarille, j'aime mieux les lunes entières.

A quoi sert d'ailleurs une ville fortifiée, sinon à être prise? S'il n'y avait pas de villes fortifiées, il n'y aurait pas de siéges, et je ne vois pas ce qui empêche de passer à côté de ces forteresses si virginalement retranchées sous leurs jupons de murailles et leurs vertugadins de pierre.

Les villes fortifiées me semblent, à vrai dire, malgré leur air prude, de franches coquettes très-capables de laisser chiffonner au dieu Mars leurs collerettes de créneaux, et beaucoup plus promptes à dénouer leur ceinture de tours pour entrer dans le lit du vainqueur, qu'on ne pourrait le croire d'après leur réputation sauvage et farouche. On y a ménagé aux ennemis toutes les facilités possibles pour y entrer avec agrément, par une infinité de petits chemins *tout parsemés de roses*, et entretenus très-soigneusement : les talus et les glacis forment des pentes douces qui invitent à grimper ceux qui en auraient le moins envie.

Dans Cambrai, où l'on déjeuna, je ne vis rien de remarquable qu'une gigantesque affiche de la *Presse* et une autre de dimension plus modeste, qui faisait savoir aux dignes habitants du lieu qu'on donnait ce soir-là au théâtre de ville la superbe

pièce d'*Édouard en Écosse*, généralement admirée à Paris, et jouée par les premiers talents; puis, une assez belle tour à droite du chemin, que je n'eus pas le temps d'examiner.

Une chose qui me frappa, c'est que toutes les rues étaient sablées d'une poussière bleue; trois ou quatre voitures de charbon de terre que je vis passer, et qui tamisaient, en marchant, une poudre impalpable, m'expliquèrent le pourquoi. J'avais déjà pris mon crayon pour écrire sur mon carnet : « Dans ces régions éloignées et non décrites, par un phénomène assez étrange, la terre est bleue; » beaucoup d'observations de voyageurs ne sont pas mieux fondées.

Voici donc, pour en finir avec Cambrai, l'aspect de l'endroit que nous livrons bénévolement aux amateurs de couleur locale. — Terre bleue; ciel, eaux du Nil plombées; maisons, feuilles de roses sèches; toits, violet d'évêque; habitants, potiron clair; habitantes, jaune paille. — Cambrai est une excellente ville pour encadrer un roman intime; si nous nous livrions à ce genre de divertissement, nous en aurions levé le plan, et nous y aurions mis une ou deux paires de héros et d'héroïnes plus ou moins adultères et phthisiques, ce qui eût été du meilleur effet.

Cambrai passé, la campagne prit un caractère tout différent de ce que j'avais vu jusqu'alors; l'ap-

proche du Nord se faisait déjà sentir, et il vous arrivait dans la figure quelques bouffées de son haleine glaciale. J'avais quitté Paris la veille en chemise et par une chaleur de vingt-six degrés; je trouvai en vingt heures de distance que ma vertu n'était pas un habit suffisant, et je m'emmaillottai soigneusement dans mon manteau.

Je n'ai jamais rien vu de plus gracieux et de plus frais que le tableau qui se déroula devant mes yeux au sortir de cette vieille vilaine ville, tout enfumée et toute noire de charbon.

Le ciel était d'un bleu très-pâle qui tournait au lilas clair en s'approchant de la zone de reflets roses que le soleil levant suspendait au bord de l'horizon. Le terrain ondulait mollement, de façon à rompre la monotonie des lignes presque toujours plates dans ce pays, et de petits lisérés d'azur terminaient harmonieusement la vue de chaque côté du chemin; d'immenses plantations d'œillettes tout emperlées de rosée frissonnaient doucement sous l'haleine du matin, comme les épaules d'une jeune fille au sortir du bal; la fleur d'œillette est presque pareille à celle de l'iris, d'un bleu délicat, où le blanc domine; ces grandes nappes azurées avaient l'air de morceaux de ciel qu'une lavandière divine aurait étendus par terre pour les faire sécher. Le ciel lui-même ressemblait à un carré d'œillettes renversé, si la comparaison vous plaît mieux

tournée de cette manière; pour la transparence, la finesse et la légèreté du ton, on eût dit une des plus limpides aquarelles de Turner; il n'y avait cependant que deux teintes dominantes, du bleu pâle et du lilas pâle; çà et là quelques bandes de ce vert prasin que les peintres appellent vert Véronèse, deux ou trois traînées d'ocre et de lueurs blondes accrochant quelques bouquets d'arbres lointains, voilà tout. Rien au monde n'était plus charmant; ce sont de ces effets qu'il faut renoncer à peindre et à décrire, et qui se sentent plutôt qu'ils ne se voient.

A mesure que la voiture avançait, la vue s'élargissait, de nouvelles perspectives s'ouvraient de tous côtés. De petites maisons de briques, enfouies dans des feuillages, et rouges comme des pommes d'api montées sur de la mousse, s'avançaient curieusement entre deux branches pour nous regarder passer. On voyait miroiter des eaux sous les rayons obliques, et s'écailler brusquement comme une paillette d'argent le toit d'ardoise de quelque clocher; de grandes trouées laissaient pénétrer l'œil dans des prairies du vert le plus amoureusement printanier que l'on puisse rêver, et découvraient mille petits sites calmes et reposés, d'une intimité toute flamande et du charme le plus attendrissant.

Il y avait surtout de petits sentiers, de vrais sentiers d'école buissonnière, qui venaient aboutir au grand chemin en filant le long de quelque muraille

de clôture ou de quelque haie d'aubépine, avec des airs incultes et sauvages les plus engageants du monde, et qui me ravissaient fort. J'aurais voulu pouvoir descendre de voiture et m'enfoncer à tout hasard dans un de ces sentiers qui, assurément, devait mener dans les endroits les plus agréables et les plus pittoresquement champêtres. On ne peut s'imaginer combien d'idylles dans le genre de Gessner ces petits chemins m'ont fait composer, dans quels océans de crème ma rêverie s'est plongée à propos d'eux, et combien d'épinards au sucre ils ont fait hacher à mon imagination!

Nous traversions fréquemment des hameaux, des villages, des bourgs entièrement bâtis en briques, d'une propreté charmante, et si mignonnement construits en comparaison des hideuses chaumières des environs de Paris, que je ne revenais pas de ma surprise.

Toutes ces maisons zébrées de blanc et de rouge, chamarrées des dessins formés par les différentes manières de poser la brique, avec leurs contrevents peints et vernis, leurs corniches en saillie, leurs toits d'ardoise violette, leurs puits en guérite festonnés de houblon ou de vigne vierge, font l'effet de ces villes de bois colorié qu'on envoie de Nuremberg dans des boîtes de sapin pour les étrennes des enfants. Les proportions sont plus grandes nécessairement, mais c'est la même chose. On pour-

rait donner un de ces villages au jeune Gargantua pour lui servir de jouet.

On croirait que de telles maisons doivent renfermer des habitants grassouillets, propres et bien vêtus; mais on aurait tort de juger de l'escargot par la coquille. On place volontiers, contre ces fenêtres à vitrage de plomb encadrées de plantes grimpantes, quelque vaporeux profil de blonde jeune fille, se retournant au bruit des chevaux, ou travaillant à son petit rouet,

Œuvre de patience et de mélancolie.

On se figure quelque jeune mère, debout, sur le pas de sa porte, avec son nourrisson au bras, et se détachant pure et lumineuse sur le front sombre et bitumineux de la salle basse, avec un grand chien qui la regarde tendrement et jappe à petit bruit, comme pour exprimer qu'il prend part à cette joie et à ce repos domestique.

Au lieu de cela, de vilaines créatures, hâlées comme si elles eussent fait la campagne d'Afrique, et si laides, que les plus jeunes paraissaient avoir soixante ans. Ces infantes, pour la plupart, pétrissaient la crotte à cru avec de grands pieds plats auxquels il ne manquait que d'être palmés, et laissaient flotter fort négligemment le pli supérieur de leur robe. Si c'était une coquetterie, elle était mal entendue, et cette exhibition n'avait rien d'enga-

geant ; mais je crois qu'elles n'y entendaient pas malice.

Ajoutez à cela quelques petits enfants morveux, en chemise beaucoup plus courte par devant que par derrière, sans bas, sans souliers, dont les jambes nues et rouges de froid ressemblaient à des carottes bifurquées, se battant à coup de mottes de terre sur le bord des fossés, ou jouant sur le pas des portes, et vous aurez un tableau très-exact de la population de ces délicieuses maisonnettes.

Victor Hugo appelle quelque part les habitants d'une admirable petite ville de Bretagne *les punaises de ces magnifiques logis*. Cela est vrai de toutes les villes qui ne sont pas des villes capitales ; le mot a paru exorbitant aux Bretons et même à quelques Parisiens ; mais il ne semble que suffisant quand on est sur les lieux. — L'homme est de trop presque partout, et les figures ne valent presque jamais le paysage.

Toutes les fois que la voiture passait par un village, il s'élevait subitement, du fond des fossés, de derrière les haies, du fumier des basses-cours, une meute de petits garçons albinos, avec de longues mèches de cheveux d'un blond de filasse éparpillés sur les yeux, qui la suivaient jusqu'à la limite extrême en faisant la roue, et en piaulant sur un ton plaintif le seul monosyllabe *cents*, *cents*, dont je ne compris que plus tard la signification terrible.

Ces petits garçons, dont plusieurs sont des petites filles qui font la roue aussi prestement que les autres, remplissent l'emploi des chiens, qui est d'aboyer autour des voitures et de mordre les jarrets des chevaux. Une place de chien est, dans ce pays-là, une véritable sinécure; seulement les chiens sont mieux vêtus, moins sales, et ne demandent pas de *cents :* triple avantage.

A propos de chiens, je dois consigner ici cette remarque importante, qu'ils deviennent de plus en plus rares, à mesure que l'on progresse vers les régions polaires et la zone arctique; les chats sont aussi en fort petit nombre, je n'en ai vu que cinq dans tout mon voyage : ils étaient d'un pelage gris fauve, rayé de quelques bandes noires. Ces pauvres animaux avaient l'air de ne pas souper tous les jours et de manger peu, mais rarement, contrairement au précepte de l'école de Salerne. Pour en finir avec la zoologie, je n'ai vu que deux papillons blancs, qui traversèrent le champ de ma lunette entre midi et une heure; en revanche, j'ai vu beaucoup de Wallons en blouse et en casquette. Les moulins à vent (observation de mœurs qui n'est pas à négliger) varient singulièrement dans leur forme. Ce n'est plus le classique moulin, carré, tournant sur un pivot : c'est une tour élégante, dont le toit seul et les ailes sont mobiles; quelques-uns portent au col une collerette de charpente, d'un

effet très-pittoresque. Si ma description succincte ne vous suffit pas, je vous renvoie à un charmant petit tableau de Camille Roqueplan, qui était au dernier salon, où vous verrez une collection de moulins, les plus bouffons et les plus flamands du monde. J'ajouterai ici, car vous n'en trouveriez pas le modèle dans le tableau que je vous indique, que j'en ai même remarqué un muni d'un seul aileron qui s'agitait de l'air le plus démanché et le plus risible qu'on puisse voir. Je le recommande à Godefroy Jadin, le Raphaël des moulins à vent.

Je ne parlerai pas de Bouchain, qui est une ville si forte, que je suis passé à côté sans l'apercevoir. Si vous me permettez, nous sauterons quelques postes, et nous serons à Valenciennes.

C'est à peu près vers cette ville que commença une mauvaise plaisanterie qui se prolongea tout le temps de notre voyage : de quart d'heure en quart d'heure, nous traversions des cours d'eau, et des façons de rivière de province, et, comme des voyageurs ignorants et consciencieux, nous demandions à quelque Wallon plus ou moins stupide :

« Monsieur, le nom de la rivière ?

— C'est l'Escaut, monsieur.

— Ah ! fort bien. »

Plus loin, nouvelle rivière, nouvelle question :

« Et ceci, monsieur le Wallon, auriez-vous l'obligeance de me dire ce que c'est ?

— Certainement, monsieur; c'est l'Escaut canalisé.

— Monsieur, j'en suis bien aise; j'aime les canaux : c'est un bienfait de la civilisation. Mais il ne faut pas en abuser cependant. »

Le Wallon restait dans l'attitude calme et simple qui convient à une conscience pure; il n'avait pas l'air de comprendre l'intention majestueuse du dernier membre de phrase.

« Et là-bas, où je vois des bateaux à voile rouge et à gouvernail vert pomme?

— L'Escaut, monsieur, l'Escaut lui-même. »

Nous nous étions si bien habitués à cette réponse, que lorsque nous arrivâmes au bord de la mer, à Ostende, mon camarade Fritz ne voulut jamais convenir que ce fût l'Océan, et il soutint *mordicus*, *unguibus et rostro*, que c'était encore l'Escaut canalisé. On eut toutes les peines du monde à le faire sortir de là, et, quoiqu'il ait bu l'*onde amère*, comme Télémaque, fils d'Ulysse, il n'est pas encore bien sûr de son fait.

J'entrai dans Valenciennes avec une idée de broderies et de dentelles qui ne me quitta point : j'aurais voulu que toute la ville fût découpée et festonnée à jour, et je demeurai désagréablement surpris en y voyant très-peu de *valenciennes*. La silhouette de Malines se dessine involontairement sur le fond de mon esprit en mille petits filaments d'une ténuité

longues et fort évasées, entièrement peintes de ce bleu de ciel réservé autrefois aux boutiques de perruquier. Les chevaux n'étaient pas attelés de même que ceux de nos charrettes; ils n'avaient qu'un collier et étaient du reste entièrement nus.

Enfin nous arrivâmes à un endroit où l'on nous fit descendre de voiture, et où l'on porta nos paquets dans une espèce de hangar pour les visiter. Nous n'étions plus en France. Je fus fort étonné de ne pas éprouver une sensation violente. Je croyais qu'un cœur un peu bien situé devait donner au moins vingt pulsations de plus à la minute en quittant le sol adoré de la patrie; je vis qu'il n'en était rien. Je croyais aussi qu'une frontière était marquée de petits points et enluminée d'une teinte bleue ou rouge, ainsi qu'on le voit dans les cartes géographiques; je me trompais encore.

Un café, intitulé Café de France, orné d'un coq qui avait l'air d'un chameau, marquait l'endroit où finissait le territoire *français*. Un estaminet, à l'enseigne du Lion de Belgique, indiquait la place où commençaient les possessions de Sa Majesté Léopold. L'enseigne de cet estaminet ne nous donna pas une bien haute idée de l'état actuel des arts en ce bienheureux pays de contrefaçon. Recette générale : Voulez-vous faire un lion belge? ne prenez pas un lion; prenez un caniche adolescent, mettez-lui une culotte de nankin, une per-

rique de filasse et une pipe à la gueule, et vous aurez un lion belge, qui fera un excellent effet au-dessus de l'inscription : *Verkoopt men dranken.*

Je me donnai le plaisir, pendant que les douaniers fouillaient ma valise, de faire plusieurs fois le voyage de France en Belgique et de Belgique en France. Une fois même je me tins un pied sur la France et l'autre sur la Belgique. Le pied droit, qui posait sur la France, ne sentit pas, je l'avoue à ma honte, le moindre picotement patriotique. Fritz, s'avançant de mon côté, me demanda si je ne baiserais pas le sol de la patrie avant de remonter en diligence. Nous cherchâmes vainement une place propre pour accomplir ce pieux devoir; mais il faisait une boue d'enfer, et nous fûmes forcés de renoncer à cette formalité indispensable. D'ailleurs il se présentait une autre difficulté, à savoir : si un *pavé* pouvait passer pour la *terre* natale; et nous n'avions que des pavés à embrasser!

En attendant que la visite fût finie, nous nous jetâmes, tout altérés de couleur locale et crevant en outre de soif, dans le triomphant estaminet du Lion belge, où nous nous répandîmes dans le corps plus de bière qu'il n'en pouvait raisonnablement tenir. Ce fut un déluge de faro, de lambick, de bière blanche de Louvain, à mettre à flot l'arche de Noé. Nous prîmes aussi du café belge, du genièvre belge, du tabac belge, et nous nous

assimilâmes la Belgique par tous les moyens possibles.

Étant retourné sous le hangar, j'assistai à l'ouverture des malles des deux dames du coupé, dont j'avais si subtilement évité la compagnie et le perroquet. C'était une singulière collection d'oripeaux, de blondes jaunes, de pots de pommade et autres ustensiles plus ou moins congrus. L'une de ces dames, si respectables à cause de leur grand âge, était une modiste parisienne qui s'en allait en Russie; l'autre une cantatrice portugaise qui s'en allait en Angleterre. Comme j'étais occupé à regarder ces brimborions intimes, car une malle ouverte est souvent la révélation de la vie entière d'une personne, je me sentis baiser la main par derrière. Je me retournai vivement pour voir la divinité à qui j'avais inspiré une passion si subite, et j'en augurais déjà bien pour mes futurs bonnes fortunes en pays étranger. Je vis une espèce de jeune homme en blouse bleue, d'un aspect équivoque, qui souriait bêtement avec une grande gueule qui lui servait de bouche.

Je ne comprenais rien à cette comédie; un douanier me mit au fait : c'était une mendiante idiote, habillée en homme, qui aidait quelquefois à décharger les paquets, et qui demandait l'aumône de cette manière. Je lui jetai vite un sou pour m'en débarrasser. Fritz lui en donna deux;

elle lui baisa sa botte fort tendrement. Pour trois, je ne sais trop ce qu'elle lui aurait baisé.

IV.

Je suis réellement désireux autant que vous, mon cher lecteur, d'arriver à la fin de mon voyage; je meurs d'envie d'être à Bruxelles, comme si j'avais fait une banqueroute frauduleuse : mais j'ai beau éperonner ma plume lancée au grandissime galop sur cette route de papier blanc, qu'il faut rayer d'ornières noires, je n'avance pas, je ne puis que suivre cette grosse diligence chargée de paquets et de Wallons, et traînée depuis quelques heures par des chevaux également wallons. J'aurai mis moins de temps à faire le tour de la Belgique qu'à écrire ces quatre misérables chapitres.

Comme la jeune souris sortie pour la première fois de son trou, je suis enclin à prendre des taupinières pour des montagnes, et à raconter comme des choses étranges et merveilleuses les événements les plus simples du monde. J'ai dû faire et je ferai sans doute des observations de la plus haute ingénuité. Mes remarques seront un peu dans le genre de celles de ce Chinois venu à Paris, et qui, entre autres choses singulières, écrivit sur ses tablettes qu'il avait vu des maisons si hautes

que l'on pouvait du toit cueillir les étoiles avec la main, des femmes qui se coupaient les ongles, et des jeunes hommes, de vingt ans au plus, qui lisaient couramment dans toutes sortes de livres ; ou bien encore de la façon de cet Anglais, qui s'étonnait fort que de tout petits enfants parlassent très-bien l'italien en Italie.

Je voudrais décrire les pavés un à un, compter les feuilles des arbres, rendre l'aspect des objets, et même noter d'heure en heure la teinte et la forme des nuages, et si je n'étais retenu par une honte virginale, j'écrirais des choses comme ceci :

Le ciel est beaucoup plus grand que je ne croyais (le plus grand morceau de ciel que j'eusse jamais vu est celui qui sert de plafond à la place de la Concorde) ; les hommes ne sont pas bleu de ciel, ni les chevaux jaune serin; il existe donc quelque chose hors de la banlieue, et la terre ne vous manque nulle part sous les pieds! Il y a donc des gens qui ne vivent pas à Paris, qui n'ont jamais vu Paris, qui ne verront jamais Paris!

Je savais bien vaguement qu'il y avait par là toutes sortes de parties du monde, qu'on appelle l'Europe, l'Asie, l'Amérique et l'Afrique ; mais, à vrai dire, je n'y ajoutais pas grand'foi, et je pensais au fond de l'âme que c'étaient des bruits qu'on faisait courir.

J'entrai dans Mons avec cette idée saugrenue, assez pareille à celle qu'ont les provinciaux en visi-

tant la bibliothèque du roi.... Est-ce que la vie suffirait à lire tous ces livres?... Est-ce qu'on pourrait connaître tous les hommes qui sont dans toutes les maisons de toutes ces villes, qui se succèdent si rapidement? Je me sentais, je ne sais trop pourquoi, une prodigieuse envie d'être l'ami intime des pacifiques habitants de Mons, ville de guerre.

C'est vraiment une chose effrayante pour tout cœur un peu vaste et d'une ambition un peu haute, de voir combien il y a de gens au monde qui ne se doutent pas de votre existence, aux oreilles de qui votre nom, si retentissant qu'il soit, ne parviendra jamais : il me semble qu'on doit revenir de voyage plus modeste qu'auparavant, et avec une idée beaucoup plus juste de l'importance relative des choses. On est sujet à se méprendre sur le bruit qu'on fait et la place qu'on occupe dans le monde; parce qu'autour de vous une douzaine de personnes parlent de vous, on se croit le pivot sur quoi roule la terre : il est bon d'aller regarder le rayonnement de sa gloire du fond d'un pays étranger. Combien partent avec de grandes inquiétudes et de grandes précautions pour garder leur incognito, qui écriraient volontiers au retour sur leur chapeau :

C'est moi qui suis Guillot, gardien de ce troupeau,

et qu'on ne reconnaîtrait pas davantage pour cela!

Somme toute, l'impression d'un voyage est douloureuse. On voit combien facilement l'on se passe de gens que l'on croyait le plus aimer, et comme de cette absence temporaire à l'absence absolue la transition serait simple et naturelle; on sent instinctivement que le coin que l'on occupait dans quelques existences s'est déjà rempli, ou va l'être. On comprend qu'on peut vivre ailleurs que dans son pays, sa ville, sa rue, avec d'autres que ses parents, ses amis, son chien et sa maîtresse; et je suis persuadé que c'est une pensée mauvaise. La fable du Juif errant est plus profonde qu'on ne le pense. Rien n'est plus triste que de voir tous les jours des choses qu'on ne verra plus.

Un homme qui voyage beaucoup est nécessairement un égoïste.

Retournons à Mons. Mons est une vraie ville flamande. Les rues y sont plus propres que les parquets en France; on les dirait cirées et mises en couleur. Les maisons sont peintes, sans exceptions, du haut en bas, et de teintes fabuleuses. Il y en a de blanches, de bleu cendré, de ventre de biche, de roses, de vert pomme, de gris de souris effarouchée, et de toutes sortes de nuances égayées, inconnues dans ce pays-ci. Le pignon découpé en forme d'escalier s'y montre assez fréquemment. La toiture de l'Ambigu-Comique peut donner aux Parisiens, qui ne sont pas très-cosmopolites en gé-

néral, une idée assez nette de ce genre de construction : cela produit un effet d'une bizarrerie assez agréable.

J'entrevis à peine au bout d'une rue la silhouette vague de la cathédrale, qui ne me parut pas belle. En revanche, la voiture s'étant arrêtée, j'eus tout le loisir d'examiner une charmante église fantastique et gaie au possible, avec une foule de clochetons, d'aiguilles et de petits minarets ventrus, d'une tournure tout à fait moscovite : on dirait d'une grande quantité de bilboquets et de poivrières rangés symétriquement sur le toit, ou bien encore de grosses pommes enfilées dans une broche. Ceci est l'image grotesque; mais figurez-vous quelque chose d'un caprice ravissant et de l'aspect le plus pittoresque : une église joyeuse et triomphante, plus propre à des noces qu'à des enterrements, et follement ornée dans le goût Louis XIII le plus effréné, le plus fleuri, le plus bossu; une carrure à la fois trapue et svelte, une légèreté lourde, et une lourdeur légère du meilleur effet.

Cette église est, si je ne me trompe, consacrée à sainte Élisabeth, à moins cependant qu'elle ne soit dédiée à saint Pierre ou saint Jude, ce qui est possible; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle est à droite de la grande rue, en venant de Paris.

A Mons, j'achetai des gâteaux couleur locale : ce sont de petits ronds de pâte ferme ou de pâte bri-

sée, sucrés très-libéralement, qui ressemblent assez aux *paste frole* italiennes, mais d'un goût moins fin et moins parfumé. En général, j'ai remarqué une chose, c'est qu'en Belgique le pain et la pâtisserie sont toujours très-mal levés; les gâteaux feuilletés ne réussissent pas : est-ce la faute des mitrons, de l'eau, de la levûre, ou de la farine? Je ne suis pas assez fort en boulangerie pour résoudre la question, mais le fait est certain. Tout en philosophant sur la pâtisserie, je bus une grande quantité de genièvre pour faire passer les gâteaux, et je mangeai une grande quantité de gâteaux pour faire passer le genièvre. J'avais convié à ces magnificences le tailleur excentrique, au petit habit cousu de fil blanc, ce qui acheva de me conquérir son amitié, et me valut par la suite deux bonnes histoires et plusieurs renseignements utiles.

Vers cette latitude, une inquiétude sérieuse me vint prendre au collet. Le lecteur n'a sans doute pas oublié les causes de mon excursion dans ces régions polaires et arctiques, et que, comme un autre Jason, j'étais parti pour aller conquérir la toison d'or, ou, pour parler en style plus humble, chercher la femme blonde et le type de Rubens; but innocent et louable s'il en fut. Je n'avais pas encore vu une seule femme *blonde*, quoique j'eusse mon télescope constamment braqué, et que mon ami Fritz regardât à gauche, tandis que j'explorais

le côté droit de la route, de peur de laisser passer, dans un moment de distraction ou de négligence, quelque Rubens sans cadre, sous forme d'une honnête Flamande.

Je communiquai mes craintes au digne Fritz qui, avec le beau sang-froid qui le caractérise dans toutes les occasions difficiles de sa vie, me répondit qu'il ne fallait pas encore perdre courage; que Rubens était d'Anvers, et que c'était probablement à Anvers que se trouvaient les modèles de ses tableaux; mais que si à Anvers (en flamand Antwerpen) je ne rencontrais pas de *blonde*, non-seulement il me permettrait de me désespérer, mais encore il m'y engagerait de son mieux, et ne me refuserait pas même la douceur de me jeter dans l'Escaut canalisé ou non, à mon choix.

Selon lui, je n'avais encore aucun droit à des femmes blondes; je pouvais tout au plus en exiger de châtaines.

Je me rendis à des raisonnements si pleins d'éloquence et de sagesse, et je me promis de ne demander la femme blonde que trente ou quarante lieues plus loin.

Les lignes du paysage s'abaissaient de plus en plus, et prenaient l'horizontalité la plus flamande et la plus désespérante du monde; on aurait dit un tapis de billard, et, si ce n'eût été un peigne de clochers posé transversalement au bord du ciel, et qui

mordait à belles dents la chevelure bleue de l'éther, terre et ciel eussent été confondus; on n'aurait pas pu se rendre compte de l'espace, de même que si l'on eût été en pleine mer.

De temps en temps les obélisques fumants des usines remplaçaient les clochers; quelques files de peupliers hérissaient la campagne d'une rangée de points d'exclamation!!!! qui la faisait ressembler à une page pathétique d'un livre à la mode.

Le houblon, cette vigne du Nord, commençait à se montrer plus fréquemment. C'est une très-jolie plante qui monte en festons autour d'échalas très-hauts, avec un faux air de pampres autour d'un thyrse. Iacchus, le doux père de la joie, ne s'y tromperait pas, à une lieue de distance; mais un voyageur à vue basse et ignare en botanique peut aisément prendre le change.

Des créatures que je suis obligé d'appeler des femmes, faute d'autres mots, continuaient cependant à passer de temps à autre sur le chemin. Je dois proclamer hautement ici, dût-on m'accuser de paradoxe, que je n'ai jamais vu rien de plus brûlé, de plus rôti, de plus dérisoirement brun que ces femmes. Les blondes, j'en suis sûr, doivent immanquablement être fort nombreuses en Abyssinie et en Éthiopie, car les mulâtresses et les négresses abondent en Belgique.

Plus on avance, plus on sent dans l'air un va-

gue parfum de catholicité totalement inconnu en France ; presque à chaque maison il y a une vierge ou un saint dans une niche, et non point un saint ou une vierge avec des nez cassés et des doigts de moins comme ici, mais jouissant de tout leur nez et très-peu manchots. Dans beaucoup de villages les vierges sont habillées en robe de soie et ornées de couronnes, d'oripeaux et de moelle de sureau ; elles ont une lampe devant elles comme en Espagne ou en Italie ; les églises sont aussi parées avec une recherche et une coquetterie amoureuse tout à fait méridionales.

Un peu avant Bruxelles, le tailleur drolatique de la rue d'Or me fit remarquer sur la droite de la route, auprès de quelques cheminées d'usines, deux rangées de bâtiments parfaitement uniformes et composés d'un petit rez-de-chaussée et d'un premier étage ; plus, deux ou trois toises de terrain en manière de jardinet.

Il me dit que toutes ces maisonnettes, divisées régulièrement en cellules, appartenaient à MM. ***, premiers négociants de la Belgique, qui y tenaient à leur usage une espèce de phalanstère ou couvent de travailleurs.

Une cellule est allouée à chaque ouvrier, qui ne peut sortir de l'établissement que sur une permission expresse, qu'on accorde très-difficilement, et pour des cas extraordinaires ; un ouvrier qui s'ab-

senterait deux fois sans *exeat* serait irrémissiblement renvoyé. Pour que les travailleurs n'aient aucun motif plausible de s'éloigner de la fabrique, il y a un cabaret ou cantine géré par l'administration, où les ouvriers sont seuls admis. La paternité de l'administration ne s'est même pas arrêtée là; elle entretient un harem spécial à l'usage de ces moines industriels, en sorte qu'elle trouve moyen de leur reprendre en détail la somme qu'elle leur a donnée en une fois. Ainsi donc, ayant bon souper, bon feu, bon gîte *et le reste*, ces gens-là vivent là comme des rats en paille, et ne sont matériellement pas à plaindre. Mais la dignité morale souffre de voir des hommes réduits à fonctionner comme une machine à vapeur, et n'être plus qu'un rouage, au lieu d'être la créature de Dieu. Il est très-clair qu'ils ne seraient ni si bien logés, ni si bien nourris, ni si bien vêtus chez eux; cependant ce doit être une vie horriblement triste que cette vie de caserne et de monastère sans éventualité possible : je ne serais pas fort étonné que l'administration ne fût obligée de fournir assez souvent à ces pauvres diables, si heureux en apparence, quelques toises de corde pour se pendre et quelques boisseaux de charbon pour s'asphyxier.

Plus loin, le tailleur hoffmanique, inventeur des moulins à eau sur les montagnes et des moulins à vent au fond des puits, qui s'était décidément insti-

tué mon cicerone, me raconta qu'une petite figurine enluminée, que je venais d'entrevoir dans une niche, à l'angle d'une maison, était l'effigie d'une sainte fort célèbre et très-influente dans le pays : cette courageuse fille, lors de la guerre des Prussiens, allait sur les remparts arrêter les boulets au vol et les serrer dans son tablier, ce qui lui avait valu la canonisation. Jusqu'ici l'histoire est des plus simples ; on en voit mille comme cela dans la Légende dorée, et le miracle n'est pas trop miraculeux pour un miracle. Mais ce qu'il y a de beau, c'est que jamais on ne trouve le même nombre de boulets dans le tablier de pierre de la statue. Il y en a tantôt cinq, tantôt sept, tantôt neuf ; l'expérience a été tentée mille fois, et jamais le chiffre ne s'est trouvé exact. Je vous donne cette fable pour ce qu'elle est ; cependant beaucoup d'histoires sérieuses n'ont pas de fondements plus authentiques.

Au même endroit je vis une église dont le toit en arête était denticulé de la façon la plus délicate ; un cochon rose, pareil à celui du tableau de Delaberge ; une jeune fille très-blonde, mais en revanche très-maigre et très-laide ; et une enseigne ainsi conçue : Un tel (tous les doubles W, les K et les H possibles), charcutier-bottier, tient la rouennerie et les étoffes ; et cela, vous pensez bien, sans préjudice de l'inamovible *Verkoopt men dranken*.

A propos d'enseignes et de boutiques, je noterai

ici que tout le monde est épicier, et que l'on va de Paris à Bruxelles entre une double haie de magasins d'épiceries qui sont en même temps des bureaux de tabac, au Coq gaulois ou au Lion belge.

Qui diable peut donc acheter tout ce poivre et toute cette mélasse ? ou bien l'état d'épicier a-t-il de si grands charmes qu'on l'exerce pour le plaisir seulement ? Je penche fort à le croire.

La pluie rayait le ciel de hachures menues qui dégénérèrent bientôt en cataractes, de sorte qu'il fallut rentrer la tête dans la coquille et écouter derechef les histoires du tailleur. Il en raconta deux : l'une d'un chevalier pénitent que le prieur envoya en Terre sainte avec une tabatière dont tous les grains de tabac étaient comptés ; l'autre, de la belle brodeuse de la rue d'Or, à Bruxelles, qui est une histoire de sympathies occultes et de magnétisme très-compliquée (le petit tailleur était affilié à une secte mesmérienne), et pleine de choses étonnantes et incompréhensibles, très-bonnes à écouter dans une diligence, par un jour de brouillard et de pluie grise.

Quand nous entrâmes dans Bruxelles, l'eau tombait des toits en si grande abondance,

Que les chiens altérés pouvaient boire debout.

Voici les remarques que je fis ce soir-là ; elles portent exclusivement sur les fenêtres.

Les carreaux inférieurs sont garnis d'un morceau de tulle exactement de même dimension, et tendu aussi parfaitement que possible : au milieu est un grand bouquet brodé à la main ; ou bien encore de petits volets en jonc de la Chine tissé très-dru, sur lesquels sont représentés des paysages, des oiseaux ou des fruits ; ces volets, opaques du côté de la rue, permettent aux personnes du dedans de voir, sans être vues, ce qui se fait dehors, occupation qui leur est facilitée par une combinaison de miroirs concentriques, disposés à l'extérieur de manière à réfléchir dans une glace posée sur une table ou dans une boule d'acier suspendue au plafond tous les gens qui passent aux deux bouts de la rue. Les espagnolettes ne sont pas non plus disposées comme les nôtres; elles ouvrent et ferment plus facilement et plus exactement, à l'aide d'un manche qui tourne sur un petit système de roue dentelée.

Je remarquai, en outre, que toutes les maisons étaient peintes à l'huile, et vernies, pour la plupart, ce qui est assez insupportable à l'œil.

Le temps qu'il fait n'étant pas propre aux observations, nous nous arrêterons, s'il vous plaît, à l'hôtel du Morian, pour dormir un peu et attendre que la pluie soit passée.

V.

L'hôtel du Morian, où nous descendîmes, est situé rue d'Or, tout près d'une place où il y a un édifice qui ressemble à faire peur à la Madeleine. C'est une grande et belle maison tenue à l'anglaise. Le dessous de la porte cochère et la salle de réunion sont ornés de peintures à fresque, représentant des paysages d'une perspective tout à fait chinoise et fabuleuse. On y voit des coqs plus gros que des maisons, des vaisseaux qui voguent en pleine terre labourée, des forêts qui ont l'air de grands tas d'écailles d'huîtres, des rochers qu'on prendrait pour des assiettes de meringues crottées, des pêcheurs qui prennent des oiseaux à la ligne, et des bergers à genoux devant de belles princesses que le retour du mur ne leur permet pas d'apercevoir. J'aime beaucoup ces peintures : elles sont de l'absurde le plus récréatif, et, du reste, d'un coup d'œil assez agréable ; je les mets immédiatement après les dessins des pots du Japon et des paravents de laque.

L'hôtelier du Morian est une espèce de gros muid jovial avec une figure splendidement cramoisie, écarlate de haute graine, comme dirait maître Alcofribas Nasier, un nez en manière de trompe,

tout fleureté de bubelettes, tout étincelant et diapré de rougeurs printanières, séparé par le milieu à la façon des chiens de chasse, et hérissé de longs poils rudes et blancs, comme un mufle d'hippopotame ; trois cascades de mentons coulant en larges nappes sur son énorme poitrine et touchant presque son ventre, un vrai Falforio, un Falstaff, un Lepeintre jeune, un éléphant humain. Je décris ce personnage avec quelque soin, parce que c'est le seul être gras que nous ayons vu en Flandre ; il nous fit naître un espoir qui ne s'est pas réalisé, et je le note ici comme une des raretés du pays.

Nous demandâmes naturellement à dîner à ce digne seigneur, qui se hâta de nous octroyer notre requête. Fidèle à la couleur locale, en attendant la femme blonde, je lui demandai des choux de Bruxelles. Ce produit végétal parut totalement inconnu au gros monstre en veste de basin et en bonnet de coton.

« Monsieur veut des cardons d'Espagne? les faut-il au jus ou au beurre ?

— Je veux des choux de Bruxelles, et non des cardons d'Espagne.... je ne suis pas à Madrid, que diable !

— Pardon, je n'avais pas compris ; très-bien ! Garçon, apportez de la choucroute à monsieur. »

Si j'avais eu des crics, des chèvres et quelques bigues à mon service, j'aurais de grand cœur jeté

l'hôtelier par la propre fenêtre de son hôtellerie ; mais je n'en avais pas, et il n'était au pouvoir d'aucune force humaine de remuer une pareille masse.

Le garçon apporta des petits pois verts qui étaient réellement verts et petits, contrairement à l'usage des pois ainsi nommés, qui se permettent, surtout à la fin d'août, d'être jaunes et gros à les couper par tranche comme des melons.

Suivant le conseil de Jules Janin, nous fîmes venir, pour nous acquérir l'estime de l'hôtelier, près de qui notre portemanteau aurait pu nous compromettre, une bouteille de vin de Bordeaux d'une qualité équivalente à peu près à un cabriolet avec cheval demi-sang. Nous n'osâmes pas risquer, vu le peu d'épaisseur de nos habits, le *Laffitte* représentant l'équipage complet. Cela eût été trop mythologique et trop exorbitant.

Notre pâture prise, nous mîmes le nez à la fenêtre pour voir un peu la configuration de la rue et des perspectives avoisinantes. Nous avions en face de nous une maison percée de grandes fenêtres, avec toutes sortes de jeunes filles accoudées au balcon, les unes laides, les autres laides, très-brunes et assez maigres. C'était probablement un atelier de broderie ou quelque chose comme cela : une seule était blonde et jolie, mais, hélas ! elle ne pesait pas quatre-vingts livres, et elle était d'une

blancheur de cire vierge; elle avait, du reste, une position bizarrement gracieuse : elle était assise sur la fenêtre, le dos appuyé contre le balustre, et la tête renversée du côté de la rue, de façon à ce que ses cheveux, mal retenus par son peigne, pendaient en dehors. Elle chantait je ne sais quelle romance en dodelinant la tête avec un petit tic nerveux on ne saurait plus charmant.

Les petites, s'étant aperçues que nous les regardions, nous examinèrent plus à fond, et le résultat fut qu'à l'exception de la pâle blonde, qui se balançait toujours en chantant sa chanson, elles éclatèrent toutes de rire comme un cent de mouches, et parurent nous trouver très-bouffons, moi surtout, à cause de mes longs cheveux, et Fritz, pour une raison que je n'ai pas bien démêlée, car il n'avait rien que de très-majestueux en soi-même, et son aspect, ce soir-là, était des plus convenables.

Nous nous lançâmes ensuite à travers la ville, à tout hasard, comme deux sangliers dans un fourré. Fritz, qui a un mouvement particulier d'aileron qui le fait marcher en volant et voler en marchant, à l'instar des autruches, allait devant; moi, je suivais bien loin derrière en soufflant comme un dogue qui a avalé une fourchette en léchant un chaudron, et d'autant plus inquiet que j'avais oublié le nom de la rue où était l'auberge. Ce qui me rassurait un peu sur la crainte de perdre mon ami

Fritz, c'est que j'étais porteur de la bourse, circonstance qui l'eût nécessairement forcé à me retrouver, même au fond des enfers, ou tout en haut de la Magdalena-Straas.

Après avoir traversé une infinité de rues bordées de maisons avec des toits en escaliers, nous débouchâmes tout d'un coup sur la place de l'hôtel de ville ; c'est la plus vive surprise que j'aie éprouvée dans tout mon voyage.

Il me sembla que j'entrais dans une autre époque, et que le fantôme du moyen âge se dressait subitement devant moi ; je croyais que de pareils effets n'existaient plus qu'au Diorama et dans les gravures anglaises.

Qu'on se figure une grande place dont tout un côté est occupé par l'hôtel de ville, un édifice miraculeux avec un rang d'arcades, comme le palais ducal à Venise, des clochetons entourés de petits balcons à rampes découpées, un grand toit rempli de lucarnes historiées, et puis un beffroi de la hauteur et de la ténuité la plus audacieuse, tailladé à jour, si frêle que le vent semble l'incliner, et tout en haut, un archange doré, les ailes ouvertes et l'épée à la main.

A droite, en regardant l'hôtel de ville, une suite de maisons qui sont de véritables bijoux, des joyaux de pierre ciselés par les mains merveilleuses de la Renaissance. On ne saurait rien voir de plus amou-

reusement joli ; ce sont de petites colonnettes torses, des étages qui surplombent, des balcons soutenus par des femmes à gorge aiguë, terminées en feuillages ou en queue de serpent, des médaillons aux cadres fouillés et touffus, des bas-reliefs mythologiques, des allégories soutenant des écussons armoriés, et tout ce que la coquetterie architecturale de ce temps-là peut imaginer de plus séduisant et de plus amusant à l'œil. Toutes ces maisons sont admirablement conservées, il n'y manque pas une pierre ; la triple chemise de couleur dont elles sont couvertes les conserve comme dans un étui.

La face parallèle est occupée par des édifices d'un caractère tout différent. Ce sont des hôtels dans le style florentin avec des bossages vermiculés, des colonnes trapues, des balustres, des guirlandes sculptées, des pots à feu, et près du comble de ces grands enroulements de pierre, de ces volutes contournées plusieurs fois sur elles-mêmes, dont j'ignore le nom technique, et qui ont assez l'air du parafe de la signature de l'époque ; ajoutez à cela que presque tous les ornements en saillie, tels que les chapiteaux des colonnes, l'intérieur des cannelures, le cadre des cartouches et les flammes des cassolettes, sont dorés, et vous aurez quelque chose d'assez étrangement magnifique, surtout pour un pauvre Parisien qui n'a vu que les maisons crottées jusqu'au troisième étage de son pandémonium.

Ce côté de la place forme une vraie galerie d'architecture, où toutes les nuances du *rococo* espagnol, italien et français, depuis Louis XIII jusqu'à Louis XV, sont représentées par échantillon authentique et du meilleur choix. Je me sers ici du mot *rococo* faute d'autre, sans y attacher aucun sens mauvais, pour désigner une période d'art qui n'est ni l'antiquité, ni le moyen âge, ni la Renaissance, et qui, dans son genre, est tout aussi originale et tout aussi admirable.

Vis-à-vis l'hôtel de ville, et pour clore la place, il y a un grand palais gothique, une espèce de maison votive, élevée par je ne sais plus quelle princesse, à la suite de je ne sais plus quels événements, ayant perdu la petite bande de papier où j'avais copié l'inscription latine qui est écrite sur la façade; car, bien que j'aie bonne mémoire, je me souviens assez peu volontiers du style lapidaire, surtout lorsque je crois avoir l'inscription dans ma poche. Mais la légende ne fait rien à la médaille.

Cette maison votive sert maintenant de lieu de réunion à quelque société mangeante, fumante, dansante ou littéraire, et l'intérieur, vivement illuminé, faisait flamboyer un incendie de vitraux sur la face noire du vieux édifice enseveli dans l'ombre: car la lune se levait par derrière, et commençait à jeter sur les autres maisons de la place son voile de crêpe lilas, glacé d'argent; tout cela avait l'air si

peu naturel et si peu probable, que nous croyions être devant une décoration de théâtre, exécutée par des artistes plus admirables que MM. Feuchères, Desplechin, Séchan et Diéterle, peintres de l'Opéra.

Fritz prétendit même avoir entendu les trois coups du régisseur et la sonnette qui appelle les acteurs pour entrer en scène.

En effet, cela ressemblait à s'y méprendre au premier acte d'un drame de Victor Hugo, de *Lucrèce Borgia* ou d'*Angelo :* le grand palais de rigueur, tout illuminé, et faisant rayonner sa joie dans la morne tristesse de la nuit; au fond la silhouette noire de Padoue, au moyen âge, qui se découpe sur l'horizon avec ses flèches et ses clochers.

Nous attendîmes quelque temps que Gubetta sortît de derrière son pilier, que Mme Dorval descendît les marches du palais flamboyant, suivie du podestat jaloux, et qu'Homodei se levât de dessus son banc, avec sa guitare. Mais comme rien ne venait, nous prîmes le parti de nous en aller.

Seulement Fritz voulait redemander son argent à la porte, et cherchait à vendre sa contre-marque à quelque Wallon. Puisqu'il n'y avait pas spectacle, nous résolûmes d'aller prendre une tasse de café, chose qui nous semblait d'une exécution facile, et qui nous coûta des peines infinies.

Ayant vu un établissement où il y avait écrit :

Estaminet, nous entrâmes bravement tous les deux de front, pour avoir l'air plus respectable. Hélas! autant aurait valu pour nous tomber dans une fourmilière ou dans une marmite d'eau bouillante; il y régnait un brouillard si épais qu'il était impossible à un homme d'une taille moyenne d'apercevoir ses pieds du haut de sa tête. Cependant, grâces au bâillement de la porte que nous n'avions pas refermée, la fumée de tabac s'étant un peu dissipée, nous pûmes apercevoir un comptoir ciré tout chargé de mesures, de verres, de pots d'étain d'un poli resplendissant, et quelque chose au milieu qui avait des ressemblances éloignées avec une femme. Nous demandâmes du café, de l'air simple et naturel de gens qui ne croient pas dire quelque chose d'énormément ridicule.

Alors, du fond du nuage où nous commencions à distinguer çà et là quelques hures de Wallons et quelques dos de femmes accoudées à des tables, s'éleva une clameur universelle, un hourra gigantesque, un éclat de rire plus qu'homérique entrecoupé de : « Oh eh! les *fransquillons*, oh eh! » et d'autres grognements dans le français du lieu, qui est moins intelligible que le flamand simple ou le hollandais double. Fort effrayé de cette réception peu amicale de la part d'un peuple à qui nous sommes intimement alliés, dit-on, je fis une prodigieuse cabriole en arrière, qui me mit à peu près au milieu

de la rue, à une distance assez agréable de ce Capharnaüm damné. Une demi-seconde, un tiers, un scrupule de seconde après, je reçus dans l'estomac Fritz, qui battait en retraite précipitamment, quoiqu'il soutînt qu'il s'était retiré avec les honneurs de la guerre. Pour moi, j'avoue franchement que je ne résistai pas à l'idée d'être mis en quartiers et mangé tout cru par les Wallons, et que je me sauvai héroïquement le premier, comptant que la mise à mort, l'écorchement et le scalpement de mon ami intime me donneraient le temps d'atteindre les pays civilisés.

Malgré cet échec; Fritz, qui tenait à prendre du café, chercha à me prouver, par des raisonnements plus brillants que fondés, que nous n'étions pas encore tout à fait chez les Esquimaux, et qu'au bout du compte nous ne courions guère d'autre risque que de nous faire jeter à la tête une certaine quantité de pots d'étain, ce qui était une occasion excellente de faire des expériences sur la dureté spécifique de notre crâne, occasion qui ne se représenterait peut-être jamais.

Entraîné par ses sophismes dorés, je me hasardai avec lui en plusieurs autres endroits, où la même huée colossale nous accueillit, et toujours, en refrain : « Oh eh ! les chiens de *fransquillons !* » Je me crus un instant à Constantinople; il n'y manquait que le chien de chrétien et Giaour.

Enfin, après plusieurs essais plus ou moins malheureux, nous trouvâmes un endroit où l'on nous donna du café, sans hourra et avec un sérieux convenable.

Le café pris, il s'agissait de retourner à l'hôtel du Morian. Nous fîmes environ vingt-cinq lieues avant de retrouver ce bienheureux hôtel, les indications malicieuses des Wallons aidant sans doute à nous fourvoyer. Cependant, ayant enfilé à tout hasard une rue assez longue, il se trouva que c'était la rue d'Or, la rue que nous cherchions. O bonheur inespéré!

On nous conduisit dans nos chambres et vers nos lits, dont nous avions éminemment besoin. Les lits belges ne sont pas faits comme les lits de France : il n'y a point de traversin, mais bien deux grands oreillers posés côte à côte. Les couvertures sont de coton, avec de petits nœuds et des entrelacements d'un très-joli effet. Les draps sont en toile de lin, les enveloppes des matelas de toile damassée assez semblable aux nappes à thé. Les chandeliers n'ont pas non plus la même forme que les nôtres : ils posent sur un pied très-large, et se rapprochent des bougeoirs du temps de Louis XV. Le parquet est fait en planches de sapin grattées au vif, et qui ont une couleur de saumon pâle, au lieu d'être en carrés marquetés comme ici. On les lave toutes les semaines avec de l'eau bouillante et du grès.

Tout ceci ne paraîtra peut-être pas fort intéressant, mais cependant ce sont tous ces petits détails qui constituent la différence d'un pays à un autre.

Quant au sommeil belge, il est exactement pareil au sommeil parisien. Seulement, Fritz rêva qu'il se baignait dans la rivière Jaune de la Chine, et qu'il avait eu une indigestion de nids d'hirondelles, en sortant de souper avec un mandarin dont les ongles avaient huit pouces de long. Voilà ce qui se passa de plus remarquable dans cette nuit.

Le matin nous déjeunâmes comme un troupeau de lions à jeun depuis quinze jours, et je n'ose dire par modestie ce que nous nous infiltrâmes de bière dans le corps. Après cela, nous sentîmes un besoin prononcé de rouler par la ville le tonneau de faro et de lambick que nous avions caché sous notre peau.

Bruxelles est une ville d'un aspect plutôt anglais que français dans ses parties modernes, plutôt espagnol que flamand dans ses parties anciennes. Il y a peu d'églises considérables, excepté Sainte-Gudule, rue de la Montagne. Les vitraux, les confessionnaux et la chaire de Sainte-Gudule sont d'une grande beauté. Quand je la visitai, on était en train de la regratter, de la restaurer et de la badigeonner, car la rage du badigeon est encore bien plus véhémente en Belgique qu'en France. Dans cette église, je remarquai pour la première fois cette idolâtrie de

catholicisme générale en Belgique, et d'un effet tout nouveau pour moi, qui n'ai vu que les églises voltairiennes de France : c'était une profusion de clinquant, de couronnes, d'ex-voto, de cierges, de pots de fleurs, de bannières brodées, de caisses d'orangers, et mille autres inventions dévotes.

Une chose très-remarquable à Bruxelles, c'est que toutes les boutiques portent cette inscription : un tel, bottier de la cour; un tel, grènetier de la cour; un tel, marchand d'allumettes de la cour, et sans cesse, et à propos de métiers qui ne semblent pas le moins du monde avoir affaire à la cour. Les boutiques d'apothicaires portent pour enseigne de grands bois de cerfs naturels, cela soit dit sans faire allusion à l'état conjugal d'aucun de ces messieurs. Quant aux estaminets, il y en a deux fois plus que de maisons.

A force de ramper le long de la Magdalena-Straas, nous parvînmes à une grande belle place carrée, qui se nomme la place Royale, et sur laquelle on voit une église avec un fronton où il y a, au milieu d'une gloire, un œil sculpté qui a l'air d'un modèle d'œil gigantesque proposé à tous les bambins de la ville. Le palais du roi est tout près de là. C'est un assez grand édifice, d'une architecture médiocre, peint en blanc, à l'huile, et qui doit être un logis confortable et commode. L'art n'a rien à y voir. Le parc, qui est assez petit, n'offre rien de particulier;

on y trouve un petit bassin et quelques groupes, thermes, gaines et statues, peints également à l'huile et vernis ; les arbres de ce jardin m'ont semblé d'un vert admirable, même pour ce pays de belle verdure, et il règne un grand air de fraîcheur.

Notre tour fait dans le parc, nous allâmes chez les éditeurs de contrefaçon ; j'achetai les poésies complètes d'Alfred de Musset, en un volume, et *Madame de Sommerville*, de Jules Sandeau ; je voulus aussi acheter *Mademoiselle de Maupin*, roman de votre serviteur ; mais j'avoue que cela me fut impossible, par la raison que je ne le trouvai nulle part. Ceci me mortifia d'autant plus que le Bibliophile, l'Alphonse Brot, l'Hippolyte Lucas, et autres gens illustres de ma connaissance, étaient mirifiquement contrefaits, et que je confesse, avec toute l'humilité qui me caractérise, que jusqu'ici je m'étais cru l'égal de ces messieurs. Mon voyage m'a détrompé et fait revenir d'une si folle présomption [1]. Le Bibliophile surtout jouit d'une si grande réputation dans ce pays-là, que les *Mauvais Garçons* d'Alphonse Royer et de Barbier, la *Notre-Dame* de Victor Hugo, les deux meilleurs romans que le moyen âge ait inspirés, sont imprimés sous son nom.

Les volumes de prose du *Spectacle dans un Fau-*

1. L'auteur écrivait cela il y a quelques années : aujourd'hui toutes ses œuvres ont subi les honneurs de la contrefaçon. (*Note de l'éditeur.*)

teuil, d'Alfred de Musset, ne sont pas connus en Belgique, et le contrefacteur à qui je les demandai parut tout surpris, et écrivit sur-le-champ à son correspondant de les lui envoyer. Cela ne fait pas grand honneur à la publicité de la *Revue des Deux Mondes* et aux goûts littéraires des libraires belges.

En sortant des boutiques des contrefacteurs, nous prîmes un fiacre, et nous nous fîmes conduire à la porte Laeken, pour voir les chemins de fer. Les fiacres belges sont très-beaux, et ne ressemblent nullement à nos sapins ; ils vont vite et sont attelés de chevaux convenables. Celui où nous étions était une espèce de landau doublé de velours blanc, et qui eût paru ici un équipage fort magnifique ; mais aussi, s'ils sont deux fois plus beaux que les nôtres, ils sont deux fois plus chers. Ils se tiennent d'habitude sur la place Royale ; il y en a à peu près une quarantaine.

Un chemin de fer est maintenant un objet d'une trop haute importance et trop *palpitant d'actualité* pour que nous ne lui consacrions que le dernier alinéa de notre chapitre ; cela serait surtout un peu léger de notre part, à nous qui sommes en délicatesse à l'endroit du chemin de fer, et qui en avons parlé maintes fois en termes peu mesurés. Le chemin de fer de Bruxelles à Anvers, ô magnanime lecteur ! sera donc le sujet du chapitre suivant, avec une description très-belle d'Anvers à vol d'oi-

seau, que je tiens en réserve pour le crescendo de ma symphonie.

VI.

Le chemin de fer est maintenant à la mode ; c'est une manie, un engouement, une fureur ! Mal parler du chemin de fer, c'est vouloir s'exposer de gaieté de cœur aux invectives agréables de messieurs de l'utilité et du progrès ; c'est vouloir se faire appeler rétrograde, fossile, partisan de l'ancien régime et de la barbarie, et passer pour un homme dévoué aux tyrans et à l'obscurantisme. Mais, dût-on m'appliquer le fameux vers de M. Andrieux :

Au char de la raison attelé par derrière,

je dirai hardiment que le chemin de fer est une assez sotte invention. Comme aspect, le chemin de fer n'a rien de pittoresque en lui-même. Figurez-vous de petites tringles (*railroads*) posées à plat sur des bûches, dans lesquelles s'engrènent des roues creuses et d'un diamètre médiocre, de la grandeur à peu près des roues de devant d'une diligence. Puis une longue file de voitures, fourgons, chariots liés les uns aux autres avec des chaînes, et séparés par de gros tampons de cuir, pour tempérer le frottement et les chocs accidentels. En tête, un

remorqueur, espèce de forge roulante, d'où s'échappent des pluies d'étincelles, et qui ressemble, avec son tuyau dressé, à un éléphant qui marcherait la trompe en l'air. Le reniflement perpétuel de cette machine qui, en fonctionnant, crache une noire vapeur, avec un bruit pareil à celui que ferait, en soufflant l'eau salée par ses évents, un monstre marin enrhumé du cerveau, est assurément la chose du monde la plus insupportable et la plus pénible ; l'odeur fétide du charbon de terre doit être aussi mise en ligne de compte parmi les avantages de cette manière de voyager.

Je m'imaginais que l'on ne sentait aucune espèce de cahot ni de mouvement sur les bandes polies du chemin de fer ; c'est une erreur : les voitures traînées par le remorqueur ont une oscillation d'avant en arrière, une espèce de tangage horizontal qui affadit et donne mal au cœur. Ce n'est point un cahotement de bas en haut, comme celui qui est causé par les inégalités des chemins ordinaires ; c'est un mouvement pareil à celui d'un tiroir à coulisse qu'on ouvrirait et qu'on refermerait plusieurs fois de suite avec précipitation. Le remorqueur se met en marche : la première voiture tire la seconde, qui vient frapper sur le tampon intercalaire, et ainsi de suite, jusqu'au bout de la file ; ce contre-coup sourd est quelque chose d'affreux, surtout quand le remorqueur s'arrête, cérémonie

qui s'exécute avec une musique de ferraille peu réjouissante.

Pour la vitesse, elle est assez grande; mais cependant, elle ne m'a pas paru dépasser celle d'une chaise de poste. On m'a dit, il est vrai, que la machine pouvait être beaucoup plus poussée, et la force de progression doublée. Après cela, il y a cette petite considération, de sauter en l'air et d'être envoyé à la rencontre des aérolithes et des étoiles filantes, promenade qui ne manque pas d'un certain charme.

J'avoue que j'aime mieux les anciennes voitures attelées avec des chevaux, que toutes ces mécaniques de complication peu rassurante. Une bonne berline, avec trois forts chevaux et un postillon seulement à moitié ivre, qui fait claquer allègrement son fouet et fesse à tour de bras les lutins de l'air, a quelque chose d'autrement vivant et joyeux que des rangées de corbillards qui glissent silencieusement sur ces rainures au bruit asthmatique du chaudron.

De bons chevaux piaffant, hennissant, avec de grandes crinières, des croupes satinées, des pompons rouges et des grelots, scandant de leurs sabots ce beau vers de Virgile :

Quadrupe | dante pu | trem soni | tu quatit | ungula | campum,

sont certainement préférables comme poésie et

comme commodité; on peut aller à droite et à gauche, traverser et couper au lieu de suivre imperturbablement la ligne droite, celle de toutes les lignes qui déplaît le plus aux gens qui n'ont pas le bonheur d'être mathématiciens ou fabricants de chandelles, et qui ont conservé dans un coin de leur âme le sentiment du beau, provenant, comme on sait, de l'emploi des lignes rondes et des zigzags, vérité très-connue des enfants qui vont à l'école.

Quand le seul inconvénient des chemins de fer ne serait que d'amener la suppression des chevaux et des cochers, ce serait assez, à mon sens, pour qu'on ne les adoptât pas. J'abandonnerais assez volontiers les cochers, pour qui j'ai une sollicitude médiocre; mais je serais désolé que ce superbe animal, qui a fourni à Job et à M. Delille le sujet d'une si belle description, disparût de la surface du globe; et vraiment, du train dont y vont MM. les utilitaires, je crains fort que l'on n'en arrive bientôt, comme on le voit dans la caricature de *Cruischank*, à faire l'exhibition du dernier cheval, entre une cage d'humanitaires et des Papous de la mer du Sud. Dans quelque cent ans d'ici, les Georges Cuvier et les Geoffroy Saint-Hilaire de l'époque arriveront, par l'anatomie comparée, à reconstruire les squelettes de chevaux dispersés dans les couches de tuf, de calcaire ou de marne, en feront

des descriptions interminables propres à démontrer qu'il ne faut pas confondre la bête appelée hippoterium, qui vivait avant le grand renouvellement du monde, opéré par la vapeur, avec le hanneton et le rhinocéros, et que ce n'est pas non plus un poisson, comme quelques savants l'ont d'abord prétendu.

Nous ne sommes pas encore arrivés au degré de folie des Américains, qui font des chemins de fer dans tous les sens, sous terre, dans l'eau, au grenier, à la cave, et d'un coin de la chambre à l'autre. Nous avons trop de bon sens pour nous laisser aller à de telles rêveries, et la France sera assurément le dernier pays sillonné de chemins de fer. Les chemins de fer sont à peu près comme les omnibus, qui coûtent peu de frais de transport, parcourent de grands espaces, et voiturent beaucoup de monde. Ils ne vont jamais où l'on a affaire : c'est ce qui fait que la première rue venue et un cabriolet vaudront toujours infiniment mieux. Un chemin de fer et un omnibus aboutissent, sans exception, à un bourbier, à une porte fermée et à un égout en construction ; de sorte que, pour arriver à l'endroit où l'on veut aller, il faut toujours prendre une voiture et un cheval ordinaires.

Tout ce qui était véritablement utile à l'homme a été inventé dès le commencement du monde.

Ceux qui sont venus après se sont renversé l'imagination pour trouver quelque chose de nouveau : on a fait autrement, mais on n'a pas mieux fait. Changer n'est pas progresser, il s'en faut de beaucoup ; il n'est pas encore prouvé que les bateaux à vapeur l'emportent sur les vaisseaux à voile, et les chemins de fer, avec leur machine locomotive, sur les routes ordinaires et les voitures traînées par des chevaux ; et je crois qu'au bout du compte, on finira par en revenir aux anciennes méthodes, qui sont toujours les meilleures. Un de mes amis, homme de grande science et de grand esprit, s'occupe à fabriquer de la chair, en faisant passer des courants électriques dans du blanc d'œuf ; je pense qu'il est plus simple d'acheter une livre de viande chez le boucher, car les biftecks de mon honorable ami ressemblent, quoi qu'il en dise, à des omelettes manquées ; et quand même son opération réussirait parfaitement bien, qu'en résulterait-il ? Depuis Adam, de bienheureuse mémoire, on a de la viande sans galvanisme, sans courants électriques et sans blanc d'œuf. J'ai connu aussi un autre jeune homme qui avait trouvé la poudre de projection ; il a dépensé vingt-deux mille francs pour composer un louis, et fit fondre la maison où était son laboratoire, par la violence et la continuité du feu. Beau profit ! en vérité. Ceci est un peu l'histoire du chemin de fer.

Les wagons sont divisés en berlines, diligences, chars à bancs couverts et simples chariots. Dans la berline, les places sont séparées comme des stalles de théâtre, et l'on est assis sur de petits fauteuils ; la diligence est absolument pareille aux diligences ordinaires ; le prix des places varie depuis quatre francs dix sous jusqu'à un franc ; il y a plusieurs départs dans la journée.

Le chariot locomotif, le cheval de vapeur, qui râlait affreusement depuis quinze minutes, se mit à renâcler plus fort et à souffler plus activement la fumée ; un mouvement se fit, et nous commençâmes à rouler, d'abord avec lenteur, puis plus rapidement, et enfin avec une assez grande vitesse.

Le pays que nous traversions était parfaitement plat et parfaitement vert ; çà et là, les blanches maisons de Laeken, semblables à des marguerites, s'épanouissaient sur ces riches tapis d'émeraude, mouchetés de grands bœufs nageant dans l'herbe jusqu'au ventre ; des jardins anglais avec des allées jaunes, des rivières endormies aux eaux d'étain et de vif-argent, des ponts chinois enluminés de couleurs brillantes, passaient à droite et à gauche ; des peupliers maigres et longs défilaient au grand galop ; des clochers se haussaient au bord de l'horizon ; de grandes flaques d'eau, pareilles aux écailles dispersées d'un poisson gigantesque, miroitaient de loin en loin sur la terre brune, dans

les excavations nombreuses qui bordaient le chemin ; quelques estaminets, avec le *Verkoopt men dranken* en lettres longues d'un pied, souriaient doucement du fond de leur petit jardinet de houblon, et faisaient mille avances au voyageur, pour l'engager à descendre et à boire un bon verre de cette grosse bière flamande, et à fumer une pipe de ce patriotique tabac belge ; avances inutiles, car sur un chemin de fer on ne peut s'arrêter, même pour boire, ce qui est un des plus graves inconvénients du chemin de fer, à mon avis.

Des barrières de bois peint, gardées par de petits garçons, barraient tous les chemins de traverse, jusqu'après le passage des wagons ; et de distance en distance, de frêles cabanes de gâchis et de paille abritaient les pionniers chargés de veiller à ce qu'aucune pierre ne se trouvât sur le rail.

La machine, étant arrivée à son plus haut degré de progression, produisit un effet pareil à celui qui dans un bateau vous fait voir les rives en mouvement, tandis qu'il vous semble que vous-même vous êtes immobile. Les champs étoilés des fleurs d'or du colza commencèrent à s'enfuir avec une étrange vélocité, et à se hacher de raies jaunes où l'on ne distinguait plus la forme d'aucune fleur ; le chemin brun, piqué de petits cailloux blancs crayeux, avait l'apparence d'une immense queue

de pintade que l'on aurait tirée violemment sous nous; les lignes perpendiculaires devenaient horizontales, et, si la figure du pays eût été mieux dessinée et plus accidentée, cela eût produit un mirage singulier. La silhouette de Malines, où ressortait principalement une grande tour carrée, passa si vite à côté de nous, que, lorsque je poussai le coude à mon ami Fritz pour la lui faire voir, elle était déjà hors de portée. Cette rapidité ne se soutint pas, soit que le charbon manquât, soit que la nécessité de poser des voyageurs à différentes stations forçât de ralentir le feu. Cependant nous approchions d'Anvers, et, comme le chemin de fer n'y aboutit pas directement, une foule d'omnibus de diverses formes et de diverses couleurs était ameutée à la descente. Ces omnibus se payent six sous comme les nôtres; ils sont doublés en toile peinte et cirée, ont une impériale entourée de grillage pour mettre les paquets, et sont attelés de trois chevaux de front, comme l'étaient primitivement les omnibus de Paris. Ces chevaux, plus beaux et mieux nourris que les misérables rosses qui servent ici au transport en commun, n'ont pour tout harnais qu'un collier très-léger et sont, du reste, entièrement nus.

On entre dans Anvers par une porte de pierre, relevée de bossages, d'armoiries et de trophées d'un effet qui ne manque pas de majesté; les maisons

roses, vert-pomme et gris de souris y abondent comme de raison ; j'en ai même vu deux ou trois en bois d'un ton goudronné fort régalant ; mais ce qui m'a le plus étonné, c'est la quantité prodigieuse de madones, peintes et ornées de verroteries comme les bonnes vierges du moyen âge, que l'on voit à chaque angle de rue. Les calvaires ne sont pas moins nombreux ; les sept instruments de la passion, la croix, la lance, l'échelle, le marteau, les clous, l'éponge, la couronne d'épines, disposés en faisceau, tapissent presque toutes les murailles ; de grands christs, d'un aspect tout à fait patibulaire, teints d'une couleur de chair livide et sillonnés de longs filaments rouges, s'élèvent dans les carrefours et au coin des places ; une lanterne leur tient lieu d'auréole, et ils ont tous une inscription conçue à peu près ainsi : *Ex Christo splendor*, ou *Christus dat lucem*, sur toutes les variations possibles ; on ne peut se figurer l'effet fantastique que font au clair de lune, dans la brume du soir, ces figures, de grandeur naturelle, avec leur lanterne rougeâtre, qui semble un œil de Cyclope ouvert dans la nuit.

J'avais vu chez Roger de Beauvoir, sur son album, un dessin très-fantastique d'Alphonse Royer, représentant une immense tache d'encre, avec cette pompeuse inscription : *Anvers la nuit.* Rien ne s'opposait à ce que ce fût Constantinople ou Mazulipatnam. J'avais gardé, à cause de ce dessin fallacieux, une

idée très-noire d'Anvers, et rien ne me surprit davantage que d'y voir clair, même la nuit, grâce aux christs lanternophores. Rien n'est moins bitumineux, moyen âge et fouillis, que la ville d'Anvers ; pas le moindre ruisseau stagnant, pas la moindre rue dépavée, rien enfin de ce pêle-mêle pittoresque qui fait de Rouen une si charmante ville pour les artistes. Isabey, Poitevin et autres seigneurs de la peinture ficelée, chiquée et culottée (pardon du mot), ne trouveraient pas le plus léger sujet de croquis à Anvers ; tout y est large, vaste, bien aéré, d'une propreté fabuleuse ; tout y est peint à trois couches, même la cathédrale, qui est enluminée d'un pistache assez facétieux.

Nous descendîmes sur la place Verte, dans le dessein louable de dîner très-bien, ce à quoi nous ne réussîmes qu'imparfaitement; mais Dieu, qui ne regarde que l'intention, nous pardonnera, je l'espère. On nous avait indiqué l'hôtel de l'Union comme un endroit où l'on pouvait vaquer agréablement à la réparation de dessous le nez ; nous allâmes donc à la *restauration* de l'Union, car, en français-belge, un restaurant se nomme une restauration. C'est une très-grande maison d'un blanc tirant sur le bleu de ciel, avec de grandes fenêtres, des bornes de fonte et d'un aspect tout à fait convenable. Nous y bûmes d'un certain vin blanc du Rhin qui n'était pas trop mauvais. Quant à la cuisine,

elle était banale et sans le moindre caractère. Fritz, qui a la manie des ingrédients exotiques, ne put trouver sur la carte, quoiqu'il eût eu la patience de la lire d'un bout jusqu'à l'autre, rien d'étrange et d'incongru, excepté une compote de gingembre de la Chine. Les confitures que Pantagruel envoya à Pichrocole ne sont rien auprès de cela. Figurez-vous des cantharides marinées dans de l'eau forte, du piment au vitriol, tout ce que vous pourrez imaginer de plus diaboliquement épicé et de plus haut en goût, une mixture à vous faire venir des cloches à la langue, comme si vous eussiez léché des orties, et vous aurez une faible idée de ce ragoût chinois et de saveur exorbitante. Dès que nous eûmes dans le corps deux bouchées de cette abominable composition, nous commençâmes à crier : « Haro ! haro ! la gorge m'ard ! sus, page, à la humerie ! » mais l'incendie ne s'éteignit pas pour cela, et nous fûmes obligés de nous lever de table avec un volcan en flamme dans la poitrine.

A côté de nous dînaient deux vaudevillistes de mes amis dont j'ignore le nom.... Aller en Flandre pour voir des Flamandes blondes, et y trouver des Parisiens vaudevillistes : ô dérision !

Les vaudevillistes s'en allèrent à l'orient, et nous au couchant ; nous ne nous sommes pas encore rencontrés depuis.

Comme il faisait encore assez de jour, nous visi-

tâmes la cathédrale : il y a trois Rubens miraculeux, la Descente de croix, l'Érection de la croix et l'Assomption de la Vierge ; les deux premiers avec des volets de la même main, qui forment quatre tableaux. Six pages de oh ! de ah ! et de points d'exclamation ne pourraient que faiblement représenter la stupeur admirative dont je fus saisi à l'aspect de ces prodiges ; au lieu d'un chapitre, il me faudrait un volume in-octavo. La chaire de bois, sculptée par Verbruggen, est de la plus grande beauté. Le sujet représente Adam et Ève, et la rampe, entourée de pampres et de feuillage, est chargée de toutes sortes d'oiseaux et d'animaux singuliers, entre autres, des dindons faisant la roue. Est-ce une allusion maligne de l'artiste aux ouailles du prédicateur ou au prédicateur lui-même ? Nous n'osons décider cette question délicate. Quelle souplesse, quelle netteté, quelles arêtes franches et vives, quelle tournure abondante et facile ! comme cela est touffu, luxuriant, plein d'invention et de curiosité dans les détails, et que ces artistes du XVI^e^ siècle étaient de robustes compagnons ! L'église renferme aussi quelques bons tableaux de Quintin Metzys, d'Otto Venius, maître de Rubens, de Van Dyck, et de plusieurs autres. Une seule chose chagrinante, c'est que cette belle cathédrale, qui est peinte en pistache par dehors, soit barbouillée en dedans d'un jaune-serin exécrable, appliqué à

plusieurs couches et avec le plus grand soin du monde.

L'église visitée intérieurement, l'idée de grimper dans le clocher se présenta à nous; il nous en coûta trois francs, ce qui est un peu cher pour un clocher. On montait dans les tours de Notre-Dame pour six sous, avant le roman de Victor Hugo, qui a mis la vieille cathédrale à la mode ; il en coûte huit sous maintenant, prix encore assez raisonnable.

Il y a six cent vingt-deux marches du pavé à la base de la croix qui surmonte la flèche; on se hisse par un petit escalier tournant, où d'étroites barbacanes laissent à peine filtrer un jour douteux. L'obscurité est d'abord très-intense, à cause de l'ombre des édifices voisins ; mais, à mesure qu'on s'élève, le jour augmente dans une progression symbolique, pour faire comprendre qu'en s'éloignant de la terre, les ténèbres se dissipent, et que la vraie lumière est en haut. A la moitié de la hauteur, se trouvent les cages des cloches, ces monstrueux oiseaux qui perchent et chantent sur le feuillage de pierre des cathédrales, et des chambres où l'on moule en ciment-mastic les fleurons ébréchés, et où l'on fabrique les ornements en saillie, dont le temps ou la guerre ébarbe incessamment la vieille église. — C'est une justice que l'on doit rendre aux Belges, ils soignent leurs monuments avec un amour tout filial : une pierre n'est pas plutôt tombée, qu'elle

est replacée; un trou ouvert, qu'il est bouché; ils les mettraient volontiers sous verre, et cela est vraiment un état agréable, que l'état de monument dans ce pays-là. Seulement ils se montrent infiniment trop prodigues de vert-pomme, de jaune-citron, et autres badigeons peu gothiques. L'hôtel de ville d'Alost, où nous passâmes en revenant, est quelque chose de bien curieux dans ce genre; le fond de la muraille est d'un vert tirant sur le prasin, rayé de petites lignes blanches, pour figurer le point des pierres; les colonnettes sont bleu d'ardoise, les statues et les sculptures en blanc d'argent verni; c'est fort bouffon, on dirait un jouet d'Allemagne.

Après bien des détours dans le ventre ténébreux du tube immense, nous débouchâmes enfin sur la plate-forme. Un panorama gigantesque se déploya devant nos yeux; on ne peut guère imaginer un spectacle plus magnifique : de grandes vagues d'air nous baignaient la figure, et les frais baisers du vent séchaient sur nos fronts moites la sueur que la fatigue de l'ascension y avait fait perler; des bouffées de colombes passaient de temps à autre et neigeaient en blancs flocons sur la balustrade, découpée en trèfles si frêles que je n'osais m'y appuyer, de peur de me précipiter avec elle dans l'abîme; toute la ville se pressait au pied de la cathédrale, comme un troupeau au pied du pasteur;

les plus hautes maisons lui allaient à peine à la cheville, et les toits découpés en escaliers faisaient de là-haut un singulier effet : on aurait dit que les habitants de la ville avaient essayé de bâtir des gradins pour monter à l'assaut de la cathédrale, mais qu'ils s'étaient arrêtés au bout d'une douzaine de marches, voyant l'inutilité de leurs efforts. Tous ces toits ainsi chargés d'escaliers qui n'aboutissent à rien avaient l'air d'un tas de petites Babels inachevées.

La ville, vue à vol d'oiseau, présente la figure d'un arc tendu dont l'Escaut forme la corde; ses toitures, d'un rouge vif et d'un bleu violet, écaillaient encore vivement la brume du soir, qui commençait à monter. L'Escaut brillait par places, comme une lame d'acier poli : dans d'autres endroits, il avait l'éclat mat d'une glace tournée du côté du tain; de l'autre côté du fleuve, on apercevait la Tête-de-Flandre, et par delà, d'immenses prairies d'un vert velouté où les eaux de l'Escaut, qui font beaucoup de sinuosités, pailletaient de loin en loin. Des koffs à voiles rouges s'avançaient lentement en déchirant de leur léger sillage la terne pellicule de ces rubans de plomb fondu. Souvent, comme l'horizontalité de la perspective ne permettait pas d'apercevoir le lit du fleuve, les barques avaient l'air de naviguer en pleine terre et d'être des charrues à la voile. Le gardien nous fit remar-

quer, tout près de la ligne où commençait le ciel, quatre petits points noirs, presque imperceptibles. C'étaient quatre vaisseaux hollandais surveillant les passages. C'est dans cette direction que se trouve Berg-op-Zoom; mais j'eus beau écurer les verres de ma lorgnette, je ne pus rien distinguer parmi les tons violâtres du lointain qui eût la moindre ressemblance avec une ville. — Si ce grand désir de voir Berg-op-Zoom vous étonne, c'est que j'ai eu un certain grand-père qui était monté le premier à l'assaut de Berg-op-Zoom, et qui avait reçu une épée d'honneur en argent pour ce beau fait d'armes. Comme c'est l'histoire la plus triomphante de ma famille, je n'aurais pas été fâché d'entrevoir, même de très-loin, un endroit où un de mes ancêtres avait été si courageux. — Mais cette satisfaction me fut refusée.

De grands bancs de vapeurs rougeâtres s'entassaient les uns sur les autres, avec des reflets de cuivre et d'airain, comme de gigantesques armures de Titan sortant de la fournaise. C'étaient des déchirures et des éboulements, des masses entrecoupées de lueurs flamboyantes, en manière de volcan écroulé, d'un effet sublime.

Le soleil, comme un immense bouclier de feu passé au bras de l'archange destructeur, rayonnait sinistrement au milieu de ces teintes rousses; la forme d'un grand nuage, qui avait l'air d'un guer-

rier assis sur un îlot flottant dans une mer de feu, complétait l'illusion. Cet effet fantasmagorique dura quelques minutes. Le vent soufflait avec violence, le profil du nuage s'estompa, et l'archange se fondit en brouillard.

Quand nous eûmes contemplé suffisamment ce spectacle, le gardien nous fit remarquer que nous n'étions pas tout à fait en haut et qu'il y avait encore cent vingt marches à monter, et il nous fit voir un petit escalier large comme les deux mains, en nous disant qu'il n'y avait qu'à aller tout droit.

Figurez-vous une aiguille très-aiguë, très-mince, creuse par dedans, horriblement fenestrée et fouillée à jour, haute comme le Chimboraço, et allant toujours en s'étrécissant. Fritz, cette fois, me laissa passer le premier, honneur que je n'ambitionnais guère; je le trouvai beaucoup trop poli. Dès que je fus engagé dans cet abominable tuyau, il me sembla que je devenais énorme et que j'enflais considérablement. J'eus peur de ne pouvoir redescendre et d'être obligé de rester là jusqu'à la fin de ma vie, comme cette femme du gardien du phare, qui avait tellement engraissé dans son nid aérien, qu'elle ne put jamais repasser par l'étroit escalier qu'elle avait gravi lestement, fluette jeune fille. Je me sentais plus lourd qu'un éléphant avec un château de guerre sur le dos. Les marches me ployaient sous les pieds, et mes coudes faisaient bomber les parois

du mur, comme un carton sur lequel on appuie. A travers les découpures scélérates de cette infernale aiguille, aussi frêle que les dentelles de papier que l'on met sur les bonbons et sur les fruits confits, on apercevait des traînées d'air bleuâtre ou le pavé de la place, grande comme un damier de médiocre dimension, les hommes comme des hannetons, et les chiens comme des mouches; perspective agréable !

Pour surcroît de plaisir, il faisait une bise carabinée, une bise à décorner les bœufs, et tout dansait dans ce diable de clocher, comme des assiettes sur un dressoir quand il passe une voiture.

Je me retournai pour voir si Fritz me suivait, et je lui fourrai le pied dans l'œil, ce qui vous donnera une idée suffisante de la douceur de cette rampe; enfin nous parvînmes à une petite lucarne ouverte sur le vide, près de la boule de la croix. Notre ascension était finie. Nous nous assîmes quelques instants sur la dernière marche pour nous reposer un peu. Pendant que j'étais assis, il me vint cette idée ingénieuse, qu'un jour les clochers des cathédrales devaient nécessairement s'écrouler, et que c'était peut-être ce jour et à cet instant même que la flèche de Notre-Dame d'Anvers devait fléchir sur ses jambes de granit et donner du nez sur le pavé. Il eût été peu réjouissant de se trouver précisément au sommet de la parabole. Je communiquai cette

réflexion à Fritz, qui la trouva de très-bon goût, et nous nous mîmes à dégringoler l'escalier en colimaçon, les oreilles couchées sur le dos comme des lièvres qu'on poursuit.

Au moment où nous touchions la première plateforme, le soleil, chancelant comme un homme pris de vin, fit un faux pas et trébucha au fond d'un gouffre de brume. De temps en temps une lueur intermittente, comme celle d'un feu qu'on ravive avec un soufflet, passait sous les barres noires des nuages. C'était magnifique au delà de toute plume et de toute palette. Le galimatias le plus transcendant serait faible à côté de cela.

Du côté opposé, ce n'étaient que bleus froids, violets glacés, gris vaporeux; il faisait déjà nuit. Malines, avec son clocher à cadran quadruple, recevait seule un rayon orangé, qui la détachait vivement sur le fond de culture zébrée de différentes nuances. La silhouette indécise de Bruxelles mordait à peine la dernière frange de l'horizon, et le remorqueur, avec sa queue de chariot et son aigrette de fumée, rampait sur son rail comme un animal étrange; et quelques maisons de campagne, aux lumières déjà allumées, piquaient de points brillants ces larges teintes de plus en plus rembrunies.

Le soleil disparut tout à fait.

Fritz, qui est un jeune homme bien élevé, pré-

tendant qu'il ne faut pas être malhonnête, même avec les astres, ôta très-gracieusement son chapeau, salua le soleil et lui dit : « Bonne nuit, mon vieux, à demain. » . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

VII.

Tu te souviens sans doute que nous avons visité Anvers ensemble il y a quelque dix ans, ô mon cher Fritz, alors que le chemin de fer venait d'être établi, et qu'il n'existait encore sur le continent d'autre railway que ce tronçon d'une dizaine de lieues? Assurément tu te rappelles ces jolies maisons, semblables à des jouets d'Allemagne, que nous aurions voulu emporter dans des bottes de sapin pour les donner en étrennes aux enfants de notre connaissance; ces façades vert-pomme, rose, bleu de ciel, citron, ventre de biche, lilas, rehaussées de petites raies blanches, qui avaient un aspect si gai, si propre, si coquet? Eh bien! tout cela est changé. Ces maisons à toits en escaliers, qui faisaient notre admiration, sont uniformément engluées et poissées de cet horrible badigeon jaune dont au moyen âge on barbouillait le logis des traîtres. C'était le plus affreux supplice que ces

siècles coloristes eussent pu rêver. Il est probable que pour les trahisons particulièrement scélérates on ajoutait aux murailles ainsi déshonorées une plinthe chocolat. N'accuse pas, mon cher Fritz, le mauvais goût des Anversois, ou des Antwerpiens, je ne sais pas quel est le mot régulier; ils ne demanderaient pas mieux que d'égayer les murs de leurs habitations de teintes charmantes. C'est par autorité supérieure qu'ils sont forcés à ce crime antipittoresque : un arrêt municipal condamne une ville innocente à s'affubler d'une robe potiron, à revêtir la livrée de l'infamie. Il est bon de dénoncer à la haine des peintres et aux malédictions des poëtes le nom du principal promoteur de cette mesure ridicule : il s'appelle Gérard Legrelle. A la maison de ville est déposé un échantillon des nuances que les badigeonneurs peuvent employer. C'est une gamme de tons faux à faire sauter Rubens dans sa tombe. Il faudrait avoir la liberté de termes du temps de la régence pour qualifier certaines de ces teintes : cela varie du blanc plombé au jaune putride. Le dauphin et l'oie ont baptisé jadis deux de ces couleurs, que je ne caractériserai pas davantage ; on ne saurait rien imaginer de plus purulent et de plus malsain à l'œil. Voilà dans quel état est Anvers. Je te dirai aussi que la *faille*, ce souvenir de la mantille espagnole, a presque entièrement disparu.

Les christs porte-falots et les madones illuminées au coin des carrefours m'ont semblé beaucoup moins nombreux qu'autrefois. Les trois Rubens de la cathédrale n'ont pas flamboyé si vivement à mes yeux qu'à mon premier voyage. Cela vient-il du voile jeté sur ma vue par dix années, ou réellement ces nobles toiles ont-elles subi, elles aussi, l'altération du temps? Je me félicite d'être venu au monde à une époque où les chefs-d'œuvre de Rubens, de Raphaël, du Titien étaient encore visibles, et ne puis m'empêcher de plaindre la postérité, qui ne les connaîtra que par les gravures. Cette sereine jouissance d'admirer une pensée sublime sous une forme divine, nos descendants en seront privés.

D'Anvers à Liége, il y a quatre-vingts kilomètres : un pas, aujourd'hui. Aussi, mon camarade et moi, nous n'avons pas su résister au désir d'aller voir les préparatifs du grand jubilé qui devait bientôt avoir lieu.

Nous voilà donc partis tous deux pour Liége, qui se nomme en flamand Luttich. Au débarcadère du chemin de fer, où nous déjeunâmes, une fort jolie fille qui nous servait consentit à nous donner de la bière. Nous marquons cette circonstance, car c'est la seule fois que nous pûmes en obtenir dans tout notre voyage. Tu te rappelles, sans doute, Fritz, « mon vieil ami, mon vieux complice, » les abon-

dantes et nombreuses libations que nous fîmes autrefois à ce Bacchus du Nord, couronné d'épis d'orge et de houblon, qui, pour ne pas valoir son frère du Midi, n'est cependant pas dénué d'un certain mérite local. Ton gosier a conservé la mémoire de nos études sur le faro, le lambick, la bière blanche de Louvain et les variétés de ces amers et nourrissants breuvages; maintenant tu ne pourrais trouver une choppe de bière dans aucune auberge. A l'hôtel de Suède, à Bruxelles, superbe établissement très-bien tenu, nous demandâmes au garçon une cruche de faro. Cet honnête serviteur rougit et pâlit, et donna les signes du plus grand embarras; il tortillait sa serviette, tracassait les pointes de son col de chemise, et finit par dire d'un ton pénétré d'horreur : « Oh! monsieur, c'est impossible! » Et comme j'insistais, il alla chercher le maître.

L'hôte, à qui je réitérai ma demande, parut profondément consterné : « Qu'ai-je fait pour mériter une pareille humiliation? murmura-t-il d'une voix entrecoupée de soupirs. Mon hôtel n'est-il pas dans le dernier goût de Paris et de Londres?

— Avez-vous peur, vénérable hôtelier, que je ne fasse pas assez de dépense? Je vous payerai la bière sur le pied du vin de Bordeaux ou du vin du Rhin le plus cher. C'est un caprice que j'ai. Je ne boirai pas autre chose, je vous en avertis; car j'aime à

suivre mes goûts et non ceux des aubergistes, et si je deviens hydrophobe, je vous mordrai.

— Non ; quand même vous me payeriez vingt francs la choppe. De la bière belge ici ! à l'hôtel de Suède ! j'en mourrais de honte et de chagrin. Oh ! une idée ! je puis vous donner de l'ale d'Écosse ou du porter, de la bière anglaise, ce n'est pas déshonorant ; et puis, ajouta-t-il à demi-voix, si vous tenez à votre idée de faro, je vous en porterai cette nuit dans votre chambre, à la condition que vous n'en direz rien à personne. »

Cette comédie s'est répétée tout le long de la route. Je n'ai pas encore compris le crime qu'avait pu commettre, ces dernières années, la bière belge, pour que son nom seul prononcé fît fuir la valetaille des auberges et produisit un effet pareil au *mané, thecel, pharès*.

A la place de cette bonne liqueur brune qui festonnait si joyeusement d'une couronne d'écume les mesures d'étain bien luisantes, on vous sert, dans des bouteilles en forme de quilles, d'affreux vinaigres soufrés, sous prétexte de vin de Moselle et du Rhin ; et dans des flacons à rhum, des sirops de mûres alcoolisés, sous les noms des plus célèbres crus de France ; — cela paraît délicieux aux Anglais et aux Allemands, qui, dans le fond, n'aiment que l'eau-de-vie.

Te décrire un pays que tu connais parfaitement,

est inutile ; et d'ailleurs que peut-on voir, emporté par cet hippogriffe de fer et d'acier, qu'on appelle une locomotive ? On voyage au milieu d'un vertige et d'un éblouissement ; les arbres détalent comme une armée en déroute ; les clochers s'envolent en vous montrant le ciel du doigt. A peine avez-vous le temps de discerner dans le vert des prairies quelques taches blanches ou rousses, qui sont des troupeaux, quelques écailles de tuile, quelques filets de fumée, qui sont des villages.

Au bout de quelques heures, j'étais lestement arrivé à Liége, dont l'entrée est charmante de ce côté : c'est un mélange d'eaux, d'arbres et de maisons tout à fait agréable ; ma vigilante (c'est le nom des fiacres du pays) n'allait pas tellement vite que je n'eusse le temps d'inspecter les enseignes et les écriteaux, comme si je possédais l'emploi demandé par Caritidès, dans les Fâcheux ; sur un vieux monument tout noir, je lus cette inscription : *Église à vendre pour démolir, ou autre chose.*

Les préparatifs de la procession occupaient la ville ; les reposoirs, les arcs de triomphe ornés de figures d'anges et de vertus théologales en toile peinte, les oriflammes, les blasons des corps de métiers et des villes voisines encombraient les rues, toutes noires de soutanes : vingt-neuf évêques ou archevêques devaient assister à la cérémonie ; des baraques de marchands de chapelets, d'agnus Dei,

de médailles bénites, étaient établies sous les porches de toutes les églises, et paraissaient prospérer.

C'est un spectacle singulier pour des Français, déshabitués des manifestations extérieures du culte, que cet épanouissement de l'église hors de ses murailles, que ce catholicisme mêlé familièrement à la vie et envahissant la voie publique. Liége ainsi festonnée, tendue et fleurie, m'a rappelé les anciennes fêtes-Dieu, un des plus vifs souvenirs de mon enfance.

Telles étaient mes pensées en visitant la cour de l'hôtel de ville, entourée de colonnes de granit d'ordres fantastiques, dont aucune ne ressemble à l'autre, et la jolie église de Saint-Jacques, précédée d'un élégant portique Renaissance.

A quelque pas de Liége, fume et bouillonne Serin, où M. Cockerill a ses usines. Les forges de Lemnos, avec leurs rois pauvres Cyclopes, étaient peu de chose à côté de cet immense établissement, toujours noir de charbon, toujours rouge de flamme, où les métaux coulent par torrents, où l'on *puddle*, où l'on cingle le fer, où se fabriquent ces énormes pièces, ossements d'acier des machines à vapeur; là l'industrie s'élève jusqu'à la poésie, et laisse bien loin derrière elle les inventions mythologiques.

De Liége à Verviers, le chemin de fer, piqué sans doute de s'entendre reprocher son amour pour les plaines et son dédain des sites pittores-

ques, a choisi, comme eût pu le faire une route d'autrefois, un terrain des plus accidentés; une petite rivière, la Vesdre, s'amuse à barrer le passage au railway avec une obstination mutine. A chaque pas, il faut l'enjamber par un pont. Le pont franchi, une colline se présente, vite un tunnel, et ainsi de suite alternativement. Le paysage qu'on traverse est délicieux; ce sont des pentes boisées, relevées d'assez de roches pour être agrestes et non sauvages, constellées de villages, de châteaux et de maisons de campagne. La Vesdre joue au fond de tout cela, à travers des saules, des aunes et des peupliers, et produit des effets charmants.

Un embranchement de ce chemin se dirige sur Aix-la-Chapelle, la vieille ville de Charlemagne. A une des stations, un militaire singulier, coiffé d'un casque moyen âge en cuir noir, rehaussé d'agréments de cuivre jaune, et surmonté d'une pointe du même métal, vêtu d'un surcot de drap bleu étroit et court, comme un chevalier partant pour la croisade, me demanda mon passe-port. Je le déployai aux yeux de ce guerrier avec une grâce toute civile. C'était la première fois que ce papier me servait à quelque chose. Dans un temps donné, les chemins de fer amèneront la suppression des passe-ports. — Allez donc demander leurs papiers à deux mille voyageurs qui traversent une ville à vol d'oiseau, ou s'y arrêtent une demi-journée! —

Les douanes seront aussi prochainement modifiées, vu l'impossibilité de visiter les paquets. Dans dix ans d'ici, rien n'arrêtera l'essor des populations d'un bout de l'Europe à l'autre.

Parler d'Aix-la-Chapelle après l'illustre auteur du *Rhin*, est une outrecuidance que je ne commettrai pas. Il a dit les merveilles du trésor, et parlé des ossements gigantesques de Charlemagne dans un style qui n'appartient qu'à lui. La chose qui me préoccupait en visitant la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, était le monologue de Charles-Quint dans *Hernani*, dont les vers me revenaient en foule à la mémoire.

Aix-la-Chapelle, en allemand Auchen, est une ville propre, bien alignée, entourée de belles promenades; celle qu'on appelle le Borcette est particulièrement jolie. Ceux qui, sur la foi des souvenirs, espéreraient une ville gothique, des maisons curieusement sculptées, éprouveraient une grande déception. La particularité la plus frappante pour le voyageur, ce sont les guérites des soldats, les barrières et les poteaux rayés diagonalement de blanc et de noir.

Le théâtre, décoré d'un Apollon musagète, et dans ce style odéon qu'on ne peut éviter nulle part, était fermé; ce qui nous confirma dans notre résolution de partir pour Cologne le soir même.

Avez-vous jamais possédé une botte de rouleaux

d'eau authentique du sieur Jean-Marie Farina? examinez avec soin la vignette collée sur le couvercle, et vous aurez l'idée la plus juste de la ville de Cologne.

La cathédrale surprend parce que l'on y travaille; une église gothique, remplie de maçons modernes, semble une incohérence, et pourtant rien n'est plus simple.

Les alentours de la place sont occupés par de petites boutiques où l'on vend des vues de la cathédrale, à l'état actuel et à l'état futur; des chapelets, des images, et des livres de piété.

La marchande à qui j'achetai quelques-unes de ces planches se crut obligée, sans doute pour se montrer à la hauteur de la civilisation, d'étaler le scepticisme le plus voltairien sur les objets de son commerce. — Une vieille femme qui vend des croix, des missels, des légendes remplies de l'esprit du moyen âge, comme l'empereur Octavien, Pierre et Maguelonne, Geneviève de Brabant, Grisélidis, et qui ne croit à rien, n'est-ce pas hideux?

Un de mes rêves était le fameux tableau de Rembrandt, connu sous le nom de *la Garde de nuit*. Aussi, en descendant le Rhin sur un de ces bateaux à vapeur, chargés d'un orchestre, qui parcourent joyeusement le fleuve, laissai-je, à la hauteur d'Emmerich, le steamboat continuer sa route vers Nimègue.

Un tronçon de railway, qu'il s'agissait d'aller rejoindre à Arnheim, devait, le soir même, me conduire aux portes d'Amsterdam. Une voiture de poste me fit franchir l'espace intermédiaire d'un trot des plus modérés, qui me permit d'admirer en détail toutes les beautés du paysage. Les postillons hollandais sont éminemment flegmatiques; leurs chevaux partagent cette disposition peu favorable à la vitesse, et semblent d'ailleurs découragés, comme les chevaux des autres pays, par l'invasion des chemins de fer : ces pauvres quadrupèdes se reconnaissent tacitement vaincus par les locomotives, et se contentent de faire deux lieues à l'heure, lorsqu'on est forcé de les employer.

Dès qu'on a dépassé les limites zébrées de blanc et de noir de la Prusse rhénane, l'aspect du pays change tout à coup. Quelques tours de roue vous transportent dans un monde nouveau. Les villages ont un air de propreté et de richesse; les maisons prennent des tournures de Van de Velde et de Van der Heyden; les toits sont pointus et denticulés en escaliers. Des roues, fichées dans des mâts, appellent les nids de cigognes. La brique apparaît, joyeuse et rougeaude, sur les façades rayées de linteaux blancs. De grands arbres, à feuillages vigoureux, trempent leurs pieds dans les flaques d'eau brune, où manœuvrent des escadrons de canards; en passant, votre œil plonge au fond d'in-

térieurs calmes et reposés, et distinguent vaguement quelque scène d'intimité domestique. De chaque côté de la route, presque toujours pratiquée en remblai, vous découvrez à perte de vue des prairies coupées de fossés, semées de bouquets d'arbres, où errent, à moitié noyées dans l'herbe, quelques-unes de ces belles vaches qui ont fait la gloire de Paul Potter.

A partir d'Arnheim, autant que l'heure déjà plus brune et la rapidité du chemin de fer le pouvaient laisser voir, le pays prend un caractère étrange, la prairie se dépouille et tourne à la lande et à la steppe; la végétation s'appauvrit, rongée par les exhalaisons salines; on approche des dunes, faible barrière de sable opposée aux colères de l'Océan. Tout cet horizon, bossué çà et là de quelque profil d'arbre, ne manque pas d'une certaine grandeur, entrevu à travers la gaze violette du crépuscule.

Il était nuit close lorsque le convoi atteignit le débarcadère. Alors tous les Hollandais amenés par les wagons, démentant leur renommée proverbiale de lenteur et de sang-froid, saisirent leurs paquets avec une vivacité plus que méridionale et se mirent à courir à toutes jambes du côté de la ville; les cochers des fiacres locaux fouettèrent leurs chevaux à tour de bras et les firent galoper ventre à terre : on aurait dit une armée en déroute et poursuivie l'épée dans les reins. L'énigme nous fut

bientôt expliquée; une grande porte, dont un des battants se referma sur nous si juste, que nous faillîmes être pris entre les ais, était la cause de cette précipitation; l'heure de la fermeture de la ville était sonnée.

Mon véhicule m'emportait rapidement vers un hôtel dont on m'avait d'avance indiqué l'enseigne, et je tâchais, en me penchant à la portière, de démêler quelque profil de la ville inconnue que je traversais.

Amsterdam, vue de nuit, offre un spectacle des plus bizarres et des plus saisissants. Ces allées de grands arbres, ces lignes de maisons aux pignons aigus, ces canaux dont l'eau noire, huileuse, endormie, reflète en longues traînées de paillettes les lumières des fenêtres et des boutiques, ces silhouettes de ponts et d'écluses, ces mâts et ces cordages éclairés subitement par quelque rayon perdu, forment pour l'étranger un ensemble mystérieux et féerique, qui tient plus du rêve que de la réalité; cet effet ne disparaît pas le jour; Amsterdam est une des villes les plus singulières qui existent. Située sur le Zuyderzée, au bord du bras de mer de l'Y, la Venise hollandaise se développe en forme de croissant. Un éventail de canaux s'ouvre à travers ses maisons et lui donne une physionomie toute particulière. En la regardant du côté du port, la perspective se compose généralement ainsi : un

canal s'enfonçant à perte de vue entre deux rangées d'arbres séculaires et des maisons aux toits découpés ou en volute; au fond, quelque moulin à élever les eaux, avec sa fraise de charpente, quelque clocher à renflement bizarre, d'un goût moscovite et rappelant les tourelles du Kremlin; sur le devant, une passerelle, un pont-levis, dont les poutres affectent des formes de potence, des koffs aux voiles rouges, à la poupe goudronnée et relevée d'une bande de ce joli vert-pomme dont Camille Roqueplan et William Wyld attrapent si bien la nuance; un fourmillement de matelots, de pêcheurs, de paysannes, de portefaix remuant des ballots.

Comme il était encore trop matin pour que le musée fût ouvert, je me fis promener au hasard par la ville, et je retrouvai partout le même cachet d'originalité; beaucoup de clôtures de jardins sont faites en planches posées transversalement et peintes en bitume. Un fossé, couvert de ces petites plantes en forme de lentilles qui glacent les eaux dormantes de tons de vert-de-gris, règne le long des maisons qui ne donnent pas sur un canal. Les délicieuses habitations que j'ai regardées en passant mélangeaient dans une charmante proportion le caprice chinois à l'exactitude hollandaise.

On se surprend parfois à s'étonner de la tournure javanaise de certain pavillon, mais on se dit bientôt qu'Amsterdam fait depuis longtemps fortune à

Batavia. Par leur amour de la porcelaine, de la laque, du vernis, par leur propreté minutieuse, leurs manies patientes, leur goût pour les fleurs, la peinture et le bric-à-brac, les Hollandais ont infiniment de rapport avec les habitants du Céleste Empire; c'est de Hollande que les Chinois tirent aujourd'hui les céladons craquelés, les bronzes verruqueux, les ivoires à trame d'araignée, les idoles de jade et de pagodite, les paravents à dessins en relief dont ils ont perdu le secret; toute la porcelaine faite depuis deux siècles à Pékin se trouve à Amsterdam.

Dans ma course, j'avais remarqué une multitude de couronnes de feuillages enjolivés de papier d'or et de clinquant, auxquelles étaient suspendus de petits poissons de fer-blanc peint; on nous dit que c'était pour célébrer l'arrivée du hareng. Le hareng est en effet une des richesses de la Hollande, et la ville avait raison d'être en joie. Quelle chose singulière que cette migration de poissons qui partent du pôle à époque fixe, et vont s'empiler sous des couches de sel dans les caques de toutes les nations qui bordent l'Océan!

Le costume des bourgeois d'Amsterdam ne diffère en rien de celui d'un Parisien ou d'un habitant de Londres; les femmes de la classe moyenne n'ont de caractéristique qu'une camisole qui descend très-bas et fait une espèce de redingote courte.

Cette camisole est presque toujours en petite indienne lilas. Le lilas nous a paru, d'ailleurs, la nuance affectionnée par le beau sexe des Pays-Bas; on pourrait même croire à l'exclusion de toute autre couleur, si quelques exceptions roses, très-peu nombreuses, il est vrai, ne venaient prouver que le caprice est admis en fait de camisoles.—Une remarque, peut-être puérile, c'est que toutes les femmes ont le même nez, un nez long, blanc, un peu relevé du bout et à narines très-ouvertes. Un moule ne donnerait pas des épreuves plus identiques. Je signale ce fait physiognomonique aux voyageurs futurs. Elles sont, d'ailleurs, assez jolies, et rappellent les types consacrés par Gérard Dow; blancheur potelée et douceur triste.

Quelques paysannes des petites îles du Zuyderzée et des provinces un peu en dehors de la circulation des idées nouvelles, portent cette splendide coiffure digne d'une reine du moyen âge, composée de dentelles d'argent et de lames d'or plaquées sur les tempes. Rien n'est plus gracieux et plus noble.

Une chose qui surprend le voyageur, ce sont ces voitures sans roues, dont le nom hollandais nous échappe, et posées sur un traîneau, comme les quartauts de bière chez nous. Ces véhicules singuliers commencent à devenir rares, et bientôt ils auront disparu tout à fait.

On est aussi frappé de la taille énorme et de la forme étrange des chevaux, ferrés d'espèces de patins qui les exhaussent de plusieurs pouces. Leurs têtes busquées, leurs croupes monstrueuses, leur col en gorge de pigeon, leurs pieds hérissés de grosses houppes de poil, leur crinière échevelée et leur queue à longs crins, font songer aux portraits équestres de Van Dyck, aux batailles de Van der Meulen, aux chasses de Parrocel et de Loutherbourg. En France, on ne rencontre presque plus ces fortes races de la Frise et du Mecklembourg.

En regardant à une vitre de libraire, j'ai vu une traduction en hollandais de la *Fille du Régent*, d'Alexandre Dumas. — Cela est flatteur d'être translaté dans une langue si hérissée de consonnes.... Dix heures sonnaient, le musée était ouvert, et dans quelques minutes j'allais contempler le radieux chef-d'œuvre du grand maître.

VIII.

Le premier objet qui frappe l'œil en montant l'escalier du musée d'Amsterdam, c'est un cygne gigantesque, les ailes déployées, la plume frémissante, le bec entr'ouvert, dans une attitude à la fois inquiète et protectrice. Il ne s'agit pas ici d'une incarnation de Jupiter allant séduire Léda, quoi-

qu'une âme divine respire sous la blancheur du noble oiseau. Le peintre Asselyn a voulu symboliser sous cet emblème la vigilance du grand pensionnaire Jean de Wit; c'est le livret qui le dit, car nous ne l'aurions pas découvert tout seul. Jamais Sneyders ni Wœnincx n'ont rien fait de plus beau.

La Garde de nuit, le plus grand tableau qu'ait peint Rembrandt, occupe presque tout un côté d'une salle qu'on pourrait souhaiter éclairée d'un meilleur jour; mais, pour obvier à cet inconvénient, la toile est disposée sur une espèce de mécanisme qui lui permet de se détacher de la muraille jusqu'à ce qu'on ait trouvé le vrai point.

Avant d'arriver à l'appréciation de cette merveille, il ne sera peut-être pas inutile de dire dans quelles circonstances elle s'est produite et quel est le thème que l'artiste a traité.

Si quelque chose confirme la théorie que j'ai émise et soutenue plus d'une fois, à savoir que le sujet était une chose parfaitement indifférente aux peintres de pure race, c'est assurément le prodigieux tableau du musée d'Amsterdam.

Ce titre, *la Garde* ou *la Ronde de nuit*, sous lequel on le désigne habituellement, pourrait faire rêver aux personnes qui ne l'ont pas vue quelques scènes mystérieuses et fantastiques, quelque cauchemar plein d'ombre et d'épouvante, comme Rembrandt sait si bien les esquisser; il n'est

pas question de choses si poétiques, mais d'une simple convocation de la garde nationale du temps.

En effet, si l'on s'en rapporte à Wagenaar, l'auteur d'une histoire d'Amsterdam, le 4 mai 1642, il fut ordonné à la milice de se tenir prête pour une revue qui devait avoir lieu le 19 pendant la soirée, sous peine de vingt-cinq guldens d'amende pour les absents. Il s'agissait de recevoir le prince d'Orange arrivant accompagné d'une fille de Charles Ier d'Angleterre qu'il venait d'épouser.

Assurément, il est impossible de donner à un peintre un motif plus insignifiant et plus prosaïque, et l'on sait, par les échantillons qu'on en a vus, ce qu'un pareil sujet produirait aujourd'hui.

Ajoutez à cela l'obligation de placer dans une évidence flatteuse les gros bonnets de la milice, de chercher la ressemblance de chacun d'eux; car la plupart de ces figures sont des portraits, et l'on a conservé les noms assez baroques des principaux personnages représentés. Ce sont les capitaines Frans Banning Kok, Heer van Purmerland et Upendam; les lieutenants Willem van Ruytenberg, van Waardingen, Herr van Waardingen; l'enseigne Jean Wisscher; les sergents Rombout Kempen et Reinier Engel; le tambour van Campoort et les miliciens Barend Harmense, Hendrick Willemsen, Jean Métesse, Bronkhorst, Jacob Dirksen de Hoog, Jean Bringmann, Jean-Adriaan Keyser, Jean

Okersze, Harmens-Jean Veraaker, J. Schellinger, et quelques autres non moins hérissés de lettres barbares.

Il faut croire que tous ces braves gens n'avaient pas reçu de billets de garde, ou que l'usage en était inconnu dans la bonne ville d'Amsterdam, car le rappel du tambour a l'air de les surprendre au milieu de leurs occupations, et ils se hâtent comme si une minute de retard devait les rendre passibles des vingt-cinq guldens d'amende; ils s'élancent à moitié habillés, celui-là boutonne son pourpoint, celui-ci met ses gants de buffle tout en marchant. Il y a dans toute la scène un mouvement, un désordre, un entrain excessifs. Les Spartiates de Léonidas courant aux armes pour la défense des Thermopyles n'y allaient pas d'un plus grand courage que ces honnêtes et débonnaires bourgeois hollandais à la rencontre de leur prince d'Orange.

Vous savez quel goût fantasque le fils du meunier de Leyde apporte aux ajustements dont il affuble ses figures; eh bien! jamais il ne s'est montré plus sauvagement bizarre que dans cette réunion inoffensive de miliciens.

Il est vrai que le costume de l'époque prêtait un peu plus à la peinture que le nôtre. Ces pourpoints de cuir brodé, ces aiguillettes, ces bottes à entonnoir, ces salades, ces plastrons, ces gorgerins, ces grands baudriers, ces épées à coquille, tout cela,

même sur le dos d'un garde national, peut fournir des ressources aux pinceaux d'un peintre habile. Ce que Rembrandt en a tiré est vraiment prodigieux; jamais la furie d'exécution ne fut poussée plus loin; c'est une témérité de brosse, une folie d'empâtements dont les plus violentes esquisses de Decamps ne donnent même pas une idée lointaine; des broderies d'or sont modelées en plein relief, des doigts en raccourci enlevés d'un seul coup. Certains nez sortent positivement de la toile. Chose étrange et qui fait le génie de Rembrandt, cette exécution d'une brutalité incroyable est en même temps d'une délicatesse extrême; c'est de la finesse à coups de pied et à coups de poing, mais telle que jamais les plus précieux n'ont pu y arriver; de ce chaos de touches heurtées, de ce tumulte d'ombres et de clairs, de ces tas de couleurs jetées comme au hasard, résulte une harmonie souveraine.

Rembrandt, l'homme qui s'est le moins soucié assurément des Grecs et des Romains, et dont la puissante trivialité ne recule devant aucune des misères de la nature, n'est pas pour cela dénué de style et d'idéal, comme on pourrait le croire: par l'accent singulier qu'il donne aux objets même les plus fidèlement imités, la bizarrerie romanesque de ses ajustements, l'expression pensive et profonde de ses têtes les plus empreintes de laideur, il arrive

à une certaine beauté monstrueuse qu'on sent mieux qu'on ne peut la rendre. Un caractère formidable règne dans sa peinture et la rehausse au niveau de tous les chefs-d'œuvre. La manière fantasque et magistrale dont il distribue l'ombre et la lumière, ses sublimes effets de clair-obscur, font de lui un artiste aussi poétique qu'il en fut jamais. Pour vous troubler et vous rendre rêveur toute une journée, il lui suffit d'un vieux bonhomme se soulevant de son fauteuil, et d'une étoile scintillante sur un fond noir.

Ces bons Hollandais ont pris sous son pinceau des moustaches en croc, des barbes en feuilles d'artichaut, des sourcils crispés, des tournures de hanches, des allures cambrées et des façons de matamores. Jamais condottieri, lansquenets, stradiots, n'eurent la mine plus rébarbative; les brigands de Salvator Rosa ont l'air d'honnêtes gens à côté de ces dignes miliciens. Le tambour Van Campoort, surtout, bat sa caisse avec un acharnement féroce, et lance des regards à faire trembler la nature; en revanche, rien n'est plus charmant, plus blond et plus doré que la petite fille habillée de jaune que l'on aperçoit à travers un enchevêtrement assez inextricable de bras et de jambes.

Ce tableau, toujours d'après Wagenaar, ornait encore en 1764 la salle du conseil de discipline de ladite milice. Quel plaisir ce devait être alors de ne

pas monter sa garde! Vous étiez cité au conseil de discipline, et pendant qu'on vous jugeait vous pouviez regarder à votre aise le merveilleux tableau placé derrière le tribunal. Les temps sont bien changés. Quelle est la légion qui aurait aujourd'hui l'idée de commander un tableau à Delacroix, et de le mettre dans la salle des délibérations?

Cette page étincelante est signée en 1642; Rembrandt était à cette époque dans toute la maturité de l'âge et du talent. Remarque singulière, les premiers tableaux du peintre hollandais sont d'une exécution tranquille, polie, soignée, d'une couleur claire et blanche, d'un effet calme; à mesure qu'il avance en âge, au lieu de se refroidir, il s'échauffe; au lieu de se serrer, il se débraille; au lieu de s'atténuer, il s'exagère. Devenu complétement maître du moyen, il s'abandonne à la fantaisie; son originalité se développe et s'accentue chaque jour davantage; il promène dans le bitume ses ongles de lion avec une férocité inconcevable; sa crinière s'emmêle et devient de plus en plus fauve et rutilante; nulle caverne, si profondes qu'en soient les ténèbres, ne peut l'effrayer maintenant; il s'y plonge audacieusement, sûr que d'une seule touche il éclairera toute cette obscurité, comme avec une torche.

C'est un beau spectacle que celui d'un maître à qui les ans ajoutent tout ce qu'ils ôtent à d'autres.

Heureux l'artiste qui n'écoute pas les mauvais conseils de la prudence et redouble d'audace à l'heure où les plus fougueux deviennent sages, et, soutenu d'une conviction inébranlable, pousse son originalité même jusqu'à la furie et jusqu'à l'extravagance! nul peintre, nul poëte n'a dit son dernier mot. Forts et glorieux sont ceux qui se cherchent avec opiniâtreté, rejettent de leur nature tout ce qu'ils ont de vague et de commun, et développent leurs qualités spéciales sans souci des clameurs de la critique et du hérissement des bourgeois.

Il y a aussi dans ce musée un autre tableau de Rembrandt, *les Syndics de la halle aux draps*, toile de premier ordre et d'une fierté de touche superbe, qu'on regarderait une journée entière sans le voisinage terrible de la Garde de nuit, qui éteint toute la galerie et vous ôte le désir et la puissance de regarder d'autre peinture.

Le soir, encore tout ébloui de ce chef-d'œuvre, j'errai le long d'un des grands canaux qui aboutissent au port, et là je rencontrai une guérite de toile qui marchait; c'était le polichinelle local, lequel, n'ayant sans doute pas trouvé de spectateurs, s'en retournait fort piteusement chez lui. La femme de l'impresario accompagnait le théâtre et le guidait sur sa route. Je lui fis signe de s'arrêter, et je lui exprimai, par une pantomime soutenue

de pièces d'argent, que je désirais une représentation immédiate et spéciale de ce drame immortel qu'aucun poëte n'a égalé.

Le polichinelle hollandais ne ressemble pas au type généralement accepté sous ce nom; il a des moustaches noires, peu ou point de bosses, et un certain air sacripant tout particulier. Il roue de coups sa femme, son ami, ses voisins, les passants, le charbonnier, le rémouleur; il résiste au diable, au commissaire et au bourreau; en moins de rien, le rebord de la baraque se jonche d'un tas de morts et de blessés. Jusque-là rien que d'ordinaire dans la conduite du polichinelle hollandais; mais ici le drame prend des proportions effrayantes et une profondeur digne de la seconde partie de *Faust*. — Polichinelle vainqueur se promène sur le champ de bataille avec cette hilarité furieuse et ces mouvements désordonnés habituels aux héros triomphants, lorsque tout à coup apparaît une petite poupée étincelante de gaze et de clinquant, qui se met à danser la polka, et du bout de son pied soufflette si dru Polichinelle, qu'il tombe bientôt sans vie sur le corps de ses victimes. Polichinelle tué, la polkeuse commence une valse d'une rapidité prodigieuse, quitte terre, et s'enlève en tourbillonnant dans les cieux.

Ainsi, grand Polichinelle, toi qui ne craignais ni la femme, ni le commissaire de police, ni le bour-

reau, ni le diable, un temps de polka t'a vaincu; une mince poupée a été plus forte que tous les pouvoirs du ciel et de la terre.

Après la Garde de nuit, il fallait absolument voir la *Leçon d'anatomie* du docteur Tulp, qui se trouve au musée de la Haye. Une chaleureuse pochade, faite par mon ami Chenavard, sans parler de la gravure répandue partout, m'avait inspiré le plus vif désir de connaître l'original; je pris donc le chemin de fer qui mène à la Haye, en longeant l'espèce de golfe intérieur que l'on appelle la mer de Harlem.

On ne saurait imaginer rien de plus riant, rien de plus coquet, de plus propre, de mieux entretenu que toutes ces maisonnettes aux toits d'un rouge vif, qui reluisent au milieu de la verdure de leurs jardinets, comme des pommes d'api sur la mousse. On se dit involontairement : « On aimerait bien finir sa vie dans une de ces charmantes maisons; » tant il semble qu'il est impossible de n'y être pas heureux : l'on ne pense pas que l'eau mine tous ces jolis domaines conquis sur elle à grands renforts de pilotis, et que la fièvre s'exhale de ces pâturages si verts, si ondoyants, manteau de velours d'un sol de vase et d'alluvion.

La Haye, où j'arrivai le même soir, est une ville extrêmement pittoresque; les arbres, les canaux et les maisons s'y arrangent à souhait pour le plaisir

des aquarellistes : il y a surtout des ruelles d'eau bordées de jardins, de fabriques capricieuses, d'un effet charmant. Le palais qu'on me montra n'a de remarquable que sa simplicité. Parmi les tableaux, presque tous modernes, qu'il renferme, on attira mon attention sur des peintures faites par un prince noir de quelque île de la Polynésie, envoyé en Europe pour faire ses études. Ce prince s'appelle Radin-Saleh; une tête de militaire très-caractéristique et des lions se battant sur le corps d'un buffle terrassé, nous ont vraiment étonné pour la vigueur et la crânerie de la touche.

En face de ce palais, s'élève une espèce de château gothique moderne, devant lequel on a placé la statue en bronze de Guillaume le Taciturne, par M. le comte de Niewkerke. Cette statue équestre produit un bien meilleur effet à la Haye qu'à Paris. La cour de ce bâtiment néo-moyen âge est remplie de grues du Sénégal, de hérons à aigrettes et autres oiseaux rares.

Les tableaux se lèvent tard en Hollande; aussi, pour attendre l'heure de l'ouverture du musée, malgré le temps qui tournait à la pluie, allai-je visiter le parc qui entoure la résidence d'été.

Figurez-vous des arbres énormes, hêtres et frênes pour la plupart, dont le pied baigne presque toujours dans l'eau, et qui étalent leurs masses de feuillages d'un vert vigoureux sur des étangs,

des lacs, des rivières dont la surface tranquille berce leurs sombres reflets : les lentilles d'eau, les conferves, les nénufars, toute la froide famille des plantes marécageuses, remplissent les rigoles pratiquées le long des chemins; une fraîche humidité imprègne l'air même au temps des plus vives chaleurs, et donne à la végétation une activité extraordinaire. A chaque groupe de troncs pittoresquement tortueux, à chaque échappée bleuâtre à travers l'opacité du feuillage, à chaque gerbe de plantes ployant sous la rosée, je me disais : « Ah! si le Français, le paysagiste qui a su trouver des sites merveilleux dans le parc de Saint-Cloud, était là ! »

La résidence est la plus délicieuse habitation qu'un poëte puisse rêver. Malheureusement, les poëtes ne réalisent jamais ces rêves-là. Il y a surtout un certain salon tapissé de tentures chinoises d'une beauté exquise et fabuleuse : ces tentures ont pour sujet les quatre Saisons, représentées par les divers travaux d'agriculture qu'elles nécessitent. Ce n'est vraiment pas la peine d'aller en Chine avec M. de Lagrénée. Ces tapisseries vous en diront autant et plus qu'un voyage. Dans une autre pièce, ce sont des oiseaux brodés en relief qui se détachent d'un fond de satin blanc. Les fées n'auraient pas la main plus légère et plus délicate; c'est la nature imitée avec cette folie d'arabesques et de

perspective dont la savante ignorance des Chinois possède seule le secret.

La salle, peinte depuis la voûte, qui a plus de quarante pieds de haut, jusqu'au sol, d'allégories en l'honneur de la maison de Nassau, par Jordaens et l'école de Rubens, est une rareté unique dans son genre. Ce sont des avalanches de cheveux blonds, de chair rose et blanche, des ruissellements de nudités féminines à révolter l'école étique d'Overbeck; quand les peintres flamands de cette époque peuvent mettre la main sur des vertus théologales et des figures emblématiques, ils s'en donnent à cœur joie. Ce que deviennent sous leurs brosses sensuelles la prudence, la chasteté, la bonne foi, la justice, et autres substantifs personnifiés à l'usage des princes qui font décorer leur palais, est vraiment quelque chose de très-drôle et de très-exorbitant. Heureusement qu'ils possèdent toutes les ressources de la palette, et que la beauté de leur exécution ne laisse pas le temps de penser à l'esthétique de leur œuvre.

Il y a principalement une entrée triomphale de nous ne savons plus quel prince de la dynastie, brossée par Jordaens, *propria manu*, et qui est bien la plus étonnante mêlée de femmes nues, de lions, de chevaux, qu'on ait jamais fait hurler le long d'une muraille paisible : ce torrent de chairs satinées, de crinières d'or, de croupes bleuâtres, de

joues vermeillés comme si elles allaient prendre feu, produit le plus étrange effet du monde. J'admets la fantaisie sans restriction ; mais il est difficile de démêler là dedans rien qui ressemble à un prince de Nassau ou d'Orange. Il est vrai que la peinture est admirable, ce qui ôte toute valeur à ma critique.

La pluie, qui menaçait depuis le matin, se mit à tomber d'abord par gouttes, ensuite par seaux, puis par flaques, et enfin par cataractes ; des théories de crapauds sautelaient joyeusement sur le sable détrempé, et l'eau semblait saillir du sol pour venir au-devant de la pluie. Je trouvai un refuge temporaire dans un petit café, situé au milieu du parc, en attendant qu'on allât me chercher une voiture. Je regardais reluire sous les gouttes ces belles feuilles d'émeraude lavées de la poussière de juin par cette salutaire ondée ; j'admirais ces troncs blancs et polis comme des colonnes, tigrés çà et là de jolies plaques de mousse, avec d'autant plus d'étonnement, qu'on venait de me dire que ce parc vaste et ombreux comme une forêt était planté sur un parquet, le sol étant si marécageux, si inconstant, si noyé d'infiltrations, qu'il avait fallu l'affermir par un pavage de bois, recouvert de terre végétale.

La voiture arriva, et un quart d'heure après j'étais devant la *Leçon d'anatomie* du docteur Tulp.

C'est une toile d'un aspect si complétement différent de la Garde de nuit, que d'abord on pourrait la croire d'un autre maître. Lorsqu'il l'exécuta, l'artiste avait vingt-six ans ! C'est un chef-d'œuvre, et un chef-d'œuvre sage.

Placé dans l'amphithéâtre de l'école de chirurgie, ce tableau y resta jusqu'en 1828, époque où les braves carabins de ce temps-là résolurent de le vendre à l'enchère, au bénéfice d'une caisse de secours quelconque. Le jour des enchères était annoncé, et le chef-d'œuvre allait probablement être perdu pour la Hollande, lorsque le roi mit opposition à la vente, donna trente-deux mille florins aux chirurgiens, et fit appendre le cadre rayonnant dans la salle d'honneur du musée de la Haye.

Le docteur Nicolas Tulp, qui semble avoir fait cadeau à l'école de la *Leçon d'anatomie*, est entouré de sept personnages distingués de ce temps : Jacob Block, Hartmann, Andriaan Salbran, Jacob de Wit, Matthys Kalkoen, Jacob Koelveld, et Franz Leonen, qui écoutent une leçon du savant professeur avec une intensité d'attention admirable.

Rien n'est plus simple et plus saisissant à la fois que cette composition, qui n'en est pas une. — Un cadavre vu en raccourci, la poitrine éclairée, les jambes baignées d'ombre, est étendu sur une table. Le professeur, debout près de lui, soulève avec une pince chirurgicale les muscles du bras, dont il donne

sans doute la description. Ce corps mort, d'une blancheur exsangue, entouré de ces hommes graves, vêtus de noir, à barbe blonde, à figure intelligente et douce, malgré leur sinistre occupation, se grave dans la mémoire d'une façon indélébile.

Ici la manière du peintre est sobre, contenue, précise; point d'empâtements, point de rehauts, point de touche visible. Tout est moelleux, fondu, poli; les tons gris et argentés abondent. — Vous ne retrouvez pas dans ce tableau la chaude vapeur d'ombre qui dore et enfume les autres productions du maître; mais quelle sûreté déjà, quelle science profonde, quelle force dans cette modération!

La Leçon d'anatomie du docteur Tulp me paraît un des chefs-d'œuvre dont l'étude doit être le plus profitable aux jeunes peintres coloristes. — Admirable magie de l'art, ce sujet hideux, qui dans la réalité ferait détourner la vue à tout autre qu'un médecin, vous retient et vous captive des heures entières, et pourtant rien n'est esquivé, rien n'est dissimulé; on ne saurait pousser plus loin la franchise de l'horreur.

N'oublions pas une petite Suzanne au bain, esquisse ou répétition en petit, avec quelque changement, de cette magnifique Suzanne de grandeur naturelle, exposée quelques instants chez Susse, et acquise par M. Paul Périer.

Le grand tableau de Paul Potter, représentant un

taureau, et qui a une réputation colossale, ne m'a pas fait toute l'impression désirable : j'ai vu en Espagne de si beaux et de si fiers taureaux, que cette lourde bête cotonneuse ne pouvait que médiocrement me ravir.

Un Éden de Breughel de Paradis, avec un Adam et Ève de Rubens, les portraits des deux femmes de ce grand peintre, sont des morceaux qu'on ne peut s'empêcher de regarder, même lorsque l'on a pris comme nous la résolution de n'étudier qu'un seul tableau d'un maître choisi.

Au rez-de-chaussée du musée de peinture, l'on a réuni la plus immense collection de chinoiseries, d'armes sauvages et autres singularités. On y trouve de tout, même des sirènes et des faunes authentiques.

De la Haye je me rendis à Rotterdam en passant par Delft, Schiédam, pour prendre le paquebot qui devait me conduire en Angleterre, en descendant la Meuse et en remontant la Tamise : cela faisait une petite traversée de trente heures ; mais nous avions vu la Garde de nuit et la Leçon d'Anatomie du docteur Tulp, et dans ce monde tout se paye ; c'est Napoléon qui l'a dit. . . . . .

. . . . . .

UNE JOURNÉE A LONDRES.

IX.

J'avais passé la nuit au bal masqué, et rien n'est triste comme un lendemain de bal; je pris une détermination violente, et je résolus de traiter mon ennui à la manière homœopathique. Quelques heures après, ayant eu à peine le temps de me débarrasser de mes cafetans, de mes poignards et de tout mon attirail turc, j'étais en route pour Londres, la ville natale du spleen.

La perfide Albion vint au-devant de moi dans la diligence, sous la forme de quatre Anglais, entourés, bastionnés de toutes sortes d'ustensiles confortables, et ne sachant pas un mot de français : mon voyage commençait tout de suite. A Boulogne, qui est une ville complétement anglaisée, je fus réduit à une pantomime touchante pour exprimer que j'avais faim et sommeil, et que je voulais un souper et un lit; enfin l'on alla chercher un drogman qui traduisit mes demandes, et je parvins à manger et à dormir. On n'entend à Boulogne que l'anglais; je ne

sais pas si le français, par compensation, est l'idiome dont se servent les habitants de Douvres, mais je n'en crois rien. — C'est une remarque que j'ai déjà faite sur plusieurs de nos frontières, que cet envahissement des coutumes et du langage des pays voisins. L'espèce de demi-teinte qui sépare les peuples, sur la carte et dans la réalité, est fondue plutôt du côté de la France que du royaume limitrophe. Ainsi, tout le littoral qui regarde la Manche est anglais; l'Alsace est allemande par les bords, la Flandre est belge, la Provence italienne, la Gascogne espagnole. Quelqu'un qui ne sait que le parisien pur est souvent embarrassé dans ces provinces. Passez la frontière, vous ne trouverez pas une seule nuance française.

A six heures du matin, j'étais sur le pont du bateau à vapeur *le Harlequin*. — Cette orthographe t'aurait réjoui le cœur, mon cher Fritz, et me fit penser à toi. Ne comptez pas sur une description de tempête, dans laquelle vous verrez apparaître Neptune en barbe verte, aiguillonnant les coursiers de la mer; il faisait, comme dit le P. Malebranche dans les deux seuls vers qu'il ait jamais pu tourner,

> .... Il faisait le plus beau temps du monde
> Pour aller à *vapeur* sur la terre et sur l'onde.

(Excusez cette légère variante autorisée par les progrès de la civilisation.) — La Manche, que l'on pré-

tend si capricieuse et si mauvaise, me fut aussi clémente qu'autrefois la Méditerranée; mais la Méditerranée n'est, à vrai dire, qu'un ciel renversé, tout aussi bleu et tout aussi limpide que l'autre. Le mal de mer me respecta, et les poissons ne purent pas apprendre à mes dépens si la cuisine de Boulogne était bonne.

Au bout de deux ou trois heures, une ligne blanche sortit de la mer comme un nuage; c'était la côte d'Angleterre, qui doit à la couleur de ses rivages son nom d'Albion, sur lequel les vaudevillistes ont fait tant de couplets. Regardez cette immense falaise à pic, taillée comme un mur de fortification, qui s'élève sur la gauche, c'est le rocher de Shakspeare; ces deux petites taches noires, ce sont les gueules du viaduc d'un chemin de fer en construction; au fond de la baie, voilà Douvres et sa tour, que l'on prétend être aperçue de Boulogne quand il ne fait pas de brouillard, — mais il fait toujours du brouillard. Le temps était très-beau, sans un seul nuage, et cependant un épais diadème de vapeurs couronnait le front de la vieille Angleterre; la campagne qu'on entrevoyait, quoique dénudée par l'hiver, avait un aspect net, propre, soigné, peigné au râteau; les falaises de craie, droites comme des murs, au bas desquelles la mer creuse des cavernes à souhait pour les contrebandiers, ajoutaient encore à la régularité de la perspective.

De loin en loin se montraient des châteaux et des cottages d'architectures bizarres, avec de grosses tours, des murs crénelés, couverts de lierre, ébréchés çà et là, et, de cette distance, jouant à s'y méprendre la forteresse gothique en ruine. Toutes ces citadelles, tous ces donjons à pont-levis, à mâchicoulis, à qui ne manquent même pas les canons et les coulevrines de bois bronzé, donnent à la côte un air hérissé et rébarbatif assez pittoresque, et n'en sont pas moins garnis à l'intérieur de toutes les recherches du luxe. On me fit remarquer au milieu d'un grand parc une maison blanche à aiguilles gothiques, mais de construction moderne, qui appartient à un juif colossalement riche, Mosé Montefiore, qui accompagna dernièrement M. Crémieux en Orient pour l'affaire des juifs de Damas. A partir de là, la côte décrit une courbe jusqu'à Ramsgate; dans cette courbe se trouve Deal, où les Romains abordèrent, à ce qu'on dit, pour la première fois, lors de leur descente en Angleterre. Je ne vois à cela aucun obstable. L'on aperçoit ensuite le château de Walmer, résidence du lord gardien des cinq ports; le duc de Wellington est aujourd'hui chargé de cette dignité; puis Sandwich, et un peu plus loin Ramsgate, ville de plaisance de Londres, dont les rues tirées au cordeau et les hautes maisons de briques semblent s'avancer jusque dans l'eau. Tout cela est charmant; mais le vrai coup

d'œil, le beau spectacle à n'en pas vouloir d'autre, ce n'est pas la terre, c'est la mer.

Dans la rade de Docons, devant Deal, plus de deux cents vaisseaux de toute forme et de toute grandeur attendent le vent favorable pour passer le détroit. Les uns vont, les autres viennent : c'est un mouvement perpétuel. De quelque côté qu'on se tourne, on voit fumer au bord du ciel la cheminée des bateaux à vapeur, se découper en noir ou en clair l'élégante silhouette des navires. Tout vous indique l'approche de la Babylone des mers. Vers la France, la solitude est complète; pas une barque, pas un bateau à vapeur. Plus on avance, plus la cohue augmente. L'horizon est encombré; les voiles s'arrondissent en dôme, les mâts s'allongent en aiguilles, les agrès s'entrelacent : on dirait une immense ville gothique en dérive, une Venise ayant chassé sur ses ancres et venant à votre rencontre. Les bateaux-phares, le jour avec leur peinture écarlate, la nuit avec leur lumière rouge, indiquent la route à ces troupeaux de navires dont les voiles sont les toisons. Ceux-ci arrivent des Indes, montés par leur équipage de Lascars, et répandent un pénétrant parfum oriental; ceux-là de la mer du Nord, et n'ont pas encore eu le temps de fondre leurs glaçons. Voici la Chine et l'Amérique, qui apportent leur thé et leur sucre; mais, dans cette foule, vous reconnaîtrez toujours les navires an-

glais : leurs voiles sont noires comme celle du vaisseau de Thésée partant pour l'île de Crète, sombre livrée de deuil dont les affuble le triste climat de Londres.

La Tamise, ou plutôt le bras de mer dans lequel ses eaux se dégorgent, est d'une telle largeur, et ses rives sont si basses, que, placé au milieu du fleuve, on ne les aperçoit pas ; ce n'est qu'au bout de plusieurs milles qu'on les découvre, minces, plates, linéaments noirs entre le ciel gris et l'eau jaune. Plus le fleuve se resserre, plus la foule des vaisseaux devient compacte : les palettes des bateaux à vapeur qui remontent et descendent, fouettent l'eau sans pitié et sans relâche ; les fumées qui sortent de leurs colonnes de tôle entrecroisent leurs noirs panaches et vont former au ciel, qui s'en passerait bien, de nouveaux bancs de nuages. Le soleil, s'il y avait un soleil à Londres, en serait obscurci. On entend de tous côtés râler et siffler les poumons des machines, dont les narines de fer laissent jaillir des fusées de vapeur bouillante.

Rien n'est plus pénible à entendre que cette respiration asthmatique et stridente, que ces gémissements de la matière aux abois et poussée à bout, qui semble se plaindre et demander grâce, comme un esclave épuisé qu'un maître inhumain surcharge de travail.

Je sais que les industriels se moqueront de moi, mais je ne suis pas loin de partager l'avis de l'empereur de la Chine, qui proscrit les bateaux à vapeur comme une invention obscène, immorale et barbare. Je trouve qu'il est impie de tourmenter ainsi la matière du bon Dieu, et je pense que la mère nature se vengera un jour des mauvais traitements que lui font subir ses enfants trop avides.

Outre les *steamboats*, les vaisseaux à voiles, bricks, goëlettes, frégates, depuis le massif trois-mâts jusqu'au simple bateau de pêcheur, jusqu'à la pirogue où deux personnes peuvent à peine se tenir assises, se succèdent sans relâche et sans intervalle ; c'est une interminable procession navale, où toutes les nations du monde ont leurs représentants.—Tout cela va, vient, descend, remonte, se croise, s'évite avec une confusion pleine d'ordre, et forme le plus prodigieux spectacle qu'il soit donné à un œil humain de contempler, surtout lorsqu'on a le bonheur rare de le voir, comme moi, vivifié et doré par un rayon du soleil.

Sur les bords du fleuve, déjà plus rapprochés, je commençais à distinguer des arbres, des maisons accroupies sur la rive, un pied dans l'eau et la main étendue pour saisir les marchandises au passage ; des chantiers de construction avec leurs immenses hangars et leurs carcasses de navires ébauchés, pareils à des squelettes de cachalots, se

dessinaient bizarrement dans le ciel. Une forêt de cheminées colossales, en forme de tours, de colonnes, de pylônes, d'obélisques, donnait à l'horizon un air égyptien, un vague profil de Thèbes, de Babylone, de ville antédiluvienne, de capitale des énormités et des rébellions de l'orgueil, tout à fait extraordinaires. — L'industrie, à cette échelle gigantesque, atteint presque la poésie, poésie où la nature n'est pour rien, et qui résulte de l'immense développement de la volonté humaine.

Lorsqu'on a dépassé Gravesend, limite inférieure du port de Londres, les magasins, les usines, les chantiers se resserrent, se rapprochent, s'entassent avec une irrégularité toute pittoresque ; à gauche s'arrondissent les deux coupoles de l'hôpital royal de la marine, Greenwich, dont la colonnade entr'ouverte laisse apercevoir un fond de parc à grands arbres d'un effet charmant. Assis sur les bancs des péristyles, les invalides voient partir et rentrer les vaisseaux, sujets de leurs souvenirs et de leurs conversations, et l'âcre odeur de la mer vient encore réjouir leurs narines. Sir Christophe Wren est l'architecte de ce bel édifice. Des bateaux à vapeur omnibus partent à chaque quart d'heure de Greenwich pour Londres, et réciproquement. — Greenwich se trouve en face de l'île, ou, pour mieux dire, de la presqu'île des Chiens, où la Tamise revient sur elle-même, et fait un détour

dont on a profité habilement. C'est là que sont creusés les docks de la compagnie des Indes Orientales. Les docks des Indes Occidentales, beaucoup moins considérables et moins fréquentés, se trouvent sur la droite, un peu avant et dans le fond de la courbure que décrit le fleuve.

Les docks des Indes Orientales sont quelque chose d'énorme, de gigantesque, de fabuleux, qui dépasse la proportion humaine. C'est une œuvre de Cyclopes et de Titans. Au-dessus des maisons, des magasins, des rampes, des escaliers, et de toutes les constructions hybrides qui obstruent les abords du fleuve, vous découvrez une prodigieuse allée de mâts de vaisseaux qui se prolonge à l'infini, un inextricable fouillis d'agrès, d'espars, de cordages, à faire honte, pour la densité de l'enlacement, aux lianes les plus chevelues d'une forêt vierge d'Amérique; c'est là que l'on construit, que l'on radoube, que l'on remise cette innombrable armée de navires qui vont chercher les richesses du monde, pour les verser ensuite dans ce gouffre sans fond de misère et de luxe que l'on nomme Londres. Les docks de la compagnie des Indes Orientales peuvent contenir trois cents vaisseaux. Un canal, tracé parallèlement aux docks, qui coupe la presqu'île des Chiens, et qu'on appelle le canal de la Cité, raccourcit de trois ou quatre milles le chemin que l'on est obligé de faire pour doubler la pointe.

Les docks du Commerce, sur la rive opposée, les docks de Londres, ceux de Sainte-Catherine, avant d'arriver à la Tour, ne sont pas moins surprenants. Au bassin du Commerce se trouvent les plus énormes caves qui existent au monde : c'est là que sont entreposés les vins d'Espagne et de Portugal. Tout cela sans compter les bassins et les docks particuliers. A chaque instant, au milieu d'un groupe de maisons, vous voyez se prélasser un vaisseau. Les vergues éborgnent les croisées, les antennes pénètrent dans les chambres, et les guibres semblent battre en brèche les portes des magasins, comme des béliers antiques. Les maisons et les vaisseaux vivent dans l'intimité la plus touchante et la plus cordiale ; à l'heure de la marée, les cours deviennent des bassins et reçoivent des barques. Des escaliers, des rampes, des cales de pierre, de granit, de briques, montent et descendent de la rivière aux maisons. Londres a les bras plongés jusqu'aux coudes dans son fleuve ; un quai régulier gênerait la familiarité du fleuve et de la ville. Le pittoresque y gagne, car rien n'est plus horrible à voir que ces éternelles lignes droites prolongées en dépit de tout, dont s'est engouée si bêtement la civilisation moderne.

L'Angleterre n'est qu'un chantier ; Londres n'est qu'un port. La mer est la patrie naturelle des Anglais ; ils s'y plaisent tellement, que bien des

grands seigneurs passent leur vie à faire les voyages les plus périlleux dans de petits bâtiments équipés et gouvernés par eux. — Le club des yachts n'a pas d'autre but que d'encourager et de favoriser ce penchant. — La terre leur déplaît tellement, qu'ils ont un hôpital installé au milieu de la Tamise, dans un gros vaisseau rasé, qui sert aux marins qui se trouvent malades dans le port de Londres. L'avis de Tom Coffin, dans le roman du *Pilote*, de Cooper, à savoir que la terre n'est bonne que pour se ravitailler et prendre de l'eau fraîche, ne doit pas paraître une exagération en Angleterre.

La façade de toutes ces maisons est tournée vers le fleuve, car la Tamise est la grande rue de Londres, la veine artérielle d'où partent les rameaux qui vont porter la vie et la circulation dans le corps de la ville. Aussi quel luxe d'écriteaux et d'enseignes ! Des lettres de toutes couleurs et de toutes dimensions chamarrent les édifices de haut en bas : les majuscules ont souvent la hauteur d'un étage. Il s'agit d'aller chercher la vue d'un côté à l'autre d'une nappe d'eau qui est sept ou huit fois large comme la Seine. Votre œil s'arrête sur l'acrotère d'une maison bizarrement découpée à jour ; vous cherchez à quel ordre d'architecture appartient ce genre d'ornement. En vous approchant, vous découvrez que ce sont des lettres de cuivre doré, indiquant un magasin quelconque, et qui servent à

la fois d'enseigne et de balustrade. En fait de charlatanisme d'affiche, les Anglais sont sans rivaux, et nous engageons nos industriels à faire un petit tour à Londres pour se convaincre qu'ils ne sont que des enfants auprès de cela. Ces maisons ainsi bariolées, placardées, zébrées d'inscriptions et de pancartes, vues du milieu de la Tamise, présentent l'aspect le plus bizarre.

Je ne fus pas peu surpris d'apercevoir intacte, du moins à l'extérieur, la Tour que je croyais, d'après les descriptions des journaux, brûlée et réduite en cendre. La Tour n'a rien perdu de son antique physionomie; elle est encore là, avec ses hautes murailles, son attitude sinistre et son arcade basse (la porte des Traîtres), sous laquelle un bateau noir, plus sinistre que la barque des ombres, apportait les coupables et venait reprendre les condamnés à mort. La Tour n'est pas, comme son nom semblerait l'indiquer, un donjon, un beffroi solitaire; c'est une bastille en règle, un pâté de tours reliées entre elles par des murailles, une forteresse entourée de fossés alimentés par la Tamise, avec des canons, des ponts-levis; une forteresse du moyen âge, aussi sérieuse pour le moins que notre Vincennes, où se trouvent une chapelle, une ménagerie, un trésor, un arsenal, et mille autres curiosités. — Si je tenais à allonger cette lettre outre mesure, mon cher Fritz, je pourrais te donner là-dessus une in-

finité de détails que tu sais mieux que moi, et que tout le monde peut apprendre en ouvrant le premier livre venu.

Je pourrais m'attendrir sur le triste sort des enfants d'Édouard, de Jane Grey, de Clarence, et surtout de la pauvre Anne de Boleyn, que j'ai toujours beaucoup aimée à cause du joli réseau de veines bleues qui s'entrelacent sous la blonde transparence de ses tempes, dans le délicieux portrait caressé avec tant de patience et d'amour par le précieux Hans Holbein. Il m'eût été facile de déployer une science que je n'ai point, et de remplir une page ou deux de noms propres et de dates; mais je laisse cette besogne à de plus érudits et de plus patients que moi.

Nous approchions du terme du voyage; encore quelques tours de roue, et le bateau à vapeur allait toucher à la cale du Custom-House (la douane), où les malles des voyageurs ne devaient être visitées que le lendemain, car le dimanche est célébré à Londres aussi scrupuleusement que le sabbat des Juifs à Jérusalem.

Jamais je n'oublierai le magnifique spectacle qui s'offrit à mes yeux : les arches gigantesques du pont de Londres traversaient la rivière de leurs cinq enjambées colossales et se détachaient en sombre sur un fond de soleil couchant. Le disque de l'astre, enflammé comme un bouclier rougi dans

la fournaise, descendait précisément derrière l'arche du milieu, qui traçait sur son orbe un segment noir d'une hardiesse et d'une vigueur incomparables.

Une longue traînée de feu scintillait en tremblant sur le clapotis des vagues ; des fumées et des brumes violettes baignaient l'espace jusqu'au pont de Southwark, dont on apercevait les arches vaguement ébauchées. A droite, un peu dans l'éloignement, on voyait briller les flammes de bronze doré qui surmontent la colonne gigantesque élevée en mémoire de l'incendie de 1666 ; à gauche jaillissait au-dessus des toits le clocher de Saint-Olave ; des cheminées monumentales, qu'on pourrait prendre pour des colonnes votives si les chapiteaux ioniens ou doriens étaient dans l'usage de vomir la fumée, brisaient heureusement les lignes de l'horizon, et par leurs tons vigoureux faisaient encore ressortir les tons orange et citron clair du ciel.

En se retournant, l'on avait derrière soi une vraie ville navale, avec des quartiers et des rues de vaisseaux ; car c'est à ce pont, le premier de Londres, que s'arrêtent les navires : jusque-là les deux rives de la ville ne communiquent que par des bateaux. Le tunnel, qui se trouve entre Rotherhithe et Wapping, remédiera à cet inconvénient lorsqu'il sera achevé, c'est-à-dire dans deux ou trois mois. La difficulté consistait à pouvoir combiner des

rampes de façon à faire descendre les voitures jusqu'à cette profondeur. Elle a été vaincue au moyen de chemins circulaires dont l'inclinaison n'est que de quatre pieds sur cent : ne pouvant faire un pont sous lequel les vaisseaux passeraient, on a pris le parti de faire passer le pont sous les vaisseaux et sous la rivière. Cette idée audacieuse est sortie de la tête d'un Français, M. Brunel. Les deux galeries qui forment le tunnel sont entièrement rondes, cette forme étant celle qui offre le plus de résistance. La portion inférieure du cercle a été comblée pour établir un plan horizontal sur lequel pussent rouler les voitures. Les parois des murs latéraux sont concaves. Celui du milieu est percé de petites arcades qui permettent au piéton d'aller d'une galerie dans l'autre. La longueur du tunnel est de treize cents pieds. Le lit du fleuve au-dessus de la voûte a quinze pieds d'épaisseur.

L'on débarqua.

Ne sachant pas un mot d'anglais, je ne laissais pas d'être inquiet sur la manière dont j'allais m'y prendre pour trouver la personne à laquelle j'étais adressé. J'avais écrit fort correctement sur une carte le nom de la rue et le numéro de la maison; je montrai le tout à un cocher qui heureusement savait lire, et partit pour l'endroit indiqué avec la rapidité de l'éclair. Les plaisanteries, fort bonnes à Paris, sur la lenteur des chevaux de fiacre et de

cabriolet, seraient fort mauvaises à Londres, où les voitures de place vont aussi vite qu'ici les équipages les mieux attelés. La voiture dans laquelle j'étais assis, et qui répond à peu près à nos citadines, avait la forme la plus à la mode maintenant à Paris : des roues très-basses, une portière droite et carrée comme un battant d'armoire, toute la physionomie d'une chaise à porteurs montée sur roulettes. Ce genre de voitures, qui est le suprême de l'élégance chez nous, n'est affecté à Londres qu'aux voitures de place. L'intérieur en est garni tout simplement de toile cirée. Le cocher donne un sou au pauvre diable qui ouvre la portière, ce qui n'a pas lieu en France, où c'est le voyageur qui paye le valet de place. La course se calcule sur le pied d'un schelling par mille, et se rétribue selon la longueur. Pour en finir avec les voitures de place, ce que j'ai vu de plus singulier ce sont des cabriolets très-bas, où le conducteur n'est pas placé à côté de vous, comme dans nos cabriolets de régie, ni par devant, comme dans nos cabriolets à quatre roues, mais bien par derrière, à l'endroit où sont assis ordinairement les domestiques : les guides passent sur la capote, et le cocher conduit par-dessus votre tête. Ces petits détails paraîtront sans doute fort mesquins aux amateurs de dissertations esthétiques, aux admirateurs jurés de monuments, aux commissaires-priseurs d'antiquités ;

mais c'est tout cela qui constitue la différence d'un peuple à un autre, qui fait qu'on est à Londres et non pas à Paris.

Pendant que la voiture parcourait avec vélocité les rues qui séparent la douane de High Holborn, je regardais par la vitre, et j'étais dans un profond étonnement de la solitude et du silence qui régnaient dans les quartiers où je passais. On eût dit une ville morte, une de ces cités peuplées d'habitants pétrifiés dont parlent les contes orientaux. Toutes les boutiques étaient fermées, aucun visage humain ne paraissait aux carreaux des fenêtres. A peine quelque rare passant qui filait comme une ombre en longeant les murs. Cet aspect morne et désert contrastait si fort avec l'idée d'animation et de bruit que je m'étais faite de Londres, que je ne revenais pas de ma surprise; enfin je me souvins que c'était dimanche, — et l'on m'avait vanté les dimanches de Londres comme l'idéal de l'ennui. — Ce jour-là, qui est chez nous, du moins pour le peuple, un jour de joie, de promenade, de toilette, de festins et de danse, de l'autre côté de la Manche se passe dans une tristesse inconcevable. Les tavernes ferment la veille à minuit, les théâtres ne jouent pas, les boutiques sont closes hermétiquement, et, pour qui n'aurait pas fait ses provisions la veille, il serait très-difficile de trouver à manger; la vie semble être suspendue. Les rouages de Lon-

dres cessent de fonctionner, comme ceux d'une pendule lorsqu'on met le doigt sur le balancier. De peur de profaner la solennité dominicale, Londres n'ose plus faire un mouvement, c'est tout au plus s'il se permet de respirer. Ce jour-là, après avoir entendu le prêche du pasteur de la secte à laquelle il appartient, tout bon Anglais se claquemure dans sa maison pour méditer la Bible, offrir son ennui à Dieu, et jouir devant un grand feu de charbon de terre du bonheur d'être chez lui et de n'être ni Français ni papiste, source de voluptés inépuisables. A minuit, le charme est rompu; la circulation, figée un instant, reprend son niveau, les maisons se rouvrent, la vie revient à ce grand corps tombé en léthargie, le Lazare dominical ressuscite à la voix de cuivre du lundi et se remet en marche.

Le lendemain, d'assez bonne heure, je me lançai à travers la ville, tout seul, comme c'est ma coutume en pays étranger, ne haïssant rien comme d'avoir un guide qui me fait voir tout ce dont je ne me soucie pas et me fait passer à côté de ce qui m'intéresse. — Nous professons tous les deux, mon cher Fritz, les mêmes théories sur les voyages; nous évitons les monuments avec soin, et en général tout ce qu'on appelle *les beautés* d'une ville. Les monuments sont ordinairement composés de colonnes, de frontons, d'attiques et autres architectures que les gravures et les dessins représentent

avec beaucoup de fidélité. Je puis dire que je connais tous les monuments de l'Europe comme si je les avais vus, et même beaucoup mieux. Je sais par cœur les églises et les palais de Venise, où je n'ai jamais mis les pieds, et même j'ai écrit une description de cette dernière ville tellement exacte, qu'on ne veut pas croire que je n'y suis pas allé. Les *beautés* d'une ville consistent dans des rues ou des places trop larges, bordées de maisons neuves et régulières : c'est toujours ce que l'on m'a fait voir en pareille occasion.

Ce qui me frappa d'abord, c'est l'immense largeur des rues, côtoyées de trottoirs où vingt personnes peuvent marcher de front. Le peu d'élévation des maisons rend encore cette largeur plus sensible. La rue de la Paix de Paris ne serait là-bas qu'une rue assez étroite; le pavé de bois, dont on a fait chez nous un essai de quelques toises, est généralement adopté à Londres, où il résiste parfaitement à une circulation de voitures trois fois plus nombreuse et plus active que celle de Paris. Les roues tournent sur ce parquet de sapin, muettes et sourdes, comme sur un tapis, et épargnent aux habitants des rues fréquentées le tapage assourdissant que font les voitures sur des pavés de grès. Mais il est vrai de dire qu'à Londres le développement des trottoirs permet aux piétons d'abandonner la chaussée aux chevaux et aux véhicules, ce qui prévient

les accidents nombreux que ne manquerait pas de causer l'absence de bruit. Les rues qui ne sont pas parquetées en bois sont macadamisées.

Me voilà donc prenant au hasard les rues qui se présentaient devant moi, et marchant d'un pas délibéré comme un homme sûr de son chemin. Les boutiques s'ouvraient à peine. Paris se lève plus tôt que Londres : ce n'est que vers les dix heures que Londres commence à s'éveiller : il est vrai qu'on s'y couche beaucoup plus tard.

Les servantes en chapeau, car le chapeau ne quitte jamais la tête des femmes, lavaient et frottaient les marches des escaliers.

Puisque les habitants ne sont pas encore levés, occupons-nous des habitations; décrivons le nid avant l'oiseau. Les maisons anglaises n'ont pas de portes cochères; presque toutes sont privées de cour : un fossé recouvert de barreaux ou garni de grilles les sépare du trottoir. C'est au fond de cette tranchée que sont placées les cuisines, l'office et les dépendances. Le charbon de terre, le pain, la viande, que l'on porte sur des espèces de planches creusées, enfin toutes les provisions de bouche se descendent par là sans causer aucun dérangement au maître; les écuries sont habituellement placées dans d'autres bâtiments, quelquefois assez éloignés; la brique est la base ordinaire des constructions. Les briques anglaises sont assez souvent d'une cou-

leur d'ocre d'un ton jaunâtre et faux qui ne vaut pas à mon avis les tons rouges et chauds des nôtres. Les maisons construites avec des briques de cette couleur ont une physionomie malade et malsaine désagréable à l'œil. Les étages ne dépassent guère le nombre de trois, et ne comportent que deux ou trois fenêtres de front, car une maison n'est ordinairement habitée que par une seule famille. Les fenêtres affectent cette forme connue chez nous sous le nom de châssis à guillotine. Un perron de pierres blanches, jeté comme un pont-levis sur le fossé où se trouvent les offices, relie la maison à la rue, et la porte, peinte en chêne, est souvent ornée d'un écusson de cuivre où sont écrits les noms et qualités des propriétaires. Tels sont les traits caractéristiques d'une vraie maison anglaise.

Une chose qui donne à Londres un aspect tout particulier, outre la largeur de ses rues et de ses trottoirs et le peu de hauteur des maisons, c'est la couleur noire uniforme qui revêt tous les objets. Rien n'est plus triste et plus lugubre; ce noir n'a rien des teintes rembrunies et vigoureuses que le temps donne aux vieux édifices dans les contrées moins septentrionales : c'est une poussière impalpable et subtile qui s'attache à tout, qui pénètre partout et dont on ne peut se défendre. On dirait que tous les monuments sont saupoudrés de mine de plomb. L'immense quantité de charbon de terre

que l'on consomme à Londres pour le chauffage des usines et des maisons est une des principales causes de ce deuil général des édifices, dont les plus anciens ont littéralement l'air d'avoir été peints avec du cirage. Cet effet est particulièrement sensible sur les statues. Celles du duc de Bedford, du duc d'York au bout de sa colonne, de Georges III sur son cheval, ressemblent à des nègres ou à des ramoneurs, tellement elles sont encrassées et défigurées par cette funèbre poussière de charbon quintessencié qui tombe du ciel de Londres. — La prison de Newgate, avec ses bossages et ses pierres vermiculées, la vieille église de Saint-Sauveur, et quelques chapelles gothiques dont les noms ne me reviennent pas, semblent avoir été bâties en granit noir plutôt qu'assombries par les années. Je n'ai vu nulle part cette teinte opaque et morne qui prête aux édifices, demi-voilés par la brume, l'apparence de grands catafalques, et suffirait pour expliquer le spleen traditionnel des Anglais. En regardant ces murailles teintes par la suie du charbon, je songeais à l'Alcazar et à la cathédrale de Tolède, que le soleil a revêtus d'une robe de pourpre et de safran.

Le dôme de Saint-Paul, lourde contrefaçon de Saint-Pierre de Rome, édifice de la famille du Panthéon et de l'Escurial, avec sa coupole bossue et ses deux clochetons carrés, souffre cruellement de

l'influence de l'atmosphère de Londres. Malgré les efforts que l'on fait pour le tenir blanc, il est toujour noir, au moins par un côté; on a beau l'empâter de peinture, l'imperceptible poussière de charbon que tamise le brouillard va plus vite que la brosse du badigeonneur. Saint-Paul est un exemple de plus pour prouver que la forme de la coupole appartient à l'Orient et que le ciel du Nord demande à être déchiqueté par les aiguilles et les angles aigus de l'architecture gothique.

Le ciel de Londres, même lorsqu'il est dégagé de nuages, est d'un bleu laiteux où le blanchâtre domine; son azur est plus pâle sensiblement que celui du ciel de France; les matins et les soirs y sont toujours baignés de brumes, noyés de vapeurs. Londres fume au soleil comme un cheval en sueur ou comme une chaudière en ébullition, ce qui produit dans les espaces libres de ces admirables effets de lumière si bien rendus par les aquarellistes et les graveurs anglais. Souvent, par le plus beau temps, il est difficile d'apercevoir nettement le pont de Southwark du pont de Londres, qui cependant sont assez rapprochés l'un de l'autre. Cette fumée, répandue partout, estompe les angles trop durs, voile les pauvretés des constructions, agrandit la perspective, donne du mystère et du vague aux objets les plus positifs. Avec elle, une cheminée d'usine devient aisément un obélisque, un magasin

de pauvre architecture prend des airs de terrasse babylonienne, une maussade rangée de colonnes se change en portiques de Palmyre. La sécheresse symétrique de la civilisation et la vulgarité des formes qu'elle emploie s'adoucissent ou disparaissent, grâce à ce voile bienfaisant.

Les marchands de vin, si communs à Paris, sont remplacés à Londres par les distillateurs de gin et autres liqueurs fortes. Les boutiques de gin sont fort élégantes, ornées de cuivre, de dorures, et forment un contraste pénible par leur luxe avec la misère et le délabrement de la classe qui les fréquente. Les portes sont creusées à hauteur d'homme par les mains calleuses qui sans relâche en poussent les battants. Je vis entrer dans une de ces boutiques une vieille pauvresse qui est restée dans ma mémoire comme un souvenir de cauchemar.

J'ai étudié de près la gueuserie espagnole, et j'ai souvent été accosté par les sorcières qui ont posé pour les caprices de Goya. J'ai enjambé le soir les tas de mendiants qui dormaient à Grenade sur les marches du théâtre; j'ai donné l'aumône à des Ribera et à des Murillo sans cadre, enveloppés dans des guenilles où tout ce qui n'était pas trou était tache; j'ai erré dans les repaires de l'Albaycin, et suivi le chemin de Monte-Sagrado, où les gitanos creusent leurs tanières dans le roc sous les racines des cactus et des figuiers d'Inde : mais je n'ai jamais

rien vu de plus morne, de plus triste et de plus navrant que cette vieille entrant dans le *gin-temple*.

Elle avait un chapeau, la malheureuse; mais quel chapeau! Jamais âne savant n'en a porté entre ses oreilles velues un plus lamentable, plus éraillé, plus chiffonné, plus bossué, plus piteusement grotesque. La couleur depuis longtemps n'en était plus appréciable; s'il avait été blanc ou noir, jaune ou violet, c'est ce que je ne saurais vous dire. A la voir ainsi coiffée, on eût dit qu'elle avait sur la tête une écope ou une pelle à charbon. Sur son pauvre vieux corps pendaient confusément des haillons que je ne saurais mieux comparer qu'aux guenilles accrochées au-dessus des noyés au portemanteau de la Morgue; seulement, ce qui était bien plus triste, le cadavre était debout. Quelle différence de ces lambeaux terribles aux bonnes guenilles espagnoles, rousses, dorées, picaresques, qu'un grand peintre peut reproduire, et qui font l'honneur d'une école et d'une littérature; entre cette misère anglaise, froide, glacée, comme la pluie d'hiver, et cette insouciante et poétique misère castillane, qui, à défaut de manteau, s'enveloppe d'un rayon de soleil, et qui, si le pain lui manque, étend la main et ramasse une orange ou une poignée de ces bons glands doux qui faisaient les délices de Sancho Pança!

Au bout d'une minute, la vieille sortit de la bou-

tique; elle marchait droit comme un soldat suisse; sa figure terreuse s'était ranimée, une rougeur fièvreuse couvrait ses pommettes. Un sourire d'une béatitude idiote voltigeait sur ses lèvres ridées en passant près de moi. Elle leva les yeux et me jeta un regard noir, profond, fixe, et pourtant sans pensée. — Les morts sans doute regardent ainsi quand un doigt impie relève par curiosité leurs paupières, qui ne doivent plus s'ouvrir que pour contempler Dieu. — Puis ses prunelles se troublèrent et s'éteignirent dans leur orbite comme des charbons qu'on plonge dans l'eau; la force du gin agissait, et elle continua sa route en balançant la tête avec un ricanement stupide. Béni sois-tu, gin, malgré les déclamations des philanthropes et des sociétés de tempérance, pour le quart d'heure de joie et d'assoupissement que tu donnes aux misérables! Contre de tels maux, tout remède est légitime, et le peuple ne s'y trompe pas. Voyez comme il court boire à grands coups l'eau du Léthé sous le nom de gin. Étrange humanité, qui veut que les pauvres aient toujours toute leur raison pour sentir sans relâche l'étendue de leurs malheurs! Anglais, vous feriez bien d'envoyer en Irlande les cargaisons d'opium dont vous voulez empoisonner la Chine.

A quelques pas de là, je vis un spectacle du même genre et non moins triste : un vieillard à cheveux blancs et déjà ivre chantait je ne sais

quelle chanson glapissante et ridicule, en faisant des gestes désordonnés; son chapeau avait roulé à terre sans qu'il eût la force de le reprendre, et il s'épaulait de son mieux contre un mur de trois ou quatre pieds de haut, surmonté d'une grille de fer.

Ce mur était celui du cimetière d'une paroisse, car à Londres les cimetières sont encore dans la ville; une église de l'aspect le plus lugubre, enfumée comme le tuyau de cheminée d'une forge, s'élevait au milieu de tombes noires, dont quelques-unes avaient cette vague forme humaine que les bandelettes et les boîtes des momies conservent au corps qu'elles renferment. Ce vieillard ivre, qui chantait à deux pas de ces tombes, faisait le contraste le plus pénible par sa dissonance.

Ces deux échantillons de la misère de Londres n'étaient rien en comparaison de ce que je devais voir plus tard dans Saint-Gilles, le quartier des Irlandais; mais ils me firent une forte impression, car cette vieille et ce vieillard furent les premiers êtres vivants que je rencontrai. Il est vrai que ceux qui n'ont pas de lit se lèvent de bonne heure.

Cependant les rues commençaient à s'animer; les ouvriers, leur tablier blanc retroussé à la ceinture, se rendaient à leur ouvrage; les garçons bouchers portaient la viande dans les auges de bois; les voitures filaient avec la rapidité de l'é-

clair; les omnibus, éclatants de couleurs et de vernis, chamarrés de lettres d'or indiquant leurs destinations, se succédaient presque sans intervalle, avec leurs voyageurs en *outside*, et leurs conducteurs qui se tiennent debout sur une planchette à côté de la portière; ces omnibus vont fort vite, car Londres est une ville si vaste, si démesurée, que le besoin de la rapidité s'y fait sentir bien plus vivement qu'à Paris. Cette activité de locomotion contraste bizarrement avec l'air impassible, la physionomie flegmatique et froide, pour ne pas dire plus, de tous ces marcheurs imperturbables. Les Anglais vont vite comme les morts de la ballade, et pourtant on ne lit dans leurs yeux aucun désir d'arriver. Ils courent et n'ont pas l'air pressé : ils filent toujours droit comme un boulet de canon, ne se retournant pas s'ils sont heurtés, ne s'excusant pas s'ils heurtent quelqu'un ; les femmes elles-mêmes marchent d'un pas accéléré qui ferait honneur à des grenadiers allant à l'assaut, de ce pas géométrique et viril auquel on reconnaît une Anglaise sur le continent et qui excite le rire de la Parisienne *trotte-menu ;* les bambins vont vite même à l'école; le flâneur est un être inconnu à Londres, quoique le badaud y revive sous le nom de *cockney*.

Londres occupe une énorme surface : les maisons sont peu hautes, les rues très-larges, les

squares grands et nombreux ; le parc Saint-James, Hyde-Park et Regent's-Park, couvrent d'immenses terrains : il faut donc presser le pas, autrement l'on n'arriverait à sa destination que le lendemain.

La Tamise est à Londres ce que le boulevard est à Paris, la principale ligne de circulation. Seulement, sur la Tamise, les omnibus sont remplacés par de petits bateaux à vapeur étroits, allongés, tirant peu d'eau, dans le genre des *Dorades*, qui allaient du Pont-Royal à Saint-Cloud. Chaque trajet se paye six pence. L'on va ainsi à Greenwich, à Chelsea ; des cales sont établies près des ponts où se prennent et se déposent les passagers. Rien de plus agréable que ces petits voyages de dix minutes ou d'un quart d'heure qui font défiler devant vous, comme un panorama mobile, les rives si pittoresques du fleuve. Vous passez ainsi sous tous les ponts de Londres. Vous pouvez admirer les trois arches de fer du pont de Southwark, d'un jet si hardi, d'une ouverture si vaste ; les colonnes ioniennes qui donnent un aspect si élégant au pont de Blackfriars ; les piliers doriques, d'une tournure si robuste et si solide, de Waterloo-Bridge, le plus beau du monde assurément. En descendant de Waterloo-Bridge, vous apercevez, à travers les arches du pont de Blackfriars, la silhouette gigantesque de Saint-Paul, qui s'élève au-dessus d'un

océan de toits, entre les aiguilles et les clochers de Sainte-Mary-le-Bone, de Saint-Benoît et de Saint-Matthieu, avec une portion de quai encombrée de bateaux, de barques et de magasins. Du pont de Westminster vous découvrez l'antique abbaye de ce nom, élevant dans la brume ses deux énormes tours carrées qui rappellent les tours de Notre-Dame de Paris, et qui portent à chaque angle un clocheton aigu; les trois clochers bizarrement taillades à jour de Saint-Jean-l'Évangéliste, sans compter les dents de scie formées par les aiguilles des chapelles lointaines, les cheminées de fabriques et les toits de maisons. Le pont du Vauxhall, qui est le dernier qu'on trouve de ce côté, clôt dignement la perspective. Tous ces ponts, qui sont en pierre de Portland ou en granit de Cornouailles, ont été construits par des sociétés particulières, car à Londres le gouvernement ne se mêle de rien, et les dépenses en sont couvertes par un droit de péage. Ce péage, pour les piétons, est perçu d'une façon assez ingénieuse. On passe par un tourniquet qui, à chaque tour, fait avancer d'un cran une roue graduée placée dans le bureau de perception; de cette manière on sait exactement le nombre de gens qui ont traversé le pont dans la journée, et la fraude est impossible de la part des employés.

Pardonnez-moi si je vous parle toujours de la

Tamise, mais le panorama mouvant qu'elle déroule sans cesse est quelque chose de si neuf et de si grandiose, qu'on ne saurait s'en détacher. — Une forêt de trois-mâts au milieu d'une capitale est le plus beau spectacle que puisse offrir aux yeux l'industrie de l'homme.

Nous allons, si vous voulez, pour être tout de suite au cœur des beaux quartiers, nous transporter du pont de Waterloo, par Wellington-Street, dans le Strand, que nous allons remonter dans sa longueur. A partir de la jolie petite église de Sainte-Marie, si singulièrement posée au milieu de la rue, le Strand, qui est d'une énorme largeur, est garni de chaque côté de boutiques somptueuses et magnifiques qui n'ont peut-être pas l'élégance coquette de celles de Paris, mais un air de richesse et d'abondance fastueuses. — Là se trouvent les étalages de marchands d'estampes, où l'on peut admirer les chefs-d'œuvre du burin anglais, si souple, si moelleux, si coloré, et par malheur appliqué aux plus mauvais dessins du monde; car, si le graveur anglais est supérieur comme outil, le graveur français l'emporte de beaucoup sur lui pour la perfection du dessin. — Le portrait de la reine Victoria rayonne sous toutes les formes possibles à toutes les devantures : tantôt elle est revêtue de ses habits royaux, couronne de diamants et manteau de velours, tantôt en simple jeune

femme, une rose dans les cheveux, seule ou accompagnée du prince Albert; une gravure les montre côte à côte dans le même tilbury, et se souriant de l'air le plus conjugal du monde. Je ne crois pas exagérer en disant que le portrait de la reine Victoria est au moins aussi commun en Angleterre que le portrait de Napoléon en France. Le petit prince est aussi fréquemment portraituré, et chez les marchands de jouets d'enfant il y a des espèces de pêches de cire qu'on appelle fruits de Windsor, et qui en s'ouvrant laissent voir couché dans ses langes un marmot abondamment fardé de laque, qui a la prétention assez mal fondée de représenter le prince de Galles. — Il faut dire aussi que si les portraits adonisés, flattés, embellis, caressés amoureusement par un burin courtisan, sont en majorité, il ne manque pas non plus de grossières pochades crayonnées avec la verve humoristique des caricatures anglaises, qui traitent *her majesty* aussi cavalièrement que possible. — A propos des marchands de jouets d'enfant, je fis la remarque que les joujoux anglais étaient bien autrement sérieux que les nôtres. Peu de tambours, peu de trompettes, disette de polichinelles et de soldats, mais force bateaux à vapeur, force vaisseaux à voiles, force chemins de fer avec leur locomotive et leurs wagons en miniature; les verres de lanternes magiques, au lieu de représenter

les infortunes burlesques de Jocrisse ou tout autre sujet analogue, offrent un cours d'astronomie, un système planétaire complet. Il y a aussi des jeux d'architecture avec lesquels on peut bâtir toutes sortes d'édifices au moyen de pièces détachées, et mille autres amusements géométriques et physiques qui réjouiraient fort peu les bambins de Paris. Puisque je suis à parler de boutiques, je vais te raconter ici, mon cher Fritz, une petite drôlerie industrielle que nos charlatans de Paris regretteront bien de ne pas avoir trouvée. — Il s'agit de *makintosh*, de *waterproof* imperméables. Pour démontrer victorieusement l'imperméabilité de ses étoffes, le marchand a eu l'idée triomphante de faire clouer sur un châssis le pan d'un *waterproof*, de manière à former une espèce de creux; dans ce creux il a versé à peu près la contenance d'une cuvette d'eau, où nagent et frétillent une dizaine de poissons rouges. Faire un vivier d'un paletot et donner aux amateurs la facilité de pêcher à la ligne dans le pan de leur redingote, n'est-ce pas l'idéal de l'annonce, le sublime du charlatanisme?

En marchant du côté de Charing-Cross, vous trouvez, au coin de la place de Trafalgar, la façade de l'hôtel du duc de Northumberland, reconnaissable à un grand lion dont la queue relevée en l'air et toute droite produit un effet sculptural assez médiocre, quoique nouveau; c'est le lion des Percy,

et jamais lion héraldique n'a plus abusé du droit qu'il avait d'affecter des formes fabuleuses. — On vante beaucoup l'escalier de marbre qui conduit aux appartements et la collection de tableaux, qui se compose, comme toutes les collections possibles, de Raphaël, de Titien, de Paul Véronèse, de Rubens, d'Albert Durer, de Van Dyck, sans compter les vieux Franck, les Féti, les Tempesta, les Salvator Rosa, etc. Je ne veux pas suspecter ici la galerie du duc de Northumberland, que je n'ai pas vue, mais je crois qu'il n'y a pas beaucoup de certitude à fonder sur les tableaux anciens qui se trouvent en Angleterre. — Bien qu'ils aient été, pour la plupart, payés des sommes folles, ils n'en sont pas moins en général de simples copies. La quantité de Murillo que j'ai vu fabriquer à Séville pour le compte des Anglais me met en garde sur leurs Raphaël : les Van Dyck et les Holbein sont beaucoup plus authentiques; ce sont des portraits de grands seigneurs, de grandes dames ou de hauts personnages peints dans le pays, qui ne sont pas sortis de la famille, et dont la filiation est parfaitement connue. Ceci soit dit sans affliger personne; que ceux qui s'imaginent posséder un Raphaël ou un Titien, et qui en réalité n'ont autre chose que sept ou huit couches de vernis dans un riche cadre, n'en soient pas moins heureux pour cela. Il n'y a que la foi qui sauve.

Au milieu de la place de Trafalgar, l'on est en train d'élever un monument à la mémoire de Nelson. En attendant, sur l'enceinte de planches qui entoure l'espace qu'occuperont les constructions, se prélassent des placards gigantesques, des affiches monstres avec des lettres de six pieds de haut des formes les plus bizarres; c'est là que se placardent les phénomènes, les exhibitions extraordinaires et les représentations théâtrales.

Les Anglais abusent, en vérité, de Waterloo et de Trafalgar. Je sais bien que nous ne sommes pas non plus exempts de cette manie d'affubler nos rues et nos ponts du nom de nos victoires; mais au moins notre répertoire est un peu plus varié.

Regent-Street, qui a des arcades comme la rue de Rivoli, Piccadilly, Pall-Mall, Hay-Market, l'Opéra italien, qu'on ne saurait mieux comparer qu'à l'Odéon de Paris, Carlton-Palace et Saint-James's-Park, le palais de la reine avec son arc de triomphe imité de celui du Carrousel, font de cette portion de la ville une des plus brillantes de Londres.

L'architecture des maisons, ou plutôt des palais qui forment ce quartier, habité par les classes riches, est tout à fait grandiose et monumentale, quoique d'une composition hybride et souvent équivoque. Jamais l'on n'a vu tant de colonnes et de frontons, même dans une ville antique. Les Romains et les Grecs n'étaient pas si Romains et si Grecs

assurément que les sujets de Sa Majesté Britannique. Vous marchez entre deux rangs de Parthénons; c'est flatteur. Vous ne voyez que temples de Vesta et de Jupiter-Stator, et l'illusion serait complète si dans les entre-colonnements vous ne lisiez des inscriptions du genre de celles-ci : *Compagnie du gaz. Assurances sur la vie.* L'ordre ionique est bien vu, le dorique encore mieux; mais la colonne pestumnienne jouit d'une vogue prodigieuse : on en a mis partout, comme la muscade dont parle Boileau. Ces colonnades et ces frontons ne manquent pas, au premier coup d'œil, d'un certain aspect splendide; mais toutes ces magnificences sont pour la plupart en mastic ou en ciment romain, car la pierre est fort rare à Londres. C'est surtout dans les églises de construction nouvelle que le génie architectural anglais a déployé le cosmopolitisme le plus bizarre et fait la plus étrange confusion de genres. Sur un pylône égyptien se déploie un ordre grec entremêlé de pleins-cintres romains, le tout surmonté d'une flèche gothique. Cela ferait hausser les épaules de pitié au moindre paysan italien. A très-peu d'exceptions près, tous les monuments modernes sont de ce style.

Les Anglais sont riches, actifs, industrieux; ils peuvent forger le fer, dompter la vapeur, tordre la matière en tout sens, inventer des machines d'une puissance effrayante; ils peuvent être de grands

poëtes : mais l'art, à proprement parler, leur fera toujours défaut; la forme en elle-même leur échappe. Ils le sentent et s'en irritent, leur orgueil national en est blessé ; ils comprennent qu'au fond, malgré leur prodigieuse civilisation matérielle, ils ne sont que des barbares vernis. Lord Elgin, si violemment anathématisé par lord Byron, a commis un sacrilége inutile. Les bas-reliefs du Parthénon apportés à Londres n'y inspireront personne. Le don de la plastique est refusé aux races du Nord ; le soleil, qui met les objets en relief, assure les contours et rend à chaque chose sa véritable forme, éclaire ces pâles contrées d'un rayon trop oblique, que ne peut suppléer la clarté plombée du gaz. Et puis les Anglais ne sont pas catholiques. Le protestantisme est une religion aussi funeste aux arts que l'islamisme, et peut-être davantage. — Des artistes ne peuvent être que païens ou catholiques. Dans un pays où les temples ne sont que de grandes chambres carrées, sans tableaux, sans statues, sans ornements, où des messieurs coiffés de perruques à trois rouleaux vous parlent sérieusement, et avec force allusions bibliques, des idoles papistes et de la grande prostituée de Babylone, l'art ne peut jamais atteindre à une grande hauteur ; car le plus noble but du statuaire et du peindre est de fixer dans le marbre et sur la toile les symboles divins de la religion en usage à son épo-

que et dans son pays. Phidias sculpte la Vénus, Raphaël peint la Madone; mais ni l'un ni l'autre n'était anglican. Londres pourra devenir Rome, mais elle ne sera jamais Athènes, à coup sûr. Cette dernière place semble réservée à Paris. Là-bas, l'or, la puissance, le développement matériel au plus haut degré; une exagération gigantesque de tout ce qui peut se faire avec de l'argent, de la patience et de la volonté; l'utile, le confortable : mais l'agréable et le beau, non. — Ici, l'intelligence, la grâce, la flexibilité, la finesse, la compréhension facile de l'harmonie et de la beauté, les qualités grecques, en un mot. Les Anglais excelleront en tout ce qu'il est possible de faire, et surtout dans ce qui est impossible. Ils établiront une société biblique à Pékin, ils arriveront à Tombouctou en gants blancs et en bottes vernies, dans un état de *respectability* complet; ils inventeront des machines qui produiront six cent mille paires de bas à la minute, et même ils découvriront de nouvelles contrées pour écouler leurs paires de bas : mais ils ne pourront jamais faire un chapeau qu'une grisette française voulût mettre sur sa tête. — Si le goût pouvait s'acheter, ils le payeraient bien cher. Heureusement, Dieu s'est réservé la distribution de deux ou trois petites choses sur lesquelles ne peut rien l'or des puissants de la terre : le génie, la beauté et le bonheur.

Cependant, malgré ces critiques de détail, l'as-

pect général de Londres a quelque chose qui étonne et cause une espèce de stupeur. C'est bien réellement là une capitale dans le sens de la civilisation. Tout est grand, splendide, disposé selon le dernier perfectionnement. Les rues sont trop larges, trop vastes, trop éclairées. Le soin des facilités matérielles est porté au degré le plus extrême. Paris, sous ce rapport, est en arrière de cent ans pour le moins, et jusqu'à un certain point sa construction s'oppose à ce qu'il puisse jamais égaler Londres. Les maisons anglaises sont bâties très-légèrement, car le terrain sur lequel on les construit n'appartient pas à celui qui les fait élever. Tout le terrain de la ville est possédé, comme au moyen âge, par un fort petit nombre de grands seigneurs ou de millionnaires qui permettent d'y bâtir moyennant une redevance. Cette permission s'achète pour un certain temps, et l'on s'arrange de manière que la maison ne dure pas plus que le bail. Cette raison, jointe à la fragilité des matériaux employés, fait que Londres se renouvelle tous les trente ans, et permet, comme on dit, de suivre les progrès de la civilisation. Ajoutez à cela que le grand incendie de 1666 a fait place nette, ce que je regrette fort pour ma part, moi qui ne suis pas très-engoué du génie architectural moderne, et qui aime mieux le pittoresque que le confortable.

L'esprit anglais est méthodique de sa nature;

dans les rues, chacun prend naturellement la droite, et il se forme des courants réguliers de gens qui montent et d'autres qui descendent. — Une poignée de soldats suffit à Londres, et encore ne s'occupent-ils pas de police. — Je ne me rappelle pas avoir vu un seul corps de garde : les policemen, un chapeau numéroté sur la tête, un bracelet à la manche pour montrer qu'ils sont en fonctions, se promènent d'un air tranquille et philosophique, sans autres armes qu'un petit bâton long de deux pieds à peine, et traversent ainsi les quartiers les plus populeux. En cas d'alerte, ils s'appellent entre eux au moyen d'une crécelle de bois. Cette circulation immense, ce mouvement effrayant qui donne le vertige, est pour ainsi dire livré à lui-même, et, grâce au bon sens de la foule, il n'arrive aucun accident.

La population a l'apparence plus misérable que celle de Paris. Chez nous, les ouvriers, les gens des basses classes, ont des habits faits pour eux, grossiers il est vrai, mais d'une forme particulière, et qu'on voit bien leur avoir toujours appartenu. Si leur veste est déchirée aujourd'hui, on comprend qu'ils l'ont portée neuve autrefois. Les grisettes et les ouvrières sont fraîches et propres, malgré la simplicité de leur mise. A Londres, ce n'est pas cela : tout le monde porte un habit noir à queue de morue, un pantalon à sous-pieds et un *qui capit ille*

facit, même le misérable qui ouvre la portière des voitures de place.

Les femmes ont toutes un chapeau et une robe de *dame*, de sorte qu'au premier coup d'œil on croit voir des gens d'une classe supérieure tombés dans la détresse, soit par inconduite, soit par revers de fortune. Cela vient de ce que le peuple de Londres s'habille à la friperie ; et de dégradation en dégradation, l'habit de gentleman finit par figurer sur le dos du récureur d'égout, et le chapeau de satin de la duchesse sur la nuque d'une ignoble servante ; même dans Saint-Gilles, dans ce triste quartier des Irlandais, qui surpasse en pauvreté tout ce qu'on peut imaginer d'horrible et de sale, on voit des chapeaux et des habits noirs, portés plus souvent sans chemise, et boutonnés sur la peau qui apparaît à travers les déchirures : — Saint-Gilles est pourtant à deux pas d'Oxford-Street et de Piccadilly. Ce contraste n'est ménagé par aucune nuance. Vous passez sans transition de la plus flamboyante opulence à la plus infime misère. Les voitures ne pénètrent pas dans ces ruelles défoncées, pleines de mares d'eau où grouillent des enfants déguenillés, où de grandes filles à la chevelure éparse, pieds nus, jambes nues, un mauvais haillon à peine croisé sur la poitrine, vous regardent d'un air hagard et farouche. Quelle souffrance, quelle famine se lit sur ces figures maigres, hâves, terreuses, martelées,

vergetées par le froid ! Il y a là des pauvres diables qui ont toujours eu faim à partir du jour où ils ont été sevrés ; tout cela vit de pommes de terre cuites à la vapeur, et ne mange du pain que bien rarement. A force de privations, le sang de ces malheureux s'appauvrit, et de rouge devient jaune, comme l'ont constaté les rapports des médecins.

Il y a dans Saint-Gilles, sur les maisons des logeurs, des inscriptions ainsi conçues : *Cave garnie à louer pour un gentleman célibataire.* Cela doit vous donner une idée suffisante de l'endroit. J'ai eu la curiosité d'entrer dans une de ces caves, et je t'assure, mon cher Fritz, que je n'ai jamais rien vu de si *dégarni*. Il paraît invraisemblable que des êtres humains puissent vivre dans de pareilles tanières ; il est vrai qu'ils y meurent, et par milliers.

C'est là le revers de la médaille de toute civilisation ; les fortunes monstrueuses s'expliquent par des misères effroyables : pour que quelques-uns dévorent tant, il faut que beaucoup jeûnent ; plus le palais est élevé, plus la carrière est profonde, et nulle part cette disproportion n'est plus sensible qu'en Angleterre. — Être pauvre à Londres me paraît une des tortures oubliées par Dante dans sa spirale de douleurs. Avoir de l'or est si visiblement le seul mérite reconnu, que les Anglais pauvres se méprisent eux-mêmes, et acceptent humble-

ment l'arrogance et les dédains des classes aisées ou riches. Les Anglais, qui parlent tant des idoles des papistes, devraient bien ne pas oublier que le veau d'or est l'idole la plus infâme et qui exige le plus de sacrifices.

Les squares, qui sont en grand nombre, corrigent heureusement la fétidité de ces cloaques. La place Royale de Paris est ce qui peut donner la plus juste idée d'un square anglais; — un square est une place bordée de maisons d'architecture uniforme, dont le milieu est occupé par un jardin planté de grands arbres, entouré de grilles, et dont le gazon d'un vert d'émeraude repose doucement les yeux attristés par les teintes sombres du ciel et des édifices. — Les squares communiquent souvent les uns avec les autres, et occupent des espaces immenses. — L'on vient d'en bâtir de magnifiques du côté de Hyde-Park, pour être habités par la noblesse; aucune boutique, aucun magasin ne troublent la quiétude aristocratique de ces élégantes thébaïdes. — Il serait bien à désirer que l'usage des squares se propageât à Paris, où les maisons tendent à se rapprocher de plus en plus, et d'où la végétation et la verdure finiront par disparaître complétement. — Rien n'est plus charmant que ces vastes enceintes, tranquilles, vertes et fraîches. — Il est vrai de dire que jamais je n'ai vu personne se promener dans ces jardins si attrayants, dont les locataires ont cha-

cun une clef : il leur suffit d'empêcher les autres d'y entrer.

Les squares et les parcs sont un des grands charmes de Londres. Saint-James's-Park, tout près de Pall-Mall, est une délicieuse promenade. On y descend par un escalier énorme, digne de Babylone, qui se trouve au pied de la colonne du duc d'York. L'allée qui longe la terrasse égyptienne de Carlton-Palace est fort large et fort belle. Mais ce qui m'en plaît surtout, c'est la grande pièce d'eau peuplée de hérons, de canards et d'oiseaux aquatiques. Les Anglais excellent dans l'art de donner aux jardins factices un air romantique et naturel ; Westminster, dont les tours s'élèvent par-dessus les touffes d'arbres, termine admirablement la vue du côté de la rivière.

Hyde-Park, où vont parader les voitures et les chevaux de la fashion, par l'étendue de ses eaux et de ses boulingrins, a quelque chose de tout à fait rural et champêtre. Ce n'est pas un jardin, c'est un paysage. La statue votée par les dames de Londres à lord Wellington se trouve dans Hyde-Park. — Le noble duc est idéalisé et divinisé sous la forme d'Achille. — Je ne crois pas qu'il soit possible de pousser le grotesque et le ridicule plus loin : mettre sur le torse du vaillant fils de Pélée et le col musculeux du vainqueur d'Hector la tête britannique de l'honorable duc avec son nez recourbé, sa bouche plate

et son menton carré, est une des plus divertissantes idées qui puissent traverser un cerveau humain; c'est de la caricature naïve, involontaire, et par cela même irrésistible. — La statue, coulée en bronze par M. Westmacott avec les canons pris dans les batailles de Vittoria, de Salamanque, de Toulouse et de Waterloo, n'a pas moins de dix-huit pieds de haut. Le correctif de cette apothéose un peu exagérée est placé tout à côté. Par une de ces antithèses ironiques du hasard, ce grand railleur des choses humaines, Apsley-House, l'hôtel du noble duc, occupe le coin de Piccadilly, et de sa fenêtre il peut se voir chaque matin sous la forme d'un Achille de bronze, ce qui est un réveil fort agréable. Malheureusement lord Wellington jouit en Angleterre d'une popularité très-problématique. La canaille ne connaît pas de jouissance plus vive que de casser à coups de pierres, et quelquefois à coups de fusil, les vitres d'Achille. Aussi toutes les fenêtres d'Apsley-House sont revêtues de lames de fer et garnies de volets doublés en tôle. Ce sont les gémonies à côté du Panthéon, la roche Tarpéienne tout près du Capitole. Hyde-Park est bordé de charmantes maisons de style tout à fait anglais, ornées de galeries vitrées, de jalousies vertes et de pavillons en ronde bosse sur les corps de logis, qui rappellent les tourelles gothiques et font le meilleur effet.

On s'étonne de voir de si grands espaces libres dans une ville comme Londres. Regent's-Park, où se trouve enclavé le jardin zoologique et que bordent des palais dans le goût du Garde-Meuble et du ministère de la Marine de Paris, est véritablement énorme; on s'y perd. Une ondulation du terrain, dont on a très-habilement profité, y produit les effets les plus pittoresques.

Voilà à peu près, mon cher ami, ce que j'ai vu en me promenant à travers la ville. Tout ceci est bien incomplet; si je voulais faire une description exacte et détaillée de Londres, une lettre ne suffirait pas, il faudrait des volumes. « Mais quel est ton avis sur la cuisine de Londres? me diras-tu; qu'y boit-on? qu'y mange-t-on? » car les faiseurs de voyages, tout occupés de se quereller pour la mesure exacte d'une colonne ou d'un obélisque dont personne ne se soucie, passent ordinairement ces choses-là sous silence. Moi, qui n'appartiens pas à cette classe sublime, je te répondrai: La question est grave, aussi grave pour le moins que la question d'Orient. Les Anglais prétendent qu'ils ont seuls le secret d'une nourriture saine, substantielle et abondante. Cette nourriture se compose principalement de soupe de tortue, de beefsteak, de rump-steak, de poissons, de légumes cuits à l'eau, de jambon de bœuf, de tourtes de rhubarbe, et autres mets aussi primitifs. Il est bien vrai que toutes

ces nourritures sont parfaitement naturelles et cuites sans aucune sauce ou ragoût; mais on ne les mange pas comme on les sert. L'accommodement se fait sur la table, et chacun le gradue à sa guise. Six ou huit petites buires posées sur un plateau d'argent, renfermant du beurre d'anchois, du poivre de Cayenne, de l'Harvey-sauce, et je ne sais quels ingrédients hindous à vous faire venir des ampoules au palais, font de ces mets si simplement apprêtés quelque chose de plus violent que les ragoûts les plus sublimés. — J'ai mangé sans sourciller une friture de piments et des confitures de gingembre de la Chine. Ce n'était que miel et sucre à côté de cela. Le porter, la vieille ale d'Écosse, qui me plaît beaucoup, ne ressemblent en rien à nos bières de France, ni à celles de Belgique, déjà si supérieures aux nôtres. Le porter prend feu comme l'eau-de-vie, l'ale d'Écosse grise comme du vin de Champagne. Quant au vin qu'on boît en Angleterre, le claret, le sherry et le porto, c'est du rhum plus ou moins déguisé. On y absorbe aussi, sous prétexte de vin de Champagne, une grande quantité de poiré d'Exeter. Au dessert, avec le fromage de Chester et les petits gâteaux secs, on apporte du céleri fort proprement dressé dans une coupe de cristal. Les oranges, qui viennent de Portugal, sont excellentes et ne coûtent presque rien. C'est la seule chose qui soit à bon marché à Londres.

J'ai dîné à l'hôtel de Brunswick, près des docks des Indes, tout au bord de la Tamise. Les vaisseaux passaient et repassaient devant les fenêtres, et semblaient presque entrer dans la salle; on m'y servit, entre autres choses, un rump-steak d'une telle dimension, si flanqué de pommes de terre, de têtes de choux-fleurs, et arrosé d'une si abondante sauce aux huîtres, qu'il y aurait bien eu de quoi rassasier quatre personnes. On me conduisit aussi à une table d'hôte, dans une taverne près du marché au poisson, à Billingsgate. J'y mangeai du turbot, des soles et du saumon d'une fraîcheur exquise. Au commencement du repas, le *landlord* dit les *Grâces*, et à la fin le *Benedicite*, après avoir frappé sur la table avec le manche de son couteau pour commander l'attention.

Les cafés, *coffee-room*, ne ressemblent en rien aux cafés de France. Ce sont des chambres assez tristes, divisées en petits cabinets ou cloisons, comme les stalles des chevaux dans les écuries, et qui n'ont rien de l'éclat de nos cafés de Paris, étincelants de moulures, de dorures et de glaces; les glaces, du reste, sont assez rares en Angleterre : je n'en ai vu que de fort petites.

Il y a aussi dans tous les quartiers de la ville des tavernes-poissonneries où l'on va manger des huîtres, des crevettes, du homard, le soir à la sortie du théâtre. Comme ces tavernes ne payent pas patente

de marchands de vins et d'esprits, si vous voulez boire, il faut donner de l'argent au garçon, qui va chercher, au fur et à mesure, ce que vous lui demandez, à la boutique voisine.

En fait de théâtre, je n'ai vu que l'Opéra-Italien et le Théâtre-Français. Te parler de Mlle Forgeot, de Perlet, t'amuserait médiocrement; je préfère te dire quelques mots de l'Opéra-Italien.

La salle peut lutter de grandeur avec celle de la rue Lepelletier; mais ses dimensions sont acquises un peu aux dépens de la scène, qui est fort petite. Les spectateurs empiètent sur le théâtre. Il y a trois loges d'avant-scène entre la rampe et le rideau, ce qui produit l'effet le plus bizarre : les *espaliers*, les chœurs, n'ont pas le droit de s'avancer plus loin que le manteau d'arlequin, car alors ils empêcheraient de voir les jeunes gentlemen placés dans les baignoires. Les premiers sujets seuls se postent sur le proscenium et jouent hors du cadre de la décoration, à peu près comme les figures d'un tableau qui seraient découpées et posées à cinq ou six pieds en avant du fond sur lequel elles se meuvent. Quand, vers la fin d'un acte, par suite de quelque combinaison tragique, les héros sont poignardés et meurent près de la rampe, il faut les prendre sous les bras et les traîner à reculons, en remontant le théâtre, pour que la chute du rideau ne les sépare pas de leur suite éplorée.

Les loges sont garnies de rideaux de damas rouge qui les rendent un peu sombres ; la salle elle-même n'est pas très-éclairée ; toute la masse de lumière est réservée pour la scène. Cette disposition et la puissance des rampes de gaz permettent d'exécuter des effets vraiment magiques. Le lever de soleil qui termine le ballet de *Giselle* produit une illusion complète et fait honneur à l'habileté de M. Greave. — L'on donnait avec *Giselle* un opéra de Donizetti, *Gemma de Vergy*, imité, pour le poëme, du *Charles VII chez ses grands vassaux*, de Dumas, et, pour la musique, de Donizetti lui-même, sans préjudice de Bellini et de Rossini. — Le ténor Guasco et Mlle Adelaïde Moltini, de Milan, ont trouvé moyen de s'y faire applaudir ; mais les épaules de la Moltini sont pour moitié au moins dans les applaudissements.

Quoique le beau monde ne fût pas encore arrivé, je vis à l'Opéra-Italien de charmantes physionomies féminines, encadrées admirablement dans le damas rouge des loges. Les keepsakes sont plus fidèles qu'on ne pense, et représentent très-bien la grâce maniérée, les formes élégantes et frêles des femmes de l'aristocratie. Ce sont bien là les yeux aux longs cils, aux regards noyés, les spirales de cheveux blonds faiblement contournées, et venant caresser de blanches épaules et de blanches poitrines généreusement livrées aux regards, mode

qui nous paraît contraster un peu avec la pruderie anglaise. Quant aux toilettes, elles ont un caractère d'excentricité frappant. Les couleurs voyantes sont adoptées de préférence. Dans la même loge rayonnaient comme un spectre solaire trois dames habillées l'une en jonquille, l'autre en écarlate, et la dernière en bleu de ciel. Les coiffures ne sont pas d'un goût très-heureux. On sait tout ce que les Anglaises se mettent sur la tête : franges d'or, buissons de corail, branches d'arbre, coquillages, bancs d'huîtres, leur fantaisie ne recule devant rien, surtout lorsqu'elles ont atteint cet âge que l'on appelle âge de retour, et auquel cependant personne ne voudrait arriver, loin d'y vouloir retourner.

Voilà à peu près, mon cher Fritz, ce que peut voir, en allant à travers Londres tout droit devant lui, un honnête rêveur qui ne sait pas un mot d'anglais, n'est pas grand admirateur de vieilles pierres noires, et trouve la première rue venue aussi curieuse que l'exhibition la plus attractive.

POCHADES, ZIGZAGS ET PARADOXES.

I.

Idées rétrogrades.

Que doit dire là-haut ou là-bas (car ce n'est qu'une question d'antipodes) le Créateur de toutes choses de la conduite que nous menons sur ce globe terraqué? Il avait inventé une assez jolie machine à quatre pieds que l'on appelait cheval. Cette machine vivante, qui se reproduisait d'elle-même, s'attelait à des voitures, se laissait mettre des selles sur le dos, et nous transportait d'un endroit à un autre avec une rapidité qui avait paru satisfaisante jusqu'à présent; mais il y a des gens qui ne sont jamais contents de rien, et qui regrettent, comme ce roi d'Espagne, de ne pas s'être trouvés là lorsque Dieu fit le monde, parce qu'ils lui auraient donné de bons conseils. Ces gens-là, à force de recherches, de combinaisons et d'efforts, sont parvenus à fabriquer un animal de fer, de cuivre et d'acier, qui boit de l'eau bouillante et mange du feu,

a des roues au lieu de jambes, et ne peut marcher que sur des tringles. Cette bête monstrueuse, qui grogne, qui glapit, éructe et produit toute sorte de bruits singuliers, traîne des fardeaux énormes plus vite que le vent!... Le vent! qu'ai-je dit là? quelle comparaison antique et surannée! le vent reste bien en arrière de la vapeur. — Cette bête ne se fatigue pas, bien qu'elle se couvre de sueur; toutefois, elle a cela de commun avec l'ex-cheval, qu'elle prend le mors aux dents si on la surmène, éclate comme un obus, et fait payer bien cher sa vélocité. — Dans l'esprit du peuple, une locomotive passe pour un être doué de vie, et j'avoue que je suis un peu de l'avis du peuple. — Un savant chimiste ne vient-il pas de découvrir que l'homme était un appareil consommant du carbone? Dans les procès qui ont suivi le désastreux événement du 8 mai, n'avez-vous pas remarqué parmi les dépositions des témoins des phrases comme celles-ci : « Le Mathieu-Murray était une machine capricieuse; Georges (le Baucher de ces chevaux de fer) se défiait de ses tours; il la montait lui-même, car elle avait ses bons et ses mauvais jours. » Une machine capricieuse! quel mot effrayant! quel abîme de profondeur! Le caprice, c'est la volonté, c'est la vie; il y aura donc, dans quelques années d'ici, des machines qui vivront!

Au moyen de cette invention, je viens de faire

trente lieues et plus en moins de quatre heures. — Je suis furieux; je trouve qu'on s'est arrêté trop souvent, qu'on a perdu vingt minutes. Autant aller en fiacre, autant s'asseoir sur un colimaçon. Jadis, lorsqu'on faisait quatre lieues à l'heure, on appelait cela un train d'enfer, et l'on donnait cinq francs de guides. Il est vrai que l'on avait du bruit pour son argent : les postillons faisaient claquer leurs fouets, les chevaux secouaient des grappes de grelots, arrachaient du pavé des milliers d'étincelles, les rues grondaient comme le tonnerre, on était cahoté, jeté d'un angle à l'autre, agité comme dans un van. Cette réflexion m'est venue, et ma colère s'est calmée.

Cette seconde réflexion s'est présentée à mon esprit : Un vertige de rapidité s'est emparé des populations modernes; toutes les idées convergent de ce côté. La vapeur ne suffit déjà plus : on cherche dans l'air comprimé, dans le fluide électrique, des moteurs encore plus puissants. Cruikshanck, le caricaturiste, représente des voyageurs qui partent pour le Bengale, et qui se placent au centre d'une énorme bombe qu'un mortier va lancer à sa destination. En 1945, cette plaisanterie sera du plus mauvais goût. La route de l'air va bientôt être ouverte. En France, en Angleterre, plusieurs de ces fous, qu'on nomme génies lorsqu'ils réussissent, cherchent les moyens de se diriger à travers les

couches atmosphériques. — Ce moyen, on le trouvera; il est peut-être trouvé. — En attendant, je vais vous raconter une petite histoire. — Un Anglais (c'est peut-être bien un Écossais) avait inventé une machine pour voler; la machine achevée, le Dédale britannique voulut en faire un essai solennel; il invita beaucoup de monde à déjeuner; le repas fut long et magnifique; les vins de France et d'Espagne y coulèrent à flots : après quoi l'on descendit dans la cour pour l'expérience. Le gentleman, au moment de partir, allégua qu'il avait beaucoup mangé, bu davantage, qu'il était un peu lourd, qu'il lui serait difficile de s'élever de terre, et qu'il réclamait de la respectable société la faveur de monter avec la machine sur le bord d'un toit, du haut duquel il prendrait plus commodément son essor. Cette facilité lui fut gracieusement accordée : les aigles eux-mêmes se la donnent, et se jettent dans l'air de quelque rocher ou de quelque pic. — Arrivé au bord du toit, le gentleman prit deux ou trois fois son élan, sans toutefois quitter l'élément solide. L'assistance attendait avec anxiété; mais notre homme, s'arrêtant tout à coup, se mit à crier d'une voix de Stentor :

« John! »

John parut.

« Vous êtes mon domestique?

— Oui, monsieur.

— Je vous paye pour me servir et faire ce que je vous commande.

— Oui, monsieur.

— C'est bien! entrez dans cette machine, et lancez-vous....

— Monsieur m'excusera; je ne sais pas voler. »

Le maître s'emporta, le domestique tint bon, et, au grand amusement des spectateurs, une querelle en règle s'engagea.

« Monsieur, je cirerai vos bottes, j'irai vous chercher de l'eau chaude, je brosserai vos habits, mais je ne veux pas me casser le cou pour vous obéir.

— Mais je réponds de tout, mes calculs sont justes; et d'ailleurs, estimez votre carcasse, je vous la payerai. »

John ne parut pas convaincu, résista, et fut glorieusement mis à la porte.

Ici se présente une question de droit des plus intéressantes. Un maître inventeur peut-il exiger de son domestique, comme service, d'essayer ses mécaniques et de prendre part à ses expériences?

Je disais tout à l'heure que la rapidité était un des besoins de l'époque. — On a donc découvert depuis peu des endroits bien délicieux, bien ravissants, pour qu'il soit nécessaire d'y arriver si vite! A quelle Otaïti, à quel Eldorado, à quel paradis terrestre conduisent ces chemins, ces railways inflexibles? La terre n'a jamais été plus en-

nuyeuse ; toutes les différences disparaissent, et il est presque impossible de distinguer une ville d'une autre ; la rue de Rivoli menace d'étendre indéfiniment ses arcades ; les paletots et les makintosh ont fait disparaître tous les costumes pittoresques. — Et d'ailleurs, arriver est toujours triste, même quand on arrive à une belle chose. — Je voudrais qu'un nouveau bouleversement géologique vînt tourmenter la face du globe, creusât les vallées en abîmes, soulevât les montagnes jusqu'aux cieux, et détruisît toutes les routes ! — Comme alors on réinventerait les chevaux, les ânes et les mulets ! — Quel beau voyage ce serait d'aller à Rouen !

Il y a quelques années, nous avons fait le voyage de Rouen dans une petite barque, trois ou quatre amis ensemble, autant que cela, mais nous étions bien jeunes ! tantôt à la voile, tantôt à la rame, le plus souvent à la dérive. — Nous abordions à des îles inconnues, pleines de saules et d'osiers, plus fiers de nos découvertes que des aventuriers espagnols allant à la conquête de l'Amérique. Nous surprenions les martins-pêcheurs dans leur intimité. De temps en temps la barque tournait. Quels jolis naufrages ! nous plongions et nous allions repêcher notre cargaison moelleusement étalée au fond de la rivière, sur un lit de sable fin. — Une seule chose me contraria pendant cette dé-

licieuse navigation : l'un de nous avait un fusil, et tirait aux hirondelles.... J'avoue que je n'ai jamais compris le plaisir que l'on peut prendre à envoyer un grain de plomb à un pauvre petit oiseau qui jouit innocemment de la vie que Dieu lui a donnée, qui nage dans l'air et la lumière, poussant de jolis petits cris, et ne faisant de mal à personne. Heureusement la poudre se mouilla, et les hirondelles purent voltiger sans péril autour de notre canot. — Ce voyage mémorable dura trois jours. En mettant le pied sur le quai, je disais : « Déjà ! » — L'autre jour, au débarcadère, je disais : « Enfin ! » — Il est vrai que....

II.

Paysage et sentiment.

Le temps est beau. Quelques nuages qui ternissaient la pureté du ciel ont été balayés par la brise de la nuit. La route monte, descend, capricieuse comme une jolie femme. De grands arbres projettent sur le chemin des ombres bizarres, où les chevaux n'entrent qu'en frissonnant. La lune s'est levée entourée d'un halo. L'attelage fume, et nous marchons dans un nuage, comme les dieux de Virgile.

Nous venons de passer près d'une petite maison

à moitié enfouie dans des masses de végétation. Une seule fenêtre brille à la façade éteinte. Une lampe, posée près d'un rideau de mousseline, dessine une vague silhouette, comme celle de quelqu'un qui lit ou qui travaille. Est-ce un homme ou une femme? c'est une jeune fille, j'en suis sûr.— Elle est jolie sans doute. Il me prend je ne sais quelles envies de descendre de la voiture, de frapper à la porte de cette maison, et de m'y établir pour le reste de mes jours. Je serai très-bien là. Le site est charmant, et j'aime déjà beaucoup le corps à qui appartient l'ombre que je viens d'apercevoir. — C'est là peut-être que mon bonheur attend que je passe : demain, cette fenêtre s'ouvrira aux parfums de l'aube, une tête blonde et vermeille, comme une pêche dans son duvet, apparaîtra au milieu d'un cadre de feuillage fait par les guirlandes de la vigne. — Qu'un groupe d'enfants jouant avec les oreilles d'un bon gros chien serait joyeux à voir sur les marches du perron ! — De quelle couleur serait l'ameublement de sa chambre? — Bleu et blanc.... frais et doux comme elle.... Eh bien ! mon cœur, tu te gonfles ; es-tu donc encore si facile aux chimères?... Quelle étrange chose que le monde ! J'ai usé de grands morceaux de ma vie auprès de gens que je ne pouvais souffrir, et que le hasard des circonstances avait mis sur mon chemin; et dans cette maison devant laquelle je

passe pour n'y plus revenir, où je n'entrerai probablement jamais, peut se trouver l'âme la mieux assortie à la mienne, la forme la plus agréable à mes yeux. — La route fait un coude, hélas! je me sens les paupières humides.... — Allons, rêveur, console-toi; c'était une vieille femme qui, lunettes sur le nez, marmottait ses prières avant de s'endormir.

A gauche, au fond d'une vallée baignée de vapeurs, le fleuve scintille et miroite sous les rayons de la lune, qui a l'air de laver dans l'eau le bord de sa tunique d'argent. Tout dort, excepté un phare dont l'œil rouge est ouvert et regarde dans les ténèbres.

Pourquoi les peintres, qui ont tant fait de scènes de jour, ont-ils si rarement représenté la nuit? Il y a là un côté nouveau à rendre : la nuit n'est pas si noire qu'elle en a l'air, et que le croient communément les mortels vertueux qui se mettent au lit et s'endorment à neuf heures. Il y a peu de nuits complétement obscures, même dans nos climats du Nord. Outre la lune, espèce de soleil blanc, vous avez les rayons des étoiles, mille vagues reflets du jour disparu ou qui va renaître, je ne sais quelle phosphorescence des objets. Un grand coloriste qui étudierait la nuit *con amore* y trouverait des gammes de nuances d'une harmonie et même d'une variété surprenantes, des effets vraiment

merveilleux et neufs ; toutes les minuties, toutes les misères, impitoyablement trahies par le jour, disparaissent. Le jour est grossier, cynique, il n'épargne rien ; — la nuit, on n'aperçoit plus que les masses, les grands clairs et les grandes ombres : c'est la poésie, la mélancolie, le mystère. Et puis, s'il faut l'avouer, un des grands charmes de la nuit, à mes yeux, c'est que les bourgeois sont couchés, et laissent la place libre à la nature et à Dieu.

Il faut dire aussi que l'on ne peut pas peindre sans voir clair, et que les effets de nuit s'exécutent le jour ; et ensuite, qui jugerait de la vérité de ces tableaux ? Les chats, les amants et les poëtes, animaux inquiets, furtifs, amis de l'ombre, et qui sortent quand tout le monde rentre.

III.

Nègres, white-horses et moutons.

Le port s'éveille et salue le jour ; les vaisseaux étendent leurs vergues comme des bras fatigués de dormir ; les matelots grimpent aux hunes, et de loin ressemblent, à travers l'enchevêtrement des cordages, à des mouches qui se démènent dans des toiles d'araignée. Les poulies grincent, les câbles se tendent en gémissant ; des cris plaintifs, des mélopées bizarres accentuent et rhythment les ma-

nœuvres des matelots. Voilà un bâtiment qui lève l'ancre : les voiles se développent comme des nuages blancs, depuis les bonnettes basses jusqu'aux pommes de girouettes ; car il fait peu de vent, et il faut ramasser le moindre souffle de brise. A bord de ce navire, un nègre, vêtu d'une chemise de laine rouge et coiffé d'un petit chapeau de paille, s'agite avec la joyeuse mièvrerie d'un singe en belle humeur. Il va, il vient, en se donnant un mouvement extraordinaire. — Est-ce la joie de quitter notre pays, et voit-il déjà le soleil d'Afrique reluire sur sa peau noire ?

Les nègres m'ont toujours beaucoup préoccupé, non pas à la façon des philanthropes ; je ne réclame pas leur émancipation, et je ne suis pas tourmenté du désir de voir des députés de couleur siéger à la chambre. Mais cette race mystérieuse a pour moi un attrait singulier. Évidemment leurs pensées n'ont pas la même teinte que les nôtres, et j'ai peine à croire qu'ils descendent d'Adam, qui était rouge, s'il faut s'en rapporter à son nom. Or, s'ils ne descendent pas d'Adam, ils ne sont pas solidaires de sa désobéissance et ils naissent sans péché originel, ce qui fait qu'ils n'ont pas besoin d'être rachetés. Aux îles, tous les nègres ont dans leur case le portrait de Napoléon, mais recouvert d'une couche de cirage, et ils barbouillent le diable de blanc. Deburau est Satan pour un nègre.

Nous allons partir. Que de tuyaux, que de fumées, bon Dieu! — Fumée blanche, fumée noire, fumée rousse, fumée grise; feu de la première chambre, feu de la cabine du capitaine, feu de la cuisine. On dirait, à voir tous ces tubes de tôle, un toit de maison à la dérive. Ce que les Anglais produisent de fumée est prodigieux, abstraction faite des cigares et des pipes : on dirait qu'ils sont mis au monde pour cela.

Les coteaux d'Ingouville font place à de grandes falaises rousses d'un aspect sauvage et féroce. Par opposition, les côtes de l'Angleterre sont entièrement blanches, d'où lui vient son nom d'Albion. Nous sommes en mer.

Voir la mer a été pour moi un désir presque maladif. Dès l'âge de cinq ou six ans, j'étais un des spectateurs les plus assidus du spectacle mécanique de M. Pierre, où l'on représentait des combats, des tempêtes, des naufrages et autres scènes analogues. Je connaissais le nom et la forme de tous les vaisseaux; j'aurais pu faire le catalogue qui se trouve dans l'ode de Victor Hugo sur la bataille de Navarin. Tout le monde croyait que je me ferais marin, et mes parents, en cas de mauvaise conduite de ma part, se voyaient privés de la ressource de me faire embarquer en qualité de mousse, car ma joie eût été au comble. — Plus tard, j'ai vu la mer, et j'avoue que je l'ai trouvée trop ressem-

blante au spectacle de M. Pierre; il me semble que les vaisseaux sont de carton, et glissent sur une rainure; les vagues me font l'effet de calicot vert glacé d'argent, n'en déplaise à lord Byron et aux descriptions poétiques.

Le temps fraîchit, la lame devient courte, clapoteuse et dure; le ciel est clair encore du côté de la France; mais une tenture de brouillard ferme l'horizon du côté de l'Angleterre. L'eau est d'un gris verdâtre; les white-horses (chevaux blancs) commencent à secouer leur crinière d'écume, et accourent au grand galop du fond de l'étendue. Les white-horses sont appelés chez nous moutons, d'où le verbe moutonner, pour exprimer ces barres blanches qui zèbrent la surface de la mer quand elle devient houleuse, et qui, en effet, ont assez l'air de flocons de laine. N'y a-t-il pas là une différence toute caractéristique? Les Anglais, peuple hippique, toujours occupés de courses, de *races*, voient des chevaux partout; pour eux l'Océan est un *turf* où galopent des coursiers d'écume; pour le Français, pastoral et troubadour, la mer représente un tapis de gazon vert où paissent de blancs moutons.

IV.

Yeux verts et talons roses.

Le bateau s'élève, puis redescend avec une douceur perfide. Nous sommes bien rarement parallèles à l'horizon, situation désagréable à tous ceux qui n'ont pas le pied marin. Horace avait raison de dire que celui qui s'aventura le premier sur les flots devait avoir un cœur de chêne doublé d'un triple airain, et cela au propre encore plus qu'au figuré. Mais éloignons ces idées malsaines.

J'ai déjà fait plusieurs traversées, et le vieux père Océan n'a pas exigé de moi le tribut ordinaire. La Méditerranée, ce ciel liquide, ce grand saphir fondu, a été pour moi d'une clémence rare, et les Anglais de Gibraltar n'ont pas eu la satisfaction de voir un jeune Parisien prendre un teint de citron qui a fait des excès, au roulis d'un steamer britannique ; je suis un débiteur oublié, si tant est que le Léthé existe pour les créanciers.

Cependant j'éprouve une vague inquiétude, et je pense au vers de Lucrèce :

Suave mari magno....

hexamètre excellent à débiter du rivage. Ces souvenirs classiques qui me reviennent en foule ne

sont pas d'un bon augure; le vent augmente, les roues nous envoient une poussière salée; au roulis s'est joint le tangage; la fumée rabattue par le gros temps nous enveloppe de ses noirs flocons. Si cela continue, il faudra, en arrivant, nous ramoner la figure.

Combien de fois j'ai marché par des chemins qui ne venaient point au-devant de mes pieds, dans des allées sablées, sur des parquets parfaitement tranquilles, et cela sans apprécier mon bonheur! Aujourd'hui j'imiterais volontiers la naïveté de cette cantatrice italienne, qui, malade du mal de mer, s'écriait au milieu de la Manche : « Descendez-moi, je ne veux pas aller plus loin. »

Pour nous distraire de ces pensées maladives, regardons les yeux de notre voisine, qui est assise sur le pont, groupée dans son manteau de fourrure.

Ce sont de beaux yeux d'une teinte étrange, ni noirs ni bleus, ni gris ni fauves, mais d'un vert d'algue marine, des yeux orageux : *Procellosi oculi*. Ce n'est peut-être pas un moyen d'éviter ce que je crains. Dans ces prunelles transparentes et profondes, je reconnais les couleurs de l'Océan. Il ne faut pas trop s'y mirer, le vertige pourrait vous prendre. Mon cœur se trouble.... Que disais-je donc? Qu'Aphrodite, née du ciel et de l'écume de la mer, avait les prunelles de cette teinte, où l'azur des flots et l'or

du soleil se fondent également et rappellent ainsi sa double origine. (J'avais commencé un compliment.... le finirai-je ?)

Le froid me transit, je vais descendre dans l'entre-pont. Quel dissolvant malaise ! il me semble que mon âme va quitter mon corps. O saint plancher.... des génisses, comme eût dit l'abbé Delille, combien je te regrette ! et quel dommage que l'on ne puisse aller dans une île que par eau ! Quel caractère morose doivent avoir des gens qui ne peuvent ni rentrer chez eux ni en sortir sans reconnaître l'inefficacité des bonbons de Malte ! En conséquence, je me crois en droit de formuler cet axiome : « Les îles ne sont pas des pays. » J'admets à peine les presqu'îles, mais j'adore les continents.

Les stoïciens étaient des gaillards solidement trempés qui niaient la souffrance, et, au milieu des plus atroces tourments, avaient la force morale de dire : « Douleur, tu n'es qu'un nom ! » Tenons au mal de mer le même langage, narguons-le, ne l'admettons pas, traitons-le comme une pure abstraction. Domptons le corps par l'esprit, faisons voir à la matière que l'âme est la maîtresse; forçons-nous par la pensée à l'oubli du présent; à l'amertume des nausées, opposons la douceur des souvenirs; faisons comme les musiciens, prenons un thème et brodons-le. Les pieds ont joué dans ma vie un grand rôle, sans compter le pied embaumé

de la princesse Hermonthis, morte il y a quatre mille ans, et qui m'a longtemps poursuivi.

Que les pieds soient notre thème; avec un pareil sujet, on peut aller loin.

Elle avait promis de me faire une visite. Je demeurais alors à l'Alhambra, dans la salle de *las dos hermanas*. Lola, son amie, habitait une vieille maison moresque, la maison du Kislar-Agassi, au temps du roi Boabdil, tout près des jardins de Lindaraja. Le prétexte de sortie était suffisamment plausible. Elle arriva un matin, vers huit heures, fine et mince dans sa mantille, un éventail vert à la main, un œillet rouge à la tempe, avec cet air délibéré et furtif à la fois qui la faisait ressembler à une biche prenant sa résolution pour traverser un chemin. Je ne l'attendais pas encore, et j'étais assis sur une marche de marbre blanc, occupé, comme dit Gubetta, à faire se becqueter deux rimes au bout d'une idée, et deux rimes espagnoles, qui pis est! car la fantasque créature m'avait ordonné de lui faire un dizain dans cette langue, que je savais fort mal, et cela avec la menace de ne pas me parler de huit jours et de ne pas me donner la fleur qu'elle avait portée dans ses cheveux à la promenade. Elle était fille à tenir parole, et j'avoue, que pour éviter un pareil malheur, j'aurais composé un madrigal sanscrit.

« Vous écrivez à votre *novia*, à votre maîtresse

de France,» me dit-elle en m'arrachant des mains le pauvre papier tout couturé de ratures, que je n'avais pas eu le temps de cacher dans ma poche.

Les quelques mots qu'elle put saisir étaient d'une orthodoxie rassurante : je lui disais que ses yeux feraient fondre la Sierra-Nevada, éteindraient le soleil, éclipseraient les étoiles, et autres galanteries un peu hyperboliques pour nous autres gens du Nord, mais parfaitement naturelles dans la patrie des Zégris et des Abencerrages, qui n'ont jamais existé, à ce que prétendent les érudits. Métaphore à part, c'étaient des yeux qui, pour n'être pas verts.... Mais ne sortons pas de notre thème.

Occupée de sa lecture, elle trempa par mégarde son pied, chaussé de satin à la mode andalouse, dans une de ces rigoles de marbre qui réunissent un bassin à un autre, et où ruisselle toujours ce cristal de roche, ce diamant humide, qu'à Grenade on appelle tout simplement de l'eau. Elle ôta son soulier, que n'aurait pas chaussé un enfant de dix ans, et dit en riant : « Quelle bonne tasse pour boire ! » et le porta à mes lèvres à moitié plein d'eau. Jamais vin du Rhin dans un verre de Bohême ne me parut aussi délicieux que l'eau de la fontaine des Lions dans ce petit soulier.

Avant de se rechausser, elle tendit vers moi sa jambe, qui luisait comme une agate sous les mailles de la soie, et me dit, avec un regard tout à fait

royal : « Cavalier, regardez bien ce pied, souvenez-vous que jamais vous n'en verrez de pareil ; » en quoi elle se trompait, car....

Pouvoir magique de la pensée ! pendant une heure, j'ai vécu réellement à six ou sept cents lieues de mon corps. Malgré la dureté de la houle et l'âcre odeur de l'Océan, j'étais bien dans le *Patio de la Tassa.*

L'alcarraza d'argile poreuse posée par terre à côté de deux citrons, le nez cassé d'un des lions de la fontaine qui lui donnait une physionomie grotesquement furieuse, les fleurs du parterre, les mystérieuses inscriptions arabes, je voyais tout ; j'entendais la voix de contralto de l'amie de Lola, tantôt claire comme l'argent, tantôt riche comme le cuivre. Je me porterais parfaitement bien sans cet infernal miroir qui est placé juste en face de moi, et qui vacille au mouvement de la vague ; il brille et s'éteint comme un piége d'alouettes, puis il se ravive et jette des étincelles dans l'ombre ; la lumière tremble dessus comme du vif argent ; il m'éblouit, me fascine et me donne le vertige. Chacune de ses oscillations m'avertit de ne pas oublier que je suis sur mer. Que n'ai-je le pied assez ferme pour me lever et l'aller briser !... Damné miroir ! puisse la première femme qui se regardera dans ta glace se trouver une rougeur sur le nez ! elle te cassera en mille morceaux. J'ai beau fermer les

yeux, ses reflets louches me poursuivent et m'entrent sous les paupières comme des lames d'épée; allons, ma pensée, courage! ne te laisse pas vaincre! Encore un coup d'aile, et nous arriverons triomphants au rivage!

« .... Comment! vous irez au bal par cette chaleur?

— Apprenez, monsieur, qu'il ne fait pas chaud pour aller au bal.

— Mais il n'y a pas assez d'air pour soulever l'aile d'une mouche; vous étoufferez.

— Me prenez-vous pour une Anglaise qui s'empourpre après dîner, ou pour une Française trop serrée dans son corset? Je vous ferai voir demain que je n'ai pas eu chaud; et, croyez-en ma conscience, je ne manquerai ni une contredanse ni une valse. »

En débitant cette phrase d'un ton de déesse blasphémée, elle défit son bas, arracha trois pétales d'une rose de son bouquet et les colla à son talon; puis elle se rechaussa et dansa toute la nuit. Le lendemain, les trois feuilles étaient aussi fraîches que la veille.

Les côtes d'Angleterre commencent à se dessiner là-bas tout au bord de l'horizon. O ma mémoire! dans un de tes replis secrets, dans un de ces tiroirs pleins de ces riens qui sont tout, cherche un souvenir qui puisse me faire croire que je suis assis dans ma chambre, dans un fauteuil moelleux, tranquille.

.... Un jour, j'avais pris du hachich, c'est-à-dire

une cuillerée de paradis sous la forme d'une pâte verte. Je fis les rêves les plus bizarres : j'entendis des fleurs qui chantaient, je vis des phrases de musique bleues, vertes et rouges, qui sentaient la vanille. Une transposition complète de toutes les idées : le plafond s'entr'ouvrit, et laissa passer un talon frais, rose, poli, un talon d'ange, de sylphide, qui n'a jamais marché que sur l'azur et sur les nuages ; je devins amoureux fou de ce talon, qui valait pour moi le visage d'Hélène ou de Cléopatre. Être amoureux d'un talon, cela ne s'est jamais vu ; c'est une bizarrerie incompréhensible. Et pourquoi donc, s'il vous plaît ? Un talon n'a-t-il pas des courbes gracieuses, des finesses de lignes admirables, des teintes charmantes ? Que ceux qui ne me comprennent pas aillent voir au Musée des Antiques les pieds de jaspe d'une Isis en basalte noire, et ils ne seront plus étonnés de ma passion. Un secret pressentiment me disait que ce talon existait ; mais quelle babouche, quel brodequin, quel soulier le contenait ? Où trouver mon idéal ? Je n'avais d'autre ressource que le hachich, magicien fidèle qui évoquait l'objet de mon amour. Une chose qui semblera incroyable, et qui est pourtant vraie comme toutes les choses incroyables, c'est que je ne m'étais jamais représenté ce talon accompagné d'un corps ; à peine si je voyais le reste du pied, comme l'adorateur d'une femme qui a de beaux yeux, et

qui ne s'attache pas aux autres traits du visage. J'étais aussi malheureux, aussi agité, aussi plein de désirs extravagants, que Faust après avoir vu l'image d'Hélène dans le miroir magique.

Un soir, elle dansait; je ne sais quel sylphe, pris de jalousie à la voir si légère, se métamorphosa en pointe de clou et traversa l'étroite semelle de son mince soulier. Jugez quelle alarme! Tout le monde s'empressait autour d'elle. Je me trouvais là par hasard, et l'on me donna à tenir la bandelette qui devait comprimer la piqûre. Que devins-je, quand je reconnus le talon de mon rêve, ce talon qui semblait me sourire du haut des nuages!... Hélas! pensai-je, il y a bien loin du talon au cœur!... Si je faisais revenir du Caire une autre portion de hachich?...

« Nous sommes arrivés! » crie d'une voix glapissante un petit mousse en passant sa tête par l'ouverture de la cabine.

Il était temps!

V.

Puchero.

Il est certains voyageurs qui ne s'occupent que de ruines romaines et d'inscriptions latines. Dès qu'ils voient quelques inégalités dans un champ,

c'est un *camp de César;* rencontrent-ils un pan de mur moisi, une borne tronquée, ils en font un temple, une statue de déesse. Cette classe de voyageurs se fait éditer in-quarto à l'Imprimerie royale, et la plupart finissent à l'Institut. D'autres ne sont occupés qu'à prendre des mesures : tel monument a tant de mètres de long, tant de mètres de large; un millimètre d'erreur les plonge dans le plus profond désespoir. Quelques-uns sont à la recherche des curiosités, telles que les échos singuliers, les effets bizarres d'optique. Un Anglais rencontre à Boulogne un autre Anglais, revenant comme lui d'Italie. Ils allaient monter sur le bateau à vapeur. La conversation s'engage, quoiqu'il soit difficile qu'une conversation s'engage entre Anglais qui n'ont pas été présentés l'un à l'autre par une tierce personne; mais ils arrivaient des pays chauds, et leur glace britannique s'était un peu fondue à ce tiède soleil.

« Je reviens d'Italie, dit le premier Anglais. Et vous?

— Oh! oui, répond le deuxième, d'Italie.

— Vous avez visité Saint-Pierre de Rome?

— Oh! oui, le 29 juin, à une heure cinquante-sept minutes; je l'ai noté sur mon carnet.

— Vous êtes-vous mis à la bonne place?

— Oh! non.... il y a donc une bonne place?

— Oh! oui. En se mettant à un certain endroit,

au lieu de voir toute la colonnade, on n'aperçoit qu'un seul pilier. C'est vraiment très-drôle. »

Le second Anglais rougit un peu, comme un homme pris en faute, resta pensif quelques minutes, puis prenant sa résolution :

« James, allez chercher des chevaux de poste. Nous retournons à Rome. Je vais voir Saint-Pierre à la bonne place, d'où l'on ne voit rien. »

Moi-même j'ai eu pour les cathédrales gothiques et les galeries de tableaux un goût désordonné. Que d'ogives, que de colonnettes, que de trèfles, que de clochetons, que d'absides, que de jubés, que de transsepts, que de portails, que de roses de vitraux, que de pendentifs, que de lancettes j'ai décrits tant en prose qu'en vers ! que de tableaux espagnols, flamands, italiens, j'ai tâché de traduire avec des mots ! — Mais toutes les descriptions de cathédrales finissent par se ressembler, et, lorsqu'on a vu huit ou dix fois le même original dans différentes galeries, l'esprit le moins sceptique commence à concevoir quelques doutes sur ce qu'on appelle les chefs-d'œuvre des maîtres. — Je nie les originaux, et j'ai un ami qui prétend qu'il n'y a pas de copies non plus, et que tout cela n'est que pure illusion, affaire de fumée et de vernis.

Je sais bien une chose : — si j'étais millionnaire, jamais un tableau ancien n'entrerait chez moi. Je prendrais en pension Ingres, Delacroix, Decamps,

Chassériau, Scheffer, Roqueplan, Cabat, et je leur ferais peindre devant mes yeux et sur mes murs toutes sortes de chefs-d'œuvre d'une certitude incontestable, qui ne me coûteraient presque rien, et occuperaient d'admirables artistes, au lieu d'enrichir des juifs escrocs et faussaires.

Puisque nous parlons de tableaux, et que nous passons précisément sur la place de Trafalgar, entrons un instant dans la galerie nationale.

Trafalgar-Square est d'un effet charmant au clair de lune. L'église Saint-Martin, avec son clocher gothique accroupi sur un fronton grec et sa massive balustrade en fer fondu; le palais du duc de Northumberland, dont le portail est surmonté d'un lion dans une attitude héraldique singulière; la colonne de Nelson, encore enchevêtrée dans ses échafaudages, qui lui donnent un aspect sévère qu'elle n'aura plus lorsqu'elle en sera débarrassée; la barrière de planches placardée de ces affiches extravagantes comme les Anglais seuls savent les faire: toutes ces choses, qui sont fort laides le jour, prennent un caractère grandiose dans un bain de brouillards et de rayons.

La galerie nationale est un bâtiment orné de colonnes.... Grands dieux! qui nous délivrera des colonnes? Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Nous ne dirons rien des tableaux de maîtres: ce sont les mêmes que l'on rencontre partout.

Je n'avais jamais vu de peinture de Wilkie : il y a là un tableau de lui — une perle ! Il représente des paysans attablés devant un cottage et buvant de la bière ; — un magnifique sujet que Teniers a traité cent fois, et qui a suffi pour rendre son nom illustre, car personne jusqu'à lui n'avait remarqué que les paysans se mettent à table pour boire ; les objets qui sont perpétuellement sous nos yeux étant ceux qu'on ne voit jamais.

Quelle chaleur et quelle finesse ! Les Flamands n'ont rien fait de mieux. Regardez la couleur de l'ale qui brille dans le verre de ce bienheureux nègre ; la topaze n'est ni plus blonde ni plus chaude. Comme ces physionomies sont variées, comme on suit sur elles les différentes phases de l'ivresse ! comme le panier de crevettes renversées est touché de main de maître ! Tout cela est admirable ; mais ce que vous ne trouverez ni dans Adrien Brauwer, ni dans Craësbeke, ni dans Ostade, ni dans Bega, ce sont ces délicieuses femmes qui descendent l'escalier extérieur du cottage, de petits enfants sur les bras ; elles ont une élégance naïve et rustique, une délicatesse de port et de tournure qui vous fait rêver et soupirer. Quels excellents fromages, quelles tartines soigneusement beurrées doivent faire ces charmantes ménagères ! quels intérieurs propres, discrets, luisants de cire et de vernis, font supposer ces douces créatures en robes

blanches, en chapeaux de paille, qui le dimanche lisent la Bible, entourées de groupes de marmots! Nos paysannes ne peuvent donner aucune idée des fermières du Lancashire.

Je suis resté une heure en contemplation devant ce chef-d'œuvre, qui prenait une puissance d'illusion incroyable. Les figures hautes de quelques pouces me semblaient de grandeur naturelle, et la scène peinte se passait réellement devant mes yeux.

Il y a aussi, à la galerie nationale, quelques beaux paysages de Gainsborough, de Constable. Notre paysagiste français, Paul Huet, rappelle assez Constable, soit qu'il l'ait étudié, soit par rencontre fortuite; Rousseau, ce grand peintre que les injustices du jury ont dérobé au public, ressemble à Gainsborough, auquel il est supérieur. Le portrait de Kemble dans le rôle d'Hamlet, par Lawrence, artiste qui n'est pas assez connu hors de l'Angleterre, et que je regarde comme le plus grand portraitiste qu'il y ait eu depuis Van Dyck, est magnifique de composition et de couleur. Ophélia et Shakspeare en seraient contents.

S'il fut jamais un peintre selon le cœur des moralistes et des utilitaires, assurément c'est Hogarth. Chez lui, tout est voulu, tout a un plan, une intention, un but : il choisit un sujet, ou plutôt une série de sujets, et fait passer son idée par toutes les pha-

ses. Chaque détail est entendu, non pas dans le sens pittoresque, mais pour éclaircir et commenter l'action principale. — Eh bien! avec beaucoup de talent, de science, d'observation, cela fait de la peinture abominable, bonne pour des quakers, des wesleyens, des méthodistes et des anabaptistes.— On y apprend tous les inconvénients des ménages mal assortis, de la mauvaise conduite, de l'ivrognerie, et autres excellentes choses qui n'ont aucun rapport ni avec le dessin ni avec la couleur ; c'est de l'art, comme les quatrains de Pibrac sont de la poésie.

L'œuvre d'Hogarth, qui eut dans son temps une vogue immense, n'est cependant pas à dédaigner : la composition de ses tableaux est pleine d'habileté; il dispose ses scènes d'une façon intelligible et dramatique ; sa couleur pâle ne manque pas d'une certaine harmonie sourde ; quelques-unes de ses têtes de femme ont un piquant qu'elles empruntent sans doute à la singularité des modes de l'époque, reproduites avec une fidélité scrupuleuse. Certains masques ont la grimace bouffonne et sont d'un bon goût de caricature, bien qu'ils ressemblent plus à des acteurs comiquement grimés qu'à des visages naturels, et partout règne une *humour* qui nous paraît, à vrai dire, plus littéraire que pittoresque. Il nous semble qu'Hogarth n'a pas marché dans sa voie et s'est trompé de vocation ; cela arrive plus

souvent qu'on ne croit. La plume lui convenait mieux que le pinceau; il aurait été un remarquable essayste, un parfait écrivain de mœurs.

Toutefois, tel qu'il est, Hogarth a un mérite, c'est l'originalité. Il ne ressemble à personne; un fort parfum de terroir respire dans tout ce qu'il fait; il est gris, froid, gourmé, roide, carré, mais Anglais jusque dans la moelle des os. Les types qu'il reproduit n'existent nulle part ailleurs, et il vous transporte dans la vie de Londres au siècle dernier avec une puissance d'évocation surprenante.

VI.

Têtes d'anges.

Jetez en passant un regard sur la *Sainte Famille* de sir Johns Reynolds. Murillo ne désavouerait pas cet enfant Jésus et ce petit saint Jean : mais arrêtez-vous devant une autre toile du même peintre, qui a représenté dans un seul cadre les enfants de lady Londonderry. Il n'y a que des têtes sur un fond de ciel. Jamais plus charmante nichée de séraphins et de chérubins n'a voltigé dans l'azur. — C'est d'une transparence et d'une fraîcheur vraiment idéales.

Qui n'a pas vu un baby anglais ne sait pas ce que c'est que la beauté de l'enfance. La pâle Albion est la corbeille où s'épanouissent le plus heureu-

sement ces jolies fleurs de chair humaine qu'on appelle Arthur, Bobsy, Mary, Harriet, et autres noms charmants oubliés par les botanistes, qui se figurent que toutes les roses poussent dans les jardins et s'obtiennent par des greffes sur les églantiers.

On se rappelle le portrait du jeune Lambton, de Lawrence, qui, envoyé à l'exposition du Louvre, à Paris, produisit, il y a quelques années, une si prodigieuse sensation : cette carnation de camélia, ces cheveux si soyeux et si brillants, ce regard nacré si sombre et si clair qu'il faisait penser au regard de Byron enfant, cette précoce rêverie, étonnèrent beaucoup les Parisiens, qui crurent avoir devant les yeux une création due à la fantaisie d'un pinceau poétique. L'idéal n'était qu'un portrait ressemblant; car ce type est fréquent en Angleterre, où l'élève des enfants est entendue d'une manière merveilleuse. Bakwell, le Prométhée des bestiaux, ne réussit pas mieux à faire ces bœufs chimériques pour nous, qui ne sont que d'énormes beefsteaks enveloppés d'une peau lustrée comme du satin. A force de brosses, d'eau tiède, de savon, de pierre ponce, de peignes fins et de cold-cream, on tanne les enfants tout vifs, et on leur rend l'épiderme d'une pureté, d'un grain, d'une transparence inimaginables. Le papier de riz, la feuille pulpeuse du magnolia, la pel-

licule intérieure de l'œuf, le vélin sur lequel les miniaturistes gothiques traçaient leurs délicates enluminures, ne sont que des tissus rêches et rugueux à côté de la peau d'une petite Anglaise de sept ou huit ans, appartenant à une famille aristocratique. Sur de pareilles épaules, l'hermine et le cygne paraissent noirs, la neige tourne à la suie.

Un soir, j'étais à Drury-Lane. On jouait la *Favorite*, accommodée au goût britannique, et traduite dans la langue de l'île, ce qui produisait un vacarme difficile à qualifier, et justifiait parfaitement le mot d'un géomètre, qui n'était pas mélomane assurément. « La musique est le plus désagréable et le plus cher de tous les bruits. » Aussi j'écoutais peu, et j'avais le dos tourné au théâtre.

J'aperçus dans deux loges différentes deux petites filles charmantes, blondes toutes deux, mais aussi dissemblables entre elles que peuvent l'être une négresse et un albinos.

La première et la plus jeune avait des cheveux d'un blond opulent, presque châtains aux places moirées d'ombre, roulés en spirales nonchalantes; son œil gris, plein de résolution, comme celui d'un enfant gâté à qui rien ne résiste, et qui ne se doute pas de la misère et de la souffrance, se promenait fièrement autour de la salle, et de temps à autre elle allongeait sur le velours rouge de la loge sa petite main rose, gantée d'une mitaine noire; des

couleurs de pomme d'api luisaient sur ses joues rebondies. Sa bouche, teintée par un sang pur et vivace, avait des coins arqués en dedans et une expression délicieuse de bouderie mutine.

L'autre était pâle, et ses joues ressemblaient à des pétales de rose-thé tombés dans du lait; ses sourcils se distinguaient à peine de son front aux tempes veinées, transparent comme une agate; ses cheveux minces et faiblement bouclés avaient des tons d'or vert tout à fait singuliers, des cheveux d'Elfe ou d'Ondine; la première semblait éclairée par le soleil, et celle-là par la lune; ses mains fluettes étaient si délicates, qu'elles laissaient pénétrer la lumière. Ses prunelles, d'un azur tendre comme celui de la pervenche sous la neige, se dessinaient à peine sur la nacre onctueuse du cristallin; de longs cils, palpitants comme des ailes de papillon, adoucissaient encore son regard mélancolique et velouté.

On aurait dit deux pages de keepsake détachées du livre, et animées par un pouvoir merveilleux.

VII.

Parenthèse.

J'étais allé visiter l'atelier de Chalon, un peintre de Londres des plus à la mode. Il habite une su-

perbe maison : un escalier d'une blancheur éblouissante, orné de tapis, de plantes rares et de tableaux, vous conduit dans les salons où travaille le maître. A la cheminée, dont la grille est magnifique, sont suspendues deux immenses cornes d'auroch, remplies d'eau d'où s'échappent des guirlandes de lierre. Les escabeaux qui servent à poser sont recouverts de velours; mais tout cela avec un soin, une propreté vigilante, inconnus dans les ateliers français, où « un beau désordre est un effet de l'art. »

Aux murailles étaient accrochées, dans des passe-partout, les beautés de Byron, les beautés de Walter Scott, les beautés de Shakspeare, des scènes de la vie fashionable, chefs-d'œuvre de gravure où l'absence de dessin est compensée par une souplesse, un moelleux, une entente de l'effet, un ragoût de burin, un pétillant de touche vraiment prodigieux. Que de gazes, que de fleurs, que de cheveux en pleurs, que d'yeux démesurés, que de bouches si incroyablement petites qu'il en faudrait trois pour donner un baiser, que d'airs penchés, que de petites mines, que d'afféteries de toutes sortes! C'est faux, absurde et charmant.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que les femmes anglaises font tout ce qu'elles peuvent pour ressembler à ces vignettes, et qu'elles y réussissent parfaitement : vous avez peut-être cru jusqu'à présent que

la nature existait; c'est une profonde erreur : la nature est une invention des peintres. A chaque époque, les artistes ont un idéal qu'ils poursuivent et réalisent de leur mieux dans leurs statues, leurs tableaux, leurs poëmes; cet idéal, reproduit partout à divers degrés, finit par faire impression sur l'esprit des masses. Les jeunes gens cherchent à leurs amours les figures qui se rapprochent le plus des types en vogue. Les femmes, qui s'aperçoivent que pour être préférées elles ont besoin de rentrer dans certaines conditions de forme et d'ajustement, tâchent de se modeler sur cet idéal: par la coiffure, par le vêtement, par l'attitude et l'expression, elles arrivent à rappeler les tableaux. Les enfants qu'elles conçoivent dans cette préoccupation se rapprochent encore plus du type cherché; et c'est ainsi qu'un artiste célèbre se trouve avoir changé la physionomie de son sujet. Les statues de Phidias ont créé le type grec, les madones de Raphaël ont fait les Italiennes du XVI^e^ siècle, Albert Durer est le père de la beauté allemande; sans Watteau et son école, la régence n'eût pas existé; c'est de l'imagination de sir Thomas Lawrence, esquire, que la femme anglaise est sortie.

L'être a toujours la forme de son idée. En Chine, par exemple, le suprême du beau pour les femmes, c'est la gracilité et la sveltesse poussées à l'extrême.

Pour les hommes, au contraire, trois mentons et un abdomen majestueux sont indispensables à l'élégance. Toutes les femmes sont minces comme des joncs, tous les hommes ventrus comme des poussahs. En France, sous l'Empire, les versificateurs du temps avaient mis à la mode les teints de lis et de roses; les lis et les roses fleurirent sur tous les visages. Le romantisme vint, Alfred de Musset fit le célèbre vers :

Elle est jaune comme une orange.

Il n'y eut plus que des femmes vertes. La conquête d'Alger et les *Orientales* de Victor Hugo ont produit une quantité prodigieuse de têtes turques, arabes, albanaises, qui n'existaient pas auparavant. La pensée est un marteau intérieur qui *repousse* les formes à la manière des orfévres, et leur donne les creux et les saillies de ses préoccupations. Dans ma première jeunesse, j'étais mince et maigre comme un page de tableau gothique allemand, mais je ne rêvais que muscles d'acier, poitrines de bronze, athlètes, boxeurs, hercules du Nord et du Midi tordant des barres de fer, soulevant des poids énormes, cavaliers portant leurs chevaux dans leurs bras, et, par la force de ma volonté, aidée de quelques beefsteaks, je me suis modelé des pectoraux dignes d'un colonel de cuirassiers. Il est impossible de penser à quelque chose avec un peu

de suite sans que cette pensée s'écrive ou sur le corps ou sur la figure.

Si les peintres font la nature, les écrivains font les mœurs; ce qu'on appelle le monde est une pure abstraction : un auteur compose un livre où il imagine une société à sa guise, trace des portraits et des caractères qui n'existent pas; les copistes arrivent bientôt, et les héros de roman sont traduits en chair et en os. Les Lovelace, les Saint-Preux, les Werther, etc., etc., créés par Richardson, Rousseau et Gœthe, ont servi de patron à presque tous les jeunes gens de la fin du dernier siècle et du commencement de celui-ci. Nous ne parlons pas des héroïnes; car les femmes sont plus impressionnables encore que les hommes, et leur vie sédentaire les livre sans défense aux séductions de la lecture. A nos yeux ce n'est pas un mal; il vaut mieux essayer de ressembler à Paméla, à Clarisse, à Julie, que d'être tout simplement une imbécile ou une Maritorne. J'aime beaucoup la bonne soupe, et ne me plais pas plus qu'un autre à porter des hauts-de-chausses troués; mais écumer le pot et rapetasser les vieux habits, doit-il être l'unique occupation de la plus belle moitié du genre humain?

VIII.

Orthopédie.

Tout en contemplant ces deux têtes d'enfant, je me demandais : « Quel sera leur destin, qui aimeront-elles, à qui les mariera-t-on? »

Et d'abord vivront-elles?

La consomption, la gelée de ces fleurs de beauté, ne les fera-t-elle pas tomber de l'arbre avant l'heure? La dernière, surtout, a le charme de ce qui doit peu durer; elle est pâle de sa mort future, et le reflet du paradis brille déjà dans ses yeux; l'ange commence à paraître.

A propos d'ange et de petite fille, laissez-moi vous raconter une histoire qui m'a été dite par un poëte qui ne veut plus écrire, et qui en sait bien d'autres; si le conte n'est pas charmant, ne vous en prenez qu'à moi.

L'idée de tout jeune couple, c'est d'avoir un bel enfant. Un et un font trois en arithmétique amoureuse. La mère, le père, l'enfant, composent la trinité humaine. La naissance d'Annah combla ses parents de joie; il est vrai que c'était la plus délicieusement mignonne petite fille qui se pût imaginer. Elle était réellement ce qu'elle paraissait aux yeux de son père, et même

de sa mère; ceci rend toute description superflue.

Jusqu'à l'âge de dix ans, elle crût en grâces du corps et de l'esprit, en beautés du visage et de l'âme. Les êtres les plus grossiers éprouvaient à son aspect une admiration respectueuse. Ses petites camarades, bien qu'elle fût d'une douceur extrême, osaient à peine jouer avec elle, tellement elles comprenaient qu'Annah venait d'une région supérieure, et n'avait rien de commun avec les autres enfants.

Comme la mort est jalouse, et ne peut souffrir la vue du bonheur, au lieu de prendre de pauvres paralytiques brisés par les ans, de misérables grabataires toussant et râlant dans les greniers, elle emporta un jour, sans raison, sans en avoir besoin, l'heureuse mère d'Annah, faisant ainsi d'un seul coup un triple désespoir. La douleur d'Annah fut profonde, concentrée; mais au bout de quelque temps elle parut, sinon se consoler, du moins avoir maîtrisé son chagrin : seulement elle restait des heures entières les yeux tournés en haut, et ne s'occupant pas plus de ce qui se passait autour d'elle, que la statue d'albâtre de la Mélancolie placée sur un tombeau.

Deux ans se passèrent. Annah devenait d'une beauté inquiétante, surhumaine, presque fatale; sa peau, éclairée en dedans par son âme, avait une limpidité incroyable; ses mains dépassaient en blancheur l'hostie et la cire vierge, et, sans la légère

teinte rose des ongles et les fils d'azur tracés par les veines, on aurait dit que la vie de ce monde n'y circulait pas.

Un matin, en l'habillant, la gouvernante d'Annah crut apercevoir que les épaules de sa pupille étaient un peu saillantes : elle observa avec plus d'attention le dos de son élève; la déviation augmentait, les omoplates formaient une protubérance assez sensible. Annah devenait bossue; on la mit dans une maison orthopédique. Elle fut revêtue d'un corset de fer, couchée sur un lit de torture, où elle subit des tractions énormes avec une patience héroïque. Rien n'y faisait : ce n'était pas une bosse ordinaire, mais plutôt deux prolongations des épaules. Les médecins, selon leur ordinaire, n'y comprenaient absolument rien; enfin, voyant l'inutilité des remèdes, on débarrassa la pauvre fille de sa cuirasse, et alors il arriva une chose merveilleuse. Des plumes plus blanches que neige commencèrent à pointer sur son dos. Ce que l'on avait pris pour des bosses était tout bonnement des ailes d'ange; ces ailes se mirent à palpiter et enlevèrent tout doucement Annah dans le Paradis, où l'attendait sa mère : — car c'était elle qu'elle regardait ainsi à travers les plafonds; le désir de s'élancer dans ses bras tendus vers elle du fond des cieux l'avait enlevée de terre. Après cela, mettez des corsets aux jeunes filles.

IX.

Concessions aux Béotiens.

L'autre jour, j'allai visiter le tunnel, bien qu'en général je me soucie assez peu des curiosités. — Quand on est en voyage, il faut bien faire quelque chose pour ses amis. — J'avais déjà séjourné en Angleterre sans éprouver le besoin de voir le Tunnel ; mais à mon retour, les Béotiens de tout sexe et de tout pelage m'avaient tant de fois, abusant de ce signe bossu qu'on nomme point d'interrogation, demandé d'un air méditatif et capable : « Avez-vous vu le Tunnel ? » que je résolus cette fois-ci de m'exécuter courageusement ; car rien ne peut peindre le regard de mépris écrasant que les susdits Béotiens laissaient tomber sur moi lorsque je répondais : « Non, je n'ai pas vu le Tunnel.

— Et Westminster ?

— Non plus.

— Et Saint-Paul ?

— Encore moins.

— Alors qu'avez-vous fait à Londres ?

— Je me suis promené à travers la ville pour voir des Anglais et surtout des Anglaises, dont on ne trouve la description dans aucun Guide du voyageur ; ce qui me paraît aussi intéressant que des

pierres posées l'une sur l'autre d'une certaine façon. »

Depuis ce temps, ces braves bourgeois me regardent comme un peu fou, me soupçonnent vaguement d'anthropophagie, et, pour plus de sûreté, envoient coucher les enfants quand j'arrive. — J'ai bien peur que cela ne m'empêche de me marier.

X.

Spleen, enterrement, Tunnel.

C'était le dimanche ; il tombait une pluie fine et pénétrante comme les aiguilles anglaises. — (A propos, je me souviens maintenant d'avoir oublié d'en rapporter quelques paquets en France.) — Le ciel était peut-être plus crotté que la terre, car l'on n'a pas la ressource d'y faire promener les traîneaux-balayeurs ; il faisait un temps de dimanche britannique ; le spleen suintait le long des murs de briques jaunes ; l'ennui descendait tamisé, impalpable comme la poussière du charbon de terre, noircissant l'âme, de même que le charbon noircit le linge ; en ces moments-là, l'on désirerait avoir une petite pharmacie portative composée d'opium, d'acide prussique, d'acétate de morphine. La pensée du suicide naît dans les esprits les plus fermes ; il n'est pas prudent de jouer avec ses pistolets ou

de se pencher sur la balustrade des ponts. Un froid humide vous pénètre jusqu'à la moelle des os; vous vous sentez moisir comme une armoire au rez-de-chaussée; la fumée que vous respirez vous remplit le cerveau de suie et vous teint les idées en bistre; vous mouchez noir. — Il n'y a qu'une seule ressource, c'est de se griser abominablement, de se faire dans l'estomac un soleil en flamme de punch, et de se composer un climat torride à force de porto, de sherry et de madère; mais il faut être Anglais pour cela, et avoir teté de l'alcool.

J'avais pris un *patent-safety*, espèce de cabriolet bizarre dont le cocher s'établit par derrière, à la place où montent ordinairement les domestiques, et conduit à grandes guides par-dessus votre tête. Toutes les boutiques étaient fermées, et une seconde peste semblait avoir frappé la ville. L'on ne voyait guère dans les rues que les enfants de paroisse, revêtus de leur casaque bariolée de bleu et de jaune. Je me trompe, l'on rencontrait aussi des foules de convois, car Londres garde ses morts de la semaine pour les enterrer le dimanche. C'est là le seul divertissement qu'il se permet en ce jour solennel. Les corbillards anglais ressemblent à des tapissières; les croque-morts sont vêtus de longs manteaux de deuil et portent de grands éventails en plumes d'autruche.

Puisque nous en sommes à ce sujet lugubre, faisons quelques réflexions sur les habitudes funéraires

britanniques. A Londres, l'on enterre encore les morts dans les églises, et chaque paroisse a son cimetière, ainsi que cela était à Paris avant la Révolution. Il est impossible de rien voir de plus nu, de plus aride, de plus triste à l'œil et à l'âme, qu'un cimetière de Londres ; c'est à donner envie de vivre. Ni clôture, ni jardins, ni couronnes, ni fleurs ; un oubli glacial, un abandon navrant. Les tombes, de pierre noirâtre, gardent, comme les caisses des momies, une vague apparence de corps humain tout à fait lugubre. On sent la mort là-dessous. Comment les Anglais, ce peuple si ami du *home* et du *comfort*, peuvent-ils se résigner à être si mal à leur aise dans l'autre monde ? On reconnaît bien là une nation pour qui l'utile est la première pensée. A quoi bon s'occuper des morts, qui ne servent à rien et ne rapportent pas d'intérêt ? — Il est étrange que ce soit en France, pays léger et frivole par excellence, que la religion des morts soit le mieux observée. Le Père-Lachaise n'a pas son pareil au monde : il n'est pas rare d'y trouver des tombes de dix ans qui ont des fleurs de la veille.

Un jour, en passant près de Westminster, je vis un jeune garçon qui creusait une fosse. Il était dans le trou jusqu'à mi-corps ; il avait une tête blonde, bouclée et charmante, et l'animation du travail lui rendait la figure toute rose ; il mettait à sa besogne sinistre une activité joviale, chantonnait le *Rule*

Britannia, et échangeait des quolibets avec les spectateurs. Parmi la terre brune qu'il jetait derrière lui, il amena un os tout mignon, et qu'à son arqûre il était facile de reconnaître pour un fémur de femme. Des enfants s'en emparèrent aussitôt, et se mirent à jouer avec. Les passants allaient et venaient, emportés par le tourbillon de la vie, marchant sur les tombes pour abréger le chemin. Et moi, je songeais à la scène des fossoyeur d'*Hamlet*, et au grand Shakspeare qui dormait là, tout à côté, à Westminster, dans le *coin* des poëtes ; — car l'Angleterre, il faut lui rendre cette justice, tout industrielle qu'elle soit, a su trouver dans son vaste empire un coin pour les poëtes. — Il est vrai que ce coin est pour les poëtes morts, mais c'est toujours cela. Les rois doivent se trouver bien honorés de reposer à côté de Shakspeare.

Mon *patent-safety* parcourait les petites rues qui longent la Tamise avec cette rapidité qui distingue la locomotion à Londres, lorsque tout à coup il fit un soubresaut violent et manqua de verser. C'était un vaisseau qui, soulevé par la marée, étendait nonchalamment sa guibre à travers la rue. — Un cabriolet accroché par un vaisseau, cela ne se voit qu'à Londres.

Nous arrivâmes enfin au Tunnel, dont l'entrée provisoire n'a rien de monumental à l'extérieur. Cependant, cet immense puits, éclairé par un *jour*

d'en haut et contourné d'un léger escalier, a quelque chose de grandiose. C'est dans l'intérieur de cette hélice qu'on doit construire les rampes dont les pentes adoucies permettront aux voitures d'arriver au niveau du Tunnel. Notre intention n'est pas de dire combien le Tunnel a de mètres, ni à quelle profondeur il pénètre dans le lit du fleuve ; cela se trouve partout : nous dirons seulement notre impression. Au premier abord, ces deux voûtes parallèles et communiquant ensemble par des arcades latérales, n'ont rien qui frappe l'imagination ; elles sont peintes en blanc, éclairées au gaz, et ne diffèrent en rien d'un passage ordinaire ; il faut un effort d'esprit assez violent pour se représenter que l'on visite un des prodiges de la volonté humaine : aucune forme sensible ne traduit cette idée, et vous avez beau dire que des vaisseaux à trois ponts voguent à toutes voiles au-dessus de votre tête, vous ne vous sentez pas touché d'une admiration bien vive. Certainement cela est étonnant, miraculeux, prodigieux, mais rien ne vous en avertit. Le moindre morceau de marbre grec, gardant encore l'empreinte du ciseau de Phidias, vous produit une impression bien plus forte de puissance et de grandeur ; et cependant ce qu'il a fallu de peine, de science, de calcul, de persévérance, pour mener cette œuvre à bout, est vraiment fait pour effrayer. Cette galerie, c'est l'exis-

tence tout entière d'un grand homme, d'un de ces hauts esprits qui ont la fièvre de l'impossible, la plus noble passion qui puisse brûler un cerveau. — Qu'y manque-t-il donc? Peu de chose : la beauté.

C'est là en général le défaut de toutes les créations de l'industrie, et c'est ce qui explique l'aversion instinctive des poëtes et des artistes pour les merveilles de la civilisation. — Les engins, les machines, et tous les produits des combinaisons mathématiques, sont empreints de laideur.—Cela vient d'une chose : ils sont trop récents pour que l'art s'en soit encore occupé. Il leur manque le vêtement de la forme, — l'épiderme, pour ainsi dire : — ce ne sont que des écorchés où les nerfs, les muscles, les veines, les artères, apparaissent tout sanglants dans un enchevêtrement hideux. Si les hommes se promenaient dans la rue leur peau sur le bras, comme le saint Barthélemy du *Jugement dernier* de Michel-Ange, ce ne serait pas un spectacle fort agréable. En admettant la supposition que la vapeur et les chemins de fer eussent été inventés au moyen âge, la cheminée de la locomotive eût été contournée en cou de dragon, la fumée se fût échappée par une gueule à denticules bizarres; des ailes onglées comme celles des chauves-souris se seraient adaptées au flanc de la machine, sur laquelle les chauffeurs auraient produit l'effet de démons chevauchant un cauchemar et traînant des néophytes au

sabbat. Je faisais cette réflexion l'an passé, en voyant du haut du clocher de Notre-Dame d'Anvers, à la tombée du jour, arriver avec la rapidité d'une flèche, et tout pétillant d'étincelles rouges, le convoi qui venait de Malines.

A propos de tunnel, nous avions lâché il y a quelques mois, dans un moment de disette, deux *canards* de l'espèce la plus sauvage; l'un, d'une expérience de vitesse faite sur un chemin de fer, qui a été traduit par les journaux anglais, puis retraduit en français, et fait présentement son tour du monde; l'autre, d'un passage traversant la Manche de Calais à Folkstone au moyen d'immenses tuyaux de fonte ajustés bout à bout, et desservis par une machine pneumatique. Un journal britannique annonce qu'un tunnel en tuyaux de fonte se construit sous une rivière quelconque, au nom trop hérissé de w, d'y et de k, pour que nous l'ayons retenu. Seulement le tunnel se complique d'une montagne russe. Sur chaque rive sont élevés deux pavillons;—le tunnel, formé de tuyaux courbes, plonge sous la rivière, et décrit un demi-cercle dont les deux extrémités aboutissent aux plates-formes des pavillons. Des rainures sont ajustées dans la portion inférieure des tuyaux, et, au moyen de chars à roulettes, les passagers sont lancés d'un bord à l'autre, et traversent la rivière sans la moindre fatigue et avec la plus grande rapidité.

Ce qu'il y a d'effrayant, c'est que tout cela est possible, et sera trouvé parfaitement simple par tout le monde le lendemain de l'exécution. — Qui aurait cru autrefois que l'homme pourrait s'élever en l'air là où ne peut monter l'aile de l'aigle ni du condor; que des vaisseaux marcheraient sans voiles et sans rames, et qu'une chaudière glissant sur des tringles traînerait des milliers de voyageurs ?

XI.

Réflexions profondes.

Ce jour-là même, on devait installer le lord maire, et je crus devoir honorer cette solennité d'une barbe fraîche. Comme la vie ne m'amuse pas tous les jours, et que c'est une action imprudente de se mettre un rasoir si près de la gorge quand on s'ennuie, j'envoyai chercher un barbier.

Il vint tout aussitôt, et je pus faire une comparaison entre le barbier anglais et le barbier espagnol. C'était un jeune homme blond, blême, mince, vêtu de noir, à l'air compassé, ayant quelque chose de l'apothicaire et du médecin; il fit, en entrant, un salut grave, glacial, roide comme un col empesé, sans me jeter un regard; puis il sortit de sa trousse un tablier blanc qu'il attacha autour de ses reins et releva sur sa poitrine. Cette opération faite,

il renversa les poignets de ses manches, ouvrit une boîte, en tira plusieurs rasoirs dont il examina soigneusement le fil ; il en choisit un, le passa sur une bande de cuir et fit quelques pas de mon côté. Je ne saurais rendre l'air parfaitement mort et la silencieuse activité de fantôme avec lesquels ce barbier mystérieux remplissait les fonctions de son état. Jusque-là il n'avait pas paru, à l'exception du signe de tête exécuté sur le seuil de la porte, s'apercevoir qu'il y eût quelqu'un dans la chambre ; il avait pris toutes ses aises, et s'était mis préalablement dans la position la plus confortable.

Je n'étais pour lui qu'un accessoire très-insignifiant de ma barbe. Je me demandais en moi-même, à le voir si froid, si pâle, si morne, si ce n'était pas quelque résurrectionniste mal approvisionné qui voulait se procurer un sujet. Aussi, je jetai instinctivement les yeux sur la portion de plancher qui soutenait ma chaise, dans l'idée de m'assurer s'il n'y avait pas là quelque trappe masquée pour me faire tomber dans un caveau avec une large entaille au cou. J'allais changer mon siége de place, lorsque je fis cette réflexion rassurante que, logeant au second, il ne pouvait pas y avoir de souterrain sous mon parquet, et qu'une trappe, en s'ouvrant, me ferait tomber au premier, juste dans le piano d'une jeune et jolie cantatrice. L'opération terminée, mon barbier se retira comme un spectre, sans re-

muer les jambes pour marcher, et comme s'il eût glissé dans une coulisse.

Quelle différence entre ce barbier britannique, triste comme le brouillard, et les barbiers espagnols, gais comme le soleil! Quel joyeux caquetage autour de ces grands fauteuils de chêne où vous placent les fraters dont les boutiques avoisinent la mosquée à Cordoue! Quel mouvement ils se donnent! Avec quelle agilité ils grimpent sur les bâtons de la chaise pour vous raser par-dessus la tête! Et ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'avec leurs rasoirs usés jusqu'au dos et leurs contorsions extravagantes, ils vous enlèvent la barbe d'une façon idéale. Figaro, quoiqu'il ait quitté sa veste à boutons d'argent et sa résille de soie, est encore le premier barbier du monde.

XII.

Venise à Londres.

Un ami officieux nous avait procuré une fenêtre dans la Cité pour voir passer à notre aise le cortége du lord maire. Par un heureux hasard, le temps était magnifique, et, quoiqu'il ne fût encore qu'onze heures du matin, l'on y voyait clair sans bougie et sans gaz. Le cortége tardait à paraître; mais, comme c'est déjà un plaisir de regarder une rue où il doit

passer quelqu'un ou quelque chose, j'étais accoudé au balcon, examinant toutes ces figures anglaises aux fronts carrés, aux mentons carrés, aux nez carrés, aux yeux carrés, enveloppées de tweeds, de mackintosh, et autres préparations imperméables. Pour nous autres Français, accoutumés à l'expansion et à la facilité parisiennes, c'est un spectacle surprenant que ce flegme imperturbable, que cet oubli profond du voisin et ce culte du moi qui respirent sur les physionomies anglaises. Personne ne s'occupe de personne; chacun se rend à lui-même les soins les plus touchants; tout individu est à la fois son dieu et le prêtre de ce dieu; et il faut avouer, à l'honneur de l'égoïsme, que les Anglais sont sans comparaison plus corrects dans ces détails d'arrangement et d'ajustement que tous les autres peuples; car, ainsi que le dit le vieil adage : Il n'y a pas de meilleur serviteur que le maître.

Quoique la rue fût pleine de monde, on n'entendait pas le moindre bruit; une pareille réunion de Français sur le même lieu aurait produit un bourdonnement perpétuel ; un nombre égal de Napolitains aurait donné pour résultat un vacarme effroyable.

Parmi toute cette foule morne, au milieu de ces chapeaux bizarres, à forme écrasée, de ces *qui capit ille facit*, si plaisamment décrits par Méry, je vis s'agiter au loin un rouleau de mousseline blanche et reluire deux prunelles : c'était un pauvre Indien

de Calcutta ou de Bénarès, qui vendait je ne sais quel papier relatif à la cérémonie du lord maire. Il s'approcha de la fenêtre, et je pus le considérer tout à mon aise.

Il était couleur de bronze neuf, et ce ton solide et chaud contrastait énergiquement avec les figures pralinées des Anglais. Le soleil de l'Inde reluisait dans ses yeux mobiles, qui produisaient des effets de noir et de blanc des plus singuliers. Les yeux des Orientaux ont un éclat étrange. Les nôtres sont éteints auprès des leurs, et, quand on revient d'un pays méridional dans le Nord, il vous semble que les gens soient aveugles, tant leur regard est voilé, incertain, timide. — De temps en temps, l'Hindou souriait, montrant ses dents aiguës, d'une blancheur sauvage, et dans ce sourire empreint de la servilité orientale, perçait cependant quelque chose de doucereusement cruel, de voluptueusement perfide, dénotant une race ennemie de la nôtre : c'était bien l'homme d'un pays dont le tigre est le chat, d'une contrée pleine d'idoles aux cent bras, aux nez en trompe d'éléphant, d'arbres prodigieux, de fleurs gigantesques et de poisons violents. Les boucles d'oreilles de cuivre qui scintillaient à côté de ses joues tannées, sa longue robe de mousseline, un peu frestelée de crotte par en bas, lui donnaient un air féminin en désharmonie avec la dureté de ses traits, empreints d'une nostalgie évidente.

La présence de ce pauvre Indien au milieu de la Cité de Londres fit faire à ma pensée un saut de quelque mille lieues, et je vis monter dans une brume enflammée, des minarets étincelants, des coupoles d'or, des colonnades monstrueuses, et toutes les énormités des illustrations de Daniell. Je regardais passer le rajah de Lahore, assis sur le dos d'un éléphant, à côté de sa maîtresse aux dents peintes en bleu, au front plaqué de feuilles d'or; j'entendais sonner les petits talons des bayadères et tinter les grelots de leurs chevilles. Ramalingam se préparait à souffler avec son nez dans sa flûte de bambou, et Devandasira promenait son pouce fauve sur son tambour de papier de riz. Enfin un mouvement dans la foule annonça l'approche du lord maire; car tout arrive, même un cortége qu'on attend.

Des constables et des policemen en grande tenue ouvraient la marche; puis suivaient les corporations avec leurs bannières, les enfants des différentes écoles, des députations du corps des marins de la Tamise en costume, des timbaliers et des trompettes à cheval, des détachements de la garde écossaise, tout l'attirail obligé d'un cortége. Mais ce qui donne à la procession un caractère tout particulier, c'est le héraut d'armes de la Cité de Londres, vêtu comme au moyen âge, avec un tabart historié du blason d'Angleterre : ce sont des chevaliers couverts

de pied en cap d'armures d'or et d'acier, suivis de leurs pages portant la lance et l'écu, qui marchent isolés, de distance en distance, entre les divers pelotons. Cette apparition me surprit, et je levai les yeux pour voir si je n'apercevais pas bleuir au second plan la décoration de la ville de Constance, si merveilleusement peinte par ces messieurs de l'Opéra, et la tête chauve de M. Habeneck, se balançant avec un mouvement rhythmique plus majestueux encore que les ailes de pigeon poudrées de la perruque de Hændel; car je croyais assister à une représentation *sub Jove crudo* de *la Juive* de M. Halevy. C'était bien le cortége de l'empereur Sigismond; — il n'y manquait que l'honnête Quériau. Un instant convaincu de la réalité de ce spectacle, je me crus rajeuni de cinq ou six cents ans et transporté en pleine féodalité; mais en prenant ma lorgnette je m'aperçus que les nez qui passaient à travers ces visières étaient des nez anglicans, presbytériens, protestants, réformistes; que des ventres constitutionnels bombaient ces pourpoints mi-partis, et, *proh pudor!* que ce champion à l'air farouche avait des moustaches peintes à l'encre de Chine! car, pour une raison que j'ignore, personne ne porte moustache en Angleterre, et l'absence de cet insigne viril préoccupe dès les premiers jours l'étranger, qui ne peut se rendre compte de la différence de ces visages lisses aux mines hérissées du continent.

Dans de magnifiques voitures dorées, peintes dans le genre rocaille, se prélassent les aldermen, les différentes autorités et le lord maire. Il est impossible de rien voir de plus riche, de plus galant et de plus beau que les attelages de ces carrosses, de plus correct que ces cochers énormes, à perruque de laine, à face écarlate, gantés de blanc, galonnés sur toutes les coutures et fleuris d'énormes bouquets ; que ces laquais en bas de soie, dont les mollets tremblent légèrement aux cahots de la voiture. A travers les larges glaces des portières, on entrevoyait des profils singuliers, des têtes hétéroclites coiffées de bonnets et de perruques fantastiques, insignes de quelque dignité ou de quelque office.

Enfin parut, traîné par six chevaux superbes, dans un carrosse extravagant de sculptures, de dorures et d'ornements contournés, le lord maire de l'année, l'honorable sir William Magnay. Aux fenêtres de la portière, se tenaient deux graves personnages, vêtus de grandes robes, et portant l'un la couronne, et l'autre l'épée.

A Paris, cette cérémonie, exécutée religieusement, avec l'étiquette d'un autre âge, eût excité chez les badauds, sinon une hilarité ouverte, du moins un sourire ironique, une curiosité inconvenante. John Bull regardait tout cela d'un air parfaitement débonnaire et paisible. Chose remarquable!

l'Angleterre, malgré son excessive civilisation matérielle, a gardé infiniment plus d'usages féodaux que la France : le moyen âge respire encore et palpite sous le vernis moderne. Chez nous, les polissons suivraient comme le cortége du bœuf gras, en poussant le refrain consacré, une promenade semblable à celle du lord maire dans la Cité.

La procession passée, un mouvement extraordinaire s'opéra tout de suite dans la foule, et tout le monde se mit à courir dans la direction de la Tamise, pour voir l'embarquement du lord maire au pont de Southwark. Cette course au clocher à pied, car la circulation des voitures était interdite, était des plus curieuses et des plus amusantes. Les femmes essoufflées se faisaient remorquer par leurs cavaliers, le sexe le plus léger étant fort lourd à la course. En prenant par les rues détournées, nous arrivâmes bien avant le cortége au débarcadère du pont de Southwark, où nous attendait notre barque; voulant suivre le cortége jusqu'au bout, nous nous étions assuré d'un patron.

Le ciel était d'un bleu laiteux presque blanc, rappelant certains reflets d'opale; un soleil argenté souriait dans des vapeurs d'un rose transparent, qui rendaient la lumière visible en la réfractant. La Tamise miroitait comme une rivière de théâtre lamée de paillons d'étain; des embarcations de toute forme et de toute grandeur, depuis la gondole vé-

nitienne jusqu'à la pirogue de l'Esquimau, se croisaient joyeusement en tous sens avec une animation sans pareille. L'Anglais, si morne et si morose à terre, devient tout à coup vif, allègre, jovial, dès qu'il est sur l'eau, de même que certains animaux amphibies, qui, à la vérité, peuvent bien vivre sur le rivage, mais s'y traînent lourdement, l'air empêché et malheureux, et ne jouissent que dans l'élément humide de la liberté et de la franchise de leurs allures.

L'embarcation du lord maire rappelle par ses dorures et son château-gaillard, sculpté dans le goût des galères de Della-Bella, le fameux *Bucentaure*, sur lequel le doge de Venise allait autrefois épouser la mer Adriatique. Tout autour de la barque maîtresse, comme des poussins autour d'une poule, se pressait une foule de chaloupes, de felouques, d'yoles et de canots; les plus importantes de ces embarcations portaient des orchestres de musique qui, à l'arrivée du cortége sur le débarcadère, se mirent à jouer chacun une ouverture différente avec un aplomb sans égal. Il vous est facile d'imaginer l'éclatant charivari que produisaient Rossini, Meyerbeer et Donizetti exécutés en même temps. On n'aurait jamais cru qu'il pût résulter un pareil vacarme de tant d'harmonies. Mais l'effet baroque ajoutait peut-être par sa discordance à la gaieté de l'ensemble. Le lord maire, remorqué par

un canot manœuvré par des rameurs en grand costume et la plaque au bras, commence à descendre majestueusement vers le pont de Westminster, suivi de sa flottille. Lorsqu'il passa près de notre barque, nous le saluâmes d'une détonation de bouchons de vin de Champagne, et nous bûmes joyeusement à sa santé; après quoi nous jetâmes nos verres dans le sillage de l'embarcation, aux grands applaudissements des barques voisines.

GASTRONOMIE BRITANNIQUE.

Le sujet que nous traiterons aujourd'hui paraîtra sans doute bien vulgaire aux voyageurs dits sérieux, préoccupés avant toute chose de camps de César et d'inscriptions romaines illisibles. Nous parlerons tout simplement d'un dîner fait à la taverne, un dimanche.

La manière dont Londres mange doit sembler plus intéressante à Paris que des considérations historiques sur des personnages fabuleux.

Qu'est-ce qui fait la différence d'un pays à un autre, si ce n'est ces mille détails familiers dédaignés par les plumes majestueuses, si prolixes lorsqu'il s'agit de vieilles bornes et de statues à nez cassés?

Le dimanche à Londres est quelque chose d'aussi triste que la semaine à l'Escurial. On s'amuserait mieux assis tout seul, sans lumière, au fond du puits de la grande pyramide, que dans cette ville désastreuse lorsqu'elle est frappée de la catalepsie dominicale. La seule chose qu'on puisse faire dans ce jour néfaste, c'est manger.

Les Anglais eux-mêmes, si héroïques vis-à-vis de l'ennui, se sauvent toujours ce jour-là et envahissent les tavernes des environs; ceux qui restent se coupent la gorge, se pendent ou se jettent dans la Tamise. Westminster-Bridge, Hungerford Suspension-Bridge, Waterloo-Bridge, leur donnent toutes les facilités désirables pour cela. Quoique le suicide soit condamné par la religion, nous croyons fermement que Dieu ne damne pas les âmes britanniques qui lui arrivent par ce moyen, de Londres, le dimanche.

Et cependant ce jour si morne, si glacial, si funèbre, semble encore trop gai aux dévots, aux puritains. Tous les ans, un évêque ou un archevêque, fait au parlement la proposition de fermer les restaurateurs, de défendre aux omnibus et aux bateaux à vapeur de circuler le saint jour du repos; il est probable, vu les progrès du *cant* et de l'hypocrisie, que cette loi passera dans un temps donné.

En attendant, le peuple de Londres se précipite hors de la ville avec l'empressement le plus vif. Les uns vont à Blackwall, les autres à Greenwich ou à Gravesend, ceux-ci à Richmond, ceux-là à Hamptoncourt, en voiture, en omnibus, en bateau à vapeur, en canot à rames et à voiles, en wagon, par toutes les voies d'eau, de terre ou de fer, à pied même; l'important, c'est de ne pas rester.

Le spectacle de la Tamise est alors vraiment

merveilleux ; c'est un mouvement, une cohue dont on n'a pas d'idée ; les populations descendent par théories le long des rampes, sur les escaliers et les embarcadères ; des familles de douze personnes, demoiselles en brodequins verts, garçons de quinze à dix-huit ans en veste à la matelote, se succèdent sans interruption ; tout cela, propre, bien tenu, parfaitement lavé et frisé, ganté dru et haut cravaté ; les Anglais, il faut leur rendre cette justice, peuvent souvent avoir l'air gauche et désagréable, mais ils n'ont jamais l'air commun. Cela tient à un certain orgueil intime, et au sentiment de la puissance nationale.

Ce dimanche-là, il faisait un temps aussi beau qu'on peut le désirer à Londres : il ne pleuvait pas ; aussi la Tamise, toute large qu'elle est, disparaissait sous un encombrement d'embarcations de tout genre ; il y avait bien, sans exagération, cent mille voyageurs sur le fleuve.

Les bateaux à vapeur de la compagnie des watermen se suivaient presque sans intervalle, chargés de monde à couler. *L'Ariel*, *le Lutin*, *le Papillon*, *la Perle*, *l'Émeraude* et les autres petits steamboats des entreprises rivales, filaient rapides comme l'éclair, se croisant, s'évitant d'un mouvement de gouvernail avec une prestesse de poisson ; leurs sillages, réunis et contrariés, formaient dans la Tamise comme une espèce de tempête et fai-

saient misérablement danser ces nacelles d'Esquimaux que conduisent, à l'aide d'une pagaie, les intrépides canotiers de Londres : l'eau, battue par des milliers de palettes, moussait comme une omelette fouettée; un dais noir, provenant de la fumée dégorgée par tous ces tuyaux, flottait au-dessus du fleuve, et les sujets britanniques pouvaient s'asseoir sur les tillacs à l'ombre d'un nuage de fabrique anglaise : un délicieux parfum de houille délectait les narines utilitaires; de toutes parts s'élevait un concert de bruits aigres, stridents, rauques, affreux ; c'était la vapeur qui sifflait, râlait, crachait, éternuait, grognait, glapissait, ronflait, tonnait, détonnait, geignait, poussait des han de saint Joseph et se livrait à cette foule de vacarmes incongrus par lesquels l'eau bouillante proteste contre les rudes travaux dont l'homme la surcharge. Jamais charivari plus étrange et plus discordant n'a déchiré l'oreille; on dirait une symphonie de musiciens savants.

Pendant que les chaudières faisaient la conversation à haute voix, les Anglais gardaient le plus profond silence. Aucune rumeur ne se dégageait de cette foule ; les femmes même ne disaient rien. Le fer seul était bavard ; au milieu de cette loquacité de machines, l'homme se taisait, — sans doute parce qu'il n'était pas chauffé.

Il y avait pourtant assis, côte à côte, sur les

bancs du bateau, de beaux jeunes gens et de jolies jeunes filles, des amants, des fiancés peut-être; pendant tout le trajet, ils n'échangèrent ni un mot, ni un regard; des groupes, évidemment composés d'amis allant ensemble à la même taverne, avaient l'air d'un collége de prêtres d'Harpocrate. Si la parole, comme l'a dit un diplomate célèbre, a été donnée à l'homme pour dissimuler sa pensée, ces gens-là devaient être diablement sincères. — Un pauvre mulâtre, armé d'une guitare nègre, essaya de fredonner l'air favori de Lucy Neal; mais il n'eut pas le moindre succès, et bientôt, comme effrayé du son de sa voix, il s'arrêta de lui-même. Un enterrement français est plus joyeux et plus folâtre que cette gaieté anglaise. De pareils amusements donneraient le spleen aux gaillards les plus décidés à rire.

Nous nous souvenons surtout d'une jeune fille en robe vert-pomme, en chapeau rose, qui avait des gants de l'azur le plus vif, des gants teints dans le bleu de la Méditerranée ou du ciel de Cadix, et dont cette réunion de nuances joyeuses n'éclaircissait en rien la mélancolie; elle était seule et allait sans doute rejoindre son galant; mais rien ne scintillait dans son œil de nacre, son corsage se soulevait à peine, et dans le trajet du pont de Westminster à Greenwich elle ne changea pas une seule fois de position.

Si vous voulez, nous entrerons à la taverne de l'Artichaut : c'est la meilleure de Blackwall, et de ses fenêtres l'on jouit d'une vue charmante. A cet endroit, la Tamise fait un coude et se reploie sur elle-même. Vous voyez les vaisseaux aller et venir; par un effet de perspective bizarre, quelquefois ils semblent voguer en pleine terre, car les berges cachent l'eau du fleuve.

Ou plutôt arrêtons-nous à Greenwich, à la taverne du Vaisseau, ainsi nommée de son enseigne, et qui passe parmi les raffinés pour un des bons endroits. Pendant qu'on mettra le couvert, nous aurons le temps de jeter un coup d'œil à l'hôpital des invalides de la marine, chef-d'œuvre d'Inigo-Jones; n'ayez pas peur, nous n'allons pas vous faire une description surchargée de festons et d'astragales. Vu de la Tamise, l'hôpital de Greenwich produit un bel effet; ses deux pavillons, un peu trop écartés peut-être, laissent librement jouer l'air sur un fond de belle verdure. Le musée de Greenwich se compose de portraits d'amiraux et de marines représentant des batailles navales. Cette galerie n'est pas très-agréable à regarder pour des Français : outre que les tableaux sont pour la plupart très-mal peints, ils portent des inscriptions qui ne sont pas en notre honneur ; la bataille du Nil, Trafalgar et autres noms semblables y reviennent trop souvent. La principale curiosité de

la galerie, c'est l'habit que portait Nelson le jour de son combat suprême.

N'oublions pas cette charmante façade sculptée, ancienne maison de plaisance de la reine Élisabeth, habitée aujourd'hui par un riche négociant, et conservée avec un soin religieux.

La portion de Greenwich qui avoisine la rivière est coupée d'étroites ruelles et conserve des vestiges de l'ancien style architectural anglais. Les enseignes de taverne, les écriteaux de chambres d'*accommodation* pour le thé, les petits gâteaux et autres choses (*accommodation* a un sens très-élastique en anglais) diaprent les murs de leurs formes et de leurs lettres bizarres.

La plupart de ces maisons sont bâties moitié de briques jaunâtres, moitié de planches enduites de bitume ou peintes en noir, et, malgré la simplicité de leur extérieur, ne manquent, en dedans, d'aucune des recherches du luxe et du confortable.

La chambre où nous devions dîner donnait sur la Tamise. A peu de distance étaient à l'ancre les yachts de lord Fitz Harding et de lord Chesterfield. Ces petits bâtiments sont des merveilles de coupe, de solidité et de légèreté ; le bois de teck, le bois de cèdre, l'acajou, l'érable d'Amérique, entrent seuls dans leur construction. L'équipage est fait de marins éprouvés et les meilleurs du monde assurément. C'est un luxe qui revient à une quarantaine

de mille francs par an, sans compter l'achat du yacht. Ces vaisseaux en miniature portent deux, trois ou quatre canons, et peuvent supporter les plus longs voyages. Le club des *Yachts* compte un assez grand nombre de membres recrutés, vous le pensez bien, parmi la plus haute aristocratie et les plus grandes fortunes.

N'est-ce pas charmant de pouvoir partir un matin sur un charmant navire où vous régnez en roi, pour le pays qui vous plaît, surtout si on n'a pas le mal de mer, circonstance qui rendrait maussade le séjour du yacht le plus coquettement aménagé ?

Les vitres des fenêtres à guillotine, — il n'y en a point d'autres en Angleterre, — de la chambre où notre table était servie, disparaissaient sous des milliers de rayures faites par des carres de diamants. La plupart des couples heureux ou des convives en belle humeur qui ont passé là ont écrit leurs noms sur le verre ; jamais carreaux n'ont été plus égratignés ni labourés que ceux de la taverne du Vaisseau. — On lit des signatures et des dates qui donneraient lieu à de singulières remarques. Parmi les noms de femmes, il y en a beaucoup de français et qui appartiennent à des célébrités du théâtre et de la galanterie.

Plusieurs de ces autographes sont d'une authenticité incontestable. Nous en avons copié quelques-

unes avec le nom de l'Arthur contemporain, et du *for ever* inséparable d'une inscription de ce genre. Heureusement nous avons égaré cette note, dont la publication pourrait troubler quelques jolis petits ménages morganatiques.

La moralité que nous avons tirée de la compulsation de cette fenêtre étamée de griffonnages, c'est que les Estelles de tous ces Némorins français ou britanniques avaient des diamants, — puisque le diamant est la seule plume avec laquelle on puisse écrire sur les carreaux.

La soupe à la tortue, *turtle-soup*, est une soupe éminemment anglaise; — elle figure bien à Paris, pour mémoire, sur la carte de quelques restaurateurs; — mais quand par hasard vous en demandez, l'on vous sert une mixture apocryphe et noirâtre, assez abominable au goût et à l'œil. — La soupe à la tortue authentique est d'un brun verdâtre, et d'une consistance gélatineuse rappelant le tapioka très-épais: quelques morceaux de la chair même de l'animal nagent confusément sous la demi-transparence du bouillon. Toutes les épices de l'Amérique et de l'Inde se réunissent dans le turtle-soup, de manière à produire un ragoût des plus véhéments. A la première cuillerée, un honnête Parisien, qui n'a pas l'habitude de ces cuisines transcendantes, se croit empoisonné, et regarde son convive insulaire avec inquiétude, pour voir

s'il ne va pas éclater comme une bombe; à la seconde, il commence à discerner quelques saveurs à travers l'incendie général du palais; les houppes nerveuses, les papilles, trop vivement excitées d'abord, reviennent de leur effroi en appréciant mieux les émanations qui viennent les titiller; à la troisième, il est tout à fait habitué, et trouve la soupe à la tortue ce qu'elle est réellement, un héroïque et moelleux potage.

Quelques gourmets y ajoutent le jus d'un citron pressé. Ayant usé de l'une et de l'autre, nous déclarons que la première manière est la meilleure; en cuisine comme en tout, le mieux est l'ennemi du bien.

Après la soupe à la tortue on sert du punch glacé — *iced punch* — c'est le seul breuvage capable de dissiper la forte et persistante saveur de cette soupe énergique.

Sans cette précaution, l'on ne pourrait discerner le goût des mets qu'on vous servirait ensuite.

Le poisson prédomine naturellement dans un dîner fait à Greenwich; la rivière est là; il n'y a qu'à se baisser pour en prendre; de la croisée vous pourriez pêcher à la ligne.

Le premier service se compose de petites soles ou limandes cuites au court bouillon et assaisonnées de menthe; de tronçons d'anguilles monstrueuses, de côtelettes de saumon au piment — par côtelettes de

saumon, il faut entendre des tranches arrangées dans cette forme — et de white-baits, ce qui est la friandise locale et suprême, comme les royans de Bordeaux et les clovisses de Marseille.

Les white-baits (littéralement amorces blanches) sont de petits poissons argentés, d'une petitesse microscopique. Ceux qui ont plus de trois ou quatre lignes de long passent pour les monstres de l'espèce. Figurez-vous une friture de goujons réduite à l'échelle de Lilliput, une pêche miraculeuse à l'usage de Tom-Pouce — il faut, pour remplir une cuiller, des bancs entiers de ces imperceptibles animalcules; aussi un plat de white-baits coûte-t-il assez cher. Le goût de ce poisson miniature a du rapport avec celui de l'éperlan.

L'habitude, en mangeant ce service, est de boire du vin de la Moselle ou du Rhin, frappé, sucré et parfumé d'herbes aromatiques. Cet hypocras n'a d'autre inconvénient que de griser très-vite, car sa feinte douceur cache beaucoup de force.

Le second service consiste en poulet, gigot d'agneau, jambon d'York, légumes de toutes sortes, cuits à l'eau, qu'on saupoudre de poivre rose de Cayenne, qu'on arrose d'Harwey-sauce, d'essence d'anchois, de carri et autres ingrédients hindous et diaboliques, toujours sous prétexte d'horreur des ragoûts et d'amour de la cuisine simple. Le vin de Champagne frappé, ou quelque cru supérieur de

Bordeaux, servent à éteindre, tant bien que mal, la soif produite par ces méthodes incendiaires. Il est bien entendu que des carafes pleines de sherry ou de porto figurent inamoviblement sur la table, dans le but de représenter l'eau. Pour dessert, des cœurs de laitue ou des pieds de céleri, des fraises magnifiques, d'une grosseur énorme, sur lesquelles on verse de la crème glacée, toutes les variétés de fruits rouges, du fromage de Chester, des oranges, des ananas, — très-communs à Londres — et de petites pâtisseries croquantes, ressemblant en général à du biscuit de mer. — La séance se termine par du café, de l'eau-de-vie de Cognac et du thé.

Ce dîner, plus ou moins développé ou restreint, suivant le nombre ou l'appétit des convives, peut être pris pour moyenne caractéristique des parties fines qui se font à Greenwich.

En sortant de la taverne du Vaisseau, nous vîmes devant la porte une splendide voiture, attelée de quatre chevaux d'une beauté fabuleuse, et qui appartenaient à un baronnet renommé pour le luxe de ses équipages; le digne baronnet ne confie pas à d'autres, et nous sommes parfaitement de son avis, le soin de conduire ces royales bêtes. — Il s'établit sur le siége, sa femme monta à côté de lui, ses filles prirent place sur l'impériale, et la voiture partit complétement vide. Nous avions cru un instant que les domestiques allaient se prélasser dans l'in-

térieur, mais ils s'installèrent tous les trois dans une espèce de cabriolet pratiqué à l'arrière de la caisse.

Si, du libre dîner de la taverne, vous êtes curieux de passer au banquet officiel, venez avec nous au grand *entertainment* offert dans Mansion-House, par le lord maire, John Johnson, aux membres des sociétés savantes des différentes académies de Londres, et aux personnages recommandables par quelques illustrations artistiques ou littéraires. — C'était la première fois qu'un dîner de ce genre avait lieu, et il faut féliciter le lord maire de cette idée, en harmonie avec les progrès et les besoins de l'époque. L'art et la science doivent être traités maintenant comme des puissances.

Mansion-House, demeure officielle du lord maire, est située dans la vieille ville, dans cette Cité, cœur de Londres, qui renvoie aux extrémités de la gigantesque métropole un sang riche et généreux.

C'est par dehors un monument noirâtre, dans le goût de l'autre siècle, et qui n'a rien d'autrement remarquable.

De fines nattes des îles couvraient l'escalier à partir de la rue.

Au haut du perron, un monde de laquais, d'huissiers, s'empressait autour de vous avec cet air profondément réservé et respectueux des domestiques anglais, et vous conduisait dans une

pièce où l'on vous débarrassait de votre chapeau, contre lequel on vous rendait un carton marqué d'un chiffre.

Ensuite, un huissier vous demandait votre nom, et vous annonçait : le lord maire, debout près de la porte, répondait à votre salut par une poignée de main, et vous étiez libre de vous confondre parmi la foule des convives, et de chercher vos connaissances dans l'épaisseur des groupes.

L'heure du repas était fixée à sept heures, et, après le quart d'heure de grâce, l'on sortit du salon pour se rendre à la salle du banquet, qu'on appelle Egyptian-Hall, non qu'elle ait rien d'égyptien, mais sans doute à cause de l'énormité des proportions.

Comme ce n'est pas une petite besogne que de placer deux cents convives, des plans de la table avaient été dessinés avec le nom de chacun au rang qu'il devait occuper. Grâce à cette précaution ingénieuse et simple, tout le monde fut assis en moins de dix minutes et sans la moindre confusion.

Egyptian-Hall est une immense salle, peinte en blanc, voûtée, haute de soixante pieds au moins, et soutenue par deux rangées d'énormes colonnes, au nombre de dix de chaque côté.

Au fond était dressé un dais en velours cramoisi, doublé de drap d'or, d'une apparence splendide et féodale.

Les armes d'Angleterre, flanquées du lion, de la licorne, de l'étendard et du pavillon, étincelaient au-dessus, couronnaient le dais, et complétaient l'ornementation de ce côté.

Aux colonnes, l'on avait appendu, comme les blasons des chevaliers dans la chapelle d'Henri VIII, les bannières des régiments de volontaires qui s'offrirent en 1815 pour marcher contre la France. — A part la circonstance douloureuse que ces étendards rappelaient, il faut convenir que les figures splendides et bizarres de l'art héraldique forment une décoration pleine de caractère.

Le lord maire avait pris place sous le dais, ayant près de lui les personnes les plus marquantes et les plus considérables. — Les domestiques, attentifs et respectueux, semblaient attendre le signal de servir.

Un prêtre se leva et récita le *Benedicite*, usage pieux auquel on ne manque jamais en Angleterre, du moins dans les repas officiels.

Pendant tous ces préparatifs, la nuit était venue, et quelques lanternes répandaient à peine une languissante clarté dans les profondeurs de cette salle démesurée; nous nous étonnions même de cette mesquinerie d'éclairage, lorsque le motif nous en fut tout à coup révélé.

Aux derniers mots prononcés par l'ecclésiastique, un torrent de lumière inonda subitement

core un reste des mœurs du moyen âge, où des pages et des varlets donnaient à laver.

C'est alors que commence l'interminable série des toasts réglés par un cérémonial invariable. Le toast est précédé et suivi d'une fanfare de trompettes sonnée par un orchestre d'instruments de cuivre, logé dans une tribune.

Les principaux toats étaient adressés à l'armée navale, à l'Église, à l'avancement des arts et des sciences, à la prospérité de l'université d'Oxford et de Cambridge, etc.

Cela dura deux heures, pendant lesquelles il se fit une grande consommation de claret et de vin de Champagne.

Après quoi l'on se retira. — Ces dîners d'apparat se renouvellent assez souvent chez le lord maire; heureusement il jouit d'une fortune de vingt-cinq millions : car, malgré la magnifique livrée mise à sa disposition, les services et surtouts qui appartiennent à la Cité, et les frais de représentation qui sont attachés à sa place, il faut qu'il y mette beaucoup du sien.

Aussi la charge de lord maire exige-t-elle entre autres qualités une fortune colossale; mais aussi l'on est presque un roi au petit pied, on mange sous un dais de brocart, dans une vaisselle d'or, et les journaux enregistrent tout au long le menu de vos dîners et la liste de vos convives. — Voici la

carte du banquet du lord maire; nous la transcrivons exactement.

MANSION HOUSE.

THE RIGHT HON. JOHN JOHNSON, LORD MAYOR.

Friday, July 10th, 1846.

TURTLE AND ICED PUNCH.

Salmon. Turbot. Fried fish, etc.

SIDE BOARD. — Petit pates.

Chickens, capon, turkey poults, larded.
Hams and tongues, ornamented. Ribs lamb. Raised ornamented pies. Lobster salads. Prawns.
Chantilly baskets. Ornamented trifles noyeau and maraschino jellies. Pine, strawberry, and Italian creams.
Genvoise pastry. Swiss and Venice Marengs. Chantilly tartlets.
Creamed tarts. Nesselrode puddings, etc., etc.

REMOVES.

Haunches venison, currant jelly, etc.
Chines lamb.
Ducklings. Goslings. Leverets.
Turkey poults.

DESSERT.

Pines. Hothouse grapes. Peaches. Strawberries. Cherries. Oranges. Dried fruits. Savoy and almond cakes. Mixed cakes. Brandy cherries. Preserved Ginger.

ICES.

Pine, strawberry, orange, millefruit, etc.

LES RACES D'ASCOT.

Il y avait ce jour-là, à Ascot, le Chantilly de Londres, des courses, ou, comme on dit ici, des *races;* et tout cède devant ce grand plaisir national. Les neiges de la froideur anglaise se fondent à cette occasion, et l'on ne dirait pas, en voyant cette furie d'animation, que l'on a affaire au peuple le plus flegmatique du monde. — Le cheval et le vaisseau ont seuls le don de passionner le peuple britannique, et qui n'a pas observé les Anglais sur la mer et sur le turf ne les connaît pas. Ils sont foncièrement matelots et palefreniers, deux aptitudes qui ne paraissent pas s'accorder et qui peut-être ont secrètement le même but, — la locomotion. — Toute la nation, comme un immense Lepeintre jeune dans les *Cabinets particuliers*, se répète *in petto :* « Je voudrais bien m'en aller. » Les Français piétinent sur place et se donnent beaucoup de mouvement sans avancer ; les Anglais filent comme les boulets de canon, et, si le spleen monte en croupe derrière eux, il doit être rudement secoué.

Tout le temps que durent les courses, c'est un ongchamp de voitures, de diligences, d'omnibus, e chars à bancs, de véhicules de toutes sortes, raiment inimaginable. Tous les moyens de trans- ort sont mis en réquisition, et il se produit là les chantillons les plus excentriques de la carrosserie nglaise. L'office des chemins de fer de la place de a Bourse, qui lève avec beaucoup de bonne grâce t d'intelligence les obstacles que les voyageurs nexpérimentés trouvent à Londres, avait mis à la lisposition de la colonie française de King's-Armes t de Sabloniere-Hotel un omnibus-diligence, su- erbe, attelé de quatre chevaux magnifiques, tels u'on n'en voit pas souvent aux voitures de maître ui paradent dans nos Champs-Élysées. Des relais vaient été échelonnés la veille sur la route, de ma- ière à nous faire franchir lestement l'espace qui épare Londres d'Ascot.

Londres n'est pas comme Paris entourée d'un mur d'enceinte qui la cercle et qui lui gêne la taille comme un corset trop serré. La transition de la ville aux faubourgs et des faubourgs à la campagne est insensible. Seulement, à Londres, à mesure que l'on s'éloigne du centre, tout devient élégant, propre, soigné, fleuri, pittoresque ; — c'est le contraire à Paris, où les extrémités de la ville sont dans un état de délabrement hideux, où les maisons chassieuses, lézardées, ignobles, portent l'em-

preinte de la misère et de l'incurie, et ressemblent plutôt à des tanières de Hottentots qu'à des habitations d'êtres civilisés.

On ne peut rien imaginer de plus charmant, de plus coquet, de mieux tenu, que cette longue suite de maisons, de cottages, de parcs, de serres, de jardins pépiniéristes, qui commence au delà de Hyde-Park pour ne jamais s'arrêter.

L'architecture anglaise, qui n'a rien de commun avec l'art, et où tout est sacrifié au confortable, obtient, par cela même, des effets originaux, surtout à la campagne. Là, les prétentions corinthienne, ionienne et dorique, qui font ressembler les maisons de la ville à des monuments grecs malades, n'existent pas, ou du moins n'existent que dans des proportions modérées. La maison anglaise, en briques jaunes, ou quelquefois rouges, mais rarement, rejointoyées de la manière la plus précise, sans saillie sur la façade qu'un petit vestibule peint en blanc, qui fait marquise ou verandah avec ses angles droits, purs, que rien n'ébrèche, ses fenêtres coupées comme à l'emporte-pièce, présente au bout de sa pièce de gazon, vrai velours végétal, entre ses touffes d'arbres et de rhododendrons aux fleurs roses et violettes, une physionomie de bien-être et de fraîcheur, d'honnête loisir, de vie heureuse et tranquille, tout à fait séduisante.

Il est difficile, en passant devant ces charmantes abitations, de ne pas commettre le péché d'envie, irtout lorsque la façade, un peu trop précise pour ous, est égayée par un lierre, une brindille de oublon ou de vigne vierge, un rosier palissé ou n chèvrefeuille en fleur. Cette verdure mêlée de ose produit le plus joli effet. Plus d'une fois, du aut de notre diligence, plongeant dans ces frais iles, sans vouloir le moins du monde porter at-inte à la propriété britannique, nous sommes-ous choisi en idée une retraite pour reposer notre ie fatiguée du tourbillon parisien — surtout rsqu'à la fenêtre se penchait dans un cadre de eurs une de ces têtes de keepsake popularisées en rance par le burin des Robinson et des Finden!

Cependant il paraît que ces nids, quelque charnants qu'ils soient, n'ont pas la puissance de retenir les Anglais chez eux, car il n'est pas de nation lus voyageuse. Contraste bizarre : le Français, qui n'a pas le moindre confortable dans son logis, n'en ort jamais ; l'Anglais, entouré de toutes les aises maginables, habite sur les chemins. Explique qui oudra cette logique inverse.

Quelle admirable route, unie, sablée comme une llée de parc, sans caillou ni ornière, où les voitures volent sans secousse, sans cahot, où les chevaux n'ont qu'à donner l'impulsion et ne perdent ien de leur vitesse, et quelle verdure fraîche! ve-

loutée, vivace, dans les arbres des jardins et des parcs qui la bordent!

A chaque instant passaient de grands coupés, des berlines et des calèches à quatre chevaux menés en Daumont, avec deux postillons en culottes de peau blanche, bottes à revers, chapeaux à cocarde, casaque bleue, rose ou mauve, de petits chars à bancs irlandais traînés par un ou plusieurs poneis, d'énormes omnibus, de colossales voitures de transport, avec le mot *conveyance* et un numéro inscrits sur leur caisse; tout cela chargé de monde perché sur l'impériale, *outside*, comme on dit ici. Cette coutume de monter sur les voitures et non dedans, qui s'expliquerait en Italie et en Espagne ou dans tout autre pays chaud, est singulière dans un pays froid où il pleut trois jours sur quatre : — il est vrai qu'à Alger, par quarante degrés de chaleur, l'on s'installe une vingtaine dans un omnibus ou une diligence, et que personne n'aurait l'idée de grimper sur le siége ou sur la banquette. Ce n'est pas une exagération de dire qu'à Londres les voitures les plus chargées sont vides : les Anglais se mettent, par choix, où nous logeons les paquets.

La quantité de cavaliers qui filaient de ce beau trot allongé qui dépasse aisément le galop de chasse, était vraiment surprenante.

Ce fourmillement perpétuel de chevaux brillam-

ment harnachés et de voitures peintes en couleurs tranchantes, jaune, rouge, blanc, chamarrées d'inscriptions et de lettres dorées, faisait un effet pittoresque et gai à l'œil. Quelques trompettes et cornets à piston jouant des fanfares plus ou moins réussies, régalaient moins agréablement l'oreille, tandis que des voiles de gaze bleue ou verte, portés gravement par des Anglais confortables en habits noirs, nous faisaient légèrement sourire, nous autres Français stoïques, qui n'aurions certainement pas pensé à mettre sur notre chapeau cet ornement féminin pour préserver nos yeux de la poussière.

A chaque instant, on s'arrêtait devant quelque taverne pour rafraîchir et laisser souffler les chevaux, et aussi pour manger et pour boire. Ce que l'Anglais absorbe de nourriture et de boisson, est vraiment étonnant : sandwichs, jambons, pâtisseries, ale, porter, sodawater, sherry, porto, brandwine, claret, vin de Champagne, il avale toujours quelque chose, ce qui est d'autant plus prodigieux que la colonne Rambuteau, cet ordre inconnu à Vitruve et à Vignole, n'existe pas en Angleterre. Cette voracité et cette ivrognerie nous ont toujours surpris, nous homme relativement méridional, qui avons été si honteux de notre appétit, qui serait de l'abstinence anglaise, devant la sobriété espagnole, et plus tard devant la frugalité érémitique des Arabes : le dîner d'une

famille de Londres nourrirait une tribu huit jours. Cependant, contrairement aux charges des vaudevilles et des caricatures qui les représentent avec des formes d'éléphant, on voit très-peu d'Anglais obèses : le climat, le thé, le Cayenne's peper et le calomel s'y opposent.

La distance de Londres à Ascot est de vingt-cinq milles à peu près; on traverse et l'on côtoie pour y arriver, Breatford, Hounslow, Driking Ground-Park, East-Bedbont, Staines, Egham, Windsor's Park, etc., de délicieux groupes de maisonnettes enfouies dans les feuilles et les fleurs, que l'on surprend du haut de l'outside. Rien n'est plus frais, plus joyeux, plus vivant; les enseignes des tavernes avec leurs titres flamboyants, leurs armoiries diaprées, diversifient agréablement ces aspects champêtres. De temps à autre, tout un pensionnat de petites filles, pressant leurs têtes blondes à la fenêtre, regardent passer les voitures et agitent leurs mouchoirs. Les gamins anglais, rangés sur le bord du chemin, poussent des hourras à l'aspect de chaque voiture ou brillante ou grotesque. Les habitants plus âgés sourient amicalement. Tout le monde est sur les portes comme un jour férié. Même pour ceux qui n'y vont pas, la grande affaire est la course. C'est, comme en Espagne les jours de taureaux, *dia de toros*, un motif d'animation générale.

Le turf d'Ascot n'est pas plat comme celui du champ de Mars ou de Chantilly : une assez forte ondulation mouvemente le terrain, couvert d'un gazon fin et ras ; le long de la lice sont établies des tribunes, celle de la reine et du public fashionable ; puis des baraques en planches ou en toile, avec ces inscriptions gigantesques dont les Anglais ont le goût ; les voitures dételées sont rangées en lignes, tout le monde debout sur l'impériale ; les femmes en toilette splendide, avec des robes à falbalas en soie de couleur changeante, des ombrelles à franges, des chapeaux aux tons frais et vifs ; les équipages de la reine, conduits par des jockeys en veste rouge et or, se promènent sur le champ de course pour satisfaire l'enthousiasme de la population, qui crie : *Hurrah !*

Mais voici qu'on donne le signal ; les chevaux partent. Nous pourrions vous donner leurs noms, car nous avons à côté de nous le *Ascot Heath races oxley's authentic card ;* mais probablement cela n'intéresserait guère des lecteurs français, et nous nous bornerons à l'impression générale : les casaques des jockeys ne sont plus, dans la plaine et sur la ligne extrême du terrain qui se creuse, que des coquelicots, des bluets et des anémones emportés par le vent. Les chevaux, d'abord unis, se distancent ; les uns prennent la tête, les autres restent en arrière. Celui-ci prend la corde, celui-

là la perd; on arrive au troisième tournant, *hurrah! hurrah!* un cri immense, universel, parti en même temps de toutes les poitrines, résonne comme un tonnerre et semble donner des ailes au cheval qui a la tête. C'est le noir qui a gagné; *hurrah* pour le noir!

On le mène devant la loge de la reine, qui incline son chapeau rose et honore d'un regard le noble animal aux puissants jarrets, aux narines frémissantes, qui vient de faire gagner et de faire perdre des milliers de guinées. Dans les entr'actes des courses, on mange et on boit. La table est mise sur le toit des voitures : les bouchons de vin de Champagne, de soda-water et d'ale d'Écosse bombardent le ciel; c'est comme une fusillade. On éventre les pâtés de venaison; on avale les langues de bœuf fumées, on découpe les jambons d'York, les tartes de mouton, et toutes ces belles dents anglaises, blanches, longues, tranchantes comme les lames d'acier, s'enfoncent dans la chair rose.

Une autre course recommence : les couteaux et les incisives suspendent un moment leur besogne pour la reprendre un instant après. Les gipsies, au teint d'orange, à la robe bleue semée d'étoiles semblables aux gitanas de l'Albaycin, errent autour des voitures, jouant du tambour de basque et disant la bonne aventure. Et vous voyez au

naturel le spectacle que présentent ces gravures anglaises de courses avec des chevaux cerise, des prés émeraude et des voitures jonquille, si incroyables de ton, et pourtant si vraies, qui, exposées chez Ritner et Goupil, font douter de l'art anglais, et qu'un voyage à Ascot justifie parfaitement.

A chaque cheval vainqueur, des nuées de pigeons se lèvent dans tous les sens et vont porter dans les villes d'Angleterre les résultats de la course: car ces courses sont en même temps une roulette et une bourse. Au lieu de jouer sur la rouge ou la noire, on joue sur Xanthippe ou Gillflower, ou toute autre illustration du Stud-Book.

La course terminée, ce qui a lieu à peu près vers quatre heures, tout ce monde d'équipages, de diligences, d'omnibus, presque tous menés *four in hand*, se précipite vers Londres avec une confusion joyeuse qui ne serait pas sans périls si les cochers n'étaient merveilleusement habiles, et d'autant plus prudents qu'ils sont plus ivres.

EN CHINE.

Pour aller en Chine, l'on s'embarque à Hereford Suspension-Bridge, à deux pas de Trafalgar-place, sur un de ces légers pyroscaphes, omnibus aquatiques qui descendent et remontent perpétuellement la Tamise, à moins qu'on ne préfère prendre ce singulier chemin de fer de Blackwell qui passe sur le toit des maisons et vous fait plonger rapidement dans une foule d'intérieurs, et l'on arrive au dock de Sainte-Catherine, au-dessous de la Tour de Londres, en moins de temps qu'il n'en faudrait à Paris pour une petite course en fiacre.

A travers la forêt de mâts et d'esparres, vous voyez flotter une bannière bizarre au-dessus d'une enceinte de planches.

Cette enceinte de planches est la muraille de la Chine. Un pas de plus, et vous êtes dans l'empire du Milieu, vous barbare, vous sauvage d'Occident, sans qu'un mandarin vous oppose de fin de non-recevoir, ou qu'un tigre de guerre rayé d'orange et de noir essaye de vous faire reculer en

vous présentant un bouclier portant à son centre, comme une Méduse, une tête de monstre fantastique.

La Chine était trop loin, on vous l'a apportée. La Chine s'est conduite avec vous comme le prophète avec la montagne : voyant que vous n'iriez pas vers elle, miracle tout aussi grand, elle est venue vers vous ; vous êtes tout à la fois dans le dock de Sainte-Catherine et dans le port de Canton ou de Macao.

En effet, ce n'est pas une illusion, vous venez de faire un pas de trois mille lieues, un pas à user et à désespérer les bottes du petit Poucet.

Une jonque est amarrée à ce quai en granit de Portland, et vous voyez la réalité de rêves que vous avez faits à la vapeur du thé, en regardant les tasses bleues, les coffres de laque incrustés de nacre, les potiches, les paravents, les éventails et les albums sur moelle de roseau, où ce peuple singulier trace des portraits que l'Européen sceptique s'obstine à prendre pour des chimères.

Cette jonque, ne l'avons-nous pas vue déjà, esquissée en traits d'azur sur le fond d'une assiette ou la panse d'un vase, voguer vers un pays impossible et vrai cependant, au milieu d'une eau rayée d'or où plongent les cormorans pêcheurs ? La porcelaine et les papiers de tenture n'ont pas menti.

C'est une sensation étrange de voir flotter à tra-

vers les agrès noirs et blancs des navires européens, sous le ciel de Londres barbouillé de brouillard et de suie, ces étendards éclatants historiés de dragons, et qui se sont déroulés aux brises des Antipodes; l'imagination a de la peine à s'y accoutumer.

La jonque a une forme qui rappelle celle des galères du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle, dessinées par Della Bella dans ses eaux-fortes : la poupe et la proue, extrêmement relevées, ressemblent aux gaillards d'avant et d'arrière des anciens vaisseaux, à ces châteaux à plusieurs étages que sous Louis XIV encore Puget décorait de cariatides gigantesques.

Ce mode de construction, qui offre plus de prise au vent, est sans doute moins rationnel que la forme rectiligne adoptée par les navigateurs modernes, mais il est plus gracieux. Cette courbe plaît à l'œil; elle s'harmonise d'ailleurs très-bien avec les formes typiques du pays : toits retroussés, souliers relevés en pointe.

Des boucliers peints de couleurs vives et faits de roseaux nattés, appendus le long du bordage, donnent à cette jonque un faux air de trirème antique; mais derrière leurs disques on ne voit pas se dresser la pointe d'airain de la lance d'un guerrier d'Homère. A quoi servent ces boucliers? Sont-ils là comme défense ou comme ornement? Ils forment une espèce de bastingage qui pourrait

au besoin arrêter la flèche d'un pirate malais. En tous cas, ces boucliers ont beaucoup de caractère.

Nous voici sur le pont. Les mâts sont au nombre de trois, et garnis de voiles composées de lames de bois agrafées à peu près comme celles des jalousies, et qu'on relève lorsqu'on veut prendre un ris; les cordes et les agrès, extrêmement solides, sont en bambou. L'ancre et le gouvernail, qu'un mécanisme spécial fait plonger très-profondément, sont en bois de fer.

Sur le pont, une charmante pagode de trois ou quatre pieds de hauteur, et très-mignonnement travaillée, forme l'habitacle de la boussole, que les Chinois ont connue bien des siècles avant nous.

La cabine du coq est significativement peinte de tableaux représentant des scènes culinaires et une foule de marmitons drolatiques occupés à la confection des mets.

L'intérieur de la jonque n'est pas divisé en ponts comme nos vaisseaux, mais en compartiments qui ne communiquent pas entre eux et sont séparés par des cloisons solides. On y descend par des écoutilles, et ils appartiennent à des maîtres différents qui y serrent leurs marchandises et leurs vivres.

A la poupe, qui porte sur son couronnement un gigantesque oiseau chimérique de la forme et de la couleur la plus extravagante, se trouve, dans un cabinet de laque, la chapelle de Boudda ou de Fo,

où trois magots dorés représentent la trinité chinoise. Des papiers de couleur et des allumettes aromatiques brûlaient devant les petites idoles au sourire narquois, et témoignaient de la part de l'équipage une piété non attiédie par le contact incrédule des barbares. Quant aux dieux, leur sourcil circonflexe, leur sourire équivoque et leur gros ventre, leur donnaient un air sarcastique et peu révérencieux pour leurs adorateurs. La foi ne manquait pas au dévot; mais la conviction semblait manquer au fétiche. Peut-être les religions finiront-elles par l'incrédulité des dieux.

Nous étions en train d'examiner ce sanctuaire portatif, miniature des idoles colossales que nous avions vues autrefois à la collection d'Hyde-Park's-Corner, lorsqu'un tintamarre des plus singuliers vint nous faire tressaillir.

Les vibrations prolongées d'un gong, mêlées aux sons stridents d'une espèce de flûte et aux roulements précipités d'un tambour, causaient ce tapage, qui n'était autre chose qu'un concert. De temps en temps une voix jeune, nasillarde et plaintive, chantait avec ce gloussement oriental, s bizarre pour nous, des syllabes aux intonations inconnues, mais que leur rhythme sensible annonçait être des vers.

Nous quittâmes aussitôt l'auvent recouvert en écailles d'huîtres transparentes, d'où nous regar-

dions la chapelle de Boudda, et nous descendîmes à l'étage inférieur de la cabine, transformée en chambre de musique, par un escalier à rampe de bambou, et nous nous trouvâmes en face des instruments et des exécutants, aussi curieux pour nous les uns que les autres.

Certes, un objet qui vient d'un pays aussi hermétiquement fermé que la Chine, costume, vase, bronze, offre toujours un vif intérêt; car un peuple, quelque mystérieux qu'il soit, trahit toujours son secret dans son travail ou dans son art : mais qu'est-ce que cela, lorsqu'on voit l'indigène lui-même, un être humain d'une race séparée depuis des milliers d'années du reste de la création, race à la fois enfantine et décrépite, civilisée quand tout le monde était barbare, barbare quand tout le monde est civilisé ; stationnaire au milieu des siècles qui s'écoulent et des empires qui disparaissent; aussi nombreuse à elle seule que toutes les nations qui peuplent le globe, et pourtant ignorée comme si elle n'existait pas ?

Rien ne nous intéresse comme de voir un individu authentique d'une race humaine que l'on rencontre rarement en Europe. Sous cette peau bronzée, cet angle facial d'une ouverture différente, ce crâne bossué de protubérances qui ne sont pas les nôtres, nous cherchons à deviner en quoi l'âme de ce frère inconnu, adorant d'autres

dieux, exprimant d'autres idées avec une autre langue, ayant des croyances et des préjugés spéciaux, peut ressembler à notre âme; nous cherchons avidement à deviner, au fond de ces yeux où le soleil d'un hémisphère opposé a laissé sa lumière, la pensée dans laquelle nous pourrions communier et sympathiser.

Ils étaient là quatre, tous jeunes gens, avec des teints fauves, des tempes rasées, colorées de nuances bleuâtres, des yeux retroussés légèrement aux angles externes, un regard oblique et doux, une physionomie intelligente et fine, à laquelle l'énorme natte de cheveux formant la queue sacramentelle, roulée sous un bonnet noir, donnait un cachet féminin : d'après nos idées de beauté, qui se rapportent malgré nous au type grec, ces virtuoses chinois étaient laids, mais d'une laideur pour ainsi dire jolie, gracieuse et spirituelle.

A certains passages d'un rhythme plus précipité ou d'un mouvement plus lyrique, leurs figures s'animaient, leurs yeux s'ouvraient comme des fleurs noires, leurs bouches souriaient, laissant voir leurs dents jaune d'or; celui qui tenait les baguettes des timbales s'agitait avec frénésie, le percuteur du gong frappait à coups redoublés sur son disque de métal, le chanteur prenait une voix de fausset aiguë et chevrotante, et semblait tirer de ses sourcils des notes impossibles à la voix humaine.

Tous paraissaient en proie à un véritable enthousiasme, soit que le morceau exécuté fût d'un grand maître et contînt des beautés inappréciables pour nous, soit que les vers récités appartinssent à un poëte célèbre, ou que tout simplement ces airs nationaux rappelassent la patrie à ces pauvres diables exploités par la curiosité anglaise, et fissent sur eux l'effet du Ranz des vaches sur les soldats suisses.

Le vêtement de ces virtuoses consistait en une espèce de casaque de soie tombant jusqu'aux genoux, de couleur bleu foncé, se rattachant au haut de la poitrine par un bouton unique; de larges pantalons blancs et des souliers à semelles très-épaisses complétaient ce costume qui n'est pas sans élégance et doit être très-commode : il nous semble qu'il remplacerait avantageusement dans l'intérieur des maisons européennes la robe de chambre gênante et prétentieuse.

L'absence de collet à ce paletot chinois, et de cheveux à la nuque de ceux qui le portaient, nous permit de renouveler une remarque que nous avions déjà faite à propos des jeunes Algériens : c'est la rectitude et même le renflement de la ligne qui unit la tête aux épaules; le cou à sa partie postérieure, chez les races orientales, au lieu de décrire une légère courbure en dedans, offre une ligne droite ou presque convexe.

Les mains de ces musiciens étaient fort petites; leurs pieds aussi se faisaient remarquer par leur exiguïté.

Deux ou trois matelots chinois, auditeurs bénévoles de ce concert sans cesse renouvelé, se tenaient appliqués sur les parois de la cabine comme des découpures de paravent, avec des poses procédant d'un autre ordre d'idées et de mouvements que les nôtres; car, bien que les éléments des attitudes soient les mêmes chez tous les hommes, les gestes s'arrangent différemment dans chaque nation. Par exemple, le tambour tenait ses baguettes la paume de la main en dedans, ce qui est le contraire de notre habitude, et tout à l'heure nous verrons ce mouvement répété par le scribe et le peintre, car il se relie à toute une série de procédés, à la perpendicularité de l'écriture, d'abord, et ensuite au besoin de tracer des lignes nettes et légères, principal mérite de la peinture chinoise.

Quelques-uns de ces mouvements sont gauches comme ceux des enfants qui s'essayent à quelque travail qu'ils ne savent point faire; d'autres sont gracieux comme ceux des animaux en liberté. Les uns appartiennent à la domestication, les autres à la nature qui n'est point encore effacée.

Autour de cette cabine, dans des armoires vitrées, étaient rangées une foule de curiosités, petits souliers de mandarine où Cendrillon et Rhodope n'eus-

sent pu fourrer que le bout de leur orteil ; coffrets découpés à jour, espèce de filigrane d'ivoire à décourager la patience des fées ; potiches de porcelaine rare ; racines de mandragore bizarrement contournées, et mille autres menus objets de ce pays fantasque, qu'il est difficile de se figurer autrement que comme un immense magasin de bric-à-brac, comme un quai Voltaire de plusieurs centaines de lieues de long.

Des chinoiseries ? on en voit partout. L'Angleterre et la Hollande en ont tellement inondé l'Europe depuis deux ou trois siècles, que Pékin s'approvisionne à Paris et à Londres. Mais ce qui est plus rare, c'est une aimable collection de cercueils, entassés là sans doute pour la consommation de l'équipage, en cas de nostalgie ou de choléra.

Les cercueils chinois sont les plus jolis du monde. Ils n'ont pas cette affreuse physionomie de sapin et ces funèbres couleurs qu'ils revêtent chez nous. D'une seule pièce et creusés dans le tronc d'un gros arbre, ils sont peints à l'extérieur d'un beau vermillon et munis d'oreilles de bois pour les soulever.

Ces musiciens faisant leur vacarme demi-joyeux, demi-mélancolique, à côté de ces cercueils, boîtes à violon un peu exagérées, qui semblaient entre-bâillées pour eux, nous jetaient malgré nous en des

rêveries philosophiques. Le concert fini, on remet l'instrument dans sa botte ; la vie achevée, on serre l'homme dans son cercueil, et tout est dit. La seule différence, c'est qu'on ne peut tirer l'homme de son étui comme l'instrument. Mais pourquoi les violons ont-ils des bottes qui ressemblent à des bières ? Est-ce parce qu'ils ont une âme, une voix, et gémissent comme nous ?

Ce contraste, qui n'aurait rien eu d'agréable pour des musiciens d'Europe, semblait, au contraire, égayer les musiciens chinois. Les habitants du Céleste Empire, comme les anciens Égyptiens, ont une préoccupation perpétuelle des funérailles, qui ne les empêche pas d'être gais, libertins, gourmands, ivrognes et vicieux. L'idée d'être enterrés avec luxe flatte les meilleurs vivants ; les plus prodigues mettent de côté pour avoir une sépulture confortable ; et ces cercueils avaient été placés pour entretenir les virtuoses en belle humeur et animer leur verve par l'idée d'être couchés, s'ils mouraient, dans ces belles bières rouges en bois de teck.

Le concert fini, nous remontâmes à la cabine supérieure, où se tiennent le peintre, l'écrivain, chacun dans une petite niche bariolée d'enluminures et d'inscriptions en vers, de chaque côté de la chapelle de Boudda.

En notre qualité de poëte, nous nous rendîmes

d'abord chez le lettré. C'était un homme d'un certain âge, au teint basané, plissé de mille petites rides, ayant quelque chose de la vieille femme et du prêtre, enfantin et sénile à la fois, grave et grotesque, poli, obséquieux et réservé en même temps, avec un sourire de danseur à la fin de sa pirouette, et un regard morne et fin comme pourrait le souhaiter un diplomate. Il tenait entre ses doigts, maigres, décharnés et jaunes comme la main d'une momie, dans une pose impossible pour nous, un pinceau dont il traçait des caractères sur un carré de papier avec une rapidité qui nous rappelait ces vers chinois d'Iu-Kiao-Li : « Le dragon noir voltige et marque en encre ses pas sur le papier treillissé de fleurs. »

Ce que cet honnête lettré écrivait ainsi, c'était tout bonnement la transcription en chinois de notre nom gréco-gaulois, qu'on lui avait donné ; et si nous ne signons pas aujourd'hui cet article par un fantastique gribouillage, lisible seulement pour M. Julien, de Paris, c'est pure bienveillance de notre part.

Il nous remit ensuite sa carte, avec la transcription de son nom en caractères européens, politesse que nous reconnûmes par une petite pièce de monnaie. Ce digne magot vivant s'appelle Keyng. En prenant le papier de couleur semé de quelques paillettes de mica qu'il nous tendait, nous rencon-

trâmes sa main ridée, qui nous fit l'effet d'une patte d'oiseau ; les griffes y étaient figurées par des ongles de trois pouces de long, transparents comme des feuilles de talc, et qu'il nous fit admirer avec une certaine satisfaction de coquetterie. Ces grands ongles sont là-bas très-bien portés et passent pour une recherche aristocratique et fashionable. Elle prouve au moins qu'on se ne livre pas aux travaux manuels.

Keyng nous fit voir aussi plusieurs costumes et des bonnets d'étudiants, surmontés du bouton de verre de porcelaine ou de jaspe, qui marque les différents grades obtenus dans les examens, et qui mène à toutes les places : car en Chine on ne pense pas, comme en France, que la culture intellectuelle nuise à la conduite des affaires ; puis, replongeant son pinceau dans la rigole du carré d'albâtre remplie d'encre de Chine, qui lui servait d'écritoire, il recommença pour un autre visiteur sa gracieuseté banale.

Nous le saluâmes de notre mieux, sans nous piquer, toutefois, d'atteindre aux finesses de la révérence chinoise, inaccessibles pour nous autres grossiers barbares d'Occident, et nous allâmes voir le peintre dans son atelier, à l'autre coin de la cabine.

Pour le moment, il ne peignait pas, il posait ; l'artiste était devenu modèle : Charles Landelle, un

de nos compagnons de voyage, était en train de le croquer.

L'artiste de l'empire du Milieu se laissait faire avec une placidité un peu ironique. On voyait qu'il se disait en lui-même : « Ce jeune sauvage en habit noir, sous prétexte de perspective, va me faire quelque membre plus court que l'autre, et, sous prétexte de lumière, me pocher la moitié de la figure. »

Le croquis achevé, le peintre chinois parut assez satisfait du trait pur et léger, et de la ressemblance du dessin; un signe d'assentiment montra qu'il était étonné qu'un homme qui, relativement à lui, tenait son crayon à l'envers, eût pu faire quelque chose de si correct. Seulement, comme par la position du corps on ne voyait qu'un pied, il prit la mine de plomb et ajouta de sa main le pied qui manquait, souriant avec une bienveillance paternelle de la négligence bizarre de cet Européen, qui faisait une figure boiteuse. Le croquis ainsi corrigé le satisfit pleinement.

Comme son confrère le lettré, il a pour industrie de donner aux visiteurs, moyennant une légère rétribution, des figures esquissées au trait, et qu'il enlumine de teintes plates au moyen de couleurs qu'il puise à de petits godets assez semblables à ceux des aquarellistes.

Il ne nous restait plus à visiter que la cabine du milieu, espèce de salon très-propre et très-bien

décoré, entouré de siéges de bambou curieusement enchevêtrés, tapissé de panneaux représentant des femmes, des oiseaux, des chimères dans des paysages pleins de rocailles, de pivoines et de pêchers en fleur, et de cartouches contenant des strophes ou des sentences d'auteurs illustres, écrites par des calligraphes en caractères ornés. Nous aimons beaucoup cet usage d'employer comme arabesque les beaux vers des poëtes ou les maximes des sages; l'œil est réjoui par l'ornement, l'esprit par la pensée. Quelque chose d'intellectuel se mêle au luxe et l'empêche d'être bête. Nous voudrions bien lire, ainsi encadrés dans la décoration de nos appartements, des vers de Lamartine, de Victor Hugo, d'Alfred de Musset et autres auteurs chéris.

Comme nous allions sortir de la jonque, émerveillé de cet art où sur un fond presque barbare se joue tant de finesse, nous rencontrâmes une nouvelle colonie d'excursionistes français, à qui l'Office des chemins de fer, outre le voyage d'Angleterre, faisait accomplir celui de la Chine pardessus le marché.

L'idée de ce voyage par catégorie nous eût autrefois contrarié; il nous eût plu de parcourir le monde en pèlerin solitaire, à pied ou à cheval, au hasard des chemins et des auberges : mais les grandes inventions scientifiques modernes ont cela

de remarquable, qu'elles poussent à la vie commune, malgré les mœurs et les répugnances politiques.

L'artiste, le poëte, l'homme du monde humoristique ou dédaigneux, qui croirait son individualité froissée dans un voyage fait en masse, comme ceux de l'Office de la place de la Bourse, ne peut partir qu'à l'heure marquée pour le convoi général. Il a mille ou douze cents compagnons de voyage forcés, avec lesquels il partagera les impressions de la route. La collectivité le rattrape sur la planche du paquebot et le reprend au collet à Douvres pour le transporter lui millième à Londres. Le pauvre diable, debout aux troisièmes places, y arrive en même temps que lui, bourgeois cossu, grand seigneur fastueux. Les moyens de s'isoler disparaissent de plus en plus. Une fois, pour contrarier le chemin de fer, qui nous paraissait tant soit peu tyrannique, nous essayâmes de venir de Boulogne à Paris en poste; ce fut une vraie calamité : le courrier ne savait plus se tenir en selle; il n'y avait pas de chevaux aux relais, les postillons avaient pris d'autres états ; à Amiens, laissant là notre calèche, nous rentrâmes dans le wagon, au risque de partager avec des spéculateurs en pruneaux et des philistins d'une bêtise massive ce bénéfice de la célérité obtenue par le communisme du railway. En dehors de ces communautés, invo-

lontaires comme celles du théâtre, des maisons à plusieurs locataires, des restaurants, des paquebots, des wagons, des diligences, des omnibus, des journaux, qui apprennent en même temps la même nouvelle à cent mille lecteurs de tous pays, il y a encore beaucoup de choses à exécuter par groupes, les voyages, par exemple. Pourquoi, ainsi qu'on vient de le faire pour l'excursion à Londres, des compagnies n'entreprendraient-elles pas des voyages de long cours, à l'instar de la maison Waghorn, au Caire, pour la traversée de l'isthme de Suez? Pourquoi, moyennant une somme fixée d'avance, un vaisseau frété par un office ne nous prendrait-il pas ici pour nous mener en Italie, en Grèce, en Asie, en Chine, et nous ramener à notre point de départ? des excursions impraticables, à moins de grandes fortunes, à des touristes isolés, deviendraient ainsi très-faciles, et du moins l'homme ne sortirait pas de la vie sans avoir visité sa planète et admiré la création dans son ensemble, comme c'est son devoir; car Dieu ne l'a fait que pour cela: l'homme est le lecteur du poëme divin.

L'INDE.

I.

Voir l'Inde est un désir qui nous travaille depuis notre plus tendre enfance, et bien qu'il y ait un proverbe, menteur comme tous les proverbes, qui dise : « Vouloir c'est pouvoir, » nous n'avons pas encore pu le réaliser. L'Inde a été élevée par les Anglais à des prix au-dessus de toute littérature, et la presqu'île du Gange n'a pour visiteurs que des *civilians*, des marchands de la Cité et des princes russes. Le pauvre Jacquemont, sans la protection de lord Bentinck et les hauts personnages qu'il y rencontra, n'aurait pu y rester un mois, et la faim aurait fait chez lui l'ouvrage de la maladie de foie. Mais ce qui nous étonne profondément, c'est que, parmi les gens riches qui promènent leur ennui à Spa, à Bade et autres villes d'eaux et de jeux, mille fois plus connues que le boulevard de Gand, et moins amusantes, il ne s'en trouve pas qui aient l'idée d'aller passer la saison à Lahore, à Bénarès ou à Calcutta.

Il paraît que les millions, par la possibilité de tout faire, engourdissent l'imagination; autrement, ne serait-il pas inconcevable que des jeunes gens doués d'une grande fortune se contentent, pour tout régal, d'avoir cinq ou six chevaux maigres dans leur écurie, une danseuse plus maigre encore dans leur petite maison, des voitures et des habits faits à Londres, et un appartement bourré, par un tapissier, de magnificences banales où l'on voit des tentures à 100 francs le mètre, et pas un tableau qui vaille 50 francs? Le riche, probablement, est comme l'avare ; il a le monde plié en billets de banque dans son portefeuille, et cela lui suffit ; il se figure l'Inde du perron de Tortoni ou de la Maison de conversation, ou plutôt il n'y songe même pas.

Heureusement, les Anglais, sachant que nous sommes trop pauvres ou trop casaniers pour jamais faire ce voyage féerique, ont mis l'Inde tout entière dans des caisses et l'ont apportée à l'Exposition; ils se sont dit : « Ces petits Français moustachus et barbus n'auront jamais les six mille francs que coûte l'East-India-Mail, mais ils auront peut-être les deux ou trois louis d'un train de plaisir, et il serait fâcheux que ces Athéniens de Paris, habiles à toutes ces drôleries de goût, d'art et de toilette, ne vissent pas ces merveilles, d'où ils tireront de bons modèles de tapisserie, de broderie et

de joaillerie, qui nous serviront plus tard. » Et le gigantesque empire, berceau du genre humain, aujourd'hui province anglaise, a été rangé très-artistement et très-méthodiquement dans des cases et catalogué avec le même flegme que la coutellerie de Sheffield ou de Birmingham.

Nous avons donc pris le parti de faire cet immense voyage, entre un feuilleton et l'autre, au Palais de Cristal ; nous évitons ainsi les omnibus de la maison Waghorn et compagnie pour traverser le désert de l'isthme de Suez, le bateau à vapeur d'Aden et les cancrelas qui dégoûtaient si fort le prince S** dans les steamers qui vont à Calcutta, sans compter les hépatites jaunes, les choléras bleus, les pestes mouchetées de noir, les crocodiles verts, les tigres rubanés, et autres fléaux pleins de couleur locale. Nous les aurions volontiers encourus, mais nous ne sommes pas maître en cette fantaisie.

Si nous disions que nous n'avons pas jeté un seul coup d'œil sur le reste de l'exposition, nous attirerions sur notre tête le mépris des industriels, des négociants, des utilitaires et des philistins de toutes sortes. Telle est cependant la vérité. Nous avons passé sans un regard à travers ce troupeau de monstres de cuivre et d'acier, mastodontes et mammouths de l'industrie, qui agitent leurs bras tronqués, soupirent avec leurs poumons de fer et semblent emprunter à la vapeur l'inquiétude et la

respiration de la vie, dans cette agitation furieuse et froide qui ne connaît pas la fatigue, activité de la matière qu'on peut pousser à toute outrance sans manquer aux saintes lois de la pitié, car la matière s'use et ne souffre pas. Les bobines tournaient comme des danseuses ivres, disparaissant dans l'éblouissement de leur rapidité. Les pistons levaient et laissaient retomber leurs moignons avec un han plaintif, comme des bûcherons fendant un tronc de chêne; les poulies folles faisaient claquer leurs lanières de cuir et de gutta-percha; les roues crénelées se mordaient à belles dents, les laminoirs se frôlaient en sifflant, les soupapes clappaient de la langue, les ressorts faisaient jouer leurs nerfs et leurs détentes; tous ces esclaves métalliques et plutoniens inventés par le génie de l'homme travaillaient à qui mieux mieux sur notre passage. Ces machines nous criaient avec leurs grincements, leurs coups sourds, leurs sifflements aigus : « Moi, je fais la besogne de six mille fuseaux; moi, je remplace cinq cents marteaux de forgeron; moi, je trame le châle des Indes plus également qu'un ouvrier de Cachemire au seuil de sa cabane; moi, j'enfante des machines qui travailleront à mon exemple; moi, avec mes doigts de bronze, je ploie des enveloppes de lettres aussi habilement et aussi proprement que les ploierait une jolie femme aux doigts roses : seulement j'en fais en un jour assez

pour cacheter tous les secrets d'amour, de diplomatie et d'affaires du monde. »

C'est ainsi que parlaient ces grands animaux de fer et d'airain aux formes hybrides, aux attitudes menaçantes, polypes qui semblent vouloir vous prendre dans leurs longs bras pour vous broyer et vous laminer; ils paraissaient étonnés de notre indifférence. En effet, nous admirons plus que personne ces merveilleuses inventions de l'esprit humain, ces créations mathématiques qui, si elles n'ont pas la vie dont Dieu seul sait le secret jusqu'à présent, agissent du moins comme des êtres animés; nous les admirons et nous les aimons, car chaque machine est un serviteur insensible, un nègre qu'on peut fouetter à toute vapeur jusqu'à ce qu'il éclate, ce qui est sa manière de se révolter. La machine relève l'homme et l'animal d'un labeur, d'une fatigue ou d'un ennui; elle a déjà racheté le galérien de la rame, la bête de somme du charroi; bientôt elle labourera à la place du bœuf, qui, s'il nous donne encore sa chair, au moins ne nous donnera plus ses sueurs et ses essoufflements sous le joug, qui font de son meurtre presque un fratricide. Elle file, elle scie, elle martelle, elle tisse à la place d'innombrables malheureux courbés sur leur métier; et chaque jour le temps pour la pensée, la rêverie, l'étude, devient plus large et plus long. Quelques générations, hélas! périront sans pouvoir

trouver place dans le nouvel ordre ; mais ceux qui viendront plus tard pourront faire des vers, peindre, combiner des inventions, chercher les secrets de la nature, qui aime à se laisser crocheter ses cadenas. Les esclaves de fer feront l'ouvrage ; la matière domptera la matière, et le travail de l'homme deviendra purement intellectuel.

Certes, ce n'est pas nous, poëte et penseur, qui dédaignerons cette race de métal destinée à remplacer les prolétaires et à relever l'homme de l'antique malédiction du travail manuel ; mais assez d'autres ont loué ces prodiges, et des voix plus savantes que la nôtre en ont expliqué les mystères, pour qu'un peu de caprice nous soit permis ; d'ailleurs, nous ne sommes pas de ces Janus dont le masque tourné vers l'avenir a les yeux crevés, et qui ne voient que par le masque tourné vers le passé ; nous ne poussons pas, au milieu d'un siècle, le plus grand que les évolutions des temps aient amené, des gémissements élégiaco-romantiques, et nous comprenons, quoique artiste, la beauté de notre époque, bien que souvent la fantaisie nous ait poussé vers les temps et les pays barbares où persiste l'individualité locale de l'homme.

Aussi, l'on comprendra cet enivrement, cette infatuation que nous cause l'idée seule de l'Inde. Depuis notre enfance, nous avons regardé avec une

curiosité avide et superstitieuse toutes les gravures, tous les dessins, tous les recueils qui se rapportent à cette mystérieuse contrée où ont pris naissance, à des époques qui se perdent dans la nuit des temps et qui déconcertent toute chronologie, les théogonies, les civilisations, les sciences, les arts, les langues dont les nôtres ne sont que les effluves et les dégénérescences. Quand l'Égypte commençait, l'Inde était déjà vieille. La Grèce n'avait encore pour habitants que des sauvages tatoués comme les Ioways et les Mohicans; ceux qui furent plus tard les Athéniens étaient cannibales. Là, bien avant le déluge, bien avant les règnes fabuleux de Chronos et de Xixuthros, quand la terre, jeune encore, s'épanchait en créations dithyrambiques et monstrueuses, comme un poëte adolescent qui jette ses scories en strophes démesurées, régnait, dans une nature d'une exubérance folle, un panthéisme effréné. Onze millions de dieux fourmillaient à travers les inextricables enlacements des forêts vierges, effrayants et difformes comme toutes ces races d'animaux disparus dont l'éléphant, le rhinocéros, la girafe, le chameau, l'hippopotame, le crocodile sont les avortons, et qu'ils rappellent sous des proportions moindres et des formes adoucies.

Que de fois, en songeant à ce pays étrange, qui pour nous restera à l'état de chimère, nous nous

sommes créé d'éblouissants mirages! que de fois nous avons escaladé les étages infinis de cette pagode de Djaggernath, dont les tours superposées s'enfoncent dans le ciel, comme une autre Babel qu'a respectée la colère de Dieu! que de fois nous avons pénétré, glacé par une horreur religieuse, dans les profondeurs insondées du temple souterrain d'Ellora, cathédrale en creux, moule et matrice d'où semblent sortir les innombrables édifices sacrés de l'Inde! que de fois nous avons erré dans ses dédales obscurs, cæcums architecturaux serpentant dans le ventre de la montagne, et dont la pointe de Piranèse serait impuissante à rendre les opaques terreurs et les noires perspectives ébauchées dans la nuit par un rayon livide, en nous répétant comme le refrain d'une litanie monotone le vers si magnifiquement caverneux de M. Victor Hugo :

Puits de l'Inde, tombeaux, monuments constellés!

Ah! combien souvent, lorsque nos pieds foulaient lentement le ruban de bitume qui conduit de l'Obélisque à l'arc de l'Étoile, notre pensée se promenait dans les jungles, où le tigre, avec une pose de sphinx, lèche sa patte de velours de sa langue âpre comme une lime, et qui, même lorsqu'elle lèche, fait venir le sang; sous les mangliers dont les branches pleureuses se replantent et se multi-

plient en innombrables arcades, en sorte qu'un arbre est bientôt un bois; à travers les bambous que l'éléphant fait ployer en marchant comme de l'herbe sèche; à l'ombre des monstrueux baobabs âgés de six mille ans comme le monde, et qui ont peut-être vu Adam sous leurs jeunes pousses, quand il avait pour maîtresse la dive Lilith et qu'Ève n'était pas née encore; au milieu des colossales forêts vierges où s'enchevêtrent les arbres, les lianes, les herbes, dans un inextricable désordre de frondaison et de germination, masses touffues, emmêlées, hérissées, croisées en tout sens, dont le soleil ne peut percer l'ombre séculaire, que fouette en plein jour l'aile des chauves-souris trompées par ce crépuscule éternel; chaos verdoyant où le cobra-capello siffle sous les joncs et les nénufars au bord des mares empoisonnées; où les singes, hideuses caricatures humaines, soldats dispersés de l'armée qui conquit Ceylan pour Rama, sautillent de branche en branche parmi les vols effrayés de perroquets et de kokilas; où le serpent boa, s'enroulant autour d'un palmier, s'amuse à faire d'un tronc droit une colonne salomonique; ah! combien souvent, répondant d'une façon distraite à la question d'un ami, nous descendions en idée les escaliers de marbre blanc de Bénarès qui conduisent au Gange, le fleuve sacré! Quelles silhouettes de villes prodigieuses nous nous sommes

dessinées à l'horizon du rêve, sur les rougeurs d'un couchant fantastique, pagodes indiennes, minarets mahométans, dômes, coupoles, tours, toits en terrasse entre lesquels jaillissent des palmiers, longues bandes de murailles crénelées, portes triomphales, caravansérails, chaudières, tombeaux, colléges de brahmines, immense entassement de colonnes d'ordres inconnus, de monstres sculptés, d'énormités architecturales, comme Martinn sait en faire pressentir avec un éclair dans le sombre infini de ses gravures à la manière noire!

Aussitôt que nous eûmes débarqué à Londres, nous courûmes au Palais de Cristal, qui est lui-même une merveilleuse construction qu'on placerait volontiers dans l'Inde, au bord d'un de ces étangs consacrés où l'on nourrit les crocodiles des temples, ayant pour fond une de ces forêts dont nous parlions tout à l'heure, et soutenue par des terrasses de marbre blanc, sur les rampes desquelles des paons laisseraient traîner les constellations de leur queue; il est d'une légèreté toute féerique et soutient vaillamment dans l'air ses millions de miroirs, enchâssés dans le cadre d'une frêle armature bleue et blanche; sa façade, lamée d'argent et d'azur, s'épanouit comme un immense éventail ayant pour bouton un cadran d'horloge; car le peuple qui a dit : « Le temps, c'est de l'argent, » veut toujours savoir l'heure, même dans ses moments d'enthousiasme et d'oubli,

comme ces graves Chinois qui, même pendant l'extase de l'amour, gardent leur montre à la main. Quand le soleil donne sur cette colossale cage de verre, sur cette énorme serre-chaude de l'industrie qui englobe, avec les mille chefs-d'œuvre du génie humain, de grands arbres à leur aise là comme dans la clairière d'une forêt, et seulement un peu étonnés de ne plus recevoir la pluie du jour et la rosée de la nuit; au mélange imprévu des ombres et des lumières, aux éclairs et aux murmures des fontaines jaillissantes, on ne saurait méconnaître le génie de l'Inde, approprié aux besoins de l'industrie anglaise. Ni le Parthénon, ni le Panthéon, ni la Maison-Carrée, types ordinaires des constructions modernes, n'ont rien à voir ici. Remplissez de plantes équatoriales et tropicales ce grand palais transparent, Lackmi et Parvati pourront y conduire le chœur brillant des Apsaras.

Ces écriteaux rouges historiés de lettres blanches sont les indicateurs de la route de l'Inde. Nous y voici : le chemin n'a pas été long.

Ces petits compartiments, c'est le sol de l'Inde, depuis ses profondeurs jusqu'à sa surface. Chacune de ces pierres, chacun de ces cristaux ou de ces fragments de métal représente une mine, une veine de terrain, une province, un pays, depuis le diamant jusqu'à l'argile. Il ne s'agit encore que des matières brutes, que des produits vierges auxquels la main

de l'homme n'a pas encore touché, et déjà, rien qu'à la simple nomenclature, vous croyez voir ouvert devant vous l'écrin des Mille et une Nuits. Voilà du marbre primitif, du marbre serpentin, du jaspe rouge et jaune, des bois fossiles de Senva, des argiles plastiques jaunes et bleues, du kaolin blanc, des grenats de Kasning, du sable aurifère, des colliers de grains de nimluck, des cornalines unies et taillées, des pierres vertes, de la nacre, du sable à perle d'Ava, de l'ampélite taillée en boucles d'oreilles, des améthystes, des émeraudes, des saphirs, des yeux de chat, des hyalites, du lapis-lazuli, des agates de Nerbudda, des cailloux de la rivière Goane, des blocs bruts d'agate jaspée de Jesselmère, du fer de Calicut, du fer magnétique avec lequel se fait l'acier indien, de la houille de Mergni, du plomb de Shookpoor, de l'outremer de Bombay, sans compter les opales, les turquoises, les sanguines, les chrysobérils, les calcédoines, les onyx, mille pierres radieuses qui toutes ont retenu une couleur de prisme ou un rayon de soleil pour étoiler la statue des dieux, les vêtements du rajah ou le corset de la bayadère.

Nous savons bien que toutes ces richesses sont enfouies sous la terre, éparses dans la vase des fleuves, cachées dans les veines secrètes des montagnes, et que là, comme ailleurs, le sol dérobe ces merveilles sous un manteau de poussière ou de vé-

gétation ; mais, malgré soi, il vous semble que la terre de l'Inde n'est qu'un vaste monceau de pierreries, un de ces entassements d'escarboucles où les califes puisaient à pleines mains. N'est-ce pas de ce pays d'ailleurs que vient le Kohinoor ou montagne de lumière, le plus pur, le plus gros morceau de carbone que le génie des richesses souterraines ait eu le temps, depuis le peu de siècles que ce monde dure, de cristalliser au fond de son alambic mystérieux ?

Si la terre est un écrin, l'herbier est une cassolette. Cannelle, macis, muscade, gingembre, opium, hachich, huile de rose, noix de bétel, piment, sucre de datte, thé de l'Himalaya, aloès, safran, indigo de Salem et de Madras, fleurs d'Hursinghar, tabac blond comme la peau d'Amani la bayadère, fleurs de Camboja, feuilles d'ananas, dont la fibre fournit une fine soie végétale, tout cela ne ressemble-t-il pas à cette montagne des aromates dont parle Salomon dans le Sir Hasirim ? Un sol de diamants ne doit-il pas avoir une végétation de parfums ?

Surexcitée par tous ces noms qui souvent ne sont représentés que par des échantillons desséchés et flétris, enfermés dans des fioles ou des boîtes, l'imagination a bientôt fait verdoyer en feuilles énormes et bizarres, s'épanouir en calices éclatants toutes ces fleurs et ces herbes mortes. Elles germent et

végètent avec une activité incroyable, comme ce rosier des soirées magiques qui pousse à vue d'œil ; leurs odorants effluves embaument l'air. Les échantillons de bois reprennent leur écorce et se dilatent en forêts, les lichens jettent leurs balançoires d'un arbre à l'autre. Les cantharides tourbillonnent dans un rayon de soleil, et le bupreste mange le cœur de la rose du Bengale. Un paysage immense sort de ces étroits casiers.

Faudra-t-il beaucoup de peine pour rendre la vie à ces peaux de tigre clouées contre le mur et les faire bondir comme dans un roman de Méry? Ce grand monstre fauve rayé de noir, dont le mufle aplati conserve encore sa férocité, doit être un comparse de l'histoire d'Héva. Peut-être est-ce Mounoussamy, le sauvage époux à formes d'éléphant, qui lui a planté cette balle entre les yeux, à moins qu'il n'ait été devancé par le spirituel et paradoxal Edwards Klerbbs. Que de pauvres péons il doit avoir dévorés sur les routes ! Et cette panthère noire de Java, sombre comme la nuit, effrayante comme un chat cabalistique, qui ne laisse briller dans l'impénétrabilité des bois que deux phosphorescentes prunelles de hibou ! En un bond, elle va vous sauter sur les épaules et vous enfoncer dans le cou ses dix poignards de corne ! Sans être Cuvier, il est facile de reconstruire, à l'aide de ces massacres aux cornes démesurées, le buffle hideux qui se cuirasse de

vase dans les flaques de pluie, sous les ramures léthifères des opaques forêts de Ceylan.

Quand on a vu, sur ces jolis encriers et ces charmantes boîtes peintes qui nous viennent des Indes, quelques-unes de ces chasses vernissées où des princes en robe rose et à figure de femme poursuivent des antilopes, des daims mouchetés et des daims blancs, avec des guépards pour chiens, on peut aisément ressusciter ces peaux mégissées et les faire courir dans les rizières ou les plaines de sable, autour de Madras ou d'Allahabad. Ces trompes préparées, est-ce le nez de Ganesa, le dieu de la Sagesse, que quelque mauvais plaisant, voltairien à sa manière, lui aura arraché dans un moment de belle humeur? Non; l'Indien dévot ne se permet pas de ces facéties : c'est bien la proboscide du monstrueux animal arrangée en tuyau de caoutchouc; ces lourdes défenses d'ivoire, qui semblent dérobées à ce cimetière où se rendent les éléphants millénaires pris de la pudeur de la mort, ces soies de sanglier ou de chèvre, ces nageoires de requin, ces nids d'hirondelle-salangane qu'un Chinois mettrait tout de suite en potage, ne forment-ils pas au bout de quelques minutes à l'œil de l'âme une ménagerie hurlante, glapissante, fourmillante, comme le bois dont il est parlé dans la pièce de *Nourmahal-la-Rousse* des Orientales?

Si vous le permettez, nous nous arrêterons au-

jourd'hui à Lahore, qui se dessine là-bas sous une cage de verre; une étape de trois mille lieues fatigue, même quand on ne la parcourt que la plume à la main.

Il est vrai que ce n'est pas Lahore elle-même, mais seulement le modèle de Lahore. Si vous regardiez la ville véritable par le gros bout de la lorgnette, vous obtiendriez l'effet du plan; en regardant le plan par le petit bout, vous le grandissez et vous obtenez un effet satisfaisant.

Lahore noue autour de ses reins une ceinture de tours et de fortifications en style moyen âge orientalisé; des fossés dont l'eau verte a des caïmans pour grenouilles, font comme une frange verte à sa robe rouge : car Lahore, comme Munich, est presque toute peinte avec ce rouge antique si cher au roi de Bavière. De ce fond sombre, s'élancent comme des mâts d'ivoire les minarets des mosquées et les aiguilles fleuries des pagodes en albâtre ou en marbre. Dans les rues étroites fourmille un peuple innombrable, étrange et bariolé comme un rêve; des formes que l'on croyait disparues avec le moyen âge revivent là dans une splendeur orientale. A chaque instant passent de longues cavalcades de cavaliers sykes, des caravanes de chameaux, des files de chariots dorés traînés par des bœufs bossus. Les frêles balcons étincellent comme des diptyques entr'ouverts, laissant apercevoir sous des formes

humaines des ruissellements de pierreries et des miroitements de brocart. Les bayadères et les courtisanes, chargées d'anneaux, de bracelets, de pendeloques, de bijoux, de grelots, de paillettes, sourient aux passants, et mêlent leurs éclats de rire aux caquets des poules et des oiseaux suspendus dans des cages. Les éléphants avec leurs riches housses passent, élargissant des hanches les rues trop étroites, emportant avec le dos les arcades trop basses ou ruinées; ils se dirigent vers la chauderie, suivons-les, et asseyons-nous à la porte pour observer les mœurs et les costumes.

II.

Non contente d'avoir apporté le sol, les plantes, les animaux, la compagnie des Indes a exposé une ville tout entière, afin que l'on pût se faire une idée complète de son empire oriental. Elle a aussi transporté la population sous forme de petites maquettes de terre coloriée, modelées par les habitants eux-mêmes, qui font pénétrer intimement dans la vie des différentes castes.

Nous avons lu souvent les *Lettres sur l'Inde*, du prince S***, et feuilleté son magnifique album. Nous voyons, dans le Palais de Cristal, la réalité de ces merveilles, qui nous semblaient chiméri-

ques, malgré la sincérité évidente du dessin. Ce n'est pas seulement dans les mises en scène d'opéras féeriques que ces magnificences existent, et les poëtes de l'Orient, qui font à tout moment des métaphores dont s'effarouche l'économie occidentale, qui remuent les pierreries par monceaux et battent des omelettes de soleils dans le moindre ghazel, dans le plus mince pantoum, ne sont, avec toute leur joaillerie tant reprochée, que d'exacts faiseurs de procès-verbaux. L'hyperbole est tuée d'avance par l'éblouissant éclat du vrai.

Voici un éléphant qui s'offre à vos yeux ; un éléphant empaillé, il est vrai ; mais si vous voulez en avoir un vivant, vous n'avez qu'à aller au *Zoological garden*, où vous monterez sur son dos pour un schelling. Sa peau rugueuse, fendillée comme de la vase sèche, disparaît à demi sous un riche caparaçon de velours rouge quadrillé et frangé d'or; son front bombé est orné d'une ferronière colossale, et de grosses houppes de soie pendent confusément de chaque côté parmi les plis de ses oreilles. Quelquefois ce frontail est orné d'énormes pierres fausses, émeraudes, rubis ou perles de verre, ou même de petits miroirs. Sur le dos de la bête s'élève une espèce d'estrade surmontée d'un pavillon soutenu par des colonnettes d'ivoire niellé de charmants dessins. Des coussins de brocart servent de siége au personnage qui se sert de ce mode

de transport, prince indien ou employé de la Compagnie; une place est ménagée derrière pour le domestique. Le cornac se tient assis sur le col du monstre, qu'il dirige à l'aide d'un crochet de fer. Le pavillon, en forme de dôme à double renflement, est tapissé de brocart d'or et d'argent, et bordé d'un effilé où la lumière scintille à éblouir. Quand un puissant rayon de ce soleil qui vit Bacchus et Alexandre tombe sur ce dôme aux phosphorescences métalliques, les yeux doivent se baisser comme devant l'astre lui-même.

Cet éléphant nous a fait penser aux grandes batailles de Lebrun. Celui monté par Porus, ce géant écaillé qui lançait des flèches de six pieds de long, devait être harnaché ainsi, et cette vue vous plonge dans des rêveries d'antiquité où la mémoire se perd.

Si vous craignez de vous hisser sur cette montagne mouvante, qui pourtant s'agenouillera docilement devant vous pour vous faciliter l'ascension, entrez plutôt dans cet eka sculpté, peint, doré, aux roues massives, enjolivées d'ornements fantastiques et traîné par un petit bœuf à loupe et à pelage gris de souris, modèle naïf rappelant le chariot de terre cuite de la pièce de Vasantesena et les voitures que les enfants se taillent dans l'écorce des potirons; ou bien encore laissez-vous bercer par le pas rhythmique des péons dans ce somptueux palanquin aux brancards d'ivoire, aux plaques

d'argent repoussé, aux rideaux de soie brochée et lamée d'or, où la songerie doit être si douce, où le sommeil doit arriver si aisément.

Quand on pense aux selles anglaises si nues, si pauvres dans leur froide correction relevée, pour tout agrément, de quelques piqûres, on reste épouvanté de la folie prodigue de la sellerie indienne. Sur ces arçons et ces troussequins, qui confondent les formes du moyen âge et de l'Orient, la fantaisie luxueuse de l'ouvrier a semé les arabesques et les pierreries avec une verve effrénée d'éclat. Ce n'est pas une selle, c'est un joyau de grande dimension, c'est un écrin avec des étriers. Rien n'est assez précieux ; le velours disparaît sous l'or, l'or sous les turquoises, les grenats, les rubis et les diamants. Ne croyez pas, d'après cela, à une richesse lourde, à une opulence massive : l'art y vaut encore plus que la matière ; le goût le plus pur, le plus fin, le plus inventif, a ciselé, guilloché, filigrané ces ornements infinis, si nets, si opiniâtrément suivis, malgré leur complication dédaléenne. Benvenuto Cellini, Henri d'Arfé, Vechte, n'ont pas fait mieux dans leurs merveilleuses orfévreries. Et quelle admirable entente de la couleur ! comme un fil d'argent adoucit à propos l'éclat trop fauve de ce galon d'or ! comme un champ mat fait ressortir un filet bruni ! comme une pierre enchâssée avec bonheur rompt une plaque de lumière

rop diffuse ! Les nuances les plus vives et les plus iolemment opposées se marient sans effort dans un lamboiement général.

En posant en idée sur le dos de quelques vigoureux coursiers du Scind ou du Népaul, à la queue et à la crinière teinte de henné, ces monceaux d'or et de pierreries, en y asseyant un Européen en bottes vernies, en pantalon noir, en habit à queue de morue, en chapeau à tuyau de poêle, on obtient une caricature tellement grotesque, l'écuyer fût-il le vicomte d'Aure, Baucher ou Victor Franconi, que l'on en rit involontairement tout seul, bien à tort, puisque les rajahs juchés sur ces selles fulgurantes ne sont que les serviteurs tremblants du premier Anglais en *waterproof*, nullement pittoresque, qui passe par là, préférant à toutes ces joailleries de Golconde le vrai diamant, le diamant noir de Cornouailles. Comment devaient être les selles de Gengiskan, d'Aurengzeb, de Timour, et des grands victorieux de l'Inde ? De quels rayons de soleil et de lune, de quels scintillements d'étoiles étaient-elles passementées et constellées, puisque les selles des vaincus offrent encore de telles magnificences ?

Parmi ces caparaçons d'un éclat éblouissant, il y en a un d'un caprice singulier, déjà tartare, presque chinois peut-être, tout papelonné d'écailles de dragon, roses, bleues et noires, comme certains

écus héraldiques. Oh ! que nous aimerions, sur un de ces chevaux blancs mouchetés de brun comme des léopards que l'on voit caracoler dans les chasses impossibles des paravents, bien assis dans cette selle qui semble faite de la peau d'une Chimère, parcourir ces contrées inexplorées sur lesquelles s'allonge l'ombre démesurée de l'Himalaya, cette extrême Inde qui se confond avec le Céleste-Empire par le Thibet et le royaume de Cachemire, où vole le grand papillon bleu, et où les romans de chevalerie du moyen âge plaçaient les empires fabuleux de leurs héros !

Quant aux brides, aux mors, aux têtières, aux frontails, nos langues du Nord sont trop froides, trop pauvres, trop mesquines, pour en décrire les somptuosités. C'est le moins que des coursiers de la race nedji mâchent l'or et l'argent dans leur bave plus blanche que l'écume qui baisait les pieds de Wishnou endormi sur la feuille de lotus au milieu de l'océan d'immortalité.

Quel spectacle qu'une cavalcade ainsi montée, s'élançant des portes de Lahore au milieu d'un nuage de poussière lumineuse ! Nous croyons, quel que soit notre respect pour la civilisation, que la promenade des gentlemen sur leurs hacks, leurs poneis et leurs pur-sang bai cerise, à six heures du soir, dans Hyde-Park, le long de Serpentine-River, doit être infiniment moins pittoresque.

Si cette chevauchée à dos d'éléphant, en chariot, en palanquin et en selle, bosselée d'ornements d'or, vous a fatigué quelque peu, voici pour vous reposer un lit en velours incarnadin chimériquement historié d'or, sous un dais de brocart porté par des colonnes d'ivoire et de vermeil ; des chasse-mouches aux manches d'or, miraculeusement ciselés, sont placés à côté de l'oreiller de toile d'or, prêts à faire envoler l'insecte qui troublerait votre sommeil. Un tapis d'or entoure cette couche, qui semble descendue sur terre du paradis d'Indra pour bercer le corps de Sacountala ressuscitée. Si vous avez peur de faire tache au milieu de cette magnificence, comme un grain de sable sur le soleil, asseyez-vous tout simplement sur ce fauteuil sculpté dans des défenses d'éléphant, ou sur cette chaise longue en marbre de Rajpootana, découpée comme une guipure, fenestrée comme une truelle à poisson, et rappelant les plus délicates arabesques de l'Alhambra, que vous offre le rajah Anund Nath, roi de Nattore. Vous serez plus fraîchement sur ce froid et blanc canapé, dans cette salle ventilée par les ponkas toujours en mouvement, aux fenêtres fermées de nattes de jonc arrosées d'eaux odoriférantes, aux soupiraux treillagés de feuilles d'albâtre frappées à jour par l'emporte-pièce de la patience, comme les dentelles de papier de nos boîtes de dragées ; là vous pourrez

fumer dans ce bhouka d'argent, émaillé et ciselé, le tabac mélangé de benjoin, de confitures et de roses, entortillant votre bras des longs anneaux du tuyau flexible, comme une Cléopatre jouant avec l'aspic ; mâcher le bétel qui empourpre les gencives, prendre le thé de Kemaon et d'Assam dans des tasses enveloppées de filigrane, ou bien encore, si vous trouvez un adversaire de votre force, faire une partie avec ce jeu d'échecs en agate, dont les cavaliers chevauchent des éléphants.

Mais c'est assez se reposer ; les éblouissements ne sont pas encore finis. Si vous ne sortez pas aveugle du Palais de Cristal, ce ne sera pas la faute de l'Inde ; mettez des lunettes de verre noir comme pour regarder une éclipse, et plongez l'œil dans ces armoires, vestiaires des fées, des péris et des apsaras. Les cachemires passent en Europe pour des tissus somptueux. Une femme se croit riche lorsqu'elle peut en enfermer une demi-douzaine dans son coffre de palissandre. Là-bas, l'on en fait des rideaux de lit, des tentures d'appartement, des tapis de table ou de pied ; ils remplacent, pour les tentes, la toile ou le coutil grossier. En voilà pourtant cinq ou six admirables, bleus, rouges, noirs, verts, avec des palmes de trois pieds de haut, si souples qu'ils font des plis comme une draperie de Phidias, si fins qu'ils passeraient par une bague ; là, ils ne servent que d'ombre au tableau.

On ne commence à les regarder que lorsque les palmes sont d'or et les fleurs de perles, et que le fond écarlate se constelle de disques éclatants de broderie : mais ils pâlissent bien vite à côté de ces étoffes rayées en long, en diagonale, qui mêlent à leurs splendeurs des tons si fins que Rubens, Paul Véronèse, Delacroix, n'y sauraient atteindre ; finesse ardente, fraîcheur embrasée, nuances flamboyantes et tendres, harmonies dans le tumulte; il y a là des fonds saumon, topaze brûlée, pétales de fleur recouverts d'émail ou de paillon, dont aucune langue ni aucun pinceau ne saurait donner l'idée; des draps de Kirpoor, des soieries d'Agra, des broderies du Moultan, des brocarts de Borhanpor et d'Ahmedabad, des gazes de Trichinopoli, des rubans de Célèbes, des écharpes de Sumatra, des châles de Lahore pour ceinture et pour turban, à rendre la coquetterie folle.

Tantôt ce sont de larges bandes d'or, fleuves de lumière qui ruissellent en miroitant entre des rives d'améthyste, de rubis et de saphir; tantôt un mince fil étincelant serpente dans la trame grenue qu'il égratigne d'une traînée de points phosphorescents; ici l'argent pleut et fourmille en paillettes estampées sur une gaze d'azur qui frissonne et tremble comme un ventre de poisson au soleil, ou comme une eau au clair de lune; là une den-

telle d'or, plus fine que la maline ou la valenciennе, laisse rougeoyer un fond de paillon pourpre; plus loin, l'argent et l'or font combattre leur éclat blanc et jaune sur un champ de bataille rose. Mais quel rose! un rose idéal, un rose d'intérieur de clochette à l'heure de la rosée! Partout l'or scintille en paillettes, en mouches, en filigrane, en fleurs, en étoiles, en passequilles, en effilé, en fanfreluches; il y a des moments où cela touche au délire.

On dirait que le luxe indien a voulu engager une lutte directe avec le soleil, avoir un duel à mort avec la lumière dévorante de son ciel embrasé; il essaye de resplendir d'un éclat égal sous ce déluge de feux; il réalise les merveilles des contes de fées; il fait des robes couleur du temps, couleur du soleil, couleur de la lune; métaux, fleurs, pierreries, reflets, rayons, éclairs, il mélange tout sur sa palette incandescente. Dans un tulle d'argent il fait palpiter des ailes de cantharides, émeraudes dorées qui semblent voler encore. Avec les élytres des scarabées, il compose des feuillages impossibles à des fleurs de diamant. Il profite du frison fauve de la soie, des nuances d'opale du burgau, des moires splendides et de l'or bleu du paon. Il ne dédaigne rien, pas même le clinquant, pourvu qu'il jette son éclair; pas même le cristal, pourvu qu'il jette son feu. Il faut qu'à tout prix il

brille, il étincelle, il reluise, qu'il lance des rayons prismatiques, qu'il soit flamboyant, éblouissant, phosphorescent. Il faut que le soleil s'avoue vaincu.

Ces ouvriers, c'est-à-dire ces grands artistes, seraient gens à vouloir tisser la lumière électrique, s'ils la connaissaient : et dans ces irradiations, ces effluves, ces feux croisés, ces folles bluettes, ces iris, ces feux follets du spectre solaire qui dansent sur ces écrins tramés, sur ces mines de Golconde et de Visapour taillées en robes, en châles, en turbans, en écharpes, jamais le dessin ne se perd une minute, jamais l'ornement qui circule à travers ces incendies n'altère son élégance ou sa légèreté; tracé sur un papier par une simple ligne noire, il ne serait pas moins précieux. L'on ne pourrait pas dire à l'ouvrier indien comme au mauvais peintre d'Athènes : « Ne pouvant la faire belle, tu l'as faite riche. »

Les mousselines ne sont pas moins admirables dans leur blancheur transparente; c'est du vent filé, de l'air tissu, de la brume condensée. Quels plis fins, quelle souplesse! elles n'habillent pas, elles caressent comme un baiser les corps qu'elles enveloppent. Les unes sont tout unies, et ce ne sont pas les moins belles; les autres ont çà et là une étincelle d'argent ou d'or, une feuille de rose du Bengale ou une aile verte de bupreste arrêtée

dans leur trame. Comme elles doivent voler légèrement, ces longues écharpes blanches piquées de points de lumière, sur le corset de pierreries des bayadères qui, ivres du parfum des fleurs de Siricha, suspendues le long de leurs joues brunes, s'avancent en tourbillonnant devant la procession de la trois fois sainte Trimurti, dans les rues d'Hyderabad ou de Bénarès! Comme elles doivent boire sur le corps poli de Vasentasena les pleurs sacrés du Gange au bas des terrasses de marbre!

Les toiles d'ananas et d'aloès, les indiennes, les cotonnades, les madras, les soies flambées, les corans, les chittes dont parle Bernardin de Saint-Pierre, les tissus les plus ordinaires, ont un éclat et une douceur de ton inconnus chez nous.

Nous avons parlé un peu ici de tissus simples, de productions moins rares, pour faire trêve à ce feu d'artifice de mots, à ces bombes lumineuses de métaphores, à ces pluies d'argent et d'or, d'adjectifs et de comparaisons auxquels nous sommes obligé d'avoir recours pour éveiller dans l'idée de ceux qui nous lisent une image effacée et confuse des féeries que nous voyons. Mais nous voici déjà repris au collet par la magnificence. Quoique nous n'ayons donné à boire à aucune vieille, nous sommes dans la position de la jeune fille du conte de Perrault; nous ne pouvons ouvrir la bouche sans qu'il en tombe aussitôt des pièces d'or, des dia-

mants, des rubis et des perles; nous voudrions bien de temps en temps vomir un crapaud, une couleuvre et une souris rouge, ne fût-ce que pour varier : mais cela n'est pas en notre pouvoir.

Sous une vitrine resplendissent à deux pas de là d'incalculables richesses : ni le souterrain d'Aladin, ni le puits d'Aboulcasem, ni le trésor d'Haaroun-al-Raschid avec son paon de pierreries, son arbre d'or, ses masses d'ambre jaune et son éléphant de cristal de roche, n'ont contenu plus de merveilles. Le Durrial-Noor forme le centre d'une constellation de diamants montée en bracelet. Son nom de mer de lumière est des plus mérités, il fulgure d'un éclat sans rival. Quelle reine, quelle Impéria ne rêverait pas pour son bras d'albâtre ce volcan de lumière? Ces deux cent vingt-quatre perles d'un orient parfait, aussi grosses que celle fondue par Cléopatre à son souper, au collier de quelle Néréïde de l'océan Pacifique le plongeur intrépide les a-t-il arrachées sous des voûtes d'algues marines et de corail? Quel est cet énorme joyau, ce lingot d'or qui le disputerait à celui de la loterie parisienne? C'est une selle : mais comme l'or massif a paru trop vil, on l'a fait disparaître sous une croûte de diamants, d'émeraudes et de rubis, médiocre magnificence à côté de cette robe de perles et de cette ceinture d'émeraudes d'un chef syoke.

Une robe de perles, entièrement de perles, nous ne connaissons que la vierge de Tolède qui en ait une semblable dans sa garde-robe de Notre-Dame; encore dit-on qu'elle a été apportée du ciel par les anges. Quant à ces diadèmes, à ces plaques bosselées de boules de filigrane, à ces ornements en fil d'argent, à ces lutchkas émaillés, à ces chaînes, à ces guirlandes d'or et de pierres, ce n'est pas la peine d'en parler. Remarquons seulement, bizarrerie locale parmi tout ce luxe, ce bracelet tissé en cils d'éléphant.

Qui l'aurait cru? l'éléphant a les cils les plus beaux, les plus longs, les plus soyeux du monde. Nous notons avec joie ce terme de comparaison nouveau aux jeunes poëtes qui font pour leurs maîtresses des orientales à la façon de Victor Hugo, de Ruckert ou de Freiligrath.

Vous vous croyez quitte maintenant avec les pierreries. Nullement, car des joyaux vous allez tomber aux armes; et pour l'Indien, l'arme est un prétexte à damasquinages, ciselures, sculptures, incrustations de toutes sortes : l'or, l'argent, le burgau, la nacre, le corail, les diamants, les turquoises et les perles laissent à peine soupçonner le fer. Peut-être peut-on aussi se tuer avec ces bijoux, mais ce n'est qu'une question subsidiaire. Ces cottes de mailles, fines toiles d'acier moirées d'or, ces casques aux formes étranges,

capricieuses, ces boucliers de peau d'hippopotame ou de rhinocéros, incrustés d'écaille de tortue, constellés de boules de métal, ces épées aux poignées ciselées à jour, où la main d'une jolie femme entrerait à peine, tellement les peuples orientaux ont les extrémités délicates, ces flèches mogoles barbelées, ces kriss malais ondulés comme des flammes, empoisonnés dans le suc de l'upa et munis d'hameçons pour ramener les entrailles de la victime, ces hallebardes dentelées, découpées en croissant, ces masses d'armes garnies de chaînettes et de pointes, rappellent involontairement les formes et les habitudes de guerre du moyen âge. Il y a bien aussi quelques arquebuses à rouet, quelques mousquets à mèche, et même aussi un canon fantasié en Chimère, qui se termine par une gueule de dragon d'un goût chinois; mais le tout relève plutôt du joaillier que de l'armurier. Ce goût des pierreries est si fort aux Indes que, non content d'en mettre partout, on en met en bouteille. Non-seulement on s'en pare, mais encore on en boit. Il y a du vin rouge de rubis, du vin blanc de perle, qui est fort comme du vitriol et coûte 300 f. le flacon. Cette délicatesse, vous le concevez, est réservée aux rajahs et aux nababs.

« Mais, allez-vous dire après le récit de ces incroyables profusions, tout le monde est donc riche, là-bas ? » Hélas! non. Cette robe de perles est tissée

de la nudité d'une province. Cent mille Hindous boivent de l'eau pour qu'un rajah boive du rubis fondu. Des millions d'individus, parqués fatalement dans la caste d'où ils ne peuvent sortir, vivent d'une poignée de riz, d'un régime de banane, et n'ont pour ornement sur leur peau hâlée que des tatouages et des stigmates de bouse de vache. Chaque caste sortie d'une partie plus ou moins honorable du corps de Bramah garde sa hiérarchie inviolable, que la domination anglaise n'a pu altérer. Le brahmine et le tchatrya, c'est-à-dire le prêtre et le guerrier, sont tout; les marchands et les laboureurs ne sont rien, même à leurs propres yeux. Aussi voyez avec quelle douce résignation fataliste, demi-nus sous la morsure du soleil, ils labourent avec leurs charrues de bambou, puisent de l'eau à leur spiccotahs, conduisent leurs chariots primitifs, attelés de bœufs bossus, travaillent courbés dans leurs rizières ou trament, accroupis devant leurs métiers faits de quelques roseaux assujettis, des châles, chefs-d'œuvre de patience et de génie obscur qui font l'admiration de l'Europe savante.

Toute leur misérable vie est racontée naturellement et sans emphase dans ces naïfs petits groupes de terre cuite, Inde complète en miniature. Regardez ces modèles des pagodes de Sheerungum et de Nagasorum, cette cour de justice européenne et indigène. Ce percepteur qui va lever les revenus

III.

L'Inde, avec ses industries qui ont l'air de poésies et de contes de fées mis en œuvre par le génie de la patience, n'est pas la seule contrée *barbare* qu'on puisse visiter à l'Exposition. Ceylan, l'île ombreuse pleine d'éléphants, de rhinocéros et de singes, et dont les forêts impénétrables cachent la pagode où se conserve dans des masses d'or la dent pourrie de Bouddah, ce palladium de l'Inde maintenant possédé par les Anglais, a envoyé aussi ses sauvages échantillons : des ivoires, des cornes de buffle, des bois de cerf, des nids d'oiseaux, des épices et des aromates, des minéraux et des pierres précieuses, des perles et des mousses de Jaffna, de minutieux ouvrages d'un goût exquis et d'une perfection puérile, petites merveilles sculptées sur ivoire, ébène, noix de coco, coquille d'œuf; des corbeilles, des boîtes en corne, en écaille, en paille; des tissus en fibres d'aloès ou de plantain; des dentelles d'or et d'argent plus délicates que des réseaux d'araignée; des coutelleries féroces rappelant les kriss malais; des modèles de voitures et de palanquins; des pagodes en miniature venant de Columbo, des arrosoirs à parfum, des nattes de mille couleurs aussi fines que des étuis à cigares de Ma-

nille, toutes ces industries naturelles où excellent les nations primitives.

Si ce n'était un sacrilége de placer ici les îles Ioniennes, ces perles du collier de la Grèce égrenées sur l'azur des mers, et de ranger sous cette étiquette le pays pour qui jadis toute la terre fut à bon droit barbare, nous dirions que Zante, Céphalonie et Corfou sont représentées au Palais de Cristal par une robe grecque d'un travail charmant, des bracelets d'argent qui portent, écrites dans ce caractère qui est celui de l'Iliade, deux inscriptions : « Je serre comme l'amitié sans fraude » et : « Qui me porte est sensible » ; par des taktikos, des écharpes, des mouchoirs rayés d'or et de couleurs vives, et des tabliers que font au crochet les paysannes d'Ionie, et qui égalent en complications délicates les ouvrages de ce genre les plus admirés en France et en Angleterre, où tant de femmes amusent à ce frêle travail, dans le loisir de la vie de château, leurs minces doigts aristocratiques. Nous nous souvenons d'avoir acheté en Afrique, presque pour rien, des merveilles semblables exécutées par les pauvres femmes kabyles. Des sacs brodés, des sachets, des portefeuilles, et autres menus bijoux, complètent cette exhibition touchante.

Ces îles sont maintenant des colonies anglaises. La Grèce bavaroise, puisque c'est un Allemand qui

règne dans Athènes, n'a que du tan, de la garance, de la soie, du miel de l'Hymette, s'il vous plaît, et du marbre de toute espèce, comme il convient à la patrie d'Ictinus, de Nicias, de Phidias, de Praxitèle, à la terre sacrée des grands architectes et des grands sculpteurs; du marbre blanc pour les corps des dieux et des déesses, du marbre couleur de chair où Alfred de Musset pourrait tailler « ses trois marches de marbre rose, » du cipolin, du porphyre serpentin, du porphyre vert, du pentélique, du paros, de l'albâtre, des brèches jaunes et violettes. Chose bizarre et cependant bien naturelle, Messène a envoyé une pierre lithographique. N'y a-t-il pas, entre ce nom antique et cette invention toute moderne, un contraste qui fait sourire et qui fait rêver ? Milo, l'île heureuse qui a laissé jaillir de son sein, après un sommeil de deux mille cinq cents ans, la plus radieuse réalisation de la beauté, le plus admirable poëme de la forme qu'ait chanté la divine statuaire antique, apporte à l'Exposition de la pierre de savon pour enlever les taches de graisse, en sorte que, si sa Vénus avait les bras qui lui manquent, elle vous saisirait au collet pour essayer sur votre habit la puissance de son détersif.

Il y a aussi des productions de l'Afrique occidentale et orientale. De la soie grége, des bracelets d'ivoire et de verre, des flèches empoisonnées, des arcs, des boucliers, des pipes, des poteries, des ca-

lebasses, des instruments de musique sauvage, violons et guitares, faits avec des calebasses, des nattes, des pagnes, des guinées, des cartouchières, des serrures du Cap-Vert, exactement pareilles à celles dont se servaient les Égyptiens il y a quarante siècles, la défense de l'éléphant fétiche, les robes d'uniforme du corps d'Amazones qui garde le roi de Dahomey, des bouteilles de cuir contenant de la teinture pour les paupières, des sacs renfermant des copies du Coran, des amulettes portées en Gambie, des ornements de corne sur fond de soie à l'usage des femmes, des pièces d'étoffe obtenues en effilant des soieries d'Europe tramées de nouveau, le trône d'un roi nègre, et mille autres singularités barbares d'un goût charmant et curieux.

Le Canada, qui fut autrefois une terre française, arrive avec ses échantillons de bois et ses pelleteries, comme un forestier et un chasseur qu'il est: il a des patins et des traîneaux pour courir sur la neige, des canots d'écorce de bouleau, que l'on peut porter d'une rivière à l'autre, et qui rappellent involontairement Uncas et Chingakook; des houseaux pour la pêche; des mocassins en peau de daim brodés finement en piquants de hérisson coloriés; des manteaux de peau d'ours, de loup et de renard, et des bottes fourrées pour vous garantir du froid lorsque les attelages de chiens ou d'élans vous emportent avec la rapidité de la flèche

par les immenses plaines blanches ; des haches pour abattre dans les forêts l'érable et le noyer noir ; toute une industrie agreste et robuste qui sent le voyage, la vie en plein air, les courses énormes à la poursuite d'un daim, d'un bison ou d'un renard, et qui vous remet en plein dans les odyssées indiennes de Fenimore Cooper, et vous fait penser à ces aventureuses existences de trappeurs dont Natty-Bumpo, dit Bas de Cuir, résume en lui le type original.

La Turquie, bien qu'elle commence à se *civiliser*, dans le mauvais sens du mot, a une exposition riche, éclatante et nombreuse. Dans tous les pays soumis à l'islamisme, l'art proprement dit ne saurait exister. Le Koran défend comme une idolâtrie la représentation de la figure humaine et même de tout être vivant. Cette défense annihile d'un coup la statuaire et la peinture, surtout en y joignant la réclusion de la femme, l'idéal visible. Elle a toujours été religieusement suivie, sauf quelques exceptions chez les sectes dissidentes, en Perse, par exemple. Ce qu'un ancien abonné du *Constitutionnel* appellerait « le progrès des lumières » n'a produit aucun changement sur ce point. Nous avons vu dans le palais du bey à Constantine des vues de villes saintes, des siéges de places fortes où les combattants étaient supprimés et où les pièces d'artillerie jouaient toutes seules. Rien n'était plus singu-

lier que ces batailles sans soldats et ces bombardements solitaires.

Les vues de cette espèce sont très-nombreuses à Constantinople. Une superstition bizarre renforce le préjugé religieux, et les musulmans disent aux artistes francs qu'ils voient occupés à dessiner ou à peindre : « Que répondras-tu à ces figures au jour du jugement dernier, lorsqu'elles te demanderont une âme ? » En Algérie, beaucoup d'Arabes ont la croyance que tout homme dont on fait le portrait meurt inévitablement dans l'année. Mais l'art est plus fort que les préceptes antihumains d'un illuminé ou d'un fanatique plus ou moins consciencieux ; ce désir si naturel de faire une création dans la création ne peut être arbitrairement supprimé. L'idéal tourmente les natures même les plus grossières. Le sauvage qui se tatoue, se barbouille de rouge ou de bleu, se passe une arête de poisson dans le nez, obéit à un sentiment confus de la beauté. Il cherche quelque chose au delà de ce qui est; il tâche de perfectionner son type, guidé par une obscure notion d'art : le goût de l'ornement distingue l'homme de la brute plus nettement que toute autre particularité. Aucun chien n'a eu l'idée de se mettre des boucles d'oreilles, et les Papous stupides, qui mangent de la glaise et des vers de terre, s'en font avec des coquillages et des baies colorés.

L'interdiction de Mahomet, qui semblait devoir

tuer à jamais l'art chez les nations musulmanes, n'a fait que le déplacer. Les païens et les catholiques ont donné une place immense à l'homme dans leurs créations plastiques ; les musulmans se sont développés dans le sens de l'ornementation et de la couleur : ils ont appliqué leur génie à l'invention d'arabesques compliquées, où les lignes mathématiques, décomposées à l'infini, produisent des combinaisons toujours nouvelles et toujours charmantes. On ne saurait imaginer, quand on n'a pas vu les stucs découpés qui plaquent les murs de l'Alhambra, quelle variété, quelle fécondité le génie humain peut atteindre dans un espace aussi fatalement circonscrit : des angles, des carrés, des ovales, des lignes brisées sous diverses incidences forment, avec quelques fleurs et des lettres arabes, une création abstraite, puisque rien n'y rappelle la vie, d'une élégance, d'une richesse et d'un charme surprenants. Là, tout est imaginaire, inventé, tiré de rien, les types de cette ornementation n'existant pas dans la nature, et les formes ornementales n'étant que des mathématiques rhythmées. Plus d'un Arabe ou d'un Turc, qui peut-être aurait été Michel-Ange ou Raphaël sous une autre religion, a dépensé des facultés immenses à l'invention ou à la déduction de ces merveilleux dédales qui servent à exprimer des rêves d'infini tout aussi bien que la Madone ou le Pensiero.

Privés du dessin proprement dit, les Orientaux ont acquis une prodigieuse finesse de coloris. Leurs facultés artistes, comprimées à d'autres endroits, se sont singulièrement développées en ce sens; personne ne les a jamais égalés dans l'art de rompre les nuances, de les marier, de les contraster, de les employer par masse ou par filets, de les proportionner dans une eurhythmie infaillible. Le moindre teinturier de Damas, le moindre tisseur de tapis de Smyrne en sait plus sur les couleurs que M. Chevreul avec ses travaux chimiques et ses roues bariolées. Nous ne pouvons associer deux couleurs sans qu'aussitôt elles ne se mettent à hurler, et encore nous faut-il, pour ces accouplements qui réussissent si mal, consulter scientifiquement les affinités prismatiques. Ce doit être cette impuissance confusément sentie qui nous a poussés à adopter les teintes neutres de notre uniforme noir. Notre costume contient l'aveu implicite de nos disgrâces dans ce genre. Nos bleus sont si crus, nos rouges si durs, nos jaunes si criards, nos roses si vineux, nos verts si malsains, que nous avons renoncé à les employer, et qu'ils donnent quelque chose de *commun* à quiconque ose les porter. Désespérant de l'harmonie, nous nous sommes jetés dans l'effacement, et nous avons évité, par un deuil général, ces contrastes qui grincent à l'œil, et que nous ne savons pas ménager. Et cependant

voyez un Turc vêtu de l'ancien costume oriental; malgré la diversité des couleurs, le papillotage des détails, l'éclat des broderies d'or et d'argent, il reste toujours harmonieux, et charme l'œil comme un bouquet. Faites exécuter les pièces de ce costume par les ouvriers européens les plus habiles, vous produirez un affreux charivari de tons pleins de dissonances et de notes fausses. Nous dirons tout à l'heure pourquoi, en résumant nos idées sur l'art, le goût et l'industrie des barbares. .

Il y a une notable différence entre le goût turc et le goût indien. Une rapide inspection des vitrines qui contiennent les produits des deux pays vous la fait sentir tout d'abord. On comprend qu'on est en présence de deux civilisations, ou, si vous l'aimez mieux, de deux barbaries différentes. L'énorme panthéon des dieux hybrides se réfléchit dans l'art indien par un fourmillement lumineux et une multiplicité touffue qui ne se retrouve pas dans l'art mahométan, plus sobre, plus contenu, sur lequel plane un dieu solitaire et jaloux, Allah, l'iconoclaste qui ne veut voir son image nulle part. L'Inde, même dans sa beauté, a nous ne savons quoi de monstrueux, d'excessif, de démesuré, que n'ont ni l'Espagne, ni la Turquie, ni l'Afrique de l'islam, toujours réglées, même dans leurs excès fastueux, par une sorte de goût relatif. On n'y voit pas ce vertige de somptuosité folle, cette débauche effrénée de

splendeur, cette rage insensée de lumière qui ca ractérise les gigantesques prodigalités indiennes et cette confusion de tous les éblouissements de l nature, couleurs étincelantes, or, argent, diamant perles, fleurs, nacres, ailes de scarabées entass sur le même vêtement, comme si celui qui le port voulait s'assimiler l'univers et sentir toute la créa tion palpiter sur ses épaules.

Nous ne nous arrêterons pas aux produits natu rels, tels que cardamome, myrrhe, santal, baum de la Mecque, sésame, tabac de Latakié, henné sassafras, opium, jujube d'Égypte, eaux de rose de miel, de violette, de jasmin, anis, cumin, cir jaune et blanche, vins de Damas, de Smyrne et de Konieh, bus sans doute par ces chiens de Giaours, et nous réservons l'espace qui nous reste pour les œuvres de la main humaine.

Le luxe, pour les Orientaux, se concentre dans les armes, les habits, les harnais de chevaux, les pipes et tout ce qui est en contact direct avec l'individu. Leur vie se complique de beaucoup moins d'ustensiles que la nôtre. C'est un mélange de magnificence et de simplicité : un tapis, un divan bourré de coton composent l'ameublement de ces personnages splendides, aussi richement habillés que le paon. Un cavalier porte sur lui et sur son cheval toute sa fortune, et tel a une selle de dix mille francs qui couche par terre sur un rouleau

de natte et se nourrit d'une poignée de riz ou de dattes. Le confortable, qui serait peut-être une gêne dans les pays chauds, n'existe pas pour eux; la beauté y passe avant la commodité.

Aussi cette exposition turque, qui vous transporte en plein Londres dans le bezestan de Constantinople, a-t-elle l'air du vestiaire d'un conte oriental. Ce ne sont que velours, satin, soies rayées, brocart d'or ou d'argent, mélanges des couleurs les plus fraîches et les plus tendres, gazes lamées, mousselines scintillant sous une pluie de paillettes, pantoufles, blagues à tabac, sachets brodés; à chaque instant l'écarlate disparaît sous l'or, l'azur sous l'argent, et des fleurs de pierreries s'épanouissent sur des champs de lumière : voilà des machlas de Damas, des zébrures splendides, des katnarias de soie brochés d'or, des draps de lit et des serviettes de bain frangés d'argent, des gants en or et en perles que nous préférons, pour notre part, à ceux de Boivin, dût-on nous appeler sauvage; des saltahs ou jaquettes de velours étincelantes de broderies et de paillon, des costumes albanais avec la fustanelle, les knémides qui rappellent les jambards d'étain des guerriers d'Homère, les vestes roides de soutaches et de passementeries, luisant au soleil comme des cuirasses; des selles aux ornements enlacés et déliés comme l'écriture arabe; des armes constellées de nacre, de corail, de dia-

manis et de rubis; des fusils de filigrane d'argent, des lames de Damas où dans la moire bleue de l'acier courent en lettres d'or des versets du Coran, des tasses à café sculptées dans des coquilles de nacre, des cuillers d'ambre jaune, des bouquins de même matière, cerclés de turquoises et de perles; des tuyaux de pipe en jasmin, en ébène, en cerisier, à faire concevoir l'idée du vol au fumeur le plus honnête; des bottes d'écuyer en maroquin rouge, ramagées de dessins en similor d'un goût merveilleux; des glands de Fez, des jarretières de soie et d'argent, des courtes-pointes cramoisies, piquées d'or, sous lesquelles se tapissent les odalisques frileuses, lorsque la brise, venant de Russie, souffle par les treillis vernissés. La laine, le feutre, le drap qu'on parvient à distinguer quelquefois sous la floraison touffue des broderies, montrent qu'on a affaire avec un Orient moins torride et plus voisin de notre Europe. Le goût général, quoique magnifique, montre qu'on n'a pas toujours sur la tête un soleil chauffé à blanc, et n'indique pas cette lutte désespérée contre la lumière, dont nous parlions tout à l'heure à propos de l'Inde.

Tunis est plus sobre encore de dorures. De belles draperies blanches, de larges rayures de couleurs tranchées, des armes plus féroces et moins chargées de bijoux, indiquent l'approche du désert, la rude nature africaine, les courses effrénées dans le

sable ardent ; c'est la beauté mâle et nerveuse de l'Arabe, qui vit sous la tente de poil de chameau, loin des villes, en face de Dieu, exposé à tous les dangers de la solitude.

L'Égypte abonde en productions naturelles ; on y reconnaît la fertilité de la terre antique où le Nil écrit, avec les couches successives de ses inondations, des chronologies à démentir les Genèses et les cosmogonies. La nomenclature des riz, des blés, des opiums, des chanvres, des dattes, des cotons, des maïs, est infinie. Les objets d'art ou de fabrication sont moins nombreux : ce sont des gazes, des crêpes, des chemises de mousseline opaque et transparente, des voiles de femme à fond rouge et moucheté d'or, des cordons de soie pour attacher les pantalons ; des yasmas, des yardakams, dont les femmes se coiffent ou qu'elles portent en tablier à peu près comme les Moresques d'Alger, des selles de dromadaire et de chameau, des chapelets en noyaux de palmier doum, des œufs d'autruche, des tarbouchs, des gargoulettes en terre de Thèbes qui rafraîchissent l'eau sous ce ciel de feu, aussi parfaites, aussi pures de forme que si elles eussent été tournées sur la roue du potier au temps de Rhamsès ou de Thoutmosis, des narguilhés, des cassolettes, et, réjouissez-vous, sainte phalange des épiciers, du sucre raffiné de la raffinerie d'Ibrahim-Pacha.

L'Algérie, étant infestée par les Français, n'a que très-peu de produits sauvages : quelques haïcks, quelques gandouras, quelques burnous, des jupes de juives historiées d'or, une natte tissue de laine et de fibres de palmier, rappellent seuls l'ancienne industrie des peuplades barbaresques.

Si l'Espagne, que nous aimons de tout notre cœur, voulait bien ne pas se fâcher du compliment, car c'en est un dans notre bouche, nous la rattacherions à nos barbares par ses belles capas de muestra de Valence, rayées transversalement de couleurs d'une harmonie tranchée digne d'un châle de l'Inde ou d'un tapis de Smyrne. Le dessin et les nuances ne doivent pas avoir subi la moindre altération depuis l'invasion des Mores, et Florinde, assurément, a bien fait de mesurer sa jambe au bord du Tage, en face de la fenêtre de Rodrigues; car sans elle, les chrétiens n'auraient jamais su zébrer une étoffe d'un jaune et d'un rouge si doux et si éclatant à l'œil. Est-ce que cette énorme jarre moulée à Toboso, la patrie de don Quichotte, formidable Tinaja, foudre d'Heidelberg en argile, ne vous fait pas songer à l'histoire d'Ali-Baba et des quarante voleurs?

Ces figurines représentant des scènes du combat de taureaux, des muletiers, des contrebandiers, des majos, ne sont-elles pas cousines des petits groupes indiens que nous avons décrits? Ces

lames de Tolède ne tiendraient-elles pas bien leur place à côté des aciers de Damas? Cette épée, flexible comme une cravache, qui a pour gaîne un serpent d'argent arrondi en cercle, ne vaut-elle pas ce sabre avec lequel le sultan Saladin coupait des oreillers au vol sous la tente de Richard Cœur de Lion? N'y a-t-il rien de la veste sarrasine dans la veste bariolée de l'arriero, et le harnachement des mules n'a-t-il pas conservé fidèlement la tradition de la sellerie arabe?

La Circassie, la Géorgie relient la Russie aux barbares pittoresques par leurs belles armes aux formes moyen âge et leurs maroquins cousus de fleurs d'or, dont nous faisons plus de cas que de ses panneaux de malachite.

Nous n'avons pas rangé les Chinois dans cette catégorie; les Chinois ne sont pas des barbares, mais des civilisés au dernier degré de décrépitude, presque tombés en enfance. Ils ont les vices, les recherches et les maladies de la vieillesse. La beauté consiste, pour eux, dans des inventions chimériques. Ils demandent aux déviations infinies du laid les moyens de raviver leur goût blasé et monstrueux. Malgré mille délicatesses charmantes, mille ingéniosités singulières, ils restent inférieurs, à nos yeux, aux Indiens, aux Orientaux et même aux sauvages. Au fond, ils sont affreusement bourgeois.

Maintenant que cette revue est à peu près terminée, disons l'idée qui, pour nous, en résulte.

En fait de couleur et de goût, les barbares l'emportent infiniment sur les civilisés. Leurs armes, leurs étoffes, leurs selles, leurs nattes, leurs tapis, leur poterie, leur joaillerie dépassent de beaucoup les nôtres en *beauté*. L'Exposition leur donne pleine victoire sur ce point. Pourtant ils n'ont ni métiers ni machines ; leurs outils sont grossiers, leurs procédés imparfaits : mais c'est à cause de cela qu'ils sont humains. Les machines donnent des résultats parfaits, irréprochables, mathématiques, toujours égaux à eux-mêmes. Elles ne s'ennuient pas, elles ne pensent pas à autre chose en faisant leur ouvrage. Elles n'aiment, ni ne haïssent, ni ne jouissent, ni ne souffrent ; de là, je ne sais quoi de criard, de glacé, de sec, d'impersonnel. Dans ce chiffon de gaze indienne, dans cette broderie turque, dans cette natte d'Afrique, il y a une âme : la machine est sans cœur comme Fœdora. Voilà tout le secret.

VOYAGE HORS BARRIÈRES.

I.

Montfaucon.

Avant de commencer, nous prierons nos lectrices de se munir d'un flacon de sels d'Angleterre, d'imbiber leur mouchoir de vinaigre des quatre voleurs, et de poser sur un guéridon, à côté d'elles, une soucoupe pleine de chlorure désinfectant de Labarraque; en outre, quand elles auront achevé notre article, si la délicatesse de leurs nerfs et de leur odorat leur permet d'aller jusqu'au bout, nous leur conseillons de lire quelques pages musquées de Dorat, et quelques lettres de Dumoustier sur la mythologie : cela les remettra tout à fait. D'ailleurs, les paroles ne puent pas, c'est le proverbe qui le dit.

Quoique nous ayons à décrire des objets plus rebelles au beau style que les carottes et les épingles, qui coûtaient cependant quatre vers à la muse grande dame de M. Delille, nous serons

sincère dans nos peintures, et nous poursuivrons la vérité jusqu'à l'ignoble; nous n'emploierons la périphrase qu'à la dernière extrémité. Il ne faut voir en ceci qu'un tableau de genre à la manière de Vélasquez ou de Van Ostade, représentant une triperie et une poissonnerie; une débauche de couleur espagnole et flamande; quelque chose dans le goût de *l'Opitalle des chiens galeux*, par Descamps, et non autre chose : nous avons assez hautement célébré la divinité du marbre et la blancheur sereine des belles statues grecques, pour qu'on nous pardonne cette excursion ultra-pittoresque et romantique.

Ceci posé, commençons courageusement et sans faire la petite bouche.

Après avoir fait quelques pas sur la route de Pantin, un chemin se présente à la droite des promeneurs. C'est celui-là qu'il faut suivre ; c'est la spirale infecte qui, à travers mille horribles détours, vous conduira au dernier cercle de cet enfer nauséabond.

Des ornières où les roues des charrettes plongent jusqu'au moyeu sillonnent cette chaussée défoncée par les pluies, et qui est plus impraticable qu'un chemin de Bretagne ou d'Afrique.

A mesure qu'on avance, la physionomie du paysage devient étrange et sauvage ; la végétation disparaît complétement, il n'y a pas un seul arbre, *un*

seul arbuste dans tout ce rayon, pas un bouton d'or, pas une herbe, pas un brin de folle avoine; la terre, brûlée par des sels corrosifs, dévore les germes que le vent y sème, et ne peut rien produire; les oiseaux évitent de passer au-dessus de cet Averne, bien plus méphitique que celui dont parle Virgile.

Pour ôter toute fuite au regard et le concentrer dans ce lieu d'horreur, l'horizon est fermé par des collines chauves, pelées, accroupies au bord du ciel en toutes sortes d'attitudes gauches et difformes; leurs épaules bossues, leurs mamelons ridés sont couverts d'une lèpre de mousse glauque d'une aridité désolante; la glaise, verdâtre comme une chair qui commence à pourrir, l'ocre aux teintes rousses, pareilles à du sang extravasé, la craie et le tuf, avec leur blancheur d'ossements, zèbrent affreusement leurs flancs décharnés : on dirait des cadavres de collines dépouillées de leur peau de terre végétale, et jetées là par la main de quelque *écorcheur* gigantesque; digne encadrement aux scènes que nous avons à décrire.

Un ciel hâve, plombé comme le teint d'un fiévreux de la Maremme, alourdi par les miasmes délétères qui montent de toutes parts, et si bas, qu'il semble prêt à trébucher sur votre tête, recouvre cette misère et cette désolation de sa coupole enfumée. Des nuages épais, fouettés par une

bise aigre et stridente, rampent péniblement sur la ligne de l'horizon, et montrent au-dessus des collines leurs mufles bouffis, comme des phoques monstrueux qui sortent de la mer. Les fours à chaux barbouillent de leur traînée de fumée blanche les tons vineux des lointains, et les tuyaux noirs des usines crachent en l'air la vapeur des chaudières avec un râle asthmatique et des hoquets de cachalot trop repu.

Mais tout ceci n'est que roses : encore quelques pas, et vous en verrez bien d'autres. Cette baraque tigrée de boue et de sang, avec ses tas d'os mal dépouillés, ses chaudières noires et grasses où l'on cuisine d'abominables mixtures, vous paraîtra un riant ermitage, une blanche villa, une retraite souhaitable. Du misérable, vous allez passer au fétide, du fétide à l'horrible ; vous n'avez encore les pieds que dans la boue, tout à l'heure vous les aurez dans le fumier, puis dans le sang et la sanie.

Ceux à qui l'odeur d'une tubéreuse donne la *migraine*, et dont le cœur vient facilement aux lèvres, feront bien de ne pas dépasser ce bouge où l'on fabrique de la colle de *poisson* avec des pieds de bœuf. Poursuivons.

Nous ne serons pas plus pudique que l'enseigne de cette grande maison délabrée qui s'élève à la gauche du sentier que nous suivons : nous sommes

dans une fabrique de *poudrette;* des femmes, des enfants, petits garçons et petites filles, vannent, blutent, tamisent la précieuse poudre, qui a la couleur, mais non le parfum, du tabac d'Espagne. Ils n'ont pas l'air de soupçonner qu'ils manient quelque chose de fort dégoûtant, car ils quittent leur ouvrage, prennent un morceau de pain, mordent dedans, se remettent à travailler, puis recommencent à manger sans la moindre ablution préalable. Dans le repos, tout le monde s'épluche à l'espagnole avec la plus touchante réciprocité. Nous avons remarqué que la plupart des enfants étaient de ce blond albinos qui nous avait déjà frappé chez les petits polissons belges qui font la roue devant les diligences.

Tout est passé avec un soin minutieux, car il paraît que l'on trouve là dedans de l'argent, de l'or, des montres et autres objets précieux : *margaritas in stercore.*

Trois ou quatre étangs d'un liquide inqualifiable, et couverts de pellicules jaunâtres comme le plomb en fusion, reluisent au soleil et souillent le ciel, qu'ils réfléchissent confusément.

Ces étangs baignent de leurs ondes épaisses, que le vent peut à peine rider, une chaussée de pierres et de madriers, du haut de laquelle les voitures épanchent leur immonde chargement. La putridité de l'air est telle à cet endroit, que l'argent noircit

dans les poches, et que la couleur se plombe sur les volets.

Ainsi, l'enseigne de l'auberge du *Superbe cheval blanc*, qui devrait représenter au moins un cheval blanc, sinon un cheval superbe, ne représente qu'un quadrupède lilas clair, sans prototype dans la création. Cette enseigne est cruellement épigrammatique pour les pauvres animaux qui se traînent à la mort sur trois jambes, avec des sabots désemparés, le dos pelé à vif, la croupe pommelée d'écorchures, l'œil déjà bleuâtre et vitreux, et qui passent par longues files devant l'insultante auberge qu'ils ne reverront plus.

Au bout de cette chaussée, qui laisse échapper, par des écluses et des batardeaux à moitié levés, des cascatelles de fange liquide marbrée de longues veines de sang, vous apercevez un pâté de maisons borgnes, chassieuses, rechignées, avec des physionomies scrofuleuses et patibulaires : c'est Montfaucon, l'ancien gibet où tant de squelettes se sont balancés au vent, *plus piqués que dez à coudre*, comme dit Villon. Une tuerie qui a pour fondations un gibet, on ne peut rien exiger de plus en fait d'horreur et de sinistre !

Une cour enclose de murs peu élevés sert d'antichambre à la tuerie. Quand nous nous y présentâmes, trois ou quatre dogues, gras comme des chiens de dévote, le col luisant, les flancs rebon-

dis, dormaient, à côté de la porte, dans une torpeur digestive pleine de béatitude; seulement, de temps à autre, ils ouvraient à demi leurs yeux rouges, et remuaient la peau noire de leurs babines plissées, avec un tic nerveux assez inquiétant; mais un des équarrisseurs, nous voyant hésiter sur le seuil, nous dit que ces intéressantes bêtes ne mangeaient pas d'homme, préférant le cheval (qui est meilleur, à ce qu'il paraît), et que nous pouvions entrer sans crainte. Nous entrâmes donc, fort content d'être regardé comme une viande médiocre par ces redoutables molosses. Des carcasses saigneuses, où pendaient encore des lambeaux de viande, étaient empilées par centaines dans les coins de ce cloaque fourmillant de putréfaction. Les murs disparaissaient sous de larges glacis de sang coagulé; la pluie, la boue, le fiel, la sanie, les avaient diaprés de tant de couleurs, qu'il eût été impossible d'en reconnaître l'enduit primitif. Pour un coloriste, ce sont les murs les plus croustillants du monde : un plâtre éraillé, égratigné, qui s'exfolie, qui se crevasse, qui se lézarde, où la moisissure cotonne en peluche bleuâtre, où la froideur du blanc est réchauffée de tons si blonds, si roux, si allumés; quelle trouvaille! quel bonheur! Quant à nous, qui comprenons cependant toutes les furies de l'art, nous avouons que nous avons regretté le *jaune serin* et le *café au*

lait, ordinaire objet de nos diatribes les plus amères.

Un ouvrier ou peut-être une ouvrière, car beaucoup de femmes travaillent à la voirie, habillées en hommes, écorchait un cheval ; la peau était déjà presque à moitié détachée, et la chair luisait au soleil sous sa moiteur sanglante. On ne peut rien imaginer de plus splendide en fait de couleur : c'étaient des tons nacrés, roses, laqueux, violets, bleu de ciel, vert-pomme, argentés comme le plus beau et le plus riche coquillage exotique. Un coq lustré, vernissé, de la plus triomphante mine, se tenait debout sur la carcasse qu'il picotait du bec avec un air de grand appétit; d'autres charognes, gonflées, hydropiques, et ressemblant fort aux chevaux des jeux de bague, jonchaient le reste du pavé.

Le facétieux équarrisseur nous demanda si nous voulions qu'on nous tuât un ou deux chevaux pour nous divertir; cela nous fit penser à Thomas Diafoirus, qui invite sa future Angélique au régal d'une dissection. Mais, moins dégoûtés qu'Angélique, après quelque hésitation, nous acceptâmes.

Les chevaux condamnés attendent leur sort dans une écurie sans râtelier. Le râtelier est inutile : à quoi bon faire manger aujourd'hui ceux qui doivent mourir demain? On en prit un maigre, efflanqué, décrépit, on le plaça sur une dalle, les yeux bandés

par une courroie, et l'équarrisseur le frappa sur le front d'un marteau de fer assez petit, mais adapté à un long manche aussi de fer; l'animal tomba sur le côté, d'une seule pièce, sans tressaillement, sans convulsions, sans la moindre agitation nerveuse qui trahît la souffrance ; on ne l'avait pas tué, on lui avait escamoté la vie, et cela si prestement, si adroitement, qu'il ne s'en était pas aperçu; ensuite on lui plongea un couteau dans la gorge, et le sang coula écarlate d'abord, puis violet, puis noir.

Cette galanterie terminée, l'équarrisseur, homme de manières exquises, et qui ne serait déplacé dans aucun rout fashionable, nous pria gracieusement de passer dans le salon des chats : nous grimpâmes par un escalier calleux et bossué dans le salon de messieurs les chats; il y avait plus de quatre cents peaux bourrées de paille suspendues au plafond, et gambadant au gré de tous les zéphyrs (si les zéphyrs se hasardent à Montfaucon); les corps de ces peaux étaient rangés sur des planches, comme les saucisses aux devantures des charcutiers ou les paquets de bougies de l'étoile, une couche en travers, une couche en long : cet aspect nous a rempli de commisération pour les mangeurs de gibelottes de la banlieue.

Le salon des chiens ressemble fort à celui des chats et n'a rien de particulier, sinon qu'on y met

aussi les ânons et les petits chevaux qui ne sont pas venus à terme.

Il nous restait à voir l'endroit le plus *pittoresque*, selon l'expression de notre ami l'équarrisseur, c'est-à-dire la mare de sang caillé où les pêcheurs et les marchands d'*asticots* (pardon, mesdames) vont s'approvisionner. Cette fourmillante denrée se vend au litre, comme les petits pois; on dirait du blé vivant; l'infection de ce cloaque spécial est sensible à travers les miasmes méphitiques de la poudrette et de la tuerie; ce qui n'est pas peu dire.

L'équarrisseur, qui nous avait montré toutes ces charogneuses merveilles, pour nous initier complétement à la vie de Montfaucon, nous offrit quelques grillades de cheval qu'il avait fait préparer pour son déjeuner; et comme je l'en remerciais au nom de la compagnie, en lui disant que j'en avais mangé suffisamment chez les restaurateurs de Paris, il me répondit avec un sourire ironique : « Monsieur, vous vous êtes *flatté* d'avoir mangé du cheval, parce qu'on vous servait de mauvais bœuf, ce qui n'est pas la même chose; la chair du cheval est fine, savoureuse, tendre et d'excellent goût, bien supérieure à la viande de boucherie; toutes les fois que vous mangez un bifteck meilleur qu'à l'ordinaire, croyez que c'est du cheval, et vous serez dans le vrai. » Ce paradoxal équarrisseur nous a jeté en de bien grandes perplexités, et nos opinions

à l'endroit de la viande tendre et de la viande coriace sont singulièrement dérangées.

Les chiens, du reste, sont de l'avis de l'ingénieux équarrisseur et préfèrent le cheval à toute autre pâture; ils viennent de fort loin chercher leur pitance; les maîtres leur fourrent deux sous dans la gueule et leur donnent un coup de pied au derrière; les chiens, sentant l'importance de ce qu'ils portent, tiennent tout le long du chemin les mâchoires strictement fermées et n'aboieraient pas pour un empire, de peur de perdre la bienheureuse pièce, qu'ils ne lâchent que dans la main de l'homme qui coupe les portions. Avant cela, vous les rouerriez de coups, que vous ne parviendriez pas à vous faire mordre, quoique ces messieurs soient ordinairement d'humeur peu endurante; l'on fait un trou dans le morceau de charogne qui leur revient, puis on le leur passe au cou en manière de collier. Jusque-là tout va bien; mais il faut sortir; et la sortie de Montfaucon est aussi fréquentée que la descente du grand escalier de l'Opéra. Les chiens qui n'ont pas le sou, peu aisés ou qui ont éprouvé des malheurs, ceux qui servent des maîtres avares ou qui appartiennent à des poëtes, font la haie des deux côtés de la porte et attendent que les dogues opulents, les matadors, les gros bonnets de la chiennerie, sortent avec leur cordon rouge de mou de cheval; mais ceux-ci, qui savent qu'ils sont guettés,

s'élancent de la cour au quadruple galop pour ne pas être happés au passage par toutes ces gueules affamées et béantes. Deux ou trois des chiens nécessiteux se détachent de la haie et donnent la chasse au richard, qu'ils rattrapent assez souvent, étant plus légers et plus prompts à cause de leur maigreur : alors ce sont des batailles à faire pâlir celles des héros d'Homère, des aboiements sur toutes les gammes, des luttes désespérées pour savoir à qui restera le précieux morceau.

L'on a vu un dogue de forte taille faire une lieue ventre à terre, avec deux chiens plus petits suspendus par la mâchoire à sa fraise de viande, et rentrer ainsi chargé dans la cour de son logis, où quelques coups de fouet le débarrassèrent de ses étranges pendants d'oreille. Cette histoire se conte à Montfaucon, et fait beaucoup rire les garçons du combat. Nous souhaitons qu'elle ne vous ennuie pas trop; c'est de l'esprit du cru. Maintenant que nous en avons fini avec toutes ces horreurs,

> Versons-nous sur la tête, ainsi qu'un flot lustral,
> Un flacon tout entier d'huile de Portugal,

et demandons bien pardon à nos lectrices du crime de lèse-odorat que nous venons de commettre; puissent les Vénus et les Cupidons ne pas nous en vouloir !

II.

La ville des rats.

Un grand péril nous menace ; notre existence pend à un cheveu. D'un moment à l'autre, nous pouvons être mangés tout vifs, et nous réveiller le matin parfaitement débarrassés d'yeux, de peau, de graisse, de chair, avec des os nettoyés, blanchis, brossés, prêts à recevoir des chevilles et des charnières de cuivre pour aller figurer dans l'armoire vitrée d'un cabinet anatomique.

Voilà notre position....

Et pourtant l'on continue à se promener sur le boulevard de Gand, à boire du porter, à prendre des glaces chez Tortoni, à ne pas aller au Gymnase, à lire les feuilletons de Karr et les histoires de Méry. Les journaux *quotidiens* paraissent *tous les jours*, et les journaux hebdomadaires ne paraissent jamais. Les tigresses et les lions se pavanent aux avant-scènes, comme de coutume ; rien n'est changé dans la vie parisienne ; personne ne semble avoir la conscience de sa mort future.

Plus insouciants que les Napolitains, qui dansent sur le bord du volcan, nous nous abandonnons au flot des voluptés mondaines, sans penser un instant que nous sommes exposés au sort de Ladislas, roi

de Pologne, qui fut dévoré par les rats, ainsi qu'on le peut voir au livre des histoires prodigieuses.

La cinquième plaie d'Égypte va tomber un de ces jours sur nous.

Le Vésuve est près de Naples, mais Montfaucon est près de Paris. La Babylone moderne ne sera pas foudroyée comme la tour de Lylacq, submergée comme la Pentapole par un lac de bitume (Dez-Maurel et Cie), ni ensablée comme Thèbes; elle sera tout simplement dépeuplée et détruite de fond en comble par les rats de Montfaucon.

Des légions innombrables de rats vont descendre en noires colonnes sur Paris, miner les fondations des bâtiments, et les faire écrouler sur les rares habitants qu'ils n'auront pas encore dévorés.

Cette terrible invasion arrivera le jour où l'on transportera la voirie dans son palais de la plaine des Vertus; alors auront lieu dans Paris des *anthropomyomachies* dignes d'un nouvel Homère. Tous ces rats, plus sensuels que le rat d'Horace, qui font à Montfaucon des déjeuners de Balthazar, comme dit Bilboquet, manquant soudain de pâture, viendront à Paris manger de l'homme à défaut de cheval.

Les rats de Montfaucon ne sont point des rats ordinaires; l'abondance et la qualité de la nourriture les a développés prodigieusement; ce sont des rats herculéens, énormes, gros comme des éléphants, féroces comme des tigres, avec des dents

d'acier et des griffes de fer; des rats qui ne font qu'une bouchée d'un chat, ou tout au plus deux; les champs qu'ils traversent sont terrassés et battus comme s'il y avait passé une armée avec artillerie, bagages, caissons et forges de campagne; la glaise qu'ils emportent avec leurs pattes donne à ces sentiers une couleur verdâtre qui les fait distinguer des autres chemins : ces routes, aussi unies que si elles étaient macadamisées, aboutissent à des ratopolis souterraines, à d'immenses terriers où fourmillent d'innombrables populations rongeantes et dévorantes.

Si, par malheur, un ivrogne attardé s'endormait près d'une de ces villes de rats, le lendemain, il ne resterait de lui que ses dents et les clous de ses souliers : aussi les habitants de l'endroit se veillent-ils les uns les autres, et ne dorment-ils que chacun leur tour : sans cela les rats viendraient leur grignoter les pieds pendant la nuit et leur ronger les tendons. Aucune bâtisse un peu solide n'est possible sur ce terrain fouillé, bouleversé, miné, contreminé par ces formidables animaux; en moins de rien, les fondations d'une maison sont criblées de trous, comme des planches à bouteilles ou des truelles à poisson : on se couche avec quatre murs, et le matin, il y en a trois de fondus; la fenêtre du premier étage se trouve au niveau du rez-de-chaussée, et vous peut servir de porte; pour obvier

à ce désagrément, on ne bâtit que sur un lit de tessons de bouteilles, où messieurs les rats se coupent les babines et se déchirent les pattes.

De temps à autre, vingt ou trente pieds de colline s'écroulent et font ce que les habitants appellent un coup de cloche : tant pis pour ceux qui sont dessous; ceux qui sont dessus n'ont pas une position beaucoup plus agréable. C'est encore l'ouvrage de ces messieurs.

La croûte extérieure ne tient que par les racines des plantes. La couche intérieure est déchiquetée et vermiculée comme un polypier marin. Quand la voirie sera déplacée, ce joli travail s'exécutera sous Paris, qui a déjà bien assez de catacombes.

On a essayé tous les moyens pour détruire cette vermine, mais inutilement. Les rats ont la vie dure; l'arsenic, la *mort aux rats*, ne fait que leur tenir le ventre libre et leur exciter l'appétit. Ainsi purgés, ils mangent davantage et vivent plus longtemps. Les souricières sont un artifice mesquin, bon pour les rats isolés qui se laissent prendre au maigre appât d'un morceau de lard rance : il faudrait faire une levée de cinquante à soixante mille chats bien vigoureux et bien disciplinés, pour pouvoir lutter avec eux sans trop de désavantage; mais les rats détruits ou diminués, comment se débarrasser des chats? *That is the question.*

En attendant qu'ils nous dévorent, décrivons leurs

mœurs et leurs goûts ; bientôt il ne sera plus temps. L'endroit recherché et délicat, le fin morceau, le *sot-l'y-laisse* de ces gastronomes trotte-menu, c'est l'œil du cheval. Aussitôt qu'un cheval est abattu, les rats accourent en faisant remuer leur groin vergeté de longues moustaches, en frétillant de la queue, en frottant leurs pattes contre leur nez avec tous les signes d'une profonde jubilation. Les chefs de la troupe, les plus considérables de la société, attaquent les yeux, les trouent, fendent la cornée et vident l'orbite, jusqu'à ce qu'ils aient atteint à une petite pelote de graisse qui tapisse le fond de la cavité. Cette friandise équivaut, pour un rat gourmand, à ce que serait pour nous une perdrix truffée ou une terrine de Nérac. Il est sans exemple, tant ce mets est recherché, qu'un cheval ait conservé les yeux après avoir passé une nuit dans un des clos.

S'il ne se trouve pas de graisse à cet endroit, vous en chercheriez en vain une demi-once sur tout le corps de l'animal : les rats le savent parfaitement bien, et, quand ils ne rencontrent pas la pelote cherchée dans le creux de l'orbite, ils abandonnent la carcasse et vont en essayer une autre.

Ce goût des rats pour les yeux est partagé par les corbeaux et les autres oiseaux de proie. C'est toujours par là qu'ils entament les charognes et les corps morts.

Dans les hivers rigoureux, les cadavres des chevaux surpris par la gelée prennent la rigidité et la consistance du bois, de sorte qu'il est impossible d'en détacher la peau. Il faut donc les laisser sur place, avec leurs quatre pieds tendus en piquets, leur ventre gonflé et leur roideur de chevaux de carton, jusqu'à ce que l'adoucissement de la température permette de les travailler et de les équarrir. Les rats, animaux frileux de leur nature, ne pouvant plus d'ailleurs se nourrir avec les chairs durcies par la gelée, choisissent un cheval de belle apparence pour en faire leur logis. Si l'animal a été saigné au col, ils entrent par la blessure; sinon, ils pénètrent par l'orifice opposé. Une fois entrés, ils nettoient leur demeure du mieux qu'ils peuvent, et la rendent tout à fait confortable; les boyaux leur servent de corridors et de couloirs de communication; le salon est établi dans les grandes cavités abdominales; les chambres à coucher et les cabinets de toilette dans les interstices des côtes et lieux circonvoisins. Ils sont d'abord fort à l'étroit, mais leur logis s'agrandit tous les jours; le cœur, le foie et les poumons dévorés leur font deux ou trois pièces de plus. Ils vivent là plus à l'aise que le rat de La Fontaine dans son fromage de Hollande; ils mangent, ils évident, ils creusent en prenant le plus grand soin de ne pas entamer ni piquer la peau, de peur de donner passage à l'air

extérieur, car les rats craignent beaucoup les vents coulis, et redoutent par-dessus toutes choses, d'attraper des fluxions ou des rhumes de cerveau. Quand vient le dégel, il ne reste du cheval qu'un squelette enveloppé d'une peau; cette peau sonne comme un tambour, et le squelette est aussi bien préparé qu'il pourrait l'être par l'anatomiste le plus habile du Jardin des Plantes et de l'école d'Alfort.

Cette sensuelle précaution est d'autant plus remarquable, qu'en été ils ne se font aucun scrupule de percer et de ronger le cuir. Leur férocité est tellement grande, qu'ils se battent et se dévorent entre eux comme des hommes. Dès qu'un rat blessé exprime la douleur par des glapissements, ses parents et ses amis accourent aussitôt, se jettent sur lui et l'achèvent. Rien ne paraît les contrarier comme les cris et les plaintes. Tout rat qui piaille hors de propos est mis à mort sur-le-champ.

Les amateurs du *Sport* envoient souvent chercher des rats à Montfaucon, pour les faire servir au divertissement tout à fait britannique que nous allons raconter :

On enferme dans des cages de bois, entourées de treillis à mailles fines, deux épagneuls ou deux *pointers* avec six ou huit douzaines de rats. Les chiens doivent étrangler tous les rats dans un temps marqué, sans se reprendre, c'est-à-dire en ne donnant qu'un coup de croc à chacun. Celui qui a

fini le premier est proclamé vainqueur, et les gen qui ont parié pour lui empochent les enjeux, qu sont souvent très-considérables.

C'est un spectacle fort bouffon que celui de c chien impassible au milieu de cette fourmilière d rats éperdus, qui se démènent et poussent des cri affreux ; ils vont, ils viennent, ils grimpent apri les treillages, ils se pendent aux babines de leu ennemi, qui balance la tête, et cogne leurs grappe noires contre les barreaux de la cage pour se dé barrasser et leur faire lâcher prise; en quelque minutes tout est exterminé, tant est grande l'adress des chiens élevés à cet exercice. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire dans tout ceci, c'est que le domestiques chargés d'apporter les rats de Mont faucon à Paris sont obligés de mettre dans leur caisses deux ou trois douzaines supplémentaires pour avoir le compte en arrivant chez leurs maîtres; car ils se mangent en route, et l'on ne trouverait plus que les queues à l'ouverture de la boîte : ceci paraît peu croyable, rien n'est pourtant plus vrai. M. Magendie, ayant été prendre lui-même douze rats à la voirie pour faire quelques expériences, n'en rapporta chez lui que trois vivants, prodigieu sement gonflés et distendus. Il ne restait des autres que les griffes, les dents, et quelques débris.

O rats myophages! n'avez-vous donc pas honte de faire mentir les vers de Boileau, où il est

dit que l'on ne voit point les animaux se déchirer entre eux?

A combien évaluer le nombre de ces formidables rongeurs! Les uns disent cent mille, les autres deux cents, ceux-là vingt mille seulement, ce qui est peu probable: il est fort difficile d'avoir un chiffre juste. Mais, d'après la quantité de chair dévorée, l'état du terrain entièrement bouleversé, les chasses générales et particulières, qui n'ont jamais eu d'effet sensible; l'extrême fécondité des mères rates, qui ne font pas moins de quinze à dix-huit petits, on doit supposer un nombre exorbitant.

Voici comme se pratiquent les grandes chasses:

Il y a dans Montfaucon un clos exactement entouré de murailles; dans ces murailles sont pratiquées des espèces de chatières, des barbacanes espacées régulièrement: on fait abattre dans l'enceinte trois ou quatre chevaux bien gras; la nuit tombée, les rats entrent par les chatières et commencent leur festin. Quand on pense que la frairie est en bon train, que l'orgie est au plus haut degré d'effervescence, on arrive à pas de loup, on bouche les trous avec des tampons; puis on pénètre dans le clos par-dessus les murailles avec des échelles, des torches, des bâtons, des bottes fortes et une vingtaine de chiens.

Alors le carnage commence: à coups de pieds, à coups de bâton, à coups de dents. Les chiens

aboient, les rats poussent leur glapissement à la fois lâche et féroce; les plus déterminés tâchent de gravir au long des murs, et de se sauver ainsi, mais on les poursuit avec la flamme des torches; à moitié grillés, ils sont bien forcés de quitter les aspérités auxquelles ils se cramponnent, et de tomber, tout roussis et tout flambés, dans les gueules béantes qui les attendent en bas.

Dans l'espace d'un mois, l'on en a tué seize mille cinquante; neuf mille cent un en quatre chasses, deux mille six cent cinquante en une seule fois. Un équarrisseur nous a dit en avoir pris cinq mille cet hiver dans un trou qui se trouve à l'angle de l'écurie et qu'il avait garni d'une espèce de nasse; ces grands massacres ne font pas le moindre effet. Les amateurs en tuent aussi beaucoup avec des sarbacanes dans lesquelles ils soufflent fortement un petit dard empenné d'un flocon de laine rouge; les rats blessés, se sauvant avec leur banderille plantée dans le dos en manière d'oriflamme, ont une mine fort héroïque. On les asphyxie encore dans leurs terriers en y poussant, au moyen d'un fourneau et d'un soufflet, de la vapeur de soufre. Mais ils n'en pullulent pas moins, et deviennent tous les jours de plus en plus nombreux; ainsi, il faut nous résigner à notre sort et nous accoutumer à l'idée d'être dévorés prochainement :

Lo que ha de ser, non puede faltar.

III.

La barrière du Combat.

Dans un roman de Walter Scott, *le Château de Kenilworth*, si nous avons bonne mémoire, est esquissée la plaisante figure d'un propriétaire d'ours et de bouledogues, qui se plaint à la reine Élisabeth du tort que font à son spectacle les pièces de théâtre d'un certain drôle nommé Shakspeare, qui corrompt l'esprit de la jeunesse anglaise par toutes sortes de billevesées et d'inventions romanesques; les plaintes de ce bonhomme sur ce que le brave jeu de l'ours et du bouledogue, ce plaisir si foncièrement britannique, n'est plus aussi suivi et aussi goûté qu'autrefois, sont tout à fait touchantes et prises sur nature. La digne maîtresse de l'établissement de la barrière du Combat nous a rappelé les doléances du vieil Anglais; il est vrai que, ne pouvant s'en prendre à aucun Shakspeare de la diminution de sa clientèle, elle accuse la révolution de juillet et le choléra : le peuple préfère les mélodrames du boulevard aux escarmouches innocentes de la barrière du Combat, et les hurlements des acteurs aux abois des chiens. Est-ce un progrès? Nous sommes de l'avis du bon montreur d'ours, et nous en doutons.

Le spectacle du Combat est un plaisir plus sain et moins énervant que celui du théâtre, qui agit sur l'imagination et qui trouble les têtes faibles par des maximes immorales et des raisonnements dangereux; dangereux en eux-mêmes, ou parce qu'ils sont mal compris, ce qui est la même chose. On ne pense pas assez aux ramifications étranges et difformes que pousse une idée, indifférente d'ailleurs, dans un cerveau mal fait, et quelle mandragore hideusement tortillée il peut naître d'une graine de violette ou de rose tombée sur un mauvais terrain! Quant au reproche de barbarie, il est peu ou point fondé; du reste, nous préférerions un peu de rudesse et de franche grossièreté à l'exaltation romanesque et à la mollesse fiévreuse entretenues par la littérature frelatée des petits théâtres. Mais nous moralisons ici à perte de vue, ce qui n'est pas notre affaire. Revenons à la description pure et simple.

Tout le monde se rappelle avoir vu, dans des temps plus prospères, les affiches du Combat avec les autres affiches de spectacles, à l'angle de tous les murs. Cette pancarte était ornée à sa partie supérieure d'une gravure sur bois très-curieuse et très-mirifique : on y voyait le *jeune et vigoureux taureau d'Espagne* faisant sauter en l'air une demi-douzaine de chiens éventrés, dont les boyaux décrivaient de capricieuses arabesques, et dont le sang

pleuvait en gouttes noires longues d'un pouce; des *piqueux* habillés en sauvages, avec des cottes et des bonnets emplumés, comme les gardes du corps du bœuf gras, recevaient tendrement les victimes dans leurs bras, ou les rattrapaient au vol; d'autres sonnaient du cor ou se précipitaient sur l'*ours indomptable de la mer du Nord*, armés de lances et de harpons; en haut le *fameux bouledogue Maroquin, si connu pour la force de sa mâchoire*, s'enlevait dans une roue d'artifice, suspendu seulement par deux crocs. Tout cela, dessiné dans le goût de la complainte du Juif-Errant et de la gravure de Pyrame et Thisbé, formait déjà un spectacle fort réjouissant; suivait en termes pompeux la nomenclature des acteurs et de leurs prouesses : *Pecoata*, *Martin*, *Carpolin*, et dix autres non moins célèbres dans le monde des garçons bouchers, et dont les noms ne nous reviennent pas. En bas se lisait cet avertissement : « Ici l'on vend de la graisse d'ours et autres (de pendu probablement); l'on prend les chiens en pension, à l'année ou au mois. Les maîtres d'agrément se payent à part. »

Cette bienheureuse affiche ne se voit plus nulle part, et c'est dommage.

Le Combat est situé entre Belleville et la Villette, immédiatement au sortir de la barrière qui porte ce nom; faites quelques pas, et puis regardez à droite : vous verrez un mur gris percé d'une porte

à panneaux rouges; un grand escogriffe, grimpé sur le chaperon du mur, souffle à se crever les joues, dans une large trompe à pavillon, une fanfare aigre et discordante; à côté de lui un singe accroupi fait des grimaces et se toilette très-activement; sept ou huit chiens, la tête posée entre leurs deux pattes, tirent une aune de langue, glapissent et piaillent sur tous les tons possibles. Ce tapage aigu a pour base les abois plus étouffés de l'intérieur, le tonnerre grondeur des ours et le beuglement guttural des taureaux : c'est le charivari le plus complet que l'on puisse imaginer.

Les belles places coûtent quarante sous, ni plus ni moins, le double d'une avant-scène des Funambules; comme vous voyez, c'est un plaisir coûteux.

En dedans de la porte, à la place des contrôleurs et des ouvreuses, se prélassent, dans des tonneaux treillissés et des cages de bois, des chiens de l'aspect le plus rogue et le plus menaçant; de tous côtés ce ne sont que gueules rouges et enflammées, où des rangées de dents blanches se détachent terriblement sur un fond écarlate, comme des lames de scie sur un champ de blason; l'antique Cerbère aux trois têtes toujours aboyantes devait avoir la mine moins rébarbative et faire moins de bruit avec sa triple gueule. Nous avons regretté les contrôleurs et les ouvreuses. Il y avait surtout un grand diable

le lévrier noir mâtiné, qui paraissait animé du plus incère désir de *manger de nous*, *mangiar di noi*, our nous servir d'une expression dantesque, et ui se démenait éperdument dans sa niche pour rriver à nos mollets; heureusement, la chaîne dont l était attaché était aussi courte que ses crocs étaient ongs.

On monte aux loges et aux travées supérieures par un escalier assez pareil à celui de Montfaucon, et dont les marches bossuées offrent en grand les callosités d'une peau d'orange; les loges, qui peuvent contenir une douzaine de personnes et s'ouvrent sur un couloir obscur, ont pour soubassement les *loges* des animaux féroces destinés au combat.

Si vous voulez une *baignoire*, le *belluaire* ouvre une cage, donne un coup de pied au derrière à l'ours ou au loup qui l'occupe, le fait passer dans une bauge voisine, et vous met à sa place; rien de plus simple. Vous êtes véritablement en loge grillée.

Le théâtre représente une cour carrée assez vaste; le milieu est sablé, ratissé à peu près comme le cirque de Franconi; une bordure de pavage encadre cette arène, dont le point central est marqué par un anneau où l'on attache les bêtes fauves contre qui les chiens doivent se mesurer : car les ours, les taureaux et les loups ne combattent pas entièrement libres, et la longueur de leur corde est calculée de manière à laisser tout autour, en

dehors de leurs atteintes, un espace de huit à dix pieds, où les piqueux et les dogues rebutés ou blessés peuvent se mettre à l'abri. Une chaîne de fer fixée aux deux bords du toit traverse la cour dans toute sa largeur ; cette chaîne sert à suspendre les roues d'artifices et à faire les ascensions *à la force de la mâchoire*. A l'angle de la cour, on voit une petite porte basse, dont le vantail supérieur est taillade de meurtrières ; cette porte remplace la coulisse des théâtres ordinaires. C'est par là que messieurs les chiens font leurs entrées, non pas à reculons, comme Hamlet obsédé par l'ombre de son père, mais d'une manière assez pittoresque : un valet les apporte tout brandis par la queue, comme des bassinoires ou des casseroles, ou bien, s'ils sont trop lourds, on leur fait un pli à la peau du col et de l'échine, et on les empoigne en manière de pots à deux anses ; les efforts que font ces chiens à moitié étranglés pour donner de la voix produisent des cacophonies et des piaulements enroués et éraillés les plus grotesques du monde : les valets ont des souquenilles jaunes et des pantalons rouges.

Le combat s'est ouvert par deux jeunes *bull-dogs* d'une férocité extraordinaire et d'une laideur monstrueuse. Dès qu'on les eut posés l'un en face de l'autre, ils partirent comme deux flèches, en poussant un hurlement furieux et plaintif, et s'ac-

crochèrent sans hésiter. Ces deux affreuses petites bêtes avaient le pelage café clair, ras, uni et dru ; leurs corps ronds et sans plis faisaient l'effet de traversins bourrés outre mesure, dans lesquels on aurait fiché quatre allumettes pour figurer les pattes ; leurs cous, d'une grosseur prodigieuse, étaient plus larges que leurs épaules qu'ils débordaient ; dans ces cous athlétiques s'emmanchaient des têtes difformes, grosses comme des citrouilles, avec des mufles charbonnés, des museaux fendus à narines doubles, une mâchoire inférieure proéminente, des crocs formidables, retroussant la babine en manière de défense de sanglier, des yeux sanieux et sanglants, enfouis et comme perdus dans un dédale de rides et de plis, des oreilles déchiquetées en barbe d'écrevisse par les morsures des précédentes batailles, et sur tout cela des physionomies de vieilles portières, basses et méchantes à la fois.

Ils se colletèrent assez longtemps, engloutissant tour à tour leurs grosses têtes dans leurs énormes gueules et se déchirant le mufle à belles dents ; de nombreux filets de sang rose rayaient leur corps, et il ne serait probablement resté sur le champ de bataille que la dernière vertèbre de la queue des combattants, si la galerie, touchée du courage des héroïques bouledogues, ne fût intervenue et n'eût crié : « Assez ! assez ! »

Tous les efforts qu'on fit pour les séparer furent superflus, et l'on fut obligé de leur brûler la queue avec un fer chaud, moyen extrême, mais seul efficace.

Le bouledogue est, à ce qu'il paraît, un animal excessivement stoïque de sa nature, et la façon dont on reconnaît ceux qui sont de bonne race et dont on veut obtenir lignée nous semble passablement barbare et sauvage : on coupe une patte au bouledogue, puis on lâche un ours; si le bouledogue mutilé, malgré sa souffrance, s'élance sur l'ours sans hésiter, il est de bonne race, il est *pur sang*, et ses descendants sont très-recherchés; si, au contraire, il ne s'occupe que de sa blessure et cherche à se cacher dans quelque coin, c'est signe qu'il ne vaut rien, et les fins amateurs ne lui permettent aucune accointance avec leurs chiennes. Les *bull-dogs* de lord Seymour sont, dit-on, obtenus de cette manière : c'est une épreuve tout anglaise et dont on ne se serait pas avisé en France.

A ce combat, succéda l'escarmouche plus innocente d'un mâtin de grande taille et d'un chien de Terre-Neuve tout noir, avec une tache blanche à la poitrine comme une hirondelle, assez pareil au célèbre Freyschütz de notre ami Alphonse Karr, mais moins belliqueux à coup sûr. Ces deux animaux, après avoir échangé quelques morsures, déclarèrent l'honneur satisfait et se mirent à jouer

ensemble, au grand mécontentement des dieux bras-nus de l'Olympe à dix sous, qui vociféraient à pleine gueule : « Apportez des bêtes qui mordent; nous sommes volés, rendez-nous notre argent! » et autres menus propos injurieux pour la férocité des bêtes de l'endroit.

Alors on fit sortir un loup : museau pointu, queue serrée entre les jambes, œil inquiet et sournois, oreille mobile alternativement couchée et levée, une laide bête. Ce loup, après avoir commis plusieurs incongruités de mauvais augure pour son courage, se mit à tourner en rond comme dans un manége; sa manière de marcher était singulière : il levait les pattes de devant très-haut et se balançait sur les premières articulations, à peu près comme un cheval trotteur. L'allure du chien n'a rien de commun avec cette allure nerveuse et saccadée. De temps en temps il s'arrêtait et regardait d'un air méditatif la porte par où devait venir son ennemi.

La porte s'ouvrit, et il en sortit un homme portant un chien dans ses bras. Le chien ne fut pas plutôt posé par terre, qu'il courut droit au loup en brave et bon chien. Le loup rangea sa queue sous son ventre, s'affaissa sur son train de derrière et attendit; car, chose remarquable, quelle que soit la bête donnée pour adversaire, c'est toujours le chien qui attache le grelot et commence la bataille.

Cette fois la lutte fut sérieuse, et la fortune allait incertaine du loup au chien et du chien au loup; les deux bêtes se renversaient, se foulaient aux pieds, et se mordaient consciencieusement; tous deux étaient souillés de sang, d'écume, de poussière et de bave. Le loup avait pris le chien sous la gorge, mais le chien lui rongeait le dessus de la tête; le loup, outré de douleur et aveuglé par son sang, lâcha prise un instant; le chien, dégagé, fit un saut en arrière, et, s'élançant de nouveau, emporta un grand lambeau de chair de la cuisse de son adversaire : ce qui ajoutait encore à l'intérêt de ce combat, c'étaient les cris et les gestes frénétiques du propriétaire du chien, qui en suivait les alternatives avec la sollicitude la plus passionnée. Il exhortait son chien, et lui adressait des conseils : « Saute-lui au cou, mords-le, déchire-le, ce gredin, ce brigand de loup; ô le brave chien! Prends-le à l'oreille, mon petit, c'est plus sensible. Comment! toi, tu te laisserais battre par un mauvais loup pelé, un loup galeux, éreinté, qui n'a que le souffle; tu ne devrais faire qu'une bouchée d'une rosse pareille.. Ah! canaille de chien, tu renonces! tu veux que je meure de honte! je te rouerai de coups, tu verras : terre et sang, Dieu et diable! Il est dessous maintenant, le loup l'a pris en traître; ah! seigneur Dieu! mon chien, mon bon chien! Allons, un bon coup de mâchoire et casse-lui les reins; bravo! »

Et il trépignait, il se démenait, il hurlait, il écumait, il aboyait, il aurait sauté lui-même à la gorge du loup et l'aurait déchiré à belles dents comme un chien naturel. C'était un homme de vingt-huit à trente ans, d'une figure pâle et fine, encadrée d'une large barbe noire et se rapprochant du type italien, quelque modèle sans doute.

On sépara les combattants, car l'avantage ne se déclarait pour aucun, et le crépuscule commençait à tomber.

Une chose singulière, c'est que jamais les animaux, ours, loups, chiens et bouledogues, ne se retournent pour mordre les parieurs et les piqueurs. Ils se battent seulement entre eux, et si, quand deux chiens sont aux prises, on fait paraître une autre bête, ils se lâchent aussitôt et courent ensemble à celle-là.

Après le loup, on fit paraître un ours, successeur ou doublure de *Carpolin* : l'ours, réjoui de se trouver en liberté, et excité par les fanfares du cor, se mit à danser assez en cadence, ma foi! Et, pour compléter la bouffonnerie, tous les autres ours en cage, imitant leur confrère, se mirent à trépigner lourdement et à faire des cabrioles dans leurs bouges. Ce ballet d'ours était fort récréatif; mais la joie de M. l'ours fut de courte durée : car on lui mit aux trousses une demi-douzaine de dogues qui le firent détaler au grand galop et quitter sa po-

sition de bipède pour celle de quadrumane. Soit par lâcheté, soit qu'il dédaignât de si faibles ennemis, il courait devant la meute sans se défendre; seulement il se retournait de temps en temps, s'asseyait sur son derrière, penchait la tête et regardait les chiens, qui faisaient cercle autour de lui, en renâclant d'une manière formidable. Cette espèce de râle guttural et nasal est tout ce que l'on peut entendre de plus effrayant en fait de cris de bêtes féroces. Aussi fait-il reculer les chiens les plus hardis.

Le profil de l'ours acculé surpasse en laideur les faces les plus monstrueuses. Cela tient du cochon et du brochet; le nez est long, busqué, cambré en dedans, avec une narine rebroussée formant au bout du museau une espèce de bourrelet tuberculeux; la mâchoire inférieure ressemble à une mâchoire de poisson; un petit œil rond, un œil de rat ou de taupe, bleuâtre dans la lumière, fauve dans l'ombre, complète cette gracieuse physionomie. Cette tête mince, osseuse, effilée, sortant de cet énorme paquet de poil, produit l'effet le plus étrange : on dirait une levrette passant à travers un bonnet de garde national effondré, ou un merlan enveloppé avec de la laine. Le combat de l'ours et des chiens n'eut d'autres résultats que quelques soufflets solidement appliqués pour ceux-ci et quelques flocons de poil arraché pour celui-là.

Le fameux taureau d'Espagne, que nous soupçonnons violemment n'avoir pas besoin de lettres de grande naturalisation, remplaça l'ours dans l'arène. Fidèle à l'ancienne gravure de l'affiche, il fit voler beaucoup de chiens et de sable en l'air; mais, comme ses cornes avaient été mornées et emmaillotées préalablement, nous fûmes privés des arabesques de boyaux et des pluies de sang.

Les chiens, pirouettant à dix pieds du sol, faisaient les mines les plus comiques. Auriol ne cabriole pas avec plus de grâce. Les gardiens, comme nous l'avons dit, les rattrapent au vol avec beaucoup de prestesse, ce qui n'empêche pas toutefois qu'il n'en tombe quelques-uns assez durement par terre ou sur les grillages des loges.

Au taureau succéda un âne. Vous croyez peut-être qu'il fut déchiré et mis en pièces : point du tout. Il prit un petit galop de chasse et se mit à manéger autour de l'enceinte, serrant le mur d'assez près pour être à couvert de ce côté; puis avec des ruades et des piétinements, des voltes subites, des pétarades et des soubresauts inattendus, il dérouta et rossa parfaitement les quatre mâtins que l'on avait mis à sa poursuite, et cela, sans que ses longues oreilles proverbiales eussent reçu la moindre atteinte; pourtant, ce n'était pas la prise qui manquait : c'est un des animaux qui se sont le

plus courageusement battus. L'acharnement avec lequel il broyait les chiens sous ses sabots nous conduit au paradoxe suivant : « L'âne est le plus féroce de tous les animaux. »

La représentation se termina là. Aussi bien il ne faisait plus jour, et la pluie commençait à tomber en larges gouttes.

CHIENS ET RATS.

Vous avez sans doute entendu dire que la race des carlins était perdue, et vous vous en êtes réjoui, car le carlin était la plus hideuse bête que pût imaginer la féroce tendresse d'une douairière pour le désespoir de ses neveux et de ses collatéraux. Effectivement, le carlin est passé aujourd'hui à l'état de fossile antédiluvien ; il n'existe plus qu'empaillé et sous verre dans quelque arrière-boutique de naturaliste. Eh bien ! l'autre jour, nous en avons vu deux vivants, ayant des dents et le mufle aussi noir que le masque de l'Arlequin de Bergame, le poil d'un café irréprochable, les jambes arquées, et tous les signes de la pureté la plus authentique.

A ce spectacle, nous restâmes aussi surpris que si on nous eût mis en présence d'un ptérodactyle, d'un ichthyosaurus, d'un mégalonyx, ou de toute autre bête des créations primitives qu'on ne retrouve plus que dans la pâte des marbres et des granits.

C'était chez lord D..., Anglais de haute naissance, de grande fortune et de vie élégante, qui, ayant beaucoup connu les hommes, préfère les chiens, même avec le correctif de la rage.

Autour d'une cour en fer à cheval, étaient rangées des niches de différentes dimensions, contenant chacune un chien idéal, fabuleux, fantastique, introuvable. Dès qu'un chien existe à deux exemplaires, lord D... n'en veut plus. Il a une meute de Chimères, de monstres sans prix : ses pointers sont si bas sur jambes qu'ils rampent comme des phoques ; ses dogues ont des têtes d'hippopotames et peuvent s'avaler tout entiers ; ceux-là ont des oreilles qui font trois fois le tour du corps ; ceux-ci sont fourrés d'une toison pareille à de l'herbe sèche ; chacun est doué d'une impossibilité : ce sont des rêves chinois exécutés par la nature, et qu'on croirait en porcelaine craquelée, tant ils sont extravagants.

Lord D.... possède le caniche noir sans un seul poil gris, rareté aussi phénoménale que le merle blanc ou le phénix ! Les chiens que l'on croit précieux, les blenheim, les king-Charles sans museau à force d'être camards, et dont la tête n'a de place que pour les yeux, il les repousse du pied et *dit* : « Ne regardez pas cette bête, elle vaut à peine mille écus. C'est un chien commun ; il y en a trois ou quatre pareils, un chez lady B..., un autre chez le

major C...; en voici un qui vaut la peine d'être examiné. »

Et il vous montre un animal gros comme un écureuil dépouillé, avec des pattes d'allumettes si frêles qu'on craindrait de les briser en les touchant. « Il a atteint toute sa croissance, et c'est le plus âgé de mes pensionnaires. »

Ce jour-là, c'était, dans la cour de lord D..., un chœur d'aboiements, de jappements et de glapissements à rendre sourd.

Une espèce de cirque, composé d'une grande caisse en planches ouverte par le haut, était placée en bas du perron, afin que les regards des spectateurs pussent pénétrer à l'intérieur et suivre les chances des combats qui allaient s'y livrer.

Une boîte grillée de fils de fer contenait les victimes, c'est-à-dire une soixantaine d'énormes rats recueillis avec une peine qu'on ne connaissait pas autrefois, lorsque la voirie était encore à Montfaucon. C'était là le bon temps pour les amateurs; en une demi-heure de chasse on avait un coffre plein de rats féroces, monstrueux, formidables, homériques, descendant en ligne directe des héros de la Batrachomyomachie, qui ne faisaient qu'une bouchée des chats. Maintenant que les carcasses des chevaux, transportées à l'établissement de la plaine des Vertus et cuites dans des chaudières à vapeur, servent à engraisser les porcs, les rats, privés de

cette nourriture succulente et remis forcément au régime végétal, ont perdu beaucoup de leur vigueur et de leur courage; l'espèce dégénère, ils tournent à la souris; et ceux de lord D... devaient avoir été choisis entre mille.

Où est le beau temps de ces chasses colossales, aux flambeaux, où, dans la cour de l'écorcherie, dix mille rats périssaient en une nuit sous le croc des pointers ou sous le bâton des maîtres?

On ouvrit la cage, et deux rongeurs, extirpés délicatement avec des pincettes, furent mis en présence d'un petit chien dont c'était le coup d'essai. Les deux rats s'acculèrent chacun dans un angle, et, comme s'ils avaient concerté ensemble leur attaque, sautèrent l'un au nez, l'autre à la queue du chien, qui, vigoureusement pincé, se *mit à* glapir d'une façon piteuse et à exécuter une valse éperdue dans un coin de la botte.

Rien au monde n'était plus comique que cette danse à trois : les queues des rats s'allongeaient et fendaient l'air, et leurs corps soutenus par la rotation s'étendaient horizontalement. Ce chien, commencé et terminé par un rat, semblait, au *milieu* du tourbillon, un animal fantastique, inexplicable. Mais s'il valsait ainsi, ce n'était pas par enthousiasme chorégraphique : il cognait ses ennemis le long des parois de la caisse, les étourdissait et les assommait dans cette valse de Faust; en effet, les

rats lâchèrent prise, et deux coups de croc leur cassèrent les reins et les renvoyèrent dans l'autre monde retrouver leurs aïeux, Psycarpax et Méridarpax, qui durent bien recevoir leurs ombres valeureuses.

Les morts enlevés, le chien retiré de l'arène, on lâcha d'autres combattants. Cette fois, l'on mit douze rats contre un chien; mais celui-ci était un vieux routier, qui fondit sur le gros de l'armée ennemie avec une telle impétuosité, que deux ou trois étaient tués, autant blessés, et le reste jeté en l'air, avant qu'ils se fussent reconnus; à chaque rat un coup de dent, ni plus ni moins. Il les prenait en travers très-adroitement, de façon à ce qu'ils ne pussent le mordre.

Un autre chien fut mis aux prises avec vingt-quatre rats. La bataille fut vive et sanglante, mais dura peu; les rats se démoralisèrent, et le sauve-qui-peut ayant été crié en langue myagrienne, la troupe à la débandade se réfugia et s'entassa misérablement dans l'angle le plus éloigné de l'ennemi. Les rats blessés se soulevaient à demi, semblaient implorer la clémence en joignant leurs pattes de devant, pareilles à des mains humaines; le vainqueur eût peut-être été clément : mais un chien ayant rompu sa chaîne s'élança par-dessus les rebords de la caisse et tomba au milieu de la bataille, qui dégénéra en boucherie.

Pour rendre la chance des rats qui restaient plus égale, on les lâcha dans la cour, et la bataille se compliqua d'une chasse à courre des plus divertissantes, où se distingua un descendant du célèbre Mylord, dont Jadin fut le maître et Alexandre Dumas le chantre. Quant aux rats, il n'en survécut pas un seul. Honneur au courage malheureux !

PARIS FUTUR.

Paris s'occupe infiniment de lui-même ; il se regarde, avec la plus grande naïveté, comme le centre, l'œil et l'ombilic de l'univers. Il admet à peine qu'il existe quelque chose en dehors de lui. Il sait bien, vaguement, qu'il y a sur les cartes un petit point que les Anglais appellent *London*, au bord d'un mince filet tortillé que ces mêmes Anglais nomment *Thames ;* mais il s'en inquiète peu, et se décerne tranquillement la couronne de la civilisation. Donnez à un Parisien de pure race un carré de vélin, une plume et des couleurs, et dites-lui : « Faites-moi un croquis de mappemonde ! » il s'y prendra comme un sujet du Céleste-Empire ; Paris tiendra presque toute la place, et les autres royaumes, noyés dans la pénombre, ne figureront que pour mémoire, comme ces pays inconnus ou inexplorés que les géographes indiquent par des lignes ponctuées.

Cela vient d'une chose : c'est que Paris, comme un bon bourgeois qu'il est, ne sort jamais de chez lui, ou s'il en sort, il ne dépasse guère les fortifica-

tions. Versailles est son Tombouctou. A cela vou répondrez que, si Paris reste chez lui, c'est qu'il s' trouve bien. L'objection est spécieuse, si elle n'e pas fondée. Aussi Paris, enivré de lui-même, a-t- toujours le nez contre un miroir, comme un myop qui se rase, dans l'idée de faire son portrait ressem blant. Que de publications en prose, en vers, e gravure, en lithographie, n'a-t-il pas commises, pou qu'aucun trait de cette précieuse physionomie n soit perdu !

Il est dommage que le paradoxe soit passé d mode ; le paradoxe, fruit vert qui, mûri par le temps devient une vérité ! nous en aurions développé un qui, pour sembler étrange au premier cou d'œil, n'en est pas moins réel : c'est que Paris n'existe pas.

Nous savons bien qu'en cherchant on trouverait sur les rives de la Seine quelques petits tas de plâtre qui, à la rigueur, forment des espèces de ruelles, dont l'agrégation pourrait, au besoin, constituer ce qu'on a l'habitude généralement d'appeler une ville. Piganiol, Sainte-Foix, Dulaure et beaucoup d'autres ont fait l'histoire de ces moellons prétentieux en volumes plus ou moins in-4° ; mais les histoires ne prouvent rien : il n'y a que les contes de fées qui soient vrais.

Que de bouges impurs, que de maisons bossues, chassieuses, rechignées, malsaines, contrefaites,

couvertes de lèpres et de verrues, sans air, sans lumière, sans soleil, indignes d'être habitées par des lapins ou des porcs! Les kraals des Hottentots, où l'on entre à quatre pattes, les cavernes des Troglodytes, les huttes des Lapons et des Groënlandais, à moitié enfoncées sous la neige, où jaunissent dans une fumée perpétuelle des poissons à moitié pourris, sont des lieux de plaisance en comparaison! Les trois quarts des rues ne sont que des ruisseaux de fange noire et fétide, comme au temps de la plus franche barbarie. Nulle trace d'art, nulle élégance, nul sentiment des lignes; des bottes de plâtras percées de trous carrés, surmontées d'affreux tuyaux de tôle, voilà ce qu'on appelle des maisons au XIX^e^ siècle, dans une ville qui se prétend l'Athènes moderne, la reine de la civilisation! Vraiment, on serait tenté de désirer que quelque Néron eût la fantaisie de se donner une représentation de l'embrasement de Troie en mettant le feu à cette ville, qui n'est que de briques et devrait être de marbre!

Parlez-moi de Ninive, de Babylone, à la bonne heure! cela peut s'appeler des villes; cela vous a sur l'horizon un profil recommandable. Et pourtant alors le gouvernement constitutionnel n'était pas inventé; l'on ne connaissait ni la poudre, ni l'imprimerie, ni la vapeur; personne ne discutait sur le progrès.

Souvent, lorsque je me promène dans quelque

plaine sombre à l'heure du crépuscule, et que l'horizon livide est encombré de grands écroulements de nuages amoncelés les uns sur les autres, comme les blocs d'une immense ville aérienne tombée en ruine, il me vient des rêveries babyloniennes, des fantasmagories à la Martinn me passent devant les yeux.

Je commence à tailler dans les flancs des collines lointaines des tranches gigantesques pour le soubassement des édifices ; bientôt les angles des frontons s'ébauchent dans la vapeur, les pyramides découpent leurs pans de marbre, les obélisques s'élancent d'un seul jet comme des points d'admiration de granit ; des palais démesurés s'élèvent sur des superpositions de terrasses en recul, escalier colossal, que pourraient seuls enjamber les géants du monde préadamite. Je vois s'allonger sur des colonnes trapues, fortes comme des tours et rayées de cannelures en spirales où six hommes se cacheraient, des frises faites de quartiers de montagnes et couvertes de zodiaques monstrueux, d'hiéroglyphes menaçants ; des arches de pont se courbent au-dessus du fleuve qui reluit à travers la ville qu'il tranche, comme un damas dans un col à moitié coupé ; les lacs d'eau salée, où sautent les léviathans privés, miroitent sous un rayon de lumière, et le grand cercle d'or d'Osymandias étincelle comme une roue détachée du char du soleil ! Baigné par sa base dans la brume ardente et rousse que soulève

l'activité sans repos de la ville en ébullition de travail ou de plaisir, le temple de Bélus envahit le ciel, où il va défier la foudre, par huit efforts convulsifs dont chacun produit une tour énorme plus haute que l'aiguille de Strasbourg ou la pyramide de Gizeh; les nuages coupent ses flancs de leurs bandes zébrées, et sur les entablements du dernier étage blanchissent des filets de neige éternelle. D'autres temples inscrivent aussi sur l'horizon leurs formes sévères et magnifiques, dont la grandeur ne sert qu'à faire mieux ressortir l'énormité du temple de Bélus; et tout au fond, dans la rougeur incandescente du couchant, l'on devine la silhouette démantelée de Lylac, ce colosse d'orgueil, dont l'Ancien des jours a fait se lézarder les murailles en appuyant la main à son sommet comme sur un bâton trop faible; les flammes du soir filtrent à travers les fissures, où les béhémoths et les mastodontes passeraient sans frôler leur carapace, et font les plus bizarres jeux de lumière : on dirait qu'un incendie essaye de dévorer la ruine formidable que la colère de Dieu n'a pu renverser tout à fait, et dont la cime s'élèverait encore au-dessus des eaux d'un nouveau déluge.

Çà et là, le noir chaos des maisons s'éclaircit : des sphinx de basalte étalent leur croupe et allongent leurs griffes sur des piédestaux de granit, et forment une avenue d'une lieue de long à la porte de quel-

que palais. Au-dessus des toits, du milieu des touffes de palmiers et de baobabs surgit la trompe d'un éléphant d'airain qui souffle en l'air une trombe d'eau que le vent éparpille en perles fines et en brume argentée. Des rampes montent et descendent, traçant des angles sur le flanc des terrasses ; des proues de navires, des pointes de mâts, des antennes trahissent la présence des canaux ; des rues en escaliers se font jour à travers la foule des édifices, et de loin en loin, selon les hasards de la perspective, apparaissent les murailles de l'enceinte, si épaisses, qu'elles font, à trois cents pieds du sol, un chemin où huit quadriges galoperaient de front.

Ceci au moins ressemble un peu à une ville, et dentèle richement un fond de ciel. Faites planer là-dessus, pour que le tableau soit complet, des ombres, des nuages qui passent, pareils à de prodigieux aigles noirs ; frappez de reflets inattendus la fourmilière des multitudes qui se pressent sur les places, aux carrefours, aux portes extérieures ; faites se dérouler dans les plaines de sable, comme les anneaux de serpents infinis, les caravanes qui arrivent ou qui partent chargées des trésors de tous les mondes, et intronisez, au centre de cette cité grandiose, un roi puissant comme un Dieu, redouté comme un Dieu, invisible comme un Dieu, s'appelant Teglah-Phalazar, Evilmerodach-Baladan, ou Balthazar, qui,

par ses énormités, forçait l'Éternel à écrire sur les murailles!

Une ville comme celle-là plonge autant sous la terre qu'elle s'élève en l'air; ses racines vont chercher le noyau du monde et ne s'arrêtent que quand elles arrivent à la nappe des lacs intérieurs ou au brasier du feu central. Sous la cité vivante s'étend la cité morte, la ville noire aux habitants immobiles. De larges soupiraux, béants comme des gueules d'enfer, conduisent à la région des cryptes et des syringes. Dans les cités vomitoires travaillent les races funèbres, les tribus des fossoyeurs, les esclaves de la mort; ceux qui fondent dans les chaudières le natrum et le bitume, ceux qui tissent les bandelettes mortuaires; les menuisiers du cercueil, les peintres, les doreurs et les sculpteurs du tombeau, tous ceux dont les ouvrages ne verront jamais le jour, et qui tracent, à la lueur jaune d'une lampe qui manque d'air, des inscriptions aussitôt recouvertes d'ombre, et qui ne doivent être lues que par des yeux sans regard. Cette population crépusculaire, qui n'a de communication avec la cité supérieure que par les morts qu'elle en reçoit, pourrait remplir une ville plus grande que Rome; ils naissent, s'accouplent et meurent dans cette obscurité. Ce sont les nations vaincues, forcées à rentrer en terre et à céder leur place au soleil, au peuple victorieux; la nécropole dont ils habitent le seuil est

l'ouvrage des races disparues, et son immensité effraye même les plus audacieux architectes babyloniens.

Ce sont d'interminables corridors, tout plaqués de panneaux d'hiéroglyphes et de bas-reliefs cosmogoniques, conduisant à des puits noirs comme l'abîme et profonds comme lui, où l'on descend par des crampons d'airain. Ce sont des chambres creusées dans le roc vif, dont le centre est occupé par d'énormes sarcophages de basalte et de porphyre, sans qu'on puisse comprendre comment ils ont été amenés là ; des salles dont les torches ne peuvent éclairer la profondeur, où dorment, adossés à des colonnes soutenant des plafonds qu'on ne peut voir, tant ils sont hauts, des cycles entiers de générations, des règnes complets avec leurs princes, leurs mages, leurs poëtes, leurs soldats, leurs chevaux et leurs éléphants de guerre.

Plus on descend, plus les momies prennent des proportions gigantesques et des physionomies étranges. Sous le hâle fauve du baume se dessinent des profils inconnus, des traits comme taillés à coups de hache dans des quartiers de roc ; des masques qui rappellent des mufles d'animaux primitifs ; des fronts où les rides semblent des sillons de foudre ou des lits de torrents ; des membres invaincus que la corruption n'ose pas attaquer, et dont les muscles s'enchevêtrent comme les poutres

d'une charpente. On voit là les compagnons de Nemrod, rudes chasseurs qui ployaient des arcs faits de mâchoires de baleine, et se battaient corps à corps avec les mastodontes, les palæotherium, les dinotherium, et toutes ces bêtes colossales et monstrueuses que produisit la terre ivre de force et de jeunesse, qui, si elles avaient vécu, auraient fini par dévorer le monde.

Les contemporains de Chronos et de Xixuthros reposent dans les cercles inférieurs où nul n'est descendu : car il faut des poumons plus puissants que ceux des générations actuelles pour supporter cet air imprégné des âcres parfums du sépulcre ; et les secrets que couvrent ces tombes mystérieuses sont perdus ou ne sont connus que par les vieillards du peuple souterrain, si chargés d'ans qu'on ne comprend plus leur idiome archaïque. Au-dessous sont couchés les rois qui vécurent avant Adam ; mais la croûte de la terre s'est tant épaissie depuis leur mort, qu'ils gisent à une incalculable profondeur, et qu'ils sont devenus comme les ossements du globe !

Ne voilà-t-il pas une nécropole supérieure au Père-Lachaise, au cimetière Montmartre, etc., etc., où nous ne pouvons laisser dormir nos morts tranquilles plus de sept ans, où le mot *concession à perpétuité* est une vraie dérision et ne signifie pas plus que le *toujours* des amants ; où les tombeaux sont

de véritables joujoux sans tristesse, sans dignité, sans grandeur, et qui ferait croire qu'on a enterré là un peuple de nains, tant les proportions sont mesquines et l'espace avarement ménagé ? Mais nous n'entendons pas plus la mort que la vie, et, sous prétexte de progrès, voilà tantôt quatre ou cinq mille ans que nous reculons. L'empreinte du pied d'Adam, que l'on voit encore sur le rocher de l'île de Sérendib, a neuf palmes de long ! Nous avons un peu dégénéré depuis.

Cependant, si énorme que soit l'ancien monde et si bas que nous ait menés ce qu'on appelle la civilisation, il y aurait moyen, et l'avenir le fera sans doute, de bâtir une ville plus grande, plus belle et plus étrange que les Babylone, les Ninive, les Persépolis; de dépasser, dans la réalité, les audaces les plus effrénées, les délires les plus extravagants de Pyranèse et de Martinn ; et, si vous nous le permettez, nous tâcherons de vous en donner un léger crayon.

Pour première supposition, permettez-nous de passer sur le Paris actuel un rouleau qui écrase ses maisons et ses monuments et en fasse un plateau parfaitement uni; puis élargissons la Seine, creusons son lit, et faisons venir l'Océan jusqu'à nous. Toute ville qui ne peut pas prendre un bain de pied dans la mer ne mérite pas ce nom. Les vaisseaux, tout imprégnés des parfums de l'*Inde*

et de Java, viendront, comme des chevaux fatigués qui appuient nonchalamment leur col sur le col de leur compagnon d'attelage, appuyer leurs guibres et leurs proues sculptées sur les quais de granit du Paris futur. De l'endroit où est le pont Royal aujourd'hui, l'on apercevra un fouillis de mâts, de cordages et d'espars plus compliqué qu'une forêt vierge d'Amérique; on verra des flottes entières arriver et partir les voiles dehors ou remorquées par des bateaux à vapeur : tout le mouvement du port de mer le plus actif.

Il n'y aurait qu'une seule église qui occuperait la place du Panthéon. Ce faîte serait consacré à la Divinité. Cette église unique aurait des proportions démesurées : toute la montagne latine, taillée en assises, lui servirait d'escalier. Ses tours et ses coupoles feraient au bord du ciel une entaille si profonde, que les étoiles s'épanouiraient comme des fleurs d'or aux acanthes des chapiteaux du premier étage. Notre-Dame pourrait entrer par le porche géant sans baisser la tête. Dans ce temple hybride seraient concentrées toutes les architectures du passé, celles du présent et celles de l'avenir : on y retrouverait, sous des formes plus savantes, les vertiges granitiques d'Ellora et de Karnac, les aspirations désespérées des ogives de la cathédrale de Séville; l'aiguille gothique, le campanile romain, la coupole byzantine, le minaret oriental, formeraient

d'harmonieux accords dans cette symphonie de pierre chantée à Dieu par tout un peuple. Les mythes génésiaques, les allégories de la chute et du rachat, la rémunération du bien et la punition des forfaits, les symboles des puissances célestes, exécutés en mosaïque, revêtiraient les murailles de teintes chaudes et riches. L'or scintillerait aux parois intérieures avec une profusion digne des Incas; un peuple de statues animerait les frises, les niches, les entre-colonnements et les rinceaux des portails.

Au lieu des cloches, dont les capsules de bronze n'ont qu'une psalmodie lugubre et monotone, on établirait dans les tours des orgues immenses avec des tuyaux gros comme la colonne de la place Vendôme, dont les soufflets seraient mis en mouvement par des machines à vapeur de la force de huit cents chevaux. Des musiques religieuses, composées exprès, seraient exécutées aux différentes heures du jour, et des trombes d'harmonie passeraient sur la ville, dominant toutes les rumeurs et rappelant l'idée de Dieu à la foule distraite. A l'intérieur du temple, les voûtes, disposées selon les lois de l'acoustique, donneraient une sonorité merveilleuse aux cantiques sacrés; le prédicateur, du haut de sa chaire géante, aidé du téléphone, soufflerait la parole divine, comme du bord d'un nuage un de ces grands anges à clairon que les peintres

placent dans les jugements derniers. Quoique les cathédrales gothiques soient belles, il est permis de croire qu'un édifice qui résumerait à lui seul les trois cents églises de Paris offrirait aux yeux une silhouette encore plus hardie et plus surprenante.

L'unité de Dieu résulterait d'une façon plus claire de l'unité du temple, et sa toute-puissance de la masse formidable de l'ensemble. A cela vous pourriez objecter l'éloignement où beaucoup de fidèles se trouveraient de la maison du Seigneur; mais les moyens de locomotion de l'avenir seront tellement perfectionnés, que ce qui nous paraît aujourd'hui une longue distance sera dévoré avec une rapidité à peine appréciable à la pensée!

Voilà donc Dieu logé confortablement; occupons-nous maintenant du chef, élu de la nation. Nous l'établissons sur la butte Montmartre, que l'on ferait écrouler sous d'énormes pressions, et qui, tassée de la sorte, servira merveilleusement aux remblais, aux terrasses et aux travaux de substruction. Les serres, les orangeries, les écuries, toutes les dépendances occuperont le premier gradin de cette pyramide de constructions, dont les assises inférieures commenceront à l'endroit où est aujourd'hui l'église de Notre-Dame-de-Lorette. Des terrasses, liées entre elles par des pentes douces, supporteront des palais et des colonnades, du centre desquels jailliront d'autres palais moins vastes,

jusqu'à ce que l'on arrive au faîte de l'édifice, au sanctuaire mystérieux et splendide, à la tour du chef, chambre unique recouverte de lames d'or constellées de pierreries, ornée, ce qui est plus riche encore, des plus belles peintures des grands maîtres.

Aux quatre faces de cette tour s'ouvriront autant de balcons, dans la direction des quatre points cardinaux, d'où le chef, roide d'or, de diamants et d'escarboucles, se fera voir au peuple dans un flot de velours et dans un rayon de lumière. Ce chef, choisi par la nation, sera le plus beau, le plus intelligent et le plus fort de son royaume; en sorte qu'étant supérieur à tous dans tout, il sera obéi passionnément de chacun. Ceux que son génie blesserait seront subjugués par sa beauté : on ne peut estimer sa taille à moins de huit pieds de haut. A cette stature de Titan il joindra des formes dignes de l'Antinoüs, du Méléagre et des plus suaves conceptions de l'art grec. Une cuisine raisonnée, une hygiène transcendante, le maintiendront dans un état de jeunesse et de santé admirables, dans un tel équilibre d'humeur, que ses décisions ne pourront être qu'impartiales et judicieuses. Ses paroles seront recueillies et gravées sur le marbre comme des oracles, et, la nuit, des scribes veilleront à côté de son lit, afin de guetter les mots qui lui échapperaient dans son sommeil; car rien

ie doit être perdu de la pensée du chef, chacune le ces pensées étant un bienfait pour le peuple et l'humanité.

Quand le chef descendrait dans la ville, ce serait un splendide coup d'œil de voir, du faîte du palais jusqu'à la base, se dérouler les théories du cortége. La population en extase regarderait, du haut des toits et des balcons, cette réalisation de ses rêveries de magnificence; les chefs doivent donner aux peuples qu'ils gouvernent, sous peine de désaffection, le spectacle des formes plastiques du pouvoir. Il y a au fond de tout être, si humble et si pauvre qu'il soit, une aspiration secrète vers les féeries de l'opulence. L'amour de l'or, de la pourpre, du marbre, tourmente plus ou moins toutes les âmes. C'est donc un devoir sacré, pour les puissants et les riches, de faire aux multitudes cette aumône qui n'appauvrit en rien, l'aumône de la vue de leur luxe.

Mille timbaliers, montés sur cinq cents éléphants; — les éléphants seront alors parfaitement acclimatés en France; — ouvriront le cortége en accentuant le rhythme des symphonies d'instruments de cuivre, bien autrement puissants encore que le bugle et le saxophone, exécutées par quatre mille nègres vêtus de casaques d'écarlate rayé d'or ou d'azur rayé d'argent; des théories de magistrats, de prêtres, de savants, de poëtes, d'artistes,

revêtus de costumes sévères ou brillants, viendraient ensuite : puis le chef, dans un char étincelant traîné par des lions, des tigres (rendus domestiques), des chevaux de race particulière, qui ne ressembleront en rien aux nôtres, ou bien par quelque animal de nouvelle invention, en cuivre, en acier, ou quelque autre matière; car les minéraux seront alors élevés jusqu'à la vie par les efforts de la science. On fera des machines qui se reproduiront d'elles-mêmes. La maison du chef suivra ensuite, échansons, panetiers, chambellans, écuyers, etc., etc., etc. Si l'on s'étonne de ne pas voir de militaire dans ce cortége, c'est qu'il n'y en aura plus depuis longtemps. La guerre sera supprimée avec les vestiges de l'ancienne barbarie; l'on aura trouvé des engins de destruction d'une telle puissance, que, d'un côté comme d'un autre, la résistance serait impossible. Il faut, entre les armes offensives et le corps humain, une certaine corrélation, un équilibre quelconque, au delà duquel le courage n'existe plus. Achille, Mars lui-même fuiraient devant un canon perfectionné, tirant à la minute soixante boulets de deux ou trois cents livres chacun.

La ville sera d'une magnificence architecturale dont on ne peut se faire une idée : sans tomber dans les ennuis d'une uniformité stupide, les rues, conçues d'après un plan raisonné, présenteront

chacune une physionomie et un ensemble ; telle rue affectera le style byzantin, telle autre le style gothique, une troisième le goût mauresque, l'autre celui de la Renaissance. Les architectures grecque et romaine montreront aussi leurs échantillons. Ces curiosités serviront à varier le caractère des quartiers, bâtis, en général, dans un style nouveau, que nous ne pouvons désigner encore, mais qui, selon toutes les probabilités, se rapprochera de celui que les Espagnols appellent *plateresco*. Les architectes de ce temps-là, au lieu de chercher à dissimuler les pièces de leurs constructions, leur donneront beaucoup de relief et d'accent; ils tireront des toits, des fenêtres, des portes, des poutres, nettement accusés, des motifs d'ornementation pleins de caractère et de nouveauté. Les façades ne seront plus plates comme elles sont aujourd'hui; les corniches, les balcons et les corps de logis se permettront des reliefs prohibés maintenant par une voirie mal entendue ; de grandes dalles de marbre blanc ou de lave émaillée de diverses couleurs, de façon à former des mosaïques, remplaceront nos horribles pavages modernes ; des ruisseaux d'une eau pure comme le cristal courront de chaque côté ; quant aux eaux ménagères, elles s'écouleront dans deux égouts parallèles pratiqués sous les maisons, et perpétuellement balayés par des courants d'une grande force.

Au milieu de la voie s'allongeront les doubles

lignes du railway : car les charrettes, les camions, les haquets, les fiacres, les voitures et tous ces modes de transport barbares seront supprimés par la force des choses. D'immenses et nombreux squares pleins d'arbres, de fleurs et de fontaines, absorberont les vapeurs, assainiront l'air et distilleront l'acide carbonique ; les enfants, les femmes, les vieillards et les rêveurs y trouveront à chaque pas des lieux de repos et de promenade, et du moins les ouvrages de la nature tiendraient leur place au milieu des constructions du génie des hommes, et feraient souvenir qu'il y a un Dieu, chose que l'on peut fort bien oublier dans les villes actuelles. L'été, des *tendidos* de toile, rayés de couleurs vives et arrosés d'eau de senteur, mettront les passants à l'abri du soleil, et l'hiver, de vastes panneaux vitrés, posés d'une corniche à l'autre, les préserveront des intempéries de la saison : les rues trop larges pour être ainsi recouvertes auraient des arcades que l'on fermerait par des cloisons de verre.

Chaque maison serait tenue d'avoir une bouche de son calorifère tournée à l'extérieur, de sorte que, dans ces passages ainsi fermés, l'on jouirait de la plus douce température ; que de rhumes, que de fluxions de poitrine ainsi évités ! Dans les quartiers opulents, ces corridors ou ces cloîtres, comme on voudra bien les appeler, seraient garnis de tapis, d'orangers, de magnolias, de lauriers, de camélias

et autres arbustes en fleur. Cette disposition amènerait d'importantes modifications dans les costumes ; les couleurs claires et tendres, les broderies d'or et d'argent, que la boue et la pluie effarouchent, ne tarderaient pas à revenir. Nos neveux dépouilleraient enfin ce long deuil que porte l'Europe entière.

Il n'y aurait plus que quatre théâtres : un théâtre de chant et de déclamation lyrique, un théâtre de danse et spectacles pittoresques, un théâtre de drame et tragédie, un théâtre de comédie, pantalonnades et farces exhilarantes ; mais d'une beauté et d'une magnificence inouïes, dignes d'un peuple qui se proclame lui-même le plus spirituel de l'univers, et qui va prendre ses plaisirs dans des bouges pestilents, où il ne voudrait pas envoyer ses forçats. Tout y sera large, aéré, commode ; les loges offriront le confortable des appartements les plus recherchés ; on pourra prendre des bains parfumés dans les baignoires, tout en regardant le spectacle à travers un grillage d'or ; on soupera, l'on fera des visites, l'on recevra dans les salons des avant-scènes, et l'on jouira de ces plaisirs composites, si peu connus de nous autres, pauvres civilisés, qui ne savons procéder que par énormes séances. L'éclairage de la scène viendra d'en haut, et non d'en bas, comme cela se pratique stupidement aujourd'hui : cette amélioration permettra d'arriver à des effets d'opti-

que d'une vérité complète, et modifiera le système des décorations, où tant de talent est dépensé en pure perte : les mécanismes seront tellement simplifiés et tellement parfaits, qu'un seul ingénieur, placé devant un petit clavier, fera changer le théâtre de fond en comble, en frappant une touche ou en tournant un bouton de cuivre. Le personnel sera innombrable : il y aura cent premiers chanteurs, dont le plus mauvais vaudra Rubini ; autant de premières danseuses, et ainsi de suite ; les choristes formeraient au besoin une armée.

Les bourses, les chambres de commerce, les salles de conversation, les portiques pour causer philosophie en se promenant, les Élysées des petits enfants, tout cela sera disposé avec une entente de l'hygiène et du bien-être dont nous n'avons aucune idée, et que les poëtes seuls peuvent entrevoir de cet œil intérieur dont ils regardent les choses de l'avenir.

Grâce aux études faites sur les climatures, on jouira à Paris d'une température assez semblable à celle de Naples. Une large zone de forêts se nouera autour de la ville, comme une ceinture verte, arrêtera les vents et retiendra les brouillards, que ses feuilles absorberont pour les rendre à la terre, qui en fera des sources et des fontaines. Quand le temps menacera d'être pluvieux, des détonations de monstrueuses pièces d'artillerie, par la commotion

qu'elles causeront à l'air, rompront et disperseront les bancs de nuages ; si ce moyen ne suffit pas, des aéronautes monteront jusqu'à la région des nuées dans des ballons métalliques, et, en entraînant les vapeurs dans les turbines de leur sillage, ils les conduiront à la remorque au-dessus des campagnes qui auraient besoin d'eau. On balayera le ciel chaque matin comme on balaye le pavé de Paris.

Il n'y aura plus de nuit : sur chaque place s'élèveront des phares, des minarets d'architecture mauresque, dont le sommet portera des aigrettes de lumière électrique d'un éclat si intense, que le gaz se détachera en noir sur sa flamme. Ces phares jetteront sur la ville une lueur blanche et bleue dix fois plus vive que celle du plus brillant clair de lune oriental. L'on pourra lire à cinq ou six lieues dans la campagne les éditions les plus microscopiques. La seule chose à quoi l'on pourra reconnaître la nuit, c'est qu'on y verra plus clair que dans le jour. Les gaz d'éclairage, aujourd'hui si infects, exhaleront les parfums les plus délicieux, les aromes les plus suaves. Les hommes de ce temps-là dormiront très-peu ; ils n'auront pas besoin d'oublier la vie dans cette mort intermittente qu'on appelle le sommeil : leur existence sera d'abord si bien combinée qu'ils n'éprouveront jamais de fatigues, les résistances de la matière étant vaincues, et l'alimentation dégagée de tout ce qu'elle a de grossier.

Si nous voulions, nous pourrions mener bien loin notre hypothèse, et décrire les mœurs du Paris futur avec autant de détails que le ferait un romancier intime de l'école de M. de Balzac; mais en voilà bien assez pour prouver aux Parisiens, qui se flattent d'avoir une capitale, combien est profonde leur erreur. Il leur faut encore mille ans pour égaler seulement Londres, et Dieu sait que nous ne sommes pas anglomane!

UNE VISITE

CHEZ MERODACH-BALADAN.

En entrant dans ces deux salles basses, à l'angle de la cour du Louvre, où sont déposées les antiquités trouvées à Khorsabad, nous avons éprouvé une sensation étrange. Ici la vie triviale, affairée, la foule s'écoulant par les guichets ; là un monde inconnu, une civilisation mystérieuse retrouvée tout à coup. D'un seul pas, nous avions franchi deux mille lieues et quatre mille ans !

L'on sait l'histoire de la découverte de ces précieux restes, dus à la sagace activité de M. Botta, consul de France à Mossoul.

De l'autre côté du Tigre, en face de Mossoul, sur la rive orientale du fleuve, s'étend une plaine bossuée de monticules et semée de détritus de briques : c'est là que fut Ninive.

La mort des villes est un phénomène que l'on n'a pas assez étudié. Ces grands corps qu'anime une vie multiple et collective semblent avoir des mala-

dies particulières dont les historiens n'ont que confusément tracé la pathologie. Soudainement, on ne sait pas pourquoi, une ville qui paraissait florissante et douée d'un long avenir est frappée de langueur et de paralysie. L'existence l'abandonne, et ses rues sont comme des veines ouvertes par où son sang s'écoule. Tantôt c'est une invasion de barbares ou de conquérants, tantôt une révolution climatérique, ou bien encore, comme c'est le cas de Ninive, une malédiction céleste.

Ces centres prodigieux où les populations abondaient et bourdonnaient comme des essaims d'abeilles aux abords d'une ruche, entrant et sortant par les larges bouches des cités vomitoires, deviennent déserts tout à coup. L'herbe pousse dans les ornières des chars. Les pullulations de la solitude, l'ortie et les reptiles, envahissent les chambres des palais ; les orfraies et les griffons habitent les temples dévastés. Les chemins des hommes s'éloignent de plus en plus de ces lieux maudits, et alors, dans le silence et l'abandon, il se passe une chose étrange : lorsqu'un oiseau meurt au fond des bois, des insectes noirs sortis on ne sait d'où arrivent aussitôt et se mettent à l'œuvre. On les appelle fossoyeurs, et ils sont bien nommés ; ils creusent sous le petit corps une fosse où ils le font tomber, puis ils s'en vont après avoir soigneusement nivelé le sol. L'entomologie n'a pas classé les noirs in-

sectes qui, dans la solitude, creusent la tombe des villes mortes et les font lentement disparaître de la surface du globe. Mais on ne sait comment la terre monte et s'accumule, jetée par la pelle d'invisibles fossoyeurs. Les colonnes en ont bientôt jusqu'aux genoux ; les vastes cours des palais s'emplissent comme une mesure où le laboureur tasse le froment ; les rues s'oblitèrent peu à peu, les canaux tarissent, la poussière envahissante monte les escaliers marche à marche, s'arrêtant quelquefois un siècle sur les paliers, pour reprendre haleine ; elle nivelle les toits, gagne les tours étage par étage, suit dans les airs les spirales infinies des Babels, et les cercles d'aigles centenaires qui tournoyaient autour du sommet prodigieux sont tout surpris un jour d'enchevêtrer leurs ailes aux broussailles du sol, là où ils fouettaient de leur noire envergure le créneau d'une Lylacq.

Dans un pli du terrain, elle a disparu, l'énorme ville, avec ses temples démesurés, ses palais géants, ses superpositions de tours, ses escaliers de terrasses, du haut desquelles, accoudés et rêveurs, les rois étalaient leurs barbes frisées sur un pectoral de pierreries, avec ses pylônes faits d'un seul bloc, ses colosses de granit rose, ses éléphants de basalte soufflant l'eau et le feu par leurs trompes redressées, ses piscines où l'on descendait par cent degrés de porphyre, ses viviers pleins d'eaux amères, où

santaient et reniflaient les monstres de l'Océan, ses toits de marbre d'où les mages épelaient la nuit dans l'alphabet d'étoiles du ciel, et ses profondes cités mortuaires, où, couche par couche comme des feuilles d'automne, se déposaient les générations tombées de l'arbre du temps. Tout cet immense entassement de richesse, de puissance et d'orgueil, ce prodigieux amas dont les dentelures déchiraient les nuées au passage, n'est plus maintenant qu'une plaine aride et bossuée de monticules difformes. Les sources extravasées y filtrent à travers les pierres et les briques, et s'y étalent en flaques noires où s'abreuvent les plantes vénéneuses, où frétillent les hydres en nœuds verdâtres. La terre, corrompue et brûlée par la putréfaction lente du cadavre qu'elle recouvre, ne produit que des poisons et ne peut fournir à la vie des aliments. L'homme meurt dans ces lieux que foulaient jadis d'innombrables populations. Quelle est la raison secrète, la cause occulte qui raye du livre de la vie, comme un mot inutile, toutes ces cités colossales, centres d'empires tels que le soleil n'en reverra plus ? Faut-il croire, comme pour Babylone et Ninive, à l'effet d'une malédiction ? Dieu a-t-il pris la peine de se colérer contre ces villes superbes, et d'appuyer son pouce sur leur front rebelle pour les écraser ? Impénétrable mystère, problème insoluble qu'on cherche en vain à expliquer par les conquêtes et les chan-

gements d'empires, les écroulements de dynasties, les substitutions et les dispersions des races.

Qui aurait jamais cru que nous verrions de nos yeux, que nous toucherions de nos mains, des fragments de la ville anathématisée par le prophète; que nos pieds fouleraient le seuil qu'ont foulé Assur, fils de Sem; Ninus, fils de Bélus; Sardanapale, Teglathphalasar et Salmanasar, tous ces rois demi-réels, demi-fantastiques, embaumés dans des versets de la Bible? Un de ces jours, si l'on fait des fouilles à la place où fut Babylone, on apportera au Louvre la salle tout entière du festin de Balthasar et la muraille avec le *manè, thecel, pharès*, écrits par la main flamboyante et traduits par Daniel.

La découverte de ces restes merveilleux est due à un de ces hasards qui n'arrivent qu'aux gens d'esprit : M. Botta faisait pratiquer des fouilles sur l'enceinte où l'on croit généralement qu'était située Ninive, et, las de ne rencontrer que des briques et des fragments informes, il fit attaquer un monticule au village de Khorsabad. Ce monticule à peine éraillé par les travailleurs livra le secret que renfermaient ses flancs. C'était la caisse de terre, la botte mystérieuse qui conservait la momie d'un palais ninivite. Palais gigantesque tout plaqué de bas-reliefs et d'inscriptions cunéiformes, peuplé de colosses d'albâtre aux aspects étranges et symboliques. Un incendie avait dévasté l'édifice, et sur le

plancher gisaient les poutres carbonisées du plafond, parmi les cendres mêlées des restes d'un enduit bleu ; car cette architecture était coloriée, suivant l'usage presque général de l'antiquité. Le feu qui a laissé ses traces sur les murailles de ce palais avait peut-être été allumé par Cyaxare, le roi mède, le réalisateur des menaces prophétiques, l'exécuteur des vengeances divines. Quelques-uns des bas-reliefs, trop profondément *mordus* par la flamme, s'exfoliaient et s'effritaient au contact de l'air ; et jusqu'à l'arrivée de M. Flandin, envoyé par le gouvernement au bruit de la découverte, M. Botta dut s'improviser dessinateur, pour conserver au moins en croquis ces révélations du passé, que le néant allait ressaisir. Heureusement beaucoup de portions avaient été moins maltraitées et purent être détachées des murailles pour être embarquées sur le Tigre et envoyées à Paris. Alors, découverte abrutissante, qui confond tout raisonnement et ouvre des perspectives sans borne à la rêverie, on s'aperçut que sur l'envers des bas-*reliefs* étaient gravées d'interminables inscriptions cunéiformes, creusées avec le soin le plus méticuleux, et que nul œil n'avait jamais pu lire, puisqu'elles regardaient la paroi de la muraille et qu'elles étaient faites pour se noyer dans la maçonnerie. Ainsi ce n'était pas assez d'orner des salles de bas-reliefs du travail le plus fin et le plus soigné, et qui, mis bout

à bout, formeraient une bandelette de plusieurs kilomètres; il fallait encore que la face perdue, le côté aveugle de ces frises sculpturales dans lesquelles se déroule la vie d'un peuple, fût sillonné de légendes cryptiques. Quelle armée d'artistes infatigables et habiles on a dû employer à l'exécution de ces travaux incompréhensibles! Quels étaient l'intention et le but de ceux qui les commandaient? Qu'espéraient-ils de ces inscriptions qui ne pouvaient être lues qu'après la dévastation et la ruine des monuments auxquels on les appliquait? Quelle révélation terrible voulaient-ils faire à l'avenir, qu'ils prenaient de telles précautions? Oh! si l'on pouvait pénétrer cette pensée si profondément mystérieuse, et devant laquelle le sphinx, cet expert en fait d'énigmes, resterait rêveur pendant des siècles en se rongeant les griffes! Quel est le sens de tous ces petits clous gravés en creux, qui se groupent, s'isolent, se penchent, se dressent, se couchent en mille attitudes inintelligiblement significatives? Sont-ce des formules talismaniques destinées à rendre éternel le palais qu'elles protégent occultement, des dates ou des renseignements historiques comme ceux qu'on enfouit sous la première pierre des monuments qu'on élève, des éloges tellement hyperboliques du maître qu'il aurait rougi de les exposer aux regards des contemporains, et disposés ainsi pour donner de lui l'idée la plus flatteuse à la

postérité ? Ou bien encore les esclaves occupés à sculpter ces bas-reliefs, où leur défaite était glorifiée, auraient-ils voulu sur la face opposée inscrire la légende ironique de leurs vainqueurs et se venger ainsi de leur abaissement ? Après tout, cette abnégation n'a rien qui doive surprendre dans l'art antique, où des peuples entiers travaillaient au profit et à la gloire d'un seul maître, où l'Égypte gravait patiemment dans le plus noir granit, sur les murailles ténébreuses de ses syringes, d'incommensurables bandelettes d'hiéroglyphes coloriées, pour amuser la momie de quelque prêtre ou de quelque pharaon.

Outre ces bas-reliefs, M. Botta a fait embarquer après qu'on les eut sciés en plusieurs morceaux, car leurs monstrueuses dimensions ne le permettaient pas avec les ressources dont il disposait, quatre colosses qui formaient les jambages d'une porte, et dont les proportions, l'aspect grandiose et le travail admirable frappent d'étonnement et de stupeur, et font se demander si, depuis trois mille ans, le genre humain a fait un pas, et si le progrès n'est pas un vain mot dont se berce l'orgueil de chaque génération.

Ces fragments ont été ressoudés au Louvre avec une telle adresse, que le point de jonction est introuvable : d'autres colosses du même genre, réenterrés par les soins de M. Botta, attendent, dans

intégrité la plus pure, que quelque vaisseau d'Europe les vienne chercher et les tire de leur tête-à-tête éternel avec l'ombre, le silence et la solitude, ces trois compagnons mélancoliques des splendeurs et des divinités déchues.

Le musée assyrien se compose de deux salles : dans la première, sont encastrés différents bas-reliefs ; dans la seconde, ont été reconstruits les colosses dont nous venons de parler.

Parmi les bas-reliefs de la première salle, les uns sont en forme de frise, les autres offrent d'autres dimensions et plaquaient probablement des panneaux.

Sur deux d'entre eux assez frustes, mais cependant facilement reconnaissables, sont sculptées des scènes maritimes d'un grand intérêt. Une mer capricieusement ondée et constellée d'animaux caractéristiques, tels que tortues, crabes, poissons, hydres, porte une grande quantité de barques manœuvrées par de petits bonshommes d'un mouvement très-vif et très-vrai. Dans l'un, il s'agit de l'attaque d'un port ; dans l'autre, d'un armement naval. Les barques traînent des poutres attachées à une corde passée dans des trous faits à leur extrémité. Ces bois de construction sont remorqués vers la rive, où des ouvriers semblent les attendre. La conformation des barques est assez singulière : leur proue est faite d'une tête de cheval emmanchée

d'un long col où viennent s'accrocher les cordages comme des rênes, ce qui donne aux matelots un air d'écuyers assez étrange et rappelle ces métaphores parlementaires où l'on voit que le vaisseau de l'État a besoin d'être tenu en bride par une main ferme : le cheval était autrefois consacré à Neptune, et c'est peut-être quelque raison religieuse qui faisait sculpter dans cette forme la proue des navires. D'ailleurs, l'usage de donner une apparence de vie et d'intelligence aux embarcations existe encore aujourd'hui. Nous nous rappelons avoir vu à Cadix des barques portant à leur avant deux grands yeux peints, qui, avec le taille-mer pour nez, dessinaient une espèce de visage humain.

Un écuyer guidant un cheval qui se trouve enclavé dans la muraille offre une souplesse de mouvement, un sentiment du vrai, une étude de la myologie, qui laissent bien loin derrière eux les silhouettes les plus pures de l'art égyptien. Bien que, çà et là, dans l'aspect général plutôt que dans les détails, les traditions hiératiques fassent sentir leur roideur, ce morceau rappelle plutôt les bas-reliefs d'Égine et les sculptures archaïques de la Grèce. Le cheval contenu par le palefrenier, qui se tient un peu en arrière, est vraiment d'une élégance et d'une pureté de dessin remarquables. Son anatomie ne laisse pas de prise à la critique. Les muscles sont indiqués avec vigueur, et les veines

gonflées serpentent moelleusement sur le lacis de nerfs des jarrets; la tête a du caractère, et le harnachement, exécuté avec une précision telle qu'il pourrait servir de modèle à un sellier, est d'une grâce et d'un goût auxquels trente siècles de perfectionnements ont pu ôter, mais non ajouter : rien n'est plus léger et plus riche que ce système de bossettes et de franges. L'Hippodrome devrait bien nous donner dans une de ses prochaines représentations le spectacle d'un quadrige ninivite, avec ses écuyers et ses guerriers : rien ne serait plus facile, car voici précisément dans un autre bas-relief des hommes qui transportent à dos un char de guerre démonté, et qui pourrait remplacer un plan géométrique si l'on voulait le reconstruire.

Tout cela est sans doute très-beau et très-curieux, mais n'approche pas de l'effet produit par les colosses de la seconde salle.

Représentez-vous deux taureaux ailés à tête humaine, d'une beauté monstrueuse, d'une grâce grandiose, d'une sauvagerie coquette, où le symbolisme, l'ornementation et la vérité se fondent dans des proportions étranges, et dont rien ne peut donner l'idée.

La tête humaine a des traits d'une noblesse et d'une régularité parfaites. Le nez prend une courbe aquiline, et l'œil, sous un sourcil épais, s'allonge

avec la langueur des paupières orientales; la bouche s'épanouit dans une barbe frisée qui commence par des tire-bouchons et finit sur la poitrine par plusieurs étages de nattes cannelées et striées; les cheveux, ondés et frisés également à leur extrémité, s'étalent en s'arrondissant sur les premières plumes des ailes qui s'insèrent aux épaules. La coiffure est une mitre terminée par un rang de palmettes et semée de petites rosaces; quatre cornes qui se recourbent en avant et des oreilles de taureau enjolivées de pendeloques complètent l'ornement, d'une richesse à la fois efféminée et barbare. Les ailes se composent de cinq rangées de plumes disposées symétriquement. Les trois premiers rangs partent du poitrail et montent jusqu'à l'articulation de l'aile, formant une espèce de zone imbriquée ou papelonnée, si l'on nous permet d'emprunter au blason ce terme significatif; les deux autres sont composés de pennes ou longues plumes placées horizontalement. Tout le poil qui hérisse le bas du ventre, les reins et le contour de la croupe, est tordu en petits frisons, de même que celui de la queue, terminée par une houppe à trois étages. A la naissance de la queue, nous avons remarqué un épi de poils comme en font à leurs bœufs les bouviers de l'Andalousie.

Entre les jambes de devant de ces taureaux, sont gravées très-finement et très-précieusement des

inscriptions cunéiformes, des prières, des talismans ou des dédicaces; ces colosses qui remplacent les pieds-droits d'une porte sont-ils des dieux tutélaires, des figures emblématiques, ou de purs objets d'ornement, des espèces de cariatides quadrupèdes faisant office de piliers? c'est ce que nous ne saurions résoudre : trop d'obscurité enveloppe ces mythologies lointaines. Cependant les taureaux à tête humaine, les ailes d'aigle et les figures de géant étouffant des lions qui les accompagnent, et dont nous n'avons pas encore parlé, rappellent sous plusieurs rapports le symbolisme mithriaque.

Une particularité assez bizarre dans l'exécution des taureaux, ce sont les pieds additionnels dont ils sont ornés sur chaque face latérale. La tête et le poitrail de l'animal, pris de face, forment la façade de la porte, et les deux pieds de devant se présentent d'une façon toute naturelle. Mais comme, dans des masses si énormes et de qui l'on exigeait la plus grande solidité, le bloc de pierre compris entre les jambes de l'animal n'aurait pu être évidé sans danger, il en résulte que les jambes de l'autre face n'étant pas aperçues, la figure eût boité à l'œil, quoique mathématiquement régulière, et un pied supplémentaire a dissimulé cet inconvénient avec bonheur. Ce n'est qu'un long examen qui nous a fait découvrir ce singulier subterfuge sculptural.

Passons maintenant aux géants dompteurs de lions, qui, dans la réalité, se tenaient debout à côté des taureaux, mais qu'on a placés en retour, faute d'espace.

Ils ont bien cinq ou six mètres de haut, et sont exécutés avec une minutie qui contraste avec leur caractère grandiose. Le haut du corps est de face jusqu'aux genoux; le reste se présente de profil, avec un mouvement de torsion dont il ne faut pas chercher la cause ailleurs que dans les nécessités du bas-relief. Les pieds, vus de face, auraient eu trop de saillie et se fussent facilement cassés. Les présenter en raccourci est une hardiesse qui n'appartient qu'aux arts parvenus à leur apogée. Les personnages, de la tête desquels s'échappent plusieurs rouleaux de nattes, et dont la barbe descend sur la poitrine par cinq rangées de spirales, sont nus jusqu'à mi-corps. A partir de leurs reins, serrés par une ceinture dont le bout flotte entre leurs jambes, s'allonge une espèce de pagne historié de grecques et de franges, qui bride assez étroitement.

Des bracelets enserrent leurs poignets et leurs biceps. Le premier est composé de rosaces ou boutons étoilés; le second d'un cercle coupé brusquement à ses deux bouts et s'enroulant trois fois sur lui-même. Ces bracelets sont du style le plus élégant, et pourraient être exécutés par Froment-

Meurice. Chacun de ces géants tient à la main une arme courbe, terminée à sa poignée par une tête de génisse, et dont il serait difficile de dire si c'est un fouet, une massue ou un sabre. L'autre bras comprime avec la tranquillité de la force un lion, ou plutôt un lionceau, car la disproportion est grande entre l'homme et l'animal, à moins toutefois qu'on n'ait voulu caractériser, ainsi que cela arrive dans la symbolique chrétienne, la divinité du personnage par la grandeur de la taille. Ces lions se débattent avec une énergie admirable; leurs mufles se contractent, leurs nerfs se tendent, leurs griffes sortent de leurs étuis rétractiles, et l'on voit dans leurs jarrets en arcs-boutants les efforts qu'ils font pour se soustraire à la pression qui les étouffe.

Pour en finir avec la race léonine, parlons d'un admirable lion de bronze posé sur un autel triangulaire si pur de forme, que, sans les inscriptions qui tapissent les pans du musée ninivite, on aurait pu le croire grec et du plus beau temps.

Ce lion, accroupi et allongé sur les pattes, porte dans le dos un fort anneau, et son usage paraît avoir été, soit de retenir les cordes qui servent à tendre les tentes, soit de fixer le coin d'une portière. Il bâille. Son masque se fronce et sa gueule fait un rictus que Barye ne rendrait pas avec plus de vérité et d'énergie. En art, nous ne connaissons d'é-

gal à ce lion ninivite que le lion déchirant le serpent qui est aux Tuileries, au bas de la terrasse du bord de l'eau. Il a fallu trois mille ans et un sculpteur de génie pour revenir à ce degré de perfection.

D'autres figures très-curieuses sont encastrées çà et là dans les murailles : un dieu, peut-être un roi à ailes quadruples, à tête d'aigle ou d'épervier, rappelant les idoles égyptiennes, et tenant dans ses mains un panier ou vase et une pomme de pin, l'un emblème de l'eau, l'autre du feu; un sacrificateur portant une gazelle; un guerrier armé d'un sabre suspendu à un baudrier, d'un arc, d'un carquois et d'une masse d'armes; des rois, des eunuques, des esclaves faisant leur soumission; des soldats portant du butin; des serviteurs préparant des banquets, occupent les frises entières ou fragmentées qui remplissent le musée ninivite. Un attelage de quatre chevaux, qui s'y trouve reproduit, présente cette particularité : les têtes des quatre chevaux sont représentées avec beaucoup de soin et de finesse; mais les jambes des deux premiers chevaux sont seules indiquées, sans doute pour ne pas produire une confusion désagréable à l'œil.

A l'aide de ces fragments, qui ne forment pas la centième partie des richesses découvertes à Khorsabad, rien n'est plus facile que de reconstruire en

idée le palais d'un de ces rois, considérés jusqu'ici comme fabuleux; et si nous voulions faire un roman historique à la Walter Scott sur Merodach-Baladan, grâce à M. Botta, nous pourrions y mettre la couleur locale la plus exacte et commencer ainsi :

«.... Le jeune étranger, conduit par un eunuque à la face rebondie et vêtu d'une robe talaire, passa avec respect devant ces géants dompteurs de lions, et s'avança vers la porte formée de deux taureaux de dimension colossale, gardiens mystérieux déployant des ailes d'aigle et regardant avec des yeux d'homme. Il s'arrêta un instant à l'inscription cunéiforme gravée sur le seuil du palais, et dont on avait rempli les creux avec du cuivre brillant comme l'or. L'eunuque lui expliqua complaisamment le sens de cette légende, qui contenait une formule talismanique et l'éloge du roi fondateur du palais. Puis, soulevant une riche portière retenue d'un côté par un lion accroupi, et de l'autre par un anneau de bronze, il l'introduisit dans une vaste salle au plafond de bois de cèdre peint d'un azur aussi vif que l'azur des cieux, au pavé de briques recouvert de nattes d'une finesse merveilleuse; une corniche ornée d'oves peintes d'un jaune aussi brillant que l'or encadrait le bleu du plafond. Au-dessous régnait une bande de carreaux émaillés des plus splendides couleurs, et formant des symé-

tries et des mosaïques; une longue frise de bas-reliefs coloriés avec art et accompagnés d'inscriptions explicatives faisait le tour de la salle. Une autre bande de tuiles vernissées servait de plinthe et complétait l'ornement.

« Merodach-Baladan, assis sur un trône aux pieds sculptés de cannelures décroissantes, ayant pour bras douze chevaux richement harnachés dont la tête hennissante se courbait sous la main distraite du roi, respirait nonchalamment une fleur de soma, pendant que les eunuques agitaient autour de lui des éventails et des chasse-mouches. Une tiare tricorne constellée de pierres précieuses pressait ses tempes, et sa barbe, frisée avec un soin minutieux, semblait sculptée dans un bloc de jais. Des pendeloques étincelaient à ses oreilles, et sa robe, quadrillée de dessins symétriques et terminée par de riches franges d'or, descendait jusqu'à ses sandales, retenues à l'orteil par un seul ligament. Des bracelets d'or massif cerclaient ses bras nus, et à son baudrier, orné de riches broderies, pendait un sabre droit dont le fourreau portait à son extrémité un groupe de lions combattants, ciselé avec un art admirable.

« C'était l'heure du repas. Des esclaves couverts d'un pagne assez semblable à celui des Égyptiens, sanglés d'une espèce de ceinture gymnastique, et

portant sur les reins une peau d'agneau ou de mouton, s'empressaient autour du roi. L'un plaçait la table aux pieds aiguisés en griffes, l'autre tenait les cornes à boire terminées par des mufles de lion, un troisième plaçait les mets.

« Les guerriers, la main appuyée sur leurs arcs, se tenaient immobiles derrière le roi, qui, apercevant le jeune étranger, lui fit signe d'avancer.

« Le jeune homme, ayant fait des génuflexions et les prosternations exigées par le rite, se releva et rendit au roi les tablettes que le satrape d'Ecbatane aux sept murailles l'avait chargé de porter à Merodach-Baladan, etc., etc. »

On pourrait pousser la chose plus loin; et si maintenant la mise en scène de *Sémiramide* n'est pas aux Italiens aussi parfaitement assyrienne que possible, c'est que M. Vatel y mettra de la mauvaise volonté.

Eh bien! tout ceci n'est rien. On retrouvera bientôt la tour de Lylacq et la cité d'Hénochia. M. Layard, voyageur anglais, a découvert un autre palais construit avec les ruines d'un palais antérieur, d'une antiquité fabuleuse. En détachant les bas-reliefs, on vit qu'ils étaient sculptés des deux côtés. La face intérieure portait les traces d'un art beaucoup plus archaïque. Pour bâtir le nouveau palais, on avait tout bonnement retourné les pierres de l'ancien et sculpté la face restée plane.

Où cela nous conduit-il? Au déluge, pour le moins! Et ce maudit alphabet de clous, qui le déchiffrera? Qui pourra nous traduire les pensées de ces races disparues, les chefs-d'œuvre de ces poëtes énigmatiques qui, eux aussi, ont compté sur l'immortalité de leurs vers, et n'ont pas même laissé leur nom.

LES BAYADÈRES.

Le seul mot de bayadère éveille dans les cerveaux les plus prosaïques et les plus bourgeois une idée de soleil, de parfum et de beauté; à ce nom doux comme une musique, les philistins eux-mêmes commencent à sauter sur un pied et à chanter *Tirely*, comme le Berlinois de Henri Heine; l'imagination se met en travail, l'on rêve de pagodes découpées à jour, d'idoles monstrueuses de jade ou de porphyre, de viviers transparents aux rampes de marbre, de chauderies au toit de bambou, de palanquins enveloppés de moustiquaires et d'éléphants blancs chargés de tours vermeilles; l'on sent comme une espèce d'éblouissement lumineux, et l'on voit passer à travers la blonde fumée des cassolettes les étranges silhouettes de l'Orient.

Les jambes fluettes de Mlle Taglioni soulevant des nuages de mousseline vous reviennent aussi en mémoire, et les nuances roses de son maillot vous jettent dans des rêves de même couleur. La

bayadère très-peu hindoue de l'Opéra se mêle malgré vous à la devadasi de Pondichéry ou de Chandernagor.

Jusqu'à présent les bayadères étaient restées pour nous aussi mystérieusement poétiques que les houris du ciel de Mahomet. C'était quelque chose de lointain, de splendide, de féerique et de charmant, que l'on se figurait d'une manière vague dans un tourbillon de soleil, où étincelaient tour à tour des yeux noirs et des pierreries. Les récits des voyageurs, toujours occupés de la recherche d'un insecte ou d'un caillou, ne nous avaient donné que des notions fort insuffisantes à leur endroit, et, à l'exception de la ravissante histoire de Mamia, racontée par Hummer, nous ne savions rien sur les danseuses de l'Inde, pas même leur nom; car le mot bayadère est portugais : elles s'appellent en réalité Devadasis (favorisées de Dieu). Cette dénomination leur vient d'une fable de la mythologie hindoue, qui a fait le sujet du *Dieu et la Bayadère.*

Cette poésie parfumée, qui n'existait pour nous qu'à l'état de rêve, comme toutes les poésies, on nous l'a apportée, à nous autres paresseux Parisiens qui ne pouvons quitter le ruisseau de la rue Saint-Honoré, et pour qui le monde finit à la banlieue. L'Inde, voyant bien que nous n'irions pas à elle, est venue à nous, comme le prophète qui prit le parti de marcher lui-même vers la

montagne qui ne marchait pas vers lui. Car l'Inde, toute sauvage, toute lointaine qu'elle soit, ne peut se passer de l'opinion de Paris. Il faut que Paris dise ce qu'il pense de ses devadasis; l'Inde veut savoir quel effet produiraient, à côté des sœurs Elssler et des sœurs Noblet, Amani, Saoundiroun et Rangoun, les danseuses prêtresses.

A défaut de l'Hoogly ou du Gange, le fleuve sacré, les devadasis ont établi leur bungalow à quelques pas de la Seine, allée des Veuves, dans une maison entourée de verdure, et qui représente tant bien que mal une chaumière indienne; frappez à ces barreaux peints en vert, et garnis intérieurement de volets pour intercepter les regards curieux. C'est là : un invalide, de garde à la porte, vous fera aisément reconnaître la maison mystérieuse. L'invalide n'est pas une précaution inutile, car il paraît que l'on a déjà tenté d'enlever ces beautés exotiques, et que des amateurs trop fervents de danses orientales escaladent les murailles du jardin.

Après avoir bien constaté notre identité à travers le guichet, on nous fit entrer dans une salle basse, dont le fond était fermé par une porte à larges battants : une vague odeur de parfums d'Orient remplissait la maison; des allumettes aromatiques au benjoin et à l'ambre se consumaient lentement dans un coin de la chambre, et derrière la porte

on entendait babiller les clochettes aux pieds des danseuses.

Nous n'étions séparé d'un des rêves de notre vie, d'une de nos dernières illusions poétiques, que par une simple porte, et nous éprouvions une singulière émotion, mêlée d'attente et d'anxiété; au signe du maître, les battants s'ouvrirent, et la troupe, composée de cinq femmes et de trois hommes, s'avança vers nous et nous fit le sélam, à quoi nous répondîmes de notre mieux par un salut parisien.

Le sélam consiste à pencher la tête jusqu'aux pieds en tenant les mains près des oreilles, puis on se relève, et l'on fait voir alternativement le blanc et le noir des yeux, tout cela accompagné d'un petit frétillement impossible à décrire.

Ce salut a ce cachet de grâce humble et fière particulier aux Orientaux, et il l'emporte sur le nôtre comme les oranges sur les pommes et le soleil sur le gaz.

Hâtons-nous de constater, avant de passer à la description des bayadères et de leurs danses, qu'elles sont charmantes, d'une authenticité irrécusable, quoi qu'en aient pu dire les petits journaux, et qu'elles ont parfaitement réalisé l'*idée* que nous nous en formions; nous avons été très-flatté de la justesse de notre intuition, car dans un roman de nous intitulé *Fortunio*, que vous ne

onnaissez probablement pas, quoiqu'il ait paru, a peut-être parce qu'il a paru (excellent moyen incognito), nous avons introduit plusieurs figu-es hindoues qui se trouvent de la plus grande xactitude et d'une ressemblance telle, qu'après voir vu les véritables devadasis, nous n'aurions as un mot à changer. Cet hommage rendu à otre perspicacité instinctive, revenons à nos ayadères.

Nous commencerons par Amani, la plus belle et la plus grande de la troupe.

Amani peut avoir dix-huit ans; sa peau ressemble, pour la couleur, à un bronze florentin; une nuance olivâtre et dorée à la fois, très-chaude et très-douce, qui n'a aucun rapport avec le noir des nègres et le brun des mulâtres; une nuance fauve comme l'or, et qui rappelle certains tons du pelage des biches ou des panthères; au toucher, cette peau est plus soyeuse qu'un papier de riz et plus froide que le ventre d'un lézard. Amani a les cheveux d'un noir bleuâtre, longs, fins et souples comme les cheveux d'une brune d'Europe; ses mains et ses pieds sont d'une petitesse et d'une distinction extrêmes; la cheville est mince, dégagée, l'orteil séparé des autres doigts, en pied d'alouette, comme dans les anciennes statues grecques; les flancs, le ventre, les reins, pourraient lutter, pour la délicatesse et l'élégance, avec

ce que l'art antique nous a laissé de plus parfait; les bras sont charmants, d'une rondeur et d'une sveltesse sans pareilles; toute l'habitude du corps annonce une force et une pureté de sang inconnues dans notre civilisation, où le mélange des classes efface et rend frustes toutes les physionomies.

La tête est ovale avec un front bien proportionné, un nez droit, un menton relevé, des pommettes peu saillantes, un visage de jolie femme française; la seule différence consiste dans la bouche, petite il est vrai, mais un peu plus épanouie qu'une bouche européenne, à qui ses gencives teintes en bleu, et ses dents séparées par des traits noirs, donnent un caractère asiatique et sauvage; pour les yeux, ils sont d'une beauté et d'un brillant incomparables. On dirait deux soleils de jais roulant sur des cieux de cristal : c'est une transparence, une limpidité, un éclat onctueux et velouté, une langueur extatique et voluptueuse dont on ne peut se faire une idée. Toute la vie de la figure semble s'être réfugiée dans ces yeux miraculeux; le reste de la face est immobile comme un masque de bronze : un vague sourire entr'ouvre seulement un peu les lèvres, et fait respirer toute cette quiétude. La toilette d'Amani est bizarre et charmante comme sa personne; une ligne jaune, tracée au pinceau et renouvelée tous les jours, s'étend sur son front, de

la raie des cheveux à la jonction des sourcils ; sa chevelure, séparée en bandeaux et nattée à la mode des Suissesses, fait ressortir, par son noir vigoureux, l'éclat papillotant du clinquant et des verroteries dont elle est ornée ; une calotte de cuivre, sur laquelle est ciselée une couleuvre, occupe au sommet de la tête la place où nos femmes attachent leurs chignons : cette calotte est maintenue par un cordon qui aboutit à un cercle transversal ; les tresses sont entremêlées de fils d'or et de houppes de soie. L'on ne peut rien voir de plus étrangement gracieux et de plus coquettement sauvage que cette coiffure.

D'énormes pendeloques, bizarrement travaillées, scintillent et frissonnent au bout des oreilles percées de trous démesurés, où l'on pourrait faire entrer le pouce. Le lobe supérieur est aussi criblé d'ouvertures remplies par de petites chevilles de bois, pour les empêcher de se refermer.

De plus, ce qui contrarie un peu nos idées en matière d'élégance, la narine gauche percée, ainsi que la cloison nasale, donne passage à un anneau d'argent enrichi de pierreries, qui retombe sur la lèvre supérieure. Au premier abord, cet ornement semble d'un goût barbare ; mais l'on s'y accoutume bien vite, et l'on finit par y trouver une grâce dépravée et piquante : au milieu de ces figures bistrées, cet anneau écaillé de vives paillettes de

lumière produit un bon effet, il éclaire la physionomie et tempère un peu l'éclat diamanté du regard, qui, sans cela, tournerait peut-être au farouche, en ressortant avec trop de vivacité d'une face uniformément sombre.

Cinq ou six rangs de filigranes d'or entourent le col d'Amani ; deux ou trois cercles de cuivre jouent autour de ses poignets ; le haut du bras est serré par une espèce de bracelet en forme de V renversé, qui comprime les chairs assez fortement ; de grands anneaux résonnent au-dessus de ses chevilles et accompagnent chacun de ses mouvements d'un bruissement métallique. En outre, des bagues d'argent scintillent aux doigts de ses pieds ; car c'est aux pieds que les Indiennes portent leurs bagues. Les mains d'Amani sont zébrées de tatouages noirs, exécutés avec beaucoup de délicatesse, qui montent jusqu'à la moitié de l'avant-bras, et ressemblent, à s'y méprendre, à des mitaines de filet.

Un large pantalon à l'orientale, retenu au-dessus des hanches par une courroie de cuir vigoureusement sanglée, descend à grands plis jusqu'aux chevilles ; une petite brassière à manches très-courtes enferme et contient la gorge : cette brassière est fort jolie ; les paillettes, les clinquants, les verroteries, les agréments d'or et d'argent, y forment les arabesques les plus capricieuses et les plus élégantes. A propos de ceci, remarquons que les na-

tions que nous regardons comme barbares font preuve d'un goût exquis dans tous leurs ornements, et que les plus habiles passementiers de Paris restent bien loin des bourses, des blagues à tabac, des portefeuilles, des éventails et autres mômeries que l'on rapporte du Levant, et qui sont faites à la main par de pauvres diables rongés de vermine et roués de coups.

Entre cette brassière et le pantalon, il reste un assez grand espace entièrement nu, et qui n'est pas le moins paré. On ne saurait rien voir de plus charmant que cette peau blonde et dorée, si lisse et si tendue qu'on la prendrait pour un corset de satin, et sur laquelle la lumière joue et frissonne en luisants bleuâtres. La chemise, il faut l'avouer, est un meuble inconnu aux bayadères.

Une grande écharpe d'étoffe bariolée, dont les bouts pendent par devant et ballonnent sur le ventre, complète ce costume de la plus piquante originalité.

Saoundiroun et Ramgoun sont habillées exactement de la même manière, à l'exception de l'écharpe, qui est de mousseline blanche brochée d'or. Saoundiroun et Ramgoun sont âgées d'environ quatorze ans; elles portent au cou un petit bijou d'or, comme fiancées à la pagode. Saoundiroun est la plus jolie des deux, du moins dans nos idées européennes; leur vivacité pétulante et l'éclat joyeux

de leur sourire contraste avec l'air de résignation plaintive d'Amani, qui a l'air d'une statue de la Mélancolie personnifiée. Tillé, qui est l'ancienne de la troupe, n'a pas beaucoup plus de trente ans; elle en paraît bien avoir cinquante. Quant à Veydoun, elle a six ans : figurez-vous l'amour teint en noir; c'est le plus charmant, le plus espiègle et le plus éveillé diablotin du monde.

Les hommes sont d'une grande beauté ; ils ont des yeux noirs étincelants, des nez de coupe aquiline, de petites moustaches, et, pour tout vêtement, un pantalon retenu par une coulisse, comme les grègues turques; leur coiffure consiste en un morceau d'étoffe rayée, gracieusement roulé autour de la tête ; au milieu du front reluit une petite tache d'un jaune vif, et grande comme un pain à cacheter; leur torse ressemble, pour la finesse et la pureté des formes, au danseur napolitain de Duret : c'est, du reste, la même couleur, un beau ton de bronze neuf uni et chaud. L'un d'eux, Ramalingam, porte une barbe blanche de l'effet le plus pittoresque sur sa figure noire ; on dirait un vieillard homérique, quoiqu'il prétende n'avoir que quarante-deux ans. Ramalingam a trois barres blanches au-dessus des yeux, trois autres sur le flanc, ainsi que sur les bras : c'est le rapsode de la troupe ; c'est lui qui psalmodie le chant qu'exécutent Saoundiroun et Ramgoun, à peu près comme

dans ces jeux antiques, où un acteur récitait les paroles tandis qu'un autre faisait les gestes. Le poëte Ramalingam n'a pour lyre que deux petites cymbales d'airain assez semblables à des castagnettes, qu'il frappe l'une contre l'autre pour marquer la mesure. Cette musique, tout à fait primitive, est soutenue par le chalumeau de Savaranim et le *tam* de Deveneyagorn; cette flûte, composée d'un morceau de bambou, est jointe avec de la cire comme la flûte d'un berger arcadien, et rien ne vous empêche de prendre Savaranim pour un des pasteurs de Théocrite. Il y a six trous à cette flûte; mais ils sont bouchés, nous ne savons pas pourquoi, de sorte qu'elle ne donne qu'une seule note, ce qui restreint beaucoup la mélodie. Le tam de Deveneyagorn est fait de peau de riz tendue fortement; c'est la forme de notre tambourin; on en joue avec les doigts, au lieu de se servir de baguettes comme chez nous. Sur le milieu de la peau est tracé un rond noir; cette couleur est fabriquée avec du riz brûlé, et se renouvelle comme le blanc d'une buffleterie ou le bleu d'une queue de billard.

Voilà pour l'orchestre; c'est tout ce que l'on peut rêver de plus simple, de plus patriarcal et de plus antédiluvien, de la musique d'enfant, le *lullaby* de la nourrice qui cherche à endormir son nourrisson par sa plainte monotone.

Maintenant que nous vous avons fait voir en détail les musiciens et les danseuses, nous allons vous les montrer à l'œuvre.

Ramalingam, debout au fond de la pièce, récite un poëme en frappant sur ses cymbales; il scande fortement chaque vers, et fait voir ses dents blanches et pointues comme celles d'un chien de Terre-Neuve; Savaranim souffle imperturbablement la note unique dans son chalumeau; Deveneyagorn tourmente son tam, et fait aller ses doigts comme s'il jouait du piano. De temps en temps, les trois virtuoses roulent leurs yeux avec des mines extatiques, comme des dilettanti qui entendraient la symphonie en *ut* de Beethoven.

Saoundiroun et Ramgoun dansent, avec une vivacité et une pétulance qui rappellent les mouvements brusques et enjoués des jeunes chamois, un pas qui représente *la toilette du dieu Shiva :* cette danse n'a rien de commun avec la nôtre, et c'est plutôt une pantomime très-accentuée qu'un véritable pas réglé. Nous avons remarqué un certain mouvement de tête, d'avant en arrière, comme d'un oiseau qui se rengorge, qui est on ne peut plus gracieux, et dont l'exécution reste incompréhensible pour nous; ajoutez à cela des *tours d'yeux* incroyables, qui éteignent les regards français les plus vifs et les œillades espagnoles le mieux dardées; des ondulations de hanches et des ronds de

bras d'une souplesse extraordinaire, et vous aurez un spectacle fort piquant et fort original.

Une chose singulière, c'est le bruit que font sur le plancher les petits pieds nus des bayadères; on dirait qu'elles dansent une mazurka avec des talons et des éperons d'acier; au son clair et sec qu'elles produisent en marquant la mesure, on pourrait croire qu'elles sont ferrées.

Elles ont aussi un temps d'arrêt brusque qui fait tinter toutes leurs verroteries et leurs colliers comme un coup de chapeau chinois.

Au pas de Saoundiroun et de Ramgoun succéda une espèce de *jota aragonesa* exécutée par les quatre danseuses, y compris la vieille Tillé; Amani y déploya une grâce extrême.

Après la jota, on procéda au pas des colombes.

Le pas des colombes obtiendra un succès fou, un succès d'enthousiasme, un succès pareil à celui de la cachucha; il suffirait seul pour faire la fortune des danseuses indiennes. Amani se place entre ses deux compagnes Saoundiroun et Ramgoun, et récite avec des gestes et des poses d'une tristesse et d'une volupté profondes une mélancolique complainte d'amour et d'abandon, quelque chose comme le Cantique des Cantiques, la romance du Saule, ou le *pantum* de la colombe de Patini; elle élève et jette en arrière ses bras pâmés qu'elle laisse ensuite retomber languissamment comme des guir-

landes de fleurs énervées par la chaleur du jour; elle fait nager ses belles prunelles brunes dans la moite limpidité de ses grands yeux, en continuant toujours son grasseyant murmure, tout alangui de terminaisons en *a* et de voyelles enfantines. Cependant Ramgoun et Saoundiroun pivotent sur elles-mêmes avec une rapidité effrayante; quelque chose de blanc scintille et voltige au milieu du tourbillon : c'est une écharpe que les valseuses chiffonnent et tourmentent entre leurs doigts; la valse effrénée se prolonge, le vieux Ramalingam entrechoque ses cymbales avec un redoublement d'ardeur, le travail avance; au sein du nuage papillotant vous voyez déjà poindre le bec du pigeon : sa tête se dessine, son corps s'arrondit, ses ailes palpitent; après le pigeon vient le nid et le palmier avec ses feuilles figurées par les houillons de l'étoffe. La musique cesse, les valseuses s'arrêtent et viennent vous présenter un genou en terre leur gracieux travail.

Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'après cette valse délirante, qui dure près d'une demi-heure, les bayadères ne laissent apercevoir aucun signe de fatigue, leur sein ne donne pas un battement de plus, leur front n'est pas trempé de la plus légère moiteur. Ces corps de bronze, mis en mouvement par des nerfs d'acier, sont comme les chevaux de bonne race, qui ne suent jamais.

Après la danse des colombes, la troupe se retira en laissant derrière un doux parfum d'ambre et de sandal. Les portes se refermèrent, et de la pagode de Pondichéry nous retombâmes à Paris, allée des Veuves.

FIN.

TABLE.

	Pages.
Un tour en Belgique et en Hollande	1
Une journée à Londres	122
Pochades, zigzags et paradoxes	173
Gastronomie britannique	231
Les races d'Ascot	250
En Chine	260
L'Inde	277
Voyage hors barrières	327
Chiens et rats	363
Paris futur	369
Une visite chez Merodach-Baladan	391
Les bayadères	411

FIN DE LA TABLE.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.

LE ROMAN

DE LA MOMIE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LE ROMAN

DE LA MOMIE

PAR

THÉOPHILE GAUTIER

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, 14

1859

S. P.
Droit de traduction réservé

LENOX LIBRARY
NEW YORK

A

M. ERNEST FEYDEAU

Je vous dédie ce livre, qui vous revient de droit; en m'ouvrant votre érudition et votre bibliothèque, vous m'avez fait croire que j'étais savant et que je connaissais assez l'antique Égypte pour la décrire; sur vos pas je me suis promené dans les temples, dans les palais, dans les hypogées, dans la cité vivante et dans la cité morte; vous avez soulevé devant moi le voile de la mystérieuse Isis et ressuscité une gigantesque civilisation disparue. L'histoire est de vous, le roman est de moi; je n'ai eu qu'à réunir par mon style, comme par un ciment de mosaïque, les pierres précieuses que vous m'apportiez.

Th. G.

LE ROMAN
DE LA MOMIE

PROLOGUE.

« J'ai un pressentiment que nous trouverons dans la vallée de Biban-el-Molouk une tombe inviolée, disait à un jeune Anglais de haute mine un personnage beaucoup plus humble, en essuyant d'un gros mouchoir à carreaux bleus son front chauve, où perlaient des gouttes de sueur, comme s'il eût été modelé en argile poreuse et rempli d'eau ainsi qu'une gargoulette de Thèbes.

— Qu'Osiris vous entende! répondit au docteur allemand le jeune lord : c'est une invocation qu'on peut se permettre en face de l'ancienne *Diospolis magna;* mais bien des fois déjà nous avons été

déçus; les chercheurs de trésors nous ont toujours devancés.

— Une tombe que n'auront fouillée ni les rois pasteurs, ni les Mèdes de Cambyse, ni les Grecs, ni les Romains, ni les Arabes, et qui nous livre ses richesses intactes et son mystère vierge, continua le savant en sueur avec un enthousiasme qui faisait petiller ses prunelles derrière les verres de ses lunettes bleues.

— Et sur laquelle vous publierez une dissertation des plus érudites, qui vous placera dans la science à côté des Champollion, des Rosellini, des Wilkinson, des Lepsius et des Belzoni, dit le jeune lord.

— Je vous la dédierai, milord, je vous la dédierai : car, sans vous, qui m'avez traité avec une munificence royale, je n'aurais pu corroborer mon système par la vue des monuments, et je serais mort dans ma petite ville d'Allemagne sans avoir contemplé les merveilles de cette terre antique, » répondit le savant d'un ton ému.

Cette conversation avait lieu non loin du Nil, à l'entrée de la vallée de Biban-el-Molouk, entre le lord Evandale, monté sur un cheval arabe, et le docteur Rumphius, plus modestement juché sur un âne dont un fellah bâtonnait la maigre croupe; la cange qui avait amené les deux voyageurs, et

qui pendant leur séjour devait leur servir de logement, était amarrée de l'autre côté du Nil, devant le village de Louqsor, ses avirons parés, ses grandes voiles triangulaires roulées et liées aux vergues. Après avoir consacré quelques jours à la visite et à l'étude des stupéfiantes ruines de Thèbes, débris gigantesques d'un monde démesuré, ils avaient passé le fleuve sur un sandal (embarcation légère du pays), et se dirigeaient vers l'aride chaîne qui renferme dans son sein, au fond de mystérieux hypogées, les anciens habitants des palais de l'autre rive; quelques hommes de l'équipage accompagnaient à distance lord Evandale et le docteur Rumphius, tandis que les autres, étendus sur le pont à l'ombre de la cabine, fumaient paisiblement leur pipe tout en gardant l'embarcation.

Lord Evandale était un de ces jeunes Anglais irréprochables de tout point, comme en livre à la civilisation la haute vie britannique : il portait partout avec lui la sécurité dédaigneuse que donnent une grande fortune héréditaire, un nom historique inscrit sur le livre du *Peerage and Baronetage*, cette seconde Bible de l'Angleterre, et une beauté dont on ne pouvait rien dire, sinon qu'elle était trop parfaite pour un homme. En effet, sa tête pure, mais froide, semblait une copie en cire de

la tête du Méléagre ou de l'Antinoüs. Le rose de ses lèvres et de ses joues avait l'air d'être produit par du carmin et du fard, et ses cheveux d'un blond foncé frisaient naturellement, avec toute la correction qu'un coiffeur émérite ou un habile valet de chambre eussent pu leur imposer. Cependant le regard ferme de ses prunelles d'un bleu d'acier et le léger mouvement de *sneer* qui faisait proéminer sa lèvre inférieure corrigeaient ce que cet ensemble aurait eu de trop efféminé.

Membre du club des Yachts, le jeune lord se permettait de temps à autre le caprice d'une excursion sur son léger bâtiment appelé *Puck*, construit en bois de teck, aménagé comme un boudoir et conduit par un équipage peu nombreux, mais composé de marins choisis. L'année précédente il avait visité l'Islande; cette année il visitait l'Égypte, et son yacht l'attendait dans la rade d'Alexandrie; il avait emmené avec lui un savant, un médecin, un naturaliste, un dessinateur et un photographe, pour que sa promenade ne fût pas inutile; lui-même était fort instruit, et ses succès du monde n'avaient pas fait oublier ses triomphes à l'université de Cambridge. Il était habillé avec cette rectitude et cette propreté méticuleuse caractéristique des Anglais qui arpentent les sables du désert dans la même tenue qu'ils au-

raient en se promenant sur la jetée de Ramsgate ou sur les larges trottoirs du West-End. Un paletot, un gilet et un pantalon de coutil blanc, destinés à répercuter les rayons solaires, composaient son costume, que complétaient une étroite cravate bleue à pois blancs, et un chapeau de Panama d'une extrême finesse garni d'un voile de gaze.

Rumphius, l'égyptologue, conservait, même sous ce brûlant climat, l'habit noir traditionnel du savant avec ses pans flasques, son collet recroquevillé, ses boutons éraillés, dont quelques-uns s'étaient échappés de leur capsule de soie. Son pantalon noir luisait par places et laissait voir la trame; près du genou droit, l'observateur attentif eût remarqué sur le fond grisâtre de l'étoffe un travail régulier de hachures d'un ton plus vigoureux, qui témoignait chez le savant de l'habitude d'essuyer sa plume trop chargée d'encre sur cette partie de son vêtement; sa cravate de mousseline roulée en corde flottait lâchement autour de son col, remarquable par la forte saillie de ce cartilage appelé par les bonnes femmes la pomme d'Adam. S'il était vêtu avec une négligence scientifique, en revanche Rumphius n'était pas beau : quelques cheveux roussâtres, mélangés de fils gris, se massaient derrière ses oreilles écartées et se rebellaient contre le collet beaucoup trop haut de son habit;

son crâne, entièrement dénudé, brillait comme un os et surplombait un nez d'une prodigieuse longueur, spongieux et bulbeux du bout, configuration qui, jointe aux disques bleuâtres formés par les lunettes à la place des yeux, lui donnait une vague apparence d'ibis, encore augmentée par l'engoncement des épaules : aspect tout à fait convenable d'ailleurs et presque providentiel pour un déchiffreur d'inscriptions et de cartouches hiéroglyphiques. On eût dit un Dieu ibiocéphale, comme on en voit sur les fresques funèbres, confiné dans un corps de savant par suite de quelque transmigration.

Le lord et le docteur cheminaient vers les rochers à pic qui enserrent la funèbre vallée de Biban-el-Molouk, la nécropole royale de l'ancienne Thèbes, tenant la conversation dont nous avons rapporté quelques phrases, lorsque, sortant comme un troglodyte de la gueule noire d'un sépulcre vide, habitation ordinaire des fellahs, un nouveau personnage, vêtu d'une façon assez théâtrale, fit brusquement son entrée en scène, se posa devant les voyageurs et les salua de ce gracieux salut des Orientaux, à la fois humble, caressant et digne.

C'était un Grec, entrepreneur de fouilles, marchand et fabricant d'antiquités, vendant du neuf

au besoin à défaut de vieux. Rien en lui, d'ailleurs, ne sentait le vulgaire et famélique exploiteur d'étrangers. Il portait le tarbouch de feutre rouge, inondé par derrière d'une longue houppe de soie floche bleue, et laissant voir, sous l'étroit liséré blanc d'une première calotte de toile piquée, des tempes rasées aux tons de barbe fraîchement faite. Son teint olivâtre, ses sourcils noirs, son nez crochu, ses yeux d'oiseau de proie, ses grosses moustaches, son menton presque séparé par une fossette qui avait l'air d'un coup de sabre, lui eussent donné une authentique physionomie de brigand, si la rudesse de ses traits n'eût été tempérée par l'aménité de commande et le sourire servile du spéculateur fréquemment en rapport avec le public. Son costume était fort propre : il consistait en une veste cannelle soutachée en soie de même couleur, des cnémides ou guêtres d'étoffe pareille, un gilet blanc orné de boutons semblables à des fleurs de camomille, une large ceinture rouge et d'immenses grègues aux plis multipliés et bouffants.

Ce Grec observait depuis longtemps la cange à l'ancre devant Louqsor. A la grandeur de la barque, au nombre des rameurs, à la magnificence de l'installation, et surtout au pavillon d'Angleterre placé à la poupe, il avait subodoré

avec son instinct mercantile quelque riche voyageur dont on pouvait exploiter la curiosité scientifique, et qui ne se contenterait pas des statuettes en pâte émaillée bleue ou verte, des scarabées gravés, des estampages en papier des panneaux hiéroglyphiques, et autres menus ouvrages de l'art égyptien.

Il suivait les allées et les venues des voyageurs à travers les ruines, et, sachant qu'ils ne manqueraient pas, après avoir satisfait leur curiosité, de passer le fleuve pour visiter les hypogées royaux, il les attendait sur son terrain, certain de leur tirer poil ou plume; il regardait tout ce domaine funèbre comme sa propriété, et malmenait fort les petits chacals subalternes qui s'avisaient de gratter dans les tombeaux.

Avec la finesse particulière aux Grecs, d'après l'aspect de lord Evandale, il additionna rapidement les revenus probables de Sa Seigneurie, et résolut de ne pas le tromper, calculant qu'il retirerait plus d'argent de la vérité que du mensonge. Aussi renonça-t-il à l'idée de promener le noble Anglais dans des hypogées déjà cent fois parcourus, et dédaigna-t-il de lui faire entreprendre des fouilles à des endroits où il savait qu'on ne trouverait rien, pour en avoir extrait lui-même depuis longtemps et vendu fort cher ce

qu'il y avait de curieux. Argyropoulos (c'était le nom du Grec), en explorant les recoins de la vallée moins souvent sondés que les autres, parce que jusque-là les recherches n'avaient été suivies d'aucune trouvaille, s'était dit qu'à une certaine place, derrière des rochers dont l'arrangement semblait dû au hasard, existait certainement l'entrée d'une syringe masquée avec un soin tout particulier, et que sa grande expérience en ce genre de perquisition lui avait fait reconnaître à mille indices imperceptibles pour des yeux moins clairvoyants que les siens, clairs et perçants comme ceux des gypaètes perchés sur l'entablement des temples. Depuis deux ans qu'il avait fait cette découverte, il s'était astreint à ne jamais porter ses pas ni ses regards de ce côté-là, de peur de donner l'éveil aux violateurs de tombeaux.

« Votre Seigneurie a-t-elle l'intention de se livrer à quelques recherches? » dit le Grec Argyropoulos dans une sorte de patois cosmopolite dont nous n'essayerons pas de reproduire la syntaxe bizarre et les consonnances étranges, mais que s'imagineront sans peine ceux qui ont parcouru les Échelles du Levant et ont dû avoir recours aux services de ces drogmans polyglottes qui finissent par ne savoir aucune langue. Heureusement lord Evandale et son docte compagnon

connaissaient tous les idiomes auxquels Argyropoulos faisait des emprunts. « Je puis mettre à votre disposition une centaine de fellahs intrépides qui, sous l'impulsion du courbach et du baschich, gratteraient avec leurs ongles la terre jusqu'au centre. Nous pourrons tenter, si cela convient à Votre Seigneurie, de déblayer un sphinx enfoui, de désobstruer un naos, d'ouvrir un hypogée... »

Voyant que le lord restait impassible à cette alléchante énumération, et qu'un sourire sceptique errait sur les lèvres du savant, Argyropoulos comprit qu'il n'avait pas affaire à des dupes faciles, et il se confirma dans l'idée de vendre à l'Anglais la trouvaille sur laquelle il comptait pour parfaire sa petite fortune et doter sa fille.

« Je devine que vous êtes des savants, et non de simples voyageurs, et que de vulgaires curiosités ne sauraient vous séduire, continua-t-il en parlant un anglais beaucoup moins mélangé de grec, d'arabe et d'italien. Je vous révélerai une tombe qui jusqu'ici a échappé aux investigations des chercheurs, et que nul ne connaît hors moi; c'est un trésor que j'ai précieusement gardé pour quelqu'un qui en fût digne.

— Et à qui vous le ferez payer fort cher, dit le lord en souriant.

— Ma franchise m'empêche de contredire Votre Seigneurie : j'espère retirer un bon prix de ma découverte; chacun vit, en ce monde, de sa petite industrie : je déterre des Pharaons, et je les vends aux étrangers. Le Pharaon se fait rare, au train dont on y va : il n'y en a pas pour tout le monde. L'article est demandé, et l'on n'en fabrique plus depuis longtemps.

— En effet, dit le savant, il a quelques siècles que les colchytes, les paraschites et les tarischeutes ont fermé boutique, et que les Memnonia, tranquilles quartiers des morts, ont été désertés par les vivants. »

Le Grec, en entendant ces paroles, jeta sur l'Allemand un regard oblique; mais, jugeant, au délabrement de ses habits, qu'il n'avait pas voix délibérative au chapitre, il continua à prendre le lord pour unique interlocuteur.

« Pour un tombeau de l'antiquité la plus haute, milord, et que nulle main humaine n'a troublé depuis plus de trois mille ans que les prêtres ont roulé des rochers devant son ouverture, mille guinées, est-ce trop? En vérité, c'est pour rien : car peut-être renferme-t-il des masses d'or, des colliers de diamants et de perles, des boucles d'oreilles d'escarboucle, des cachets en saphir, d'anciennes idoles de métal précieux,

des monnaies dont on pourrait tirer un bon parti.

— Rusé coquin, dit Rumphius, vous faites valoir votre marchandise; mais vous savez mieux que personne qu'on ne trouve rien de tel dans les sépultures égyptiennes. »

Argyropoulos, comprenant qu'il avait affaire à forte partie, cessa ses hâbleries, et, se tournant du côté d'Evandale, il lui dit :

« Eh bien, milord, le marché vous convient-il?

— Va pour mille guinées, répondit le jeune lord, si la tombe n'a jamais été ouverte, comme vous le prétendez; et rien ... si une seule pierre a été remuée par la pince des fouilleurs.

— Et à condition, ajouta le prudent Rumphius, que nous emporterons tout ce qui se trouvera dans le tombeau.

— J'accepte, dit Argyropoulos avec un air de complète assurance; Votre Seigneurie peut apprêter d'avance ses banknotes et son or.

— Mon cher monsieur Rumphius, dit lord Evandale à son acolyte, le vœu que vous formiez tout à l'heure me paraît près de se réaliser; ce drôle semble sûr de son fait.

— Dieu le veuille! répondit le savant en faisant remonter et redescendre plusieurs fois le collet de son habit le long de son crâne par un mouvement

dubitatif et pyrrhonien ; les Grecs des îles sont de si effrontés menteurs ! *Cretæ mendaces*, affirme le dicton.

— Celui-ci est sans doute un Grec de la terre ferme, dit lord Evandale, et je pense que pour cette fois seulement il a dit la vérité. »

Le directeur des fouilles précédait le lord et le savant de quelques pas, en personne bien élevée et qui sait les convenances ; il marchait d'un pas allègre et sûr, comme un homme qui se sent sur son terrain.

On arriva bientôt à l'étroit défilé qui donne entrée dans la vallée de Biban-el-Molouk. On eût dit une coupure pratiquée de main d'homme à travers l'épaisse muraille de la montagne, plutôt qu'une ouverture naturelle, comme si le génie de la solitude avait voulu rendre inaccessible ce séjour de la mort.

Sur les parois à pic de la roche tranchée, l'œil discernait vaguement d'informes restes de sculptures rongés par le temps et qu'on eût pu prendre pour des aspérités de la pierre, singeant les personnages frustes d'un bas-relief à demi effacé.

Au delà du passage, la vallée, s'élargissant un peu, présentait le spectacle de la plus morne désolation.

De chaque côté s'élevaient en pentes escarpées

des masses énormes de roches calcaires, rugueuses, lépreuses, effritées, fendillées, pulvérulentes, en pleine décomposition sous l'implacable soleil. Ces roches ressemblant à des ossements de mort calcinés au bûcher bâillaient l'ennui de l'éternité par leurs lézardes profondes, et imploraient par leurs mille gerçures la goutte d'eau qui ne tombe jamais; leurs parois montaient presque verticalement à une grande hauteur et déchiraient leurs crêtes irrégulières d'un blanc grisâtre sur un fond de ciel indigo presque noir, comme les créneaux ébréchés d'une gigantesque forteresse en ruine.

Les rayons du soleil chauffaient à blanc l'un des côtés de la vallée funèbre, dont l'autre était baigné de cette teinte crue et bleue des pays torrides qui paraît invraisemblable dans les pays du Nord lorsque les peintres la reproduisent, et qui se découpe aussi nettement que les ombres portées d'un plan d'architecture.

La vallée se prolongeait, tantôt faisant des coudes, tantôt s'étranglant en défilés, selon que les blocs et les mamelons de la chaîne bifurquée faisaient saillie ou retraite. Par une particularité de ces climats, où l'atmosphère, entièrement privée d'humidité, reste d'une transparence parfaite, la perspective aérienne n'existait pas pour ce théâtre de désolation; tous les détails nets, précis,

arides, se dessinaient, même aux derniers plans, avec une impitoyable sécheresse, et leur éloignement ne se devinait qu'à la petitesse de leur dimension, comme si la nature cruelle n'eût voulu cacher aucune misère, aucune tristesse de cette terre décharnée, plus morte encore que les morts qu'elle renfermait.

Sur la paroi éclairée ruisselait en cascade de feu une lumière aveuglante comme celle qui émane des métaux en fusion. Chaque plan de roche, métamorphosé en miroir ardent, la renvoyait plus brûlante encore. Ces réverbérations croisées, jointes aux rayons cuisants qui tombaient du ciel et que le sol répercutait, développaient une chaleur égale à celle d'un four, et le pauvre docteur allemand ne pouvait suffire à éponger l'eau de sa figure avec son mouchoir à carreaux bleus, trempé comme s'il eût été plongé dans l'eau.

L'on n'eût pas trouvé dans toute la vallée une pincée de terre végétale; aussi pas un brin d'herbe, pas une ronce, pas une liane, pas même une plaque de mousse ne venait interrompre le ton uniformément blanchâtre de ce paysage torréfié. Les fentes et les anfractuosités de ces roches n'avaient pas assez de fraîcheur pour que la moindre plante pariétaire pût y suspendre sa mince racine chevelue. On eût dit les tas de cen-

dres restés sur place d'une chaîne de montagnes brûlée au temps des catastrophes cosmiques, dans un grand incendie planétaire : pour compléter l'exactitude de la comparaison, de larges zébrures noires, pareilles à des cicatrices de cautérisation, rayaient le flanc crayeux des escarpements.

Un silence absolu régnait sur cette dévastation ; aucun frémissement de vie ne le troublait, ni palpitation d'aile, ni bourdonnement d'insecte, ni fuite de lézard ou de reptile ; la cigale même, cette amie des solitudes embrasées, n'y faisait pas résonner sa grêle cymbale.

Une poussière micacée, brillante, pareille à du grès broyé, formait le sol, et de loin en loin s'arrondissaient des monticules provenant des éclats de pierre arrachés aux profondeurs de la chaîne excavée par le pic opiniâtre des générations disparues et le ciseau des ouvriers troglodytes préparant dans l'ombre la demeure éternelle des morts. Les entrailles émiettées de la montagne avaient produit d'autres montagnes, amoncellement friable de petits fragments de roc, qu'on eût pu prendre pour une chaîne naturelle.

Dans les flancs du rocher s'ouvraient çà et là des bouches noires entourées de blocs de pierre en désordre, des trous carrés flanqués de piliers historiés d'hiéroglyphes, et dont les linteaux portaient

des cartouches mystérieux où se distinguaient dans un grand disque jaune le scarabée sacré, le soleil à tête de bélier, et les déesses Isis et Nephtys agenouillées ou debout.

C'étaient les tombeaux des anciens rois de Thèbes ; mais Argyropoulos ne s'y arrêta pas, et conduisit ses voyageurs, par une espèce de rampe qui ne semblait d'abord qu'une écorchure au flanc de la montagne, et qu'interrompaient plusieurs fois des masses éboulées, à une sorte d'étroit plateau, de corniche en saillie sur la paroi verticale, où les rochers, en apparence groupés au hasard, avaient pourtant, en y regardant bien, une espèce de symétrie.

Lorsque le lord, rompu à toutes les prouesses de la gymnastique, et le savant, beaucoup moins agile, furent parvenus à se hisser auprès de lui, Argyropoulos désigna de sa badine une énorme pierre, et dit d'un air de satisfaction triomphale : « C'est là ! »

Argyropoulos frappa dans ses mains à la manière orientale, et aussitôt des fissures du roc, des replis de la vallée, accoururent en toute hâte des fellahs hâves et déguenillés, dont les bras, couleur de bronze, agitaient des leviers, des pics, des marteaux, des échelles et tous les instruments nécessaires ; ils escaladèrent la pente escarpée comme

une légion de noires fourmis. Ceux qui ne pouvaient trouver place sur l'étroit plateau occupé déjà par l'entrepreneur de fouilles, lord Evandale et le docteur Rumphius, se retenaient des ongles et s'arc-boutaient des pieds aux rugosités de la roche.

Le Grec fit signe à trois des plus robustes, qui glissèrent leurs leviers sous la plus grosse masse de rocher. Leurs muscles saillaient comme des cordes sur leurs bras maigres, et ils pesaient de tout leur poids au bout de leur barre de fer. Enfin la masse s'ébranla, vacilla quelques instants comme un homme ivre, et, poussée par les efforts réunis d'Argyropoulos, de lord Evandale, de Rumphius, et de quelques Arabes qui étaient parvenus à se jucher sur le plateau, roula en rebondissant le long de la pente. Deux autres blocs de moindre dimension furent successivement écartés, et alors on put juger combien les prévisions du Grec étaient justes. L'entrée d'un tombeau qui avait évidemment échappé aux investigations des chercheurs de trésors apparut dans toute son intégrité.

C'était une sorte de portique creusé carrément dans le roc vif : sur les parois latérales, deux piliers couplés présentaient leurs chapiteaux formés de têtes de vache, dont les cornes se contournaient en croissant isiaque.

Au-dessus de la porte basse, aux jambages flanqués de longs panneaux d'hiéroglyphes, se développait un large cadre emblématique; au centre d'un disque de couleur jaune se voyait, à côté d'un scarabée, signe des renaissances successives, le dieu à tête de bélier, symbole du soleil couchant. En dehors du disque, Isis et Nephtys, personnifications du commencement et de la fin, se tenaient agenouillées, une jambe repliée sous la cuisse, l'autre relevée à la hauteur du coude, selon la posture égyptienne, les bras étendus en avant avec une expression d'étonnement mystérieux, et le corps serré d'un pagne étroit que sanglait une ceinture dont les bouts retombaient.

Derrière un mur de pierrailles et de briques crues qui céda promptement au pic des travailleurs, on découvrit la dalle de pierre qui formait la porte du monument souterrain.

Sur le cachet d'argile qui la scellait, le docteur allemand, familier avec les hiéroglyphes, n'eut pas de peine à lire la devise du colchyte surveillant des demeures funèbres qui avait à jamais fermé ce tombeau, dont lui seul eût pu retrouver l'emplacement mystérieux sur la carte des sépultures conservée au collége des prêtres.

« Je commence à croire, dit au jeune lord le

savant transporté de joie, que nous tenons véritablement la pie au nid, et je retire l'opinion défavorable que j'avais émise sur le compte de ce brave Grec.

— Peut-être nous réjouissons-nous trop tôt, répondit lord Evandale, et allons-nous éprouver le même désappointement que Belzoni, lorsqu'il crut être entré avant personne dans le tombeau de Menephtha-Seti, et trouva, après avoir parcouru un dédale de couloirs, de puits et de chambres, le sarcophage vide sous son couvercle brisé : car les chercheurs de trésors avaient abouti à la tombe royale par un de leurs sondages pratiqué sur un autre point de la montagne.

— Oh ! non, fit le savant; la chaine est ici trop épaisse et l'hypogée trop éloigné des autres pour que ces taupes de malheur aient pu, en grattant le roc, prolonger leurs mines jusqu'ici. »

Pendant cette conversation, les ouvriers, excités par Argyropoulos, attaquaient la grande dalle de pierre qui masquait l'orifice de la syringe. En déchaussant la dalle pour passer dessous leurs leviers, car le lord avait recommandé de ne rien briser, ils mirent à nu parmi le sable une multitude de petites figurines hautes de quelques pouces, en terre émaillée bleue ou verte, d'un travail parfait, mignonnes statuettes funéraires dépo-

sées là en offrande par les parents et les amis, comme nous déposons des couronnes de fleurs au seuil de nos chapelles funèbres; seulement nos fleurs se fanent vite, et après plus de trois mille ans les témoignages de ces antiques douleurs se retrouvent intacts, car l'Égypte ne peut rien faire que d'éternel.

Lorsque la porte de pierre s'écarta, livrant, pour la première fois depuis trente-cinq siècles, passage aux rayons du jour, une bouffée d'air brûlant s'échappa de l'ouverture sombre, comme de la gueule d'une fournaise. Les poumons embrasés de la montagne parurent pousser un soupir de satisfaction par cette bouche si longtemps fermée. La lumière, se hasardant à l'entrée du couloir funèbre, fit briller du plus vif éclat les enluminures des hiéroglyphes entaillés le long des murailles par lignes perpendiculaires et reposant sur une plinthe bleue. Une figure de couleur rougeâtre, à tête d'épervier et coiffée du pschent, soutenait un disque renfermant le globe ailé et semblait veiller au seuil du tombeau, comme un portier de l'Éternité.

Quelques fellahs allumèrent des torches et précédèrent les deux voyageurs accompagnés d'Argyropoulos; les flammes résineuses grésillaient avec peine parmi cet air épais, étouffant, concentré

pendant tant de milliers d'années sous le calcaire incandescent de la montagne, dans les couloirs, les labyrinthes et les cœcums de l'hypogée. Rumphius haletait et ruisselait comme un fleuve; l'impassible Evandale lui-même rougissait et sentait ses tempes se mouiller. Quant au Grec, le vent de feu du désert l'avait desséché depuis longtemps, et il ne transpirait non plus qu'une momie.

Le couloir s'enfonçait directement vers le noyau de la chaîne, suivant un filon de calcaire d'une égalité et d'une pureté parfaites.

Au fond du couloir, une porte de pierre, scellée comme l'autre d'un sceau d'argile, et surmontée du globe aux ailes éployées, témoignait que la sépulture n'avait pas été violée, et indiquait l'existence d'un nouveau corridor plongeant plus avant dans le ventre de la montagne.

La chaleur devenait si intense, que le jeune lord se défit de son paletot blanc, et le docteur de son habit noir, que suivirent bientôt leur gilet et leur chemise; Argyropoulos, voyant leur souffle s'embarrasser, dit quelques mots à l'oreille d'un fellah, qui courut à l'entrée du souterrain et rapporta deux grosses éponges imbibées d'eau fraîche, que les deux voyageurs, d'après le conseil du Grec, se

mirent sur la bouche pour respirer un air plus frais à travers les pores humides, comme cela se pratique aux bains russes quand la vapeur est poussée à outrance.

On attaqua la porte, qui céda bientôt.

Un escalier taillé dans le roc vif se présenta avec sa descente rapide.

Sur un fond vert terminé par une ligne bleue se déroulaient, de chaque côté du couloir, des processions de figurines emblématiques aux couleurs aussi fraîches, aussi vives que si le pinceau de l'artiste les eût appliquées la veille; elles apparaissaient un moment à la lueur des torches, puis s'évanouissaient dans l'ombre comme les fantômes d'un rêve.

Au-dessous de ces bandelettes de fresques, des lignes d'hiéroglyphes, disposées en hauteur comme l'écriture chinoise et séparées par des raies creusées, offraient à la sagacité le mystère sacré de leur énigme.

Sur les parois que ne couvraient pas les signes hiératiques, un chacal couché sur le ventre, les pattes allongées et les oreilles dressées, une figure agenouillée, coiffée de la mitre et la main étendue sur un cercle, paraissaient faire sentinelle à côté d'une porte dont le linteau était orné de deux cartouches accolés, ayant pour tenants deux

femmes vêtues de pagnes étroits, et déployant comme une aile leur bras empenné.

« Ah çà, dit le docteur, reprenant haleine au bas de l'escalier, voyant que l'excavation plongeait toujours plus avant, nous allons donc descendre jusqu'au centre de la terre ? La chaleur augmente tellement, que nous ne devons pas être bien loin du séjour des damnés.

— Sans doute, reprit lord Evandale, on a suivi la veine du calcaire, qui s'enfonce d'après la loi des ondulations géologiques. »

Un autre passage d'une assez grande déclivité succéda aux degrés. Les murailles en étaient également couvertes de peintures où l'on distinguait vaguement une suite de scènes allégoriques, expliquées sans doute par les hiéroglyphes inscrits au-dessous en manière de légende. Cette frise régnait tout le long du passage, et plus bas l'on voyait des figurines en adoration devant le scarabée sacré et le serpent symbolique colorié d'azur.

En débouchant du corridor, le fellah qui portait la torche se rejeta en arrière par un brusque mouvement.

Le chemin s'interrompait subitement, et la bouche d'un puits bâillait carrée et noire à la surface du sol.

« Il y a un puits, maître, dit le fellah en interpellant Argyropoulos; que faut-il faire? »

Le Grec se fit donner une torche, la secoua pour mieux l'enflammer, et la jeta dans la gueule sombre du puits, se penchant avec précaution sur l'orifice.

La torche descendit en tournoyant et en sifflant; bientôt un coup sourd se fit entendre, suivi d'un petillement d'étincelles et d'un flot de fumée; puis la flamme reprit claire et vive, et l'ouverture du puits brilla dans l'ombre comme l'œil sanglant d'un cyclope.

« On n'est pas plus ingénieux, dit le jeune lord; ces labyrinthes entrecoupés d'oubliettes auraient dû calmer le zèle des voleurs et des savants.

— Il n'en est rien cependant, répondit le docteur; les uns cherchent l'or, les autres la vérité, les deux choses les plus précieuses du monde.

— Apportez la corde à nœuds, cria Argyropoulos à ses Arabes; nous allons explorer et sonder les parois du puits, car l'excavation doit se prolonger bien au delà. »

Huit ou dix hommes, pour faire contre-poids, s'attelèrent à une extrémité de la corde, dont on laissa l'autre bout plonger dans le puits.

Avec l'agilité d'un singe ou d'un gymnaste de profession, Argyropoulos se suspendit au cordeau

flottant et se laissa couler à une quinzaine de pieds environ, se tenant des mains aux nœuds et battant les parois du puits des talons.

Le roc ausculté rendit partout un son mat et plein; alors Argyropoulos se laissa couler au fond du puits, frappant le sol du pommeau de son cadjar, mais la roche compacte ne résonnait pas.

Evandale et Rumphius, enfiévrés par une curiosité anxieuse, se penchaient sur le bord du puits, au risque de s'y précipiter la tête la première, et suivaient avec un intérêt passionné les recherches du Grec.

« Tenez ferme là-haut! » cria enfin le Grec, lassé de l'inutilité de sa perquisition; et il empoigna la corde à deux mains pour remonter.

L'ombre d'Argyropoulos, éclairé en dessous par la torche qui continuait à brûler au fond du puits, se projetait au plafond et y dessinait comme la silhouette d'un oiseau difforme.

La figure d'Argyropoulos exprimait un vif désappointement, et il se mordait la lèvre sous sa moustache.

« Pas l'apparence du moindre passage! s'écria-t-il, et pourtant l'excavation ne saurait s'arrêter là.

— A moins pourtant, dit Rumphius, que l'É-

gyptien qui s'était commandé ce tombeau ne soit mort dans quelque nome lointain, en voyage ou en guerre, et qu'on ait abandonné les travaux, ce qui n'est pas sans exemple.

— Espérons qu'à force de chercher nous rencontrerons quelque issue secrète, continua lord Evandale : sinon, nous essayerons de pousser une galerie transversale à travers la montagne.

— Ces damnés Égyptiens étaient si rusés pour cacher l'entrée de leurs terriers funèbres ! ils ne savaient que s'imaginer afin de désorienter le pauvre monde, et on dirait qu'ils riaient par avance de la mine décontenancée des fouilleurs ! » marmottait Argyropoulos.

S'avançant sur le bord du gouffre, le Grec sonda de son regard perçant comme celui d'un oiseau nocturne les murs de la petite chambre qui formait la partie supérieure du puits. Il ne vit rien que les personnages ordinaires de la psychostasie, le juge Osiris assis sur son trône, dans la pose consacrée, tenant le pedum d'une main et le fouet de l'autre, et les déesses de la Justice et de la Vérité amenant l'esprit du défunt devant le tribunal de l'Amenti.

Tout à coup il parut illuminé d'une idée subite et fit volte-face : sa vieille expérience d'entrepreneur de fouilles lui rappela un cas à peu près

semblable, et d'ailleurs le désir de gagner les mille guinées du lord surexcitait ses facultés ; il prit un pic des mains d'un fellah et se mit, en rétrogradant, à heurter rudement à droite et à gauche les surfaces du rocher, au risque de marteler quelques hiéroglyphes et de casser le bec ou l'élytre d'un épervier ou d'un scarabée sacré.

Le mur interrogé finit par répondre aux questions du marteau et sonna creux.

Une exclamation de triomphe s'échappa de la poitrine du Grec et son œil étincela.

Le savant et le lord battirent des mains.

« Piochez là, » dit à ses hommes Argyropoulos, qui avait repris son sang-froid.

On eut bientôt pratiqué une brèche suffisante pour laisser passer un homme. Une galerie, qui contournait dans l'intérieur de la montagne l'obstacle du puits opposé aux profanateurs, conduisait à une salle carrée dont le plafond bleu posait sur quatre piliers massifs enluminés de ces figures à peau rouge et à pagne blanc, qui présentent si souvent dans les fresques égyptiennes leur buste de face et leur tête de profil.

Cette salle débouchait dans une autre un peu plus haute de plafond et soutenue seulement par deux piliers. Des scènes variées, la bari mystique, le taureau Apis emportant la momie vers les ré-

gions de l'Occident, le jugement de l'âme et le pesage des actions du mort dans la balance suprême, les offrandes faites aux divinités funéraires, ornaient les piliers et la salle.

Toutes ces figurations étaient tracées en bas-relief méplat dans un trait fermement creusé, mais le pinceau du peintre n'avait pas achevé et complété l'œuvre du ciseau. Au soin et à la délicatesse du travail, on pouvait juger de l'importance du personnage dont on avait cherché à dérober le tombeau à la connaissance des hommes.

Après quelques minutes données à l'examen de ces incises, dessinées avec toute la pureté du beau style égyptien à son époque classique, on s'aperçut que la salle n'avait pas d'issue et qu'on avait abouti à une sorte de cæcum. L'air se raréfiait; les torches brûlaient avec peine dans une atmosphère dont elles augmentaient encore la chaleur, et leurs fumées se remployaient en nuages; le Grec se donnait à tous les diables, comme si le cadeau n'était pas fait et accepté depuis longtemps : mais cela ne remédiait à rien. On sonda de nouveau les murs sans aucun résultat; la montagne, pleine, épaisse, compacte, ne rendait partout qu'un son mat; aucune apparence de porte, de couloir ou d'ouverture quelconque!

Le lord était visiblement découragé, et le savant laissait pendre flasquement ses bras maigres le long de son corps. Argyropoulos, qui craignait pour ses vingt-cinq mille francs, manifestait le désespoir le plus farouche. Cependant il fallait rétrograder, car la chaleur devenait véritablement étouffante.

La troupe repassa dans la première salle, et là, le Grec, qui ne pouvait se résigner à voir s'en aller en fumée son rêve d'or, examina avec la plus minutieuse attention le fût des piliers, pour s'assurer s'ils ne cachaient pas quelque artifice, s'ils ne masquaient pas quelque trappe qu'on découvrirait en les déplaçant : car, dans son désespoir, il mêlait la réalité de l'architecture égyptienne aux chimériques bâtisses des contes arabes.

Les piliers, pris dans la masse même de la montagne, au milieu de la salle évidée, ne faisaient qu'un avec elle, et il aurait fallu employer la mine pour les ébranler.

Tout espoir était perdu!

« Cependant, dit Rumphius, on ne s'est pas amusé à creuser ce dédale pour rien. Il doit y avoir quelque part un passage pareil à celui qui contourne le puits. Sans doute le défunt a peur d'être dérangé par les importuns, et il se fait

celer ; mais avec de l'insistance on entre partout. Peut-être une dalle habilement dissimulée, et dont la poudre répandue sur le sol empêche de voir le joint, recouvre-t-elle une descente qui mène directement ou indirectement à la salle funèbre.

— Vous avez raison, cher docteur, fit Evandale ; ces damnés Égyptiens joignent les pierres comme les charnières d'une trappe anglaise : cherchons encore. »

L'idée du savant avait paru judicieuse au Grec, qui se promena et fit se promener ses fellahs en frappant du talon dans tous les coins et recoins de la salle.

Enfin, non loin du troisième pilier, une sourde résonnance attira l'oreille exercée du Grec, qui se précipita à genoux pour examiner la place, balayant avec la guenille de bornous qu'un de ses Arabes lui avait jetée l'impalpable poussière tamisée par trente-cinq siècles dans l'ombre et le silence ; une ligne noire, mince et nette comme le trait tracé à la règle sur un plan d'architecte, se dessina, et, suivie minutieusement, découpa sur le sol une dalle de forme oblongue.

« Je vous le disais bien, moi, s'écria le savant enthousiasmé, que le souterrain ne pouvait se terminer ainsi !

— Je me fais vraiment conscience, dit lord

Evandale avec son bizarre flegme britannique, de troubler dans son dernier sommeil ce pauvre corps inconnu qui comptait si bien reposer en paix jusqu'à la consommation des siècles. L'hôte de cette demeure se passerait bien de notre visite.

— D'autant plus que la tierce personne manque pour la régularité de la présentation, répondit le docteur ; mais rassurez-vous, milord : j'ai assez vécu du temps des Pharaons pour vous introduire auprès du personnage illustre, habitant de ce palais souterrain. »

Des pinces furent glissées dans l'étroite fissure, et après quelques pesées la dalle s'ébranla et se souleva.

Un escalier aux marches hautes et roides s'enfonçant dans l'ombre s'offrit aux pieds impatients des voyageurs, qui s'y engouffrèrent pêle-mêle. Une galerie en pente, coloriée sur ses deux faces de figures et d'hiéroglyphes, succéda aux marches: quelques degrés se présentèrent encore au bout de la galerie, menant à un corridor de peu d'étendue, espèce de vestibule d'une salle de même style que la première, mais plus grande et soutenue par six piliers pris dans la masse de la montagne. L'ornementation en était plus riche, et les motifs ordinaires des peintures fu-

nèbres s'y multipliaient sur un fond de couleur jaune.

A droite et à gauche s'ouvraient dans le roc deux petites cryptes ou chambres remplies de figurines funéraires en terre émaillée, en bronze et en bois de sycomore.

« Nous voici dans l'antichambre de la salle où doit se trouver le sarcophage ! s'écria Rumphius, laissant voir au-dessous de ses lunettes, qu'il avait relevées sur son front, ses yeux gris clair étincelants de joie.

— Jusqu'à présent, dit Evandale, le Grec a tenu sa promesse : nous sommes bien les premiers vivants qui aient pénétré ici depuis que dans cette tombe le mort, quel qu'il soit, a été abandonné à l'éternité et à l'inconnu.

— Oh ! ce doit être un puissant personnage, répondit le docteur, un roi, un fils de roi tout au moins ; je vous le dirai plus tard, lorsque j'aurai déchiffré son cartouche; mais pénétrons d'abord dans cette salle, la plus belle, la plus importante, et que les Égyptiens désignaient sous le nom de *Salle dorée.* »

Lord Evandale marchait le premier, précédant de quelques pas le savant moins agile, ou qui peut-être voulait laisser par déférence la virginité de la découverte au jeune lord.

Au moment de franchir le seuil, le lord se pencha comme si quelque chose d'inattendu avait frappé son regard.

Bien qu'habitué à ne pas manifester ses émotions, car rien n'est plus contraire aux règles du haut dandysme que de se reconnaître, par la surprise ou l'admiration, inférieur à quelque chose, le jeune seigneur ne put retenir un *oh!* prolongé, et modulé de la façon la plus britannique.

Voici ce qui avait extirpé une exclamation au plus parfait gentleman des trois royaumes unis.

Sur la fine poudre grise qui sablait le sol se dessinait très-nettement, avec l'empreinte de l'orteil, des quatre doigts et du calcanéum, la forme d'un pied humain; le pied du dernier prêtre ou du dernier ami qui s'était retiré, quinze cents ans avant Jésus-Christ, après avoir rendu au mort les honneurs suprêmes. La poussière, aussi éternelle en Égypte que le granit, avait moulé ce pas et le gardait depuis plus de trente siècles, comme les boues diluviennes durcies conservent la trace des pieds d'animaux qui la pétrirent.

« Voyez, dit Evandale à Rumphius, cette empreinte humaine dont la pointe se dirige vers la sortie de l'hypogée. Dans quelle syringe de la chaîne libyque repose pétrifié de bitume le corps qui l'a produite?

— Qui sait? répondit le savant; en tout cas, cette trace légère, qu'un souffle eût balayé, a duré plus longtemps que des civilisations, que des empires, que des religions même et que des monuments que l'on croyait éternels : la poussière d'Alexandre lute peut-être la bonde d'un tonneau de bière, selon la réflexion d'Hamlet, et le pas de cet Égyptien inconnu subsiste au seuil d'un tombeau ! »

Poussés par la curiosité, qui ne leur permettait pas de longues réflexions, le lord et le docteur pénétrèrent dans la salle, prenant garde toutefois d'effacer la miraculeuse empreinte.

En y entrant, l'impassible Evandale éprouva une impression singulière.

Il lui sembla, d'après l'expression de Shakspeare, « que la roue du temps était sortie de son ornière : » la notion de la vie moderne s'effaça chez lui. Il oublia et la Grande-Bretagne, et son nom inscrit sur le livre d'or de la noblesse, et ses châteaux du Lincolnshire, et ses hôtels du West-End, et Hyde-Park, et Piccadilly, et les drawing-rooms de la reine, et le club des Yachts, et tout ce qui constituait son existence anglaise. Une main invisible avait retourné le sablier de l'éternité, et les siècles, tombés grain à grain comme des heures dans la solitude et la nuit, recommen-

çaient leur chute. L'histoire était comme non avenue : Moïse vivait, Pharaon régnait, et lui, lord Evandale, se sentait embarrassé de ne pas avoir la coiffe à barbes cannelées, le gorgerin d'émaux, et le pagne étroit bridant sur les hanches, seul costume convenable pour se présenter à une momie royale. Une sorte d'horreur religieuse l'envahissait, quoique le lieu n'eût rien de sinistre, en violant ce palais de la mort défendu avec tant de soin contre les profanateurs. La tentative lui paraissait impie et sacrilége, et il se dit : « Si le Pharaon allait se relever sur sa couche et me frapper de son sceptre ! » Un instant il eut l'idée de laisser retomber le linceul, soulevé à demi, sur le cadavre de cette antique civilisation morte ; mais le docteur, dominé par son enthousiasme scientifique, ne faisait pas ces réflexions, et il s'écriait d'une voix éclatante :

« Milord, milord, le sarcophage est intact ! »

Cette phrase rappela lord Evandale au sentiment de la réalité. Par une électrique projection de pensée, il franchit les trois mille cinq cents ans que sa rêverie avait remontés, et il répondit :

« En vérité, cher docteur, intact ?

— Bonheur inouï ! chance merveilleuse ! trouvaille inappréciable ! continua le docteur dans l'expansion de sa joie d'érudit.

Argyropoulos, voyant l'enthousiasme du docteur, eut un remords, le seul qu'il pût éprouver, du reste, le remords de n'avoir demandé que vingt-cinq mille francs. « J'ai été naïf, se dit-il à lui-même, cela ne m'arrivera plus ; ce milord m'a volé. »

Et il se promit bien de se corriger à l'avenir.

Pour faire jouir les étrangers de la beauté du coup d'œil, les fellahs avaient allumé toutes leurs torches. Le spectacle était en effet étrange et magnifique ! Les galeries et les salles qui conduisent à la salle du sarcophage ont des plafonds plats et ne dépassent pas une hauteur de huit ou dix pieds; mais le sanctuaire où aboutissent ces dédales a de tout autres proportions. Lord Evandale et Rumphius restèrent stupéfiés d'admiration, quoiqu'ils fussent déjà familiarisés avec les splendeurs funèbres de l'art égyptien.

Illuminée ainsi, la salle dorée flamboya, et, pour la première fois peut-être, les couleurs de ses peintures éclatèrent dans tout leur jour. Des rouges, des bleus, des verts, des blancs, d'un éclat neuf, d'une fraîcheur virginale, d'une pureté inouïe, se détachaient de l'espèce de vernis d'or qui servait de fond aux figures et aux hiéroglyphes, et saisissaient les yeux avant qu'on eût pu discerner les sujets que composait leur assemblage. Au premier abord, on eût dit une immense

tapisserie de l'étoffe la plus riche. La voûte, haute de trente pieds, présentait une sorte de velarium d'azur, bordé de longues palmettes jaunes. Sur les parois des murs, le globe symbolique ouvrait son envergure démesurée, les cartouches royaux inscrivaient leur contour : Isis et Nepthys secouaient leurs bras frangés de plume comme des ailerons, les serpents gonflaient leurs gorges bleues, les scarabées essayaient de déployer leurs élytres, les dieux à têtes d'animaux dressaient leurs oreilles de chacal, aiguisaient leur bec d'épervier, ridaient leur museau de cynocéphale, rentraient dans leurs épaules leur cou de vautour ou de serpent ; des baris mystiques passaient sur leurs traîneaux, tirées par des figures aux poses compassées, au geste anguleux, ou flottaient sur des eaux ondulées symétriquement, conduites par des rameurs demi-nus : des pleureuses, agenouillées et la main placée en signe de deuil sur leur chevelure bleue, se retournaient vers les catafalques; plus loin des prêtres à tête rase, une peau de léopard sur l'épaule, brûlaient les parfums sous le nez des morts divinisés, au bout d'une spatule terminée par une main soutenant une petite coupe ; d'autres personnages offraient aux génies funéraires des lotus en fleur ou en bouton, des plantes bulbeuses, des volatiles, des quartiers

d'antilope et des buires de liqueurs. Des Justices sans tête amenaient des âmes devant des Osiris aux bras pris dans un contour inflexible, comme dans une camisole de force, qu'assistaient les quarante-deux juges de l'Amenti accroupis sur deux files et portant sur leurs têtes, empruntées à tous les règnes de la zoologie, une plume d'autruche en équilibre. Toutes ces figurations, cernées d'un trait creusé dans le calcaire et bariolées des couleurs les plus vives, avaient cette vie immobile, ce mouvement figé, cette intensité mystérieuse de l'art égyptien, contrarié par la règle sacerdotale, et qui ressemble à un homme baillonné tâchant de faire comprendre son secret.

Au milieu de la salle se dressait, massif et grandiose, le sarcophage creusé dans un énorme bloc de basalte noir que fermait un couvercle de même matière, taillé en dos d'âne. Les quatre faces du monolithe funèbre étaient couvertes de personnages et d'hiéroglyphes aussi précieusement gravés que l'intaille d'une bague en pierre fine, quoique les Égyptiens ne connussent pas le fer et que le basalte ait un grain réfractaire à émousser les aciers les plus durs. L'imagination se perd à rêver le procédé par lequel ce peuple merveilleux écrivait sur le porphyre et le granit, comme avec une pointe sur des tablettes de cire.

Aux angles du sarcophage étaient posés quatre vases d'albâtre oriental du galbe le plus élégant et le plus pur, dont les couvercles sculptés représentaient la tête d'homme d'Amset, la tête de cynocéphale d'Hapi, la tête de chacal de Soumaoutf, la tête d'épervier de Kebsbniff : c'étaient les vases contenant les viscères de la momie enfermée dans le sarcophage; à la tête du tombeau, une effigie d'Osiris, la barbe nattée, semblait veiller sur le sommeil du mort. Deux statues de femme coloriées se dressaient à droite et à gauche du tombeau, soutenant d'une main sur leur tête une boîte carrée, et, de l'autre, appuyé à leur flanc, un vase à libations. L'une était vêtue d'un simple jupon blanc collant sur les hanches et suspendu par des bretelles croisées; l'autre, plus richement habillée, s'emboîtait dans une espèce de fourreau étroit papelonné d'écailles successivement rouges et vertes.

A côté de la première, l'on voyait trois jarres primitivement remplies d'eau du Nil, qui en s'évaporant n'avait laissé que son limon, et un plat contenant une pâte alimentaire desséchée.

A côté de la seconde, deux petits navires, pareils à ces modèles de vaisseaux qu'on fabrique dans les ports de mer, rappelaient avec exactitude,

l'un, les moindres détails des barques destinées à transporter les corps de Diospolis aux Memnonia; l'autre, la nef symbolique qui fait passer l'âme aux régions de l'Occident. Rien n'était oublié, ni les mâts, ni le gouvernail, composé d'un long aviron, ni le pilote, ni les rameurs, ni la momie entourée de pleureuses et couchée sur le naos sur un lit à pattes de lion, ni les figures allégoriques des divinités funèbres accomplissant leurs fonctions sacrées. Barques et personnages étaient peints de couleurs vives, et, sur les deux joues de la proue relevée en bec comme la poupe, s'ouvrait le grand œil osirien allongé d'antimoine; un bucrane et des ossements de bœuf semés çà et là témoignaient qu'une victime avait été immolée pour assumer les mauvaises chances qui eussent pu troubler le repos du mort. Des coffrets peints et chamarrés d'hiéroglyphes étaient placés sur le tombeau; des tables de roseau soutenaient encore les offrandes funèbres; rien n'avait été touché dans ce palais de la Mort, depuis le jour où la momie, avec son cartonnage et ses deux cercueils, s'était allongée sur sa couche de basalte. Le ver du sépulcre, qui sait si bien se frayer passage à travers les bières les mieux fermées, avait lui-même rebroussé chemin, repoussé par les âcres parfums du bitume et des aromates.

« Faut-il ouvrir le sarcophage? dit Argyropoulos, après avoir laissé à lord Evandale et à Rumphius le temps d'admirer les splendeurs de la salle dorée.

— Certainement, répondit le jeune lord ; mais prenez garde d'écorner les bords du couvercle en introduisant vos leviers dans la jointure, car je veux enlever ce tombeau et en faire présent au Bristish Muséum. »

Toute la troupe réunit ses efforts pour déplacer le monolithe; des coins de bois furent enfoncés avec précaution, et, au bout de quelques minutes de travail, l'énorme pierre se déplaça et glissa sur les tasseaux préparés pour la recevoir. Le sarcophage ouvert laissa voir le premier cercueil hermétiquement fermé. C'était un coffre orné de peintures et de dorures, représentant une espèce de naos, avec des dessins symétriques, des losanges, des quadrilles, des palmettes et des lignes d'hiéroglyphes; on fit sauter le couvercle, et Rumphius, qui se penchait sur le sarcophage, poussa un cri de surprise lorsqu'il découvrit le contenu du cercueil : « Une femme! une femme! » s'écria-t-il, ayant reconnu le sexe de la momie à l'absence de barbe osirienne et à la forme du carlonnage.

Le Grec aussi parut étonné; sa vieille expérience

de fouilleur le mettait à même de comprendre tout ce qu'une pareille trouvaille avait d'insolite. La vallée de Biban-el-Molouk est le Saint-Denis de l'ancienne Thèbes, et ne contient que des tombes de rois. La nécropole des reines est située plus loin, dans une autre gorge de la montagne. Les tombeaux des reines sont fort simples, et composés ordinairement de deux ou trois couloirs et d'une ou deux chambres. Les femmes, en Orient, ont toujours été regardées comme inférieures à l'homme, même dans la mort. La plupart de ces tombes, violées à des époques très-anciennes, ont servi de réceptacles à des momies difformes grossièrement embaumées, où se voient encore des traces de lèpre et d'éléphantiasis. Par quelle singularité, par quel miracle, par quelle substitution, ce cercueil féminin occupait-il ce sarcophage royal, au milieu de ce palais cryptique, digne du plus illustre et du plus puissant des Pharaons?

« Ceci dérange, dit le docteur à lord Evandale, toutes mes notions et toutes mes théories, et renverse les systèmes les mieux assis sur les rites funèbres égyptiens, si exactement suivis pourtant pendant des milliers d'années! Nous touchons sans doute à quelque point obscur, à quelque mystère perdu de l'histoire. Une femme est montée

sur le trône des Pharaons et a gouverné l'Égypte. Elle s'appelait Tahoser, s'il faut en croire des cartouches gravés sur des martelages d'inscriptions plus anciennes; elle a usurpé la tombe comme le trône. — Peut-être quelque ambitieuse, dont l'histoire n'a pas gardé souvenir, a renouvelé sa tentative.

— Personne mieux que vous n'est en état de résoudre ce problème difficile, fit lord Evandale; nous allons emporter cette caisse pleine de secrets dans notre cange, où vous dépouillerez à votre aise ce document historique, et devinerez sans doute l'énigme que proposent ces éperviers, ces scarabées, ces figures à genoux, ces lignes en dents de scie, ces uræus ailés, ces mains en spatule que vous lisez aussi couramment que le grand Champollion. »

Les fellahs, dirigés par Argyropoulos, enlevèrent l'énorme coffre sur leurs épaules, et la momie, refaisant en sens inverse la promenade funèbre qu'elle avait accomplie du temps de Moïse, dans une bari peinte et dorée, précédée d'un long cortége, embarquée sur le sandal qui avait amené les voyageurs, arriva bientôt à la cange amarrée sur le Nil, et fut placée dans la cabine, assez semblable, tant les formes changent peu en Égypte, au naos de la barque funéraire.

Argyropoulos, ayant rangé autour de la caisse tous les objets trouvés près d'elle, se tint debout respectueusement à la porte de la cabine, et parut attendre. Lord Evandale comprit et lui fit compter les vingt-cinq mille francs par son valet de chambre.

Le cercueil ouvert posait sur des tasseaux, au milieu de la cabine, brillant d'un éclat aussi vif que si les couleurs de ses ornements eussent été appliquées d'hier, et encadrait la momie, moulée dans son cartonnage, d'un fini et d'une richesse d'exécution remarquables.

Jamais l'antique Égypte n'avait emmailloté avec plus de soin un de ses enfants pour le sommeil éternel. Quoique aucune forme ne fût indiquée dans cet hermès funèbre, terminé en gaine, d'où se détachaient seules les épaules et la tête, on devinait vaguement un corps jeune et gracieux sous cette enveloppe épaissie. Le masque doré, avec ses longs yeux cernés de noir et avivés d'émail, son nez aux ailes délicatement coupées, ses pommettes arrondies, ses lèvres épanouies et souriant de cet indescriptible sourire du sphinx, son menton, d'une courbe un peu courte, mais d'une finesse extrême de contour, offraient le plus pur type de l'idéal égyptien, et accusaient par mille petits détails caractéristiques que l'art n'invente pas la

physionomie individuelle d'un portrait. Une multitude de fines nattes, tressées en cordelettes et séparées par des bandeaux, retombaient, de chaque côté du masque, en masses opulentes. Une tige de lotus, partant de la nuque, s'arrondissait au-dessus de la tête et venait ouvrir son calice d'azur sur l'or mat du front, et complétait, avec le cône funéraire, cette coiffure aussi riche qu'élégante.

Un large gorgerin, composé de fins émaux cloisonnés de traits d'or, cerclait la base du col et descendait en plusieurs rangs, laissant voir, comme deux coupes d'or, le contour ferme et pur de deux seins vierges.

Sur la poitrine, l'oiseau sacré à tête de bélier, portant entre ses cornes vertes le cercle rouge du soleil occidental et soutenu par deux serpents coiffés du pschent qui gonflaient leurs poches, dessinait sa configuration monstrueuse pleine de sens symboliques. Plus bas, dans les espaces laissés libres par les zones transversales et rayées de vives couleurs représentant les bandelettes, l'épervier de Phré couronné du globe, l'envergure déployée, le corps imbriqué de plumes symétriques, la queue épanouie en éventail, tenait entre chacune de ses serres le Tau mystérieux, emblème d'immortalité. Des dieux funéraires, à face verte, à museau de singe et de chacal, présentaient,

d'un geste hiératiquement roide, le fouet, le pedum, le sceptre ; l'œil osirien dilatait sa prunelle rouge cernée d'antimoine ; les vipères cé'estes épaississaient leur gorge autour des disques sacrés, des figures symboliques allongeaient leurs bras empennés de plumes semblables à des lames de jalousies, et les deux déesses du commencement et de la fin, la chevelure poudrée de poudre bleue, le buste nu jusqu'au dessous du sein, le reste du corps bridé dans un étroit jupon, s'agenouillaient, à la mode égyptienne, sur des coussins verts et rouges, ornés de gros glands.

Une bandelette longitudinale d'hiéroglyphes partant de la ceinture et se prolongeant jusqu'aux pieds contenait sans doute quelques formules du rituel funèbre, ou plutôt les noms et qualités de la défunte, problème que Rumphius se promit de résoudre plus tard.

Toutes ces peintures, par le style du dessin, la hardiesse du trait, l'éclat de la couleur, dénotaient de la façon la plus évidente, pour un œil exercé, la plus belle période de l'art égyptien.

Lorsque le lord et le savant eurent assez contemplé cette première enveloppe, ils tirèrent le cartonnage de sa boîte et le dressèrent contre une paroi de la cabine.

C'était un spectacle étrange que ce maillot f

nèbre à masque doré, se tenant debout comme un spectre matériel, et reprenant une fausse attitude de vie après avoir gardé si longtemps la pose horizontale de la mort sur un lit de basalte, au cœur d'une montagne éventrée par une curiosité impie. L'âme de la défunte, qui comptait sur l'éternel repos, et qui avait pris tant de soins pour préserver sa dépouille de toute violation, dut s'en émouvoir, au delà des mondes, dans le cercle de ses voyages et de ses métamorphoses.

Rumphius, armé d'un ciseau et d'un marteau pour séparer en deux le cartonnage de la momie, avait l'air d'un de ces génies funèbres coiffés d'un masque bestial, qu'on voit dans les peintures des hypogées s'empresser autour des morts pour accomplir quelque rite effrayant et mystérieux: lord Evandale, attentif et calme, ressemblait, avec son pur profil, au divin Osiris attendant l'âme pour la juger, et, si l'on veut pousser la comparaison plus loin, son stick rappelait le sceptre que tient le dieu.

L'opération terminée, ce qui prit assez de temps, car le docteur ne voulait pas écailler les dorures, la boîte reposée à terre se sépara en deux comme un moule qu'on ouvre, et la momie apparut dans tout l'éclat de sa toilette funèbre, parée coquettement, comme si elle eût voulu séduire les génies de l'empire souterrain.

A l'ouverture du cartonnage, une vague et délicieuse odeur d'aromates, de liqueur de cèdre, de poudre de santal, de myrrhe et de cinnamome, se répandit par la cabine de la cange : car le corps n'avait pas été englué et durci dans ce bitume noir qui pétrifie les cadavres vulgaires, et tout l'art des embaumeurs, anciens habitants des Memnonia, semblait s'être épuisé à conserver cette dépouille précieuse.

Un lacis d'étroites bandelettes en fine toile de lin, sous lequel s'ébauchaient vaguement les traits de la figure, enveloppait la tête; les baumes dont ils étaient imprégnés avaient coloré ces tissus d'une belle teinte fauve. A partir de la poitrine, un filet de minces tuyaux de verre bleu, semblables à ces cannetilles de jais qui servent à broder les basquines espagnoles, croisait ses mailles réunies à leurs points d'intersection par de petits grains dorés, et, s'allongeant jusqu'aux jambes, formait à la morte un suaire de perles digne d'une reine; les statuettes des quatre dieux de l'Amenti, en or repoussé, brillaient rangées symétriquement au bord supérieur du filet, terminé en bas par une frange d'ornements du goût le plus pur. Entre les figures des dieux funèbres s'allongeait une plaque d'or au-dessus de laquelle un scarabée lapis-lazuli étendait ses longues ailes dorées.

Sous la tête de la momie était placé un riche miroir de métal poli, comme si l'on eût voulu fournir à l'âme de la morte le moyen de contempler le spectre de sa beauté pendant la longue nuit du sépulcre; à côté du miroir, un coffret en terre émaillée, d'un travail précieux, renfermait un collier composé d'anneaux d'ivoire, alternant avec des perles d'or, de lapis-lazuli et de cornaline; au long du corps, on avait mis l'étroite cuvette carrée en bois de santal, où de son vivant la morte accomplissait ses ablutions parfumées, trois vases en albâtre rubané, fixés au fond du cercueil, ainsi que la momie, par une couche de natrum, contenaient : les deux premiers, des baumes d'une odeur encore appréciable, et le troisième, de la poudre d'antimoine et une petite spatule pour colorer le bord des paupières et en prolonger l'angle externe, suivant l'antique usage égyptien, pratiqué de nos jours par les femmes orientales.

« Quelle touchante coutume, dit le docteur Rumphius, enthousiasmé à la vue de ces trésors, d'ensevelir avec une jeune femme tout son coquet arsenal de toilette! car c'est une jeune femme, à coup sûr, qu'enveloppent ces bandes de toile jaunies par le temps et les essences : à côté des Égyptiens, nous sommes vraiment des barbares; emportés par une vie brutale, nous n'avons plus

le sens délicat de la mort. Que de tendresse, que de regrets, que d'amour révèlent ces soins minutieux, ces précautions infinies, ces soins inutiles que personne ne devait jamais voir, ces caresses à une dépouille insensible, cette lutte pour arracher à la destruction une forme adorée, et la rendre intacte à l'âme au jour de la réunion suprême !

— Peut-être, répondit lord Evandale tout pensif, notre civilisation, que nous croyons culminante, n'est-elle qu'une décadence profonde, n'ayant plus même le souvenir historique des gigantesques sociétés disparues. Nous sommes stupidement fiers de quelques ingénieux mécanismes récemment inventés, et nous ne pensons pas aux colossales splendeurs, aux énormités irréalisables pour tout autre peuple, de l'antique terre des Pharaons. Nous avons la vapeur ; mais la vapeur est moins forte que la pensée qui élevait ces pyramides, creusait ces hypogées, taillait les montagnes en sphinx, en obélisques, couvrait des salles d'un seul bloc que tous nos engins ne sauraient remuer, ciselait des chapelles monolithes et savait défendre contre le néant la fragile dépouille humaine, tant elle avait le sens de l'éternité !

— Oh ! les Égyptiens, dit Rumphius en souriant, étaient de prodigieux architectes, d'étonnants ar-

tistes, de profonds savants; les prêtres de Memphis et de Thèbes auraient rendu des points même à nos érudits d'Allemagne, et pour la symbolique, ils étaient de la force de plusieurs Creutzer; mais nous finirons par déchiffrer leurs grimoires et leur arracher leurs secrets. Le grand Champollion a donné leur alphabet; nous autres, nous lirons couramment leurs livres de granit. En attendant, déshabillons cette jeune beauté, plus de trois fois millénaire, avec toute la délicatesse possible.

— Pauvre lady! murmura le jeune lord; des yeux profanes vont parcourir ces charmes mystérieux que l'amour même n'a peut-être pas connus. Oh! oui, sous un vain prétexte de science, nous sommes aussi sauvages que les Perses de Cambyse; et, si je ne craignais de pousser au désespoir cet honnête docteur, je te renfermerais, sans avoir soulevé ton dernier voile, dans la triple boîte de tes cercueils. »

Rumphius souleva hors du cartonnage la momie, qui ne pesait pas plus que le corps d'un enfant, et il commença à la démailloter avec l'adresse et la légèreté d'une mère voulant mettre à l'air les membres de son nourrisson; il défit d'abord l'enveloppe de toile cousue, imprégnée de vin de palmier, et les larges bandes qui, d'espace en espace, cerclaient le corps; puis il atteignit

l'extrémité d'une bandelette mince enroulant ses spirales infinies autour des membres de la jeune Égyptienne ; il pelotonnait sur elle-même la bandelette, comme eût pu le faire un des plus habiles tarischeutes de la ville funèbre, la suivant dans tous ses méandres et ses circonvolutions. A mesure que son travail avançait, la momie, dégagée de ses épaisseurs, comme la statue qu'un praticien dégrossit dans un bloc de marbre, apparaissait plus svelte et plus pure. Cette bandelette déroulée, une autre se présenta, plus étroite et destinée à serrer les formes de plus près. Elle était d'une toile si fine, d'une trame si égale, qu'elle eût pu soutenir la comparaison avec la batiste et la mousseline de nos jours. Elle suivait exactement les contours, emprisonnant les doigts des mains et des pieds moulant comme un masque les traits de la figure, déjà presque visible à travers son mince tissu. Les baumes dans lesquels on l'avait baignée l'avaient comme empesée ; et, en se détachant sous la traction des doigts du docteur, elle faisait un petit bruit sec comme celui du papier qu'on froisse ou qu'on déchire.

Un seul tour restait encore à enlever, et, quelque familiarisé qu'il fût avec des opérations pareilles, le docteur Rumphius suspendit un moment sa besogne, soit par une espèce de respect pour

les pudeurs de la mort, soit par ce sentiment qui empêche l'homme de décacheter la lettre, d'ouvrir la porte, de soulever le voile qui cache le secret qu'il brûle d'apprendre; il mit ce temps d'arrêt sur le compte de la fatigue, et en effet la sueur lui ruisselait du front sans qu'il songeât à l'essuyer de son fameux mouchoir à carreaux bleus : mais la fatigue n'y était pour rien.

Cependant la morte transparaissait sous la trame fine comme sous une gaze, et à travers les réseaux brillaient vaguement quelques dorures.

Le dernier obstacle enlevé, la jeune femme se dessina dans la chaste nudité de ses belles formes, gardant, malgré tant de siècles écoulés, toute la rondeur de ses contours, toute la grâce souple de ses lignes pures. Sa pose, peu fréquente chez les momies, était celle de la Vénus de Médicis, comme si les embaumeurs eussent voulu ôter à ce corps charmant la triste attitude de la mort, et adoucir pour lui l'inflexible rigidité du cadavre. L'une de ses mains voilait à demi sa gorge virginale, l'autre cachait des beautés mystérieuses, comme si la pudeur de la morte n'eût pas été rassurée suffisamment par les ombres protectrices du sépulcre.

Un cri d'admiration jaillit en même temps des lèvres de Rumphius et d'Evandale à la vue de cette merveille.

Jamais statue grecque ou romaine n'offrit un galbe plus élégant; les caractères particuliers de l'idéal égyptien donnaient même à ce beau corps si miraculeusement conservé une sveltesse et une légèreté que n'ont pas les marbres antiques. L'exiguïté des mains fuselées, la distinction des pieds étroits, aux doigts terminés par des ongles brillants comme l'agate, la finesse de la taille, la coupe du sein, petit et retroussé comme la pointe d'un tatbeb sous la feuille d'or qui l'enveloppait, le contour peu sorti de la hanche, la rondeur de la cuisse, la jambe un peu longue aux malléoles délicatement modelées, rappelaient la grâce élancée des musiciennes et des danseuses représentées sur les fresques figurant des repas funèbres, dans les hypogées de Thèbes. C'était cette forme d'une gracilité encore enfantine et possédant déjà toutes les perfections de la femme, que l'art égyptien exprime avec une suavité si tendre, soit qu'il peigne les murs des syringes d'un pinceau rapide, soit qu'il fouille patiemment le basalte rebelle.

Ordinairement, les momies pénétrées de bitume et de natrum ressemblent à de noirs simulacres taillés dans l'ébène; la dissolution ne peut les attaquer, mais les apparences de la vie leur manquent. Les cadavres ne sont pas retournés à la

poussière d'où ils étaient sortis; mais ils se sont pétrifiés sous une forme hideuse qu'on ne saurait regarder sans dégoût ou sans effroi. Ici le corps, préparé soigneusement par des procédés plus sûrs, plus longs et plus coûteux, avait conservé l'élasticité de la chair, le grain de l'épiderme et presque la coloration naturelle; la peau, d'un brun clair, avait la nuance blonde d'un bronze florentin neuf; et ce ton ambré et chaud qu'on admire dans les peintures de Giorgione ou du Titien, enfumées de vernis, ne devait pas différer beaucoup du teint de la jeune Égyptienne en son vivant.

La tête semblait endormie plutôt que morte; les paupières, encore frangées de leurs longs cils, faisaient briller entre leurs lignes d'antimoine des yeux d'émail lustrés des humides lueurs de la vie: ont eût dit qu'elles allaient secouer comme un rêve léger leur sommeil de trente siècles. Le nez, mince et fin, conservait ses pures arêtes; aucune dépression ne déformait les joues, arrondies comme le flanc d'un vase; la bouche, colorée d'une faible rougeur, avait gardé ses plis imperceptibles; et sur les lèvres, voluptueusement modelées, voltigeait un mélancolique et mystérieux sourire plein de douceur, de tristesse et de charme : ce sourire tendre et résigné qui plisse d'une si délicieuse

moue les bouches des têtes adorables surmontant les vases canopes au Musée du Louvre.

Autour du front uni et bas, comme l'exigent les lois de la beauté antique, se massaient des cheveux d'un noir de jais, divisés et nattés en une multitude de fines cordelettes qui retombaient sur chaque épaule. Vingt épingles d'or, piquées parmi ces tresses comme des fleurs dans une coiffure de bal, étoilaient de points brillants cette épaisse et sombre chevelure, qu'on eût pu croire factice, tant elle était abondante. Deux grandes boucles d'oreilles, arrondies en disques comme de petits boucliers, faisaient frissonner leur lumière jaune à côté de ses joues brunes. Un collier magnifique, composé de trois rangs de divinités et d'amulettes en or et en pierres fines, entourait le col de la coquette momie, et plus bas, sur sa poitrine, descendaient deux autres colliers, dont les perles et les rosettes en or, lapis-lazuli et cornaline, formaient des alternances symétriques du goût le plus exquis.

Une ceinture à peu près du même dessin enserrait sa taille svelte d'un cercle d'or et de pierres de couleur.

Un bracelet à double rang en perles d'or et de cornaline entourait son poignet gauche, et à l'index de la main, du même côté, scintillait un tout

petit scarabée en émaux cloisonnés d'or, formant chaton de bague, et maintenu par un fil d'or précieusement natté. •

Quelle sensation étrange! se trouver en face d'un être humain qui vivait aux époques où l'histoire bégayait à peine recueillant les contes de la tradition, en face d'une beauté contemporaine de Moïse et conservant encore les formes exquises de la jeunesse; toucher cette petite main douce et imprégnée de parfums qu'avait peut-être baisée un Pharaon; effleurer ces cheveux plus durables que des empires, plus solides que des monuments de granit!

A l'aspect de la belle morte, le jeune lord éprouva ce désir rétrospectif qu'inspire souvent la vue d'un marbre ou d'un tableau représentant une femme du temps passé, célèbre par ses charmes; il lui sembla qu'il aurait aimé, s'il eût vécu trois mille cinq cents ans plus tôt, cette beauté que le néant n'avait pas voulu détruire, et sa pensée sympathique arriva peut-être à l'âme inquiète qui errait autour de sa dépouille profanée.

Beaucoup moins poétique que le jeune lord, le docte Rumphius procédait à l'inventaire des bijoux, sans toutefois les détacher, car Evandale avait désiré qu'on n'enlevât pas à la momie cette

frêle et dernière consolation; ôter ses bijoux à une femme même morte, c'est la tuer une seconde fois! quand tout à coup un rouleau de papyrus caché entre le flanc et le bras de la momie frappa les yeux du docteur.

« Ah! dit-il, c'est sans doute l'exemplaire du rituel funéraire qu'on plaçait dans le dernier cercueil, écrit avec plus ou moins de soin selon la richesse et l'importance du personnage. »

Et il se mit à dérouler la bande fragile avec des précautions infinies. Dès que les premières lignes apparurent, Rumphius sembla surpris; il ne reconnaissait pas les figures et les signes ordinaires du rituel; il chercha vainement, à la place consacrée, les vignettes représentant les funérailles et le convoi funèbre qui servent comme de frontispice à ce papyrus; il ne trouva pas non plus la litanie des cent noms d'Osiris, ni le passe-port de l'âme, ni la supplique aux dieux de l'Amenti. Des dessins d'une nature particulière annonçaient des scènes toutes différentes, se rattachant à la vie humaine, et non au voyage de l'ombre dans l'extra-monde. Des chapitres ou des alinéa semblaient indiqués par des caractères tracés en rouge, pour trancher sur le reste du texte écrit en noir, et fixer l'attention du lecteur aux endroits intéressants. Une inscription placée en tête paraissait contenir

le titre de l'ouvrage et le nom du grammate qui l'avait écrit ou copié; du moins, c'est ce que crut démêler à première vue la sagace intuition du docteur.

« Décidément, milord, nous avons volé le sieur Argyropoulos, dit Rumphius à Evandale, en lui faisant remarquer toutes les différences du papyrus et des rituels ordinaires. C'est la première fois que l'on trouve un manuscrit égyptien contenant autre chose que des formules hiératiques! Oh! je le déchiffrerai, dussé-je y perdre les yeux! dût ma barbe non coupée faire trois fois le tour de mon bureau! Oui, je t'arracherai ton secret, mystérieuse Égypte; oui, je saurai ton histoire, belle morte, car ce papyrus serré sur ton cœur par ton bras charmant doit la contenir! et je me couvrirai de gloire, et j'égalerai Champollion, et je ferai mourir Lepsius de jalousie! »

. . . . . .

Le docteur et le lord retournèrent en Europe; la momie, recouverte de toutes ses bandelettes et replacée dans ses trois cercueils, habite, dans le parc de lord Evandale, au Lincolnshire, le sarcophage de basalte qu'il a fait venir à grands frais de Biban-el-Molouk et n'a pas donné au British Muséum. Quelquefois le lord s'accoude sur le sarcophage, paraît rêver profondément et soupire...

Après trois ans d'études acharnées, Rumphius est parvenu à déchiffrer le papyrus mystérieux, sauf quelques endroits altérés ou présentant des signes inconnus, et c'est sa traduction latine, tournée par nous en français, que vous allez lire sous ce nom : le *Roman de la momie*.

FIN DU PROLOGUE.

I

Oph (c'est le nom égyptien de la ville que l'antiquité appelait Thèbes aux cent portes ou Diospolis Magna) semblait endormie sous l'action dévorante d'un soleil de plomb. Il était midi ; une lumière blanche tombait du ciel pâle sur la terre pâmée de chaleur ; le sol brillanté de réverbération luisait comme du métal fourbi, et l'ombre ne traçait plus au pied des édifices qu'un mince filet bleuâtre, pareil à la ligne d'encre dont un architecte dessine son plan sur le papyrus ; les maisons, aux murs légèrement inclinés en talus, flamboyaient comme des briques au four ; les portes étaient closes, et aux fenêtres, fermées de stores en roseaux clissés, nulle tête n'apparaissait.

Au bout des rues désertes, et au-dessus des terrasses, se découpaient, dans l'air d'une incandescente pureté, la pointe des obélisques, le

sommet des pylônes, l'entablement des palais et des temples, dont les chapiteaux, à face humaine ou à fleur de lotus, émergeaient à demi, rompant les lignes horizontales des toits et s'élevant comme des écueils parmi l'amas des édifices privés.

De loin en loin, par-dessus le mur d'un jardin, quelque palmier dardait son fût écaillé, terminé par un éventail de feuilles dont pas une ne bougeait, car nul souffle n'agitait l'atmosphère; des acacias, des sycomores et des figuiers de Pharaon déversaient une cascade de feuillage, tachant d'une étroite ombre bleue la lumière étincelante du terrain; ces touches vertes animaient et rafraîchissaient l'aridité solennelle du tableau, qui, sans elles, eût présenté l'aspect d'une ville morte.

Quelques rares esclaves de la race Nahasi, au teint noir, au masque simiesque, à l'allure bestiale, bravant seuls l'ardeur du jour, portaient chez leurs maîtres l'eau puisée au Nil dans des jarres suspendues à un bâton posé sur l'épaule; quoiqu'ils n'eussent pour vêtement qu'un caleçon rayé bridant sur les hanches, leurs torses brillants et polis comme du basalte ruisselaient de sueur, et ils hâtaient le pas pour ne pas brûler la plante épaisse de leurs pieds aux dalles chaudes

comme le pavé d'une étuve. Les matelots dormaient dans le naos de leurs canges amarrées au quai de brique du fleuve, sûrs que personne ne les éveillerait pour passer sur l'autre rive, au quartier des Memnonia. Au plus haut du ciel tournoyaient des gypaètes dont le silence général permettait d'entendre le piaulement aigu, qui, à un autre moment du jour, se fût perdu dans la rumeur de la cité; sur les corniches des monuments, deux ou trois ibis, une patte repliée sous le ventre, le bec enfoui dans le jabot, semblaient méditer profondément, et dessinaient leur silhouette grêle sur le bleu calciné et blanchissant qui leur servait de fond.

Cependant tout ne dormait pas dans Thèbes : des murs d'un grand palais, dont l'entablement orné de palmettes traçait sa longue ligne droite sur le ciel enflammé, sortait comme un vague murmure de musique. Ces bouffées d'harmonie se répandaient de temps à autre à travers le tremblement diaphane de l'atmosphère, où l'œil eût pu suivre presque leurs ondulations sonores.

Étouffée par l'épaisseur des murailles, comme par une sourdine, la musique avait une douceur étrange : c'était un chant d'une volupté triste, d'une langueur exténuée, exprimant la fatigue du corps et le découragement de la passion; on y

pouvait deviner aussi l'ennui lumineux de l'éter-
ternel azur, l'indéfinissable accablement des pays chauds.

En longeant cette muraille, l'esclave, oubliant le fouet du maître, suspendait sa marche et s'arrêtait pour aspirer, l'oreille tendue, ce chant imprégné de toutes les nostalgies secrètes de l'âme, et qui le faisait songer à la patrie perdue, aux amours brisés, et aux insurmontables obstacles du sort.

D'où venait-il, ce chant, ce soupir exhalé à petit bruit dans le silence de la ville? Quelle âme inquiète veillait, lorsque tout dormait autour d'elle?

La façade du palais, tournée vers une place assez vaste, avait cette rectitude de lignes et cette assiette monumentale, type de l'architecture égyptienne civile et religieuse. Cette habitation ne pouvait être que celle d'une famille princière ou sacerdotale; on le devinait au choix des matériaux, au soin de la bâtisse, à la richesse des ornements.

Au centre de la façade s'élevait un grand pavillon flanqué de deux ailes, et surmonté d'un toit formant un triangle écimé. Une large moulure à la gorge profondément évidée et d'un profil saillant terminait la muraille, où l'on ne remarquait

d'autre ouverture qu'une porte, non pas placée symétriquement au milieu, mais dans le coin du pavillon, sans doute pour laisser leur liberté de développement aux marches de l'escalier intérieur. Une corniche, du même style que l'entablement, couronnait cette porte unique.

Le pavillon saillait en avant d'une muraille à laquelle s'appliquaient, comme des balcons deux étages de galeries, espèces de portiques ouverts, faits de colonnes d'une fantaisie architecturale singulière ; les bases de ces colonnes représentaient d'énormes boutons de lotus, dont la capsule, se déchirant en lobes dentelés, laissait jaillir, comme un pistil gigantesque, la hampe renflée du bas, amenuisée du haut, étranglée sous le chapiteau par un colier de moulures, et se terminant en fleur épanouie.

Entre les larges baies des entre-colonnements, on apercevait de petites fenêtres à deux vantaux garnis de verres de couleur. Au-dessus régnait un toit en terrasse dallé d'énormes pierres.

Dans ces galeries extérieures, de grands vases d'argile, frottés en dedans d'amandes amères, bouchés de tampons de feuillage et posés sur des trépieds de bois, rafraîchissaient l'eau du Nil aux courants d'air. Des guéridons supportaient des pyramides de fruits, des gerbes de fleurs et des

coupes à boire de différentes formes : car les Égyptiens aiment à manger en plein air, et prennent, pour ainsi dire, leurs repas sur la voie publique.

De chaque côté de cet avant-corps s'étendaient des bâtiments n'ayant qu'un rez-de-chaussée, et formés d'un rang de colonnes engagées à mi-hauteur dans une muraille divisée en panneaux de manière à former autour de la maison un promenoir abrité contre le soleil et les regards. Toute cette architecture, égayée de peintures ornementales (car les chapiteaux, les fûts, les corniches, les panneaux, étaient coloriés), produisait un effet heureux et splendide.

En franchissant la porte, on entrait dans une vaste cour entourée d'un portique quadrilatéral, soutenu par des piliers ayant pour chapitaux quatre têtes de femmes aux oreilles de vache, aux longs yeux bridés, au nez légèrement camard, au sourire largement épanoui, coiffées d'un épais bourrelet rayé, qui supportaient un dé de granit.

Sous ce portique s'ouvraient les portes des appartements, où ne pénétrait qu'une lumière adoucie par l'ombre de la galerie.

Au milieu de la cour scintillait sous le soleil une pièce d'eau bordée d'une marge en granit de Syène, et sur laquelle s'étalaient les larges feuilles

taillées en cœur de lotus, dont les fleurs roses ou bleues se fermaient à demi, comme pâmées de chaleur, malgré l'eau où elles baignaient.

Dans les plates-bandes encadrant le bassin, étaient plantées des fleurs disposées en éventail sur de petits monticules de terre, et, par les étroits chemins tracés entre les touffes, se promenaient avec précaution deux cigognes familières, faisant de temps à autre claquer leur long bec et palpiter leurs ailes comme si elles voulaient s'envoler.

Aux angles de la cour, quatre grands perséas tordaient leurs troncs et découpaient leurs masses de feuillage d'un vert métallique.

Au fond, une espèce de pylône interrompait le portique, et sa large baie encadrant l'air bleu laissait apercevoir au bout d'un long berceau de treilles un kiosque d'été d'une construction aussi riche qu'élégante.

Dans les compartiments tracés à droite et à gauche de la tonnelle par des arbres nains taillés en cône, verdoyaient des grenadiers, des sycomores, des tamarisques, des périplocas, des mimosas, des acacias, dont les fleurs brillaient comme des étincelles coloriées sur le fond intense du feuillage dépassant la muraille.

La musique faible et douce dont nous avons

parlé sortait d'une des chambres ouvrant leur porte sous le portique intérieur.

Quoique le soleil donnât en plein dans la cour dont le sol brillait inondé d'une lumière crue, une ombre bleue et fraîche, transparente dans son intensité, baignait l'appartement où l'œil, aveuglé par les ardentes réverbérations, cherchait d'abord les formes et finissait par les démêler lorsqu'il s'était habitué à ce demi-jour.

Une teinte lilas tendre colorait les parois de la chambre, autour de laquelle régnait une corniche enluminée de tons éclatants et fleurie de palmettes d'or. Des divisions architecturales heureusement combinées traçaient sur ces espaces plans des panneaux qui encadraient des dessins, des ornements, des gerbes de fleurs, des figures d'oiseaux, des damiers de couleurs contrastées, et des scènes de la vie intime.

Au fond, près de la muraille, se dessinait un lit de forme bizarre, représentant un bœuf coiffé de plumes d'autruche, un disque entre les cornes, aplatissant son dos pour recevoir le dormeur ou la dormeuse sur son mince matelas rouge, arc-boutant contre le sol, en manière de pieds, ses jambes noires terminées par des sabots verts, et retroussant sa queue divisée en deux flocons. Ce quadrupède-lit, cet animal-meuble, eût paru étrange en

tout autre pays que l'Égypte, où les lions et les chacals se laissent également arranger en lits par le caprice de l'ouvrier. Devant cette couche était placé un escabeau à quatre marches, pour y monter; à la tête, un chevet d'albâtre oriental, destiné à soutenir le col sans déranger la coiffure, se creusait en demi-lune.

Au milieu, une table de bois précieux travaillé avec un soin charmant posait son disque sur un socle évidé. Différents objets l'encombraient : un pot de fleurs de lotus, un miroir de bronze poli à pied d'ivoire, une buire d'agate rubanée pleine de poudre d'antimoine, une spatule à parfums en bois de sycomore, formée par une jeune fille nue jusqu'aux reins, allongée dans une position de nage et semblant vouloir soutenir sa cassolette au-dessus de l'eau.

Près de la table, sur un fauteuil en bois doré, réchampi de rouge, aux pieds bleus, aux bras figurés par des lions, recouvert d'un épais coussin à fond pourpre étoilé d'or et quadrillé de noir, dont le bout débordait en volute par-dessus le dossier, était assise une jeune femme ou plutôt une jeune fille d'une merveilleuse beauté, dans une gracieuse attitude de nonchalance et de mélancolie.

Ses traits, d'une délicatesse idéale, offraient le plus pur type égyptien, et souvent les sculpteurs

avaient dû penser à elle en taillant les images d'Isis et d'Hâtor, au risque d'enfreindre les rigoureuses lois hiératiques; des reflets d'or et de rose coloraient sa pâleur ardente, où se dessinaient ses longs yeux noirs, agrandis par une ligne d'antimoine et alanguis d'une indicible tristesse. Ce grand œil sombre, aux sourcils arqués et aux paupières teintes, prenait une expression étrange dans ce visage mignon, presque enfantin. La bouche mi-ouverte, colorée comme une fleur de grenade, laissait briller entre ses lèvres, un peu épaisses, un éclair humide de nacre bleuâtre, et gardait ce sourire involontaire et presque douloureux qui donne un charme si sympathique aux figures égyptiennes; le nez, légèrement déprimé à la racine, à l'endroit où les sourcils se confondaient dans une ombre veloutée, se relevait avec des lignes si pures, des arêtes si fines, et découpait ses narines d'un trait si net, que toute femme ou toute déesse s'en serait contentée: malgré son profil imperceptiblement africain, le menton s'arrondissait par une courbe d'une élégance extrême, et brillait poli comme l'ivoire: les joues, un peu plus développées que chez les beautés des autre peuples, prêtaient à la physionomie une expression de douceur et de grâce d'un charme extrême.

Cette belle fille avait pour coiffure une sorte de casque formé par une pintade dont les ailes à demi déployées s'abattaient sur ses tempes, et dont la jolie tête effilée s'avançait jusqu'au milieu de son front, tandis que la queue, constellée de points blancs, se déployait sur sa nuque. Une habile combinaison d'émail imitait à s'y tromper le plumage ocellé de l'oiseau; des pennes d'autruche, implantées dans le casque comme une aigrette, complétaient cette coiffure réservée aux jeunes vierges, de même que le vautour, symbole de la maternité, n'appartient qu'aux femmes.

Les cheveux de la jeune fille, d'un noir brillant, tressés en fines nattes, se massaient de chaque côté de ses joues rondes et lisses, dont ils accusaient le contour, et s'allongeaient jusqu'aux épaules; dans leur ombre luisaient, comme des soleils dans un nuage, de grands disques d'or en façon de boucles d'oreilles; de cette coiffure partaient deux longues bandes d'étoffe aux bouts frangés qui retombaient avec grâce derrière le dos. Un large pectoral composé de plusieurs rangs d'émaux, de perles d'or, de grains de cornaline, de poissons et de lézards en or estampé, couvrait la poitrine de la base du col à la naissance de la gorge, qui transparaissait rose et blanche à travers la trame aérienne de la calasiris. La robe,

quadrillée de larges carreaux, se nouait sous le sein au moyen d'une ceinture à bouts flottants, et se terminait par une large bordure à raies transversales garnie de franges. De triples bracelets en grains de lapis-lazuli, striés de distance en distance d'une rangée de perles d'or, cerclaient ses poignets minces, délicats comme ceux d'un enfant: et ses beaux pieds étroits, aux doigts souples et longs, chaussés de tatbebs en cuir blanc gaufré de dessins d'or, reposaient sur un tabouret de cèdre incrusté d'émaux verts et rouges.

Près de Tahoser, c'est le nom de la jeune Egyptienne, se tenait agenouillée, une jambe repliée sous la cuisse et l'autre formant un angle obtus, dans cette attitude que les peintres aiment à reproduire aux murs des hypogées, une joueuse de harpe posée sur une espèce de socle bas, destiné sans doute à augmenter la résonnance de l'instrument. Un morceau d'étoffe rayé de bandes de couleur, et dont les bouts rejetés en arrière flottaient en barbes cannelées, contenait ses cheveux et encadrait sa figure souriante et mystérieuse comme un masque de sphinx. Une étroite robe, ou, pour mieux dire, un fourreau de gaze transparente, moulait exactement les contours juvéniles de son corps élégant et frêle; cette robe, coupée au-dessous du sein, laissait

les épaules, la poitrine et les bras libres dans leur chaste nudité.

Un support, fiché dans le socle sur lequel était placée la musicienne, et traversé d'une cheville en forme de clef, servait de point d'appui à la harpe, dont, sans cela, le poids eût pesé tout entier sur l'épaule de la jeune femme. Cette harpe, terminée par une sorte de table d'harmonie, arrondie en conque et coloriée de peintures ornementales, portait, à son extrémité supérieure, une tête sculptée d'Hâtor surmontée d'une plume d'autruche; les cordes, au nombre de neuf, se tendaient diagonalement et frémissaient sous les doigts longs et menus de la harpiste, qui souvent, pour atteindre les notes graves, se penchait, avec un mouvement gracieux, comme si elle eût voulu nager sur les ondes sonores de la musique, et accompagner l'harmonie qui s'éloignait.

Derrière elle, une autre musicienne debout, qu'on aurait pu croire nue sans le léger brouillard blanc qui atténuait la couleur bronzée de son corps, jouait d'une espèce de mandore au manche démesurément long, dont les trois cordes étaient coquettement ornées, à leur extrémité, de houppes de couleur. Un de ses bras, mince et rond cependant, s'allongeait jusqu'au haut du

manche avec une pose sculpturale, tandis que l'autre soutenait l'instrument et agaçait les cordes.

Une troisième jeune femme, que son énorme chevelure faisait paraître encore plus fluette, marquait la mesure sur un tympanon formé d'un cadre de bois légèrement infléchi en dedans et tendu de peau d'onagre.

La joueuse de harpe chantait une mélopée plaintive, accompagnée à l'unisson, d'une douceur inexprimable et d'une tristesse profonde. Les paroles exprimaient de vagues aspirations, des regrets voilés, un hymne d'amour à l'inconnu, et des plainte timides sur la rigueur des dieux et la cruauté du sort.

Tahoser, le coude appuyé sur un des lions de son fauteuil, la main à la joue et le doigt retroussé contre la tempe, écoutait avec une distraction plus apparente que réelle le chant de la musicienne ; parfois un soupir gonflait sa poitrine et soulevait les émaux de son gorgerin ; parfois une lueur humide, causée par une larme qui germait, lustrait le globe de son œil entre les lignes d'antimoine, et ses petites dents mordaient sa lèvre inférieure comme si elle se fût rebellée contre son émotion.

« Satou, fit-elle en frappant l'une contre l'autre ses mains délicates pour imposer silence à la mu-

sicienne, qui étouffa aussitôt avec sa paume les vibrations de la harpe, ton chant m'énerve, m'alanguit, et me ferait tourner la tête comme un parfum trop fort. Les cordes de ta harpe semblent tordues avec les fibres de mon cœur et me résonnent douloureusement dans la poitrine ; tu me rends presque honteuse, car c'est mon âme qui pleure à travers ta musique ; et qui peut t'en avoir dit les secrets ?

— Maîtresse, répondit la harpiste, le poëte et le musicien savent tout ; les dieux leur révèlent les choses cachées ; ils expriment dans leurs rhythmes ce que la pensée conçoit à peine et ce que la langue balbutie confusément Mais, si mon chant t'attriste, je puis, en changeant de mode, faire naître des idées plus riantes dans ton esprit. »

Et Satou attaqua les cordes de sa harpe avec une énergie joyeuse et un rhythme vif que le tympanon accentuait de coups pressés ; après ce prélude, elle entonna un chant célébrant les charmes du vin, l'enivrement des parfums et le délire de la danse.

Quelques-unes des femmes qui, assises sur ces pliants à cols de cygnes bleus dont le bec jaune mord les bâtons du siége, ou agenouillées sur des coussins écarlates gonflés de barbe de chardon, gardaient, sous l'influence de la musique de Satou,

des poses d'une langueur désespérée, frissonnèrent, ouvrirent les narines, aspirèrent le rhythme magique, se dressèrent sur leurs pieds, et, mues d'une impulsion irrésistible, se mirent à danser.

Une coiffure en forme de casque échancré à l'oreille enveloppait leur chevelure, dont quelques spirales s'échappaient et flagellaient leurs joues brunes, où l'ardeur de la danse mit bientôt des couleurs roses. De larges cercles d'or battaient leur col, et à travers leur longue chemise de gaze, brodée de perles par en haut, on voyait leur corps couleur de bronze jaune doré s'agiter avec une souplesse de couleuvre; elles se tordaient, se cambraient, remuaient leurs hanches cerclées d'une étroite ceinture, se renversaient, prenaient des attitudes penchées, inclinaient la tête à droite et à gauche comme si elles eussent trouvé une volupté secrète à frôler de leur menton poli leur épaule froide et nue, se rengorgeaient comme des colombes, s'agenouillaient et se relevaient, serraient les mains contre leur poitrine ou déployaient moelleusement leurs bras, qui semblaient battre des ailes comme ceux d'Isis et de Nyphtys; traînaient leurs jambes, ployaient leurs jarrets, déplaçaient leurs pieds agiles par de petits mouvements saccadés, et suivaient toutes les ondulations de la musique.

Les suivantes, debout contre la muraille pour laisser le champ libre aux évolutions des danseuses, marquaient le rhythme en faisant craquer leurs doigts ou en frappant l'une contre l'autre la paume de leurs mains. Celles-ci, entièrement nues, n'avaient pour ornement qu'un bracelet en pâte émaillée. Celles-là, vêtues d'un pagne étroit retenu par des bretelles, portaient pour coiffure quelques brins de fleurs tordus. C'était étrange et gracieux. Les boutons et les fleurs, doucement agités, répandaient leurs parfums à travers la salle, et ces jeunes femmes couronnées eussent pu offrir aux poëtes d'heureux sujets de comparaison.

Mais Satou s'était exagéré la puissance de son art. Le rhythme joyeux semblait avoir accru la mélancolie de Tahoser. Une larme roulait sur sa belle joue, comme une goutte d'eau du Nil sur un pétale de nymphæa, et, cachant sa tête contre la poitrine de la suivante favorite qui se tenait accoudée au fauteuil de sa maîtresse, elle murmura dans un sanglot, avec un gémissement de colombe étouffée :

« Oh ! ma pauvre Nofré, je suis bien triste et bien malheureuse ! »

II

Nofré fit un signe, pressentant une confidence ; la harpiste, les deux musiciennes, les danseuses et les suivantes se retirèrent silencieusement à la file, comme les figures peintes sur les fresques. Lorsque la dernière eut disparu, la suivante favorite dit à sa maîtresse d'un ton câlin et compatissant, comme une jeune mère qui berce les petits chagrins de son nourrisson :

« Qu'as-tu, chère maîtresse, pour être triste et malheureuse? N'es-tu pas jeune, belle à faire envie aux plus belles, libre, et ton père, le grand prêtre Pétamounoph, dont la momie ignorée repose dans un riche tombeau, ne t'a-t-il pas laissé de grands biens dont tu disposes à ton gré? Ton palais est très-beau, tes jardins sont très-vastes et arrosés d'eaux transparentes. Tes coffres de pâte émaillée et de bois de sycomore contiennent des colliers, des pectoraux, des gorgerins, des an-

neaux pour les jambes, des bagues aux chatons finement travaillés ; tes robes, tes calasiris, tes coiffures, dépassent le nombre des jours de l'année; Hôpi-Mou, le père des eaux, recouvre régulièrement de sa vase féconde tes domaines, dont un gypaëte volant à tire-d'aile ferait à peine le tour d'un soleil à l'autre ; et ton cœur, au lieu de s'ouvrir joyeusement à la vie comme un bouton de lotus au mois d'Hâtor ou de Choïack, se referme et se contracte douloureusement. »

Tahoser répondit à Nofré :

« Oui, certes, les dieux des zones supérieures m'ont favorablement traitée; mais qu'importent toutes les choses qu'on possède, si l'on n'a pas la seule qu'on souhaite? Un désir non satisfait rend le riche aussi pauvre dans son palais doré et peint de couleurs vives, au milieu de ses amas de blé, d'aromates et de matières précieuses, que le plus misérable ouvrier des Memnonia qui recueille avec de la sciure de bois le sang des cadavres, ou que le nègre demi-nu manœuvrant sur le Nil sa frêle barque de papyrus, à l'ardeur du soleil de midi. »

Nofré sourit et dit d'un air d'imperceptible raillerie :

« Est-il possible, ô maîtresse! qu'un de tes caprices ne soit pas réalisé sur-le-champ? Si tu

rêves d'un bijou, tu livres à l'artisan un lingot d'or pur, des cornalines, du lapis-lazuli, des agates, des hématites, et il exécute le dessin souhaité; il en est de même pour les robes, les chars, les parfums, les fleurs et les instruments de musique. Tes esclaves, de Philoe à Héliopolis, cherchent pour toi ce qu'il y a de plus beau, de plus rare; si l'Égypte ne renferme pas ce que tu souhaites, les caravanes te l'apportent du bout du monde! »

La belle Tahoser secoua sa jolie tête et parut impatientée du peu d'intelligence de sa confidente.

« Pardon, maîtresse, dit Nofré, se ravisant et comprenant qu'elle avait fait fausse route, je ne songeais pas que depuis quatre mois bientôt le Pharaon est parti pour l'expédition de l'Éthiopie supérieure, et que le bel oëris (officier) qui ne passait pas sous ta terrasse sans lever la tête et ralentir le pas accompagne Sa Majesté. Qu'il avait bonne grâce en son costume militaire! qu'il était beau, jeune et vaillant!

Comme si elle eût voulu parler, Tahoser ouvrit à demi ses lèvres roses; mais un léger nuage de pourpre se répandit sur ses joues, elle pencha la tête, et la phrase prête à s'envoler ne déploya pas ses ailes sonores.

La suivante crut qu'elle avait touché juste et continua :

« En ce cas, maîtresse, ton chagrin va cesser : ce matin un coureur haletant est arrivé, annonçant la rentrée triomphale du roi avant le coucher du soleil. N'entends-tu pas déjà mille rumeurs bourdonner confusément dans la cité, qui sort de sa torpeur méridienne? Écoute ! les roues des chars résonnent sur les dalles des rues ; et déjà le peuple se porte en masses compactes vers la rive du fleuve pour le traverser et se rendre au champ de manœuvre. Secoue ta langueur, et toi aussi viens voir ce spectacle admirable. Quand on est triste, il faut se mêler à la foule. La solitude nourrit les pensées sombres. Du haut de son char de guerre, Ahmosis te décochera un gracieux sourire, et tu rentreras plus gaie à ton palais.

— Ahmosis m'aime, répondit Tahoser, mais je ne l'aime pas.

— Propos de jeune vierge, » répliqua Nofré, à qui le beau chef militaire plaisait fort, et qui croyait jouée la nonchalance dédaigneuse de Tahoser. En effet, Ahmosis était charmant : son profil ressemblait aux images des dieux taillées par les plus habiles sculpteurs; ses traits fiers, réguliers, égalaient en beauté ceux d'une femme ; son nez légèrement aquilin, ses yeux d'un noir brillant, agrandis d'antimoine, ses joues aux contours polis, d'un grain aussi doux que celui de l'albâtre

oriental, ses lèvres bien modelées, l'élégance de sa haute taille, son buste aux épaules larges, aux hanches étroites, ses bras vigoureux où cependant nul muscle ne faisait saillir son relief grossier, avaient tout ce qu'il faut pour séduire les plus difficiles; mais Tahoser ne l'aimait pas, quoi qu'en pensât Nofré.

Une autre idée qu'elle n'exprima pas, car elle ne croyait pas Nofré capable de la comprendre, détermina la jeune fille : elle secoua sa nonchalance, quitta son fauteuil avec une vivacité qu'on n'aurait pas attendue d'elle, à l'attitude brisée qu'elle avait gardée pendant les chœurs et les danses. Nofré, agenouillée à ses pieds, lui chaussa des espèces de patins au bec recourbé, jeta de la poudre odorante sur ses cheveux, tira d'une boîte quelques bracelets en forme de serpent, quelques bagues ayant pour chaton le scarabée sacré; lui mit aux joues un peu de fard vert, que le contact de la peau fit immédiatement rosir; polit ses ongles avec un cosmétique, rajusta les plis un peu froissés de sa calasiris, en suivante zélée, qui veut faire paraître sa maîtresse dans tous ses avantages; puis elle appela deux ou trois serviteurs, et leur dit de faire préparer la barque et passer de l'autre côté du fleuve le chariot et son attelage.

Le palais, ou, si ce titre semble trop pom-

peux, la maison de Tahoser s'élevait tout près du Nil, dont elle n'était séparée que par des jardins. La fille de Pétamounoph, la main posée sur l'épaule de Nofré, précédée de ses serviteurs, suivit jusqu'à la porte d'eau la tonnelle, dont les pampres, tamisant le soleil, bigarraient d'ombre et de clair sa charmante figure. Elle arriva bientôt sur un large quai de brique, où fourmillait une foule immense, attendant le départ ou le retour des embarcations.

Oph, la colossale cité, ne renfermait plus dans son sein que les malades, les infirmes, les vieillards incapables de se mouvoir, et les esclaves chargés de garder les maisons : par les rues, par les places, par les dromos, par les allées de sphinx, par les pylônes, par les quais, coulait un fleuve d'êtres humains se dirigeant vers le Nil. La variété la plus étrange bariolait cette multitude : les Égyptiens formaient la masse et se reconnaissaient à leur profil pur, à leur taille svelte et haute, à leur robe de fin lin, ou à leur calasiris soigneusement plissée; quelques-uns, la tête enveloppée dans une étoffe à raies bleues ou vertes, les reins serrés d'un étroit caleçon, montraient jusqu'à la ceinture leur torse nu couleur d'argile cuite.

Sur ce fond indigène tranchaient des échantil-

lons divers de races exotiques : les nègres du haut Nil, noirs comme des dieux de basaltes, les bras cerclés de larges anneaux d'ivoire et faisant balancer à leurs oreilles de sauvages ornements; les Éthiopiens bronzés, à la mine farouche, inquiets malgré eux dans cette civilisation, comme des bêtes sauvages au plein jour; les Asiatiques au teint jaune clair, aux yeux d'azur, à la barbe frisée en spirales, coiffés d'une tiare maintenue par un bandeau, drapés d'une robe à frange chamarrée de broderies; les Pélasges vêtus de peaux de bêtes, rattachées à l'épaule, laissant voir leurs bras et leurs jambes bizarrement tatoués, et portant des plumes d'oiseaux sur leur tête, d'où pendaient deux nattes de cheveux que terminait une mèche aiguisée en accroche-cœur.

A travers cette foule s'avançaient gravement des prêtres à la tête rasée, une peau de panthère tournée autour du corps, de façon que le mufle de l'animal simulât une boucle de ceinture, des souliers de biblos aux pieds, à la main une haute canne d'acacia, gravée de caractères hiéroglyphiques; des soldats, leur poignard à clous d'argent au côté, leur bouclier sur le dos, leur hache de bronze au poing; des personnages recommandables, à la poitrine décorée de gorgerins honorifiques, que saluaient bas les esclaves en mettant leurs

mains près de terre. Se glissant le long des murs d'un air humble et triste, de pauvres femmes demi-nues cheminaient, courbées sous le poids de leurs enfants suspendus à leur cou dans des lambeaux d'étoffe ou des couffes de sparterie, tandis que les belles filles, accompagnées de trois ou quatre suivantes, passaient fièrement sous leur longues robes transparentes nouées au-dessous du sein d'écharpes à bouts flottants, avec un scintillement d'émaux, de perles et d'or, et une fragrance de fleurs et d'aromates.

Parmi les piétons filaient des litières portées par des Éthiopiens au pas rapide et rhythmique; des chars légers attelés de chevaux fringants aux têtes empanachées, des chariots à bœufs d'une allure pesante et contenant une famille. A peine si la foule, insouciante d'être écrasée, s'ouvrait pour leur faire place, et souvent les conducteurs étaient obligés de frapper de leur fouet les retardataires ou les obstinés qui ne s'écartaient pas.

Un mouvement extraordinaire avait lieu sur le fleuve, couvert, malgré sa largeur, à ne pas en apercevoir l'eau, dans toute la longueur de la ville, de barques de toute espèce; depuis la cange à la proue et à la poupe élevées, au naos chamarré de couleurs et de dorures, jusqu'au mince esquif de papyrus, tout était employé. On n'avait pas

même dédaigné les bateaux à passer le bétail et à transporter les fruits, les radeaux de joncs soutenus par des outres qu'on charge ordinairement de vases d'argile.

Ce n'était pas une mince besogne de transvaser d'un bord du fleuve à l'autre une population de plus d'un million d'âmes, et il fallait pour l'opérer toute l'adresse active des matelots de Thèbes.

L'eau du Nil, battue, fouettée, divisée par les rames, les avirons, les gouvernails, écumait comme une mer, et formait mille remous qui rompaient la force du courant.

La structure des barques était aussi variée que pittoresque : les unes se terminaient à chaque extrémité par une grande fleur de lotus recourbée en dedans et serrée à sa tige d'une cravate de banderoles; les autres se bifurquaient à la poupe et s'aiguisaient en pointe ; celles-ci s'arrondissaient en croissant et se relevaient aux deux bouts; celles-là portaient des espèces de châteaux ou plates-formes où se tenaient debout les pilotes; quelques-unes consistaient en trois bandes d'écorce reliées avec des cordes et manœuvrées par une pagaie. Les bateaux destinés au transport des animaux et des chars étaient accolés bord à bord, et supportaient un plancher sur lequel se remployait un pont volant permettant d'embarquer et de débar-

quer sans peine : le nombre en était grand. Les chevaux surpris hennissaient et frappaient le bois de leur corne sonore ; les bœufs tournaient avec inquiétude du côté de la rive leurs mufles lustrés d'où pendaient des filaments de bave, et se calmaient sous les caresses des conducteurs.

Les contre-maîtres marquaient le rhythme aux rameurs en heurtant l'une contre l'autre la paume de leurs mains ; les pilotes, juchés sur la poupe ou se promenant sur le toit des naos, criaient leurs ordres, indiquant les manœuvres nécessaires pour se diriger à travers le dédale mouvant des embarcations. Parfois, malgré les précautions les bateaux se choquaient, et les mariniers échangeaient des injures ou se frappaient de leurs rames.

Ces milliers de nefs, peintes la plupart en blanc et relevées d'ornements verts, bleus et rouges, chargées d'hommes et de femmes vêtus de costumes multicolores, faisaient disparaître entièrement le Nil sur une surface de plusieurs lieues, et présentaient, sous la vive couleur du soleil d'Égypte, un spectacle d'un éclat éblouissant dans sa mobilité ; l'eau agitée en tous sens fourmillait, scintillait, miroitait comme du vif-argent, et ressemblait à un soleil brisé en millions de pièces.

Tahoser entra dans sa cange, décorée avec une

richesse extrême, dont le centre était occupé par une cabine ou naos à l'entablement surmonté d'une rangée d'urœus, aux angles équarris en piliers, aux parois bariolées de dessins symétriques. Un habitacle à toit aigu chargeait la poupe, contre-balancé à l'autre extrémité par une sorte d'autel enjolivé de peintures. Le gouvernail se composait de deux immenses rames terminées en tête d'Hâtor, nouées au col de longs bouts d'étoffe et jouant sur des pieux échancrés. Au mât dressé palpitait, car le vent d'est venait de se lever, une voile oblongue fixée à deux vergues, dont la riche étoffe était brodée et peinte de losanges, de chevrons, de quadrilles, d'oiseaux, d'animaux chimériques aux couleurs éclatantes; à la vergue inférieure pendait une frange de grosses houppes.

L'amarre dénouée et la voile tournée au vent, la cange s'éloigna de la rive, divisant de sa proue les agrégations de barques dont les rames s'enchevêtraient et s'agitaient comme des pattes de scarabées retournés sur le dos; elle filait insouciamment au milieu d'un concert d'injures et de cris; sa force supérieure lui permettait de dédaigner des chocs qui eussent coulé bas des embarcations plus frêles. D'ailleurs, les matelots de Tahoser étaient si habiles, que la cange qu'ils dirigeaient

semblait douée d'intelligence, tant elle obéissait avec promptitude au gouvernail et se détournait à propos des obstacles sérieux. Elle eut bientôt laissé derrière elle les bateaux appesantis, dont le naos plein de passagers à l'intérieur était encore chargé sur le toit de trois ou quatre rangées d'hommes, de femmes et d'enfants accroupis dans l'attitude si chère au peuple égyptien. A voir ces personnages agenouillés ainsi, on les eût pris pour les juges assesseurs d'Osiris, si leur physionomie, au lieu d'exprimer le recueillement propre à des conseillers funèbres, n'eût respiré la gaieté la plus franche. En effet, le Pharaon revenait vainqueur et ramenait un immense butin. Thèbes était dans la joie, et sa population tout entière allait au-devant du favori d'Ammon-Ra, seigneur des diadèmes, modérateur de la région pure, Aroëris tout-puissant, roi-soleil et conculcateur des peuples!

La cange de Tahoser atteignit bientôt la rive opposée. La barque qui portait le char aborda presque en même temps : les bœufs passèrent sur le pont volant et furent placés sous le joug en quelques minutes par les serviteurs alertes débarqués avec eux.

Ces bœufs blancs, tachetés de noir, étaient coiffés d'une sorte de tiare recouvrant en partie le

joug attaché au timon et maintenu par deux larges courroies de cuir, dont l'une entourait leur col, et dont l'autre reliée à la première, leur passait sous le ventre. Leurs garrots élevés, leurs larges fanons, leurs jarrets secs et nerveux, leurs sabots mignons et brillants comme de l'agate, leur queue au flocon soigneusement peigné, montraient qu'ils étaient de race pure, et que les pénibles travaux des champs ne les avaient jamais déformés. Ils avaient cette placidité majestueuse d'Apis, le taureau sacré, lorsqu'il reçoit les hommages et les offrandes. Le char, d'une légèreté extrême, pouvait contenir deux ou trois personnes debout; sa caisse demi-circulaire, couverte d'ornements et de dorures distribués en lignes d'une courbe gracieuse, était soutenue par une sorte d'étançon diagonal dépassant un peu le rebord supérieur, et auquel le voyageur s'accrochait de la main lorsque la route était raboteuse ou l'allure de l'attelage rapide; sur l'essieu, placé à l'arrière de la caisse pour adoucir les cahots, pivotaient deux roues à six rayons que maintenaient des clavettes rivées. Au bout d'une hampe plantée dans le fond du char s'épanouissait un parasol figurant des feuilles de palmier.

Nofré, penchée sur le rebord du char, tenait les rênes des bœufs bridés comme des chevaux, et

conduisait le char suivant la coutume égyptienne, tandis que Tahoser, immobile à côté d'elle, appuyait sa main, constellée de bagues depuis le petit doigt jusqu'au pouce, à la moulure dorée de la conque.

Ces deux belles filles, l'une étincelante d'émaux et de pierres précieuses, l'autre à peine voilée d'une transparente tunique de gaze, formaient un groupe charmant sur ce char aux brillantes couleurs. Huit ou dix serviteurs, vêtus d'une cotte à raies obliques dont les plis se massaient par devant, accompagnaient l'équipage, se réglant sur l'allure des bœufs.

De ce côté du fleuve l'affluence n'était pas moins grande ; les habitants du quartier des **Memnonia** et des villages circonvoisins arrivaient de leur côté, et à chaque instant les barques, déposant leur charge sur le quai de briques, apportaient de nouveaux curieux qui épaississaient la foule. D'innombrables chars, se dirigeant vers le champ de manœuvre, faisaient rayonner leurs roues comme des soleils parmi la poussière dorée qu'ils soulevaient. Thèbes, à ce moment, devait être déserte comme si un conquérant eût emmené son peuple en captivité.

Le cadre était d'ailleurs digne du tableau. Au milieu de verdoyantes cultures, d'où jaillissaient

des aigrettes de palmiers-doums, se dessinaient, vivement coloriés, des habitations de plaisance, des palais, des pavillons d'été entourés de sycomores et de mimosas. Des bassins miroitaient au soleil, des vignes enlaçaient leurs festons à des treillages voûtés; au fond, se découpait la gigantesque silhouette du palais Rhamsès-Meïamoun, avec ses pylônes démesurés, ses murailles énormes, ses mâts dorés et peints, dont les banderoles flottaient au vent; plus au nord, les deux colosses qui trônent avec une pose d'éternelle impassibilité, montagnes de granit à forme humaine, devant l'entrée de l'Aménophium, s'ébauchaient dans une demi-teinte bleuâtre, masquant à demi le Rhamesséium plus lointain et le tombeau en retraite du grand prêtre, mais laissant entrevoir par un de ses angles le palais de Ménephta.

Plus près de la chaîne libyque, le quartier des Memnonia, habité par les colchytes, les paraschistes et les tarischeutes, faisait monter dans l'air bleu les rousses fumées de ses chaudières de natron : car le travail de la mort ne s'arrête jamais, et la vie a beau se répandre tumultueuse, les bandelettes se préparent, les cartonnages se moulent, les cercueils se couvrent d'hiéroglyphes, et quelque cadavre froid, allongé sur le lit funèbre à

piéds de lion ou de chacal, attend qu'on lui fasse sa toilette d'éternité.

A l'horizon, mais rapprochées par la transparence de l'air, les montagnes libyques découpaient sur le ciel pur leurs dentelures calcaires, et leurs masses arides évidées par les hypogées et les syringes.

Lorsqu'on se tournait vers l'autre rive, la vue n'était pas moins merveilleuse : les rayons du soleil coloraient en rose, sur le fond vaporeux de la chaîne arabique, la masse gigantesque du palais du Nord, que l'éloignement pouvait à peine diminuer, et qui dressait ses montagnes de granit, sa forêt de colonnes géantes, au-dessus des habitations à toit plat.

Devant le palais s'étendait une vaste esplanade descendant au fleuve par deux escaliers placés à ses angles; au milieu, un dromos de criosphinx, perpendiculaire au Nil, conduisait à un pylône démesuré, précédé de deux statues colossales et d'une paire d'obélisques dont les pyramidions, dépassant sa corniche, découpaient leur pointe couleur de chair sur l'azur uni du ciel.

En recul au-dessus de la muraille d'enceinte se présentait par sa face latérale le temple d'Ammon; et plus à droite s'élevaient le temple de Khons et le temple d'Opht; un gigantesque pylône

vu de profil et tourné vers le midi, deux obélisques de soixante coudées de haut, marquaient le commencement de cette prodigieuse allée de deux mille sphinx à corps de lion et à tête de bélier, se prolongeant du palais du nord au palais du sud ; sur les piédestaux l'on voyait s'évaser les croupes énormes de la première rangée de ces monstres tournant le dos au Nil.

Plus loin s'ébauchaient vaguement dans une lumière rosée des corniches où le globe mystique déployait ses vastes ailes, des têtes de colosses à figure placide, des angles d'édifices immenses, des aiguilles de granit, des superpositions de terrasses, des bouquets de palmiers, s'épanouissant comme des touffes d'herbe entre ces prodigieux entassements ; et le palais du sud développait ses hautes parois coloriées, ses mâts pavoisés, ses portes en talus, ses obélisques et ses troupeaux de sphinx.

Au delà, tant que la vue pouvait s'étendre, Oph se déployait avec ses palais, ses colléges de prêtres, ses maisons, et de faibles lignes bleues indiquaient aux derniers plans la crête de ses murailles et le sommet de ses portes.

Tahoser regardait vaguement cette perspective familière pour elle, et ses yeux distraits n'exprimaient aucune admiration ; mais, en passant de-

vant une maison presque enfouie dans une touffe de luxuriante végétation, elle sortit de son apathie, sembla chercher du regard sur la terrasse et à la galerie extérieure une figure connue.

Un beau jeune homme, nonchalamment appuyé à une des colonnettes du pavillon, paraissait regarder la foule ; mais ses prunelles sombres, devant lesquelles semblait danser un rêve, ne s'arrêtèrent pas sur le char qui portait Tahoser et Nofré.

Cependant la petite main de la fille de Pétamounoph s'accrochait nerveusement au rebord du char. Ses joues avaient pâli sous la légère couche de fard dont Nofré les avait peintes, et, comme si elle défaillait, à plusieurs reprises elle aspira l'odeur de son bouquet de lotus.

III

Malgré sa perspicacité habituelle, Nofré n'avait pas remarqué l'effet produit sur sa maîtresse par le dédaigneux inconnu : elle n'avait vu ni sa pâleur suivie d'une rougeur foncée, ni la lueur plus vive de son regard, ni entendu le bruissement des émaux et des perles de ses colliers, que soulevait le mouvement de sa gorge palpitante ; il est vrai que son attention tout entière était occupée à diriger son attelage, chose assez difficile parmi les masses de plus en plus compactes de curieux accourus pour assister à la rentrée triomphale du Pharaon.

Enfin leur char arriva au champ de manœuvre, immense enceinte aplanie avec soin pour le déploiement des pompes militaires : des terrassements, qui avaient dû employer pendant des années les bras de trente nations emmenées en esclavage, formaient un cadre en relief au gigan-

tesque parallélogramme ; des murs de briques crues formant talus revêtaient ces terrassements ; leurs crêtes étaient garnies, sur plusieurs rangées de profondeur, par des centaines de mille d'Égyptiens dont les costumes blancs ou bigarrés de couleurs vives papillotaient au soleil dans ce fourmillement perpétuel qui caractérise la multitude, même lorsqu'elle semble immobile ; en arrière de ce cordon de spectateurs, les chars, les chariots, les litières, gardés par les cochers, les conducteurs et les esclaves, avaient l'aspect d'un campement de peuple en migration, tant le nombre en était considérable : car Thèbes, la merveille du monde antique, comptait plus d'habitants que certains royaumes.

Le sable uni et fin de la vaste arène bordée d'un million de têtes scintillait de points micacés, sous la lumière tombant d'un ciel bleu comme l'émail des statuettes d'Osiris.

Sur le côté sud du champ de manœuvre, le revêtement s'interrompait et laissait déboucher dans la place une route se prolongeant vers l'Éthiopie supérieure, le long de la chaîne libyque. A l'angle opposé, le talus coupé permettait au chemin de se continuer jusqu'au palais de Rhamsès-Meïamoun, en passant à travers les épaisses murailles de brique.

La fille de Pétamounoph et Nofré, à qui les

serviteurs avaient fait faire place, se tenaient à cet angle, sur le sommet du talus, de façon à voir défiler tout le cortége sous leurs pieds.

Une prodigieuse rumeur, sourde, profonde et puissante comme celle d'une mer qui approche, se fit entendre dans le lointain et couvrit les mille susurrements de la foule : ainsi le rugissement du lion fait taire les miaulements d'une troupe de chacals. Bientôt le bruit particulier des instruments se détacha de ce tonnerre terrestre produit par le roulement des chars de guerre et le pas rhythmé des combattants à pied; une sorte de brume roussâtre, comme celle que soulève le vent du désert, envahit le ciel de ce côté, et pourtant la brise était tombée ; il n'y avait pas un souffle d'air, et les branches les plus délicates des palmiers restaient immobiles comme si elles eussent été sculptées dans le granit des chapiteaux ; pas un cheveu ne frissonnait sur la tempe moite des femmes, et les barbes cannelées de leurs coiffures s'allongeaient flasquement derrière leur dos. Ce brouillard poudreux était produit par l'armée en marche, et planait au-dessus d'elle comme un nuage fauve.

Le tumulte augmentait; les tourbillons de poussière s'ouvrirent, et les premières files de musiciens débouchèrent dans l'immense arène, à la

grande satisfaction de la multitude, qui, malgré son respect pour la majesté pharaonique, commençait à se lasser d'attendre sous un soleil qui eût fait fondre tout autre crâne que des crânes égyptiens.

L'avant-garde des musiciens s'arrêta quelques instants ; des colléges de prêtres, des députations des principaux habitants de Thèbes, traversèrent le champ de manœuvre pour aller au-devant du Pharaon, et se rangèrent en haie dans les poses du respect le plus profond, de manière à laisser le passage libre au cortége.

La musique, qui, à elle seule, eût pu former une petite armée, se composait de tambours, de tambourins, de trompettes et de sistres.

Le premier peloton passa, sonnant une retentissante fanfare de triomphe dans ses courts clairons de cuivre brillants comme de l'or. Chacun de ces musiciens portait un second clairon sous le bras, comme si l'instrument avait dû se fatiguer plutôt que l'homme. Le costume de ces trompettes consistait en une sorte de courte tunique serrée par une ceinture dont les larges bouts retombaient par devant ; une bandelette où s'implantaient deux plumes d'autruche divergentes serrait leur épaisse chevelure. Ces plumes ainsi posées rappelaient les antennes des scarabées et donnaient à

ceux qui en étaient coiffés une bizarre apparence d'insectes.

Les tambours, vêtus d'une simple cotte plissée et nus jusqu'à la ceinture, frappaient avec des baguettes en bois de sycomore la peau d'onagre de leurs caisses au ventre bombé, suspendues à un baudrier de cuir, d'après le rhythme que leur indiquait en tapant dans ses mains un maître tambour qui se retournait souvent vers eux.

Après les tambours venaient les joueurs de sistre, qui secouaient leur instrument par un geste brusque et saccadé, et faisaient sonner, à intervalles mesurés, les anneaux de métal sur les quatre tringles de bronze.

Les tambourins portaient transversalement devant eux leur caisse oblongue, rattachée par une écharpe passée derrière le col, et frappaient à pleins poings la peau tendue aux deux bouts.

Chaque corps de musique ne comptait pas moins de deux cents hommes; mais l'ouragan de bruit que produisaient clairons, tambours, sistres, tambourins, et qui eût fait saigner les oreilles dans l'intérieur d'un palais, n'avait rien de trop éclatant ni de trop formidable sous la vaste coupole du ciel, au milieu de cet immense espace, parmi ce peuple bourdonnant, en tête de cette armée à

lasser les nomenclateurs, qui s'avançait avec le grondement des grandes eaux.

Était-ce trop d'ailleurs de huit cents musiciens pour précéder un Pharaon bien-aimé d'Amoun-Ra, représenté par des colosses de basalte et de granit de soixante coudées de haut, ayant son nom écrit dans des cartouches sur des monuments impérissables, et son histoire sculptée et peinte sur les murs des salles hypostyles, sur les parois des pylônes, en interminables bas-reliefs, en fresques sans fin ? était-ce trop, en vérité, pour un roi soulevant par leur chevelure cent peuples conquis, et du haut de son trône morigénant les nations avec son fouet, pour un Soleil vivant brûlant les yeux éblouis, pour un dieu, à l'éternité près ?

Après la musique arrivaient les captifs barbares, à tournures étranges, à masque bestial, à peau noire, à chevelure crépue, ressemblant autant au singe qu'à l'homme, et vêtus du costume de leur pays ; une jupe au-dessus des hanches et retenue par une bretelle unique, brodée d'ornements de couleurs diverses.

Une cruauté ingénieuse et fantasque avait présidé à l'enchaînement de ces prisonniers. Les uns étaient liés derrière le dos par les coudes; les autres par les mains élevées au-dessus de la tête,

dans la position la plus gênante ; ceux-ci avaient les poignets pris dans des cangues de bois; ceux-là, le col étranglé dans un carcan ou dans une corde qui enchaînait toute une file, faisant un nœud à chaque victime. Il semblait qu'on eût pris plaisir à contrarier autant que possible les attitudes humaines, en garrottant ces malheureux, qui s'avançaient devant leur vainqueur d'un pas gauche et contraint, roulant de gros yeux et se livrant à des contorsions arrachées par la douleur.

Des gardiens marchant à côté d'eux réglaient leur allure à coups de bâton.

Des femmes basanées, aux longues tresses pendantes, portant leurs enfants dans un lambeau d'étoffe noué à leur front, venaient derrière, honteuses, courbées, laissant voir leur nudité grêle et difforme, vil troupeau dévoué aux usages les plus infimes.

D'autres, jeunes et belles, la peau d'une nuance moins foncée, les bras ornés de larges cercles d'ivoire, les oreilles allongées par de grands disques de métal, s'enveloppaient de longues tuniques à manches larges, entourées au col d'un ourlet de broderies et tombant à plis fins et pressés jusque sur leurs chevilles, où bruissaient des anneaux ; pauvres filles arrachées à leur patrie, à leurs parents, à leurs amours peut-être, elles souriaient

cependant à travers leurs larmes, car le pouvoir de la beauté est sans bornes, l'étrangeté fait naître le caprice, et peut-être la faveur royale attendait-elle une de ces captives barbares dans les profondeurs secrètes du gynécée.

Des soldats les accompagnaient et les préservaient du contact de la foule.

Les porte-étendard venaient ensuite, élevant les hampes dorées de leurs enseignes représentant des baris mystiques, des éperviers sacrés, des têtes d'Hâtor surmontées de plumes d'autruche, des ibex ailés, des cartouches historiés au nom du roi, des crocodiles et autres symboles religieux ou guerriers. A ces étendards étaient nouées de longues cravates blanches, ocellées de points noirs que le mouvement de la marche faisait gracieusement voltiger.

A l'aspect des étendards annonçant la venue du Pharaon, les députations de prêtres et de notables tendirent vers lui leurs mains suppliantes, ou les laissèrent pendre sur leurs genoux, les paumes tournées en l'air. Quelques-uns même se prosternèrent, les coudes serrés au long du corps, le front dans la poudre, avec des attitudes de soumission absolue et d'adoration profonde; les spectateurs agitaient en tous sens leurs grandes palmes.

Un héraut ou lecteur, tenant à la main un rou-

leau couvert de signes hiéroglyphiques, s'avança tout seul entre les porte-étendard et les thuriféraires qui précédaient la litière du roi.

Il proclamait d'une voix forte, retentissante comme une trompette d'airain, les victoires du Pharaon : il disait les fortunes des divers combats, le nombre des captifs et des chars de guerre enlevés à l'ennemi, le montant du butin, les mesures de poudre d'or, les dents d'éléphant, les plumes d'autruche, les masses de gomme odorante, les girafes, les lions, les panthères et autres animaux rares; il citait le nom des chefs barbares tués par les javelines ou les flèches de Sa Majesté, l'Aroëris tout-puissant, le favori des dieux.

A chaque énonciation, le peuple poussait une clameur immense, et, du haut des talus, jetait sur la route du vainqueur de longues branches vertes des palmiers qu'il balançait.

Enfin le Pharaon parut !

Des prêtres, se retournant à intervalles égaux, allongeaient vers lui leurs amschirs après avoir jeté de l'encens sur les charbons allumés dans la petite coupe de bronze, soutenue par une main emmanchée d'une espèce de sceptre terminé à l'autre bout par une tête d'animal sacré, et marchaient respectueusement à reculons pendant que

la fumée odorante et bleue montait aux narines du triomphateur, en apparence indifférent à ces honneurs comme une divinité de bronze ou de basalte.

Douze oëris ou chefs militaires, la tête couverte d'un léger casque surmonté d'une plume d'autruche, le torse nu, les reins enveloppés d'un pagne à plis roides, portant devant eux leur targe suspendue à leur ceinture, soutenaient une sorte de pavois sur lequel posait le trône du Pharaon. C'était un siége à pieds et à bras de lion, au dossier élevé, garni d'un coussin débordant, orné sur sa face latérale d'un lacis de fleurs roses et bleues; les pieds, les bras, les nervures du trône, étaient dorés, et de vives couleurs remplissaient les places laissées vides par la dorure.

De chaque côté du brancard, quatre flabellifères agitaient au bout de hampes dorées d'énormes éventails de plumes d'une forme semi-circulaire; deux prêtres soulevaient une grande corne d'abondance richement ornementée, d'où retombaient en gerbes de gigantesques fleurs de lotus.

Le Pharaon était coiffé d'un casque allongé en mitre, découpant par une échancrure la conque de l'oreille et se rabattant vers la nuque pour la protéger. Sur le fond bleu du casque scintillait un semis de points semblables à des prunelles d'oi-

seau et formés de trois cercles noirs, blancs et rouges; un liséré écarlate et jaune en garnissait le bord, et la vipère symbolique, tordant ses anneaux d'or sur la partie antérieure, se redressait et se rengorgeait au-dessus du front royal; deux longues barbes cannelées et de couleur pourpre flottaient sur les épaules et complétaient cette coiffure d'une majestueuse élégance.

Un large gorgerin à sept rangs d'émaux, de pierres précieuses et de perles d'or, s'arrondissait sur la poitrine du Pharaon et jetait de vives lueurs au soleil. Pour vêtement supérieur il portait une espèce de brassière quadrillée de rose et de noir, dont les bouts allongés en bandelettes tournaient plusieurs fois autour du buste et le serraient étroitement; les manches, coupées à la hauteur du biceps et bordées de lignes transversales d'or, de rouge et de bleu, laissaient voir des bras ronds et forts, dont le gauche était garni d'un large poignet de métal destiné à amortir le frôlement de la corde lorsque le Pharaon décochait une flèche de son arc triangulaire, et dont le droit, orné d'un bracelet composé d'un serpent enroulé plusieurs fois sur lui-même, tenait un long sceptre d'or terminé par un bouton de lotus. Le reste du corps était enveloppé d'une draperie du plus fin lin à plis multipliés, arrêtée aux hanches par une cein-

ture imbriquée de plaquettes en émail et en or. Entre la brassière et la ceinture, le torse apparaissait, luisant et poli comme le granit rose travaillé par un ouvrier habile. Des sandales à pointes recourbées, pareilles à des patins, chaussaient ses pieds étroits et longs, rapprochés l'un de l'autre comme les pieds des dieux sur les murailles des temples.

Sa figure lisse, imberbe, aux grands traits purs, qu'il ne semblait au pouvoir d'aucune émotion humaine de déranger et que le sang de la vie vulgaire ne colorait pas, avec sa pâleur morte, ses lèvres scellées, ses yeux énormes, agrandis de lignes noires, dont les paupières ne s'abaissaient non plus que celles de l'épervier sacré, inspirait par son immobilité même une respectueuse épouvante. On eût dit que ces yeux fixes ne regardaient que l'éternité et l'infini; les objets environnants ne paraissaient pas s'y refléter. Les satiétés de la jouissance, le blasement des volontés satisfaites aussitôt qu'exprimées, l'isolement du demi-dieu qui n'a pas de semblables parmi les mortels, le dégoût des adorations et comme l'ennui du triomphe, avaient figé à jamais cette physionomie, implacablement douce et d'une sérénité granitique. Osiris jugeant les âmes n'eût pas eu l'air plus majestueux et plus calme.

Un grand lion privé, couché à côté de lui sur le brancard, allongeait ses énormes pattes comme un sphinx sur son piédestal, et clignait ses prunelles jaunes.

Une corde, attachée à la litière, reliait au Pharaon les chars de guerre des chefs vaincus ; il les traînait derrière lui, comme des animaux à la laisse. Ces chefs, à l'attitude morne et farouche, dont les coudes rapprochés par une ligature formaient un angle disgracieux, vacillaient gauchement à la trépidation des chars, que menaient des cochers égyptiens.

Ensuite venaient les chars de guerre des jeunes princes de la famille royale ; des chevaux de race pure, aux formes élégantes et nobles, aux jambes fines, aux jarrets nerveux, à la crinière taillée en brosse, les traînaient, attelés deux à deux, en secouant leurs têtes empanachées de plumes rouges, ornées de têtières et de frontaux à bossettes de métal. Un timon courbe appuyait sur leurs garrots garnis de panneaux écarlates deux sellettes surmontées de boules en airain poli, et que réunissait un joug léger, infléchi comme un arc dont les cornes rebrousseraient ; une sous-ventrière et une courroie pectorale richement piquée et brodée de riches housses rayées de bleu ou de rouge et frangées de houppes,

complétaient ce harnachement solide, gracieux et léger.

La caisse du char, peinte de rouge et de vert, garnie de plaques et de demi-sphères de bronze, semblable à l'*umbo* des boucliers, était flanquée de deux grands carquois posés diagonalement en sens contraire, dont l'un renfermait des javelines et l'autre des flèches. Sur chaque face, un lion sculpté et doré, les pattes en arrêt, le mufle plissé par un effroyable rictus, semblait rugir et vouloir s'élancer sur les ennemis.

Les jeunes princes avaient pour coiffure une bandelette qui serrait leurs cheveux et où s'entortillait, en gonflant sa gorge, la vipère royale; pour vêtement une tunique ornée au col et aux manches de broderies éclatantes et cerclée à la taille d'un ceinturon de cuir fermé par une plaque de métal gravée d'hiéroglyphes; à ce ceinturon était passé un long poignard à lame d'airain triangulaire, dont la poignée cannelée transversalement se terminait en tête d'épervier.

Sur le char, à côté de chaque prince, se tenaient le cocher chargé de conduire le char pendant la bataille, et l'écuyer occupé à parer avec le bouclier les coups dirigés vers le combattant, pendant que lui-même décochait les flèches ou dardait les javelines puisées aux carquois latéraux.

A la suite des princes arrivaient les chars, cavalerie des Égyptiens, au nombre de vingt mille, chacun traîné par deux chevaux et monté par trois hommes. Ils s'avançaient par dix de front, les essieux se touchant presque et ne se heurtant jamais, tant l'habileté des cochers était grande.

Quelques chars moins pesants, destinés aux escarmouches et aux reconnaissances, marchaient en tête et ne portaient qu'un seul guerrier ayant, pour garder les mains libres pendant la bataille, les rênes de son attelage passées autour du corps; avec quelques pesées à droite, à gauche ou en arrière, il dirigeait et arrêtait ses chevaux; et c'était vraiment merveilleux de voir ces nobles bêtes, qui semblaient abandonnées à elles-mêmes, guidées par d'imperceptibles mouvements, conserver une imperturbable régularité d'allure.

Sur un de ces chars, l'élégant Ahmosis, le protégé de Nofré, dressait sa haute taille et promenait ses regards sur la foule, en cherchant à y découvrir Tahoser.

Le piétinement des chevaux, contenus à grand'peine, le tonnerre des roues garnies de bronze, le frisson métallique des armes, donnaient à ce défilé quelque chose d'imposant et de formidable, fait pour jeter la terreur dans les âmes les plus intrépides. Les casques, les plumes, les boucliers,

les corselets papelonnés d'écailles vertes, rouges et jaunes, les arcs dorés, les glaives d'airain, reluisaient et flamboyaient terriblement au soleil ouvert dans le ciel, au-dessus de la chaîne libyque, comme un grand œil osirien, et l'on sentait que le choc d'une pareille armée devait balayer les nations comme l'ouragan chasse devant lui une paille légère.

Sous ces roues innombrables, la terre résonnait et tremblait sourdement, comme si une catastrophe de la nature l'eût agitée.

Aux chars succédèrent les bataillons d'infanterie, marchant en ordre, le bouclier au bras gauche, et, suivant leur arme, la lance, le harpé, l'arc, la fronde ou la hache à la main droite; les têtes de ces soldats étaient couvertes d'armets ornés de deux mèches de crin, leurs corps sanglés par une ceinture-cuirasse en peau de crocodile; leur air impassible, la régularité parfaite de leurs mouvements, leur teint de cuivre rouge foncé encore par une expédition récente aux régions brûlantes de l'Éthiopie supérieure, la poudre du désert tamisée sur leurs vêtements, inspiraient l'admiration pour leur discipline et leur courage. Avec de tels soldats, l'Égypte pouvait conquérir le monde. Ensuite venaient les troupes alliées, reconnaissables à la forme barbare de leurs casques, pareils à des mitres tronquées, ou

surmontés de croissants embrochés dans une pointe. Leurs glaives aux larges tranchants, leurs haches tailladées, devaient faire d'inguérissables blessures.

Des esclaves portaient le butin annoncé par le héraut, sur leurs épaules ou sur des brancards, et des belluaires traînaient en laisse des panthères, des guépards s'écrasant contre terre comme pour se cacher, des autruches battant des ailes, des girafes dépassant la foule de toute la longueur de leur col, et jusqu'à des ours bruns pris, disait-on, dans les Montagnes de la Lune.

Depuis longtemps déjà le roi était rentré dans son palais, que le défilé continuait encore.

En passant devant le talus où se tenaient Tahoser et Nofré, le Pharaon, que sa litière posée sur les épaules des oëris mettait par-dessus la foule au niveau de la jeune fille, avait lentement fixé sur elle son regard noir ; il n'avait pas tourné la tête, pas un muscle de sa face n'avait bougé, et son masque était resté immobile comme le masque d'or d'une momie ; pourtant ses prunelles avaient glissé entre ses paupières peintes du côté de Tahoser, et une étincelle de désir avait animé leurs disques sombres ; effet aussi effrayant que si les yeux de granit d'un simulacre divin, s'illuminant tout à coup, exprimaient une idée humaine. Une

de ses mains avait quitté le bras de son trône et s'était levée à demi; geste imperceptible pour tout le monde, mais que remarqua un des serviteurs marchant près du brancard, et dont les yeux se dirigèrent vers la fille de Pétamounoph.

Cependant la nuit était tombée subitement, car il n'y a pas de crépuscule en Égypte; la nuit, ou plutôt un jour bleu succédant à un jour jaune. Sur l'azur d'une transparence infinie s'allumaient d'innombrables étoiles, dont les scintillations tremblaient confusément dans l'eau du Nil, agitée par les barques qui ramenaient à l'autre rive la population de Thèbes; et les dernières cohortes de l'armée se déroulaient encore sur la plaine comme les anneaux d'un serpent gigantesque, lorsque la cange déposa Tahoser à la porte d'eau de son palais.

IV

Le Pharaon arriva devant son palais, situé à peu de distance du champ de manœuvre sur la rive gauche du Nil.

Dans la transparence bleuâtre de la nuit, l'immense édifice prenait des proportions encore plus colossales et découpait ses angles énormes sur le fond violet de la chaîne libyque, avec une vigueur effrayante et sombre. L'idée d'une puissance absolue s'attachait à ces masses inébranlables, sur lesquelles l'éternité semblait devoir glisser comme une goutte d'eau sur un marbre.

Une grande cour entourée d'épaisses murailles ornées à leur sommet de profondes moulures précédait le palais; au fond de cette cour se dressaient deux hautes colonnes à chapiteaux de palmes marquant l'entrée d'une seconde enceinte. Derrière les colonnes s'élevait un pylône gigantesque composé de deux monstrueux massifs, en-

serrant une porte monumentale plutôt faite pour laisser passer des colosses de granit que des hommes de chair. Au delà de ces propylées, remplissant le fond d'une troisième cour, le palais proprement dit apparaissait avec sa majesté formidable; deux avant-corps pareils aux bastions d'une forteresse se projetaient carrément, offrant sur leurs faces des bas-reliefs méplats d'une dimension prodigieuse, qui représentaient sous la forme consacrée le Pharaon vainqueur flagellant ses ennemis et les foulant aux pieds; pages d'histoire démesurées, écrites au ciseau sur un colossal livre de granit, et que la postérité la plus reculée devait lire.

Ces pavillons dépassaient de beaucoup la hauteur du pylône, et leur corniche évasée et crénelée de merlons s'arrondissait orgueilleusement sur la crête des montagnes libyques, dernier plan du tableau. Reliant l'un à l'autre, la façade du palais occupait tout l'espace intermédiaire. Au-dessus de sa porte géante, flanquée de sphinx, flamboyaient trois étages de fenêtres carrées trahissant au dehors l'éclairage intérieur et découpant sur la paroi sombre une sorte de damier lumineux. Au premier étage saillaient des balcons soutenus par des statues de prisonniers accroupis sous la tablette.

Les officiers de la maison du roi, les eunuques,

les serviteurs, les esclaves, prévenus de l'approche de Sa Majesté par la fanfare des clairons et le roulement des tambours, s'étaient portés à sa rencontre et l'attendaient agenouillés ou prosternés sur le dallage des cours; des captifs de la mauvaise race de Schéto portaient des urnes remplies de sel et d'huile d'olive, où trempait une mèche dont la flamme crépitait vive et claire, et se tenaient rangés en ligne de la porte du palais à l'entrée de la première enceinte, immobiles comme des lampadaires de bronze.

Bientôt la tête du cortége pénétra dans le palais, et, répercutés par les échos, les clairons et les tambours résonnèrent avec un fracas qui fit s'envoler les ibis endormis sur les entablements.

Les oëris s'arrêtèrent à la porte de la façade, entre les deux pavillons. Des esclaves apportèrent un escabeau à plusieurs marches et le placèrent à côté du brancard; le Pharaon se leva avec une lenteur majestueuse, et se tint debout quelques secondes dans une immobilité parfaite. Ainsi monté sur ce socle d'épaules, il planait au-dessus des têtes et paraissait avoir douze coudées; éclairé bizarrement, moitié par la lune qui se levait, moitié par la lueur des lampes, sous ce costume dont les dorures et les émaux scintillaient brusquement, il ressemblait à Osiris ou plutôt à Ty-

phon ; il descendit les marches d'un pas de statue, et pénétra enfin dans le palais.

Une première cour intérieure, encadrée d'un rang énorme de piliers bariolés d'hiéroglyphes et soutenant une frise terminée en volute, fut traversée lentement par le Pharaon, au milieu d'une foule d'esclaves et de servantes prosternés.

Une autre cour se présenta ensuite, entourée d'un promenoir couvert et de colonnes trapues portant pour chapiteau un dé de granit sur lequel pesait une massive architrave. Un caractère d'indestructibilité était écrit dans les lignes droites et les formes géométriques de cette architecture bâtie avec des quartiers de montagne : les piliers et les colonnes semblaient se piéter puissamment pour soutenir le poids des immenses pierres appuyées sur les cubes de leurs chapiteaux ; les murs se renverser en talus afin d'avoir plus d'assiette, et les assises se joindre de façon à ne former qu'un seul bloc : mais des décorations polychromes, des bas-reliefs en creux rehaussés de teintes plates d'un vif éclat, donnaient, dans le jour, de la légèreté et de la richesse à ces énormes masses, qui, la nuit, reprenaient toute leur carrure.

Sur la corniche de style égyptien, dont la ligne inflexible tranchait dans le ciel un vaste parallélogramme d'azur foncé, tremblotaient au souffle

intermittent de la brise des lampes allumées de distance en distance; le vivier, placé au milieu de la cour, mêlait en les reflétant leurs étincelles rouges aux étincelles bleues de la lune; des rangées d'arbustes plantés autour du bassin dégageaient leurs parfums faibles et doux.

Au fond s'ouvrait la porte du gynécée et des appartements secrets, décorés avec une magnificence toute particulière.

Au-dessous du plafond régnait une frise d'uræus dressés sur la queue et gonflant la gorge. Sur l'entablement de la porte, dans la courbure de la corniche, le globe mystique déployait ses immenses ailes imbriquées; des colonnes disposées en lignes symétriques supportaient d'épaisses membrures de granit formant des soffites, dont le fond bleu était constellé d'étoiles d'or. Sur les murailles, de grands tableaux découpés dans la paroi de granit et coloriés des teintes les plus brillantes représentaient les occupations familières du gynécée et les scènes de la vie intime. On y voyait Pharaon sur son trône et jouant gravement aux échecs avec une de ses femmes se tenant nue et debout devant lui, la tête ceinte d'un large bandeau d'où s'épanouissaient en gerbe des fleurs de lotus. Dans un autre tableau, le Pharaon, sans rien perdre de son impassibilité souveraine et sa-

cerdotale, allongeait la main et touchait le menton d'une jeune fille, vêtue d'un collier et d'un bracelet, qui lui présentait un bouquet à respirer.

Ailleurs on l'apercevait incertain et souriant, comme s'il eût malicieusement suspendu son choix, au milieu des jeunes reines agaçant sa gravité par toutes sortes de coquetteries caressantes et gracieuses.

D'autres panneaux représentaient des musiciennes et des danseuses, des femmes au bain, inondées d'essence et massées par des esclaves, avec une élégance de poses, une suavité juvénile de formes et une pureté de trait qu'aucun art n'a dépassées.

Des dessins d'ornementation d'un goût riche et compliqué, d'une exécution parfaite, où se mariaient le vert, le rouge, le bleu, le jaune, le blanc, couvraient les espaces laissés vides. Dans des cartouches et des bandes allongées en stèles, se lisaient les titres du Pharaon et des inscriptions en son honneur.

Sur le fût des énormes colonnes tournaient des figures décoratives ou symboliques coiffées du pschent, armées du tau, qui se suivaient processionnellement, et dont l'œil, dessiné de face sur une tête de profil, semblait regarder curieusement dans la salle. Des lignes d'hiéroglyphes perpendi-

culaires séparaient les zones de personnages. Parmi les feuilles vertes découpées sur le tambour du chapiteau, des boutons et des calices de lotus se détachaient avec leurs couleurs naturelles et simulaient des corbeilles fleuries.

Entre chaque colonne, une selle élégante de bois de cèdre peint et doré soutenait sur sa plateforme une coupe de bronze remplie d'huile parfumée, où les mèches de coton puisaient une clarté odorante.

Des groupes de vases allongés et reliés par des guirlandes alternaient avec les lampes et faisaient épanouir au pied des colonnes des gerbes aux barbes d'or, mêlées d'herbes des champs et de plantes balsamiques.

Au milieu de la salle, une table ronde en porphyre, dont le disque était supporté par une figure de captif, disparaissait sous un entassement d'urnes, de vases, de buires, de pots, d'où jaillissaient une forêt de fleurs artificielles gigantesques : car des fleurs vraies eussent semblé mesquines au centre de cette salle immense, et il fallait mettre la nature en proportion avec le travail grandiose de l'homme ; les plus vives couleurs, jaune d'or, azur, pourpre, diapraient des calices énormes.

Au fond s'élevait le trône ou fauteuil du Pharaon,

dont les pieds croisés bizarrement et retenus par des nervures enroulées contenaient, dans l'ouverture de leurs angles, quatre statuettes de prisonniers barbares asiatiques ou africains, reconnaissables à leurs physionomies et à leurs vêtements; ces malheureux, les coudes noués derrière le dos, à genoux dans une posture incommode, le corps tendu, portaient sur leur tête humiliée le coussin quadrillé d'or, de rouge et de noir, où s'asseyait leur vainqueur. Des mufles d'animaux chimériques, dont la gueule laissait échapper en guise de langue une longue houppe rouge, ornaient les traverses du siége.

De chaque côté du trône étaient rangés, pour les princes, des fauteuils moins riches, mais encore d'une élégance extrême et d'un caprice charmant : car les Égygtiens ne sont pas moins adroits à sculpter le bois de cèdre, de cyprès et de sycomore, à le dorer, à le colorier, à l'incruster d'émaux, qu'à tailler dans les carrières de Philoe ou de Syène de monstrueux blocs granitiques pour les palais des Pharaons et le sanctuaire des dieux.

Le roi traversa la salle d'un pas lent et majestueux, sans que ses paupières teintes eussent palpité une fois; rien n'indiquait qu'il entendît les cris d'amour qui l'accueillaient ou qu'il aperçût

les êtres humains agenouillés ou prosternés, dont les plis de sa calasiris effleuraient le front en écumant autour de ses pieds; il s'assit les chevilles jointes et les mains posées sur les genoux, dans l'attitude solennelle des divinités.

Les jeunes princes, beaux comme des femmes, prirent place à la droite et à la gauche de leur père. Des serviteurs les dépouillèrent de leurs gorgerins d'émaux, de leurs ceinturons et de leurs glaives, versèrent sur leurs cheveux des flacons d'essences, leur frottèrent les bras d'huiles aromatiques, et leur présentèrent des guirlandes de fleurs, frais collier de parfums, luxe odorant, mieux accommodé aux fêtes que la lourde richesse de l'or, des pierres précieuses et des perles, et qui, du reste, s'y marie admirablement.

De belles esclaves nues, dont le corps svelte offrait le gracieux passage de l'enfance à l'adolescence, les hanches cerclées d'une mince ceinture qui ne voilait aucun de leurs charmes, une fleur de lotus dans les cheveux, une buire d'albâtre rubané à la main, s'empressaient timidement autour du Pharaon, et répandaient l'huile de palme sur ses épaules, ses bras et son torse polis comme le jaspe. D'autres servantes agitaient autour de sa tête de larges éventails de plumes d'autruche peintes, ajustés à des manches d'ivoire

ou de bois de santal qui, échauffé par leurs petites mains, dégageait une odeur délicieuse; quelques-unes élevaient à la hauteur des narines du Pharaon des tiges de nymphæa au calice épanoui comme la coupe des amschirs. Tous ces soins étaient rendus avec une dévotion profonde et une sorte de terreur respectueuse, comme à une personne divine, immortelle, descendue par pitié des zones supérieures parmi le vil troupeau des hommes. Car le roi est le fils des dieux, le favori de Phré, le protégé d'Ammon-Ra.

Les femmes du gynécée s'étaient relevées de leurs prostrations et assises sur de beaux fauteuils sculptés, dorés et peints, aux coussins de cuir rouge gonflés avec de la barbe de chardon : rangées ainsi, elles formaient une ligne de têtes gracieuses et souriantes, que la peinture eût aimé à reproduire.

Les unes avaient pour vêtement des tuniques de gaze blanche à raies alternativement opaques et transparentes, dont les manches courtes mettaient à nu un bras mince et rond couvert de bracelets du poignet au coude; les autres, nues jusqu'à la ceinture, portaient une cotte lilas tendre, striée de bandes plus foncées, recouverte d'un filet de petits tubes en verre rose laissant voir entre leurs losanges le cartouche du Pharaon tracé sur

l'étoffe; d'autres avaient la jupe rouge et le filet en perles noires; celles-ci, drapées d'un tissu aussi léger que l'air tramé, aussi translucide que du verre, en tournaient les plis autour d'elles, s'arrangeant de façon à faire sortir coquettement le contour de leur gorge pure; celles-là s'emprisonnaient dans un fourreau papelonné d'écailles bleues, vertes et rouges, qui moulaient exactement leurs formes; il y en avait aussi dont les épaules étaient couvertes d'une sorte de mante plissée, et qui serraient au-dessous du sein, par une ceinture à bouts flottants, leur longue robe garnie de franges.

Les coiffures n'étaient pas moins variées : tantôt les cheveux nattés s'effilaient en spirales; tantôt ils se divisaient en trois masses, dont l'une s'allongeait sur le dos et les deux autres tombaient de chaque côté des joues; de volumineuses perruques à petites boucles fortement crépées, à innombrables cordelettes maintenues transversalement par des fils d'or, des rangs d'émaux ou de perles, s'ajustaient comme des casques à des têtes jeunes et charmantes, qui demandaient à l'art un secours inutile à leur beauté.

Toutes ces femmes tenaient à la main une fleur de lotus bleue, rose ou blanche, et respiraient amoureusement, avec des palpitations de narines,

l'odeur pénétrante qui s'exhalait du large calice. Une tige de la même fleur, partant de leur nuque, se courbait gracieusement sur leur tête et allongeait son bouton entre leurs sourcils rehaussés d'antimoine.

Devant elles, des esclaves noires ou blanches, n'ayant d'autres vêtements que le cercle lombaire, leur tendaient des colliers fleuris tressés de crocus, dont la fleur, blanche en dehors, est jaune en dedans, de carthames couleur de pourpre, d'héliochryses couleur d'or, de trychos à baies rouges, de myosotis aux fleurs qu'on croirait faites avec l'émail bleu des statuettes d'Isis, de népenthès dont l'odeur enivrante fait tout oublier, jusqu'à la patrie lointaine.

A ces esclaves d'autres succédaient qui, sur la paume de leur main droite renversée, portaient des coupes d'argent ou de bronze pleines de vin, et de la gauche tenaient une serviette où les convives s'essuyaient les lèvres.

Ces vins étaient puisés dans des amphores d'argile, de verre ou de métal, que contenaient d'élégants paniers clissés, posant sur des bases à quatre pieds, faites d'un bois léger et souple, entrelaçant ses courbures d'une manière ingénieuse. Les paniers contenaient sept sortes de vins, de dattier, de palmier et de vigne, du vin

blanc, du vin rouge, du vin vert, du vin nouveau, du vin de Phénicie et de Grèce, du vin blanc de Maréotique au bouquet de violette.

Le Pharaon prit aussi la coupe des mains de l'échanson debout près de son trône, et trempa ses lèvres royales au breuvage fortifiant.

Alors résonnèrent les harpes, les lyres, les doubles flûtes, les mandores, accompagnant un chant triomphal qu'accentuaient les choristes rangés en face du trône, un genou en terre et l'autre relevé, en frappant la mesure avec la paume de leurs mains.

Le repas commença. Les mets, apportés par des Éthiopiens des immenses cuisines du palais, où mille esclaves s'occupaient dans une atmosphère de flamme des préparations du festin, étaient placés sur des guéridons à quelque distance des convives; les plats de bronze, de bois odorant précieusement sculpté, de terre ou de porcelaine émaillée de couleurs vives, contenaient des quartiers de bœuf, des cuisses d'antilope, des oies troussées, des silures du Nil, des pâtes étirées en longs tuyaux et roulées, des gâteaux de sésame et de miel, des pastèques vertes à pulpe rose, des grenades pleines de rubis, des raisins couleur d'ambre ou d'améthyste. Des guirlandes de papyrus couronnaient ces plats de leur feuillage vert; les

coupes étaient également cerclées de fleurs, et au centre des tables, du milieu d'un amoncellement de pains à croûte blonde, estampés de dessins et marqués d'hiéroglyphes, s'élançait un long vase d'où retombait, élargie en ombelle, une monstrueuse gerbe de persolutas, de myrtes, de grenadiers, de convolvulus, de chrysanthèmes, d'héliotropes, de sériphium et de périplocas, mariant toutes les couleurs, confondant tous les parfums. Sous les tables mêmes, autour du socle, étaient rangés des pots de lotus. Des fleurs, des fleurs, des fleurs, encore des fleurs, partout des fleurs ! Il y en avait jusque sous les siéges des convives; les femmes en portaient aux bras, au col, sur la tête, en bracelets, en colliers, en couronnes : les lampes brûlaient au milieu d'énormes bouquets; les plats disparaissaient dans les feuillages ; les vins petillaient, entourés de violettes et de roses : c'était une gigantesque débauche de fleurs, une colossale orgie aromale, d'un caractère tout particulier, inconnu chez les autres peuples.

A chaque instant, des esclaves apportaient des jardins, qu'ils dépouillaient sans pouvoir les appauvrir, des brassées de clématites, de lauriers-roses, de grenadiers, de xéranthèmes, de lotus, pour renouveler les fleurs fanées déjà, tandis que

des serviteurs jetaient sur les charbons des amschirs, des grains de nard et de cinnamome.

Lorsque les plats et les boîtes sculptées en oiseaux, en poissons, en chimères, qui contenaient les sauces et les condiments, furent emportés ainsi que les spatules d'ivoire, de bronze ou de bois, les couteaux d'airain ou de silex, les convives se lavèrent les mains, et les coupes de vin ou de boisson fermentée continuèrent à circuler

L'échanson puisait, avec un godet de métal armé d'un long manche, le vin sombre et le vin transparent dans deux grands vases d'or ornés de figures de chevaux et de béliers, que des trépieds maintenaient en équilibre devant le Pharaon.

Des musiciennes parurent, car le chœur des musiciens s'était retiré : une large tunique de gaze couvrait leurs corps sveltes et jeunes, sans plus les voiler que l'eau pure d'un bassin ne dérobe les formes de la baigneuse qui s'y plonge; une guirlande de papyrus nouait leur épaisse chevelure et se prolongeait jusqu'à terre en brindilles flottantes; une fleur de lotus s'épanouissait au sommet de leur tête; de grands anneaux d'or scintillaient à leurs oreilles; un gorgerin d'émaux et de perles cerclait leur col, et des bracelets se heurtaient en bruissant sur leurs poignets.

L'une jouait de la harpe, l'autre de la mandore,

la troisième de la double flûte, que manœuvraient ses bras bizarrement croisés, le droit sur la flûte gauche, le gauche sur la flûte droite; la quatrième appliquait horizontalement contre sa poitrine une lyre à cinq cordes; la cinquième frappait la peau d'onagre d'un tambour carré. Une petite fille de sept ou huit ans, nue, coiffée de fleurs, sanglée d'une ceinture, frappant ses mains l'une contre l'autre, battait la mesure.

Les danseuses firent leur entrée : elles étaient minces, élancées, souples comme des serpents; leurs grands yeux brillaient entre les lignes noires de leurs paupières, leurs dents de nacre entre les lignes rouges de leurs lèvres; de longues spirales de cheveux leur flagellaient les joues; quelques-unes portaient une ample tunique rayée de blanc et de bleu, nageant autour d'elles comme un brouillard; les autres n'avaient qu'une simple cotte plissée, commençant aux hanches et s'arrêtant aux genoux, qui permettait d'admirer leurs jambes élégantes et fines, leurs cuisses rondes, nerveuses et fortes.

Elles exécutèrent d'abord des poses d'une volupté lente, d'une grâce paresseuse; puis, agitant des rameaux fleuris, choquant des cliquettes de bronze à tête d'Hâtor, heurtant des timbales de leur petit poing fermé, faisant ronfler sous

leur pouce la peau tannée des tambourins, elles se livrèrent à des pas plus vifs, à des cambrures plus hardies; elles firent des pirouettes, des jetés-battus, et tourbillonnèrent avec un entrain toujours croissant. Mais le Pharaon, soucieux et rêveur, ne daigna leur donner aucun signe d'assentiment; ses yeux fixes ne les avaient même pas regardées.

Elles se retirèrent rougissantes et confuses, pressant de leurs mains leur poitrine haletante.

Des nains aux pieds tors, au corps gibbeux et difforme, dont les grimaces avaient le privilége de dérider la majesté granitique du Pharaon, n'eurent pas plus de succès : leurs contorsions n'arrachèrent pas un sourire à ses lèvres, dont les coins ne voulaient pas se relever.

Au son d'une musique bizarre composée de harpes triangulaires, de sistres, de cliquettes, de cymbales et de clairons, des bouffons égyptiens, coiffés de hautes mitres blanches de forme ridicule, s'avancèrent, deux doigts de la main fermés, les trois autres étendus, répétant leurs gestes grotesques avec une précision automatique et chantant des chansons extravagantes entremêlées de dissonances. Sa Majesté ne sourcilla pas.

Des femmes coiffées d'un petit casque d'où pendaient trois longs cordons terminés en houppe,

les chevilles et les poignets cerclés de bandes de cuir noir, vêtues d'un étroit caleçon retenu par une bretelle unique passant sur l'épaule, exécutèrent des tours de force et de souplesse plus surprenants les uns que les autres, se cambrant, se renversant, ployant comme une branche de saule leurs corps disloqués, touchant le sol de leur nuque sans déplacer leurs talons, supportant, dans cette pose impossible, le poids de leurs compagnes. D'autres jonglèrent avec une boule, deux boules, trois boules, en avant, en arrière, les bras croisés, à cheval ou debout sur les reins d'une des femmes de la troupe; une même, la plus habile, se mit des œillères comme Tmei, déesse de la justice, pour se rendre aveugle, et reçut les globes dans ses mains sans en laisser tomber un seul. Ces merveilles laissèrent le Pharaon insensible. Il ne prit pas plus de goût aux prouesses de deux combattants qui, le bras gauche garni d'un ceste, s'escrimaient avec des bâtons. Des hommes lançant dans un bloc de bois des couteaux dont la pointe se fichait à la place désignée d'une façon miraculeusement précise ne l'amusèrent pas davantage. Il repoussa même l'échiquier que lui présentait en s'offrant pour adversaire la belle Twéa, qu'ordinairement il regardait d'un œil favorable; en vain Amensé,

Taïa, Hont-Reché, essayèrent quelques caresses timides ; il se leva, et se retira dans ses appartements sans avoir prononcé un mot.

Immobile sur le seuil se tenait le serviteur qui avait, pendant le défilé triomphal, remarqué l'imperceptible geste de Sa Majesté.

Il dit : « O roi aimé des dieux ! je me suis détaché du cortége, j'ai traversé le Nil sur une frêle barque de papyrus, et j'ai suivi la cange de la femme sur laquelle ton regard d'épervier a daigné s'abattre : c'est Tahoser, la fille du prêtre Pétamounoph ! »

Le Pharaon sourit et dit : « Bien ! je te donne un char et ses chevaux, un pectoral en grains de lapis-lazuli et de cornaline, avec un cercle d'or pesant autant que le poids de basalte vert. »

Cependant les femmes désolées arrachaient les fleurs de leur coiffure, déchiraient leurs robes de gaze, et sanglotaient étendues sur les dalles polies qui reflétaient comme des miroirs l'image de leurs beaux corps, en disant : « Il faut qu'une de ces maudites captives barbares ait pris le cœur de notre maître ! »

V

Sur la rive gauche du Nil s'étendait la villa de Poëri, le jeune homme qui avait tant troublé Tahoser, lorsque, en allant voir la rentrée triomphale du Pharaon, elle était passée dans son char, traîné par des bœufs, sous le balcon où s'appuyait indolemment le beau rêveur.

C'était une exploitation considérable, tenant de la ferme et de la maison de plaisance, et qui occupait, entre les bords du fleuve et les premières croupes de la chaîne libyque, une vaste étendue de terrain que recouvrait, à l'époque de l'inondation, l'eau rougeâtre chargée du limon fécondant, et dont, pendant le reste de l'année, des dérivations habilement pratiquées entretenaient la fraîcheur.

Une enceinte de murs en pierre calcaire tirée des montagnes voisines enfermait le jardin, les greniers, le cellier et la maison; ces murs, légèrement inclinés en talus, étaient surmontés d'un

acrotère à pointes de métal capable d'arrêter quiconque eût essayé de les franchir. Trois portes, dont les valves s'accrochaient à de massifs piliers décorés chacun d'une gigantesque fleur de lotus plantée au sommet de son chapiteau, coupaient la muraille sur trois de ses pans ; à la place de la quatrième porte s'élevait le pavillon, regardant le jardin par une de ses façades, et la route par l'autre.

Ce pavillon ne ressemblait en aucune manière aux maisons de Thèbes : l'architecte qui l'avait bâti n'avait pas cherché la forte assiette, les grandes lignes monumentales, les riches matériaux des constructions urbaines, mais bien une élégance légère, une simplicité fraîche, une grâce champêtre en harmonie avec la verdure et le repos de la campagne.

Les assises inférieures, que le Nil pouvait atteindre dans ses hautes crues, étaient en grès, et le reste en bois de sycomore. De longues colonnes évidées, d'une extrême sveltesse, pareilles aux hampes qui portent des étendards devant les palais du roi, partaient du sol et filaient d'un seul jet jusqu'à la corniche à palmettes, évasant sous un petit cube leurs chapiteaux en calice de lotus.

L'étage unique élevé au-dessus du rez-de-chaussée n'atteignait pas les moulures bordant le toit

en terrasse, et laissait ainsi un étage vide entre son plafond et la couverture horizontale de la villa.

De courtes colonnettes à chapiteaux fleuris, séparées de quatre en quatre par les longues colonnes, formaient une galerie à claire-voie autour de cette espèce d'appartement aérien ouvert à toutes les brises.

Des fenêtres plus larges à la base qu'au sommet de leur ouverture, suivant le style égyptien, et se fermant avec de doubles vantaux, donnaient du jour au premier étage. Le rez-de-chaussée était éclairé par des fenêtres plus étroites et plus rapprochées.

Au-dessus de la porte, décorée de deux moulures d'une forte saillie, se voyait une croix plantée dans un cœur et encadrée par un parallélogramme tronqué à sa partie inférieure pour laisser passer ce signe de favorable augure dont le sens, comme chacun sait, est la « bonne maison. »

Toute cette construction était peinte de couleurs tendres et riantes; les lotus des chapiteaux s'échappaient alternativement bleus et roses de leurs capsules vertes; les palmettes des corniches colorées d'un vernis d'or s'inscrivaient sur un fond d'azur; les parois blanches des façades faisaient

valoir les encadrements peints des fenêtres, et des filets de rouge et de vert-prasin dessinaient des panneaux ou simulaient des joints de pierre.

En dehors du mur d'enceinte, qu'affleurait le pavillon, se dressait une rangée d'arbres taillés en pointe et formant un rideau pour arrêter le vent poudreux du sud, toujours chargé des ardeurs du désert.

Devant le pavillon verdoyait une immense plantation de vignes; des colonnes de pierre aux chapiteaux de lotus, symétriquement distancées, dessinaient dans le vignoble des allées qui se coupaient à angle droit; les ceps jetaient de l'une à l'autre leurs guirlandes de pampres, et formaient une suite d'arceaux en feuillage sous lesquels on pouvait se promener la tête haute. La terre, ratissée avec soin et ramenée en monticule au pied de chaque plant, faisait ressortir par sa couleur brune le vert gai des feuilles, où jouaient des oiseaux et des rayons.

De chaque côté du pavillon, deux bassins oblongs laissaient flotter sur leurs miroirs transparents des fleurs et des oiseaux aquatiques. Aux angles de ces bassins, quatre grands palmiers déployaient comme une ombrelle, à l'extrémité de leur tronc sculpté en écailles, leur verte auréole de feuilles.

Des compartiments, régulièrement tracés par des sentiers étroits, divisaient le jardin autour du vignoble, marquant la place à chaque culture. Dans une sorte d'allée de ceinture qui permettait de faire le tour de l'enclos, les palmiers doums alternaient avec les sycomores ; des carrés étaient plantés de figuiers, de pêchers, d'amandiers, d'oliviers, de grenadiers et autres arbres à fruit ; des portions n'avaient reçu que des arbres d'agrément, tamarix, acacias, cassies, myrtes, mimosas, et quelques essences plus rares trouvées au delà des cataractes du Nil, sous le tropique du Cancer, dans les oasis du désert libyque et sur les bords du golfe Érythrée : car les Égyptiens sont très-adonnés à la culture des arbustes et des fleurs, et ils exigent les espèces nouvelles comme tribut des peuples conquis.

Des fleurs de toutes sortes, des variétés de pastèques, des lupins, des oignons, garnissaient les plates-bandes ; deux autres pièces d'eau d'une dimension plus grande, alimentées par un canal couvert venant du Nil, portaient chacune une petite barque pour faciliter au maître de la maison le plaisir de la pêche : car des poissons de formes diverses et de couleurs brillantes se jouaient dans leur eau limpide à travers les tiges et les larges feuilles des lotus. Des masses de végétation luxu-

riante entouraient ces pièces d'eau et se renversaient dans leur vert miroir.

Près de chaque bassin s'élevait un kiosque formé de colonnettes supportant un toit léger et entouré d'un balcon à claire-voie, où l'on pouvait jouir de la vue des eaux et respirer la fraîcheur du matin et du soir, à demi couché sur des siéges rustiques de bois et de jonc.

Ce jardin, éclairé par le soleil naissant, avait un aspect de gaieté, de repos et de bonheur. Le vert des arbres était si vivace, les nuances des fleurs si éclatantes, l'air et la lumière baignaient si joyeusement la vaste enceinte de souffles et de rayons; le contraste de cette riche verdure avec la blancheur décharnée et l'aridité crayeuse de la chaîne libyque, qu'on apercevait par-dessus les murs déchiquetant sa crête sur la teinte bleue du ciel, était tellement tranché, qu'on se sentait le désir de s'arrêter là et d'y planter sa tente. On eût dit un nid fait tout à souhait pour un bonheur rêvé.

Dans les allées marchaient des serviteurs portant sur leur épaule une barre de bois courbé, aux extrémités de laquelle pendaient à des cordes deux pots d'argile remplis aux réservoirs, dont ils versaient le contenu dans le petit bassin creusé au pied de chaque plante. D'autres, manœuvrant un vase suspendu à une perche jouant sur un poteau,

alimentaient une rigole de bois distribuant l'eau aux terres les plus altérées du jardin. Des tondeurs taillaient les arbres et leur donnaient une forme ronde ou ellipsoïde ; à l'aide d'une houe faite de deux pièces de bois dur reliées par une corde formant crochet, des travailleurs penchés ameublissaient le sol pour quelques plantations.

C'était un spectacle charmant de voir ces hommes à la noire chevelure crépue, au torse couleur de brique, vêtus d'un simple caleçon blanc, aller et venir parmi les feuillages avec une activité sans désordre, en chantant une chanson rustique qui rhythmait leur pas. Les oiseaux perchés sur les arbres paraissaient les connaître, et s'envolaient à peine lorsqu'en passant ils frôlaient une branche.

La porte du pavillon s'ouvrit, et Poëri parut sur le seuil. Quoiqu'il fût vêtu à la mode égyptienne, ses traits ne se rapportaient pas cependant au type national, et il n'eût pas fallu l'observer longtemps pour voir qu'il n'appartenait point à la race autochthone de la vallée du Nil. Ce n'était pas assurément un *Rot-en-ne-rôme ;* son nez aquilin et mince, ses joues aplanies, ses lèvres sérieuses et d'un dessin serré, l'ovale parfait de sa figure, différaient essentiellement du nez africain, des pommettes saillantes, de la bouche épaisse, et du masque large que présentent habituellement les

Égyptiens. La coloration, non plus, n'était pas la même : la teinte de cuivre rouge était remplacée par une pâleur olivâtre, que nuançait imperceptiblement de rose un sang riche et pur; les yeux, au lieu de rouler entre leurs lignes d'antimoine une prunelle de jais, étaient d'un bleu sombre comme le ciel de la nuit; les cheveux, plus soyeux et plus doux, se crêpaient en ondulations moins rebelles; les épaules n'offraient pas cette ligne transversalement rigide que répètent, comme signe caractéristique de la race, les statues des temples et les fresques des tombeaux.

Toutes ces étrangetés composaient une beauté rare, à laquelle la fille de Pétamounoph n'avait pu rester insensible. Depuis le jour où, par hasard, Poëri lui était apparu, accoudé à la galerie du pavillon, sa place favorite, lorsque les travaux de la ferme ne l'occupaient plus, bien des fois elle était revenue, sous prétexte de promenade, et avait fait passer son char sous le balcon de la villa.

Mais, bien qu'elle eût revêtu ses plus fines tuniques, mis à son col ses plus précieux gorgerins, cerclé ses poignets de ses bracelets les plus précieusement ciselés, couronné sa tête des plus fraîches fleurs de lotus, allongé jusqu'aux tempes la ligne noire de ses yeux, avivé sa joue de fard, jamais Poëri n'avait semblé y faire attention.

Pourtant Tahoser était bien belle, et l'amour qu'ignorait ou dédaignait le mélancolique habitant de la villa, Pharaon l'eût acheté bien cher : pour la fille du prêtre, il eût donné Twéa, Taïa, Amensé, Hont-Réché, ses captives asiatiques, ses vases d'argent et d'or, ses hausse-cols de pierres coloriées, ses chars de guerre, son armée invincible, son sceptre, tout, jusqu'à son tombeau, auquel, depuis le commencement de son règne, travaillaient dans l'ombre des milliers d'ouvriers !

L'amour n'est pas le même sous les chaudes régions qu'embrase un vent de feu qu'aux rives hyperborées d'où le calme descend du ciel avec les frimas ; ce n'est pas du sang, mais de la flamme qui circule dans les veines : aussi Tahoser languissait-elle et défaillait-elle, quoiqu'elle respirât des parfums, s'entourât de fleurs et bût les breuvages qui font oublier. La musique l'ennuyait ou développait outre mesure sa sensibilité ; elle ne prenait plus aucun plaisir aux danses de ses compagnes ; la nuit, le sommeil fuyait ses paupières, et, haletante, étouffée, la poitrine gonflée de soupirs, elle quittait sa couche somptueuse, et s'étendait sur les larges dalles, appuyant sa gorge au dur granit comme pour en aspirer la fraîcheur.

La nuit qui suivit la rentrée triomphale du

Pharaon, Tahoser se sentit si malheureuse, si incapable de vivre, qu'elle ne voulut pas du moins mourir sans avoir tenté un suprême effort.

Elle s'enveloppa d'une draperie d'étoffe commune, ne garda qu'un bracelet de bois odorant, tourna une gaze rayée autour de sa tête, et, à la première lueur du jour, sans que Nofré, qui rêvait du bel Ahmosis, l'entendît, elle sortit de sa chambre, traversa le jardin, tira les verrous de la porte d'eau, s'avança vers le quai, éveilla un rameur qui dormait au fond de sa nacelle de papyrus, et se fit passer à l'autre rive du fleuve.

Chancelante et mettant sa petite main sur son cœur pour en comprimer les battements, elle s'avança vers le pavillon de Poëri.

Il faisait grand jour, et les portes s'ouvraient pour laisser passer les attelages de bœufs allant au travail et les troupeaux sortant pour la pâture.

Tahoser s'agenouilla sur le seuil, porta sa main au-dessus de sa tête avec un geste suppliant; elle était peut-être encore plus belle dans cette humble attitude, sous ce pauvre accoutrement. Sa poitrine palpitait, des larmes coulaient sur ses joues pâles.

Poëri l'aperçut et la prit pour ce qu'elle était en effet, pour une femme bien malheureuse.

« Entre, dit-il, entre sans crainte, la demeure est hospitalière. »

VI

Tahoser, encouragée par la phrase amicale de Poëri, quitta sa pose suppliante et se releva. Une vive couleur rose avait envahi ses joues tout à l'heure si pâles : la pudeur lui revenait avec l'espoir ; elle rougissait de l'action étrange où l'amour la poussait, et. sur ce seuil que ses rêves avaient franchi tant de fois, elle hésita : ses scrupules de vierge, étouffés par la passion, renaissaient en présence de la réalité.

Le jeune homme, croyant que la timidité, compagne du malheur, empêchait seule Tahoser de pénétrer dans la maison, lui dit d'une voix musicale et douce où perçait un accent étranger :

« Entre, jeune fille, et ne tremble pas ainsi : la demeure est assez vaste pour t'abriter. Si tu es lasse, repose-toi ; si tu as soif, mes serviteurs t'apporteront de l'eau pure rafraîchie dans des vases d'argile poreuse; si tu as faim, ils mettront devant

toi du pain de froment, des dattes et des figues sèches. »

La fille de Pétamounoph, encouragée par ces paroles hospitalières, entra dans la maison, qui justifiait l'hiéroglyphe de bienvenue inscrit sur sa porte.

Poëri l'emmena dans la chambre du rez-de-chaussée, dont les murailles étaient peintes d'une couche de blanc sur laquelle des baguettes vertes terminées par des fleurs de lotus dessinaient des compartiments agréables à l'œil. Une fine natte de joncs tressés, où se mélangeaient diverses couleurs formant des symétries, couvrait le plancher; à chaque angle de la pièce, de grosses bottes de fleurs débordaient de longs vases tenus en équilibre par des socles, et répandaient leurs parfums dans l'ombre fraîche de la chambre. Dans le fond, un canapé bas, dont le bois était orné de feuillages et d'animaux chimériques, étalait les tentations de son large coussin à la fatigue ou à la nonchalance. Deux siéges foncés de roseaux du Nil, et dont le dossier se renversait, arc-bouté par des supports, un escabeau de bois creusé en conque, appuyé sur trois pieds, une table oblongue à trois pieds également, bordée d'un cadre d'incrustations, historiée au centre d'uræus, de guirlandes et de symboles d'agriculture, et sur laquelle était posé

un vase de lotus roses et bleus, complétaient cet ameublement d'une simplicité et d'une grâce champêtres.

Poëri s'assit sur le canapé. Tahoser, repliant une jambe sous la cuisse et relevant un genou, s'accroupit devant le jeune homme, qui fixait sur elle un œil plein d'interrogations bienveillantes.

Elle était ravissante ainsi : le voile de gaze dont elle s'enveloppait, retombant en arrière, découvrait les masses opulentes de sa chevelure nouée d'une étroite bandelette blanche, et permettait de voir en plein sa physionomie douce, charmante et triste. Sa tunique sans manches montrait jusqu'à l'épaule ses bras élégants et leur laissait toute liberté de gesticulation.

« Je me nomme Poëri, dit le jeune homme, et je suis intendant des biens de la couronne, ayant droit de porter dans ma coiffure de cérémonie les cornes de bélier dorées.

— Je me nomme Hora, répondit Tahoser, qui d'avance avait arrangé sa petite fable ; mes parents sont morts, et leurs biens vendus par les créanciers n'ont laissé que juste de quoi subvenir à leurs funérailles. Je suis donc restée seule et sans ressource; mais, puisque tu veux bien m'accueillir, je saurai reconnaître ton hospitalité : j'ai été instruite aux ouvrages des femmes, quoique ma

condition ne m'obligeât pas à les exercer. Je sais tourner le fuseau, tisser la toile en y mêlant des fils de diverses couleurs, imiter les fleurs et tracer des ornements avec l'aiguille sur les étoffes ; je pourrai même, lorsque tu seras las de tes travaux et que la chaleur du jour t'accablera, te réjouir avec le chant, la harpe ou la mandore.

— Hora, sois la bienvenue chez Poëri, dit le jeune homme. Tu trouveras ici, sans briser tes forces, car tu sembles délicate, une occupation convenable pour une jeune fille qui connut des temps plus prospères. Il y a parmi mes servantes des filles très-douces et très-sages qui te seront d'agréables compagnes, et qui te montreront comment la vie est réglée dans cette habitation champêtre. En attendant, les jours succéderont aux jours, et il en viendra peut-être de meilleurs pour toi. Sinon, tu pourras doucement vieillir chez moi, dans l'abondance et la paix : l'hôte que les dieux envoient est sacré. »

Ces paroles prononcées, Poëri se leva comme pour se soustraire aux remercîments de la fausse Hora, qui s'était prosternée à ses pieds et les baisait comme font les malheureux à qui l'on vient d'accorder quelque grâce ; mais l'amoureuse avait remplacé la suppliante, et ses fraîches lèvres roses se détachaient avec peine de ces beaux

pieds purs et blancs comme les pieds de jaspe des divinités.

Avant de sortir pour aller surveiller les travaux du domaine, Poëri se retourna sur le seuil de l'appartement et dit à Hora :

« Reste ici jusqu'à ce que je t'aie désigné une chambre. Je vais t'envoyer de la nourriture par un de mes serviteurs. »

Et il s'éloigna d'un pas tranquille, balançant à son poignet le fouet du commandement. Les travailleurs le saluaient en mettant une main sur leur tête et l'autre près de terre ; mais à la cordialité de leur salut on voyait que c'était un bon maître. Quelquefois il s'arrêtait, donnant un ordre ou un conseil, car il était très-savant aux choses de l'agriculture et du jardinage ; puis il reprenait sa marche, jetant les yeux à droite, à gauche, inspectant soigneusement tout. Tahoser, qui l'avait humblement accompagné jusqu'à la porte et s'était pelotonnée sur le seuil, le coude au genou, le menton dans la paume de la main, le suivit du regard jusqu'à ce qu'il se perdit sous les arceaux de feuillage. Depuis longtemps déjà il avait disparu par la porte des champs, qu'elle le regardait encore.

Un serviteur, d'après l'ordre donné en passant par Poëri, apporta sur un plateau une cuisse d'oie,

des oignons cuits sous la cendre, un pain de froment et des figues, ainsi qu'un vase d'eau bouché par des feuilles de myrte.

« Voici ce que le maître t'envoie; mange, jeune fille, et reprends des forces. »

Tahoser n'avait pas grand'faim; mais il était dans son rôle de montrer de l'appétit : les malheureux doivent se jeter sur les mets que la pitié leur présente. Elle mangea donc et but un long trait d'eau fraîche.

Le serviteur s'étant éloigné, elle reprit sa pose contemplative. Mille pensées contraires roulaient dans sa jeune tête : tantôt, avec sa pudeur de vierge, elle se repentait de sa démarche; tantôt, avec sa passion d'amoureuse, elle s'applaudissait de son audace. Puis elle se disait : « Me voilà, il est vrai, sous le toit de Poëri, je le verrai librement, tous les jours; je m'enivrerai silencieusement de sa beauté, qui est d'un dieu plus que d'un homme; j'entendrai sa voix charmante, pareille à une musique de l'âme; mais lui, qui n'a jamais fait attention à moi lorsque je passais sous son pavillon, couverte de mes habits aux couleurs brillantes, parée de mes plus fins joyaux, parfumée d'essences et de fleurs, montée sur mon char peint et doré que surmonte une ombrelle, entourée comme une reine d'un cortége de serviteurs,

remarquera-t-il davantage la pauvre jeune fille suppliante accueillie par pitié et couverte d'étoffes communes?

« Ce que mon luxe n'a pu faire, ma misère le fera-t-elle? Peut-être, après tout, suis-je laide, et Nofré est-elle une flatteuse lorsqu'elle prétend que, de la source inconnue du Nil jusqu'à l'endroit où il se jette dans la mer, il n'y a pas de plus belle fille que sa maîtresse... Non, je suis belle : les yeux ardents des hommes me l'ont dit mille fois, et surtout les airs dépités et les petites moues dédaigneuses des femmes qui passaient près de moi. Poëri, qui m'a inspiré une si folle passion, m'aimera-t-il jamais? Il eût reçu tout aussi bien une vieille femme au front coupé de rides, à la poitrine décharnée, empaquetée de hideux haillons et les pieds gris de poussière. Tout autre que lui aurait reconnu à l'instant, sous le déguisement d'Hora, Tahoser, la fille du grand prêtre Pétamounoph; mais il n'a jamais abaissé son regard sur moi, pas plus que la statue d'un dieu de basalte sur les dévots qui lui offrent des quartiers d'antilope et des bouquets de lotus. »

Ces réflexions abattaient le courage de Tahoser; puis elle reprenait confiance et se disait que sa beauté, sa jeunesse, son amour, finiraient bien par attendrir ce cœur insensible : elle serait si

douce, si attentive, si dévouée, elle mettrait tant d'art et de coquetterie à sa pauvre toilette, que certainement Poëri n'y résisterait pas. Alors elle se promettait de lui découvrir que l'humble servante était une fille de haut rang, possédant des esclaves, des terres et des palais, et elle s'arrangeait en rêve, après la félicité obscure, une vie de bonheur splendide et rayonnant.

« D'abord soyons belle, » dit-elle en se levant et en se dirigeant vers une des pièces d'eau.

Arrivée là, elle s'agenouilla sur la margelle de pierre, lava son visage, son col et ses épaules; l'eau agitée, dans son miroir brisé en mille morceaux, lui montrait son image confuse et tremblante, qui lui souriait comme à travers une gaze verte, et les petits poissons, voyant son ombre et croyant qu'on allait leur jeter quelques miettes, s'approchaient du bord en troupes.

Elle cueillit deux ou trois fleurs de lotus qui s'épanouissaient à la surface du bassin, en tortilla la tige autour de la bandelette de ses cheveux, et se composa une coiffure que tout l'art de Nofré n'eût pas égalée en vidant les coffres à bijoux.

Quand elle eut fini et qu'elle se releva fraîche et radieuse, un ibis familier, qui l'avait gravement regardée faire, se haussa sur ses longues pattes,

tendit son long col, et battit deux ou trois fois des ailes, comme pour l'applaudir.

Sa toilette achevée, Tahoser revint prendre sa place sur la porte du pavillon en attendant Poëri. Le ciel était d'un bleu profond; la lumière frissonnait en ondes visibles dans l'air transparent; des aromes enivrants se dégageaient des fleurs et des plantes; les oiseaux sautillaient à travers les rameaux, picorant quelques baies; les papillons se poursuivaient et dansaient sur leurs ailes. A ce riant spectacle se mêlait celui de l'activité humaine, qui l'égayait encore en lui prêtant une âme. Les jardiniers allaient et venaient; des serviteurs rentraient, chargés de bottes d'herbes et de paquets de légumes; d'autres, debout au pied des figuiers, recevaient dans des corbeilles les fruits que leur jetaient les singes dressés à la cueillette et juchés sur les hautes branches.

Tahoser contemplait avec ravissement cette fraîche nature, dont la paix gagnait son âme, et elle se dit : « Oh! qu'il serait doux d'être aimée ici, dans la lumière, les parfums et les fleurs! »

Poëri reparut : il avait terminé son inspection, et il se retira dans sa chambre pour laisser passer les heures brûlantes du jour. Tahoser le suivit timidement, se tint près de la porte, prête à sortir au moindre geste; mais Poëri lui fit signe de rester.

Elle s'avança de quelques pas et s'agenouilla sur la natte.

« Tu m'as dit, Hora, que tu savais jouer de la mandore ; prends cet instrument accroché au mur ; fais résonner les cordes et chante-moi quelque ancien air bien doux, bien tendre et bien lent. Le sommeil est plein de beaux rêves, qui vient bercé par la musique. »

La fille du prêtre décrocha la mandore, s'approcha du lit de repos sur lequel Poëri s'était étendu, appuyant la tête au chevet de bois creusé en demi-lune, allongea son bras jusqu'au bout du manche de l'instrument, dont elle pressait la caisse sur son cœur ému, laissa errer sa main le long des cordes, et en tira quelques accords. Puis elle chanta d'une voix juste, quoique un peu tremblante, un vieil air égyptien, vague soupir des aïeux transmis de génération en génération, où revenait toujours une même phrase d'une monotonie pénétrante et douce.

« En effet, dit Poëri en tournant ses prunelles d'un bleu sombre vers la jeune fille, tu ne m'avais pas trompé. Tu connais les rhythmes comme une musicienne de profession, et tu pourrais exercer ton art dans le palais des rois. Mais tu donnes à ton chant une expression nouvelle. Cet air que tu récites, on dirait que tu l'inventes, et tu lui prêtes

un charme magique. Ta physionomie n'est plus ce qu'elle était ce matin ; une autre femme semble apparaître à travers toi comme une lumière derrière un voile. Qui es-tu ?

—Je suis Hora, répondit Tahoser ; ne t'ai-je pas déjà raconté mon histoire ? Seulement j'ai essuyé de mon visage la poussière de la route, rajusté les plis de ma robe fripée, et mis un brin de fleur dans mes cheveux. Si je suis pauvre, ce n'est pas une raison pour être laide, et les dieux parfois refusent la beauté aux riches. Mais te plaît-il que je continue ?

— Oui ; répète cet air qui me fascine, m'engourdit et m'ôte la mémoire comme ferait une coupe de népenthès ; répète-le, jusqu'à ce que le sommeil descende avec l'oubli sur mes paupières. »

Les yeux de Poëri, fixés d'abord sur Tahoser, se fermèrent bientôt à demi, puis tout à fait. La jeune fille continuait à faire bourdonner les cordes de la mandore, et répétait d'une voix de plus en plus basse le refrain de sa chanson. Poëri dormait ; elle s'arrêta, et se mit à l'éventer avec un éventail de feuilles de palmier jeté sur la table.

Poëri était beau, et le sommeil donnait à ses traits purs une ineffable expression de langueur et de tendresse ; ses longs cils abaissés sur ses joues semblaient lui voiler quelque vision céleste, et ses

belles lèvres rouges à demi ouvertes frémissaient, comme si elles eussent adressé de muettes paroles à un être invisible.

Après une longue contemplation, enhardie par le silence et la solitude, Tahoser, éperdue, se pencha sur le front du dormeur, retenant son souffle, pressant son cœur de sa main, et y posa un baiser peureux, furtif, ailé; puis elle se releva toute honteuse et toute rougissante.

Le dormeur avait senti vaguement, à travers son rêve, les lèvres de Tahoser: il poussa un soupir et dit en hébreu : « O Ra'hel, bien-aimée Ra'hel! »

Heureusement, ces mots d'une langue inconnue ne présentaient aucun sens à la fille de Pétamounoph; et elle reprit l'éventail de feuilles de palmier, espérant et craignant que Poëri se réveillât.

VII

Lorsque le jour parut, Nofré, qui couchait sur un petit lit aux pieds de sa maîtresse, fut surprise de ne pas entendre Tahoser l'appeler comme d'habitude en frappant ses mains l'une contre l'autre. Elle se souleva sur son coude et vit que le lit était vide. Cependant les premiers rayons du soleil, atteignant la frise du portique, commençaient seulement à jeter sur le mur l'ombre des chapiteaux et le haut du fût des colonnes. Tahoser ordinairement n'était pas si matinale, et elle ne quittait guère sa couche sans l'aide de ses femmes ; jamais non plus elle ne sortait qu'après avoir fait réparer dans sa coiffure le désordre de la nuit et verser sur son beau corps des affusions d'eau parfumée qu'elle recevait à genoux, les bras repliés devant sa poitrine.

Nofré, inquiète, jeta sur elle une chemise transparente, plaça ses pieds dans des sandales en

fibres de palmier, et se mit à la recherche de sa maîtresse.

Elle la chercha d'abord sous les portiques des deux cours, pensant que, ne pouvant dormir, Tahoser était peut-être allée respirer la fraîcheur de l'aube le long de ces promenoirs intérieurs.

Tahoser n'y était pas.

« Visitons le jardin, se dit Nofré ; elle aura peut-être eu la fantaisie de voir briller la rosée nocturne sur les feuilles des plantes et d'assister une fois au réveil des fleurs. »

Le jardin, battu en tout sens, ne contenait que la solitude. Allées, tonnelles, berceaux, bosquets, Nofré interrogea tout sans succès. Elle entra dans le kiosque situé au bout de la treille ; point de Tahoser. Elle courut à la pièce d'eau où sa maîtresse pouvait avoir eu le caprice de se baigner, comme elle le faisait quelquefois avec ses compagnes, sur l'escalier de granit descendant du bord du bassin jusqu'à un fond de sable tamisé. Les larges feuilles de nymphæas flottaient à la surface et ne paraissaient pas avoir été dérangées ; les canards plongeant leurs cols d'azur dans l'eau tranquille y faisaient seuls des rides, et ils saluèrent Nofré de leurs cris joyeux. La fidèle suivante commençait à s'alarmer sérieusement ; elle donna l'éveil à toute la maison ; les esclaves et les servantes sortirent

de leurs cellules, et, mis au fait par Nofré de l'étrange disparition de Tahoser, se livrèrent aux perquisitions les plus minutieuses; ils montèrent sur les terrasses, fouillèrent chaque chambre, chaque réduit, tous les endroits où elle pouvait être, et ensuite tous ceux où elle ne pouvait pas être. Nofré, dans son trouble, alla jusqu'à ouvrir les coffres à serrer les robes, les écrins qui renfermaient les bijoux, comme si ces boîtes eussent pu contenir sa maîtresse.

Tahoser n'était décidément pas dans la maison.

Un vieux serviteur d'une prudence consommée eut l'idée d'inspecter le sable des allées et d'y chercher les empreintes de sa jeune maîtresse; les lourds verrous de la porte de ville étaient à leur place et faisaient repousser la supposition que Tahoser fût sortie de ce côté. Il est vrai que Nofré avait parcouru étourdiment tous les sentiers, y marquant la trace de ses sandales; mais, en se penchant vers le sol, le vieux Souhem ne tarda pas à reconnaître, parmi les pas de Nofré, une légère dépression qui dessinait une semelle étroite, mignonne, appartenant à un pied beaucoup plus petit que le pied de la suivante. Il suivit cette trace, qui le mena, en passant sous la tonnelle, du pylône de la cour à la porte d'eau. Les verrous, comme il en fit la remarque à Nofré,

avaient été tirés, et les battants ne joignaient que par leur poids; donc la fille de Pétamounoph s'était envolée par là.

Plus loin la trace se perdait. Le quai de briques n'avait gardé aucune empreinte. Le batelier qui avait passé Tahoser n'était pas revenu à sa station. Les autres dormaient, et, interrogés, répondirent qu'ils n'avaient rien vu. Un seul dit qu'une femme, pauvrement vêtue et semblant appartenir à la dernière classe du peuple, s'était rendue de grand matin de l'autre côté du fleuve, au quartier des Memnonia, sans doute pour accomplir quelque rite funèbre.

Ce signalement, qui ne se rapportait en aucune façon à l'élégante Tahoser, dérouta complétement les idées de Nofré et de Souhem.

Ils rentrèrent dans la maison, tristes et désappointés. Les serviteurs et les servantes s'assirent à terre dans des attitudes de désolation, laissant pendre une de leurs mains la paume tournée vers le ciel et mettant l'autre sur leur tête, et tous s'écrièrent comme un chœur plaintif: « Malheur! malheur! malheur! la maîtresse est partie! »

— Par Oms, chien des enfers! je la retrouverai, dit le vieux Souhem, dussé-je pénétrer vivant jusqu'au fin fond de la région occidentale vers laquelle voyagent les morts. C'était une bonne mai-

tresse ; elle nous donnait la nourriture en abondance, n'exigeait pas de nous des travaux excessifs, et ne nous faisait battre qu'avec justice et modération. Son pied n'était pas lourd à nos nuques inclinées, et chez elle l'esclave pouvait se croire libre.

« Malheur! malheur! malheur! répétèrent hommes et femmes en se jetant de la poussière sur la tête.

— Hélas ! chère maîtresse, qui sait où tu es maintenant ? dit la fidèle suivante, laissant couler ses larmes. Peut-être un magicien t'a fait sortir de ton palais par quelque conjuration irrésistible, pour accomplir sur toi un odieux maléfice ; il lacérera ton beau corps, en retirera le cœur par une incision, comme un paraschite, jettera tes restes à la voracité des crocodiles, et ton âme mutilée ne retrouvera au jour de la réunion que des lambeaux informes. Tu n'iras pas rejoindre au fond des syringes, dont le colchyte garde le plan, la momie peinte et dorée de ton père, le grand prêtre Pétamounoph, dans la chambre funèbre creusée pour toi !

— Calme-toi, Nofré, dit le vieux Souhem, ne nous désespérons pas trop d'avance ; il se peut que Tahoser rentre bientôt. Elle a cédé sans doute à quelque fantaisie qui nous est inconnue, et

tout à l'heure nous allons la voir reparaître gaie et souriante, tenant des fleurs d'eau dans ses mains. »

Passant le coin de sa robe sur ses paupières, la suivante fit un signe d'adhésion.

Souhem s'accroupit, ployant ses genoux comme ces images de cynocéphales taillées vaguement dans un bloc carré de basalte, et, serrant ses tempes entre ses paumes sèches, parut réfléchir profondément.

Sa figure, d'un brun rougeâtre, ses orbites enfoncées, ses mâchoires proéminentes, ses joues plissées de grandes rides, ses cheveux roides encadrant son masque comme des poils, complétaient sa ressemblance avec les dieux à tête simiesque ; ce n'était pas un dieu, certes, mais il avait bien l'air d'un singe.

Le résultat de sa méditation, anxieusement attendue par Nofré, fut celui-ci :

« La fille de Pétamounoph est amoureuse.

— Qui te l'a dit ? s'écria Nofré, qui croyait lire seule dans le cœur de sa maîtresse.

— Personne, mais Tahoser est très-belle ; elle a vu déjà seize fois la crue et la retraite du Nil. Seize est le nombre emblématique de la volupté, et depuis quelque temps elle appelait à des heures étranges ses joueuses de harpe, de mandore et de

flûte, comme quelqu'un qui veut calmer le trouble de son cœur par de la musique.

— Tu parles très-bien, et la sagesse habite ta vieille tête chauve ; mais comment as-tu appris à connaître les femmes, toi qui ne fais que piocher la terre du jardin et porter des vases d'eau sur ton épaule ? »

L'esclave élargit ses lèvres dans un sourire silencieux et montra deux rangées de longues dents blanches capables de broyer des noyaux de dattes ; cette grimace voulait dire : « Je n'ai pas toujours été vieux et captif. »

Illuminée par la suggestion de Souhèm, Nofrê pensa tout de suite au bel Ahmosis, l'oëris de Pharaon, qui passait si souvent au bas de la terrasse et qui avait si bonne grâce sur son char de guerre au défilé triomphal ; comme elle l'aimait elle-même, sans bien s'en rendre compte, elle prêtait ses sentiments à sa maîtresse. Elle revêtit une robe moins légère et se rendit à la demeure de l'officier : c'était là, imaginait-elle, que devait immanquablement se trouver Tahoser.

Le jeune oëris était assis au fond de sa chambre sur un siége bas. Aux murs se groupaient en trophée différentes armes : la tunique de cuir écaillée de plaquettes de bronze où se lisait gravé le cartouche du Pharaon, le poignard d'airain à man-

che de jade évidé pour laisser passer les doigts, la hache de bataille à tranchant de silex, le harpé à lame courbe, le casque à double plume d'autruche, l'arc triangulaire et les flèches empennées de rouge; sur des socles étaient posés les gorgerins d'honneur, et quelques coffres ouverts montraient le butin pris à l'ennemi.

Quand il vit Nofré, qu'il connaissait bien et qui se tenait debout sur le seuil, Ahmosis éprouva un vif mouvement de plaisir; ses joues brunes se colorèrent, ses muscles tressaillirent, son cœur palpita. Il crut que Nofré lui apportait quelque message de la part de Tahoser, bien que la fille du prêtre n'eût jamais répondu à ses œillades. Mais l'homme à qui les dieux ont fait le don de la beauté s'imagine aisément que toutes les femmes se prennent d'amour pour lui.

Il se leva et fit quelques pas vers Nofré, dont le regard inquiet scrutait les recoins de la chambre pour s'assurer de la présence ou de l'absence de Tahoser.

« Qui t'amène ici, Nofré? dit Ahmosis, voyant que la jeune suivante, préoccupée de sa recherche, ne rompait pas le silence. Ta maîtresse va bien, je l'espère, car il me semble l'avoir vue hier à l'entrée du Pharaon.

— Si ma maîtresse va bien, tu dois le savoir

mieux que tout autre, répondit Nofré : car elle s'est enfuie de la maison sans confier ses projets à personne, et l'asile qu'elle s'est choisi, j'aurais juré par Hâtor que tu le connaissais.

— Elle a disparu ! que me dis-tu là ? fit Ahmosis avec une surprise qui certes n'était pas jouée.

— Je croyais qu'elle t'aimait, dit Nofré, et quelquefois les jeunes filles les plus retenues font des coups de tête. Elle n'est donc pas ici ?

— Le dieu Phré, qui voit tout, sait où elle est ; mais aucun de ses rayons terminés par des mains ne l'a atteinte chez moi. Regarde plutôt et visite les chambres.

— Je te crois, Ahmosis, et je me retire : car, si Tahoser était venue, tu ne le cacherais pas à la fidèle Nofré, qui n'eût pas mieux demandé que de servir vos amours. Tu es beau, elle est libre, riche et vierge. Les dieux eussent vu cette union avec plaisir. »

Nofré revint à la maison plus inquiète et plus bouleversée que jamais ; elle craignait qu'on ne soupçonnât les serviteurs d'avoir tué Tahoser pour s'emparer de ses richesses, et qu'on ne voulût leur faire avouer sous le bâton ce qu'ils ne savaient pas.

Pharaon, de son côté, pensait aussi à Tahoser. Après avoir fait les libations et les offrandes exi-

gées par le rituel, il s'était assis dans la cour intérieure du gynécée, et rêvait, sans prendre garde aux ébats de ses femmes, qui, nues et couronnées de fleurs, se jouaient dans la transparence de la piscine, se jetant de l'eau et poussant des éclats de rire grêles et sonores pour attirer l'attention du maître, qui n'avait pas décidé, contre son habitude, quelle serait la reine en faveur cette semaine-là.

C'était un tableau charmant que ces belles femmes dont les corps sveltes luisaient sous l'eau comme des statues de jaspe submergées, dans ce cadre d'arbustes et de fleurs, au milieu de cette cour entourée de colonnes peintes de couleurs éclatantes, à la pure lumière d'un ciel d'azur, que traversait de temps à autre un ibis le bec au vent et les pattes tendues en arrière.

Amensé et Twéa, lasses de nager, étaient sorties de l'eau, et, agenouillées au bord du bassin, étalaient au soleil pour la sécher leur épaisse chevelure noire, dont les mèches d'ébène faisaient paraître leur peau plus blanche encore; les dernières perles du bain roulaient sur leurs épaules lustrées et sur leurs bras polis comme le jade; des servantes les frottaient d'essences et d'huiles aromatiques, tandis qu'une jeune Éthiopienne leur offrait à respirer le calice d'une large fleur.

On eût dit que l'ouvrier qui avait sculpté les bas-reliefs décoratifs des salles du gynécée avait pris ces groupes pleins de grâce pour modèles ; mais Pharaon n'eût pas regardé d'un œil plus froid le dessin incisé dans la pierre.

Juché sur le dossier du fauteuil, le singe privé croquait des dattes et faisait claquer ses dents ; contre les jambes du maître le chat favori se frottait en arrondissant le dos ; le nain difforme tirait la queue du singe et les moustaches du chat, dont l'un glapissait et l'autre jurait, ce qui ordinairement déridait Sa Majesté ; mais Sa Majesté n'était pas ce jour-là en train de rire. Elle écarta le chat, fit descendre le singe du fauteuil, donna un coup de poing sur la tête du nain, et se dirigea vers les appartements de granit.

Chacune de ces chambres était formée de blocs d'une grandeur prodigieuse, et fermée par des portes de pierre qu'aucune puissance humaine n'eût pu forcer, à moins de savoir le secret qui les faisait s'ouvrir.

Dans ces chambres étaient enfermés les richesses du Pharaon et le butin enlevé aux nations conquises. Il y avait là des lingots de métaux précieux, des couronnes d'or et d'argent, des gorgerins et des bracelets d'émaux cloisonnés, des boucles d'oreilles reluisant comme le disque de

Moui ; des colliers à rangs septuples de cornaline, de lapis-lazuli, de jaspe sanguin, de perles, d'agates, de sardoines, d'onyx ; des cercles finement travaillés pour les jambes, des ceintures à plaques d'or gravées d'hiéroglyphes, des bagues à chaton de scarabée ; des files de poissons, de crocodiles et de cœurs en estampage d'or, des serpents d'émail se repliant plusieurs fois sur eux-mêmes ; des vases de bronze, des buires d'albâtre rubané, de verre bleu où se tordaient des spirales blanches; des coffrets de terre émaillée, des boîtes en bois de santal affectant des formes bizarres et chimériques, des monceaux d'aromates de tous les pays, des blocs d'ébène ; des étoffes précieuses si fines, que la pièce eût passé par un anneau ; des plumes d'autruche noires et blanches, ou coloriées de diverses teintes ; des défenses d'éléphant d'une monstrueuse grosseur, des coupes en or, en argent, en verre doré, des statuettes excellentes, tant pour la matière que pour le travail.

Dans chaque chambre, le Pharaon fit prendre la charge d'un brancard porté par deux esclaves robustes de Kousch et de Schéto, et, frappant des mains, il appela Timopht, le serviteur qui avait suivi Tahoser, et lui dit :

« Fais porter cela à Tahoser, fille de Pétamounoph, de la part de Pharaon. »

Timopht se mit en tête du cortége, qui traversa le Nil sur une cange royale, et bientôt les esclaves arrivèrent avec leur charge à la maison de Tahoser.

« Pour Tahoser, de la part de Pharaon, » dit Timopht en heurtant la porte.

A la vue de ces trésors, Nofré manqua de s'évanouir, moitié peur, moitié éblouissement : elle craignait que le roi ne la fît mourir lorsqu'il apprendrait que la fille du prêtre n'était plus là.

« Tahoser s'en est allée, répondit-elle en tremblant à Timopht, et, je le jure par les quatre oies sacrées, Amset, Sis, Soumauts et Kebhsniv, qui volent aux quatre points du vent, j'ignore où elle est.

— Pharaon, préféré de Phré, favori d'Ammon-Ra, a envoyé ces présents, je ne puis les remporter ; garde-les jusqu'à ce qu'elle se retrouve. Tu m'en réponds sur ta tête ; fais-les serrer dans des chambres et garder par des serviteurs fidèles, » répondit l'envoyé du roi.

Quand Timopht revint au palais, et que, prosterné, les coudes serrés aux flancs, le front dans la poussière, il dit que Tahoser était disparue, le roi entra en une grande fureur, et il frappa si violemment de son sceptre contre le pavé, que la dalle se fendit.

VIII

Tahoser, il faut le dire, ne pensait guère à Nofré, sa suivante favorite, ni à l'inquiétude que devait causer son absence. Cette chère maîtresse avait tout à fait oublié sa belle maison de Thèbes, ses serviteurs et ses parures, chose bien difficile et bien incroyable pour une femme.

La fille de Pétamounoph ne se doutait aucunement de l'amour du Pharaon ; elle n'avait pas remarqué l'œillade chargée de volupté tombée sur elle du haut de cette majesté que rien sur terre ne pouvait émouvoir : l'eût-elle vue, elle eût déposé ce désir royal en offrande, avec toutes les fleurs de son âme, aux pieds de Poëri.

Tout en repoussant de l'orteil son fuseau pour le faire remonter le long du fil, car on lui avait donné cette tâche, elle suivait du coin de l'œil tous les mouvements du jeune Hébreu et l'enveloppait de son regard comme d'une caresse ; elle

jouissait silencieusement du bonheur de rester près de lui, dans le pavillon dont il lui avait permis l'accès.

Si Poëri avait tourné la tête vers elle, il eût été frappé sans doute de la lumière humide de ses yeux, des rougeurs subites qui passaient sur ses belles joues comme des nuages roses, du battement profond de son cœur, qu'on devinait au tremblement de son sein. Mais, assis à la table, il se penchait sur une feuille de papyrus où, puisant de l'encre dans une tablette d'albâtre creusée, il inscrivait des comptes en chiffres démotiques à l'aide d'un roseau.

Poëri comprenait-il l'amour si visible de Tahoser pour lui? ou bien, pour quelque raison cachée, faisait-il semblant de ne pas s'en apercevoir? Ses manières envers elle étaient douces, bienveillantes, mais réservées, comme s'il eût voulu prévenir ou refouler quelque aveu importun auquel il lui eût été pénible de répondre. Pourtant la fausse Hora était bien belle, ses charmes, trahis par la pauvreté de sa toilette, n'en avaient que plus de puissance; et, comme on voit aux heures les plus chaudes du jour une vapeur lumineuse frissonner sur la terre luisante, une atmosphère d'amour frissonnait autour d'elle. Sur ses lèvres entr'ouvertes, sa passion palpitait comme un oiseau qui

veut prendre son vol; et bas, bien bas, quand elle était sûre de ne pas être entendue, elle répétait comme une monotone cantilène : « Poëri, je t'aime. »

On était au temps de la moisson, et Poëri sortit pour inspecter les travailleurs. Tahoser, qui ne pouvait pas plus s'en détacher que l'ombre ne peut se détacher du corps, le suivit timidement, craignant qu'il ne lui enjoignît de rester à la maison; mais le jeune homme lui dit d'une voix où ne perçait nul accent de colère :

« Le chagrin se soulage à la vue des paisibles travaux de l'agriculture, et, si quelque douloureux souvenir de la prospérité évanouie oppresse ton âme, il se dissipera au spectacle de cette activité joyeuse. Ces choses doivent être nouvelles pour toi : car ta peau, que n'a jamais baisée le soleil, tes pieds délicats, tes mains fines, l'élégance avec laquelle tu drapes le morceau d'étoffe grossière qui te sert de vêtement, me montrent, à n'en pouvoir douter, que tu as toujours habité les villes, au sein des recherches et du luxe. Viens donc et sieds-toi, tout en tournant ton fuseau, à l'ombre de cet arbre où les moissonneurs ont suspendu, pour la rafraîchir, l'outre qui contient leur boisson. »

Tahoser obéit et se plaça sous l'arbre, les

bras croisés sur les genoux, et les genoux au menton.

De la muraille du jardin, la plaine s'étendait jusqu'aux premiers escarpements de la chaine libyque, comme une mer jaune, où le moindre souffle d'air creusait des vagues d'or. La lumière était si intense, que le ton d'or du blé blanchissait par places et prenait des teintes d'argent. Dans l'opulent limon du Nil, les épis avaient poussé vigoureux, drus et hauts comme des javelines, et jamais plus riche moisson ne s'était déployée au soleil, flambante et crépitante de chaleur; il y avait de quoi remplir jusqu'au faîte la ligne de greniers voûtés qui s'arrondissaient près des celliers.

Les travailleurs étaient depuis longtemps déjà à l'ouvrage, et l'on voyait de loin émerger des vagues du blé leur tête crépue ou rase, coiffée d'un morceau d'étoffe blanche, et leur torse nu, couleur de brique cuite. Ils se penchaient et se relevaient avec un mouvement régulier, sciant le blé de leurs faucilles au-dessous de l'épi, avec autant de régularité que s'ils eussent suivi une ligne tirée au cordeau.

Derrière eux, marchaient dans les sillons des glaneurs, avec des couffes de sparterie où ils serraient les épis moissonnés, et qu'ils portaient sur leur épaule ou suspendus à une barre transversale,

aidés par un compagnon, à des meules placées de distance en distance.

Quelquefois les moissonneurs essoufflés s'arrêtaient, reprenaient haleine, et, rejetant leur faucille sous leur bras droit, buvaient un coup d'eau ; puis ils se remettaient en hâte à l'ouvrage, craignant le bâton du contre-maître ; les épis récoltés s'étalaient sur l'aire par couches égalisées à la fourche, et légèrement relevées au bord par les nouveaux paniers qu'on y versait.

Alors Poëri fit signe au bouvier de faire avancer ses bêtes. C'étaient de superbes animaux, aux longues cornes évasées comme la coiffure d'Isis, au garrot élevé, au fanon puissant, aux jambes sèches et nerveuses. La marque du domaine, empreinte au fer chaud, estampillait leurs hanches. Ils marchaient gravement, assujettis sous un joug horizontal reliant leurs quatre têtes.

On les poussa sur l'aire ; activés par le fouet à double mèche, ils se mirent à piétiner circulairement, faisant jaillir sous leurs sabots fourchus le grain de l'épi : le soleil brillait sur leur poil luisant et la poussière qu'ils soulevaient leur montait aux naseaux ; aussi, au bout d'une vingtaine de tours, s'appuyaient-ils les uns contre les autres, et, malgré les lanières sifflantes qui voltigeaient sur leurs flancs, ralentissaient-ils sensible-

ment le pas. Pour les encourager, le conducteur, qui les suivait en tenant par la queue la bête sous la main, entonna, sur un rhythme joyeux et vif, la vieille chanson des bœufs : « Tournez pour vous-mêmes; ô bœufs! tournez pour vous-mêmes; des mesures pour vous, des mesures pour vos maîtres! »

Et l'attelage ranimé se portait en avant et disparaissait dans un nuage de poussière blonde où scintillaient des étincelles d'or.

La besogne des bœufs terminée, vinrent des serviteurs qui, armés d'écopes de bois, élevaient le blé en l'air et le laissaient retomber pour le séparer des pailles, des barbes et des cosses.

Le blé ainsi vanné était mis dans des sacs dont un grammate prenait note, et porté aux greniers où conduisaient des échelles.

Tahoser, à l'ombre de son arbre, prenait plaisir à ce spectacle plein d'animation et de grandeur, et souvent sa main distraite oubliait de tordre le fil. La journée s'avançait, et déjà le soleil, levé derrière Thèbes, avait franchi le Nil et se dirigeait vers la chaîne libyque, derrière laquelle son disque se couche chaque soir. C'était l'heure où les animaux reviennent des champs et rentrent à l'étable. Elle assista, près de Poëri, à ce grand défilé pastoral.

On vit d'abord s'avancer un immense troupeau de bœufs, les uns blancs, les autres roux ; ceux-ci noirs et mouchetés de points clairs, ceux-là pies, quelques-uns rayés de zébrures sombres ; il y en avait de tout pelage et de toute nuance ; ils passaient levant leurs mufles lustrés, d'où pendaient des filaments de bave, ouvrant leurs grands yeux doux. Les plus impatients, sentant l'étable, se dressaient quelques instants à demi et apparaissaient au-dessus de la foule cornue, avec laquelle, en retombant, ils se confondaient bientôt ; les moins adroits, devancés par leurs compagnons, poussaient de longs meuglements plaintifs, comme pour protester.

Près des bœufs marchaient les gardiens avec leur fouet et leur corde roulée.

Arrivés devant Poëri, ils s'agenouillaient, et, les coudes aux flancs, touchaient la terre du front, en signe de respect.

Des grammates inscrivaient le nombre des têtes de bétail sur des tablettes.

Aux bœufs succédèrent des ânes trottinant et ruant sous le bâton d'âniers à tête rase et vêtus d'une simple ceinture de toile, dont le bout retombait entre leurs cuisses ; ils défilaient, secouant leurs longues oreilles, martelant la terre de leurs petits sabots durs.

Les ânes firent la même génuflexion que les bouviers, et les grammates marquèrent aussi le chiffre exact de leurs bêtes.

Ce fut ensuite le tour des chèvres : elles arrivaient précédées de leurs boucs et faisant trembler de plaisir leur voix cassée et grêle ; les chevriers avaient grand'peine à contenir leur pétulance et à ramener au gros de l'armée les maraudeuses qui s'écartaient. Elles furent comptées comme les bœufs et les ânes, et, avec le même cérémonial, les bergers se prosternèrent aux pieds de Poëri.

Le cortége était fermé par des oies, qui, fatiguées de la route, se dandinaient sur leurs larges pattes, battaient bruyamment des ailes, allongeaient leur col et poussaient des piaillements rauques ; leur nombre fut inscrit, et les tablettes remises à l'inspecteur du domaine.

Longtemps après que bœufs, ânes, chèvres, oies, étaient rentrés, une colonne de poussière, que le vent ne pouvait parvenir à balayer, s'élevait lentement dans le ciel.

« Eh bien, Hora, dit Poëri à Tahoser, la vue de ces moissonneurs et de ces troupeaux t'a-t-elle amusée? Ce sont les plaisirs des champs ; nous n'avons pas ici, comme à Thèbes, des joueurs de harpe et des danseuses. Mais l'agriculture est sainte ; elle est la mère nourrice de l homme, et

celui qui sème un grain de blé fait une action agréable aux dieux. Maintenant, va prendre ton repas avec tes compagnes ; moi je rentre au pavillon, et je vais calculer combien de boisseaux de froment ont rendus les épis. »

Tahoser mit une main par terre et l'autre sur sa tête en signe d'acquiescement respectueux, et se retira.

Dans la salle du repas riaient et babillaient plusieurs jeunes servantes, mangeant des oignons crus, des gâteaux de dourah et des dattes; un petit vase de terre plein d'huile où trempait une mèche les éclairait : car la nuit était venue, et répandait une lueur jaune sur leurs joues brunes et leurs torses fauves que ne voilait aucun vêtement. Les unes étaient assises sur de simples siéges de bois; les autres adossées au mur, un genou replié.

« Où le maître peut-il aller ainsi chaque soir? dit une petite fille à l'air malicieux, en épluchant une grenade avec de jolis mouvements de singe.

— Le maître va où il veut, répondit une grande esclave qui mâchait des pétales de fleur; ne faut-il pas qu'il te rende des comptes? Ce n'est pas toi, en tout cas, qui le retiendras ici.

— Aussi bien moi qu'une autre, » répondit l'enfant piquée.

La grande fille haussa les épaules.

« Hora elle-même, qui est plus blanche et plus belle que nous toutes, n'y parviendrait pas. Quoiqu'il porte un nom égyptien et soit au service du Pharaon, il appartient à cette race barbare d'Israël; et, s'il sort la nuit, c'est sans doute pour assister aux sacrifices d'enfants que célèbrent les Hébreux dans les endroits déserts où la chouette piaule, où l'hyène glapit, où la vipère siffle. »

Tahoser quitta doucement la chambre sans rien dire, et se tapit dans le jardin derrière une touffe de mimosa; et, au bout de deux heures d'attente, elle vit Poëri sortir dans la campagne.

Légère et silencieuse comme une ombre, elle se mit à le suivre.

IX

Poëri, dont la main était armée d'un fort bâton de palmier, se dirigea vers le fleuve en suivant une étroite chaussée élevée à travers un champ de papyrus submergés qui, feuillés à leur base, dressaient de chaque côté leurs hampes rectilignes hautes de six ou huit coudées et terminées par un flocon de fibres, comme les lances d'une armée rangée en bataille.

Retenant son souffle, posant à peine la pointe du pied sur le sol, Tahoser s'engagea après lui dans le petit chemin. Il n'y avait pas de lune cette nuit-là, et l'épaisseur des papyrus eût d'ailleurs suffi pour cacher la jeune fille, qui se tenait un peu en arrière.

Il fallut après franchir un espace découvert. La fausse Hora laissa prendre de l'avance à Poëri, courba sa taille, se fit petite et rampa contre le sol.

Un bois de mimosas se présenta ensuite, et, dissimulée par les touffes d'arbres, Tahoser put s'avancer sans prendre autant de précautions. Elle était si près de Poëri, qu'elle craignait de perdre dans l'obscurité, que souvent les branches qu'il déplaçait lui fouettaient la figure ; mais elle n'y faisait pas attention : un sentiment d'ardente jalousie la poussait à la recherche du mystère qu'elle n'interprétait pas comme les servantes de la maison. Elle n'avait pas cru un instant que le jeune Hébreu sortît ainsi chaque soir pour accomplir quelque rite infâme et barbare ; elle pensait qu'une femme devait être le motif de ces excursions nocturnes, et elle voulait connaître sa rivale. La bienveillance froide de Poëri lui montrait qu'il avait le cœur occupé : autrement serait-il resté insensible à des charmes célèbres dans Thèbes et dans toute l'Égypte ? eût-il feint de ne pas comprendre un amour qui eût fait l'orgueil des oëris, des grands prêtres, des basilico-grammates, et même des princes de la race royale ?

Arrivé à la berge du fleuve, Poëri descendit quelques marches taillées dans l'escarpement de la rive, et se courba comme s'il défaisait un lien.

Tahoser, couchée à plat ventre sur le sommet du talus, que dépassait seulement le haut de sa tête, vit, à son grand désespoir, que le promeneur

mystérieux détachait une mince barque de papyrus étroite et longue comme un poisson, et qu'il se préparait à traverser le fleuve.

Il sauta, en effet, dans la barque, repoussa le bord du pied, et prit le large en manœuvrant la rame unique placée à l'arrière de la frêle embarcation.

La pauvre fille se tordait les mains de douleur; elle allait perdre la piste du secret qu'il lui importait tant de savoir. Que faire? Retourner sur ses pas, le cœur en proie au soupçon et à l'incertitude, le pire des maux? Elle rassembla son courage, et sa résolution fut bientôt prise. Chercher une autre barque, il n'y fallait pas penser. Elle se laissa couler le long du talus, enleva sa robe en un tour de main et la roula sur sa tête; puis elle se glissa courageusement dans le fleuve, en ayant soin de ne pas faire rejaillir d'écume. Souple comme une couleuvre d'eau, elle allongea ses beaux bras sur le flot sombre, où tremblait élargi le reflet des étoiles, et se mit à suivre de loin la barque. Elle nageait admirablement : car, chaque jour, elle s'exerçait avec ses femmes dans la vaste piscine de son palais, et nulle n'était plus habile à couper l'onde que Tahoser.

Le courant, endormi en cet endroit, ne lui opposait pas beaucoup de résistance ; mais, au milieu

du fleuve, pour ne pas être emportée à la dérive, il lui fallut donner de vigoureux coups de pied à l'eau bouillonnante et multiplier ses brassées. Sa respiration devenait courte, haletante, et elle la retenait de peur que le jeune Hébreu ne l'entendît. Quelquefois une vague plus haute lavait d'écume ses lèvres entr'ouvertes, trempait ses cheveux et même atteignait sa robe pliée en paquet; heureusement pour elle, car ses forces commençaient à l'abandonner, elle se retrouva bientôt dans des eaux plus calmes. Un faisceau de joncs qui descendait le fleuve et la frôla en passant lui causa une vive terreur. Cette masse, d'un vert sombre, prenait, à travers l'obscurité, l'apparence d'un dos de crocodile; Tahoser avait cru sentir la peau rugueuse du monstre, mais elle se remit de sa frayeur et se dit en continuant à nager : « Qu'importe que les crocodiles me mangent, si Poëri ne m'aime pas? »

Le danger était réel, surtout la nuit; pendant le jour, le mouvement perpétuel des barques, le travail des quais, le tumulte de la ville, éloignent les crocodiles, qui vont, sur des rives moins fréquentées par l'homme, se vautrer dans la vase et se réjouir au soleil; mais l'ombre leur rend toute leur audace.

Tahoser n'y avait pas pensé. La passion ne cal-

cule pas. L'idée de ce péril lui fût-elle venue, elle l'aurait bravé, elle si timide pourtant, et qu'effrayait un papillon obstiné qui voltigeait autour d'elle, la prenant pour une fleur.

Tout à coup la barque s'arrêta, quoique la rive fût encore à quelque distance. Poëri, suspendant son travail de pagaie, parut promener ses regards autour de lui avec inquiétude. Il avait aperçu la tache blanchâtre produite sur l'eau par la robe roulée de Tahoser.

Se croyant découverte, l'intrépide nageuse plongea bravement, résolue à ne remonter à la surface, dût-elle étouffer, que lorsque les soupçons de Poëri seraient dissipés.

« J'aurais cru que quelqu'un me suivait à la nage, se dit Poëri en se remettant à ramer. Mais qui se risquerait dans le Nil à cette heure? J'étais fou. J'ai pris pour une tête humaine coiffée d'un linge une touffe de lotus blancs, peut-être même un simple flocon d'écume, car je ne vois plus rien. »

Lorsque Tahoser, dont les veines sifflaient dans les tempes, et qui commençait à voir passer des lueurs rouges dans l'eau sombre du fleuve, revint en toute hâte dilater ses poumons par une longue gorgée d'air, la barque de papyrus avait repris son allure confiante, et Poëri manœuvrait l'aviron avec

le flegme imperturbable des personnages allégoriques qui conduisent la bari de Maût sur les bas-reliefs et les peintures des temples.

La rive n'était plus qu'à quelques brassées; l'ombre prodigieuse des pylônes et des murs énormes du palais du Nord, qui ébauchait ses entassements opaques, surmontés par les pyramidions de six obélisques, à travers le bleu violâtre de la nuit, s'étalait immense et formidable sur le fleuve, et protégeait Tahoser, qui pouvait nager sans crainte d'être aperçue.

Poëri aborda un peu au-dessous du palais en descendant le Nil, et il attacha sa barque à un pieu, de façon à la retrouver pour le retour; puis il prit son bâton de palmier et monta la rampe du quai d'un pas alerte.

La pauvre Tahoser, presque à bout de forces, suspendit ses mains crispées à la première marche de l'escalier, et sortit avec peine du fleuve ses membres ruisselants, que le contact de l'air alourdit en leur faisant sentir subitement la fatigue; mais le plus difficile de sa tâche était accompli.

Elle gravit les marches, une main sur son cœur, qui battait violemment, l'autre sur sa tête pour maintenir sa robe roulée et trempée. Après avoir vu la direction que prenait Poëri, elle s'assit au haut de la rampe, déplia sa tunique et la revêtit.

Le contact de l'étoffe mouillée lui causa un léger frisson. La nuit pourtant était douce, et la brise du sud soufflait tiède; mais la courbature l'enfiévrait, et ses petites dents se heurtèrent; elle fit un appel à son énergie, et, rasant les murailles en talus des gigantesques édifices, elle parvint à ne pas perdre de vue le jeune Hébreu, qui tourna l'angle de l'immense enceinte de briques du palais, et s'enfonça à travers les rues de Thèbes.

Au bout d'un quart d'heure de marche, les palais, les temples, les riches maisons, disparurent pour faire place à des habitations plus humbles; au granit, au calcaire, au grès, succédaient les briques crues, le limon pétri avec de la paille. Les formes architecturales s'effaçaient; des cahutes s'arrondissaient comme des ampoules ou des verrues sur des terrains déserts, à travers de vagues cultures, empruntant à la nuit des configurations monstrueuses; des pièces de bois, des briques moulées, rangées en tas, encombraient le chemin. Du silence se dégageaient des bruits étranges, inquiétants : une chouette coupait l'air de son aile muette; des chiens maigres, levant leur long museau pointu, suivaient d'un aboiement plaintif le vol inégal d'une chauve-souris; des scarabées et des reptiles peureux se sauvaient en faisant bruire l'herbe sèche.

« Est-ce que Harphré aurait dit vrai? pensait Tahoser, impressionnée par l'aspect sinistre du lieu; Poëri viendrait-il là sacrifier un enfant à ces dieux barbares, qui aiment le sang et la souffrance? Jamais endroit ne fut plus propice à des rites cruels. »

Cependant, profitant des angles d'ombre, des bouts de murs, des touffes de végétation, des inégalités de terrain, elle se maintenait toujours à une distance égale de Poëri.

« Quand je devrais assister, témoin invisible, à quelque scène effroyable comme un cauchemar, entendre les cris de la victime, voir le sacrificateur, les mains rouges de sang, retirer du petit corps le cœur fumant, j'irai jusqu'au bout, » se dit Tahoser en regardant le jeune Hébreu pénétrer dans une hutte de terre dont les crevasses laissaient filtrer quelques rayons de lumière jaune.

Quand Poëri fut entré, la fille de Pètamounoph s'approcha, sans qu'un caillou eût crié sous son pas de fantôme, sans qu'un chien eût signalé sa présence en donnant de la voix; elle fit le tour de la cahute, comprimant son cœur, retenant son haleine, et découvrit, en la voyant luire sur le fond sombre de la muraille d'argile, une fente assez large pour laisser pénétrer le regard à l'intérieur.

Une petite lampe éclairait la chambre, moins

pauvre qu'on n'eût pu le penser d'après l'apparence du taudis ; les parois lissées avaient un poli de stuc. Sur des socles de bois peints de couleurs variées étaient posés des vases d'or et d'argent, des bijoux scintillaient dans des coffres entr'ouverts. Des plats de métal brillant rayonnaient sur le mur, et un bouquet de fleurs rares s'épanouissait dans un pot de terre émaillée au milieu d'une petite table.

Mais ce n'étaient pas ces détails d'ameublement qui intéressaient Tahoser, quoique le contraste de ce luxe caché avec la misère extérieure de l'habitation lui eût d'abord causé quelque surprise. Son attention était invinciblement attirée par un autre objet.

Sur une estrade tapissée de nattes se tenait une femme de race inconnue et merveilleusement belle. Elle était blanche plus qu'aucune des filles d'Égypte, blanche comme le lait, comme le lis, blanche comme les brebis qui montent du lavoir ; ses sourcils s'étendaient comme des arcs d'ébène, et leurs pointes se rencontraient à la racine d'un nez mince, aquilin, aux narines colorées de tons roses comme le dedans des coquillages. Ses yeux ressemblaient à des yeux de tourterelle, vifs et langoureux à la fois ; ses lèvres étaient deux bandelettes de pourpre, et en se dénouant montraient

des éclairs de perles; ses cheveux se suspendaient, de chaque côté de ses joues de grenade, en touffes noires et lustrées comme deux grappes de raisin mûr; des pendeloques frissonnaient à ses oreilles, et des colliers d'or à plaquettes incrustées d'argent scintillaient autour de son col rond et poli comme une colonne d'albâtre.

Son vêtement était singulier : il consistait en une large tunique brodée de zébrures et de dessins symétriques de diverses couleurs, descendant des épaules jusqu'à mi-jambe et laissant les bras libres et nus.

Le jeune Hébreu s'assit près d'elle, sur la natte, et lui tint des discours dont Tahoser ne pouvait comprendre la lettre, mais dont elle devinait trop bien le sens pour son malheur : car Poëri et Ra'hel s'exprimaient dans la langue de la patrie, si douce à l'exilé et au captif.

L'espérance est dure à mourir au cœur amoureux.

« Peut-être est-ce sa sœur, se dit Tahoser, et vient-il la voir secrètement, ne voulant pas qu'on sache qu'il appartient à cette race réduite en servitude. »

Puis elle appliquait son visage à la crevasse, écoutant avec une douloureuse intensité d'attention ces mots harmonieux et cadencés dont chaque

syllabe contenait un secret qu'elle eût donné sa vie pour savoir, et qui bruissaient vagues, fugitifs, dénués de signification à ses oreilles, comme le vent dans les feuilles et l'eau contre la rive.

« Elle est bien belle... pour une sœur... » murmurait-elle, en dévorant d'un œil jaloux cette figure étrange et charmante, au teint pâle, aux lèvres rouges, que rehaussaient des parures de formes exotiques, et dont la beauté avait quelque chose de mystérieusement fatal.

« O Ra'hel! ma bien-aimée Ra'hel, » disait souvent Poëri.

Tahoser se souvint de lui avoir entendu murmurer ce mot pendant qu'elle éventait et berçait son sommeil.

« Il y pensait même en rêve : Ra'hel, c'est son nom sans doute. » Et la pauvre enfant sentit à la poitrine une souffrance aiguë, comme si tous les uræus des entablements, toutes les vipères royales des couronnes pharaoniques, lui eussent planté leurs crochets venimeux au cœur.

Ra'hel inclina sa tête sur l'épaule de Poëri, comme une fleur trop chargée de parfums et d'amour; les lèvres du jeune homme effleuraient les cheveux de la belle Juive, qui se renversait lentement, offrant son front moite et ses yeux demi-fermés à cette caresse suppliante et timide; leurs

mains qui se cherchaient s'étaient unies et se pressaient nerveusement.

« Oh ! que ne l'ai-je surpris à quelque cérémonie impie et monstrueuse, égorgeant de ses mains une victime humaine, buvant le sang dans une coupe de terre noire, s'en frottant la face ! il me semble que cela m'eût fait moins souffrir que l'aspect de cette belle femme qu'il embrasse si timidement, » balbutia Tahoser d'une voix faible, en s'affaissant sur la terre dans l'ombre de la cahute.

Deux fois elle essaya de se relever, mais elle retomba à genoux ; un nuage couvrit ses yeux : ses membres fléchirent ; elle roula évanouie.

Cependant Poëri sortait de la cabane et donnait à Ra'hel un dernier baiser.

X

Pharaon, inquiet et furieux de la disparition de Tahoser, avait cédé à ce besoin de changer de place qui agite les cœurs tourmentés d'une passion inassouvie. Au grand chagrin d'Amensé, de Hont-Reché et de Twéa, ses favorites, qui s'étaient efforcées de le retenir au pavillon d'été par toutes les ressources de la coquetterie féminine, il habitait le palais du Nord, sur l'autre rive du Nil. Sa préoccupation farouche s'irritait de la présence et du babil de ses femmes. Tout ce qui n'était pas Tahoser lui déplaisait; il trouvait laides maintenant ces beautés qui lui paraissaient si charmantes naguère; leurs corps jeunes, sveltes, gracieux, aux poses pleines de volupté; leurs longs yeux avivés d'antimoine où brillait le désir; leurs bouches pourprées aux dents blanches et au sourire languissant: tout en elles, jusqu'aux parfums suaves qui émanaient de leur peau frai-

che comme d'un bouquet de fleurs ou d'une boîte d'aromates, lui était devenu odieux, intolérable; il semblait leur en vouloir de les avoir aimées, et ne plus comprendre comment il s'était épris de charmes si vulgaires. Lorsque Twéa lui posait sur la poitrine les doigts effilés et roses de sa petite main tremblante d'émotion, comme pour faire renaître le souvenir d'une familiarité ancienne, que Hont-Reché poussait devant lui l'échiquier supporté par deux lions adossés, afin d'engager une partie, ou qu'Amensé lui présentait une fleur de lotus avec une grâce respectueuse et suppliante, il se retenait à peine de les frapper de son sceptre, et ses yeux d'épervier lançaient de tels éclairs de dédain, que les pauvres femmes qui s'étaient risquées à ces hardiesses se retiraient interdites, les paupières moites de larmes, et s'appuyaient silencieusement à la muraille peinte, tâchant de se confondre par leur immobilité avec les figures des fresques.

Pour éviter ces scènes de pleurs et de violence, il s'était retiré au palais de Thèbes, seul, taciturne et farouche; et là, au lieu de rester assis sur son trône, dans l'attitude solennelle des dieux et des rois qui, pouvant tout, ne remuent pas et ne font pas de geste, il se promenait fiévreusement à travers les immenses salles.

C'était un spectacle étrange que de voir ce Pharaon à la haute stature, au maintien imposant, formidable comme les colosses de granit, ses images, faire retentir les larges dalles sous le patin recourbé de sa chaussure.

A son passage, les gardes terrifiés semblaient se figer en statues ; leur souffle s'arrêtait, et l'on ne voyait même plus trembler la double plume d'autruche de leur coiffure. Lorsqu'il était loin, à peine osaient-ils se dire :

« Qu'a donc aujourd'hui le Pharaon ? Il serait rentré vaincu de son expédition, qu'il ne serait pas plus morose et plus sombre. »

Si, au lieu d'avoir remporté dix victoires, tué vingt mille ennemis, ramené deux mille vierges choisies parmi les plus belles, rapporté cent charges de poudre d'or, mille charges de bois d'ébène et de dents d'éléphant, sans compter les productions rares et les animaux inconnus, Pharaon eût vu son armée taillée en pièces, ses chars de guerre renversés et brisés, et se fût sauvé seul de la déroute sous une nuée de flèches, poudreux, sanglant, prenant les rênes des mains de son cocher mort à côté de lui, il n'eût pas eu, certes, un visage plus morne et plus désespéré. Après tout, la terre d'Égypte est fertile en soldats ; d'innombrables chevaux hennissent et fouil-

lent le sol du pied dans les écuries du palais, et les ouvriers ont bientôt courbé le bois, fondu le cuivre, aiguisé l'airain! La fortune des combats est changeante; un désastre se répare! Mais avoir souhaité une chose qui ne s'était pas accomplie sur-le-champ, rencontré un obstacle entre sa volonté et la réalisation de cette volonté, lancé comme une javeline un désir qui n'avait pas atteint le but: voilà ce qui étonnait ce Pharaon dans les zones supérieures de sa toute-puissance! Un instant il eut l'idée qu'il n'était qu'un homme!

Il errait donc par les vastes cours, suivant les dromos de colonnes géantes, passant sous les pylônes démesurés, entre les obélisques élancés d'un seul jet et les colosses qui le regardaient de leurs grands yeux effarés; il parcourait la salle hypostyle et se perdait à travers la forêt granitique de ses cent soixante-deux colonnes hautes et fortes comme des tours; les figures de dieux, de rois et d'êtres symboliques peintes sur les murailles semblaient fixer sur lui l'œil inscrit de face en lignes noires sur leurs masques de profil, les uræus se tordre et gonfler leur gorge, les divinités ibiocéphales allonger leur col, les globes dégager des corniches leurs ailes de pierre et les faire palpiter. Une vie étrange et fantastique animait ces représentations bizarres, peuplant d'apparences

vivantes la solitude de la salle énorme, grande à elle seule comme un palais tout entier. Ces divinités, ces ancêtres, ces monstres chimériques, dans leur immobilité éternelle, étaient surpris de voir le Pharaon, ordinairement aussi calme qu'eux-mêmes, aller, venir, comme si ses membres fussent de chair, et non de porphyre ou de basalte.

Las de tourner dans ce monstrueux bois de colonnes soutenant un ciel de granit, comme un lion qui cherche la piste de sa proie et flaire de son mufle froncé le sable mobile du désert, Pharaon monta sur une terrasse du palais, s'allongea sur un lit bas et fit appeler Timopht.

Timopht parut et s'avança du haut de l'escalier jusqu'au Pharaon en se prosternant à chaque pas. Il redoutait la colère du maître dont un instant il avait espéré la faveur. L'habileté déployée à découvrir la demeure de Tahoser suffirait-elle pour faire excuser le crime d'avoir perdu la trace de cette belle fille?

Relevant un genou et laissant l'autre ployé, Timopht étendit ses bras vers le roi avec un geste suppliant.

« O roi, ne me fais pas mourir ni battre outre mesure ; la belle Tahoser, fille de Pétamounoph, sur laquelle ton désir a daigné descendre comme

un épervier qui fond sur une colombe, se retrouvera sans doute, et quand, de retour à sa demeure, elle verra tes magnifiques présents, son cœur sera touché, et, d'elle-même, elle viendra, parmi les femmes qui habitent ton gynécée, prendre la place que tu lui assigneras.

— As-tu interrogé ses servantes et ses esclaves? dit le Pharaon; le bâton délie les langues les plus rebelles, et la souffrance fait dire ce qu'on voudrait cacher.

— Nofré et Souhem, sa suivante favorite et son plus vieux serviteur, m'ont dit qu'ils avaient remarqué que les verrous de la porte du jardin étaient tirés, et que probablement leur maîtresse était sortie par là. La porte donne sur le fleuve, et l'eau ne garde pas le sillage des barques.

— Qu'ont dit les bateliers du Nil?

— Ils n'avaient rien vu: un seul a dit qu'une femme pauvrement vêtue avait passé le fleuve aux premières lueurs du jour. Mais ce ne pouvait être la belle et riche Tahoser, dont tu as remarqué toi-même la figure, et qui marche comme une reine sous des vêtements splendides. »

Le raisonnement de Timopht ne parut pas convaincre Pharaon; il appuya son menton dans sa main et réfléchit quelques minutes. Le pauvre Timopht attendait en silence, craignant quelque ex-

plosion de fureur. Les lèvres du roi remuaient comme s'il se fût parlé à lui-même : « Cet humble habit était un déguisement.... Oui, c'est cela.... Ainsi travestie, elle est passée de l'autre côté du fleuve.... Ce Timopht est un imbécile, sans la moindre pénétration. J'ai bien envie de le faire jeter aux crocodiles ou rouer de coups.... — mais pour quel motif? Une vierge de haute naissance, fille d'un grand prêtre, s'échapper ainsi de son palais, seule, sans prévenir personne de son dessein!... Il y a peut-être quelque amour au fond de ce mystère. »

A cette idée, la face du Pharaon s'empourpra comme à un reflet d'incendie : tout le sang lui était monté du cœur au visage ; à la rougeur succéda une pâleur affreuse, ses sourcils se tordirent comme les vipères des diadèmes, sa bouche se contracta, ses dents grincèrent, et sa physionomie devint si terrible, que Timopht épouvanté se laissa tomber le nez sur les dalles, comme tombe un homme mort.

Mais le Pharaon se calma ; sa figure reprit son aspect majestueux, ennuyé et placide ; et, voyant que Timopht ne se relevait pas, il le poussa dédaigneusement du pied.

Quand Timopht, qui se regardait déjà comme étendu sur le lit funèbre à pieds de chacal, au

quartier des Memnonia, le flanc ouvert, le ventre vidé et prêt à prendre le bain de saumure, se redressa, il n'osa pas lever les yeux vers le roi et resta affaissé sur ses talons, en proie à l'angoisse la plus poignante.

« Allons, Timopht, dit Sa Majesté, lève-toi, cours, dépêche des émissaires de tous côtés, fais fouiller les temples, les palais, les maisons, les villas, les jardins, jusqu'aux plus humbles cahutes, et retrouve Tahoser ; envoie des chars sur toutes les routes, fais sillonner le Nil en tous sens par des barques ; va toi-même, et demande à ceux que tu rencontreras s'ils n'ont pas vu une femme de telle sorte ; viole les tombeaux si elle s'est réfugiée dans l'asile de la mort, au fond de quelque syringe ou de quelque hypogée ; cherche-la comme Isis a cherché son mari Osiris déchiré par Typhon, et, morte ou vivante, ramène-la, ou, par l'uræus de mon pschent, par le bouton de lotus de mon sceptre, tu périras dans d'affreux supplices. »

Timopht s'élança avec la rapidité de l'ibex pour exécuter les ordres du Pharaon, qui, rasséréné, prit une de ces poses de grandeur tranquille que les sculpteurs aiment à donner aux colosses assis à la porte des temples et des palais, et, calme comme il convient à ceux dont les sandales estam-

pées de captifs liés par les coudes reposent sur la tête des peuples, il attendit.

Un tonnerre sourd résonna autour du palais, et, si le ciel n'eût été d'un bleu de lapis-lazuli immuable, on eût pu croire à un orage : c'étaient les bruits des chars lancés au galop dans toutes les directions, et dont les roues tourbillonnantes retentissaient sur le sol.

Bientôt le Pharaon put apercevoir du haut de sa terrasse les barques coupant l'eau du fleuve sous l'effort des rameurs, et les émissaires se répandre sur l'autre rive à travers la campagne.

La chaîne libyque, avec ses lumières roses et ses ombres d'un bleu de saphir, fermait l'horizon et servait de fond aux gigantesques constructions des Rhamsès, d'Amenoph et de Menephta ; les pylônes aux angles en talus, les murailles aux corniches évasées, les colosses aux mains posées sur les genoux, se dessinaient, dorés par un rayon de soleil, sans que l'éloignement pût leur ôter de leur grandeur. Mais ce n'étaient pas ces orgueilleux édifices que regardait Pharaon ; parmi les bouquets de palmiers et les champs cultivés, des maisons, des kiosques coloriés s'élevaient çà et là, tachetant la teinte vivace de la végétation. Sous un de ces toits, sous une de ces terrasses, Tahoser se cachait sans doute, et, par une opération ma-

gique, il eût voulu les soulever ou les rendre transparents.

Les heures succédèrent aux heures ; déjà le soleil avait disparu derrière les montagnes, lançant ses derniers feux à Thèbes, et les messagers ne revenaient pas. Pharaon gardait toujours son attitude immobile. La nuit s'étendit sur la ville, calme, fraîche et bleue ; les étoiles se mirent à scintiller et à faire trembler leurs longs cils d'or dans l'azur profond ; et sur le coin de la terrasse le Pharaon silencieux, impassible, découpait ses noirs contours comme une statue de basalte scellée à l'entablement. Plusieurs fois les oiseaux nocturnes voltigèrent autour de sa tête pour s'y poser ; mais, effrayés par sa respiration lente et profonde, ils s'enfuyaient en battant des ailes.

De cette hauteur, le roi dominait sa ville déployée à ses pieds. Du sein de l'ombre bleuâtre jaillissaient les obélisques aux pyramidions aigus, les pylônes, portes gigantesques traversées de rayons, les hautes corniches, les colosses émergeant jusqu'aux épaules du tumulte des constructions, les propylées, les colonnes épanouissant leurs chapiteaux comme d'énormes fleurs de granit, les angles des temples et des palais révélés par une touche argentée de lumière ; les viviers sacrés s'étalaient en miroitant comme du métal

poli, les sphinx et les criosphinx alignés en dromos allongeaient leurs pattes, évasaient leur croupe, et les toits plats se succédaient à l'infini, blanchissant sous la lune en masses coupées çà et là de tranches profondes par les places et les rues : des points rouges piquaient cette obscurité bleue, comme si les étoiles eussent laisser tomber des étincelles sur la terre ; c'étaient les lampes qui veillaient encore dans la ville endormie ; plus loin, entre les édifices moins serrés, de vagues touffes de palmiers balançaient leurs éventails de feuilles ; au delà les contours et les formes se perdaient dans la vaporeuse immensité, car l'œil de l'aigle même n'aurait pu atteindre aux limites de Thèbes, et de l'autre côté le vieil Hopi-Mou descendait majestueusement vers la mer.

Planant par l'œil et la pensée sur cette ville démesurée dont il était le maître absolu, Pharaon réfléchissait tristement aux bornes du pouvoir humain, et son désir, comme un vautour affamé, lui rongeait le cœur ; il se disait :

« Toutes ces maisons renferment des êtres dont mon aspect fait courber le front dans la poussière, et pour qui ma volonté est un ordre des dieux. Lorsque je passe sur mon char d'or ou dans ma litière portée par des oëris, les vierges sentent leur sein palpiter en me suivant d'un long regard

timide ; les prêtres m'encensent avec la fumée des amschirs ; le peuple balance des palmes ou répand des fleurs ; le sifflement d'une de mes flèches fait trembler les nations, et les murs des pylônes immenses comme des montagnes taillées à pic, suffisent à peine pour inscrire mes victoires : les carrières s'épuisent à fournir du granit pour mes images colossales ; une fois, dans ma satiété superbe, je forme un souhait, et ce souhait je ne peux l'accomplir ! Timopht ne reparaît pas : il n'aura rien trouvé sans doute. O Tahoser ! Tahoser ! que de bonheur tu me dois pour cette attente ! »

Cependaut les émissaires, Timopht en tête, visitaient les maisons, battaient les routes, s'informant de la fille du prêtre, donnant son signalement aux voyageurs qu'ils rencontraient. Mais personne ne pouvait leur répondre.

Un premier messager parut sur la terrasse, annonçant au Pharaon que Tahoser ne se retrouvait pas.

Le Pharaon étendit son sceptre ; le messager tomba mort, malgré la dureté proverbiale du crâne des Égyptiens.

Un second se présenta ; il heurta du pied le corps de son camarade, allongé sur la dalle ; un tremblement le prit, car il vit que le Pharaon était en colère.

« Et Tahoser ? dit le Pharaon sans changer de posture.

— O Majesté ! sa trace est perdue, » répondit le malheureux agenouillé dans l'ombre, devant cette ombre noire qui ressemblait plutôt à une statue osirienne qu'à un roi vivant.

Le bras de granit se détacha du torse immobile, et le sceptre de métal descendit comme un carreau de foudre. Le second messager roula à côté du premier.

Un troisième eut le même sort.

.... De maison en maison, Timopht arriva au pavillon de Poëri, qui, rentré de son excursion nocturne, s'était étonné le matin de ne pas voir la fausse Hora. Haphré et les servantes qui la veille avaient soupé avec elle, ne savaient pas ce qu'elle pouvait être devenue ; sa chambre visitée était vide ; on l'avait cherchée vainement dans les jardins, les celliers, les greniers et les lavoirs.

Aux questions de Timopht, Poëri répondit qu'en effet une jeune fille s'était présentée à sa porte avec l'attitude suppliante du malheur, implorant à genoux l'hospitalité, qu'il l'avait accueillie favorablement, lui offrant le couvert et la nourriture, mais qu'elle s'en était allée d'une façon mystérieuse, et pour une cause qu'il ne pouvait soupçonner. Quel chemin avait-elle pris ? il l'igno-

rait. Sans doute, un peu reposée, elle avait continué sa route vers un but inconnu. Elle était belle, triste, couverte d'une simple étoffe, et semblait pauvre ; le nom d'Hora qu'elle s'était donné déguisait-il le nom de Tahoser ? il laissait la sagacité de Timopht décider cette question.

Muni de ces renseignements, Timopht revint au palais, et, se tenant hors de la portée du sceptre du Pharaon, il lui raconta ce qu'il avait appris.

« Qu'est-elle allée faire chez Poëri ? se dit le Pharaon ; si vraiment Hora cache Tahoser, elle aime Poëri. Non, car elle ne se serait pas enfuie de la sorte après avoir été reçue sous son toit. Ah ! je la retrouverai, dussé-je bouleverser l'Egypte, des cataractes au Delta. »

XI

Ra'hel, qui du seuil de la cabane regardait Poëri s'éloigner, crut entendre un faible soupir ; elle écouta. Quelques chiens aboyaient à la lune : la chouette poussait son cri funèbre, et les crocodiles vagissaient entre les roseaux du fleuve, imitant le cri d'un enfant en détresse. La jeune Israélite allait rentrer, lorsqu'un gémissement plus distinct, qui ne pouvait être attribué aux vagues plaintes de la nuit, et sortait à coup sûr d'une poitrine humaine, frappa une seconde fois son oreille.

Elle s'approcha avec précaution, redoutant quelque embûche, de l'endroit d'où venait le son, et près du mur de la cabane elle aperçut dans l'ombre bleuâtre et transparente comme la forme d'un corps affaissé à terre ; la draperie mouillée moulait les formes de la fausse Hora et trahissait son sexe par de pures rondeurs. Ra'hel

voyant qu'elle n'avait affaire qu'à une femme évanouie, perdit toute crainte et s'agenouilla près d'elle, interrogeant le souffle de sa bouche et le battement de son cœur. L'un expirait sur des lèvres pâles, l'autre soulevait à peine une gorge froide. Sentant l'eau qui trempait la robe de l'inconnue, Ra'hel crut d'abord que c'était du sang, et s'imagina avoir devant elle la victime d'un meurtre, et pour lui porter un secours plus efficace, elle appela Thamar, sa servante, et à elles deux elles portèrent Tahoser dans la cabane.

Les deux femmes l'étendirent sur le lit de repos. Thamar tint la lampe élevée, pendant que Ra'hel, penchée sur la jeune fille, cherchait sa blessure : mais aucune raie rouge ne tranchait sur la blancheur morte de Tahoser, et sa robe ne présentait pas de tache pourprée ; elles lui enlevèrent son vêtement humide, et jetèrent sur elle une étoffe de laine rayée dont la douce chaleur eut bientôt fait reprendre son cours à la vie suspendue. Tahoser ouvrit lentement les yeux et promena autour d'elle son regard effaré, comme une gazelle prise.

Il lui fallut quelques minutes pour renouer le fil rompu de ses idées. Elle ne pouvait comprendre encore comment elle se trouvait dans cette cham-

bre, sur ce lit où, tout à l'heure, elle avait vu Poëri et la jeune Israélite assis l'un près de l'autre et les mains enlacées, se parlant d'amour, tandis qu'elle, haletante, éperdue, regardait à travers la fissure de la muraille ; mais bientôt la mémoire lui revint, et avec elle le sentiment de sa situation.

La lumière donnait en plein sur la figure de Ra'hel, et Tahoser l'étudiait en silence, malheureuse de la trouver si régulièrement belle. En vain, avec toute l'âpreté de la jalousie féminine, elle y chercha un défaut; elle se sentit non pas vaincue, mais égalée : Ra'hel était l'idéal israélite comme Tahoser était l'idéal égyptien. Chose dure pour un cœur aimant, elle fut forcée d'admettre la passion de Poëri comme juste et bien placée. Ces yeux aux cils noirs recourbés, ce nez d'une coupe si noble, cette bouche rouge au sourire éblouissant, cet ovale allongé avec tant d'élégance, ces bras forts près des épaules et terminés par des mains enfantines, ce col rond et gras qui se tournait en formant des plis plus beaux que des colliers de pierres précieuses, tout cela, rehaussé d'une parure exotique et bizarre, devait immanquablement plaire.

« J'ai commis une grande faute, se disait Tahoser, quand je me suis présentée à Poëri sous

l'humble aspect d'une suppliante, me fiant à mes charmes trop vantés par des flatteurs. Insensée ! j'ai fait comme un soldat qui s'en irait à la guerre sans cuirasse et sans harpé. Si j'avais paru armée de mon luxe, couverte de bijoux et d'émaux, debout sur mon char d'or, suivie de mes nombreux esclaves, j'aurais peut-être intéressé sa vanité, sinon son cœur.

— Comment te trouves-tu maintenant? » dit Ra'hel en langue égyptienne à Tahoser ; car à la coupe du visage et aux cheveux nattés en cordelettes, elle avait reconnu que la jeune fille n'appartenait pas à la race israélite.

Le son de cette voix était compatissant et doux, et l'accent étranger lui donnait une grâce de plus.

Tahoser en fut touchée malgré elle, et répondit :

« Je vais un peu mieux ; tes bons soins m'auront bientôt guérie.

— Ne te fatigue pas à parler, répondit l'Israélite en posant sa main sur la bouche de Tahoser. Tâche de dormir pour reprendre des forces : Thamar et moi nous veillerons sur ton sommeil. »

Les émotions, la traversée du Nil, la longue course à travers les quartiers perdus de Thèbes,

avaient épuisé la fille de Pétamounoph. Son corps délicat était brisé, et bientôt ses longs cils s'abaissèrent, formant un demi-cercle noir sur ses joues que coloraient les rougeurs de la fièvre. Le sommeil vint, mais agité, inquiet, traversé de songes bizarres, hanté d'hallucinations menaçantes ; des soubresauts nerveux faisaient tressaillir la dormeuse, et des paroles sans suite, répliquant au dialogue intérieur du rêve, balbutiaient sur ses lèvres entr'ouvertes.

Assise au chevet du lit, Ra'hel suivait les mouvements de physionomie de Tahoser, s'inquiétant lorsqu'elle voyait les traits de la jeune malade se contracter et prendre une expression douloureuse, se rassérénant quand le calme lui revenait; Thamar, accroupie en face de sa maîtresse, observait aussi la fille du prêtre, mais sa figure exprimait moins de bienveillance. Des instincts vulgaires se lisaient dans les rides de son front bas, pressé par la large bandelette de la coiffure israélite ; ses yeux, éclatants encore malgré l'âge, pétillaient de curiosité interrogative dans leurs orbites de rides brunes ; son nez osseux, luisant et recourbé comme le bec d'un gypaëte, semblait subodorer des secrets, et ses lèvres, remuées silencieusement, avaient l'air de préparer des questions.

Cette inconnue ramassée à la porte de la cabane l'intriguait vivement. D'où venait-elle? comment se trouvait-elle là? dans quel but? qui pouvait-elle être? Telles étaient les demandes que se posait Thamar, et auxquelles, à son grand regret, elle n'imaginait pas de réponses satisfaisantes. Il faut dire aussi que Thamar, comme toutes les vieilles femmes, avait une prévention contre la beauté; et, sous ce rapport, Tahoser lui déplaisait. La fidèle servante pardonnait à sa maîtresse seulement d'être jolie, et cette beauté, elle la considérait comme *sienne :* elle en était fière et jalouse.

Voyant que Ra'hel gardait le silence, la vieille se leva, vint s'asseoir près d'elle, et faisant clignoter ses yeux, dont la paupière bistrée s'abaissait et s'élevait comme une aile de chauve-souris, elle lui dit à voix basse en langue hébraïque :

« Maîtresse, je n'augure rien de bon de cette femme.

— Et pourquoi, Thamar? répondit Ra'hel sur le même ton et dans le même idiome.

— Il est singulier, reprit la défiante Thamar, qu'elle se soit évanouie *là*, et non ailleurs.

— Elle s'est affaissée à l'endroit où le mal l'a saisie. »

La vieille hocha la tête d'un air de doute.

« Croirais-tu, dit la bien-aimée de Poëri, que son évanouissement n'était pas réel? Le paraschiste eût pu lui inciser le flanc de sa pierre tranchante, tellement elle ressemblait à un cadavre. Ce regard éteint, ces lèvres pâles, ces joues décolorées, ces membres inertes, cette peau froide comme celle d'une morte, tout cela ne se contrefait pas.

— Non sans doute, reprit Thamar, quoiqu'il y ait des femmes assez habiles pour feindre tous ces symptômes dans un intérêt quelconque, de manière à tromper les plus clairvoyants. Je pense que cette jeune fille avait en effet perdu connaissance.

— Alors sur quoi portent tes soupçons?

— Comment se trouvait-elle là, au milieu de la nuit, dans ce quartier lointain, habité seulement par les pauvres captifs de notre tribu, que le méchant Pharaon emploie à faire des briques, sans vouloir leur donner la paille pour cuire l'argile moulée? Quel motif amenait cette Égyptienne autour de nos misérables cabanes? Pourquoi son vêtement était-il trempé comme si elle sortait d'une piscine ou d'un fleuve?

— Je l'ignore comme toi, répondit Ra'hel.

— Si c'était une espionne de nos maîtres? dit

la vieille, dont les yeux fauves s'allumèrent d'un éclair de haine. De grandes choses se préparent ; qui sait si l'éveil n'a pas été donné?

— Comment cette jeune fille malade pourrait-elle nous nuire? elle est entre nos mains, faible, isolée et gisante : nous pouvons d'ailleurs, à la moindre apparence suspecte, la retenir prisonnière jusqu'au jour de la délivrance.

— En tout cas, il faut s'en défier; regarde comme ses mains sont délicates et douces. »

Et la vieille Thamar souleva un des bras de Tahoser endormie.

« En quoi la finesse de sa peau peut-elle nous mettre en danger?

— O jeunesse imprudente! dit Thamar; ô jeunesse folle, qui ne sait rien voir, et qui marche dans la vie pleine de confiance, sans croire aux embûches, à la ronce cachée sous l'herbe, au charbon couvert de cendre, et qui caresserait volontiers la vipère, prétendant que ce n'est qu'une couleuvre! Comprends donc, Ra'hel, et dessille tes yeux. Cette femme n'appartient pas à la classe dont elle semble faire partie ; son pouce ne s'est pas aplati sur le fil du fuseau, et cette petite main, adoucie par les pâtes et les aromates, n'a jamais travaillé; cette misère est un déguisement. »

Les paroles de Thamar parurent faire impression sur Ra'hel ; elle examina Tahoser avec plus d'attention.

La lampe versait sur elle ses rayons tremblotants, et les formes pures de la fille du prêtre se dessinaient à la jaune clarté dans l'abandon du sommeil. Le bras que Thamar avait soulevé reposait encore sur le manteau de laine rayée, rendu plus blanc par le contraste de l'étoffe sombre ; au poignet s'arrondissait le bracelet en bois de santal, parure grossière de la coquetterie pauvre; mais, si l'ornement était rude et mal ciselé, la chair, en effet, semblait avoir été pétrie dans le bain parfumé de la richesse. Ra'hel vit alors combien Tahoser était belle ; mais cette découverte ne fit naître aucun mauvais sentiment dans son cœur. Cette beauté l'attendrit au lieu de l'irriter comme Thamar. Elle ne put croire que cette perfection cachât une âme abjecte et perfide, et en cela sa jeune candeur jugeait mieux que l'antique expérience de sa suivante.

Le jour parut enfin, et la fièvre de Tahoser s'accrut ; elle eut quelques instants de délire suivis de longues somnolences.

« Si elle allait mourir ici, disait Thamar, on nous accuserait de l'avoir tuée.

— Elle ne mourra pas, répondait Ra'hel en approchant des lèvres de la jeune malade que la soif brûlait une coupe d'eau pure.

— J'irais de nuit jeter le corps au Nil, continuait l'obstinée Thamar, et les crocodiles se chargeraient de le faire disparaître. »

La journée se passa ; la nuit vint, et à l'heure accoutumée, Poëri, ayant fait le signal convenu, parut comme la veille sur le seuil de la cabane. Ra'hel vint au-devant de lui, le doigt sur la bouche, lui faisant signe de garder le silence et de baisser la voix, car Tahoser dormait.

Poëri, que Ra'hel prit par la main pour le conduire au lit où reposait Tahoser, reconnut aussitôt la fausse Hora, dont la disparition le préoccupait surtout depuis la visite de Timopht, qui la cherchait au nom de son maître.

Un vif étonnement se peignit sur ses traits lorsqu'il se releva, après s'être penché sur le lit pour bien s'assurer que là gisait réellement la jeune fille qu'il avait accueillie, car il ne pouvait concevoir comment elle se trouvait en cet endroit.

Cette surprise alla au cœur de Ra'hel : elle se plaça devant Poëri pour lire de plus près la vérité dans ses yeux, lui mit les mains sur les épaules, et, le pénétrant du regard, lui dit d'une voix

sèche et brève, contrastant avec sa parole douce d'ordinaire comme un roucoulement de tourterelle :

« Tu la connais donc? »

La figure de Thamar s'était contractée en une grimace de satisfaction ; elle était fière de sa perspicacité, et presque contente de voir ses soupçons à l'endroit de l'étrangère en partie réalisés.

« Oui, » répondit simplement Poëri.

Les yeux de charbon de la servante pétillèrent de curiosité maligne.

La figure de Ra'hel reprit son expression de sécurité ; elle ne doutait plus de son amant.

Poëri lui raconta qu'une jeune fille se donnant le nom d'Hora s'était présentée chez lui en suppliante, qu'il l'avait accueillie comme on doit le faire de tout hôte ; que le lendemain, elle manquait parmi les servantes, et qu'il ne pouvait s'expliquer comment elle se retrouvait là ; il ajouta aussi que des émissaires de Pharaon cherchaient partout Tahoser, la fille du grand prêtre Pétamounoph, disparue de son palais.

« Tu vois bien que j'avais raison, maîtresse, dit Thamar d'un ton de triomphe ; Hora et Tahoser sont la même personne.

— Cela est possible, répondit Poëri. Mais il y a ici plusieurs mystères que ma raison ne s'explique

pas : d'abord, pourquoi Táhoser (si c'est elle) aurait-elle pris ce déguisement ? et ensuite par quel prodige rencontré-je ici cette jeune fille que j'ai laissée hier soir de l'autre côté du Nil, et qui, certes, ne pouvait savoir où j'allais ?

— Elle t'a suivi sans doute, dit Ra'hel.

— Il n'y avait, j'en suis sûr, à cette heure, d'autre barque sur le fleuve que la mienne.

— C'est donc pour cela que ses cheveux ruisselaient et que sa robe était trempée ; elle aura traversé le Nil à la nage.

— En effet, il m'a semblé un instant entrevoir dans l'obscurité une tête humaine au-dessus de l'eau.

— C'était elle, la pauvre enfant, dit Ra'hel, son évanouissement et sa fatigue le prouvent ; car, après ton départ, je l'ai relevée étendue sans connaissance en dehors de cette cabane.

— Les choses doivent en effet s'être passées de la sorte, dit le jeune homme. Je vois bien les actions, mais je n'en comprends pas les motifs.

— Je vais te les expliquer, dit en souriant Ra'hel, quoique je ne sois qu'une pauvre ignorante et qu'on te compare pour la science à ces prêtres d'Egypte qui étudient nuit et jour au fond de sanctuaires chamarrés d'hiéroglyphes mysté-

rieux, dont eux seuls pénètrent les sens profonds ; mais quelquefois les hommes, si occupés de l'astronomie, de la musique et des nombres, ne devinent pas ce qui se passe dans le cœur des jeunes filles. Ils voient au ciel une étoile lointaine et ne remarquent pas un amour tout près d'eux : Hora, ou plutôt Tahoser, car c'est elle, a pris ce déguisement pour s'introduire dans ta maison, pour vivre près de toi ; jalouse, elle s'est glissée dans l'ombre derrière tes pas ; au risque d'être dévorée par les crocodiles du fleuve, elle a traversé le Nil ; arrivée ici, elle nous a épiés par quelque fente de la muraille et n'a pu supporter le spectacle de notre bonheur. Elle t'aime parce que tu es très-beau, très-fort et très-doux ; mais cela m'est bien égal, puisque tu ne l'aimes pas. As-tu compris, maintenant ? »

Une légère rougeur monta aux joues de Poëri ; il craignait que Ra'hel ne fût irritée et ne parlât ainsi pour lui tendre un piége ; mais le regard de Ra'hel, lumineux et pur, ne trahissait aucune arrière-pensée. Elle n'en voulait pas à Tahoser d'aimer celui qu'elle aimait elle-même.

A travers les fantômes de ses rêves, Tahoser aperçut Poëri debout auprès d'elle. Une joie extatique se peignit sur sa figure, et, se soulevant à

demi, elle saisit la main pendante du jeune homme pour la porter à ses lèvres.

« Ses lèvres brûlent, dit Poëri en retirant sa main.

— D'amour autant que de fièvre, fit Ra'hel : mais elle est vraiment malade ; si Thamar allait chercher Mosché ? Il est plus savant que les sages et les devins de Pharaon, dont il imite tous les prodiges ; il connaît la vertu des plantes et sait en composer des breuvages qui ressusciteraient les morts ; il guérira Tahoser, car je ne suis pas assez cruelle pour vouloir qu'elle perde la vie. »

Thamar partit en rechignant, et bientôt elle revint suivie d'un vieillard de haute stature, dont l'aspect majestueux commandait le respect : une immense barbe blanche descendait à flots sur sa poitrine, et de chaque côté de son front deux protubérances énormes accrochaient et retenaient la lumière ; on eût dit deux cornes ou deux rayons. Sous ses épais sourcils ses yeux brillaient comme des flammes. Il avait l'air, malgré ses habits simples, d'un prophète ou d'un dieu.

Mis au fait par Poëri, il s'assit près de la couche de Tahoser, et dit en étendant les mains sur elle : « Au nom de celui qui peut tout et

près de qui les autres dieux ne sont que des idoles et des démons, quoique tu n'appartiennes pas à la race élue du Seigneur, jeune fille, sois guérie ! »

XII

Le grand vieillard se retira d'un pas lent et solennel, laissant comme une lueur après lui. Tahoser, surprise de se sentir abandonnée subitement par le mal, promenait ses yeux autour de la chambre, et bientôt, se drapant de l'étoffe dont la jeune Israélite l'avait couverte, elle glissa ses pieds à terre et s'assit au bord du lit : la fatigue et la fièvre avaient complétement disparu. Elle était fraîche comme après un long repos, et sa beauté rayonnait dans toute sa pureté. Chassant de ses petites mains les masses tressées de sa coiffure derrière ses oreilles, elle dégagea sa figure illuminée d'amour, comme si elle eût voulu que Poëri pût y lire. Mais, voyant qu'il restait immobile près de Ra'hel, sans l'encourager d'un signe ou d'un regard, elle se leva lentement, s'avança vers la jeune Israélite et lui jeta éperdument les bras autour du cou.

Elle resta ainsi, la tête cachée dans le sein de Ra'hel, lui mouillant en silence la poitrine de larmes tièdes.

Quelquefois un sanglot qu'elle ne pouvait réprimer la faisait convulsivement tressaillir, et la secouait sur le cœur de sa rivale ; cet abandon entier, cette désolation franche, touchèrent Ra'hel. Tahoser s'avouait vaincue, et implorait sa pitié par des supplications muettes, faisant appel aux générosités de la femme.

Ra'hel, émue, l'embrassa et lui dit : « Sèche tes pleurs et ne te désole pas de la sorte. Tu aimes Poëri ; eh bien, aime-le : je ne serai pas jalouse. Yacoub, un patriarche de notre race, eut deux femmes : l'une s'appelait Ra'hel comme moi, et l'autre Lia, Yacoub préférait Ra'hel, et cependant Lia, qui n'avait pas ta beauté, vécut heureuse près de lui. »

Tahoser s'agenouilla aux pieds de Ra'hel et lui baisa la main ; Ra'hel la releva et lui entoura amicalement le corps d'un de ses bras.

C'était un groupe charmant que celui formé par ces deux femmes de races différentes dont elles résumaient la beauté. Tahoser élégante, gracieuse et fine comme une enfant grandie trop vite ; Ra'hel, éclatante, forte et superbe dans sa maturité précoce.

« Tahoser, dit Poëri, car c'est là ton nom, je pense, Tahoser, fille du grand prêtre Pétamounoph.... »

La jeune fille fit un signe d'acquiescement.

« Comment se fait-il que toi, qui vis à Thèbes dans un riche palais, entourée d'esclaves, et que les plus beaux parmi les Égyptiens désirent, tu aies choisi pour l'aimer le fils d'une race réduite en esclavage, un étranger qui ne partage pas ta croyance, et dont une si grande distance te sépare? »

Ra'hel et Tahoser sourirent, et la fille du grand prêtre répondit :

« C'est précisément pour cela.

— Quoique je sois en faveur auprès de Pharaon, intendant du domaine, et portant des cornes dorées dans les fêtes de l'agriculture, je ne puis m'élever à toi; aux yeux des Égyptiens, je ne suis qu'un esclave, et tu appartiens à la caste sacerdotale la plus haute, la plus vénérée. Si tu m'aimes, et je n'en puis douter, il faut descendre de ton rang....

— Ne m'étais-je déjà pas fait ta servante? Hora n'avait rien gardé de Tahoser, pas même les colliers d'émaux et les calasiris de gaze transparente; aussi tu m'as trouvée laide.

— Il faut renoncer à ton pays et me suivre aux

régions inconnues à travers le désert, où le soleil brûle, où le vent de feu souffle, où le sable mobile mêle et confond les chemins, où pas un arbre ne pousse, où ne sourd aucune fontaine, parmi les vallées d'égarement et de perdition, semées d'os blanchis pour jalons de route.

— J'irai, dit tranquillement Tahoser.

— Ce n'est pas assez, continua Poëri : tes dieux ne sont pas les miens, tes dieux d'airain, de basalte et de granit que façonna la main de l'homme, monstrueuses idoles à têtes d'épervier, de singe, d'ibis, de vache, de chacal, de lion, qui prennent des masques de bête comme s'ils étaient gênés par la face humaine où brille le reflet de Jéhovah. Il est dit : « Tu n'adoreras ni la pierre, ni le bois, « ni le métal. » Au fond de ces temples énormes cimentés avec le sang des races opprimées, ricanent hideusement accroupis d'impurs démons qui usurpent les libations, les offrandes et les sacrifices : un seul Dieu, infini, éternel, sans forme, sans couleur, suffit à remplir l'immensité des cieux que vous peuplez d'une multitude de fantômes. Notre Dieu nous a créés, et c'est vous qui créez vos dieux. »

Quelque éprise que Tahoser fût de Poëri, ces paroles produisirent sur elle un étrange effet, et elle se recula épouvantée. Fille d'un grand prêtre,

elle était habituée à vénérer ces dieux que le jeune Hébreu blasphémait avec tant d'audace ; elle avait offert sur leurs autels des bouquets de lotus et brûlé des parfums devant leurs images impassibles : étonnée et ravie, elle s'était promenée à travers leurs temples bariolés d'éclatantes peintures. Elle avait vu son père accomplir les rites mystérieux, elle avait suivi les colléges de prêtres qui portaient la bari symbolique par les propylées énormes et les interminables dromos de sphinx, admiré non sans terreur les psychostasies où l'âme tremblante comparait devant Osiris armé du fouet et du pédum, et contemplé d'un œil rêveur les fresques représentant les figures emblématiques voyageant vers les régions occidentales : elle ne pouvait renoncer ainsi à ses croyances.

Elle se tut quelques minutes, hésitant entre la religion et l'amour ; l'amour l'emporta, et elle dit :

« Tu m'expliqueras ton Dieu, et je tâcherai de le comprendre.

— C'est bien, dit Poëri, tu seras ma femme ; en attendant, reste ici, car le Pharaon, sans doute amoureux de toi, te fait chercher par ses émissaires ; il ne te découvrira pas sous cet humble toit, et dans quelques jours nous serons hors de sa puissance. Mais la nuit s'avance, il faut que je parte. »

Poëri s'éloigna, et les deux jeunes femmes, couchées l'une près de l'autre sur le petit lit, s'endormirent bientôt, se tenant par la main comme deux sœurs.

Thamar, qui pendant la scène précédente s'était tenue blottie dans un coin de la chambre, comme une chauve-souris accrochée à un angle par les ongles de ses membranes, marmotant des paroles entrecoupées et contractant les rides de son front bas, déplia ses membres anguleux, se dressa sur ses pieds, et, se penchant vers le lit, écouta la respiration des deux dormeuses. Lorsqu'à la régularité de leur souffle elle fut convaincue que leur sommeil était profond, elle se dirigea du côté de la porte, suspendant ses pas avec des précautions infinies.

Arrivée dehors, elle s'élança d'un pas rapide dans la direction du Nil, secouant les chiens qui se suspendaient par les dents au bord de sa tunique, ou les traînant quelques pas dans la poussière jusqu'à ce qu'ils lâchassent prise ; d'autres fois elle les regardait avec des yeux si flamboyants, qu'ils reculaient en poussant des abois plaintifs et la laissaient passer.

Elle eut bientôt franchi les espaces dangereux et déserts qu'habitent la nuit les membres de l'association des voleurs, et pénétra dans les quartiers

opulents de Thèbes; trois ou quatre rues, bordées de hauts édifices dont les ombres se projetaient par grands angles, la conduisirent à l'enceinte du palais qui était le but de sa course.

Il s'agissait d'y entrer, et la chose n'était pas facile à cette heure de nuit pour une vieille servante israélite, les pieds blancs de poussière et vêtue de haillons douteux.

Elle se présenta au pylône principal, devant lequel veillent accroupis cinquante criosphinx rangés sur deux lignes, comme des monstres prêts à broyer entre leurs mâchoires de granit les imprudents qui voudraient forcer le passage.

Les sentinelles l'arrêtèrent et la frappèrent rudement du bois de leurs javelines, puis ils lui demandèrent ce qu'elle voulait.

« Je veux voir Pharaon, répondit la vieille en se frottant le dos.

— Très-bien.... c'est cela.... déranger, pour cette sorcière, Pharaon, favori de Phré, préféré d'Ammon-Ra, conculcateur des peuples ! » firent les soldats en se tenant les côtes de rire.

Thamar répéta opiniâtrément : « Je veux voir Pharaon tout de suite.

— Le moment est bien choisi ! Pharaon a tué tantôt à coup de sceptre trois messagers; il se tient sur sa terrasse, immobile et sinistre comme

Typhon, dieu du mal, » dit un soldat daignant descendre à quelque explication.

La servante de Ra'hel essaya de forcer la consigne; les javelines lui tombèrent en cadence sur la tête comme des marteaux sur l'enclume.

Elle se mit à pousser des cris d'orfraie plumée vive.

Au tumulte, un oëris accourut; les soldats cessèrent de battre Thamar.

« Que prétend cette femme, dit l'oëris, et pourquoi la frappez-vous de la sorte?

— Je veux voir Pharaon! s'écria Thamar se traînant aux genoux de l'officier.

— Impossible, répondit l'oëris, quand même, au lieu d'être une misérable, tu serais un des plus hauts personnages du royaume.

— Je sais où est Tahoser, » lui chuchota la vieille, accentuant chaque syllabe.

L'oëris, à ces mots, prit Thamar par la main, lui fit franchir le premier pylône, et la conduisit, à travers l'allée de colonnes et la salle hypostyle, dans la seconde cour, où s'élève le sanctuaire de granit, précédé de deux colonnes à chapiteau de lotus; là, appelant Timopht, il lui remit Thamar.

Timopht conduisit la servante sur la terrasse où se tenait Pharaon, morne et silencieux.

« Ne lui parle que hors de portée de son sceptre, » recommanda Timopht à l'Israélite.

Dès qu'elle aperçut le roi dans l'ombre, Thamar se laissa tomber la face contre les dalles à côté des corps qu'on n'avait pas relevés, et bientôt, se redressant, elle dit d'une voix assurée :

« O Pharaon! ne me tue pas, j'apporte une bonne nouvelle.

— Parle sans crainte, répondit le roi, dont la fureur était calmée.

— Cette Tahoser que tes messagers ont cherchée aux quatre points du vent, je connais sa retraite. »

Au nom de Tahoser, Pharaon se leva tout d'une pièce et fit quelques pas vers Thamar toujours agenouillée.

« Si tu dis vrai, tu peux prendre dans mes chambres de granit tout ce que tu seras capable de soulever d'or et de choses précieuses.

— Je te la livrerai, sois tranquille,» dit la vieille avec un rire strident.

Quel motif avait poussé Thamar à dénoncer au Pharaon la retraite où se cachait la fille du prêtre? Elle voulait ainsi empêcher une union qui lui déplaisait; elle avait pour la race d'Égypte une haine aveugle, farouche, irraisonnée, presque bestiale, et l'idée de briser le cœur de Tahoser lui

souriait; une fois aux mains de Pharaon, la rivale de Ra'hel ne pouvait plus s'échapper; les murs de granit du palais sauraient garder leur proie.

« Où est-elle? dit Pharaon; désigne l'endroit, je veux la voir sur-le-champ.

— Majesté, moi seul peux te guider; je connais les détours de ces quartiers immondes où le plus humble de tes serviteurs dédaignerait de mettre le pied. Tahoser est là, dans une cabane de terre mêlée de paille, que rien ne distingue des huttes qui l'avoisinent, parmi les tas de briques que les Hébreux moulent pour toi, hors des habitations régulières de la ville.

— Bien, je me fie à toi; Timopht, fais atteler un char. »

Timopht disparut.

Bientôt l'on entendit rouler les roues sur les dalles de la cour et piétiner les chevaux que les écuyers attachaient au joug.

Pharaon descendit, suivi de Thamar.

Il s'élança sur le char, prit les rênes, et, comme Thamar hésitait : « Allons, monte, » dit-il; il claqua de la langue, et les chevaux partirent. Les échos, réveillés, répétèrent le bruit des roues, qui retentirent comme un tonnerre sourd, au milieu du silence nocturne, par les salles vastes et profondes.

Cette vieille hideuse s'accrochant de ses doigts osseux au rebord du char, à côté de ce Pharaon de stature colossale et semblable à un dieu, formait un étrange spectacle qui, heureusement, n'avait pour témoin que les étoiles scintillant dans le bleu noir du ciel; placée ainsi, elle ressemblait à un de ces mauvais génies à configuration monstrueuse qui accompagnent les âmes coupables aux enfers. Les passions rapprochent ceux qui ne devraient jamais se rencontrer.

« Est-ce par ici? dit le Pharaon à la servante, au bout d'une rue qui se bifurquait.

— Oui, » répondit Thamar en étendant sa main sèche dans la bonne direction.

Les chevaux, excités par le fouet, se précipitaient en avant, et le char sautait sur les pierres avec un bruit d'airain.

Pendant ce temps, Tahoser dormait près de Ra'hel : un rêve bizarre hantait son sommeil.

Il lui semblait être dans un temple d'une grandeur immense; d'énormes colonnes d'une hauteur prodigieuse soutenaient un plafond bleu constellé d'étoiles comme le ciel; d'innombrables lignes d'hiéroglyphes montaient et descendaient le long des murailles, entre les panneaux de fresques symboliques bariolés de couleurs lumineuses; tous les dieux de l'Égypte s'étaient donné rendez-

vous dans ce sanctuaire universel, non pas en effigies d'airain, de basalte ou de porphyre, mais sous leurs formes vivantes. Au premier rang étaient assis les dieux super-célestes, Knef, Bouto, Phta, Pan-Mendès, Hathor, Phré, Isis; ensuite venaient douze dieux célestes, six dieux mâles : Rempha, Pi-zéous, Ertosi, Pi-Hermès, Imuthès; et six dieux femelles : la Lune, l'Éther, le Feu, l'Air, l'Eau, la Terre. Derrière eux fourmillaient, foule indistincte et vague, les trois cent soixante-cinq Décans ou démons familiers de chaque jour. Ensuite apparaissaient les divinités terrestres : le second Osiris, Haroéri, Typhon, la deuxième Isis, Nepthys, Anubis à la tête de chien, Thoth, Busiris, Bubastis, le grand Serapis. Au delà, dans l'ombre, s'ébauchaient les idoles à formes animales : bœufs, crocodiles, ibis, hippopotames. Au milieu du temple, dans son cartonnage ouvert, gisait le grand prêtre Pétamounoph, qui, la face démaillotée, regardait d'un air ironique cette assemblée étrange et monstrueuse. Il était mort, mais il vivait et parlait, comme cela arrive souvent en rêve, et il disait à sa fille : « Interroge-les, et demande-leur s'ils sont des dieux. »

Et Tahoser allait posant à chacun la question, tous répondaient : Nous ne sommes que des nbres, des lois, des forces, des attributs, des

effluves et des pensées de Dieu; mais aucun de nous n'est le vrai Dieu. »

Et Poëri paraissait sur le seuil du temple, et, prenant Tahoser par la main, la conduisait vers une lumière si vive, qu'auprès le soleil eût paru noir, et au milieu de laquelle scintillaient dans un triangle des mots inconnus.

Cependant le char de Pharaon volait à travers les obstacles, et les essieux rayaient les murs aux passages étroits.

« Modère tes chevaux, dit Thamar au Pharaon; le fracas des roues dans cette solitude et ce silence pourrait donner l'éveil à la fugitive, et elle t'échapperait encore. »

Pharaon, trouvant le conseil judicieux, ralentit, malgré son impatience, l'allure impétueuse de son attelage.

« C'est là, dit Thamar, j'ai laissé la porte ouverte; entre, et je garderai les chevaux. »

Le roi descendit du char, et, baissant la tête, pénétra dans la cabane.

La lampe brûlait encore et versait sa clarté mourante sur le groupe des deux jeunes filles endormies.

Pharaon prit Tahoser dans ses bras robustes et se dirigea vers la porte de la hutte.

Quand la fille du prêtre s'éveilla et qu'elle vit

flamboyer près de son visage la face étincelante du Pharaon, elle crut d'abord que c'était une fantasmagorie de son rêve transformé ; mais l'air de la nuit qui la vint frapper au visage lui rendit bientôt le sentiment de la réalité. Folle d'épouvante, elle voulut crier, appeler au secours : sa voix ne put jaillir de son gosier. Qui d'ailleurs lui eût porté aide contre Pharaon ?

D'un bond, le roi sauta sur son char, passa les rênes autour de ses reins, et, serrant sur son cœur Tahoser demi-morte, il lança ses coursiers au galop vers le palais du Nord.

Thamar se glissa comme un reptile dans la cabane, s'accroupit à sa place accoutumée et contempla avec un regard presque aussi tendre que celui d'une mère sa chère Ra'hel, qui dormait toujours.

XIII

Le courant d'air frais que produisait le mouvement rapide du char fit bientôt revenir Tahoser à la vie. Pressée et comme écrasée contre la poitrine du Pharaon par deux bras de granit, elle avait à peine la place d'un battement pour son cœur, et sur sa gorge pantelante s'imprimaient les durs colliers d'émaux. Les chevaux, auxquels le roi rendait les rênes en se penchant vers le bord du char, se précipitaient avec furie ; les roues tourbillonnaient, les plaques d'airain sonnaient, les essieux enflammés fumaient. Tahoser, effarée, voyait vaguement, comme à travers un rêve, s'envoler à droite et à gauche des formes confuses de constructions, de masses d'arbres, de palais, de temples, de pylônes, d'obélisques, de colosses rendus fantastiques et terribles par la nuit. Quelles pensées pouvaient traverser son esprit pendant cette course effrénée? Elle n'avait pas plus d'idées que

la colombe palpitante aux serres du faucon qui l'emporte dans son aire ; une terreur muette la stupéfiait, glaçait son sang, suspendait ses facultés Ses membres flottaient inertes, sa volonté était dénouée comme ses muscles, et, si les bras du Pharaon ne l'eussent retenue, elle aurait glissé et se serait ployée au fond du char comme une étoffe qu'on abandonne. Deux fois elle crut sentir sur sa joue un souffle ardent et deux lèvres de flamme, elle n'essaya pas de détourner la tête ; l'épouvante chez elle avait tué la pudeur. A un heurt violent du char contre une pierre, un obscur instinct de conservation lui fit crisper les mains sur l'épaule du roi et se serrer contre lui, puis elle s'abandonna de nouveau et pesa de tout son poids, bien léger, sur le cercle de chair qui la meurtrissait.

L'attelage s'engagea dans un dromos de sphinx au bout duquel s'élevait un gigantesque pylône couronné d'une corniche où le globe emblématique déployait son envergure ; la nuit, déjà moins opaque, permit à la fille du prêtre de reconnaître le palais du roi. Alors le désespoir s'empara d'elle ; elle se débattit, elle essaya de se débarrasser de l'étreinte qui l'enlaçait, elle appuya ses mains frêles sur la dure poitrine du Pharaon, roidissant les bras, se renversant sur le bord du char. Ef-

forts inutiles, lutte insensée! son ravisseur souriant la ramenait d'une pression irrésistible et lente contre son cœur, comme s'il eût voulu l'y incruster; elle se mit à crier, un baiser lui ferma la bouche.

Cependant les chevaux arrivèrent en trois ou quatre bonds devant le pylône, qu'ils traversèrent au galop, joyeux de rentrer à l'étable, et le char roula dans une immense cour.

Les serviteurs accoururent et se jetèrent à la tête des chevaux, dont les mors blanchissaient d'écume.

Tahoser promena autour d'elle ses regards effrayés; de hauts murs de briques formaient une vaste enceinte carrée où se dressait, au levant, un palais, au couchant, un temple entre deux vastes pièces d'eau, piscines des crocodiles sacrés. Les premiers rayons du soleil, dont le disque émergeait déjà derrière la chaîne arabique, jetaient une lueur rose sur le sommet des constructions, dont le reste baignait encore dans une ombre bleuâtre. Aucun espoir de fuite; l'architecture, quoiqu'elle n'eût rien de sinistre, présentait un caractère de force inéluctable, de volonté sans réplique, de persistance éternelle; un cataclysme cosmique seul eût pu ouvrir une issue dans ces murailles épaisses, à travers ces entassements de

granit. Pour faire tomber ces pylônes composés de quartiers de montagnes, il eût fallu que la planète s'agitât sur ses bases ; l'incendie même n'eût fait que lécher de sa langue ces blocs indestructibles.

La pauvre Tahoser n'avait pas à sa disposition ces moyens violents, et force lui fut de se laisser emporter comme une enfant par le Pharaon, sauté à bas de son char.

Quatre hautes colonnes à chapiteaux de palmes formaient les propylées du palais où le roi pénétra, tenant toujours sur sa poitrine la fille de Pétamounoph. Quand il eut dépassé la porte, il posa délicatement son fardeau à terre, et, voyant Tahoser chanceler, il lui dit :

« Rassure-toi ; tu règnes sur Pharaon, et Pharaon règne sur le monde. »

C'était la première parole qu'il lui adressait.

Si l'amour se décidait d'après la raison, certes, Tahoser eût dû préférer Pharaon à Poëri. Le roi était doué d'une beauté surhumaine : ses traits grands, purs, réguliers, semblaient l'ouvrage du ciseau, et l'on n'eût pu y reprendre la moindre imperfection. L'habitude du pouvoir avait mis dans ses yeux cette lumière pénétrante qui fait reconnaître entre tous les divinités et les rois. Ses lèvres, dont un mot eût changé la face du monde et

le sort des peuples, étaient d'un rouge pourpre comme du sang frais sur la lame d'un glaive, et, quand il souriait, avaient cette grâce des choses terribles, à laquelle rien ne résiste; sa taille haute, bien proportionnée, majestueuse, offrait la noblesse de lignes qu'on admire dans les statues des temples; et, quand il apparaissait solennel et radieux, couvert d'or, d'émaux et de pierres précieuses, au milieu de la vapeur bleuâtre des amschirs, il ne semblait pas faire partie de cette frêle race qui, génération par génération, tombe comme les feuilles et va s'étendre, engluée de bitume, dans les ténébreuses profondeurs des syringes.

Qu'était auprès de ce demi-dieu le chétif Poëri? et pourtant Tahoser l'aimait. Les sages ont, depuis longtemps, renoncé à expliquer le cœur des femmes; ils possèdent l'astronomie, l'astrologie, l'arithmétique; ils connaissent le thème natal de l'univers, et peuvent dire le domicile des planètes au moment même de la création du monde. Ils sont sûrs qu'alors la lune était dans le signe du Cancer, le soleil dans le Lion, Mercure dans la Vierge, Vénus dans la Balance, Mars dans le Scorpion, Jupiter dans le Sagittaire, Saturne dans le Capricorne; ils tracent sur le papyrus ou le granit le cours de l'océan céleste qui va d'orient en

occident ; ils ont compté les étoiles semées sur la robe bleue de la déesse Neith, et font voyager le soleil à l'hémisphère supérieur et à l'hémisphère inférieur, avec les douze baris diurnes et les douze baris nocturnes, sous la conduite du pilote hiéracocéphale et de Neb-Wa, la Dame de la barque ; ils savent qu'à la dernière moitié du mois de Tôbi, Orion influe sur l'oreille gauche et Sirius sur le cœur ; mais ils ignorent entièrement pourquoi une femme préfère un homme à un autre, un misérable Israélite à un Pharaon illustre.

Après avoir traversé plusieurs salles avec Tahoser, qu'il guidait par la main, le roi s'assit sur un siége en forme de trône, dans une chambre splendidement décorée.

Au plafond bleu scintillaient des étoiles d'or, et contre les piliers qui supportaient la corniche s'adossaient des statues de rois coiffés du pschent, les jambes engagées dans le bloc et les bras croisés sur la poitrine, dont les yeux bordés de lignes noires regardaient dans la chambre avec une intensité effrayante.

Entre chaque pilier brûlait une lampe posée sur un socle, et les panneaux des murailles représentaient une sorte de défilé ethnographique. On y voyait figurées avec leurs physionomies spé-

ciales et leurs costumes particuliers les nations des quatre parties du monde.

En tête de la série, guidée par Horus, le pasteur des peuples, marchait l'homme par excellence, l'Égyptien, le Rot-en-ne-rôme, à la physionomie douce, au nez légèrement aquilin, à la chevelure nattée, à la peau d'un rouge sombre, que faisait ressortir un pagne blanc. Ensuite venait le nègre ou Nahasi, avec sa peau noire, ses lèvres bouffies, ses pommettes saillantes, ses cheveux crépus ; puis l'Asiatique ou Namou, à couleur de chair tirant sur le jaune, à nez fortement aquilin, à barbe noire et fournie, aiguisée en pointe, vêtu d'une jupe bariolée, frangée de houppes ; puis l'Européen ou Tamhou, le plus sauvage de tous, différant des autres par son teint blanc, ses yeux bleus, sa barbe et sa chevelure rousses, une peau de bœuf non préparée jetée sur l'épaule, des tatouages aux bras et aux jambes.

Des scènes de guerre et de triomphe remplissaient les autres panneaux, et des inscriptions hiéroglyphiques en expliquaient le sens.

Au milieu de la chambre, sur une table que supportaient des captifs liés par les coudes, sculptés si habilement qu'ils paraissaient vivre et souffrir, s'épanouissait une énorme gerbe de fleurs

dont les émanations suaves parfumaient l'atmosphère.

Ainsi, dans cette chambre magnifique qu'entouraient les effigies de ses aïeux, tout racontait et chantait la gloire du Pharaon. Les nations du monde marchaient derrière l'Égypte et reconnaissaient sa suprématie, et lui commandait à l'Égypte; cependant la fille de Pétamounoph, loin d'être éblouie de cette splendeur, pensait au pavillon champêtre de Poëri, et surtout à la misérable hutte de boue et de paille du quartier des Hébreux, où elle avait laissé Ra'hel endormie, Ra'hel maintenant l'heureuse et seule épouse du jeune Hébreu.

Pharaon tenait le bout des doigts de Tahoser debout devant lui, et il fixait sur elle ses yeux de faucon, dont jamais les paupières ne palpitaient; la jeune fille n'avait pour vêtement que la draperie substituée par Ra'hel à sa robe mouillée pendant la traversée du Nil; mais sa beauté n'y perdait rien; elle était là demi-nue, retenant d'une main la grossière étoffe qui glissait, et tout le haut de son corps charmant apparaissait dans sa blancheur dorée. Quand elle était parée, on pouvait regretter la place qu'occupaient ses gorgerins, ses bracelets et ses ceintures en or ou en pierres de couleur; mais, à la voir privée ainsi de tout

ornement, l'admiration se rassasiait ou plutôt s'exaltait.

Certes, beaucoup de femmes très-belles étaient entrées dans le gynécée de Pharaon ; mais aucune n'était comparable à Tahoser, et les prunelles du roi dardaient des flammes si vives, qu'elle fut obligée de baisser les yeux, n'en pouvant supporter l'éclat.

En son cœur Tahoser était orgueilleuse d'avoir excité l'amour de Pharaon : car quelle est la femme, si parfaite qu'elle soit, qui n'ait pas de vanité? Pourtant elle eût préféré suivre au désert le jeune Hébreu. Le roi l'épouvantait, elle se sentait éblouie des splendeurs de sa face, et ses jambes se dérobaient sous elle. Pharaon, qui vit son trouble, la fit asseoir à ses pieds sur un coussin rouge brodé et orné de houppes.

« O Tahoser! dit-il en la baisant sur les cheveux, je t'aime. Quand je t'ai vue du haut de mon palanquin de triomphe porté au-dessus du front des hommes par les oëris, un sentiment inconnu est entré dans mon âme. Moi, que les désirs préviennent, j'ai désiré quelque chose; j'ai compris que je n'étais pas tout. Jusque-là j'avais vécu solitaire dans ma toute-puissance, au fond de mes gigantesques palais, entouré d'ombres souriantes qui se disaient des femmes et ne produisaient pas

plus d'impression sur moi que les figures peintes des fresques. J'écoutais au loin bruire et se plaindre vaguement les nations sur la tête desquelles j'essuyais mes sandales ou que j'enlevais par leurs chevelures, comme me représentent les bas-reliefs symboliques des pylônes, et, dans ma poitrine froide et compacte comme celle d'un dieu de basalte, je n'entendais pas le battement de mon cœur. Il me semblait qu'il n'y eût pas sur terre un être pareil à moi et qui pût m'émouvoir ; en vain de mes expéditions chez les nations étrangères je ramenais des vierges choisies et des femmes célèbres dans leur pays à cause de leur beauté : je les jetais là comme des fleurs après les avoir respirées un instant. Aucune ne me faisait naître l'idée de la revoir. Présentes, je les regardais à peine ; absentes, je les avais aussitôt oubliées, Twea, Taia, Amensé, Hont-Reché, que j'ai gardées par le dégoût d'en chercher d'autres qui m'eussent le lendemain été aussi indifférentes que celles-là, n'ont jamais été entre mes bras que des fantômes vains, que des formes parfumées et gracieuses, que des êtres d'une autre race, auxquels ma nature ne pouvait s'associer, pas plus que le léopard ne peut s'unir à la gazelle, l'habitant des airs à l'habitant des eaux ; et je pensais que, placé par les dieux en dehors et au-dessus des mortels, je ne devais

partager ni leurs douleurs ni leurs joies. Un immense ennui, pareil à celui qu'éprouvent sans doute les momies qui, emmaillotées de bandelettes, attendent dans leurs cercueils, au fond des hypogées, que leur âme ait accompli le cercle des migrations, s'était emparé de moi sur mon trône, où souvent je restais les mains sur mes genoux comme un colosse de granit, songeant à l'impossible, à l'infini, à l'éternel. Bien des fois j'ai pensé à lever le voile d'Isis, au risque de tomber foudroyé aux pieds de la déesse. « Peut-être, me di-« sai-je, cette figure mystérieuse est-elle la figure « que je rêve, celle qui doit m'inspirer de l'amour. « Si la terre me refuse le bonheur, j'escaladerai le « ciel.... » Mais je t'ai aperçue; j'ai éprouvé un sentiment bizarre et nouveau; j'ai compris qu'il existait en dehors de moi un être nécessaire, impérieux, fatal, dont je ne saurais me passer, et qui avait le pouvoir de me rendre malheureux. J'étais un roi, presque un dieu; ô Tahoser! tu as fait de moi un homme! »

Jamais peut-être Pharaon n'avait prononcé un si long discours. Habituellement un mot, un geste, un clignement d'œil, lui suffisaient pour manifester sa volonté, aussitôt devinée par mille regards attentifs, inquiets. L'exécution suivait sa pensée comme l'éclair suit la foudre. Pour Tahoser, il

semblait avoir renoncé à sa majesté granitique ; il parlait, il s'expliquait comme un mortel.

Tahoser était en proie à un trouble singulier. Quoiqu'elle fût sensible à l'honneur d'avoir inspiré de l'amour au préféré de Phré, au favori d'Amoun-Ra, au conculcateur des peuples, à l'être effrayant, solennel et superbe, vers qui elle osait à peine lever les yeux, elle n'éprouvait pour lui aucune sympathie, et l'idée de lui appartenir lui inspirait une épouvante répulsive. A ce Pharaon qui avait enlevé son corps, elle ne pouvait donner son âme restée avec Poëri et Ra'hel, et, comme le roi paraissait attendre une réponse, elle dit :

« Comment se fait-il, ô roi ! que parmi toutes les filles d'Égypte ton regard soit tombé sur moi, que tant d'autres surpassent en beauté, en talents et en dons de toutes sortes ? Comment, au milieu des touffes de lotus blancs, bleus et roses, à la corolle ouverte, au parfum suave, as-tu choisi l'humble brin d'herbe que rien ne distingue ?

— Je l'ignore ; mais sache que toi seule existes au monde pour moi, et que je ferai les filles de roi tes servantes.

— Et si je ne t'aimais pas ? dit timidement Tahoser.

— Que m'importe ? si je t'aime, répondit Pharaon ; est-ce que les plus belles femmes de l'uni-

vers ne se sont pas couchées en travers de mon seuil, pleurant et gémissant, s'égratignant les joues, se meurtrissant le sein, s'arrachant les cheveux, et ne sont pas mortes implorant un regard d'amour qui n'est pas descendu? La passion d'une autre n'a jamais fait palpiter ce cœur d'airain dans cette poitrine marmoréenne; résiste-moi, hais-moi, tu n'en seras que plus charmante; pour la première fois, ma volonté rencontrera un obstacle, et je saurai le vaincre.

— Et si j'en aimais un autre? » continua Tahoser enhardie.

A cette supposition, les sourcils de Pharaon se contractèrent; il mordit violemment sa lèvre inférieure, où ses dents laissèrent des marques blanches, et il serra jusqu'à lui faire mal les doigts de la jeune fille, qu'il tenait toujours; puis il se calma et dit d'une voix lente et profonde :

« Quand tu auras vécu dans ce palais, au milieu de ces splendeurs, entourée de l'atmosphère de mon amour, tu oublieras tout, comme oublie celui qui mange le népenthès. Ta vie passée te semblera un rêve; tes sentiments antérieurs s'évaporeront comme l'encens sur le charbon de l'amschir; la femme aimée d'un roi ne se souvient plus des hommes. Va, viens, accoutume-toi aux magnificences pharaoniques, puise à même mes trésors,

fais couler l'or à flots, amoncelle les pierreries, commande, fais, défais, abaisse, élève, sois ma maîtresse, ma femme et ma reine. Je te donne l'Égypte avec ses prêtres, ses armées, ses laboureurs, son peuple innombrable, ses palais, ses temples, ses villes ; frippe-la comme un morceau de gaze ; je t'aurai d'autres royaumes, plus grands, plus beaux, plus riches. Si le monde ne te suffit pas, je conquerrai des planètes, je détrônerai des dieux. Tu es celle que j'aime. Tahoser, la fille de Pétamounoph, n'existe plus. »

XIV

Quand Ra'hel s'éveilla, elle fut surprise de ne plus trouver Tahoser à côté d'elle, et promena ses regards autour de la chambre, croyant que l'Égyptienne s'était déjà levée. Accroupie dans un coin, Thamar, les bras croisés sur les genoux, la tête posée sur ses bras, oreiller osseux, dormait ou plutôt faisait semblant de dormir ; car, à travers les mèches grises de sa chevelure en désordre qui ruisselaient jusqu'à terre, on eût pu entrevoir ses prunelles fauves comme celles d'un hibou, phosphorescentes de joie maligne et de méchanceté satisfaite.

« Thamar, s'écria Ra'hel, qu'est devenue Tahoser? »

La vieille, comme si elle se fût éveillée en sursaut à la voix de sa maîtresse, déplia lentement ses membres d'araignée, se dressa sur ses pieds, frotta à plusieurs reprises ses paupières bistrées avec le

dos de sa main jaune plus sèche que celle d'une momie, et dit d'un air d'étonnement très-bien joué :

« Est-ce qu'elle n'est plus là?

— Non, répondit Ra'hel, et, si je ne voyais encore sa place creusée sur le lit à côté de la mienne, et pendue à cette cheville la robe qu'elle a quittée, je croirais que les bizarres événements de cette nuit n'étaient que les illusions d'un rêve. »

Quoiqu'elle sût parfaitement à quoi s'en tenir sur la disparition de Tahoser, Thamar souleva un bout de draperie tendu à l'angle de la chambre, comme si l'Égyptienne eût pu se cacher derrière; elle ouvrit la porte de la cabane, et, debout sur le seuil, explora minutieusement du regard les environs, puis, se retournant vers l'intérieur, elle fit à sa maîtresse un signe négatif.

« C'est étrange, dit Ra'hel pensive.

— Maîtresse, dit la vieille en se rapprochant de la belle Israélite avec des façons doucereuses et câlines, tu sais que cette étrangère m'avait déplu.

— Tout le monde te déplaît, Thamar, répondit Ra'hel en souriant.

— Excepté toi, maîtresse, dit la vieille en portant à ses lèvres la main de la jeune femme.

— Oh! je le sais, tu m'es dévouée.

— Je n'ai jamais eu d'enfants, et parfois me figure que je suis ta mère.

— Bonne Thamar ! dit Ra'hel attendrie.

— Avais-je tort, continua Thamar, de trouver son apparition étrange? Sa disparition l'explique. Elle se disait Tahoser, fille de Pétamounoph ; ce n'était qu'un démon ayant pris cette forme pour séduire et tenter un enfant d'Israël. As-tu vu comme elle s'est troublée lorsque Poëri a parlé contre les idoles de pierre, de bois et de métal ; et comme elle a eu de la peine à prononcer ces paroles : « Je tâcherai de croire à ton Dieu. » On eût dit que le mot lui brûlait les lèvres comme un charbon.

— Ses larmes qui tombaient sur mon cœur étaient bien de vraies larmes, des larmes de femme, dit Ra'hel.

— Les crocodiles pleurent quand ils veulent, et les hyènes rient pour attirer leur proie, continua la vieille ; les mauvais esprits qui rôdent la nuit parmi les pierres et les ruines savent bien des ruses et jouent tous les rôles.

— Ainsi, selon toi, cette pauvre Tahoser n'était qu'un fantôme animé par l'enfer?

— Assurément, répondit Thamar ; est-il vraisemblable que la fille du grand prêtre Pétamounoph se soit éprise de Poëri, et l'ait préféré à Pharaon, qu'on prétend amoureux d'elle? »

Ra'hel, qui ne mettait personne au monde au-dessus de Poëri, ne trouvait pas la chose si invraisemblable.

« Si elle l'aimait autant qu'elle le disait, pourquoi s'est-elle sauvée lorsque, avec ton consentement, il l'admettait comme seconde épouse? C'est la condition de renoncer aux faux dieux et d'adorer Jéhovah qui a mis en fuite ce diable déguisé.

— En tout cas, dit Ra'hel, ce démon avait la voix bien douce et les yeux bien tendres. »

Au fond Ra'hel n'était peut-être pas très-mécontente de la disparition de Tahoser. Elle gardait tout entier le cœur dont elle avait bien voulu céder la moitié, et la gloire du sacrifice lui restait.

Sous prétexte d'aller aux provisions, Thamar sortit et se dirigea vers le palais du roi; dont sa cupidité n'avait pas oublié la promesse; elle s'était munie d'un grand sac de toile grise pour le remplir d'or.

Quand elle se présenta à la porte du palais, les soldats ne la battirent plus comme la première fois; elle avait déjà du crédit, et l'oëris de garde la fit entrer tout de suite. Timophi la conduisit au Pharaon.

Lorsqu'il aperçut l'immonde vieille qui rampait vers son trône comme un insecte à moitié écrasé,

le roi se souvint de sa promesse et donna ordre qu'on ouvrit une des chambres de granit à la Juive, et qu'on l'y laissât prendre autant d'or qu'elle en pourrait porter.

Timopht, en qui Pharaon avait confiance, et qui connaissait le secret de la serrure, ouvrit la porte de pierre.

L'immense tas d'or étincela sous un rayon de soleil ; mais l'éclair du métal ne fut pas plus brillant que le regard de la vieille ; ses prunelles jaunirent et scintillèrent étrangement. Après quelques minutes de contemplation éblouie, elle releva les manches de sa tunique rapiécée, mit à nu ses bras secs, dont les muscles saillaient comme des cordes, et que plissaient à la saignée d'innombrables rides; puis elle ouvrit et referma ses doigts recourbés, pareils à des serres de griffon, et se lança sur l'amas de sicles d'or avec une avidité farouche et bestiale.

Elle se plongeait dans les lingots jusqu'aux épaules, les brassait, les agitait, les roulait, les faisait sauter ; ses lèvres tremblaient, ses narines se dilataient, et sur son échine convulsive couraient des frissons nerveux. Enivrée, folle, secouée de trépidations et de rires spasmodiques, elle jetait des poignées d'or dans son sac en disant : « Encore! encore! encore! » tant qu'il fut bientôt plein jusqu'à

l'ouverture. Timopht, que le spectacle amusait, la laissait faire, n'imaginant pas que ce spectre décharné pût remuer ce poids énorme; mais Thamar lia d'une corde le sommet de son sac, et, à la grande surprise de l'Égyptien, le chargea sur son dos. L'avarice prêtait à cette carcasse délabrée des forces inconnues : tous les muscles, tous les nerfs, toutes les fibres des bras, du coù, des épaules, tendus à rompre, soutenaient une masse de métal qui eût fait plier le plus robuste porteur de la race Nahasi ; le front penché comme celui d'un bœuf quand le soc de la charrue a rencontré une pierre. Thamar, dont les jambes titubaient, sortit du palais, se heurtant aux murs, marchant presque à quatre pattes, car souvent elle envoyait ses mains à terre pour ne pas être écrasée sous le poids ; mais enfin elle sortit, et la charge d'or lui appartenait légitimement.

Haletante, épuisée, couverte de sueur, le dos meurtri, les doigts coupés, elle s'assit à la porte du palais sur son bienheureux sac, et jamais siége ne lui parut plus moelleux.

Au bout de quelque temps elle aperçut deux Israélites qui passaient avec une civière, revenant de porter quelque fardeau ; elle les appela, et, en leur promettant une bonne récompense, elle les détermina à se charger du sac et à la suivre.

Les deux Israélites, que Thamar précédait, s'engagèrent dans les rues de Thèbes, arrivèrent aux terrains vagues, mamelonnés de cahutes en boue, et déposèrent le sac dans l'une d'elles. Thamar leur donna, quoique en rechignant, la récompense promise.

Cependant Tahoser avait été installée dans un appartement splendide, un appartement royal, aussi beau que celui de Pharaon. D'élégantes colonnes à chapiteaux de lotus soutenaient le plafond étoilé, qu'encadrait une corniche à palmettes bleues peintes sur un vernis d'or ; des panneaux lilas tendre, avec des filets verts terminés par des boutons de fleurs, dessinaient leurs symétries sur les murailles. Une fine natte recouvrait les dalles; des canapés incrustés de plaquettes de métal alternant avec des émaux, et garnis d'étoffes à fond noir semé de cercles rouges ; des fauteuils à pied de lion, dont le coussin débordait sur le dossier ; des escabeaux formés de cols de cygne enlacés, des piles de carreaux en cuir pourpre gonflés de barbe de chardon, des siéges où l'on pouvait s'asseoir deux, des tables de bois précieux que contenaient des statues de captifs asiatiques, composaient l'ameublement.

Sur des socles richement sculptés posaient de grands vases et de larges cratères d'or, d'un prix

inestimable, dont le travail l'emportait sur la matière. L'un deux, effilé à la base, était soutenu par deux têtes de chevaux s'encapuchonnant sous leur harnais à frange. Deux tiges de lotus retombant avec grâce par-dessus deux rosaces formaient les anses ; des ibex hérissaient le couvercle de leurs oreilles et de leurs cornes, et sur la panse couraient, parmi des hampes de papyrus, des gazelles poursuivies.

Un autre, non moins curieux, avait pour couvercle une tête monstrueuse de Typhon, coiffée de palmes et grimaçant entre deux vipères ; ses flancs étaient ornés de feuilles et de zones denticulées.

L'un des cratères, qu'élevaient en l'air deux personnages mitrés, vêtus de robes à larges bordures, qui, d'une main, soutenaient l'anse, et, de l'autre, le pied, étonnait par sa dimension énorme, par la valeur et le fini de ses ornements.

L'autre, plus simple et plus pur de forme peut-être, s'évasait gracieusement, et des chacals, posant leurs pattes sur son bord comme pour y boire, lui dessinaient des anses avec leur corps svelte et souple.

Des miroirs de métal entouré de figures difformes, comme pour donner à la beauté qui s'y regardait le plaisir du contraste, des coffres en bois

de cèdre ou de sycomore ornementés et peints, des coffrets en terre émaillée, des buires d'albâtre, d'onyx et de verre, des boîtes d'aromates, témoignaient de la magnificence de Pharaon à l'endroit de Tahoser.

Avec les choses précieuses que contenait cette chambre, on eût pu payer la rançon d'un royaume.

Assise sur un siége d'ivoire, Tahoser regardait les étoffes et les bijoux que lui montraient de jeunes filles nues éparpillant les richesses contenues dans les coffres.

Tahoser sortait du bain, et les huiles aromatiques dont on l'avait frottée assouplissaient encore la pulpe moelleuse et fine de sa peau. Sa chair prenait des transparences d'agate, et la lumière semblait la traverser; elle était d'une beauté surhumaine, et, quand elle fixa sur le métal bruni du miroir ses yeux avivés d'antimoine, elle ne put s'empêcher de sourire à son image.

Une large robe de gaze enveloppait son beau corps sans le cacher, et pour tout ornement elle portait un collier composé de cœurs en lapis-lazuli, surmontés de croix et suspendus à un fil de perles d'or.

Pharaon parut sur le seuil de la salle; une vipère d'or ceignait son épaisse chevelure, et une calasiris, dont les plis ramenés par devant formaient la

pointe, lui entourait le corps de la ceinture aux genoux. Un seul gorgerin cerclait son cou aux muscles invaincus.

En apercevant le roi, Tahoser voulut se lever de son siége et se prosterner ; mais Pharaon vint à elle, la releva et la fit asseoir.

« Ne t'humilie pas ainsi, Tahoser, lui dit-il d'une voix douce ; je veux que tu sois mon égale : il m'ennuie d'être seul dans l'univers ; quoique je sois tout-puissant et que je t'aie en ma possession, j'attendrai que tu m'aimes comme si je n'étais qu'un homme. Écarte toute crainte ; sois une femme avec ses volontés, ses sympathies, ses antipathies, ses caprices ; je n'en ai jamais vu ; mais, si ton cœur parle enfin pour moi, pour que je le sache, tends-moi, quand j'entrerai dans ta chambre, la fleur de lotus de ta coiffure. »

Quoi qu'il fît pour l'empêcher, Tahoser se précipita aux genoux du Pharaon et laissa tomber une larme sur ses pieds nus.

« Pourquoi mon âme est-elle à Poëri? » se disait-elle en reprenant sa place sur son siége d'ivoire.

Timopht, mettant une main à terre et l'autre sur sa tête, pénétra dans la chambre :

« Roi, dit-il, un personnage mystérieux de-

mande à te parler. Sa barbe immense descend jusqu'à son ventre ; des cornes luisantes bossellent son front dénudé, et ses yeux brillent comme des flammes. Une puissance inconnue le précède, car tous les gardes s'écartent et toutes les portes s'ouvrent devant lui. Ce qu'il dit, il faut le faire, et je suis venu à toi au milieu de tes plaisirs, dût la mort punir mon audace.

— Comment s'appelle-t-il ? » dit le roi.

Timopht répondit : « Mosché. »

XV

Le roi passa dans une autre salle pour recevoir Mosché, et s'assit sur un trône dont les bras étaient formés par des lions ; il entoura son cou d'un large pectoral, saisit son sceptre et prit une pause de superbe indifférence.

Mosché parut : un autre Hébreu, nommé Aharon, l'accompagnait. Quelque auguste que fût le Pharaon sur son trône d'or, entouré de ses oëris et de ses flabellifères, dans cette haute salle aux colonnes énormes, sur ce fond de peinture représentant les hauts faits de ses aïeux ou les siens, Mosché n'était pas moins imposant : la majesté de l'âge équivalait chez lui à la majesté royale ; quoiqu'il eût quatre-vingts ans, il semblait d'une vigueur toute virile, et rien en lui ne trahissait les décadences de la sénilité. Les rides de son front et de ses joues, pareilles à des traces de ciseau sur du granit, le rendaient vénérable, sans accuser la

date des années ; son cou brun et plissé se rattachait à ses fortes épaules par des muscles décharnés, mais puissants encore, et un lacis de veines drues se tordait sur ses mains, que n'agitait pas le tremblement habituel aux vieillards. Une âme plus énergique que l'âme humaine vivifiait son corps, et sur sa face brillait, même dans l'ombre, une lueur singulière. On eût dit le reflet d'un soleil invisible.

Sans se prosterner, comme c'était l'habitude lorsqu'on approchait du roi, Mosché s'avança vers le trône de Pharaon et lui dit :

« Ainsi a parlé l'Éternel, le Dieu d'Israël : « Laisse aller mon peuple, pour qu'il me célèbre « une solennité au désert. »

Pharaon répondit : « Qui est l'Éternel dont je dois écouter la voix pour laisser partir Israël ? Je ne connais pas l'Éternel, et je ne laisserai pas partir Israël. »

Sans se laisser intimider par les paroles du roi, le grand vieillard répéta avec netteté, car l'ancien bégayement dont il était affligé avait disparu :

« Le Dieu des Hébreux s'est manifesté à nous. Nous voulons donc aller à une distance de trois jours dans le désert et y sacrifier à l'Éternel, notre Dieu, de peur qu'il ne nous frappe de la peste ou du glaive. »

Aharon confirma par un signe de tête la demande de Mosché.

« Pourquoi détournez-vous le peuple de ses occupations? répondit le Pharaon. Allez à vos travaux. Heureusement pour vous que je suis aujourd'hui d'humeur clémente, car j'aurais pu vous faire battre de verges, couper le nez et les oreilles, jeter tout vif aux crocodiles. Sachez, je veux bien vous le dire, qu'il n'y a d'autre dieu qu'Ammon-Ra, l'être suprême et primordial, à la fois mâle et femelle, son propre père et sa propre mère, dont il est aussi le mari; de lui découlent tous les autres dieux qui relient le ciel à la terre, et ne sont que des formes de ces deux principes constituants; les sages le connaissent, et les prêtres qui ont longtemps étudié les mystères dans les colléges et au fond des temples consacrés à ses représentations diverses. N'alléguez donc pas un autre dieu de votre invention pour émouvoir les Hébreux à la révolte et les empêcher d'accomplir la tâche imposée. Votre prétexte de sacrifice est transparent : vous voulez fuir; retirez-vous de devant ma face et continuez à mouler l'argile pour mes édifices royaux et sacerdotaux, pour mes pyramides, mes palais et mes murailles. Allez; j'ai dit. »

Mosché, voyant qu'il ne pouvait émouvoir le

cœur du Pharaon, et que, s'il insistait, il exciterait sa colère, se retira en silence, suivi d'Aharon consterné.

« J'ai obéi aux ordres de l'Éternel, dit Mosché à son compagnon lorsqu'il eut franchi le pylône : mais Pharaon est resté insensible comme si j'eusse parlé à ces hommes de granit assis sur des trônes à la porte des palais, ou à ces idoles à tête de chien, de singe ou d'épervier, qu'encensent les prêtres au fond des sanctuaires. Qu'allons-nous répondre au peuple quand il nous interrogera sur le succès de notre mission? »

Pharaon, craignant que les Hébreux n'eussent l'idée de secouer le joug d'après les suggestions de Mosché, les fit travailler plus durement encore et leur refusa la paille pour mêler à leurs briques. Aussi les enfants d'Israël se répandirent-ils par toute l'Égypte, arrachant le chaume et maudissant les exacteurs, car ils se trouvaient très-malheureux et ils disaient que les conseils de Mosché avaient redoublé leur misère.

Un jour Mosché et Aharon reparurent au palais et sommèrent encore une fois le roi de laisser partir les Hébreux, pour aller sacrifier à l'Éternel, dans le désert.

« Qui me prouve, répondit Pharaon, que vraiment l'Éternel vous envoie vers moi pour me dire

ces choses et que vous n'êtes pas, comme je l'imagine, de vils imposteurs ? »

Aharon jeta son bâton devant le roi, et le bois commença à se tordre, à onduler, à se couvrir d'écailles, à remuer la tête et la queue, à se dresser et à pousser des sifflements horribles. Le bâton s'était changé en serpent Il faisait bruire ses anneaux sur les dalles, gonflait sa gorge, dardait sa langue fourchue, et, roulant ses yeux rouges, semblait choisir la victime qu'il devait piquer.

Les oëris et les serviteurs rangés autour du trône restaient immobiles et muets d'effroi à la vue de ce prodige. Les plus braves avaient tiré à demi leur épée.

Mais Pharaon ne s'en émut aucunement ; un sourire dédaigneux voltigea sur ses lèvres, et il dit :

« Voilà ce que vous savez faire. Le miracle est mince et le prestige grossier. Qu'on fasse venir mes sages, mes magiciens et mes hiéroglyphites. »

Ils arrivèrent ; c'étaient des personnages d'un aspect formidable et mystérieux, la tête rasée, chaussés de souliers de byblos, vêtus de longues robes de lin, tenant en main des bâtons gravés d'hiéroglyphes ; ils étaient jaunes et desséchés comme des momies, à force de veilles, d'études et

d'austérités ; les fatigues des initiations successives se lisaient sur leurs visages, où les yeux seuls semblaient vivants.

Ils se rangèrent en ligne devant le trône de Pharaon, sans faire même attention au serpent qui frétillait, rampait et sifflait.

« Pouvez-vous, dit le roi, changer vos cannes en reptiles comme vient de le faire Aharon ?

— O roi ! est-ce pour ce jeu d'enfant, dit le plus ancien de la bande, que tu nous as fait venir du fond des chambres secrètes, où, sous des plafonds constellés, à la lueur des lampes, nous rêvons, penchés sur des papyrus indéchiffrables, agenouillés devant des stèles hiéroglyphiques aux sens mystérieux et profonds, crochetant les secrets de la nature, calculant la force des nombres, portant notre main tremblante au bord du voile de la grande Isis ? Laisse-nous retourner, car la vie est courte, et à peine le sage a-t-il le temps de jeter à l'autre le mot qu'il a saisi ; laisse-nous retourner à nos travaux ; le premier jongleur, le psylle qui joue son air de flûte sur les places suffit à te contenter.

— Ennana, fais ce que je désire, » dit Pharaon au chef des hiéroglyphites et des magiciens,

Le vieil Ennana se retourna vers le collége des sages qui se tenaient debout, immobiles,

et l'esprit déjà replongé dans l'abîme des méditations :

« Jetez vos cannes à terre en prononçant tout bas le mot magique. »

Les bâtons avec un bruit sec tombèrent ensemble sur les dalles, et les sages reprirent leur pose perpendiculaire, semblables aux statues adossées aux piliers des temples ; ils ne daignaient même pas regarder à leurs pieds si le prodige s'accomplissait, tellement ils étaient sûrs de la puissance de leur formule.

Et alors ce fut un étrange et horrible spectacle : les cannes se tordirent comme des branches de bois vert sur le feu ; leurs extrémités s'aplatirent en têtes, s'effilèrent en queues ; les unes restèrent lisses, les autres s'écaillèrent selon l'espèce du serpent. Cela grouillait, cela rampait, cela sifflait, cela s'enlaçait et se nouait hideusement. Il y avait des vipères portant la marque d'un fer de lance sur leur front écrasé, des cérastes aux protubérances menaçantes, des hydres verdâtres et visqueuses, des aspics aux crochets mobiles, des trigonocéphales jaunes, des orvets ou serpents de verre, des crotales au museau court, à la robe noirâtre, faisant sonner les osselets de leur queue; des amphisbènes marchant en avant et en arrière; des boas ouvrant leur large gueule capable d'en-

gloutir le bœuf Apis ; des serpents aux yeux entourés de disques comme ceux des hiboux : le pavé de la salle en était couvert.

Tahoser, qui partageait le trône du Pharaon, levait ses beaux pieds nus et les ramenait sous elle, toute pâle d'épouvante.

« Eh bien, dit Pharaon à Mosché, tu vois que la science de mes hiéroglyphites égale ou surpasse la tienne : leurs bâtons ont produit des serpents comme celui d'Aharon. Invente un autre prodige, si tu veux me convaincre. »

Mosché étendit la main, et le serpent d'Aharon se précipita vers les vingt-quatre reptiles. La lutte ne fut pas longue : il eut bientôt englouti les affreuses bêtes, créations réelles ou apparentes des sages d'Égypte ; puis il reprit sa forme de bâton.

Ce résultat parut étonner Ennana. Il pencha la tête, réfléchit et dit, comme un homme qui se ravise :

« Je trouverai le mot et le signe. J'ai mal interprété le quatrième hiéroglyphe de la cinquième ligne perpendiculaire où se trouve la conjuration des serpents..... O roi ! as-tu encore besoin de nous ? dit tout haut le chef des hiéroglyphites. Il me tarde de reprendre la lecture d'Hermès Trismégiste, qui contient

bien d'autres secrets que ces tours de passe-passe. »

Pharaon fit signe au vieillard qu'il pouvait se retirer, et le cortége silencieux rentra dans les profondeurs du palais.

Le roi revint au gynécée avec Tahoser. La fille du prêtre, effrayée et toute tremblante encore de ces prodiges, s'agenouilla devant lui et lui dit :

« O Pharaon ! ne crains-tu pas d'irriter par ta résistance ce dieu inconnu auquel les Israélites veulent aller sacrifier dans le désert, à trois jours de distance? Laisse partir Mosché et ses Hébreux pour accomplir leurs rites, car peut-être l'Éternel, comme ils le nomment, éprouvera la terre d'Égypte et nous fera mourir.

—Quoi ! cette jonglerie de reptiles t'épouvante ! répondit Pharaon ; ne vois-tu pas que mes sages ont produit des serpents avec leurs bâtons?

— Oui, mais celui d'Aharon les a dévorés, et c'est un mauvais présage.

—Qu'importe ! ne suis-je pas le favori de Phré, le préféré d'Ammon-Ra ? n'ai-je pas sous mes sandales l'effigie des peuples vaincus ? D'un souffle je balayerai, quand je voudrai, toute cette engeance hébraïque, et nous verrons si leur Dieu saura les protéger !

— Prends garde, Pharaon, dit Tahoser, qui se

souvenait des paroles de Poëri sur la puissance de Jéhovah; ne laisse pas l'orgueil endurcir ton cœur. Ce Mosché et cet Aharon m'épouvantent; pour qu'ils affrontent ton courroux, il faut qu'ils soient soutenus par un dieu bien terrible!

— Si leur Dieu avait tant de puissance, dit Pharaon répondant à la crainte exprimée par Tahoser, les laisserait-il ainsi captifs, humiliés et pliant comme des bêtes de somme sous les plus durs travaux? Oublions donc ces vains prodiges et vivons en paix. Pense plutôt à l'amour que j'ai pour toi, et songe que Pharaon a plus de pouvoir que l'Éternel, chimérique divinité des Hébreux.

— Oui, tu es le conculcateur des peuples, le dominateur des trônes, et les hommes sont devant toi comme les grains de sable que soulève le vent du sud; je le sais, répliqua Tahoser.

— Et pourtant je ne puis me faire aimer de toi, dit Pharaon en souriant.

— L'ibex a peur du lion, la colombe redoute l'épervier, la prunelle craint le soleil, et je ne te vois encore qu'à travers les terreurs et les éblouissements; la faiblesse humaine est longue à se familiariser avec la majesté royale. Un dieu effraye toujours une mortelle.

— Tu m'inspires le regret, Tahoser, de n'être pas le premier venu, un oëris, un monarque, un

prêtre, un agriculteur, ou moins encore. Mais, puisque je ne saurais faire du roi un homme, je peux faire de la femme une reine et nouer la vipère d'or à ton front charmant. La reine n'aura plus peur du roi.

— Même lorsque tu me fais asseoir près de toi, sur ton trône, ma pensée reste agenouillée à tes pieds. Mais tu es si bon, malgré ta beauté surhumaine, ton pouvoir sans borne et ton éclat fulgurant, que peut-être mon cœur s'enhardira et osera battre sur le tien. »

C'est ainsi que devisaient Pharaon et Tahoser; la fille du prêtre ne pouvait oublier Poëri, et cherchait à gagner du temps en flattant de quelque espoir la passion du roi. S'échapper du palais, aller retrouver le jeune Hébreu, était chose impossible. Poëri, d'ailleurs, acceptait son amour plutôt qu'il ne le partageait. Ra'hel, malgré sa générosité, était une dangereuse rivale, et puis la tendresse de Pharaon touchait la fille du prêtre; elle eût désiré l'aimer, et peut-être en était-elle moins loin qu'elle ne le croyait.

XVI

A quelques jours de là, Pharaon côtoyait le Nil, debout sur son char et suivi de son cortége ; il allait voir quel degré atteignait la crue du fleuve, lorsqu'au milieu du chemin se dressèrent comme deux fantômes Aharon et Mosché. Le roi retint ses chevaux, qui secouaient déjà leur bave sur la poitrine du grand vieillard immobile.

Mosché, d'une voix lente et solennelle, répéta son adjuration.

« Prouve par quelque miracle la puissance de ton Dieu, répondit le roi, et je t'accorde ta demande. »

Se tournant vers Aharon, qui le suivait à quelques pas, Mosché dit :

« Prends ton bâton et étends ta main sur les eaux des Égyptiens, sur leurs rivières, leurs fleuves, leurs lacs et leurs rassemblements d'eau ; qu'ils deviennent du sang ; il y aura du sang dans

tout le pays d'Égypte, ainsi que dans les vases de bois et de pierre. »

Aharon brandit sa verge et en frappa l'eau du fleuve.

La suite de Pharaon attendait le résultat avec anxiété. Le roi, qui portait un cœur d'airain dans une poitrine de granit, souriait dédaigneusement, se fiant à la science de ses hiéroglyphites pour confondre ces magiciens étrangers.

Dès que le bâton de l'Hébreu, ce bâton qui avait été serpent, frappa le fleuve, les eaux commencèrent à se troubler et à bouillonner, leur couleur limoneuse s'altéra d'une façon sensible : des tons rougeâtres s'y mêlèrent, puis toute la masse prit une sombre couleur de pourpre, et le Nil parut comme un fleuve de sang roulant des vagues écarlates et brodant ses rives d'écumes roses. On eût dit qu'il reflétait un immense incendie ou un ciel flamboyant d'éclairs ; mais l'atmosphère était calme. Thèbes ne brûlait pas, et le bleu immuable s'étendait sur cette nappe rougie que tachetaient çà et là des ventres blancs de poissons morts. Les longs crocodiles squammeux, s'aidant de leurs pattes coudées, émergeaient du fleuve sur la rive, et les lourds hippopotames, pareils à des blocs de granit rose recouverts d'une lèpre de mousse noire, s'enfuyaient à travers les roseaux ou le-

vaient au-dessus du fleuve leurs mufles énormes, ne pouvant plus respirer dans cette eau sanglante.

Les canaux, les viviers, les piscines, avaient pris les mêmes teintes, et les coupes pleines d'eau étaient rouges comme les cratères où l'on reçoit le sang des victimes.

Pharaon ne s'étonna pas de ce prodige, et il dit aux deux Hébreux :

« Ce miracle pourrait épouvanter une populace crédule et ignorante ; mais il n'y a là rien qui me surprenne. Qu'on fasse venir Ennana et le collége des hiéroglyphites ; ils vont refaire ce tour de magie. »

Les hiéroglyphites vinrent, leur chef en tête : Ennana jeta un regard sur le fleuve roulant des flots empourprés, et il vit de quoi il s'agissait.

« Remets les choses en l'état primitif, dit-il au compagnon de Mosché, que je refasse ton enchantement. »

Aharon frappa de nouveau le fleuve, qui reprit aussitôt sa couleur naturelle.

Ennana fit un signe d'approbation, comme un savant impartial qui rend justice a l'habileté d'un confrère. Il trouvait la chose bien faite pour quelqu'un qui n'avait pas eu, ainsi que lui, l'avantage d'étudier la sagesse dans les chambres mystérieuses du labyrinthe, où quelques rares initiés

peuvent seuls parvenir, tant les épreuves à subir sont rebutantes.

« A mon tour, dit-il, maintenant. »

Et il étendit sur le Nil sa canne gravée de signes hiéroglyphiques, en marmotant quelques mots d'une langue si ancienne qu'elle ne devait déjà plus être comprise au temps de Ménei, le premier roi d'Égypte ; une langue de sphinx, aux syllabes de granit.

Une immense nappe rouge s'étendit soudainement d'une rive à l'autre, et le Nil recommença à rouler ses ondes sanglantes vers la mer.

Les vingt-quatre hiéroglyphites saluèrent le roi comme s'ils allaient se retirer.

« Restez, » dit Pharaon.

Ils reprirent leur contenance impassible.

« N'as-tu pas d'autre preuve à me donner de ta mission que celle-là? Mes sages, comme tu vois, imitent assez bien tes prestiges. »

Sans paraître découragé des paroles ironiques du roi, Mosché lui dit :

« Dans sept jours, si tu n'es décidé à laisser aller les Israélites au désert pour sacrifier à l'Éternel selon leurs rites, je reviendrai et je ferai devant toi un autre miracle. »

Au bout de sept jours, Mosché reparut. Il dit à son serviteur Aharon les paroles de l'Éternel :

« Étends ta main avec ton bâton sur les rivières, les fleuves, les étangs, et fais monter les grenouilles sur le pays d'Egypte. »

Aussitôt qu'Aharon eut fait le geste, du fleuve, des canaux, des rivières, des marais, surgirent des millions de grenouilles; elles couvraient les champs et les chemins, sautaient sur les marches des temples et des palais, envahissaient les sanctuaires et les chambres les plus retirées; et toujours des légions nouvelles succédaient aux premières apparues : il y en avait dans les maisons, dans les pétrins, dans les fours, dans les coffres; on ne pouvait poser le pied nulle part sans en écraser une; mues comme par des ressorts, elles bondissaient entre les jambes, à droite, à gauche, en avant, en arrière. A perte de vue, on les voyait clapoter, sauteler, passer les unes sur les autres : car déjà la place leur manquait, et leurs rangs s'épaississaient, s'entassaient, s'empilaient; leurs innombrables dos verts formaient sur la campagne comme une prairie animée et vivante, où brillaient, pour fleurs, leurs yeux jaunes. Les animaux, chevaux, ânes, chèvres, effrayés et révoltés, fuyaient à travers champs, mais retrouvaient partout cette immonde pullulation.

Pharaon, qui du seuil de son palais contemplait cette marée montante de grenouilles d'un air

ennuyé et dégoûté, en écrasait le plus qu'il pouvait du bout de son sceptre, et repoussait les autres de son patin recourbé. Peine inutile! de nouvelles venues, sorties on ne sait d'où, remplaçaient les mortes, plus grouillantes, plus coassantes, plus immondes, plus incommodes, plus effrontées, faisant saillir l'os de leur échine, fixant sur lui leurs gros yeux ronds, écarquillant leurs doigts palmés, ridant la peau blanche de leurs goîtres. Les sales bêtes semblaient douées d'intelligence, et leurs bancs étaient plus denses autour du roi que partout ailleurs.

L'inondation fourmillante montait, montait toujours; sur les genoux des colosses, sur les corniches des pylônes, sur le dos des sphinx et des criosphinx, sur l'entablement des temples, sur les épaules des dieux, sur le pyramidion des obélisques, les hideuses bestioles, le dos gonflé, les pattes reployées, avaient pris position; les ibis, qui d'abord, réjouis de cette aubaine inattendue, les piquaient de leurs longs becs et les avalaient par centaines, commençant à s'alarmer de cet envahissement prodigieux, s'envolaient au plus haut du ciel, avec des claquements de mandibules.

Aharon et Mosché triomphaient; Ennana, conoqué, paraissait réfléchir. Le doigt posé sur son

front chauve, les yeux demi-fermés, on eût dit qu'il cherchait au fond de sa mémoire une formule magique oubliée.

Pharaon, inquiet, se tourna vers lui :

« Eh bien, Ennana ! A force de rêver, as-tu perdu la tête, et ce prodige serait-il au-dessus de ta science ?

— Nullement, ô roi ! mais, quand on mesure l'infini, qu'on suppute l'éternité, et qu'on épelle l'incompréhensible, il peut arriver qu'on n'ait pas présent à l'esprit le mot baroque qui domine les reptiles, les fait naître ou les anéantit. Regarde bien ! Toute cette vermine va disparaître. »

Le vieil hiéroglyphite agita sa baguette et dit tout bas quelques syllabes.

En un instant, les champs, les places, les chemins, les quais du fleuve, les rues de la ville, les cours des palais, les chambres des maisons, furent nettoyés de leurs hôtes coassants et rendus à leur état primitif.

Le roi sourit, fier du pouvoir de ses magiciens.

« Ce n'est pas assez d'avoir rompu l'enchantement d'Aharon, dit Ennana ; je vais le refaire. »

Ennana agita sa baguette en sens inverse et prononça tout bas la formule contraire.

Aussitôt les grenouilles reparurent en plus grand nombre que jamais, sautillant et coassant ; en un

clin d'œil la terre en fut couverte ; mais Aharon étendit son bâton, et le magicien d'Égypte ne put dissiper l'invasion provoquée par ses enchantements. Il eut beau redire les mots mystérieux, l'incantation avait perdu sa puissance.

Le collége des hiéroglyphites se retira rêveur et confus, poursuivi par l'immonde fléau. Les sourcils de Pharaon se contractèrent de fureur ; mais il resta dans son endurcissement, et ne voulut pas obtempérer à la supplication de Mosché. Son orgueil essaya de lutter jusqu'au bout contre le Dieu inconnu d'Israël.

Cependant, ne pouvant se débarrasser de ces horribles bêtes, Pharaon promit à Mosché, s'il intercédait pour lui près de son Dieu, d'accorder aux Hébreux la liberté de sacrifier dans le désert.

Les grenouilles moururent ou rentrèrent sous les eaux ; mais le cœur de Pharaon s'appesantit, et, malgré les douces remontrances de Tahoser, il ne tint pas sa promesse.

Alors ce fut sur l'Égypte un déchaînement de fléaux et de plaies ; une lutte insensée s'établit entre les hiéroglyphites et les deux Hébreux dont ils répétaient les prodiges. Mosché changea toute la poussière d'Égypte en insectes, Ennana en fit autant. Mosché prit deux poignées de suie et les lança vers le ciel devant le Pharaon ; et aussitôt une

peste rouge, des feux ardents s'attachèrent à la peau du peuple d'Égypte, respectant les Hébreux.

« Imite ce prodige, s'écria Pharaon hors de lui, et rouge comme s'il avait eu sur la face le reflet d'une fournaise, en s'adressant au chef des hiéroglyphites.

— A quoi bon? répondit le vieillard d'un ton découragé; le doigt de l'Inconnu est dans tout ceci. Nos vaines formules ne sauraient prévaloir contre cette force mystérieuse. Soumets-toi, et laisse-nous rentrer dans nos retraites pour étudier ce Dieu nouveau, cet Éternel plus puissant qu'Ammon-Ra, qu'Osiris et que Typhon ; la science d'Égypte est vaincue, l'énigme que garde le sphinx n'a pas de mot, et la grande Pyramide ne recouvre que le néant de son énorme mystère. »

Comme Pharaon refusait toujours de laisser partir les Hébreux, tout le bétail des Égyptiens fut frappé de mort; les Israélites n'en perdirent pas une seule tête.

Un vent du sud s'éleva et souffla toute la nuit, et lorsqu'au matin le jour parut, un immense nuage roux voilait le ciel d'un bout à l'autre ; à travers ce brouillard fauve, le soleil luisait rouge comme un bouclier dans la forge, et semblait dépouillé de rayons.

Ce nuage différait des autres nuages ; il était vi-

vant, et bruissait, et battait des ailes, et s'abattait sur la terre, non en grosses gouttes de pluie, mais en bancs de sauterelles roses, jaunes et vertes, plus nombreuses que les grains de sable au désert libyque; elles se succédaient par tourbillons, comme la paille que disperse l'orage; l'air en était obscurci, épaissi; elles comblaient les fossés, les ravines, les cours d'eau, éteignaient sous leurs masses les feux allumés pour les détruire; elles se heurtaient aux obstacles et s'y amoncelaient, puis les débordaient. Ouvrait-on la bouche, on en respirait une; elles se logeaient dans les plis des vêtements, dans les cheveux, dans les narines; leurs épaisses colonnes faisaient rebrousser les chars, renversaient le passant isolé et le recouvraient bientôt; leur formidable armée, sautelant et battant de l'aile, s'avançait sur l'Égypte, des Cataractes au Delta, occupant une largeur immense, fauchant l'herbe, réduisant les arbres à l'état de squelettes, dévorant les plantes jusqu'à la racine, et ne laissant derrière elles qu'une terre nue et battue comme une aire.

A la prière de Pharaon, Moschè fit cesser le fléau: un vent d'ouest, d'une violence extrême, emporta toutes les sauterelles dans la mer des Algues; mais ce cœur obstiné, plus dur que l'airain, le porphyre et le basalte, ne se rendit pas encore.

Une grêle, fléau inconnu à l'Égypte, tomba du ciel, parmi des éclairs aveuglants et des tonnerres à rendre sourd, par grêlons énormes, hachant tout, brisant tout, rasant le blé comme l'eût fait une faucille ; puis, des ténèbres noires, opaques, effrayantes, où les lampes s'éteignaient comme dans les profondeurs des syringes privées d'air, étendirent leurs nuages lourds sur cette terre d'Égypte si blonde, si lumineuse, si dorée sous son ciel d'azur, dont la nuit est plus claire que le jour des autres climats. Le peuple, épouvanté, se croyant déjà enveloppé par l'ombre impénétrable du sépulcre, errait à tâtons ou s'asseyait le long des propylées, poussant des cris plaintifs et déchirant ses habits.

Une nuit, nuit d'épouvante et d'horreur, un spectre vola sur toute l'Égypte, entrant dans chaque maison dont la porte n'était pas marquée de rouge, et tous les premiers-nés mâles moururent, le fils de Pharaon comme le fils du plus misérable paraschite ; et le roi, malgré tous ces signes terribles, ne voulait pas céder.

Il se tenait au fond de son palais, farouche, silencieux, regardant le corps de son fils étendu sur le lit funèbre à pieds de chacal, et ne sentant pas les larmes dont Tahoser lui baignait les mains.

Mosché se dressa sur le seuil de la chambre sans

que personne l'eût introduit, car tous les serviteurs s'étaient enfuis de côté et d'autre, et il répéta sa demande avec une solennité imperturbable.

« Allez ! dit enfin Pharaon ; sacrifiez à votre Dieu comme il vous conviendra. »

Tahoser sauta au cou du roi et lui dit :

« Je t'aime maintenant ; tu es un homme, et non un dieu de granit. »

XVII

Pharaon ne répondit pas à Tahoser; il regardait toujours d'un œil sombre le cadavre de son fils premier-né; son orgueil indompté se révoltait même en se soumettant. Dans son cœur, il ne croyait pas encore à l'Éternel, et il expliquait les plaies dont l'Égypte avait été frappée par le pouvoir magique de Mosché et d'Aharon, plus grand que celui de ses hiéroglyphites. L'idée de céder exaspérait cette âme violente et farouche; mais, quand même il eût voulu retenir les Israélites, son peuple effrayé ne l'eût pas permis; les Égyptiens ayant peur de mourir, tous eussent chassé ces étrangers, cause de leurs maux. Ils s'écartaient d'eux avec une terreur superstitieuse, et, lorsque le grand Hébreu passait, suivi d'Aharon, les plus braves s'enfuyaient, redoutant quelque nouveau prodige, et ils se disaient : « La verge de son compagnon va-t-elle

encore se changer en serpent et s'enlacer autour de nous? »

Tahoser avait-elle donc oublié Poëri en jetant ses bras au cou de Pharaon? Nullement; mais elle sentait sourdre dans cette âme obstinée des projets de vengeance et d'extermination. Elle craignait des massacres où se fussent trouvés enveloppés le jeune Hébreu et la douce Ra'hel, une tuerie générale qui cette fois eût changé les eaux du Nil en véritable sang, et elle tâchait de détourner la colère du roi par ses caresses et ses douces paroles.

Le cortége funèbre vint prendre le corps du jeune prince pour l'emporter au quartier des Memnonia, où il devait subir les préparations de l'embaumement, qui durent soixante-dix jours. Pharaon le vit partir d'un air morne, et il dit, comme agité d'un pressentiment mélancolique :

« Voici que je n'ai plus de fils, ô Tahoser! si je meurs, tu seras reine d'Égypte.

— Pourquoi parles-tu de mort? dit la fille du prêtre; les années succéderont aux années sans laisser trace de leur passage sur ton corps robuste, et autour de toi les générations tomberont comme les feuilles autour d'un arbre qui reste debout.

— Moi, l'invincible, n'ai-je pas été vaincu? ré-

pondit Pharaon. A quoi sert que les bas-reliefs des temples et des palais me représentent armé du fouet et du sceptre, poussant mon char de guerre sur les cadavres, enlevant par leurs chevelures les nations soumises, si je suis obligé de céder aux sorcelleries de deux magiciens étrangers, si les dieux, auxquels j'ai élevé tant de temples immenses bâtis pour l'éternité, ne me défendent pas contre le Dieu inconnu de cette race obscure? Le prestige de ma puissance est à jamais détruit. Mes hiéroglyphites réduits au silence m'abandonnent; mon peuple murmure; je ne suis plus qu'un vain simulacre : j'ai voulu, et je n'ai pas pu. Tu avais bien raison de le dire tout à l'heure, Tahoser; me voilà descendu au niveau des hommes. Mais, puisque tu m'aimes maintenant, je tâcherai d'oublier, et je t'épouserai quand seront terminées les cérémonies funèbres. »

Craignant de voir le Pharaon revenir sur sa parole, les Hébreux se préparaient au départ, et bientôt leurs cohortes s'ébranlèrent, conduites par une colonne de fumée pendant le jour, de flamme pendant la nuit. Elles s'enfoncèrent dans les solitudes sablonneuses entre le Nil et la mer des Algues, évitant les peuplades qui eussent pu s'opposer à leur passage.

Les tribus, l'une après l'autre, défilèrent devant

la statue de cuivre fabriquée par les magiciens, et qui a le pouvoir d'arrêter les esclaves en fuite. Mais cette fois le charme, infaillible depuis des siècles, n'opéra pas : l'Éternel l'avait rompu.

L'immense multitude s'avançait lentement, couvrant l'espace avec ses troupeaux, ses bêtes de somme chargées des richesses empruntées aux Égyptiens, traînant l'énorme bagage d'un peuple qui se déplace tout d'un coup ; l'œil humain ne pouvait atteindre ni la tête ni la queue de la colonne se perdant aux deux horizons sous un brouillard de poussière.

Si quelqu'un se fût assis sur le bord de la route pour attendre la fin du défilé, il aurait vu le soleil se lever et se coucher plus d'une fois ; il en passait, il en passait toujours !

Le sacrifice à l'Éternel n'était qu'un vain prétexte ; Israël quittait à jamais la terre d'Égypte, et la momie d'Yousouf, dans son cercueil peint et doré, s'en allait sur les épaules des porteurs qui se relayaient.

Aussi Pharaon entra dans une grande fureur, et il résolut de poursuivre les Hébreux qui s'enfuyaient. Il fit atteler six cents chars de guerre, convoqua ses commandants, serra autour de son corps sa large ceinture en peau de crocodile, remplit les deux carquois de son char de flèches et

de javelines, arma son poignet du bracelet d'airain qui amortit le vibrement de la corde, et se mit en route, entraînant à sa suite tout un peuple de soldats.

Furieux et terrible, il pressait ses chevaux à outrance, et derrière lui les six cents chars retentissaient avec des bruits d'airain, comme des tonnerres terrestres. Les fantassins hâtaient le pas, et ne pouvaient suivre cette course impétueuse.

Souvent Pharaon était obligé de s'arrêter pour attendre le reste de son armée. Pendant ces stations, il frappait du poing le rebord du char, piétinait d'impatience et grinçait des dents. Il se penchait vers l'horizon, cherchant à deviner derrière le sable soulevé par le vent les tribus fuyardes des Hébreux, et pensant avec rage que chaque heure augmentait l'intervalle qui les séparait. Si ses oëris ne l'eussent retenu, il eût poussé toujours droit devant lui, au risque de se trouver seul contre tout un peuple.

Ce n'était plus la verte vallée d'Égypte que l'on traversait, mais des plaines mamelonnées de changeantes collines et striées d'ondes comme la face de la mer; la terre écorchée laissait voir ses os; des rocs anfractueux et pétris en formes bizarres, comme si des animaux gigantesques les eussent

foulés quand la terre était encore à l'état de limon, au jour où le monde émergeait du chaos, bossuaient çà et là l'étendue et rompaient de loin en loin par de brusques ressauts la ligne plate de l'horizon, fondue avec le ciel dans une zone de brume rousse. A d'énormes distances s'élevaient des palmiers épanouissant leur éventail poudreux près de quelque source souvent tarie, dont les chevaux altérés fouillaient la vase de leurs narines sanglantes. Mais Pharaon, insensible à la pluie de feu qui ruisselait du ciel chauffé à blanc, donnait aussitôt le signal du départ, et coursiers, fantassins, se remettaient en marche.

Des carcasses de bœufs ou de bêtes de somme couchées sur le flanc, au-dessus desquelles tournaient des spirales de vautours, marquaient le passage des Hébreux et ne permettaient pas à la colère du roi de s'égarer.

Une armée alerte, exercée à la marche, va plus vite qu'une migration de peuple traînant après elle femmes, enfants, vieillards, bagages et tentes: aussi l'espace diminuait rapidement entre les troupes égyptiennes et les tribus israélites.

Ce fut vers Pi-ha'hirot, près de la mer des Algues, que les Égyptiens atteignirent les Hébreux. Les tribus étaient campées sur le rivage, et, quand le peuple vit étinceler au soleil le char d'or de

Pharaon suivi de ses chars de guerre et de son armée, il poussa une immense clameur d'épouvante, et se mit à maudire Mosché qui l'avait entraîné à sa perte.

En effet, la situation était désespérée.

Devant les Hébreux, le front de la bataille ; derrière, la mer profonde.

Les femmes se roulaient à terre, déchiraient leurs habits, s'arrachant les cheveux, se meurtrissant le sein. « Que ne nous laissais-tu en Égypte ? la servitude vaut encore mieux que la mort, et tu nous as emmenés au désert pour y périr : avais-tu donc peur de nous voir manquer de sépulcres? » Ainsi vociféraient les multitudes furieuses contre Mosché, toujours impassible : les plus courageux se jetaient sur leurs armes et se préparaient à la défense ; mais la confusion était horrible, et les chars de guerre, en se lançant à travers cette masse compacte, devaient y faire d'affreux ravages.

Mosché étendit son bâton sur la mer après avoir invoqué l'Éternel ; et alors eut lieu un prodige que nul hiéroglyphite n'eût pu contrefaire. Il se leva un vent d'orient d'une violence extraordinaire, qui creusa l'eau de la mer des Algues comme le soc d'une charrue gigantesque, rejetant à droite et à gauche des montagnes salées couronnées de crêtes

d'écume. Séparés par l'impétuosité de ce souffle irrésistible qui eût balayé les Pyramides comme des grains de poussière, les eaux se dressaient en murailles liquides et laissaient libre entre elles un large chemin où l'on pouvait passer à pied sec : à travers leur transparence, comme derrière un verre épais, on voyait les monstres marins se tordre, épouvantés d'être surpris par le jour dans les mystères de l'abîme.

Les tribus se précipitèrent par cette issue miraculeuse ; torrent humain coulant à travers deux rives escarpées d'eau verte. L'innombrable fourmilière tachait de deux millions de points noirs le fond livide du gouffre, et imprimait ses pieds sur la vase que raye seul le ventre des léviathans. Et le vent terrible soufflait toujours passant par-dessus la tête des Hébreux, qu'il eût couchés comme des épis, et retenant par sa pression les vagues amoncelées et rugissantes. C'était la respiration de l'Éternel qui séparait en deux la mer !

Effrayés de ce miracle, les Égyptiens hésitaient à poursuivre les Hébreux ; mais Pharaon, avec son courage altier que rien ne pouvait abattre, poussa ses chevaux qui se cabraient et se renversaient sur le timon, les fouaillant à tour de bras de son fouet à double lanière, les yeux pleins de sang, l'écume aux lèvres, et rugissant comme un

lion dont la proie s'échappe! il les détermina enfin à entrer dans cette voie si étrangement ouverte!

Les six cents chars suivirent ; les derniers Israélites, parmi lesquels se trouvaient Poëri, Ra'hel et Thamar, se crurent perdus, voyant l'ennemi prendre le même chemin qu'eux; mais, lorsque les Égyptiens furent bien engagés, Mosché fit un signe : les roues des chars se détachèrent, et ce fut une horrible confusion de chevaux, de guerriers, se heurtant et s'entre-choquant; puis les montagnes d'eau miraculeusement suspendues s'écroulèrent, et la mer se referma, roulant dans des tourbillons d'écume hommes, bêtes, chars, comme des pailles saisies par un remous au courant d'un fleuve.

Seul, Pharaon, debout dans la conque de son char surnageant, lançait, ivre d'orgueil et de fureur, les dernières flèches de son carquois aux Hébreux arrivant sur l'autre rive : les flèches épuisées, il prit sa javeline, et déjà plus qu'à moitié englouti, n'ayant plus que le bras hors de l'eau, il la darda, trait impuissant, contre le Dieu inconnu qu'il bravait encore du fond de l'abîme.

Une lame énorme, se roulant deux ou trois fois sur le bord de la mer, fit couler bas les derniers

débris : de la gloire et de l'armée de Pharaon il ne restait plus rien !

Et sur le rivage opposé, Miriam, la sœur d'Aharon, exsultait et chantait en jouant du tambourin, et toutes les femmes d'Israël marquaient le rhythme sur la peau d'onagre. Deux millions de voix entonnaient l'hymne de délivrance !

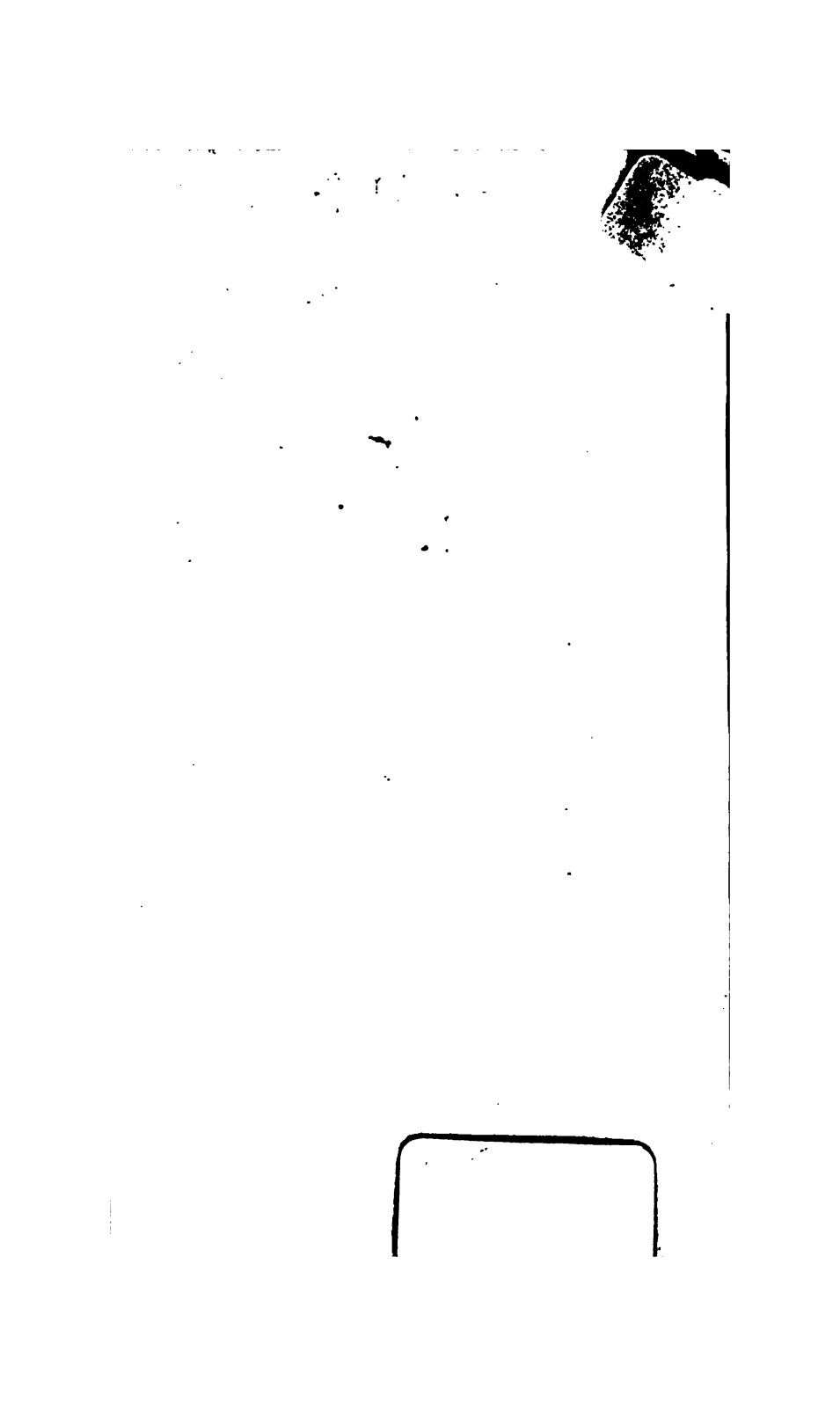
XVIII

Tahoser attendit en vain Pharaon et régna sur l'Égypte, puis elle mourut au bout de peu de temps. On la déposa dans la tombe magnifique préparée pour le roi, dont on ne put retrouver le corps, et son histoire, écrite sur papyrus avec des têtes de chapitre en caractères rouges, par Kakevou, grammate de la double chambre de lumière et gardien des livres, fut placée à côté d'elle sous le lacis des bandelettes.

Était-ce Pharaon ou Poëri qu'elle regrettait? Le grammate Kakevou ne le dit pas, et le docteur Rumphius, qui a traduit les hiéroglyphes du grammate égyptien, n'a pas osé prendre sur lui de décider la question. Quant à lord Évandale, il n'a jamais voulu se marier, quoiqu'il soit le dernier de sa race. Les jeunes misses ne s'expliquent pas sa froideur à l'endroit du beau sexe; mais, en conscience, peuvent-elles imaginer que

lord Évandale est rétrospectivement amoureux de Tahoser, fille du grand prêtre Pétamounoph, morte il y a trois mille cinq cents ans? Il y a pourtant des folies anglaises moins motivées que celle-là.

FIN

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be
[illegible] the Building